



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. A. Wagener, Ch. Michel et P. Thomas

TOME XXXVII

GAND
IMPRIMERIE EUG. VANDER HAEGHEN, RUE DES CHAMPS

—
1894.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XXXVII.

L 24
R 4
Sv. 2
v. 37

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages
Société pour le progrès des études philologiques et historiques . . .	1
Grammaires et textes : <i>ἀδελφε</i> ou <i>ἀδελφε</i> ? par J. KEELHOFF . . .	3
A propos d'un <i>ἵνα ἐκβατικόν</i> , par J. KEELHOFF	5
Réflexions à propos des glanures grammaticales de M. J. Bastin, par J. DELBŒUF	6, 80
La valeur historique de la <i>ΠΟΛΙΤΕΙΑ ΑΘΗΝΑΙΩΝ</i> d'Aristote, par J. FREDERICHs	26
Note sur Salluste, Oratio Lepidi, 1, par PAUL THOMAS	44
Malalas et Corippe, par FRANZ CUMONT	77
La philologie germanique à Oxford, par G. DUFLou	96
Une visite au gymnase de Giessen, par P. HOFFMANN	113, 160, 240
<i>ἴσος</i> et le génitif, par J. KEELHOFF	135
A propos d'un passage de Lysias, par RUTTEN	136
Les boissons alcooliques, par TH. SWARTs	153
Notes sur l'enseignement de la grammaire comparée à Paris et à Heidelberg, par EM. BEISACQ	174, 255
Quelques mots sur la grammaire grecque et la critique des textes, par J. KEELHOFF	225
L'institut Taylor à Oxford, par G. DUFLou	301
La réforme de l'orthographe française, par J. DELBŒUF	365
Les écoles publiques anglaises, par G. DUFLou	378

COMPTES RENDUS.

Euripide et Anaxagore, par Léon Parmentier, professeur à l'univer- sité de Liège, par J. BIDEZ	45
G. G. Curcio. Studio su P. Papinio Stazio. Catania, Niccolò Giannotta, par PAUL THOMAS	52
Flaminius Nencini. Quaestiones Terentianae et Quaestiones Teren- tianae alterae, par PAUL THOMAS	55

543043

II.

M. Prou. Les Monnaies Mérovingiennes, par H. PIRENNE	57
G. Kurth. Histoire poétique des Mérovingiens, par H. PIRENNE	59
A. Luchaire. Manuel des institutions françaises, par H. PIRENNE.	65
Géza Kuun. Relationum Hungaricorum cum oriente gentibusque orientalis originis historia antiquissima, par M.	67
Emile Greyson. L'enseignement public en Belgique. — Histoire et exposé de la législation. II. Enseignement moyen donné aux frais de l'État, par V.	139
Ferdinand Loise. Méthode et essais d'analyse littéraire, par P.	143
Notions d'accentuation grecque, par le chanoine P. Féron, auteur de la Palaestra Xenophontea et de l'Enseignement du Latin, par L. PREUD'HOMME	145
D ^r Alex. Geisswein. Die Hauptprobleme der Sprachwissenschaft in ihren Beziehungen zur Theologie, Philosophie, und Anthropologie, par A. GRÉGOIRE	147
V. Thumser. H. F. Hermans's Lehrbuch der Griechischen Antiqui- täten. — D ^r G. BUSOLT. Die Griechischen Staat- und Rechtsalterthü- mer, par HENRI FRANCOTTE	186
Ph.-Aug. Becker. Jean Lemaire, der erste humanistische Dichter Frankreichs, par PAUL BERGMANS.	196
Victor Henry. Précis de Grammaire comparée de l'Anglais et de l'Allemand rapportés à leur commune origine et rapprochés des lan- gues classiques, par H. LOGEMAN	199
Jules Roland. Atlas d'Histoire, par J. FREDERICHs	276
Quelques nouveaux détails sur Robert le Bougre, par JULES FRE- DERICHs	282
Paul Lejay. Morceaux choisis des Métamorphoses d'Ovide, avec une introduction et des notes. — M. Annaei Lucani de Bello civili liber primus, texte latin publié avec apparat critique, commentaire et intro- duction, par PAUL THOMAS	286
Émile Thomas. Cicéron Verrines (Divinatio in Q. Caecilium et actionis secundae libri IV et V, De signis et de suppliciis), texte latin publié avec un commentaire critique et explicatif, une introduction générale et un index détaillé, par P. T.	289
Th. Stangl. Bobiensia, Neue Beiträge zur Textkritik und Sprache der Bobienser Ciceroscholien, par P. T.	290
Joseph Viteau. Étude sur le Grec du Nouveau Testament. — Syntaxe des propositions. — De Eusebii Caesariensis duplici opusculo <i>περί τῶν ἐν Ἀλασιῶν μαρτυροσάντων</i> , par F. C.	290
A. Lefranc. Histoire du Collège de France, par H. PIRENNE.	293
D ^r C. Meissner. Petit Traité des synonymes Latins, par J. HAUST	308
Gustav. Anrich. Das antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum, par L. PARMENTIER	312
M. l'abbé Du Rousseaux. Éléments de logique, par A. GRAFÉ	314
U. von Wilamowitz-Moellendorf. Le problème des sources de l'his- toire d'Athènes, par HENRI FRANCOTTE	317
Giovanni Setti. I Mimi di Eroda; — G. Dalmeyda. Les Mimes d'Hé-	

III

rondas; — Rich. Meister. Die Mimiamben des Herodas; — Otto Crusius. Die Mimiámben des Herondas; — P. Ristelhuber. Les Mimes de Hérodas, par EMILE BOISACQ	331
Ch. V. Langlois et H. Stein. Les Archives de l'histoire de France, par H. PIRENNE	338
C. De Deken. A travers l'Asie, par ADOLF DE CEULENEER	340
R. v. Wieser. Die Karte des Bartolomeo Colombo über die vierte Reise des Admirals, par ADOLF DE CEULENEER	345
Joannis Stobaei Anthologium recensuerunt Curtius Wachsmuth et Otto Hense, par PAUL THOMAS	405
H. Blase. Geschichte des Plusquamperfekts im Lateinischen, par PAUL THOMAS	406
Georges Lafaye. Catulle et ses modèles, par PAUL THOMAS	409
Le P. J. Delbrel, S. J. Les Jésuites et la pédagogie au XVI ^e siècle. Juan Bonifacio, par P. HOFFMANN	411
Dahlmann-Waitz. Quellenkunde der Deutschen Geschichte, par H. PIRENNE	412
Le Serment du Jeu de Paume, par F. MAGNETTE	414

ACTES OFFICIELS.

Concours général de l'enseignement moyen du 1 ^{er} degré, en 1893	351
VARIA	69, 217, 297, 347
PÉRIODIQUES	75, 149, 221, 299, 361, 419

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 37.

1^{re} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*40^e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le Mardi 26 Décembre 1893.*

La séance est ouverte à une heure et demie.

Sont présents : MM. Mesdach de ter Kiele, *président*; Wagener, *secrétaire-général*; Fredericq, *secrétaire-adjoint*; Dufief, *trésorier*; Crutzen, R. de Goey, Dupont, Frederichs, chanoine Féron, Gelders, F. A. Gevaert, Hoffmann, Leclère, Lonchay, Magin, Moreau et Wittmann.

S'excusent de ne pouvoir assister à la séance : MM. De Moor, Keelhoff, Peltier et Preudhomme.

MM. A. Thomas, professeur à l'athénée de Tournai, et Lallemand, professeur à l'athénée d'Ixelles, présentent leur démission. (Acceptée).

M. Dufief, trésorier, présente le compte annuel. Le boni du compte précédent s'élevait à 2941 fr. Les recettes de l'année écoulée ont été de 382 fr. 70 et les dépenses de 79 fr. 08. Il restait donc en caisse, le 23 décembre 1893, une somme de 3244 fr. 62. Il y a encore un arriéré de recettes à prévoir jusqu'à concurrence d'une somme de 51 fr. 15. Le compte du trésorier est approuvé.

Le premier objet à l'ordre du jour est la discussion du travail de M. Keelhoff, intitulé : De la part qui, dans la culture formelle et dans la culture réelle de l'esprit, devrait être attribuée respectivement aux langues anciennes et aux langues modernes. (Voir : *Revue de l'Instruction publique*, t. XXXVI, 4^e livraison, p. 241 et suiv.).

M. Keelhoff étant empêché par une indisposition d'assister à la séance, l'assemblée décide de reporter ce point à l'ordre du jour de la prochaine réunion. Néanmoins MM. Féron, à Goey et Wagener échangent à ce sujet quelques observations générales.

M. Hoffmann fait une lecture intitulée : *Une visite au gymnase de Giessen*. (La *Revue* publiera cette étude.)

M. Wagener recommande la revue pédagogique *Lehrproben*, qui devrait, dit-il, se trouver à la bibliothèque de tous nos établissements d'instruction moyenne. Dans la dernière livraison, par exemple, M. Schiller, l'éminent pédagogue de Giessen, soutient que l'enseignement de l'histoire doit contribuer puissamment à former le jugement et justifie sa manière de voir par des exemples frappants. M. Wagener constate que les bibliothèques de plusieurs de nos athénées offrent des lacunes déplorables. Dans certaines d'entre elles on chercherait vainement les ouvrages de Curtius et de Mommsen. M. Wagener ne veut pas en ce moment discuter tout le système du gymnase modèle de Giessen. Il tient cependant à faire dès à présent des réserves formelles sur un point : la version grecque et latine, faite à domicile. C'est pour lui la pierre angulaire de l'enseignement littéraire. Rien ne forme le style comme ce travail pénible, fait à tête reposée, qui consiste à transporter dans une langue moderne, en respectant scrupuleusement son génie, toutes les nuances de pensée et de forme d'un auteur ancien.

M. de Goey déclare que le système pédagogique suivi au gymnase modèle de Giessen n'offre rien de nouveau pour lui. Il a déjà préconisé la plupart de ces réformes dans un travail paru en 1887.

M. Féron fait de son côté des réserves sur la prétendue nécessité de ne faire traduire aux commençants que des morceaux en texte suivi et non des parties de phrases choisies pour appliquer méthodiquement les règles de la grammaire. Il s'en expliquera plus amplement à la prochaine séance.

M. Frederichs fait une lecture intitulée : *De la valeur historique de la Πολιτεία Ἀθηναίων d'Aristote*. Cette lecture sera insérée dans la *Revue*.

La séance est levée à 3 1/2 heures.

GRAMMAIRES ET TEXTES : ἄδελφε ou ἀδελφέ?

Dans l'avant-dernière livraison de la Revue, M. Delbœuf faisait observer, ce que j'ai soutenu moi-même, qu'on a tort d'insérer dans les grammaires grecques scolaires des règles qui ne trouvent pas leur application dans les auteurs lus en classe. Que dire alors de celles qui enseignent le contraire de ce que portent les textes?

Il y a, dans cet ordre d'idées, un fait curieux : c'est la presque-unanimité dans la contradiction entre les grammaires — tant scientifiques que scolaires — et les textes, en ce qui concerne l'accentuation du vocatif d'ἀδελφός. On sait qu'en général l'analogie du nominatif a prédominé en grec, tandis qu'en sanskrit, quand le vocatif est accentué, il a l'accent sur la première syllabe. Le grec cependant a conservé des traces de cette dernière accentuation par exemple dans μόχθης de μοχθηρός, et les grammaires citent ἄδελφε comme rentrant dans cette même catégorie d'exceptions.

Voici comment elles s'expriment :

- 1) G. MEYER *Gr. Gr.* ² p. 328 Von ἀδελφός ist ἄδελφε mit zurückgezogenen accent überliefert.
- 2) KÜHNER ¹ vol. I p. 303 Eine Ausnahme macht der Vokativ ἄδελφε von ἀδελφός.
- 3) KÜHNER ² vol. I p. 316, même observation.
- 4) KÜHNER ³-BLASS vol. I p. 405, même observation avec indication de la source.
- 5) KRÜGER *Gr. Spr.* ⁵ p. 43 : unregl. betont wird der Vo. ἄδελφε von ἀδελφός (Amm. p. 117).
- 6) KOCH-ROUFF *Gram. gr.* p. 34 : Remarquez ὦ ἄδελφε, nom. ὁ ἀδελφός.
- 7) CURTIUS-CLAIRIN *Gr. Gr.* p. 41 ἀδελφός fait au vocatif ἄδελφε en reportant l'accent sur l'antépénultième.
- 8) BAILLY *Gr. Gr.* p. 339 ἄδελφε de ἀδελφός.
- 9) THOMAS et ROERSCH ¹ p. 20 ὁ ἀδελφός, le frère, au vocatif singulier, s'accentue ἄδελφε. (L'observation a disparu de la 2^e édition).
- 10) AKEN *Gr. Schulgr.* p. 18 unregelmäss. accent ὦ ἄδελφε von ἀδελφός.
- 11) CROISSET et PETITJEAN *Gr. Gr.* p. 87. Le substantif ἀδελφός est le seul dont l'accent se déplace au vocatif ὦ ἄδελφε.
- 12) GOODWIN *A greek Gram.* p. 33 ἀδελφός has voc. ἄδελφε. (Cette note a disparu de l'édition de 1893).
- 13) BAEUMLEIN *Gr. Schulgr.* ⁵ p. 30 ἀδελφός has im vocativ ἄδελφε.
- 14) HADLEY

and ALLEN *A Gr. Gr.* p. 39. The vocativ singular of ἀδελφός is ἄδελφε, with irregular accent. 15) DÜBNER-HURDEBISE⁶ *Gr. Gr.* p. 29 ἀδελφός fait au vocatif ἄδελφε. 16) HERRMANN² p. 8 ἀδελφός hat im vokativ ἄδελφε. 17) THEIL *Gr. Gr.*² p. 32 il n'y a d'exception que pour ἀδελφός dont le vocatif s'accentue ἄδελφε. 18) RUTGERS *Gr. Vormleer* p. 43 In den vocativus van ἀδελφός wordt het accent teruggetrokken ὦ ἄδελφε.

Les dictionnaires ne parlent pas autrement : 19) *Greek Lexicon* de LIDDELL and SCOTT, As substantive ἀδελφός, ὁ, voc. ἄδελφε (not φε). 20) PAPE *Griech.-Deutsches Handw.* voc. ἄδελφε.

Si maintenant nous consultons les très rares textes où ce vocatif se rencontre, nous trouvons :

EURIPIDE, éditions Paley, Nauck, England, Headlam, Musgrave-Beck.

Médée 1272 ἀδελφεΐ; *Oreste* 1037 ἀδελφεΐ; *Iph. A.* 471 ἀδελφεΐ, 1241 ἀδελφεΐ.

SOPHOCLE, éditions Blaydes-Paley, Dindorf, Campbell and Abbott, Schneidewin-Nauck.

Electre 1346 ἀδελφεΐ, 1484 ἀδελφεΐ.

PLUTARQUE éditions Bekker, Doehner.

Cléomène 28 φίλτατε ἀδελφεΐ.

CHARITON éditions Hercher, p. 75; Hirschig p. 456, ἀδελφεΐ.

HIEROCLES éditions Eberhard p. 14, n° 39, et Cobet (sous le nom de Grieksch leesboek⁵) p. 2 n° 22, ὦ ἄδελφεΐ¹.

Par conséquent les grammaires, tant scientifiques que scolaires, ainsi que les dictionnaires sont en contradiction formelle avec les textes. Elle a été signalée il y a quelques années par Kaegi, dans la préface de sa grammaire grecque, et j'ai pu constater que plusieurs grammaires ont profité de l'observation (Thomas², Goodwin², Chassang-Clairin, Woltjer, Sonnenschein), mais celui qui en réalité a le premier fait connaître cette anomalie est CHANDLER, dans sa *Practical introduction to greek accentuation*, dont la 2^e édition a paru à Oxford en 1881. Au § 330 il dit : ἀδελφός, the attic vocative is ἄδελφε though this precept appears to be neglected in our books. Que feront les futurs éditeurs de Sophocle et d'Euripide?

J. KEELHOFF.

¹ Les Grecs modernes prononcent ἀδελφεΐ.

A. W.

A PROPOS D'UN *ἵνα ἐκβατικόν* ¹.

On désigne sous le nom de *ἵνα ἐκβατικόν* un *ἵνα* qui, ayant perdu sa valeur finale, introduit une proposition consécutive et équivaut à *ὥστε* suivi de l'infinitif.

Cette construction est si rare que les grammairiens ne la mentionnent pas. La littérature classique n'en fournit pas d'exemple, mais j'en ai rencontré un dans Athénagore.

Le philosophe, voulant réfuter les théories des stoïciens, selon lesquels les Dieux ne sont que la personnification des éléments, dit : *τί ἡ Εὐρώπη καὶ ὁ Ταῦρος καὶ ὁ Κύνος καὶ ἡ Αἴδα πρὸς γῆν καὶ αἴρα, ἢ ἡ πρὸς ταύτας μισὰ τοῦ Διὸς μῖξις ἢ γῆς καὶ αἴρος;* (Ath. *πρεσβεία* p. 114 ed. Schwartz).

Ἰνα ne saurait avoir ici son sens final ordinaire : il exprime une simple conséquence *possible*, non pas le but, l'intention, et par conséquent *ἵνα* ἢ équivaut à *ὥστε τὴν πρὸς ταύτας μισὰν τοῦ Διὸς μῖξιν εἶναι γῆς καὶ αἴρος*;

Il faut traduire : qu'est-ce qu'Europe et le Taureau, et le Cygne et Lédæ ont de commun avec la terre et l'air, de manière que l'abominable commerce de Zeus avec ces deux femmes puisse être celui de la terre et de l'air?

Comme cette construction, sans y être fréquente, n'est pas inconnue au Nouveau Testament, qu'Athénagore avait étudié et qu'il cite, on serait tenté, à première vue, de voir ici une influence des Ecritures. Je pense cependant qu'il n'en est rien. Plutarque, en effet, en offre au moins un exemple à ma connaissance : De fort. Alex. p. 333 A (éd. Bernardakis) *ὃ κακιστὸ ἀνθρώπων, τί μοι πρόποτε τοιοῦτο συνέγνω, ἵνα τοιαύταις με κολακείῃς ἡδοναῖς; οὐ ἵνα με κολακείῃς = ὥστε με κολακεῦσαι.*

Il faut donc bien admettre que dès le premier siècle, au moins, cette construction était usitée, et que si Athénagore s'en est servi plus de cinquante ans après Plutarque, malgré ses intentions atticismes, c'est qu'il s'est conformé à l'usage de son époque.

J. KEELHOFF.

¹ Je pense que le terme *ἐκβατικόν* ou *ἐκβατικῶς* n'est employé que par les grammairiens qui se sont occupés du Nouveau Testament. Comme il a le mérite de la brièveté, je l'ai adopté.

RÉFLEXIONS A PROPOS DES GLANURES GRAMMATICALES

de J. BASTIN — Namur, Lambert-De Roisin, 1893.

Ce petit livre (in-16° de 160 pages) est intéressant, varié et instructif. J'en recommande chaudement la lecture à tous ceux dont la profession est d'enseigner la langue française, fussent-ils n'en retirer d'autre profit qu'une défiance marquée à l'endroit de tout dogmatisme grammatical. Ils y verront que beaucoup des règles traditionnelles inculquées avec assurance aux élèves, ne sont guère observées par les bons écrivains, et ils apprendront ainsi à ne pas les regarder comme étant la loi et les prophètes.

L'auteur, un de nos compatriotes, établi depuis longtemps en Russie, est connu chez nous, en France et dans son pays d'adoption comme grammairien et comme savant. Ce n'est pas qu'il ne dogmatise, lui aussi. Il parle volontiers *ex cathedra*. Mais il n'a guère d'onction et manque totalement d'indulgence envers les pauvres pécheurs de grammairiens, ses confrères. Seulement s'il est vrai que celui qui aime bien châtie bien, il doit les aimer terriblement. Il a hérité des anciens philologues le ton autoritaire et infaillible qui était un trait particulier de leur caractère.

Aucune des grammaires courantes ne trouve grâce devant ses yeux. Il ne paraît pas comprendre qu'un livre élémentaire doit forcément compter avec la routine. Celui qui écrit ces lignes a composé, il y a une dizaine d'années, en collaboration d'un savant, une grammaire élémentaire qui avait la prétention justifiée d'être originale¹. S'ils l'avaient osé, elle l'aurait été davantage encore. Bien leur en a pris de ne pas être trop novateurs; car ils en ont reçu quelque peu sur les doigts

¹ Sur trois cents paragraphes qu'elle comporte, plus du quart appartiennent en propre aux auteurs (voir la préface). Ceux qui sont venus après nous ne se sont pas fait scrupule de nous les emprunter en les démarquant, parfois maladroitement

pour plusieurs de leurs innovations, et précisément pour celles qu'ils considéraient comme les plus nécessaires¹.

Ceci dit en façon de préambule pour justifier d'une manière générale ceux qui sacrifient à la routine.

M. Bastin, pour ruiner les règles usuelles, aime à choisir dans les auteurs modernes des exemples qui les contredisent. Ce procédé, comme je le montrerai plus loin, ne prouve pas nécessairement que les règles sont mauvaises; il pourrait seulement établir qu'elles ne sont pas toujours comprises et appliquées, ou qu'elles sont inutiles. Et puis, quoi qu'en puisse penser M. Bastin, le nombre des exceptions, si élevé qu'il soit, n'est pas un argument contre la règle. Il faudrait faire connaître dans quelle proportion elles sont avec les cas dits réguliers. En ce qui me concerne, je ne demanderais pas mieux que de voir simplifier la syntaxe; mais tant que les auteurs ne sont pas d'accord, il est pourtant encore plus simple d'énoncer la règle rationnelle, la règle logique — si ce mot logique est de mise en grammaire (voir plus loin, p. 16) — que de proclamer la légitimité de l'arbitraire.

Tel est le principe qui me guidera dans l'examen de l'opuscule de M. Bastin. Je serai fréquemment obligé de citer la grammaire que feu le professeur Roersch et moi avons publiée², parce qu'elle est souvent prise à partie directement ou indirectement; mais le lecteur voudra bien ne pas voir dans mes observations une apologie, encore moins une réclame. Ce serait faire au critique un grief d'être quelque peu grammairien.

Je suivrai à peu près, page par page, le volume que j'ai sous

¹ Ainsi notre division des temps en *temps de l'action non accomplie* et en *temps de l'action accomplie*. Il nous a été imposé de reprendre l'ancienne dénomination de *temps simples*, *temps composés*, qui est cause que le passif ne comprend que des temps composés. Même aventure à propos du rôle que nous assignions à l'article d'être le mot qui donnait au substantif la propriété de représenter réellement une substance, c'est-à-dire, une chose subsistant par elle-même; etc., etc. En Belgique, voulez-vous tuer un livre et même un homme, faites-lui une réputation d'original.

² Elle a été adoptée l'année dernière dans les écoles de Lausanne (Suisse). Disons encore, pour être juste, que M. Bastin a presque partout ailleurs saisi l'occasion d'en faire l'éloge.

les yeux. Disons ici une bonne fois, pour ne plus y revenir, qu'il est écrit sans ordre aucun et que les répétitions y abondent. Telles questions y sont remises des trois et quatre fois sur le tapis. Ce défaut tient sans doute à ce que c'est un assemblage de notes, en général fort courtes, qui ont paru dans des recueils de pédagogie. On voudra bien me pardonner si je ne l'évite pas toujours moi-même.

Après quelques pages, excellentes dans leur concision, sur la formation des mots français, l'auteur aborde les remarques particulières. Les en-tête des paragraphes qui suivent sont pour la plupart empruntés à son ouvrage.

I.

Accord du participe *laissé* suivi d'un infinitif. (P. 9).

Nous avons formulé la règle comme suit :

“ Le pronom *est considéré* comme le complément direct des verbes *laisser*, lorsqu'il représente l'auteur de l'action énoncée par l'infinitif Le pronom *est toujours censé* le complément du verbe, quand l'infinitif est intransitif ou quand il est suivi d'un complément direct. „

Qu'on veuille bien remarquer la prudence de cette rédaction. Elle n'affirme pas que *les* est complément direct de *laisser* dans la phrase *on les a laissés partir*, mais simplement qu'il est *censé* l'être. Du moment que le participe est tenu de s'accorder avec le complément direct qui précède, le grammairien qui constate chez des auteurs l'accord du participe *laissé*, ne peut le justifier que de cette manière. C'est pourquoi, immédiatement après cette règle, nous en énonçons une autre, au fond contradictoire, mais de la manière suivante : “ Lorsque le pronom qui précède est sujet de l'infinitif, les verbes *dire*, *croire* et *faire* sont *censés* avoir pour complément la proposition infinitive, et le participe reste invariable. „ De cette façon la contradiction a été écartée.

M. Bastin prouve que des bons auteurs pratiquent l'invariabilité du participe *laissé*; il croit néanmoins difficile de l'admettre quand l'infinitif a son complément (*je les ai laissées boire mon vin*), tout en rappelant qu'au XVII^e siècle Vaugelas conseillait l'invariabilité. Je partage l'avis de Vaugelas. Mais l'auteur

d'une grammaire *de ce qui est*, n'a pas à enseigner ce qui devrait être.

Opinion des bons grammairiens sur la question du participe passé précédé d'un ADVERBE DE QUANTITÉ et du pronom EN. (P. 11).

L'opinion des *bons grammairiens*, au dire de M. Bastin, est qu'il faut laisser le participe invariable. Notre grammaire formule ainsi la règle : " Si *en* est précédé d'un collectif, l'usage est indécis. Cependant l'invariabilité prévaut. „ Nous voilà donc condamnés sans appel.

Ce n'est pas tout. Il semble qu'il faille conclure de l'usage général que le participe avec *en* tout seul doit à plus forte raison rester invariable. C'est la règle que nous énonçons dans le même paragraphe. Or plus loin (p. 132 et suiv.), M. Bastin nous morigène vivement pour l'avoir énoncée. De quel chef ? parce que d'autres que nous considèrent *en* comme complément direct. Et M. Bastin de s'écrier avec indignation : " Les règles données ici par MM. Delbœuf et Roersch, etc. sont arbitraires, contradictoires, et *par conséquent n'ont aucune valeur* ... Je demande aux instituteurs, aux institutrices quelle créance ils peuvent donner à des règles présentées de cette manière ; etc. „

Il est vraiment à regretter que M. Bastin, qui se range visiblement parmi les bons grammairiens, n'ait pas cette fois-ci daigné nous faire connaître son opinion. Car quelle qu'elle eût été, on pouvait se procurer le malin plaisir d'ajouter son nom au mien et à ceux de MM. Roersch, Chassang, Poitevin, etc., objets de ses anathèmes. Pourtant de ce que deux grammairiens ne sont pas d'accord sur un point déterminé, chacun d'eux n'émet pas pour cela des opinions contradictoires ou arbitraires ou sans valeur ; sinon M. Bastin lui-même ne ferait pas autre chose tout le long de son livre. C'est ainsi qu'à la page 133, où revient la question de *en* et de *y*, il s'exprime ainsi : " Prenons la grammaire de M. Lapaille : *En* est complément direct dans : *Il a fait plus de livres que d'autres n'en ont lu*. (Pour MM. Delbœuf-Roersch, *en* est un complément indirect, pour M. Lapaille, un complément direct). L'élève qui, par sa réponse, aura une bonne note à Liège, en

aura une mauvaise à Huy, ou vice-versa; voilà nos grammairiens. „ Quel dommage que M. Bastin oublie ici encore de nous dire ce qu'il pense. Car fût-il d'avis que *en* n'est ni complément direct ni complément indirect, cet avis viendrait en troisième rang, et nous pourrions nous écrier avec plus de raison encore : “ Voilà nos grammairiens et nos grammairiens ! „

Pronoms adverbiaux EN et Y ou adverbies pronominaux.
(P. 132).

M. Bastin (mêmes pages) nous tombe sur le corps pour avoir dit des adverbies pronominaux *y* et *en*, qu'on s'en sert ordinairement pour représenter des choses ou des propositions, mais qu'on peut les employer aussi pour désigner des personnes. Nous avons ajouté que *en* = *de cela*, et c'est même par cette raison que nous justifions l'invariabilité du participe. M. Bastin voit dans cette explication ni plus ni moins qu'un crime de lèse-majesté : “ Parlez-vous du roi des Belges, de la reine, de nos ministres? Oui, je parle *de lui, d'elle, d'eux (de cela)* est non seulement peu convenable, il nous paraît absurde) ... Le pronom *y* pour *à cela* ne sera guère mieux accepté (!) par la personne à qui l'on parle, dans : Pensez-vous à moi? J'y pense; *donc, je pense à cela* [ajouté par M. Bastin] (Delbœuf-Roersch, p. 104). „

Voilà, il faut en convenir, de singulières plaisanteries, et bien inattendues. En parlant des grandes capitales, on n'osera plus dire *j'y vais ou j'en viens, mais je vais dans elles et je viens d'elles*, si l'on veut rester dans les limites des convenances.

Accord avec L'UN ET L'AUTRE et NI L'UN NI L'AUTRE. (P. 13).

Après *l'un et l'autre* M. Bastin reconnaît que le pluriel est plus commun que le singulier; et après *ni l'un ni l'autre*, il se permet de recommander le pluriel dans certains cas bien que “ l'excellente grammaire de M. Sommer dise qu'on ne peut employer que le singulier. „ Il donne néanmoins de nombreux exemples du singulier tirés des meilleurs auteurs modernes.

Le singulier après *utérque* et *neuter* s'explique fort bien en latin. C'est l'accord grammatical, ces deux mots étant des singuliers. Le pluriel est un accord syllephtique. En français,

le singulier est un latinisme et ne se justifie pas grammaticalement, si ce n'est après *ni l'un ni l'autre* lorsque *ni* est la négation de *ou*¹.

De la répétition du pronom personnel sujet. (P. 17).

Excellent chapitre, illustré de nombreux exemples, et excellente conclusion : " Tout ce qu'il y a à éviter ici, c'est la dureté. „

Le pronom LE. (P. 19).

Même remarque. Racine a dit : Monsieur, je ne veux point être liée, je ne *la* serai point. On ne pourrait plus aujourd'hui s'exprimer de la sorte. Cependant dans *l'Abbé Constantin* de Halévy nous lisons : Vous êtes déjà un peu *mes amis*, et vous *le* serez un jour tout à fait; et dans Guy de Maupassant : Je me dis *votre amie*, et je vous prouverai que je le suis, etc. " Par les exemples qui précèdent, conclut M. Bastin, on voit que le français passe facilement du sens de substantif au sens d'adjectif, de l'idée du pluriel à celle du singulier et vice-versa, mais il n'est plus possible aujourd'hui de passer ici de l'idée d'adjectif à celle de substantif. „

Je note en passant que M. Bastin admet comme nous que le substantif par lui-même désigne non la substance mais un ensemble de qualités, et que la substance est indiquée par l'article et les adjectifs possessifs et démonstratifs qui le renferment implicitement².

II.

Accord du verbe ÊTRE précédé de CE. (P. 21).

Poitevin, invoqué par M. Bastin, avait déjà dit que le verbe *être* en pareil cas s'emploie indifféremment au singulier ou au

¹ " *Ni* est la négation de *et* et de *ou*. Il s'ensuit que lorsque plusieurs sujets sont unis par *ni*, le verbe (en vertu des deux paragraphes précédents) se mettra tantôt au pluriel, tantôt au singulier „ (Grammaire D. R., § 152). Une remarque qu'on ne trouverait peut-être nulle part avant nous, et qui est aujourd'hui reproduite dans toutes les grammaires publiées en Belgique depuis la nôtre.

² Voir Gramm. D. R. 1^{re} édition, § 77.

pluriel. " Comme tous nos grammairiens, Darmesteter y compris, condamnent Poitevin nous citerons une foule d'exemples, le nombre faisant preuve. „ Et, en effet, M. Bastin cite une foule d'exemples. Après quoi il conclut en ces termes : " Si nos grammairiens avaient l'habitude de lire, ils nous donneraient certainement parfois d'autres règles que celles qu'ils trouvent chez leurs devanciers. " Qui a lu une grammaire, dit avec raison Zéger Noël, les a lues *toutes*, et *aucune* „ ne vaut rien. „

Décidément, parfois très peu aimable M. Bastin. N'y aurait-il vraiment que lui qui ait l'habitude de lire?

Quoique cité à l'occasion de cette réflexion, je n'oserais protester contre ce jugement sévère, mérité sans doute. Toutefois, du temps où je lisais, j'avais noté nombre d'exemples, tirés des meilleurs auteurs, où non seulement il y avait, mais où il devait y avoir le singulier, et, dans mes écrits, bien souvent j'ai employé moi-même le singulier.

Il est clair que dans une phrase comme celle-ci : C'est les larmes aux yeux qu'il m'en parlait (Diderot, *le Neveu de Rameau*), il est de toute impossibilité d'employer le pluriel, vu que *les larmes* équivaut à *avec les larmes*. Mais lorsque A. Dumas écrit dans *le Demi-monde* (II, 6) : " GASTON : Vous payez donc vos créanciers? — MARGUERITE : C'est eux qui le veulent „, n'est-ce pas une raison analogue qui lui fait mettre le singulier et non le pluriel? Est-ce que la réponse de Marguerite ne signifie pas : C'est qu'ils le veulent; la raison en est qu'ils le veulent? Le pluriel donnerait un faux-sens : *Ce sont mes créanciers qui le veulent* aurait l'air d'insinuer que d'autres que des créanciers auraient pu le vouloir.

Bon nombre des exemples de M. Bastin sont susceptibles de semblable analyse. Il me paraîtrait bien étrange d'entendre dire : *Ce sont quarante sous que vous me devez* (p. 24) (H. Malot) ou bien *ce sont douze hommes que nous avons jetés à l'eau* (p. 25) (Prosper Mérimée), parce que le sens est clairement : Ce que vous me devez monte à quarante sous; ce que l'on a jeté à l'eau est douze hommes. *Ce sont douze hommes* sonne faux. Même explication pour cette phrase, que j'ai notée, d'Edmond About (*le Roi des Montagnes*, IV) : " Vous mentez, dit Madame Simons. C'est les gendarmes. „

Lorsqu'un singulier précède, l'attraction est plus difficile et parfois elle est impossible. Tout le monde sera tenté de dire avec Edmond About (*le Roi des Montagnes*, IV) : " Ce que tu dois apprendre avant tout, c'est les langues étrangères. „ Mais à coup sûr tout le monde écrira avec John Lemoine (*Journal des Débats*, juin 1880) : " L'essentiel c'est que le règne de Dieu arrive; et Dieu, nous savons ce que l'école théocratique entend par là : Dieu, c'est eux. „

Beaucoup des citations de M. Bastin rentrent dans ce cas. Victor Hugo aurait-il pu dire : " Est-ce l'entrée, est-ce l'issue? *ce sont les deux* (p. 23) „ ?

C'est la délicatesse et la difficulté de ces sortes d'analyses qui nous avaient engagés à dire dans notre grammaire : " ... le verbe s'accorde (*sauf des cas tout spéciaux*) avec cet attribut „ (§ 148). M. Bastin croit avoir démontré le contraire en collationnant quelques douzaines d'exemples. Ce n'est pas là une démonstration. Une démonstration rigoureuse devrait se fonder sur une statistique proportionnelle. Si, sur mille cas réguliers, il n'y en avait que cent d'irréguliers et non explicables, la règle n'en subsisterait pas moins. Bien mieux, il n'y a peut-être pas lieu de tenir compte des phrases dans lesquelles l'imparfait ou le conditionnel font que le son est le même pour le singulier et le pluriel. Qui me dit qu'il n'y a pas une inadvertance dans cet exemple : " *C'étaient* des pensées atroces, *ce n'était* pas des blessures trop graves (p. 23) „ ? Or une bonne moitié des exemples de M. Bastin rentre dans cette catégorie. De sorte que, tout compte fait, il est possible qu'ils n'aboutissent qu'à mettre en relief une banalité, à savoir que les règles sont faites pour être violées.

Accord du verbe après un collectif partitif (indéfini).

(P. 26).

Rien de particulier à reprendre dans ce chapitre qui tend à justifier la liberté de l'accord. J'ai noté cependant dans l'*Indépendance belge* (15 septembre 1893, 2^e éd. 3^e page, 3^e col.) un pluriel étrange qui se rapporte en même temps au chapitre précédent : " *Ce sont là une partie*, la plus claire et la plus compréhensible, des explications de M. Schwob. „

Emploi de l'indicatif ou du subjonctif après TOUT QUE.
(P. 31).

“ *Tout ... que* se construit d'ordinaire avec l'indicatif „ (Gramm. D. R. § 249). L'Académie ne donne que des exemples avec l'indicatif, et Littré dit que le subjonctif n'est plus d'usage. M. Bastin nous apprend que les savants allemands “ qui lisent beaucoup „ ont trouvé chez les écrivains contemporains plus souvent le subjonctif que l'indicatif. D'où il résulte “ à l'évidence que Littré a tort „ et “ que tout ce qui est français ne se trouve pas dans le dictionnaire de l'Académie. „

Beaucoup des exemples recueillis par M. Bastin sont peu concluants, parce que, d'ordinaire, la citation se borne à la proposition qui renferme *tout que* (ex. : tout vieux qu'ils soient). Ensuite ils ne prouveraient qu'une chose, c'est que la langue française est en voie de perdre une nuance qu'il faudrait conserver, ne fût-ce qu'en vue de la précision de la pensée. Il y a une distance considérable entre : *Tout malade qu'il est, il continue à vaquer à ses occupations*; et *quelque (tout) fatigué qu'il soit, il n'ira pas se coucher avant d'avoir mis sa correspondance à jour*. D'un côté il y a un état de maladie actuel et constaté; de l'autre côté, un état de fatigue éventuel et supposé. C'est pourquoi le contexte est indispensable pour juger de la signification d'une proposition telle que *tout Gascon qu'il soit*, tirée de Brunetière¹. Il y aurait la même nuance à introduire entre *quoique* suivi du subjonctif et *quoique*, suivi de l'indicatif. Je remarque depuis quelques années, que l'indicatif a une tendance à revenir. Je le notais hier encore dans une article de la *Revue philosophique* (1893, août, p. 209).

III.

Je n'ai rien à dire sur les chapitres qui traitent de l'emploi de *son, sa, ses, leur, leurs* après *chacun*, et du genre du mot *amour*. Je m'arrêterai un instant sur le chapitre suivant :

¹ L'*Echo de la Semaine* du 15 nov. 1891, p. 100, 3^e colonne, met ses lecteurs en garde contre certains “ solécismes courants capables de faire tressaillir Vaugelas dans sa tombe „ au nombre desquels figure “ Tout grand que soit le prince (pour tout grand qu'est). „

Pluriel de quelques noms composés (p. 38)

parce que j'y suis pris à partie (voir aussi p. 158) comme ayant des opinions *étranges*.

Nous venons de voir M. Bastin faisant volontiers fi de l'Académie et de Littré, et *tombant* les grammairiens, " qui ne lisent pas et qui se copient l'un l'autre „. Mais il n'est pas tendre non plus pour ceux qui s'écartent de ce qu'il regarde, lui, comme une loi.

Dans les exemples des noms composés, notre grammaire (§ 138, 1^{re} édition), entre autres hardiesses, donnait comme pluriel de *fourmi-lion*, non *fourmis-lions*, mais *fourmi-lions*; elle ajoutait que ce mot signifiait *lion de la fourmi* (en grec, *μυρμηκολέων*; en allemand, *Ameisenlöwe*). De même nous expliquions des *perce-oreille* (*oreille* au singulier) par le sens " insectes dont la pince ressemble à l'instrument employé pour percer l'oreille¹. „

Certes nous serions d'avis de supprimer ces chinoiseries et d'écrire des *perce-oreilles* et même des *persoreilles*, comme on écrit des *vauriens* et des *fainéants*, et d'orthographier par conséquent des *fourmilions*, comme on écrirait des *chiendents* (*dent-de-chien*, en wallon *dint d'chin*, parce que la jeune pousse souterraine ressemble à la canine des jeunes chiens²), si ce mot était susceptible d'être mis au pluriel.

Au surplus, l'orthographe *fourmi-lions* acheminait naturellement vers celle de *fourmilions*, et conduirait à accepter un jour des *quartiermaîtres* (*maîtres de quartier*) à la place de *quartier-maîtres*.

¹ Par parenthèse, ces deux explications étaient bien à nous, et il serait, je crois, impossible de les trouver dans une grammaire française antérieure à la nôtre (voir d'ailleurs Littré, qui tombe dans l'erreur vulgaire). Toutes les grammaires qui sont venues après la nôtre les ont tout bonnement copiées (voir note page suivante).

² Et non pas, comme dit Littré, " à cause du goût que les chiens malades ont pour cette plante. „ Larousse est plus près de la vérité " à cause de l'habitude qu'ont les chiens de se purger avec cette plante, ou, selon d'autres, à cause de certaines griffes qui croissent sur sa racine, et qui ressemblent à des dents de chien. „ Le wallon tranche la question d'étymologie.

Nous ne croyions donc pas avoir été en cela des novateurs bien hardis, d'autant plus que l'Académie ni Littré ne donnent le pluriel de ce mot, et que — ce qu'on ignore généralement — presque tous les livres d'histoire naturelle écrivent *fourmilion* (*myrmeleon formicarius*). Ah! mais M. Bastin ne l'entend pas ainsi : " En écrivant *fourmi-lion*; on (?) n'a jamais pensé à lion de la fourmi, car le mot français, traduction du mot mal formé : *formica-leo*, est proprement : *fourmi* (qui est) *lion*, ou *lion* (qui est) *fourmi* [au choix, comme on voit, malgré, la différence; l'*oiseau-mouche* est donc un *oiseau* qui est *mouche*, ou si l'on aime mieux, une *mouche* qui est *oiseau*]. Le pluriel a toujours(?) été *fourmis-lions*; le pluriel proposé par Darmesteter¹ n'a reçu jusqu'ici aucune sanction ... M. Darmesteter n'est suivi par aucune grammaire faisant autorité. "

J'ai le devoir d'apprendre à M. Bastin que le fourmi-lion ne ressemble ni de près ni de loin à une fourmi, encore moins à un lion. C'est une larve d'une espèce de libellule, gros corps, petites pattes, pinces formidables, qui est lion non seulement pour les fourmis, mais aussi pour les araignées, les cloportes, et tous les insectes assez imprudents pour rouler dans son entonnoir, même ceux de son espèce.

Malgré cela, M. Bastin appelle à la rescousse les *orangs-outangs* qu'il nous faudrait, pour lui faire plaisir, orthographier *orang-outangs*, parce que *orang* signifie *forêt* et *outang*, *homme*. De plus nous devrions même écrire *fourmis-lion*, en vertu de la logique seule, etc., etc.

Mais ce qui est encore plus *étrange* que notre orthographe, c'est que M. Bastin, revenant plus loin sur cette question (il y revient jusqu'à trois fois), approuve la circulaire du Ministre de l'Instruction publique (France) du 27 avril 1891 qui propose d'écrire *fourmilion* (p. 115).

Est-ce que donc il a pensé que les ministres seuls pouvaient faire des propositions? Les auteurs de grammaires élémentaires n'ont-ils qu'à constater l'usage, et, quand l'usage est muet, ne peuvent-ils se guider d'après la raison ou l'analogie, en vue surtout de la simplification? Qu'est-ce que ce

¹ C'est par M. Bastin que j'apprends que nous avons avec nous M. Darmesteter (voir *Traité de la formation des mots composés dans la langue française*, Paris, 1875, p. 276).

fier précepte : “ Quand on s’en tient au sens *générique*, il faut le garder partout, ou ne le garder nulle part „ (p. 158)? A-t-il jamais été applicable en grammaire? M. Bastin l’applique-t-il?

Y a-t-il rien de plus contraire à la prononciation, et par conséquent à la raison, que d’écrire des *arcs-en-ciel*, alors qu’il faut prononcer des *arquenciel*? Je me demande même comment, dans le style soutenu, on devrait prononcer *trois arcs-en-ciel apparurent*, et si l’on ne serait pas tenté de faire une liaison encore injustifiée. Que l’on écrive des *chefs-d’œuvre*, l’s n’est pas gênante; mais je me réjouis du jour où l’on écrira des *chefd’œuvres*, ou même des *chèdeuvres*, voire des *piétaterres* et des *pommedeterres*, comme des *becfigues* et des *gendarmes*. M. Bastin, qui tient pour *fourmilions*, tout en condamnant *fourmi-lions*, écrirait-il des *arquenciels* et des *piétaterres*?

IV.

M. Bastin vient donc de prendre la défense des grammaires “ vraiment autorisées „ contre les révolutionnaires qui se permettent d’écrire des *fourmi-lions*; mais il change vite d’attitude et dans un chapitre très instructif, quoique assez confus et diffus, sur

la **variabilité de l’adverbe** TOUT (P. 39)

il accuse de nouveau “ TOUTES les grammaires écrites de nos jours, en France comme en Belgique, d’aller répétant des règles surannées. „

Encore une fois ce jugement est trop absolu et trop dur, et je ne puis y souscrire; la règle que nous avons donnée est inattaquable : “ Quand il est adverbe, *tout* est naturellement invariable „ sauf l’exception connue; et “ il est employé comme adverbe dans le sens de *tout à fait*, pour modifier un substantif, un adjectif, une locution adjectivale ou un adverbe (§ 179). „¹

La question est de savoir quand il est adverbe. Il est clair

¹ D’après M. Bastin “ toutes les grammaires disent que *tout* est toujours adverbe devant un adjectif féminin commençant par une voyelle. „ Nous n’avons rien dit de semblable.

qu'on peut discuter si l'on dira " elle est *toute* en plaies ou *tout* en plaies „. De là les exemples tirés des meilleurs auteurs du XVII^e et du XVIII^e siècle et cités par M. Bastin. Litré d'ailleurs constate la variabilité de *tout* adverbe aux siècles précédents.

M. Bastin rapporte que l'Académie elle-même ne fait d'exception, d'après M. Eyssette, que pour *tout* devant l'adjectif *entière*, et qu'il n'y a pas bien longtemps qu'elle admettait *la ville toute entière*. Je ne sais ce que pensera la future Académie. Mais à quelques pages de distance, dans des articles d'un écrivain qui passe pour connaître à fond sa langue, j'ai noté en moins d'une heure les passages suivants :

" Avec les qualités de M^e de Maintenon ... dans quelque situation que le destin vous mette, on n'y est jamais déplacée, mais jamais non plus on ne l'égale *toute* entière. — Elle est ici *toute* entière dans la main de ses directeurs spirituels. — Mais quand il y va de 35 ans d'histoire ... il y a quelque chose de médiocrement généreux à faire peser *tout* entière, sur une malheureuse femme, la responsabilité de nos malheurs. „ (F. Brunetière, *Questions de critique*, 2^e édition, Lévy, 1889, p. 68, 76, 85). " La valeur du roman historique dépendait *toute* entière d'une reconstitution des personnages par l'intermédiaire du fameux milieu. — Les romantiques ont rompu la chaîne de la tradition française, mais convenons que leur œuvre n'a pas péri *tout* entière. — La différence est *toute* en nous. — La critique est *tout* entière dans l'espace, la parole au contraire est *toute* dans le temps. „ (Le même, *le Roman naturaliste*, Lévy, 1893, p. 65, 73, 105, 106)¹.

Toutefois un scrupule me saisit. Pourrait-on encore aujourd'hui dire et écrire : On abat des arbres *tous entiers*, des forêts *toutes entières*? J'en doute. Les exemples cités par M. Bastin

¹ Ceci me rappelle ce brave médecin belge, pourtant académicien, qui, dans je ne sais quel ouvrage d'un adversaire dont il combattait les opinions, avait découvert un *toute entière*. Il n'eut garde de manquer de tirer parti de sa trouvaille. Il cita le passage et l'agrémenta d'un *sic* mis entre parenthèses, persuadé que par là il avait non seulement renforcé son argumentation aux prétentions scientifiques, mais fait preuve de profondes connaissances en orthographe (*Revue de l'Hypnotisme*, t. VI, p. 20, note).

— et rangés un peu à l'aventure — ne tranchent pas la question : “ Ses chansons étaient *toutes* embaumées de mille parfums. — Les visages sont devenus *tous* rians. „ Ces propositions sont équivoques, et l'on ne sait si *tout* y est adverbe ou adjectif de nombre. Et, par parenthèse, M. Bastin a grand tort de ne pas faire nettement la distinction. A la première lecture, il a l'air d'affirmer, contrairement à sa pensée, qu'on peut écrire indifféremment : Nos enfants sont tous malades ou tout malades¹. Maintenant, quand on rencontre dans H. Martin : “ Ces tribus, *toutes* habituées qu'elles fussent, ... „ n'est-ce pas là une inadvertance d'écrivain ?

En résumé, il semble que du moment que le sens reste clair et que l'oreille n'est pas choquée, l'adverbe *tout* peut varier ou rester invariable.

Préposition DE remplaçant l'article indéfini ou l'article partitif devant un adjectif. (P. 42).

Beaucoup d'exemples pour montrer que *des* reprend faveur, au lieu du *de*. Quelques uns d'entre eux sont suspects. Suivant son habitude, M. Bastin affirme à tort que les grammairres “ donnent l'emploi de la préposition *de* devant un adjectif comme étant de rigueur. „ Notre grammaire fait la remarque contraire, § 159 : “ J'ai vu des petits enfants; j'ai reçu des gros sous; du beau monde, du mauvais temps, des honnêtes gens, voilà de l'excellent vin! „ M. Bastin cite : “ des petits neveux, des petites filles, des petits garçons, des bonnes femmes, des jeunes filles, des faux cheveux, des grands mots, des petits verres, sans compter les adjectifs sans substantifs : “ Puis j'en eus d'autres (des poissons) : des bleus, des rouges, des jaunes et des verts. „ Ce sont là vieilleries.

Cependant un peu de critique ne nuirait pas. Je vois dans Diderot (*le Neveu de Rameau*) : “ C'étaient ... *des* gros com-

¹ Voici son texte. Après avoir établi par une trentaine d'exemples que “ grâce à la lecture de nos grands auteurs, les écrivains contemporains suivent encore très souvent l'ancienne règle de *variabilité* „, il conclut en ces termes : “ D'après ce qui précède, nous pouvons donc parfaitement écrire : Le forêt est *toute* en feu, *tout* en feu ... Nos enfants sont *tous* malades, *tout* malades „

merçants „. Aurait-il pu dire, le sens restant le même : *de gros commerçants*? Evidemment non : *gros commerçants* est un genre de commerçants opposé comme tel au genre des *petits commerçants*.

Dans le *Fils naturel* d'A. Dumas (I, 5) nous lisons : “ Il est dans l'industrie. Il construit ou plutôt il fait construire, car il ne pourrait y arriver tout seul, des bateaux, *des grands bateaux*, ce qui est joliment commode pour aller sur l'eau; il est dans *de* bonnes affaires. — LA MARQUISE : C'est agréable pour moi d'avoir un fils qui fait des bateaux. „ On voit ici *de bonnes affaires* : le sens eût-il été le même avec l'article? Est-ce la même chose d'être dans *de* bonnes affaires et d'être dans *des* bonnes affaires? et si ce n'est pas la même chose, faut-il avec M. Bastin tendre à faire disparaître la distinction? On voit encore *des grands bateaux*. *Des grands bateaux* n'étant qu'une manière ironique de répéter *il fait des bateaux* (voir la réponse de la marquise), ce serait une question de savoir si l'auteur aurait pu mettre *de grands bateaux*, qui eût donné un sens sérieux et par conséquent faux. Il construit des bateaux — oh! n'allez pas croire que ce sont des petits bateaux, des bateaux-jouets; ce sont des grands bateaux. Ces grands bateaux sont tout ce que l'on veut, pourvu qu'on puisse avec eux “ aller sur l'eau. „

G. Sand, dans une lettre à Ch. Duvernet (décembre 1830, voir *Revue des deux Mondes*, 15 janvier 1881, p. 400) écrit : “ ... la parcimonieuse industrie qui sait tirer parti de tout et faire du papier avec *des vieilles bottes* et des chiens morts. „ Certes l'écrivain aurait pu mettre “ avec *les vieilles bottes* et *les chiens morts* „; et il y a lieu de se demander si ce n'est pas parce qu'il est obligé de dire *des chiens morts*, que, pour ne pas rompre la symétrie, il écrit également *des vieilles bottes*.

Ce qui pourrait justifier cette manière de voir, c'est cette phrase d'Edmond About (*le Roman d'un brave homme*, I, p. 8) : “ L'épargne française est leur ouvrage (des femmes); ce sont elles qui ont créé nos milliards à force de cacher *de petits sous* dans *de grands bas*. „ Je pense qu'il serait plus correct de dire *des petits sous* comme on dit *des gros sous*. Mais, comme About ne voulait pas mettre *des grands bas* (à M. Bastin de dire pourquoi), c'est peut-être pour l'effet de l'antithèse qu'il a écrit *de petits sous*.

Moi-même — si toutefois il m'est permis de citer une de mes phrases en exemple — dans un article récent paru dans la *Revue philosophique* de novembre 1893 (*L'ancienne et les nouvelles géométries*, p. 467) — je me suis cru obligé de dire : “ La nature nous montre des tigres et des chats, des rats et des souris ... D'autre part, nous avons su créer *des* grands et *des* petits chiens, *des* grandes et *des* petites poules. „ Il m'a paru que *de* serait un contre-sens.

Tout ceci prouve à coup sûr une chose, c'est que les grammaires, si volumineuses soient-elles, et encore moins les grammaires élémentaires, ne peuvent donner des règles infailibles et générales à propos de tout.

V.

Des deux courts chapitres qui suivent sur l'**accord de l'expression seul à seul**, et sur l'**accord et le complément de l'adjectif**, je ne dirai rien, non plus que du suivant qui traite le point de savoir si **peut-être**, **voici** et **voilà** sont encore des verbes. La discussion m'a paru quelque peu embrouillée. D'ailleurs le fond lui-même ne laisse pas de l'être aussi, car la langue a conservé des traces incontestables de l'ancienne qualité verbale de ces locutions. Je remarque seulement que M. Bastin, dans une note (p. 53), relève vivement le reproche que lui a fait M. Darmesteter d'avoir *trop de logique*. “ C'est un beau défaut, s'écrie-t-il, que M. Darmesteter n'a pas dû trouver dans tous les livres qu'il a critiqués. „ Cependant lui-même pense, à propos de *fourmi-lion*, que la logique n'a pas tout à dire en grammaire (p. 158).

Je passerai de même sur l'orthographe de **béni** ou **bénit**. M. Bastin signale une inadvertance du dictionnaire de l'Académie qui écrit : *Nos drapeaux furent bénits par le clergé*. Cette orthographe devrait être réservée pour l'*adjectif*, tandis que *béni* devrait être celle du participe.

Suivent maintenant près de cinquante pages sur l'emploi et la signification **des temps antérieurs** de la conjugaison française. C'est dans ces pages que le désordre de rédaction est surtout sensible. La même question revient à des intervalles parfois très éloignés et sous des titres différents. Force

me sera de rassembler sous un même en-tête les remarques dispersées dans le livre.

Le passé antérieur (P. 57 et P. 87).

M. Bastin, ici comme ailleurs, est fidèle à ce procédé de discussion, qui consiste à ranger tous ses adversaires, réels ou supposés, sous un drapeau unique et une devise uniforme. Il débute ainsi :

“ 1. Le passé antérieur, disent *toutes* nos grammaires, exprime une action qui s'est faite immédiatement avant une autre. Quelques grammairiens *naïfs* ajoutent à cette définition que le passé antérieur exprime la rapidité avec laquelle une action s'est effectuée; etc. „

Je n'ai pas à prendre la défense des autres grammaires — que je ne connais pas — mais à coup sûr il n'y a rien dans la nôtre qui rappelle de près ou de loin la première partie de cette définition — sur laquelle nous allons revenir. Pour la seconde partie je conviens que nous appartenons à la catégorie des grammairiens naïfs. Nous disons en effet, § 241 :

“ 2. En général, on n'emploie le passé antérieur que dans une proposition subordonnée introduite par une conjonction de temps, comme *quand, lorsque, dès que*. Le verbe de la principale est toujours au passé défini et énonce le fait subséquent comme s'accomplissant *immédiatement* au moment indiqué : *Quand il EUT DINÉ, il PRIT son journal et s'ENDORMIT.*

„ Il en résulte que le passé antérieur est essentiellement narratif, tandis que le plus-que-parfait est descriptif. Aussi ne peut-on pas l'employer pour marquer des faits habituels.

„ 3. *Parfois* on emploie le passé antérieur *dans une proposition ABSOLUE*, pour faire ressortir la rapidité de l'action. Il est alors au passé défini ce que le futur antérieur est au futur (v. § 237),

.
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

„ Généralement, dans ce cas, le passé antérieur est accompagné des expressions *en un moment, en un instant* ou d'autres analogues. „

Après cette citation intégrale, quelle peut être la portée du passage suivant de M. Bastin :

“ Si le passé antérieur exprime *la rapidité* de l'action, je ne pourrai plus alors employer ce temps pour exprimer *la lenteur* avec laquelle une action s'est faite dans le passé et la phrase suivante sera fautive :

On me donna, l'année passée, un travail que j'aurais pu finir en quelques jours, mais je fus si paresseux, je travaillai avec tant de lenteur, tant de nonchalance, que je ne l'EUS FINI qu'au bout de plusieurs mois. „

Tout serait à relever dans ce passage. Remarquons sommairement 1° que le passé antérieur ne figure pas ici dans une proposition absolue; 2° que nous avons dit *parfois* et non pas *toujours*; 3° qu'ici le passé antérieur n'est que la *forme accomplie* du passé défini, et qu'il ne marque l'antériorité par rapport à aucun temps exprimé; 4° enfin que le passé antérieur *n'exprime pas la lenteur avec laquelle l'action s'est faite* — singulière fonction pour un temps — mais que la lenteur est exprimée assez naïvement par les termes *lenteur*, *nonchalance*, *paresse* et *plusieurs mois* opposés à *quelques jours*.

M. Bastin, une trentaine de pages plus loin (p. 90), revient sur ce sujet, et s'exprime cette fois comme suit : “ Le passé antérieur n'exprime nullement la *rapidité* de l'action, mais, comme tous les temps composés, il exprime l'action comme déjà terminée au moment dont on parle.

J'arrête immédiatement M. Bastin. Dans la phrase : *J'en'aurai pas fini mon travail quand vous viendrez*, le travail n'est pas présenté comme terminé. Je veux bien reconnaître que l'objection est sophistique, mais M. Bastin, à ma place, n'aurait eu garde de ne pas s'en faire une arme.

Il continue : “ Ce sont les mots : *en un instant*, *en peu de temps*, etc., qui font exprimer la rapidité lorsqu'ils accompagnent le *passé antérieur* ou d'autres temps composés. Remplaçons ces mots par *longtemps après*, *dix ans après*, etc. et le passé antérieur n'aura plus à exprimer la *rapidité*, mais la *lenteur* et la *paresse*. „ Sans doute, mais à la condition d'y introduire, comme il l'a fait, non naïvement, mais malicieusement ces mots.

Malgré l'atténuation dans la forme, la pensée est tout aussi fautive. La question porte sur la substitution du passé antérieur au passé défini. “ Le drôle lapa le tout en un moment „ dit la même chose que *eut lapé*. Mais on a pu substituer le

passé antérieur au passé défini parce que l'action est présentée comme faite rapidement. Ainsi : " On croyait que le percement du Gothard, commencé en 1872, demanderait quinze ans, mais il fut terminé en dix ans, dix ans après. „ Dans cette phrase, en *dix ans*, ou *dix ans après* ne marquent ni la lenteur ni la paresse. Si l'attente a été trompée, on dira : mais il ne fut terminé que vingt ans après, et la lenteur y sera marquée non pas par le complément de temps, mais par *ne ... que* comme cela a lieu dans les deux exemples qui viennent plus bas.

Je suis absolument convaincu que je n'apprends rien à M. Bastin. Mais peut-être *ma critique* mettra-t-elle ses lecteurs en garde contre le ton assuré et quelque peu tranchant de la sienne. Ainsi voyez (p. 58 et suiv.) :

" Si les deux actions mises en regard doivent se faire immédiatement l'une après l'autre, les deux exemples suivants et autres semblables seront encore fautifs :

Le criminel ne reçut son châtimement que VINGT ANS APRÈS qu'il eut commis son crime. Les Scythes ne quittèrent l'Asie que 1500 ANS APRÈS qu'ils l'eurent conquise.

" Quelques grammairiens, voire même quelques grammairiennes (!), tiennent tant à l'infailibilité de leur vieille règle qu'ils expliquent comme suit ces exemples :

Entre le crime commis et la punition il se passa, il est vrai, vingt ans, mais ce fut tout de même *immédiatement* après les vingt ans écoulés que la *punition arriva*. Dans le second exemple, l'intervalle est de 1500 ans, ce qui n'empêche pas que ce fut *immédiatement après cet intervalle* que l'Asie fut abandonnée par les Scythes.

" Cette explication serait plaisante si elle n'était par trop absurde. „

Je ne sais quels sont ces grammairiens et ces grammairiennes qui, à la lumière de leur vieille règle, ont expliqué ainsi les exemples que M. Bastin est si heureux d'avoir imaginés; mais, au risque d'être plaisant et absurde, je partage absolument leur manière de voir. Pour montrer dans quelle erreur verse M. Bastin, et sans signaler ses *ne ... que*, je me borne aux deux phrases suivantes : Après que les ténèbres eurent régné pendant des temps infinis sur la terre, Dieu fit la lumière; après qu'il eut plu quarante jours et quarante nuits, la barque s'arrêta. Dans ces phrases et mille

autres semblables, ce n'est pas la durée, c'est-à-dire le temps qui s'est écoulé *entre le commencement et la fin*¹ de l'action antérieure qui entre en ligne de compte, mais simplement le temps, très court, qui s'écoule entre la fin de cette action et la suivante.

Et à quoi aboutit toute cette polémique chez M. Bastin? à la définition que voici (p. 59) :

" 1. Le *passé antérieur* exprime l'action qui venait de finir à l'époque passée qui est dans la pensée. Entre l'action finissant exprimée par le *passé défini* et l'action du même verbe exprimée par le *passé antérieur* il n'y a pas plus d'*intervalle de temps* qu'il n'y a d'*intervalle d'espace* entre les parois d'un verre et l'air ambiant „

Je trouve que cela est bien alambiqué et ne diffère au fond en rien de la " vieille règle „. Ce n'est pas parce que on aurait substitué la tournure *qui venait de finir*, à *qui finit IMMÉDIATEMENT avant*, que l'on *aura eu* raison contre ceux qui tiennent pour *immédiatement*.

Plus loin (p.88), M. Bastin a recours à ce genre de périphrase pour dire la même chose que tout le monde, en essayant de ne pas en avoir l'air : " Le passé antérieur s'emploie aussi *quelquefois* dans la proposition *principale* là où l'on pourrait employer le passé défini. La différence entre les deux temps, c'est que le passé défini exprime une action qui commence au moment passé dont on parle et a pu avoir une certaine durée [que vient faire ici la durée de cette action passée?], tandis que le passé antérieur indique qu'elle *venait de finir* dans le moment qui est dans la pensée de celui qui parle ou écrit. „ Valait-il bien la peine de dépenser tant de pages si sévères pour justifier les épithètes de plaisant et d'absurde appliquées aux auteurs naïfs qui pensent que le passé antérieur s'emploie dans une proposition *absolue* pour faire ressortir la rapidité de l'action, parce qu'il en exprime la fin, tandis que le passé défini en exprime aussi le commencement?

(A continuer).

J. DELBŒUF.

¹ C'est pourquoi nous avons donné du passé antérieur la définition suivante (§ 241) : Le passé antérieur présente l'action comme faite (achevée) à un moment du passé, mais il la présente avec son commencement. (Voir plus loin).

LA VALEUR HISTORIQUE DE LA *ΠΟΛΙΤΕΙΑ ΑΘΗΝΑΙΩΝ* D'ARISTOTE.

J'ai cru qu'il n'était pas sans utilité de condenser en quelques pages les résultats auxquels on est arrivé dans l'étude de la *πολιτεία Ἀθηναίων*. Cette étude a fait couler des flots d'encre, surtout en Allemagne. En France on ne s'aperçoit guère qu'elle ait tenté beaucoup l'esprit critique des historiens.

Je ne compte pas discuter ici à perte de vue les différentes hypothèses et théories émises par tous ceux qui se sont occupés de la question. Je me bornerai à tâcher de fixer, d'après leurs travaux, la valeur historique de la *πολιτεία*, c'est-à-dire à montrer le parti qu'il faut en tirer et dans quel sens devrait être transformé l'enseignement de l'histoire de la constitution athénienne.

Pour atteindre ce but, nous aurons avant tout à rechercher les sources où a puisé Aristote pour les différentes parties de son œuvre. Ces parties sont inégales. Pour toute la période qui commence aux Quatre-Cents, la *πολιτεία* est une source d'une incontestable valeur. Les assertions du Stagirite qui y sont relatives reposent en général sur des textes officiels qu'il nous communique. Les nouveautés qu'on y découvre peuvent donc être utilisées en toute confiance. Ces nouveautés toutefois ne se rencontrent que dans les détails. Pour le fond, elles ne modifient pas l'opinion générale que précédemment nous avions sur cette période.

Il en est autrement de la partie de la *πολιτεία* où Aristote nous décrit les institutions et certains événements antérieurs aux Quatre-Cents. Toute cette partie est une véritable révélation, on pourrait dire révolution. Toutes nos notions sur les premières constitutions d'Athènes y sont renversées. Dès lors se pose de suite la question : Jusqu'à quel point pouvons-nous nous y fier?

Tout d'abord, je pense qu'il n'est plus possible de douter

de l'authenticité de l'ouvrage ¹. Nous avons bien devant nous une des 158 constitutions d'états grecs qu'avait rédigées Aristote et dont de nombreux fragments se rencontrent chez différents auteurs anciens ². Qu'Aristote ait été aidé dans ce travail ³, la chose est fort probable, mais offre peu d'intérêt. La rédaction se place entre 329/328, année de l'archontat de Képhisophon, et 322, année où existait encore la constitution d'Euclide et où les Athéniens possédaient encore Samos ⁴. Aristote n'a pas mis la dernière main à l'œuvre, ce qui explique certaines petites contradictions. J'y trouve également certaines redites, ce qui prouve aussi qu'Aristote n'a pas révisé son travail ⁵.

Les éditions de la *πολιτεία* ne sont pas fort nombreuses : on peut citer celles de F. G. Kenyon (3^e édition); G. Kaibel et U. von Wilamowitz-Möllendorf; H. van Herwerden et J. van Leeuwen J. F.; F. Blass dans la Collection Teubner, editio minor; enfin celle de Sandys.

Les traductions sont plus nombreuses : citons celles de Herman Hagen, G. Kaibel et A. Kiessling, F. Poland en allemand; C. Ferrini, G. Oreste Zuretti en italien; F. G. Kenyon, E. Poste, Thomas J. Dymes en anglais; Théodore Reinach, B. Haussoullier en français.

Outre de nombreux articles de revues, les travaux les plus importants sur la *πολιτεία* sont : Kaibel, *Stil und Text der*

¹ CAUER, *Hat Aristoteles die Schrift vom Staat der Athener geschrieben?* 1891. RÜHL, *N. Rhein. Mus.*, 1891, p. 426 sq^{tes} et *Jahrbücher für class. Philologie, suppl.-Band XVIII*, 1892, p. 675 sq^{tes}. NISSEN, *N. Rhein. Mus.*, 1892, p. 161 sq^{tes}. KEIL, *Die Solonische Verfassung in Aristoteles Verfassungsgeschichte Athens*, p. 127 sq^{tes}.

² Voir ROSE, *Aristotelis fragmenta*, editio minor, 1826. Cf. MICHEL, *Revue de l'Instruction publique*, 1891.

³ Par Théophraste entre autres. Cf. Polybe, 12, 11, 5; 23, 8.

⁴ *Πολιτεία*, LIV, 7; XLI 1; LXII, 6. Cf. les sources citées par GILBERT, *Handbuch der Griechischen Staatsalterthümer*, 1893, t. I, p. X.

⁵ C'est ainsi qu'avant de décrire la tyrannie de Pisistrate, il dit : *διώκει τὰ κοινὰ πολιτικῶς μᾶλλον ἢ τυραννικῶς* (XIV, 3); et après l'exposé : *διώκει [τὰ κατὰ] τὴν πόλιν μᾶλλον πολιτικῶς ἢ τυραννικῶς* (XVI, 2). Ainsi encore, après la mort de Pisistrate, on trouve : *συνέβη πολλῶ γενέσθαι τραχυτέραν τὴν ἄρχην* (XVI, 7); et après le meurtre d'Hipparque : *συνέβαινε πολλῶ τραχυτέραν εἶναι τὴν τυραννίδα* (XIX, 1).

πολιτεία Ἀθηναίων; la préface de Gilbert dans le tome I^{er} de la 2^e édition de son *Handbuch der Griechischen Staatsalterthümer* (1893) et U. von Wilamowitz-Möllendorf, *Aristoteles und Athen*, 2 vol. (1893).

Dans ces deux derniers ouvrages on trouve un tableau très complet et très détaillé de l'état de la question qui nous occupe. Nous les utiliserons surtout dans le présent travail, dans lequel se rencontrent aussi quelques idées personnelles.

* * *

La première source qui se reconnaît aisément, c'est Hérodote, qui d'ailleurs est cité (XIV, 4). Aristote l'a mis notamment à contribution pour la période de Pisistrate à Clisthènes ¹.

Aristote utilisa aussi quelque peu Thucydide; sans citer celui-ci, ni Hérodote, il est d'accord avec eux pour déclarer que le véritable tyran après Pisistrate fut, non pas Hipparque, mais Hippias, contrairement à l'opinion courante, que nous retrouvons dans une scholie d'Athénée (XV, 695, A, B). Mais Aristote s'écarte considérablement de Thucydide dans le récit qu'il fait de l'attentat d'Harmodius et d'Aristogiton. Il s'attaque même à cet auteur (XVIII, 4), sans encore le nommer (ὁ λεγόμενος λόγος), et cela lorsqu'il réfute l'opinion de ce dernier relative aux armes que l'on trouva sur les conjurés pendant la procession des Panathénées; il prouve avec raison que ce récit est légendaire; ce n'est que depuis l'établissement de la démocratie que les membres de la procession fussent armés ². Sur toutes les autres nouveautés que nous révèle le récit de la tyrannie des Pisistradides chez Aristote, nous reviendrons plus loin.

* * *

Aristote a encore connu beaucoup d'autres sources. Aussi introduit-il bien des phrases par *λέγεται*, *ἔνιοι λέγουσιν*, *φασί*, *ληγοῦσι* <οἱ> *φάσκοντες*, *φασί οἱ μὲν* — *οἱ δέ*. Ces sources

¹ Aristote, XIV, 3, 4; Hérodote, I, 60.

² Cf. Polyen, I, 21, 2.

sont les *Atthides*, c'est-à-dire les plus anciennes chroniques d'Athènes.

L'*Atthis* de Kleidemos¹, à propos de laquelle Pausanias dit : *ὅποσοι τὰ Ἀθηναίων ἐπιχώρια ἔγραψαν ἀρχαίτατος* (X, 15, 5), est à coup sûr désigné par Aristote dans un passage relatif à la première rentrée de Pisistrate (XIV, 4).

Les *Atthides* d'Hellankos, d'Androtion et de Philochoros semblent également ne pas lui être restées inconnues².

Ce qui vient surtout confirmer l'hypothèse suivant laquelle Aristote puisa chez les *atthidographes*, c'est leur chronologie commune. Dans la *πολιτεία* comme dans les *Atthides* on compte par années archontales. Les exemples chez les *Atthidographes* sont nombreux³.

Kleidemos semble s'être spécialement préoccupé des relations de famille des Pisistratides. Aussi pouvons-nous le considérer comme la source où Aristote puisa les renseignements sur ces personnages qui ne concordent pas avec ceux de Thucydide.

Plutarque, qui n'a certainement pas connu la *πολιτεία*, a fort probablement puisé à la même source, car lui et Aristote se rencontrent parfois. Dans la vie de Caton (c. XXIV), il cite Iophon et Thessalos comme fils de Pisistrate et de l'Argienne Timonessa, cités également par Aristote, tandis qu'Hérodote ne connaît qu'un fils, appelé Hégésistrate (V, 94). Kleidemos aura certainement été la source commune d'Aristote et de Plutarque.

Ce qui prouve que celui-ci ne connut point la *πολιτεία*, c'est qu'il nous dépeint la constitution de Solon sous des couleurs toutes différentes et qu'il ne comprend pas certains détails dont l'explication se trouve chez Aristote⁴.

¹ Dans Athénée, XIII, 609, C.

² GILBERT, pp. XV-XVI.

³ GILBERT, p. XVI, note 2.

⁴ C'est ainsi qu'il cite la 8^e loi de la 13^e table de Solon (c. XIX) disant : « Tous les citoyens qui ont été frappés d'atimie avant l'archontat de Solon seront réhabilités, excepté ceux qui auront été condamnés par l'Aréopage, etc. ». Or, Plutarque ne croit pas que l'Aréopage existât avant Solon et il cherche à expliquer la loi de ce dernier d'une façon bien étrange : il s'agit, dit-il, vraisemblablement de citoyens convaincus avant l'archontat de Solon de crimes réservés plus tard à l'Aréopage. Aristote nous prouve simplement que l'Aréopage existait avant Solon.

Plutarque a peut-être connu de seconde main une partie de la *πολιτεία*, puisqu'il cite un passage d'Aristote relatif à Thésée; mais ce passage manque précisément dans le Ms. de la *πολιτεία*. Toutefois les termes de l'abrégé d'Héraclide prouvent que Plutarque s'est inspiré du texte d'Aristote.

Il cite aussi Aristote, à la fin de sa biographie de Solon, parmi ceux qui prétendent que les cendres du Sage furent semées dans l'île de Salamine. Mais ceci ne se trouvait certainement pas dans la *πολιτεία*.

Enfin, Plutarque entre bien souvent dans de plus amples détails qu'Aristote¹. Nous devons en conclure que, comme celui-ci, il a utilisé beaucoup les Atthides — il en cite d'ailleurs plusieurs —, mais qu'il n'a pas connu toutes celles où puisa Aristote.

Pour nous résumer, nous pouvons dire que, partout où Aristote s'écarte des théories d'Hérodote et de Thucydide, il a suivi celles des atthidographes.

Ce n'est pas à dire que ces dernières sources soient toujours de premier ordre. La chronologie d'Aristote, basée toute entière sur les Atthides, laisse bien souvent à désirer. Le second exil de Pisistrate, dit-il par exemple, commença *ἔτει μάλιστα ἑβδόμῃ μετὰ τὴν κάθοδον*, et immédiatement après il dit : *οὐ γὰρ πολλὸν χρόνον διακατέσχευεν*. Huit ans, cela compte déjà dans la vie d'un homme (XV, I)¹.

Quant à l'indication de la réforme de Clisthènes pendant l'archontat d'Isagoras, elle s'explique par ce fait que Clisthènes élaborait sa constitution pendant cette année; toutefois elle n'entra en vigueur qu'après le départ d'Isagoras. Aristote semble au reste s'être fort peu préoccupé de la chronologie.

Dans les chapitres XXII à XXVIII, Aristote a encore puisé abondamment dans les Atthides pour ses notices concernant les constitutions et les personnes. La chronologie archontale d'abord, un passage tiré d'Androtion ensuite² en fournissent la preuve.

* * *

¹ BAUER, *Literarische und historische Forschungen zu Aristoteles Ἀθηναίων πολιτεία*, p. 51. KÖHLER, *Sitzungsberichte der Berl. Akad.*, 1892, pp. 339-340.

² Aristote, XII, 3, 4. Androtion, dans Harpocraton, *Ἰνπαρχος*.

Ce qu'Aristote raconte au sujet du règne de l'Aréopage ne prête pas le flanc à la critique. Son récit confirme ce que nous savions déjà. L'Aréopage s'empare du pouvoir après Salamine jusqu'en 462/461, tout comme en 404, et augmente ses prérogatives. Ephialte d'abord, Périclès et Archestratè ensuite, les restreignent plus tard.

Comme nous l'avons dit plus haut, pour tout ce qui concerne la constitution d'Athènes à partir des Quatre Cents, Aristote a eu à sa disposition des documents authentiques. Les notices concernant cette période proviennent certainement d'une ou de plusieurs *Atthides* dont on trouve des réminiscences chez Thucydide ¹. Les *atthidographes* toutefois ne connurent probablement pas les textes originaux.

Ce que dit Aristote des Trente est plus bref que ce qu'en dit Xénophon. Il n'a probablement pas utilisé ce dernier, quoique fatalement il y ait des détails communs ². Une *Atthis* semble encore l'avoir guidé ici : Aristote compte toujours par archontats ³.

* * *

Nous arrivons à la partie la plus importante de la *πολιτεία*, celle où Aristote renverse toutes les idées reçues : il s'y agit notamment de la constitution de Solon et de ce qui précède (chapitres V à XIII).

Le chapitre XIII, relatif à l'absence de Solon jusqu'à l'établissement de la tyrannie, est emprunté à une *Atthis*. La chronologie est toujours identique. La description des trois *στάσεις* (Diacriens, Pédiéens, Paraliens) ressemble à celle d'Hérodote ⁴. La fin du chapitre est une hypothèse, basée sur un raisonnement.

Au chapitre XII, Aristote dépeint la situation avant et après Solon en se basant, il le dit lui-même, sur les poésies de Solon. Les *atthidographes* le servent encore ici, mais

¹ Aristote, XXXIII, 1; Thucydide, VIII, 96-97.

² Aristote, XXXVI, 2; Xénophon, II, 3, 17.

³ Ephore ne semble pas avoir été utilisé ici. Cf. BAUER, p. 151; GILBERT, p. XXII.

⁴ Aristote, XIII, 4; Hérodote, I, 59. Cf. Plutarque, *Solon*, XIII.

seulement pour autant qu'ils ne contredisent pas Solon. Aristote les oppose sans cesse à ce dernier : *ὥς ἔκ τε τῶν ἄλλων ὁμολογεῖται καὶ [αὐτὸς] ἐν τοῖσδε τοῖς ποιήμασι μαρτυρεῖ* (V, 3); *καὶ ἐν τοῖς ποιήμασιν αὐτὸς πολλαχρὸν μέμνηται, καὶ οἱ ἄλλοι συννομολογοῦσι πάντες* (VI, 4); *ταῦτα δ' ὅτι τοῦτον <τὸν> τρόπον ἔσχεν οἷ τ' ἄλλοι συμφωνοῦσι πάντες καὶ αὐτὸς ἐν τῇ ποιήσει μέμνηται περὶ αὐτῶν ἐν τοῖσδε* (XII, 1).

Aristote, aux chapitres VI, 2, 3 et IX, décrit les événements politiques; aux chapitres VI, 1, VII, VIII et X, les antiquités. Quelles sont les sources de ces dernières, comme aussi des chapitres IV (constitution de Dracon) et XXI (constitution de Clisthènes)?

Certes, il existait chez les atthidographes des détails sur ces constitutions, mais Aristote ne les a pas utilisés. Il est en désaccord (VI, 1; XII, 4) avec Androtion (Plutarque, *Solon*, XV) sur la sisachthie; puis, sans le citer, il le combat en plaçant (X, 1) la sisachthie avant l'*αὔξησις τοῦ νομίσματος*. Il est également en désaccord avec Kleidemos sur des questions de détail¹.

Aristote a-t-il connu les lois de Dracon, de Solon et de Clisthènes? Nous pouvons répondre négativement avec certitude. Comme Plutarque, il peut avoir eu connaissance de quelques fragments de ces lois; mais on ne gardait intactes que la constitution sous laquelle on vivait et, parmi les lois anciennes, celles que les législateurs postérieurs avaient respectées. Au surplus, nous surprenons Aristote basant ses théories concernant les chevaliers et le tirage au sort des magistrats, non sur des textes, mais sur des arguments tirés de la situation politique des âges postérieurs (VII, 3; VIII, 1). Nous le voyons aussi hésiter quelquefois (VII, 4). Enfin son exposé est loin d'être complet.

Où Aristote puisa-t-il donc ses données sur ces diverses constitutions? Il n'est pas sans intérêt d'esquisser rapidement ici quelques-unes des théories émises à ce sujet.

Nissen est d'avis qu'Aristote tira sa constitution de Dracon

¹ GILBERT, p. XXIV.

d'un écrit de Critias ou d'un autre pamphlet oligarchique de même genre ¹.

Herzog ² croit à un pamphlet publié par les oligarques de 411 et qui, marchant au devant des événements, expliquait par une constitution fictive de Dracon ce que les oligarques désiraient.

Niese ³ déclare hypothétiques les constitutions de Dracon et de Solon selon Aristote : elles reposent sur l'idée courante d'après laquelle Solon aurait fondé la démocratie athénienne. Il est à remarquer toutefois que la constitution de Solon est, il est vrai, une démocratie modérée, mais néanmoins une démocratie, comme lui-même la dépeint dans une de ses lois ⁴.

Niese croit que la constitution de Solon n'a pas été rédigée par écrit, qu'on n'a rédigé que les lois, dans lesquelles se trouvaient les lois de Dracon conservées. Quoiqu'il en soit, il est certain que les lois qui traitaient *περὶ τῶν ἱερῶν* et parmi lesquelles figuraient *οἱ πολιτικοὶ νόμοι* devaient bien parler quelque peu de l'organisation de l'État.

Niese concède que les lois supposent une constitution déterminée : elles pouvaient aider à la découvrir, à tel point qu'on pouvait en conclure aux stipulations de la constitution.

Niese et Nissen sont toutefois d'avis qu'Aristote n'a pas procédé de cette façon. Bien qu'il eût déjà écrit cinq livres *περὶ Σόλωνος ἀξίωνων*, à l'époque de la rédaction de la *πολιτεία*, et qu'il travaillât avec Théophraste à un remaniement de la *συναγωγή τῶν νόμων*, Aristote n'en aurait pas utilisé les matériaux dans sa *πολιτεία* : il se serait borné aux sources littéraires, au risque de tomber en contradiction avec sa *συναγωγή*. Cela est absolument inadmissible, d'autant plus qu'Aristote, dans sa *πολιτεία*, se réclame des lois de Solon.

Gilbert est aussi d'avis qu'Aristote a simplement puisé ici à une source offrant une compilation de constitutions et de lois. Il pense aussi que la *συναγωγή* et la *πολιτεία* se complétaient l'une l'autre.

¹ P. 201.

² *Zur Literatur über den Staat der Athener*, p. 26 sq^{tes}.

³ *Hist. Zeitschrift*, 1892, p. 58 sq^{tes}.

⁴ GILBERT, p. XXV, note 1.

Toutefois, à l'encontre des autres critiques, Gilbert est d'avis qu'il faut admettre les conclusions d'Aristote.

Ce qui est certain, c'est qu'Aristote a puisé abondamment dans deux espèces de sources, qu'au chapitre VI entre autres il intitule : *οἱ δημοτικοί* et *οἱ βουλόμενοι βλασφημεῖν*¹. Il y traite des réformes sociales de Solon. Les oligarques du V^e siècle expliquaient les fortunes de certaines démagogues de leur époque par un abus de confiance qu'ils reprochaient à Solon : celui-ci, à la veille de la promulgation de la loi sur la sisachthie, aurait conseillé à ses amis d'acheter beaucoup de terres et de les faire hypothéquer pour des sommes considérables. Ces hypothèques, après la promulgation de la loi, étaient considérées comme non avenues et les amis de Solon gardèrent l'argent et les terres.

La thèse des démocrates est toute différente : Solon désapprouva hautement la manœuvre malhonnête de ses amis et s'appliqua à lui-même la loi dans toute sa rigueur².

Quels étaient donc ces écrits démocratiques et oligarchiques, si nettement indiqués par Aristote lui-même ?

Parmi les conditions de la paix de 404, Lysandre stipula que la constitution Athénienne serait changée et ramenée à la *πάτριος πολιτεία*. Les démocrates s'efforcèrent de maintenir le régime existant ; parmi les aristocrates, les affiliés des hétairies et les bannis rentrés à Athènes penchaient pour l'oligarchie, les autres pour l'introduction d'une véritable constitution ancestrale : le chef de ceux-ci était Thérémène. Lysandre était partisan de l'oligarchie. Les Trente furent installés : Thérémène était du nombre.

Ils écartèrent les lois d'Ephialte et d'Archestrate sur la limitation de la compétence de l'Aréopage, abolirent les définitions ambiguës des lois de Solon, pour enlever à la justice son droit de décision trop subjectif, le tout sous prétexte de rétablir la constitution des ancêtres et de la rendre inattaquable.

¹ Nous trouvons encore ailleurs des allusions à ces écrits : *ὡς μὲν οἱ δημοτικοί φασιν ὡς δ' ἔνιοι λέγουσιν* (XVIII, 5).

² Plutarque, *Solon* XIV.

³ Aristote, XXXIV, 3 ; XXXV, 2 ; Diodore. XIV, 3.

La *πάτριος πολιτεία* devait en conséquence reporter les Athéniens aux constitutions de Dracon et de Solon. Les partisans de la *πάτριος πολιτεία* n'étaient pas d'accord pour déclarer que la constitution de Clisthènes comptait dans cette *πολιτεία*. Aristote, partisan lui-même de cette *πάτριος πολιτεία*, le nie : il n'a trouvé la constitution de Clisthènes équitable que le jour où elle fut modifiée et la compétence de l'Aréopage étendue. La constitution qui existait peu après la chute des Quatre Cents et qui avait été projetée pour la règne des Quatre Cents, répondait le mieux à l'idéal d'Aristote.

Les bannis et les oligarques des hétairies n'étaient pas partisans de cette conception constitutionnelle. Ils prétendaient que la constitution de Solon, d'après l'opinion courante, était une *πάτριος πολιτεία* abâtardie et il paraît que Critias donna à ses idées une forme littéraire¹. Celui-ci, on le sait, accusa Thémistocle et Cléon de s'être enrichis pendant leur administration² : son pamphlet portait probablement pour titre : *Ἀθηναίων πολιτεία*³.

D'autres noms d'auteurs de pamphlets oligarchiques sont encore arrivés à notre connaissance : Stesimbrotos, Antisthène, Thrasymachos, Antiphon, Andocide, etc. Parmi les écrits de Xénophon on range aussi une *Ἀθηναίων πολιτεία* dont l'auteur est inconnu.

Ces pamphlets devaient servir, soit à composer un programme pour les oligarques, soit à convertir Lysandre aux vues de l'oligarchie. Les recherches sur la *πάτριος πολιτεία* préoccupaient d'ailleurs déjà les oligarques en 411. La constitution des 400 ressemble beaucoup à celle de Dracon et Aristote nous dit qu'elle fut faite *κατὰ τὰ πάτρια* (XXXI, 1).

Les oligarques étaient donc d'avis que la constitution de Solon était une corruption de la *πάτριος πολιτεία*; qu'il avait fait la sisachthie dans le but de s'enrichir; la défense de prise de corps renversait un des principaux piliers du pouvoir des grands sur le *δῆμος*; le droit de plainte devant l'assemblée au sujet des injustices des fonctionnaires ruinait la puissance de

¹ DÜMMLER, *Hermes*, 1892, p. 260 sq^{tes}.

² Elien, *Miscell.*, X, 17.

³ MÜLLER, *Fragmenta, Critias*.

ceux-ci; l'institution de la justice populaire faisait du *δῆμος* le maître de l'Etat. Ils ont voulu prouver que le *πάτριος πολιτεία* était, non la constitution de Solon, mais celle de Dracon.

La domination des Pisistratides n'apparaissait pas dans ces écrits oligarchiques sous les sombres couleurs que l'on trouvait chez les démocrates. Isagoras avait été l'ami des tyrans et l'ostracisme avait été édicté contre leurs amis. Le règne de Pisistrate surtout était considéré comme l'âge d'or (XVI, 7). La thèse oligarchique allait encore plus loin. Hipparque n'est plus le tyran qui outrage Harmodius, c'est l'ami des poètes que nous dépeint Aristote. Son meurtre explique le règne sévère d'Hippias, mais n'en est pas une conséquence. Celui qui outrage Harmodius est un Thessalos, un demi-frère, étranger au gouvernement (XVIII, 2). Une autre version rapportée par Platon (*Hipparque*, 229) *ὑπὸ τῶν χαριστέων ἀνθρώπων*, prétend qu'Hipparque fut tué parce qu'un jeune et beau garçon, qu'Harmodius avait aimé, avait reporté ses faveurs sur Hipparque ¹.

La tradition démocratique reçut aussi une forme littéraire. Un pareil pamphlet parut-il en réponse à celui qui est attribué à Critias? Quel en fut l'auteur? C'est ce que nous ignorons.

Lorsque, comme nous le rapporte Pausanias (I; III, 3, 4), Euphranor peignit, après la bataille de Mantinée, les parois de la Stoa de Zeus Eleutherios à l'Agora d'Athènes, il représenta sur un des murs Thésée, symbolisant la démocratie et le peuple. Il fallait bien qu'un écrit quelconque eût préparé la voie ². Cette croyance au caractère démocratique de la constitution de Thésée ne fut d'ailleurs générale qu'au IV^e siècle; auparavant la version commune rattachait l'institution de la démocratie aux noms de Solon et de Clisthènes ³. Les *δημοτικοί* cités par Aristote auront défendu cette manière de voir.

C'est en se basant sur ces différents arguments que certains

¹ La tradition populaire se trouve dans une scholie d'Athénée, XV, 695, A. cf. HUDE, *Jahrb. der Cl. Phil.*, 1892, p. 171 sq^{tes}. — Aristote n'a pas utilisé. Platon, qui dit qu'Hipparque était *πρεσβύτατος*.

² Aristote (XLI, 2) dit que la constitution de Thésée ne s'écartait pas beaucoup de la royauté : *μικρὸν παρεγκλίνουσα τῆς βασιλικῆς*; mais dans le fragment conservé par Plutarque il est dit : *πρῶτος πρὸς τὸν ὄχλον ἀπέκλινε*.

³ GILBERT, p. XXXVI, note 1.

historiens en sont arrivés à considérer les nouveautés d'Aristote, empruntées surtout à ces écrits oligarchiques, comme dénuées de toute valeur. D'autres, comme Gilbert, croient bien à l'existence de ces écrits, mais ne croient pas qu'Aristote y ait puisé.

Nous sommes au contraire d'avis que les démocrates aussi bien que les oligarques n'ont pas rédigé des écrits de pure fantaisie. Les uns et les autres défendaient une thèse. Les uns et les autres auront insisté surtout sur celles des anciennes constitutions qui leur étaient le plus favorables. Or, Aristote peut parfaitement avoir utilisé les uns et les autres, mais avec discernement. C'est ce que nous nous proposons de prouver ci-après.

* * *

Quand on examine l'exposé de la constitution de Dracon dans la *πολιτεία*, il saute aux yeux que ce récit a été enchâssé dans l'ouvrage et n'est pas emprunté aux sources qui ont fourni les matériaux de ce qui suit et de ce qui précède. Ici, plus rien des Atthides, et — autre phénomène étrange — tandis qu'Aristote dans sa *Politique* ne dit rien de Dracon ¹, ici il s'étend assez longuement sur sa législation. Il faut donc croire qu'il n'a recueilli les renseignements qu'il donne dans la *πολιτεία* qu'après avoir rédigé la *Politique*.

Aristote ne peut avoir emprunté sa constitution de Dracon qu'à un écrit oligarchique. Celui-ci l'aura certes mentionnée en tout premier lieu, car on pourrait se demander si les Quatre Cents se sont ralliés à cette constitution ou s'ils l'ont inventée pour leur servir de prétendu modèle. Cette dernière hypothèse est toutefois fort téméraire. Pourquoi auraient-ils attribué cette constitution à Dracon, dont le nom ne devait point être fort populaire, et dont les lois ne nous sont guère connues que par la phrase de Démade, conservée chez Plutarque, où il est dit qu'elles étaient écrites *δι' αἵματος, οὐ διὰ μέλανος*? Les démocrates l'auront probablement passée

¹ Le chapitre de la *Politique*, II, 9, est unanimement considéré comme interpolé.

sous silence, pour reporter sur Solon l'honneur de la première constitution démocratique et la représenter comme le véritable modèle de la *πάτριος πολιτεία*.

Qu'Aristote ait emprunté la constitution de Dracon à une source écrite, cela ressort de la forme même de son discours, vu qu'il introduit son exposé par *ἡροῦντο* suivi de l'infinitif avec l'accusatif. Nulle trace de document, car, bien que la langue soit naturellement du meilleur attique, on n'y rencontre pas le moindre archaïsme; on y trouve au contraire des expressions jeunes appliquées à des choses anciennes. Le mot *οὐσία* (fortune), par exemple, est postérieur à Dracon ¹.

Ce qui prouve l'authenticité des renseignements fournis par l'exposé d'Aristote, c'est, par exemple, l'institution du tirage au sort des magistrats, qui certes n'était pas une mesure oligarchique, le nombre des membres de la *βουλή* (401), etc. Ce qui prouve qu'Aristote suit son pamphlet, c'est que, comme lui, il est fort incomplet. Il néglige l'assemblée du peuple, qui existait certainement, puisqu'elle existait déjà au temps d'Homère et qu'elle exista toujours à Sparte.

Aristote a donc consulté bien certainement un écrit oligarchique, qui ne devait pas être trop partial; seulement nous pouvons être certains qu'il en fit un usage sensé.

Ceci nous amène à conclure que les nouveautés que nous trouvons chez Aristote sur Solon ont été puisées à la même source. Lui-même d'ailleurs nous prévient qu'il eut sur ce dernier des relations démocratiques et des relations hostiles. Nous pouvons être très rassurés sur la valeur historique des renseignements d'Aristote sur Solon. Outre qu'ils sont absolument d'accord avec les poésies du Sage, outre qu'ils s'accordent mieux avec les sources citées par Plutarque que ce qu'en dit ce dernier lui-même ², nous pouvons encore ajouter ici un argument de grand poids : après avoir exposé tous les faits et gestes de Solon, Aristote s'exprime ainsi : *ταῦτα δ' ὅτι τοῦτον <τὸν> τρόπον ἔσχεν οἷ τ' ἄλλοι συμφωνοῦσι πάντες*.

Pourquoi a-t-on eu tant de peine à se rallier aux théories

¹ WILAMOWITZ, t. I, p. 77. — Les chiffres du cens des stratèges et des hipparques sont aussi fort invraisemblables.

² Voir ce que nous avons dit plus haut de l'Aréopage.

d'Aristote sur ces deux personnages? Parce qu'elles renversent dans une trop forte mesure les opinions reçues. Mais sur quoi ou sur qui reposent ces opinions? Quand on va au fond des choses, on voit que, pour Solon et Dracon, la source la plus importante, on pourrait dire la seule, celle qui résumait toutes les autres, c'était Plutarque. Or, Plutarque est de beaucoup postérieur à Aristote, de plus il n'a pas connu la *πολιτεία* et n'a donc pu la combattre. Pas plus que le philosophe de Stagire, il n'a connu les lois de Solon et de Dracon, si ce n'est de façon fort fragmentaire; bien souvent il fut mal renseigné ou raconte des fables, et sa chronologie est prise bien souvent en défaut. Ses sources nous sont connues; il les cite : ce sont pour la plupart des historiens qu'Aristote aussi aura connus, ou bien des historiens postérieurs à ce dernier et de moindre valeur que lui : Solon, Androtion, Phanias d'Erèse, Phanias de Lesbos, Hermippos, Polyzelos de Rhodes, Aristote, Théophraste, Héraclide de Pont, Didyme. Chez ces historiens Plutarque n'aura certainement pas trouvé des renseignements bien amples, ni bien précis. Enfin, Aristote a eu sous la main des sources qui, ou bien n'existaient plus au temps de Plutarque, ou bien lui sont certainement restées inconnues (les archives, les Atthides, les pamphlets). Je crois que dans cette alternative, où il s'agit de choisir entre les deux historiens, toutes nos sympathies doivent aller à l'auteur de la *πολιτεία*, et je suis d'avis que ce n'est pas amoindrir le célèbre biographe, mais sacrifier uniquement à la vérité historique, que de préférer au sujet de Dracon et de Solon la version de celui qui s'est donné pour tâche toute spéciale d'étudier la constitution d'Athènes.

Aristote nous semble avoir traité l'histoire de la constitution d'Athènes *sine ira et studio*. Certes, la constitution de Dracon et celle qui fut projetée en 411 emportaient les suffrages d'Aristote : un gouvernement aux mains d'hoplites armés à leurs frais et dont les fonctionnaires ne fussent point rétribués. Mais ce n'est pas à dire qu'il dénigre systématiquement les autres : Solon est traité avec dignité. La constitution de Clisthènes lui paraît trop démocratique, mais le règne de l'Aréopage est pour lui une heureuse période au milieu de la marche ascendante de la démocratie.

Certes, les Aristide, les Nicias, les Thucydide et les Thérémène lui paraissent être ceux qui ont le mieux administré la cité; cependant au peuple lui-même Aristote n'est pas aveuglément hostile. Il applaudit au renversement des Trente.

C'est peut-être aller trop loin que d'admettre avec Gilbert qu'Aristote n'a pas utilisé comme source historique les pamphlets oligarchiques. Nous sommes porté à croire qu'il en a usé, mais avec sagesse, d'autant plus qu'il avait devant lui les écrits des *δημοτικοί*, auxquels il a certainement emprunté maint jugement sur Solon et les institutions de Thésée.

Aristote prouve qu'il n'a pas mis plus d'empressement à se servir des uns que des autres. Chaque fois qu'il se trouve devant une difficulté ou une contradiction, il a soin de nous avertir qu'il adopte la thèse la plus vraisemblable. On peut en conclure que jamais il ne se rallie aveuglément aux théories radicales qui contredisent l'opinion courante et nous pouvons être assurés que, là où il le fait, c'est en parfaite connaissance de cause. En un mot, je crois qu'en thèse générale, le récit d'Aristote mérite une très grande confiance.

* * *

Nous avons réservé pour la fin la question de la chute des Pisistratides.

Le récit de la *πολιτεία* est totalement différent de celui de Thucydide. Il est toutefois conforme à celui de la *Politique* (E, X, 1302^a) et à celui de Platon (*Symposion*, 182^c). Il est plus vivant que celui de Thucydide et s'accorde mieux avec la tradition populaire, qui fait des deux conjurés les libérateurs d'Athènes. Mais ce qui surprend, c'est le rôle d'Hipparque joué par Thessalos, l'amant d'Harmodius.

Il se peut fort bien que le récit d'Aristote soit exact en tous points et que la mémoire d'Hipparque ait été singulièrement chargée. Hipparque a été la victime; quoi d'étonnant à ce que la légende l'ait pris pour le coupable?

Notons aussi que Thucydide ne raconte la chute des tyrans que d'après des oui-dire, quoique fort autorisés (VI, 55).

¹ T. I, p. 112.

Cet historien semble être plus précis à propos de la généalogie des Pisistatides. Il a vu la stèle de bannissement, mais elle ne portait, dit Wilamowitz, que trois noms : Hippias, Hipparque et Thessalos. Cela n'est pas très exact. Il eût été difficile de bannir Hipparque mort. Thucydide nous dit qu'Hippias seul avait des enfants, comme il ressort de la stèle, puisque celle-ci ne mentionne pas ceux de Thessalos et d'Hipparque. Nous ne pouvons tirer de ce renseignement, comme aussi de celui fourni par I, 20, que ceci : c'est que Thucydide ne connaît que ces trois fils de Pisistrate. Aristote en cite un quatrième, Iophon, et nous fait savoir qu'Hégésistrate était le vrai nom de Thessalos, ce dernier nom n'étant qu'un surnom emprunté à la Thessalie, où Pisistrate avait des relations. D'autre part, Hérodote ne connaît qu'Hippias, Hipparque et Hégésistrate, et il nous raconte que ce dernier fut tyran à Sigée.

Hérodote s'est visiblement laissé induire en erreur par le double nom d'Hégésistrate. Aristote, après avoir nommé les quatre fils au chapitre XVII, ne parle plus que d'Hippias, d'Hipparque et de Thessalos au chapitre XVIII. Iophon, resté inconnu à Thucydide, ne fut jamais Athénien. C'est certainement lui qui fut tyran à Sigée. Peut-être prit-il le nom de son frère Hégésistrate, lorsque celui-ci ne fut plus connu à Athènes que sous son surnom ¹.

Mais cette explication généalogique ne tranche pas la grande difficulté : Hipparque aima-t-il Harmodius, ou bien Thessalos remplit-il ce rôle ?

Thucydide adopte la première manière de voir, mais sa thèse ne repose sur rien. La stèle ne peut rien lui apprendre.

Les renseignements d'Aristote sont si complets et si précis, surtout ses renseignements généalogiques, que nous ne pouvons aisément les révoquer en doute. Quelle fut sa source ? Il prit certainement des informations à Argos, d'où la seconde femme de Pisistrate était originaire. Mais il doit avoir connu également, non pas une Atthis, comme le dit Wilamowitz (p. 118), mais bien deux, puisqu'il dit : *γῆμαι δέ*

¹ Nous avons vu plus haut que Plutarque connut aussi Iophon et Thessalos.

φασι τὴν Ἀργεῖαν, οἱ μὲν ἐκπεσόντα τὸ πρῶτον, οἱ δὲ κατέχοντα τὴν ἀρχὴν (XVII).

Nous trouvons d'ailleurs des détails fournis par Aristote sur la mise à la torture d'Aristogiton et ses dénonciations, chez Polyen (I, 22) et chez Ephore (ch. VIII). Mais celui-ci donne des détails fabuleux et renverse les rôles : il fait de Thessalos un homme sage et ami de la liberté, d'Hippias et d'Hipparque des tyrans vulgaires.

Que penser de la tyrannie d'Hippias, qui ne commence qu'après l'attentat? Voyons nous ici les traces de l'influence oligarchique? Ou bien la tradition populaire, naturellement favorable à la démocratie, a-t-elle travesti la vérité? Nous sommes partisans de cette dernière manière de voir. Aristote a connu la tradition par Thucydide, il a dû savoir pourquoi il l'a rejetée. Faisons remarquer toutefois qu'Aristote ne dit pas d'une façon catégorique que la tyrannie d'Hippias ne commença qu'après l'attentat d'Harmodius. Après l'exposé de la tyrannie de Pisistrate, il écrit : *συνέβη γὰρ ὕστερον δια-* [δεξαμένων] *τῶν υἱέων, πολλῇ γενέσθαι τραχυτέραν τὴν ἀρχὴν* (XVI, 7), et immédiatement après l'attentat : *μετὰ δὲ ταῦτα συνέβαινε πολλῇ τραχυτέραν εἶναι τὴν τυραννίδα* (XIX, 1). Donc, avant l'attentat et du temps de Pisistrate, la tyrannie devait déjà être quelque peu dure.

Quoiqu'il en soit, il y a certes au fond une différence notable entre Aristote et la tradition courante. Qu'est ce qui explique ce revirement dans l'histoire? A l'époque de Thucydide (420-415), on craignait le retour de la tyrannie comme en 490. On la détestait, comme on détestait la royauté à Rome. Pour la tradition, Hippias et Hipparque, ce sont les tyrans, et les tyrans sont odieux. Les meurtriers sont les libérateurs. Plus tard, après les 400, les 5000 et les 30, on put entonner un autre air.

Je suis arrivé au terme de ma dissection. Un savant allemand a écrit un jour dans le *Hermes*, t. XII, p. 361, à propos d'un travail sur la vie de Cimon : " C'est en général une cruauté inutile de soumettre à une critique sévère cette espèce de livres, parce qu'ils ont bientôt fait de se dévorer entre eux.

Plutarque est un écrivain infiniment instruit et d'infiniment de lecture : les jeunes auteurs de dissertations qui charcutent une *Vie* d'après la formule, ont, par contre, fort peu lu et s'étonnent lorsque, dans les *Fragmenta historicorum* de Müller, ils rencontrent la mention d'un ancien ouvrage perdu dont Plutarque et Athénée ont seuls fait mention. Il ne leur en faut pas davantage pour présenter cette *Vie* comme une jolie mosaïque, où chaque phrase de Plutarque est fille d'un père étranger¹. »

Je crois n'être pas tombé dans le défaut dénoncé dans ces lignes et n'avoir pas charcuté outre mesure la *πολιτεία*. J'en suis d'autant plus assuré que l'un des phares qui m'ont surtout guidé dans ce travail est précisément l'auteur de ces lignes, M. von Wilamowitz-Möllendorf. Il a même poussé la dissection jusqu'à écrire sur un texte de 100 pages in-16, deux gros volumes in-8° de 400 pages chacun. Je ne pousserai pas les choses aussi loin et j'espère qu'on m'en saura gré. J'ai tenu simplement à prouver dans quelle mesure la *πολιτεία* pouvait être utile à l'historien. Il ne resterait plus maintenant qu'à faire l'application de mes conclusions. C'est ce que je compte faire un jour.

J. FREDERICHs.

¹ S. REINACH, *Manuel de Philologie classique*, t. I, p. 165.

NOTE SUR SALLUSTE, ORATIO LEPIDI, 1.

Clementia et probitas vostra, Quirites, quibus per ceteras gentes maximi et clari estis, plurimum timoris mihi faciunt adversum tyrannidem L. Sullae, ne, quae ipsi nefanda existimatis, ea parum credendo de aliis circumveniamini, — praesertim cum illi spes omnis in scelere atque perfidia sit neque se aliter tutum putet, quam si peior atque intestabilior metu vostro fuerit, quo captis libertatis curam miseria eximat, — aut, si provide-ritis, in vitandis periculis magis quam ulciscundo teneamini.

Nous avons essayé dans le temps¹ de montrer que, pour tirer un sens raisonnable de la proposition *si peior atque intestabilior metu vostro fuerit*, il faut voir dans *metu vostro* un ablatif analogue aux ablatifs *spe*, *opinione*, etc., qui, après un comparatif, répondent à *quam spes*, *opinio est*, etc., et qu'il faut traduire par conséquent : " S'il se montre plus méchant et plus détestable (encore) que vous ne le craignez. „ Il nous restait un léger scrupule : nous n'avions pu alléguer aucun exemple de *metu* employé d'une manière analogue à *spe*, *opinione*, etc. Ce scrupule est levé aujourd'hui. Nous avons rencontré dans Lucain, *Phars.*, I, 635, la phrase : *Sed venient maiora metu*, qui confirme définitivement notre interprétation.

PAUL THOMAS.

¹ V. *Revue*, t. XXII (1879), p. 113-114,

COMPTES RENDUS

Euripide et Anaxagore, par LÉON PARMENTIER, *professeur à l'université de Liège*. — Paris, E. Bouillon, 1893. — 3 fr.

Devons-nous croire avec les anciens qu'Euripide avait été le disciple d'Anaxagore, ou bien faut-il partager les doutes de la critique contemporaine? Depuis l'essai consciencieux de Valckenaer, cette question n'avait été qu'effleurée. M. Parmentier la reprend et la traite avec la plus complète indépendance d'esprit dans un travail qui, d'après le jugement si compétent de M. Wagener¹, "constitue une contribution importante à notre connaissance du théâtre d'Euripide."

L'auteur adopte la chronologie de Zeller et de Diels. Anaxagore, né au début du V^e siècle, se fixe à Athènes vers l'an 460. Euripide, alors âgé de vingt ans environ, s'attache à lui et se fait son disciple. Pour démontrer l'existence de rapports personnels entre le poète et le philosophe, M. Parmentier développe une série d'arguments répartis en quatre groupes assez nettement caractérisés.

D'abord, on trouve dans les tragédies d'Euripide plus d'une allusion à la personne d'Anaxagore. Parmi ces allusions, M. Parmentier choisit les plus transparentes; il les rencontre dans la *Médée*, pièce qui fut représentée en l'an 431. L'Héliée venait de prononcer contre Anaxagore une sentence de bannissement. Au moment où le philosophe devait quitter Athènes, parce que son enseignement était réputé dangereux, Euripide mettait en scène *Médée*, exilée de Corinthe par ordre de Créon, et lui faisait dire (vers 292-301): — "Si vous apportez aux esprits grossiers une sagesse nouvelle, on vous considérera comme un homme inutile et sans sagesse; si on vous juge supérieur à ceux qui ont une réputation de savoir et d'esprit, on vous regardera dans la ville comme un homme gênant."

¹ Voir *Bulletins de l'Académie Royale de Belgique*, 1892, n^o 9 et 10, pp. 334 et ss.

Dans un autre passage de la même tragédie (vers 214-225), passage qui n'avait pas encore été traduit clairement, M. Parmentier découvre une analyse très fine des sentiments auxquels le jury populaire avait obéi en condamnant Anaxagore. Peut-être la traduction proposée par M. Parmentier et le commentaire justificatif qui la suit, ne font-ils pas disparaître toute trace d'obscurité. Mais un point reste fixé : la clé du passage se trouve dans une allusion à un événement récent : l'exil d'Anaxagore. La trouvaille est heureuse; elle servira de base à une interprétation définitive.

En même temps que la Médée, Euripide donnait une autre pièce, le Philoctète. D'après Dion Chrysostome (orat. 59), Ulysse, en se présentant au héros, se faisait passer pour un Grec banni de l'armée à cause de son amitié pour le sage Palamède, que la persécution avait frappé en même temps que tous ses amis. Or, au moment où Euripide modifiait ainsi la légende, Phidias et Anaxagore venaient d'être condamnés, l'un à la prison, l'autre à l'exil, parce qu'ils jouissaient de la faveur de Périclès. Ce rapprochement, dont M. Parmentier a eu le premier l'idée, donne une force singulière à cette partie de la démonstration.

Mais ici l'auteur rencontre une objection très sérieuse : D'après une opinion qui a pour elle de nombreux suffrages, et qui prétend s'appuyer sur l'autorité d'Aristote, il faudrait éviter de chercher dans la tragédie attique des allusions aux événements contemporains. Au contraire, pour M. Parmentier, le théâtre d'Athènes aurait été ce que furent plus tard les entretiens des philosophes : on y allait moins pour se distraire que pour s'instruire. Le poète restait donc fidèle à son rôle d'éducateur, lorsqu'il introduisait dans le cadre de la légende une allusion à des faits actuels. Quant à Aristote, il n'a certainement pas donné une explication historique de la tragédie. Pour éclairer cette théorie, l'auteur cite un exemple emprunté au théâtre d'Eschyle. Dans la trilogie de Prométhée, le récit des courses d'Io et des voyages d'Hercule ne serait qu'une concession faite au goût des Athéniens pour l'érudition géographique. M. Parmentier a-t-il voulu réellement affirmer d'Eschyle et de Sophocle tout ce qu'il peut affirmer d'Euripide? Evidemment non. En effet, ce qui carac-

térise les deux premiers, c'est une fusion parfaite de l'élément esthétique et de l'élément didactique. Chez Euripide, au contraire, cette fusion n'est plus complète. Les soudures sont souvent mal dissimulées : dans maint passage, les allusions aux préoccupations du dehors apparaissent conscientes et voulues. Ce fait s'explique du reste par la thèse même de M. Parmentier : lorsqu'Euripide fait représenter ses drames, les sophistes attirent déjà vers eux la jeunesse avide de savoir. La scission entre l'école et la scène sera bientôt consommée. Euripide voudrait la retarder, mais il a une conscience trop nette de sa double mission : on distingue trop facilement les moments où il veut satisfaire la curiosité, et les moments où il veut émouvoir.

Passant à la seconde partie de sa démonstration, l'auteur s'attache à faire ressortir l'influence morale qu'Anaxagore a exercée sur Euripide. Dans une foule de passages cités par l'auteur, le poète ne fait que suivre Anaxagore : ou bien il dégage des principes de conduite dont la vie de son maître était la mise en action, ou bien il reprend pour son compte des idées que le philosophe avait déjà émises, parfois même il se contente de reproduire ses propres paroles.

L'argumentation de M. Parmentier est ici particulièrement serrée et la thèse en elle-même est neuve. Zeller soutient encore, dans la dernière édition de sa grande histoire¹, que la morale était restée étrangère à l'enseignement d'Anaxagore. D'après M. Parmentier, au contraire, ce philosophe " avait „ envisagé déjà beaucoup des conséquences de son système, „ tant au point de vue moral qu'au point de vue téléologique. „

Euripide était un moraliste, et les exemples de son maître avaient produit sur lui une impression profonde; ce point est démontré par l'auteur. Mais Anaxagore a-t-il deviné que sa cosmologie renfermait le germe d'une doctrine morale? On ne pourrait encore l'affirmer que sous forme d'hypothèse. Toutefois, les données sur lesquelles cette assertion repose sont sérieuses, et M. Parmentier en a tiré très habilement tout le parti possible. Il aurait pu aller plus loin, et rat-

¹ *Die Philosophie der Griechen*. — III, pp. 1017 et ss. de la 5^e édition.

tacher ces données au reste du système, mais ici surtout la réserve s'impose; aussi M. Parmentier, qui semble être sur la voie d'une découverte, se contente-t-il d'indiquer la thèse. Qu'il poursuive ses recherches dans ce sens, et, si l'hypothèse venait à se vérifier, il y aurait lieu de refaire, dans l'histoire de la philosophie grecque, une des pages les plus intéressantes.

Dans la troisième partie de son travail, M. Parmentier examine les concordances qui existent entre Euripide et Anaxagore sur des points scientifiques secondaires.

Il est un passage où, par suite de la difficulté inhérente au sujet, l'auteur n'a pas apporté toute la clarté désirable : c'est lorsqu'il s'agit de la légende du soleil " qui rebrousse chemin „ pour ne point contempler les crimes des Tantalides ¹. „

N'est-ce pas forcer la note, que d'enlever au terme *τροπή* sa valeur technique? L'auteur a-t-il rencontré des passages où ce mot serait pris dans le même sens que *περιφορά*? Quant à la raison qui imposerait cette acception insolite, elle est inadmissible. Anaxagore, qui, le premier, avait deviné la véritable explication des éclipses, possédait sans doute une notion assez exacte des mouvements apparents de la lune.

À côté de ces rencontres sur des points de doctrine tout à fait spéciaux, trouve-t-on, chez Euripide, des allusions aux grandes théories d'Anaxagore? L'auteur répond à cette question d'une manière affirmative, et la dernière partie de son travail sert à justifier cette thèse.

Le tableau des accointances doctrinales d'Euripide, tableau qui, du reste, se trouve encadré dans une série de textes très concluants, est fort éloigné de la théorie généralement admise. L'auteur relègue les sophistes à l'arrière-plan; la couleur dominante dans les doctrines du poète serait fournie par les idées d'Héraclite et d'Anaxagore.

Vient ensuite la question épineuse : trouve-t-on, dans les tragédies d'Euripide, une allusion bien franche à la théorie du *νοῦς*, la plus caractéristique du système d'Anaxagore?

¹ ORESTE, vers 1000 ss. — ELECTRE, vers 726 ss. — DIELS, *Doxogr. Graeci*, p. 352 b. 15; — *ibid.* p. 562.

Il faut remarquer avant tout que, dans cette théorie, le maître avait ouvert lui-même la voie à de fausses interprétations. Au-delà du symbole par lequel l'idée se révèle à l'imagination, il n'atteint pas toujours le concept de l'être spirituel. N'ayant pas une pleine conscience de son système, il applique parfois au *νοῦς* les attributs de l'éther, l'élément le plus subtil. Or Euripide est poète; c'est à l'imagination qu'il parle plutôt qu'à l'intelligence; il va donc s'attacher au symbole, et le principe suprême, chez lui, ne sera plus le *νοῦς*, mais l'éther.

Diogène d'Apollonie, un autre disciple d'Anaxagore, avait fait la même confusion. Faut-il affirmer pour cela qu'Euripide avait connu la doctrine d'Anaxagore par l'enseignement de Diogène? Non; le philosophe et le poète s'étaient rencontrés après avoir suivi des voies différentes. Au reste, il est un endroit, dans la tragédie des Troyennes (vers 884 ss.), où la théorie du *νοῦς* est expressément indiquée. Enfin, dans plusieurs passages, que l'auteur rapproche des parodies d'Aristophane, Euripide semble adopter la théorie de la connaissance, telle qu'elle était ébauchée dans l'enseignement de son maître.

Ici, quelques restrictions sont nécessaires. Tout d'abord, est-on bien autorisé à parler des opinions du poète? ne serait-il pas prudent de rechercher tout simplement les doctrines dont il avait connaissance? Euripide, en effet, s'attache en toute chose à trouver le *δισσὸς λόγος*; et, s'il paraît aimer l'érudition philosophique, ce n'est pas pour elle-même qu'il la cultive, selon une observation très fine de l'auteur, c'est en vue d'en retirer des applications aux problèmes de notre existence.

Quant à ce vers fameux d'Epicharme :

Νόος ὁρῇ καὶ νόος ἀκούει, τᾶλλα κωφὰ καὶ τυφλά.

il ne serait, d'après M. Parmentier, qu'un appel à la circonspection et à la méfiance. Cependant, ce vers pouvait avoir, avant Anaxagore, une portée nettement scientifique. On trouve en effet dans les fragments d'Empédocle (vers 19-24), la trace d'une polémique relative à la théorie de la connaissance, polémique à laquelle ce vers semble bien se rattacher.

Signalons en passant une belle et lumineuse interprétation de cette proposition d'Anaxagore, que les choses seront pour nous telles que nous les supposerons.

On avait fait observer que dans les passages où Euripide formule son système de cosmogonie, on ne trouve aucune trace de la théorie du *νοῦς* et du mélange primordial. A cela M. Parmentier répond qu'Euripide n'a pas voulu, dans les passages en question, nous donner une cosmogonie, mais seulement expliquer la formation des êtres animés. Or, sur ce point spécial, il existe, entre son exposé et le système d'Anaxagore, une conformité significative.

Poussant alors les recherches plus avant que ne l'avaient fait ses devanciers, M. Parmentier démontre que, même sur le terrain des grandes doctrines, on rencontre plus d'une analogie entre les opinions d'Anaxagore et les idées d'Euripide.

Dans sa conclusion, l'auteur prévient une objection spécieuse : — " Lisez les œuvres des dramaturges contemporains ; essayez de deviner quelles sont leurs opinions philosophiques : ou vous n'aboutirez pas, ou vous tomberez dans de bien amusantes méprises. „ — A cela, M. Parmentier répond en rappelant ce qu'il avait déjà dit : le dramaturge à Athènes devait instruire ; chez nous, il n'est qu'un amuseur ; il aurait pu ajouter que les contemporains sont placés très mal pour apprécier des influences qu'ils subissent eux-mêmes.

Après cette série d'arguments, qui fait du travail de M. Parmentier une démonstration absolument originale, on est autorisé à conclure que, réellement et dans toute la force du terme, Euripide a été l'élève d'Anaxagore. Quant au résumé que l'on vient de lire, il ne pourrait être complet. Comment énumérer les aperçus suggestifs, les réflexions pénétrantes, les reconstitutions de textes vraiment inattendues ¹ dont l'ouvrage est rempli ?

Si maintenant on jette un coup d'œil en arrière, afin de mesurer l'espace parcouru, on verra que, grâce à M. Parmentier, l'étude d'Euripide a fait un grand pas.

¹ Signalons au hasard, parmi tant d'autres, la judicieuse et spirituelle explication du *το πνεῖν δὲ δειπνεῖν* d'Aristophane (Gren. vers 1478), dont on n'avait jamais deviné le sens.

Depuis les objections de Bergk et le travail de Decharme, la thèse de Valkenaer ne tenait plus debout. En effet, Bergk ¹ faisait observer que les premières tragédies d'Euripide dénotent la connaissance des orphiques et des rapports étroits avec les sophistes, mais ne renferment aucune trace de l'enseignement d'Anaxagore; il ajoutait que si, vers la fin de sa vie, Euripide avait pris goût aux spéculations des physiciens, il n'avait pu connaître les idées d'Anaxagore que par la lecture de son traité. Le travail de M. Parmentier a d'abord pour résultat de démontrer que les assertions de Bergk sont inexactes. On trouve en effet dans les premières tragédies d'Euripide plus d'une allusion à la personne et aux doctrines d'Anaxagore. La réfutation est complète, mais elle aurait parlé davantage à l'esprit, si l'auteur l'avait résumée dans une espèce de tableau chronologique.

Quant à M. Decharme ², reprenant une à une les concordances sur lesquelles Valckenaer avait prétendu s'appuyer, il les expliquait très ingénieusement, sans recourir à la supposition qu'Euripide aurait été le disciple d'Anaxagore. Ses objections sont examinées attentivement par M. Parmentier : aucune ne subsiste.

La forme de l'ouvrage est simple : pas d'apprêt, pas de phrase; l'auteur court à son but; il a fait une si ample moisson de documents, qu'il lui arrive d'en laisser tomber, comme par mégarde, dans une note, au bas d'une page ³. L'argumentation est très solide, et, à cause de cela même, elle ne devient jamais agressive.

Mais, ce qui fait surtout le mérite du travail, c'est la largeur de vue dont il porte la marque et la grande richesse des observations sur lesquelles la thèse s'appuie. Certes, si vous prenez un à un tous ces textes, vous pourrez parfois contester la valeur du rapprochement et suggérer d'autres

¹ *Griechische Literatur geschichte*. — III, pp. 469-470.

² *Revue des Études Grecques*, II (1889), EURIPIDE et ANAXAGORE, pp. 234-244.

³ Voir p. 92, note 3, où l'on trouvera, à propos de l'emploi du mot *χάος* dans le fragment 448 d'Euripide, une remarque dont la portée est très considérable.

interprétations; mais, lorsqu'une supposition comme celle des rapports personnels d'Euripide avec Anaxagore jette la lumière à la fois sur tant de passages obscurs, n'eût-elle pas pour elle le témoignage des anciens, on devrait encore, de par les lois de la logique inductive, lui reconnaître la valeur d'une proposition démontrée.

J. BIDEZ.

G. G. CURCIO. — **Studio su P. Papinio Stazio.** Catania, Niccolò Giannotta, 1893. X-204 pages in-8°.

Stace n'est plus guère lu aujourd'hui que par les érudits de profession ou par les aspirants au doctorat en quête d'un sujet de dissertation. Les idées sur la poésie ont bien changé depuis que Juste Lipse écrivait :

*Quis hic Papinius? poëta magnus,
Vel dicam potius, poëta summus;
Certe proximus est poëta summo,
Quod mecum fateatur ipse livor*¹.

Pour nous, un ennui mortel s'exhale de la *Thébaïde* et des trois quarts des *Silves*. Et c'est avec un sentiment de véritable compassion que nous contemplons les élégances vieilles et les ornements défraîchis des vers du Delille romain. Car Stace est un caractère éminemment sympathique, et nous voudrions que son âme sensible, honnête et candide eût exprimé le meilleur d'elle-même dans une œuvre d'une beauté durable. Malheureusement, la nature, cette grande immorale, ne fait point du génie la récompense de la vertu. Stace toutefois connut le succès et même la gloire. Applaudi par ses contemporains, mis au rang des classiques par les grammairiens, admiré et imité par les versificateurs de la décadence, étudié au moyen âge, immortalisé par Dante, comblé d'épithètes louangeuses par les latinistes du XVI^e et du XVII^e siècle, il occupe dans l'histoire littéraire une place assez importante

¹ In *Statium Papinium a J. Bernartio emendatum*, dans l'édition des *Scholia* de Bernartius, p. 10 (Anvers, Plantin, 1595).

pour mériter les honneurs d'une monographie détaillée. Cette monographie, qui nous manquait, un jeune savant italien, M. G. G. Curcio s'est chargé de l'écrire; et, nous sommes heureux de le déclarer, il n'a point présumé de ses forces en entreprenant ce travail.

Son ouvrage est divisé en deux parties.

La première renferme la biographie de Stace. Sans se lancer dans des digressions inutiles, M. C. a traité largement son sujet : il a mêlé habilement aux recherches concernant la personne du poète des peintures de la vie sociale et littéraire du temps. On lira notamment avec intérêt le chapitre qu'il a consacré au père de Stace, les pages où il essaie de caractériser Domitien, celles où il détermine la nature des relations de Stace avec l'empereur, ses réflexions sur la condition des gens de lettres sous l'Empire, etc. Mais ce qu'il faut louer surtout chez M. C., c'est la sobriété et la maturité de son jugement. Chose rare à notre époque, il sait pratiquer l'*ars nesciendi*; il démolit avec un bon sens impitoyable les hypothèses hasardées; il écarte résolument les questions oiseuses, bonnes à amuser les ardélions de la science; dans le doute il s'abstient, et il ne tient compte que des résultats certains ou du moins probables. A part quelques erreurs et quelques petites lacunes ¹, nous ne trouvons qu'à louer dans la première partie du livre de M. Curcio.

¹ P. 4. Markland n'est pas le seul qui ait deviné que la patrie du père de Stace était Velia; la même opinion a été avancée par Unger (*Philologus*, t. IV, p. 789). — P. 10. L'interprétation des vers 178 et suiv. de l'*Epicedion in patrem suum* (*Silv.* V, 3) me semble fort sujette à caution. — P. 20. Le surnom de *Sursulus* se rencontre dans un manuscrit de Bruxelles du XI^e siècle (n^{os} 5337-5338), qui doit être identique au *codex Buslidianus* cité par Gevaerts (cf. p. 21, note 1), car on retrouve dans la *Vita Statii poetae* qui est en tête de ce manuscrit l'explication : *Sursulus vero agnomine, quasi sursum canens*. — P. 44. A propos des *fabulae salticae* et du peu de cas qu'on en faisait, M. C. aurait pu citer Sénèque le rhéteur, *Suasor.* 2, 19 (p. 21 éd. Kiessling) : ... *patrem huius Silonis, qui pantomimis fabulas scripsit et ingenium grande non tantum deseruit sed polluit*. — P. 45 et suiv. M. C. ne paraît pas connaître les travaux de Vahlen (*Juvenal und Paris*), de Hild, etc. — P. 56, note 1. La difficulté signalée avait été déjà levée par Friedländer (v. sa note sur Martial, I, 7, 1). — P. 63. Sur les goûts poétiques de Domitien, cf. Bernays, *Ueber die Chronik des Sulpicius*

La seconde partie, qui est une étude critique sur les poésies de Stace, nous paraît un peu inégale. Les chapitres relatifs aux *Silves* sont bien fournis; ils sont pleins de remarques justes qui dénotent un esprit perspicace et un goût délicat¹. Mais ce que M. C. dit de la *Thébaïde* est insuffisant², et c'est à peine s'il nous parle de l'*Achilléide*. Il aurait dû examiner d'une façon plus complète la langue et le style de Stace. Il a laissé presque entièrement de côté la métrique; or, peut-on apprécier un poète, si l'on fait abstraction de ses procédés de versification? Malgré ces lacunes, M. C. nous donne, en somme, une idée exacte de son auteur; il le juge avec équité, ne le plaçant ni trop haut ni trop bas.

Stace a été l'une des victimes de la Muse épique, cette perfide Lorelei qui a entraîné tant de talents estimables dans le gouffre de l'oubli. Avec sa réceptivité et sa vive imagination, avec son cœur ouvert aux émotions tendres et aux

Severus (*Gesamm. Abhandl.*, t. II, p. 164). — P. 68. Tibère n'aimait pas les spectacles ni les jeux de l'amphithéâtre. Suétone, *Tib.*, 34 et 47; Tacite, *Ann.*, I, 76. — P. 89-90. J'ai les doutes les plus sérieux sur l'exactitude de l'interprétation que M. C. donne des vers 231 et suiv. de l'*Epicédion in patrem suum*; ce passage ne me semble pas avoir été discuté d'une façon assez approfondie. — P. 97. Le *jus trium liberorum* accordé à Martial est, pour M. C., " la carica di aio di tre fanciulli della casa imperiale. " (!) — P. 101. Les mots *vir eruditissimus*, etc., ne se trouvent pas dans la préface du livre III des *Silves*, mais dans celle du livre I. — P. 105. Un historien latin peut-il imiter à la fois le style de Salluste et celui de Tite-Live? Stace ne nous dit rien de pareil : il proclame son ami Maximus l'égal de Salluste et de Tite-Live. — P. 105-106. Pourquoi Stace se retira-t-il à Naples vers la fin de sa vie? Il nous le dit lui-même : il se sentait vieux et fatigué (*Silv.* III, 5, 12-13, 85-86). Le fait a son intérêt : la vie fiévreuse de la capitale usait rapidement les hommes. Le même sentiment de lassitude, le même besoin de repos, se manifeste en maint endroit chez Martial. — Dans la seconde partie de l'ouvrage de M. C., j'ai relevé deux citations inexactes : P. 163, note 1, lisez : A. Gell., *Praef.*, 6; p. 178, avant-dernière ligne, et p. 179, ligne 6, au lieu de " Tibulle, " lisez " Properce. " — Pour en finir avec ces minuties, j'ajouterai que le livre de M. C. est déparé par de nombreuses fautes d'impression.

¹ Ainsi, il montre fort bien comment et pourquoi Stace a traité en poète épique des sujets lyriques.

² Il ne s'occupe guère que de la composition du poème. Mais il convient de reconnaître qu'il dit de très bonnes choses à ce sujet.

affections de famille, il était fait pour écrire des idylles bourgeoises, des *Impressions*, des *Intimités*, tout au plus des *epyllia* du genre tempéré¹. Son adoration pour l'*Énéide* l'a perdu. Il a dépensé la plus grande partie de son temps et de ses forces, dans cette période décisive de la vie où l'homme fait son œuvre, à construire laborieusement une épopée selon les règles et avec tout l'attirail classique : ce François Coppée s'est enseveli dans une *Henriade*. Il a été victime aussi des conditions de la vie littéraire de son époque, du dilettantisme superficiel qui régnait dans la société romaine, de l'attrait dangereux qu'exerçaient les concours et les lectures publiques. Se laissant accaparer par ce monde artificiel et tout extérieur, il n'a pu se recueillir, et il a gaspillé ses facultés dans l'improvisation, la poésie de société, la poésie de commande, la poésie descriptive. En d'autres temps peut-être, et sous l'influence d'un ami sage et éclairé, il aurait pu faire un meilleur emploi des dons que lui avait départis la nature, témoin l'épître à sa femme Claudia et l'élégie *in puerum suum*, où respire un sentiment vrai et qui ont plus de valeur, à nos yeux, que les douze chants de la *Thébaïde*.

PAUL THOMAS.

FLAMINIUS NENCINI. — **Quaestiones Terentianae et Quaestiones Terentianae alterae.** Turin, Loescher, 1893. 10 et 12 pp. in-8°. (Extraits de la *Rivista di Filologia e d'Istruzione classica*, XXI^e année).

Dans ces deux petits mémoires, M. Nencini, l'auteur d'un remarquable travail sur Térence et ses sources², examine au point de vue de la critique et de l'interprétation une douzaine

¹ Je me rappelle que mon regretté maître Max Veydt estimait beaucoup, dans l'*Achilléide*, la peinture de l'amour maternel de Thétis.

² *De Terentio eiusque fontibus*, Turin-Palermo, 1891. V. *Revue*, t. XXXV (1892), p. 415 et suiv.

de passages du comique latin. Aucune des corrections qu'il propose ne me paraît absolument certaine. Je citerai les suivantes comme assez vraisemblables : *Heaut.* 289 : *Nulla mala re IPSA* (au lieu de *esse*) *expolita* (au lieu de *expolitum*) *muliebri*; *Hecyr.* 609 : *Quod faciendum sit post fortasse, idem hoc nunc scite* (mss. *si*) *feceris*; et le changement de ponctuation, *Andr.* 395-396 : *propulsabo facile uxorem; his moribus dabit nemo*¹. — Dans le prologue de l'*Eunuque*, v. 4-5, M. N. a raison, je pense, de défendre la leçon *existumavit*², mais je ne puis approuver sa manière d'arranger le reste de la phrase : *sic existumet responsum*³, non *dictum*, *ipse quia laesit prior* (au lieu de : *sic existumet : responsum, non dictum esse, quia laesit prior*). — La conjecture : *o nimis amoene amice*, au v. 560 de l'*Eunuque*, est franchement malheureuse. J'en dirai autant du *plus, prorsus* (au lieu de *plus potus*) du v. 139 de l'*Hécyre*. — Comment pourrait-on attribuer à Clitiphon les mots : *Syre, vix suffero, etc.* (*Heaut.* 400-401)? Clitiphon a quitté la scène (v. 379-380). — M. N. suppose une lacune entre les vers 394 et 395 de l'*Hécyre*; l'idée qu'il supplée est bien un peu naïve. Avouons que les vers 392-395 sont terriblement obscurs, et attendons patiemment un nouvel Oedipe. — Pour l'expression (*eum locum expressum extulit* (*Adelph.*, prol., 11), je crois l'avoir suffisamment expliquée dans la *Revue*, t. XXVIII (1885), p. 194.

La plupart des passages auxquels s'attaque M. N. comptent parmi les plus difficiles de Térence. Il n'y a pas à s'étonner si les solutions qu'apporte le savant philologue sont plus ou moins sujettes à contestation; en tout cas, il les présente généralement avec beaucoup d'habileté.

P. THOMAS.

¹ Toutefois je ferai observer que *nemo*, chez les comiques, équivaut souvent à "on ne ... pas," et que par cette expression on peut très bien faire allusion à une personne déterminée. V., par ex., *Hecyr.* 187.

² Il ne la justifie qu'incomplètement : il n'y a pas ici seulement une question grammaticale, mais encore une question de fait. Cf. Fabia, *Les prologues de Térence*, p. 298-299 (Paris, 1888).

³ D'après M. N., *sic* porte, non sur *existumet* (ce qui est pourtant naturel et conforme à l'usage de Térence), mais sur *responsum* et sur *dictum*.

M. PROU. — **Les Monnaies Mérovingiennes.** (*Catalogue des monnaies françaises de la Bibliothèque Nationale*). Paris, Rollin et Fenardent, 1892. In-8°. CXX et 630 pages.

Si la France possède tous les exemplaires originaux connus des diplômes des rois francs de la première race ¹, c'est à elle aussi qu'appartient la très grande majorité des monnaies mérovingiennes que le temps a épargnées. La collection de ces monnaies, conservée au Cabinet des médailles à la Bibliothèque Nationale de Paris, est sans rivale pour le nombre comme pour l'intérêt des pièces. Elle n'a cessé dans les derniers temps de s'enrichir par d'importants achats, parmi lesquels il faut mentionner spécialement celui de la belle collection du vicomte d'Amécourt ².

M. Prou a donc rendu un service signalé aux études de numismatique, en publiant le catalogue des monnaies mérovingiennes du Cabinet de France. Ce catalogue ne comprend pas moins de 2902 numéros. On y trouve, pour chaque pièce, la transcription des légendes, la description du type, l'indication du poids et, s'il y a lieu, le relevé des articles de revue ou des dissertations spéciales consacrés à l'exemplaire catalogué. Les monnaies sont groupées par ateliers et les ateliers sont rangés par provinces. Il faut vivement féliciter M. Prou du soin qu'il a apporté au classement géographique des monnaies. C'est là, en effet, une question de la plus haute importance, mais aussi de la plus grande difficulté, car on sait combien considérable a été le nombre des ateliers monétaires mérovingiens. De V^e au VIII^e siècle, on a frappé monnaie non seulement au chef-lieu des anciennes cités de la Gaule, mais dans des fiefs, dans des monastères, dans de simples *Vici*. Or, rien n'est plus malaisé que de déterminer la localité que désignent les noms de lieux, abrégés ou estropiés, qui figurent sur les monnaies. Ce qui complique encore la difficulté, c'est que les légendes sont tantôt internes, tantôt externes,

¹ Le diplôme mérovingien conservé à la bibliothèque de Gand, le seul que l'on signalait comme existant hors de France, est un faux-original. Voir *Bullet. de la Comm. Roy. d'Histoire*, 1893.

² M. Prou, *Inventaire sommaire des monnaies mérovingiennes de la collection d'Amécourt*. Paris, 1890.

c'est à dire que les lettres ont leur pied tantôt tourné vers le champ, tantôt vers le bord de la pièce; de plus, les légendes sont souvent partie internes et partie externes, ou encore rétrogrades; enfin, l'ordre des lettres est parfois troublé. Il faut ajouter, en outre, que les formes diverses que peut affecter une même lettre sont une nouvelle cause d'hésitation. La lettre A, par exemple, paraît sous les formes A et A ou V : il en résulte que le mot CVRISIACO peut être lu *Carisiaco* ou *Curisiaco*. Aussi, en bien des cas, une monnaie ne peut-elle être attribuée à tel ou tel atelier qu'après une longue étude de son type et de son style. M. Prou avait donc à s'acquitter d'une tâche des plus délicates : il y a pleinement réussi. Il a pu identifier un grand nombre de monnaies indéterminées ou rectifier des attributions erronées. Ces résultats ne sont pas importants seulement pour la numismatique : ils intéressent aussi la géographie historique. Les monnaies mérovingiennes nous présentent fort souvent, en effet, la forme la plus ancienne d'un nom de lieu et l'on comprend, dès lors, le prix qu'il faut attacher à leur identification ¹.

L'ouvrage de M. Prou n'est pas exclusivement un catalogue scientifique. Sa longue introduction constitue un véritable traité de numismatique mérovingienne. L'auteur y étudie successivement les monnaies dans les lois salique et ripuaire, les monnaies d'or pseudo-impériales, les monnaies d'or royales, les monnaies d'or des églises, les monnaies d'or des monétaires, les monnaies d'argent et de bronze. Un appendice est consacré à la paléographie des monnaies. Ajoutons que 36 planches, excellemment exécutées par le procédé de la photocollographie, et une carte des ateliers monétaires de la Gaule complètent le volume et achèvent d'en faire un instrument de travail désormais indispensable pour les études de numismatique mérovingienne.

H. PIRENNE.

¹ Je relève dans le Catalogue de M. P. un exemple intéressant des services que la numismatique peut rendre à la géographie historique. Un *triens* (n° 1220) frappé à Namur porte la légende : *Namuco cive* (civitate). On peut conclure de là que Namur a pu être quelque temps le siège d'un évêché, le mot *civitas* n'étant appliqué, comme on sait, qu'aux seules villes épiscopales.

G. KURTH. — **Histoire poétique des Mérovingiens.** Paris, Picard, 1893. In-8°.

Dès son apparition, ce livre a eu la bonne fortune d'être vivement discuté par la critique. Les uns l'ont salué comme une révélation, comme une des contributions les plus importantes de ce siècle à la connaissance de l'histoire des temps mérovingiens ¹, tandis que les autres en rejetaient décidément les résultats principaux ou déclaraient, du moins, n'en pouvoir admettre la méthode sans les plus grandes réserves ². En un point seulement, et c'est l'essentiel, tout le monde est d'accord : il n'y a, en effet, qu'une voix pour proclamer l'ouvrage de M. Kurth un travail " plein d'idées, plein de choses, très intéressant, très instructif et qui fournira des matériaux très précieux à une histoire critique des Mérovingiens " ³.

On sait que M. Kurth n'est pas un nouveau venu dans le champ des études d'histoire franque. Dès le début d'une carrière scientifique déjà longue, son attention n'a cessé d'être attirée invinciblement vers ces premiers siècles du moyen âge, pendant lesquels les Francs élevaient, sur les ruines de la Gaule romaine, le nouvel édifice qui allait abriter la civilisation européenne. En 1878 déjà, il publiait dans la *Revue des questions historiques* un article fort remarqué sur S. Grégoire de Tours et les études classiques au VI^e siècle. Depuis lors, ses travaux sur S. Servais, sur les *Gesta Francorum*, sur les sources de l'histoire de Clovis, sur Brunehaut, etc. ont prouvé qu'il est resté fidèle aux prédilections de sa jeunesse ⁴. L'*His-*

¹ Par exemple M. Marius Sepet dans la *Revue des questions historiques*, M. A. Schulze dans la *Deutsche Literaturzeitung* et M. J. te Winkel dans le *Museon*.

² M. Lot dans le *Moyen-âge*, M. Krusch dans le *Neues Archiv*, M. V. Langlois dans le *Journal des Débats*.

³ J'emprunte ces paroles à l'un des meilleurs connaisseurs de l'époque franque, M. G. Monod. (*Rev. Hist.* t. LII, p. 329).

⁴ *Deux biographies inédites de S. Servais.* (Bullet. de la Soc. d'art et d'hist. de Liège, 1881). — *Nouvelles recherches sur S. Servais* (Ibid. 1884). — *Vitae antiquiores S. Servatii* (Anal. Bolland. 1882). — *Les sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours.* (Rev. des quest. hist. 1888). — *L'histoire de Clovis d'après Frédégaire.* (Ibid. 1890). — *La reine Brunehaut.* (Ibid. 1891). — *Les Gesta regum Francorum.* (Bullet. Acad. 1890).

toire poétique des Mérovingiens qu'il vient d'achever, n'est donc que la manifestation la plus considérable et la plus brillante d'une activité ininterrompue pendant de longues années.

Il ne faut pas se laisser tromper par le titre de ce livre. *L'Histoire poétique des Mérovingiens* de M. Kurth ne ressemble en rien à *L'Histoire poétique de Charlemagne* de M. G. Paris. Tandis que le célèbre romaniste étudie, dans la littérature post-carolingienne, le développement de l'épopée, c'est dans les sources latines, dans Grégoire de Tours, dans Frédégaire, dans les *Gesta Francorum*¹ que M. Kurth cherche à retrouver les traces de ce qu'il appelle le *romancero* mérovingien. En effet, l'histoire des rois francs de la première race, rejetée dans une ombre épaisse par l'éblouissant éclat qu'a jeté celles des Carolingiens, n'a pas eu, comme celle-ci, le bonheur de se survivre dans l'imagination populaire. Si les langues modernes se sont essayées, dans leurs premières productions littéraires, à chanter les exploits du grand Charles, elles ont oublié presque complètement les noms de Chilpéric et de Clovis. Et pourtant, les guerriers barbares qui suivaient ces rois savaient composer des poèmes et les chanter sur la harpe. Longtemps après la conquête définitive de la Gaule, nous voyons encore Childebert I défendre par un édit de passer la nuit dans des banquets à boire en chantant².

Il ne peut exister aucun doute sur le caractère des premières cantilènes franques : elles devaient être des chansons épiques. Comme dans toute poésie primitive, on y trouvait le récit plus ou moins stylisé d'événements historiques. Au VIII^e siècle, la *Vita Liudgeri* nous parle encore de l'aède frison Bernlef, qui exaltait les exploits des héros de sa nation et les beaux faits de guerre du temps passé.

Peut-on admettre que tout cette poésie anté-carolingienne, pour ne pas s'être transmise jusqu'à nous par l'intermédiaire

¹ Le dernier éditeur de ce texte, M. B. Krusch lui a donné le nom de *Liber historiae*. Nous conserverons ici l'appellation traditionnelle qui est, sans doute, plus familière à nos lecteurs.

² *Noctes pervigiles cum ebrietate, scurrilitate vel canticis, etiam in ipsis sacris diebus pascha, natale domini et reliquis festivitibus vel adveniente die dominico, bansatrices (dansatrices?) per villas ambulare. Boretius, p. 2.*

des littératures modernes, ait disparu sans laisser de trace? N'est-il pas évident, au contraire, que les annalistes mérovingiens, qui l'ont entendue retentir autour d'eux, ont dû l'utiliser comme source historique? Ne voyons nous pas, bien plus tard, les chroniqueurs du moyen âge puiser sans crainte dans les chansons de gestes? Ne retrouve-t-on pas, par exemple, dans la chronique de Waulsort, l'état le plus ancien du poème de Raoul de Cambrai? ¹

Incontestablement, ce que faisait encore au XI^e siècle un moine écrivant au fond de sa cellule, un Grégoire de Tours, un Frédégaire ², mêlés directement à la vie de leurs contemporains, ont dû le faire au VI^e et au VII^e. C'est donc dans leurs œuvres que l'on retrouvera les *membra disjecta* de la première épopée franque. Dès 1884, M. Pio Rajna ³ découvrait, encore fraîches et abondantes, les sources de la poésie populaire sous le latin barbare de l'évêque de Tours et de ses continuateurs.

M. Kurth a entrepris ses études sans avoir connu l'œuvre de son devancier. Son point de vue diffère d'ailleurs considérablement de celui auquel s'est placé le professeur de Florence. Ce n'est pas en littérateur, en philologue si l'on veut, qu'il a abordé son sujet : c'est en historien. Il s'est proposé avant tout de reconnaître, quel est, dans les sources de l'histoire franque, le domaine de la légende, pour pouvoir le séparer nettement du domaine proprement historique. Il a voulu " régler le compte de l'histoire et de la légende et montrer quelle est au juste, dans les annales mérovingiennes, la part de l'une et de l'autre „. " Je ne me bornerai pas, dit-il, à constater la provenance épique des récits qui font l'objet de cette enquête, mais j'entreprendrai de rendre compte de l'évolution qu'ils ont subie avant de prendre la forme sous laquelle ils se présentent à nous. Le cas échéant, j'essayerai de marquer les phases principales de cette évolution, et, lorsque cela sera possible, de remonter de proche en proche jusqu'au fait historique. En

¹ *Raoul de Cambrai*, édd. P. Meyer et Longnon, préface.

² Ou plutôt les divers chroniqueurs dont l'ensemble est désigné par ce nom.

³ *Le Origini d'ell epoea francese*. Firenze, 1884. Sur ce livre, voy. *Romania*. XIII, p. 598-627.

un mot, je mettrai en regard l'histoire telle qu'elle s'est passée dans la réalité, et l'histoire telle qu'elle a été faite par la pensée épique des peuples ».

Les difficultés d'une telle entreprise, est-il besoin de le dire, sont considérables. Pour pouvoir retrouver dans Grégoire de Tours, dans Frédégaire, des traces de chansons épiques, il faut être singulièrement familiarisé avec le ton et les allures de la poésie primitive et être doué d'un sens critique très fin et très pénétrant. Ces auteurs, en effet, ne citent pas leurs sources; nulle part ils ne nous disent qu'ils ont emprunté à une cantilène tel épisode, tel récit. Dès lors, on voit le danger auquel on s'expose en voulant extraire de la gangue où ils sont enfermés, les éléments épiques qui se sont glissés dans leur texte. Quoiqu'on fasse, on est bien obligé de recourir constamment à l'hypothèse, à l'analogie, à la vraisemblance. Sur ce terrain intermédiaire entre l'histoire et la poésie, le sol n'est pas solide et il faut une grande adresse pour n'y pas rester embourbé. En d'autres termes, bon gré mal gré, on en est réduit à la critique subjective. Est-ce une raison pour s'abstenir? N'a-t-on pas le droit, lorsqu'on a constaté chez tous les peuples, à l'origine, l'existence d'une épopée populaire, de supposer *a priori* que les Francs n'ont pas fait exception à la règle générale et de rechercher à la lumière de cette idée pré-conçue les vestiges de leur épopée. Parmi les découvertes de la science moderne, un fort grand nombre n'ont-elles pas été réalisées de cette manière? Les antiquités germaniques nous seraient-elles aujourd'hui aussi bien connues, s'il avait fallu se priver du secours que nous apporte, sur ce terrain, l'histoire comparée du droit et des institutions et se contenter de mâcher et de remâcher à vide quelques phrases de la Germanie de Tacite? Fustel de Coulanges a eu beau faire et obstinément excommunier les historiens qui ne s'en tiennent pas à la lettre des textes : la cause est aujourd'hui entendue et gagnée contre lui.

Pour juger équitablement le livre de M. Kurth, il faut bien observer tout d'abord dans quel sens y sont employés les mots *poésie épique*, *épopée*, qu'on y rencontre presque à chaque page. Il a eu soin de nous rappeler, à plusieurs reprises, que ces formules sont pour lui synonymes de *légende populaire*. Que

le récit légendaire se soit propagé sous la forme du chant, ou qu'il ait été simplement transmis de bouche en bouche sans le secours du rythme, peu lui importe. Ce qu'il cherche, ce ne sont pas proprement des *poèmes*, c'est de l'*histoire poétisée*.

A quels signes se reconnaît dans les annalistes mérovingiens la légende populaire? En général, c'est à la couleur plus vive, au ton plus animé, à la richesse abondante du récit. Ailleurs, c'est à certaines tournures, à certains procédés de narration, qu'affectionne partout la poésie primitive¹. M. Kurth est passé maître dans l'art de suivre, en quelque sorte à la piste, les traces que les vieilles cantilènes franques ont laissées dans l'historiographie latine. On peut dire qu'il a mis définitivement hors de doute l'existence de tout un cycle de chansons barbares, contemporaines des premiers rois francs et de la conquête de la Gaule. Sans doute on différera souvent d'avis avec lui sur tel ou tel détail. Il semble que, grisé par sa virtuosité, il se soit laissé aller, peut-être trop facilement, au désir de reconstituer des poèmes entiers. Il se résout difficilement à l'ignorance. Une légère empreinte laissée dans un texte, lui suffit parfois pour reconstituer de toutes pièces l'être poétique qui l'a imprimée en passant.

M. Kurth est tenté de croire que Grégoire de Tours, Frédégaire et l'auteur anonyme des *Gesta Francorum* ont puisé chacun et indépendamment les uns des autres, dans le *romancero* populaire. Cela est-il bien sûr et n'est-il pas plus vraisemblable d'admettre, du moins en bien des cas, que c'est dans Grégoire de Tours que Frédégaire et les *Gesta* ont trouvé les premiers éléments de plusieurs de leurs récits et qu'ils les ont ensuite spontanément développés et enrichis?

Je voudrais faire enfin une dernière observation. M. Kurth semble croire que toute la poésie populaire de l'époque franque est d'origine germanique. J'éprouve, je dois l'avouer, de grands doutes à cet égard. Il est impossible qu'au milieu du

¹ Fustel de Coulanges se trompe étrangement lorsqu'il croit que ce sont " quelques phrases d'un tour très poétique ", ou " quelques épithètes brillantes rencontrées dans le texte de Grégoire de Tours ", qui ont fait admettre aux critiques modernes que cet auteur a dû se servir de chansons épiques. Voy. *La Monarchie franque*, p. 6, n.

bouleversement social qui a accompagné les invasions, le peuple gallo-romain ait gardé le silence. L'âme populaire, quelque engourdie qu'on la suppose à la fin de l'empire, a dû se réveiller à l'époque d'Attila et de Clovis. Il se sera formé sûrement sur les envahisseurs, des légendes analogues à celles que le peuple français, bien peu épique pourtant au commencement de ce siècle, a forgées sur Napoléon. On remarquera d'ailleurs que bon nombre de héros des légendes franques sont d'origine gallo-romaine : Aurelianus, Aridius, Paternus. D'autre part, Grégoire de Tours ne comprenait pas les idiômes germaniques et il ne devait guère éprouver plus de curiosité à l'égard des rares cantilènes franques qu'il a pu entendre chanter en Neustrie, que Sidoine Apollinaire pour les chants des Bourguignons cantonnés dans ses domaines¹. Si quelques unes de ces cantilènes lui ont été traduites, ce doit avoir été en fort petit nombre. En général, ç'aura été surtout par des bouches romaines que la légende sera venue jusqu'à lui. N'oublions pas, en effet, qu'à la différence de Jordanes ou de Paul Diacre, Grégoire n'appartient pas au peuple dont il raconte l'histoire. Il a dû s'intéresser fort peu à sa poésie et, sauf pour la période antérieure à la conquête de la Gaule, dont il n'a pu connaître évidemment l'histoire que par des Francs, je serais plus disposé à voir chez lui les premiers rudiments de l'épopée romane que de l'épopée germanique.

Quoiqu'il en soit de ces réserves et quelles que puissent avoir été, ça et là, les exagérations ou les témérités de M. Kurth, son livre est un ouvrage de la plus haute valeur. Il a atteint le but qu'il se proposait, et contribué pour une large part à "mettre à la disposition de l'historien les résultats de cinquante années d'études philologiques et à terminer le malentendu si long et si tenace qui a régné, sur le terrain de l'histoire franque, entre les représentants des deux sciences. "

H. PIRENNE.

¹ Sidoine Apollinaire, *Carmina*. XII.

A. LUCHAIRE. — **Manuel des institutions françaises. Période des Capétiens directs.** Paris, Hachette, 1892. 1 vol. in-8°.

Nous venons bien tard signaler, dans la *Revue*, ce bon manuel.

Le nom de M. Luchaire est depuis longtemps bien connu de tous ceux de nos lecteurs qui s'intéressent au progrès des études relatives au moyen âge. L'auteur de l'*Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens*, des *Études sur les actes de Louis VII*, des *Annales de Louis VI*, s'adresse cette fois aux étudiants : c'est à eux qu'il dédie son livre " parce qu'il a été fait chez eux et pour eux „.

Ceux qui savent quelle est la complexité des institutions du moyen âge à l'époque féodale, peuvent seuls se rendre nettement compte de la difficulté de l'œuvre entreprise par M. Luchaire. " On nous reprochera sans doute, dit-il, d'avoir été plus courageux que prudent; on s'étonnera que nous ayons osé généraliser sur une époque qui est, par excellence, l'ère du particularisme et des diversités régionales „. Il s'agissait, en effet, de mettre de l'ordre dans la matière la plus embrouillée qui soit, de trouver un plan suffisamment précis et à la fois suffisamment souple pour y faire tenir les institutions si différentes qui, du X^e au XIV^e siècle, ont été en usage de la Flandre au Roussillon et de la Bourgogne à la Bretagne. Ajoutez à cela que les institutions du moyen âge français n'ayant point été, comme celles de l'antiquité gréco-romaine, l'objet d'innombrables travaux critiques, " ne peuvent donner lieu à un manuel proprement dit, c'est à dire à un répertoire presque impersonnel, dont les matériaux tout préparés ne demandent qu'à être réunis et fondus ¹ „. Si les recherches consacrées à l'histoire constitutionnelle de l'époque franque sont, jusqu'à un certain point, organisées et systématisées, comme celles qui ont pour objet les institutions antiques, il en est tout autrement dès que l'on dépasse le X^e siècle. Les sources sont éparpillées; les textes, trop souvent encore, mal

¹ Le manuel de M. Luchaire fait partie de la collection dans laquelle a paru le *Manuel des institutions romaines* de M. Bouché-Leclercq. Un *Manuel des institutions françaises pendant la période mérovingienne et carolingienne*, par M. Bayet, est en préparation.

établis; les monographies, très abondantes sur certains points, se font rares ou manquent complètement sur d'autres. Bien souvent, on n'est d'accord ni sur la manière dont les questions doivent être posées, ni sur la méthode qu'il faut employer pour les résoudre. L'historien, dès qu'il veut entreprendre une œuvre de synthèse, se trouve donc aux prises avec des obstacles devant lesquels plus d'un a reculé.

M. Luchaire a préféré, pour son manuel, l'ordre systématique à l'ordre chronologique. Il a classé, sous diverses rubriques et passé successivement en revue, les institutions de la France pendant la période capétienne. Son livre est divisé en quatre parties, dans lesquelles il étudie tour à tour les institutions ecclésiastiques, les institutions féodales, les institutions populaires et les institutions monarchiques.

On voit tout de suite les objections auxquelles peut donner prise un plan ainsi établi. Le livre de M. Luchaire présente un caractère trop dogmatique. Réparties en des cadres étroits et nettement tracés, les institutions y apparaissent, en quelque sorte, comme des choses mortes et immobiles. On ne les voit pas se développer, se transformer, se combiner, s'engendrer l'une l'autre. Bref, si l'auteur nous décrit avec soin les différents éléments du droit public, il se préoccupe beaucoup moins de nous en faire sentir la vie latente et, pour tout dire en un mot, de nous en montrer l'évolution.

Mais c'est là un inconvénient inhérent au plan adopté et il faut reconnaître tout de suite que, étant donné le but de l'ouvrage, cet inconvénient est compensé par de grands avantages. Ecrivant pour les étudiants, M. Luchaire devait chercher, avant tout, à donner sur chaque question, comme il le dit lui-même, un corps de doctrine. Il fallait répartir en divisions très nettes et classer méthodiquement mille particularités, mille détails, faire connaître et définir avec soin les termes techniques innombrables d'une langue juridique très riche mais peu précise. Il ne s'agissait pas d'écrire une histoire, mais un manuel¹,

¹ M. Esmein, au contraire, dans son excellent *Cours élémentaire d'histoire du droit français*, qui a paru peu de temps après le manuel de M. L., s'est préoccupé surtout de retracer le développement des institutions. Les deux ouvrages se complètent donc très heureusement l'un l'autre et, à des titres différents, peuvent être chaudement recommandés aux étudiants.

et ce manuel, tel qu'il est, rendra des services signalés, non seulement à ceux qui apprennent, mais encore à ceux qui savent.

En vue d'une nouvelle édition, je me permettrai de présenter à M. Luchaire quelques observations de détail. Les termes *institutions populaires* sont-ils bien choisis pour désigner les institutions municipales, l'état des personnes etc.? On voudrait parfois un peu plus de précision dans la langue juridique. Le mot *Etat* est employé assez souvent dans un sens qui paraît peu exact. Ailleurs, on ne comprend pas bien ce qu'il faut entendre par "*groupes partiels*," et par "*groupes collectifs*,". La bibliographie, quoique très abondante et dressée avec grand soin, pourrait être encore augmentée. M. Luchaire ne semble pas avoir profité suffisamment des travaux écrits en langue étrangère. Il serait utile de signaler plus souvent aux étudiants la *Verfassungsgeschichte* de Waitz, qui n'est citée qu'à la page 526. On s'étonne d'autre part de ne pas voir mentionnées une seule fois les belles recherches de Brunner sur le jury, qui reposent, en grande partie, sur l'étude de sources françaises¹.

H. PIRENNE.

GÉZA KUUN. — **Relationum Hungaricorum cum oriente gentibusque orientalis originis historia antiquissima.**

I. Kolosvar. 1893.

M. le Comte Kuun qui, par la publication du précieux *Codex Cumanus* de Venise, s'est déjà fait connaître du monde savant, vient d'acquérir un nouveau titre à sa reconnaissance. Dans un ouvrage dont nous avons sous les yeux le premier volume, il s'est efforcé de réunir tous les renseignements qui nous sont parvenus sur les anciens Hongrois et leurs migrations. Ces renseignements sont dispersés dans une foule d'auteurs orien-

¹ Parmi les ouvrages belges, M. L. aurait pu consulter avec fruit l'*Histoire politique nationale* de Poulet; l'*Histoire de la querelle des Investitures dans les diocèses de Liège et de Cambrai* de M. Cauchie et le *Corpus documentorum inquisitionis* de M. P. Fredericq.

taux et occidentaux, et pour mener à bien la tâche qu'il s'est proposée, il fallait un homme dont les connaissances linguistiques fussent aussi étendues que celles du Comte G. Kuun.

L'auteur commence par réunir tout ce qu'on peut savoir sur le séjour primitif des Hongrois dans la région de l'Altaï, en y joignant ce que les textes hongrois nous apprennent eux-mêmes sur la haute Asie, puis il suit ses compatriotes dans leur marche vers l'occident : il relève avec soin les traces que cette marche a laissées le long de la route et trace un tableau aussi complet que possible des mœurs et des institutions des Magyars à cette époque reculée. Enfin il nous les montre touchant aux limites du pays où ils sont établis actuellement et dont la conquête définitive doit faire l'objet du second volume. Celui-ci nous promet, en outre, plusieurs appendices d'un haut intérêt : l'auteur se propose de traiter des Húns Ephthalites, des sources auxquelles ont puisé les auteurs hongrois qui ont parlé de l'Asie, etc., etc.

M. Kuun groupe pour chaque point les détails qu'il trouve dans les historiens anciens et il y mêle ses propres observations. Cette méthode n'est pas sans présenter quelque confusion et il eût peut-être été préférable de reproduire intégralement les textes cités et d'ajouter un commentaire où la vaste érudition de l'auteur aurait pu se donner carrière. Des raisons typographiques se sont sans doute opposées à l'impression de tant de morceaux dans les langues les plus diverses. Deux index très détaillés tempèrent, il est vrai, les inconvénients de la disposition adoptée et permettent de retrouver sans peine le passage dont on a besoin.

Nous ne pouvons que féliciter l'auteur de consacrer ses loisirs à des travaux aussi méritoires et souhaiter le prompt achèvement d'un ouvrage aussi intéressant et aussi utile. Félicitons le aussi d'avoir exposé ses recherches dans une langue qui les rendra intelligibles aux nombreux lecteurs qui seront curieux de les connaître.

M.

VARIA.

BELGIQUE. — M. E. Feys vient de publier dans les Annales de la Société d'Emulation de Bruges, la relation la plus ancienne d'un voyage fait en Terre-Sainte par des flamands : *Tvoyage ghedaen te Synay ende te Jherusalem by mer Ancelmus Adournes* C^a (t. 42, 1893). On avait déjà écrit beaucoup au sujet de ce voyage mais la relation n'en avait pas encore été publiée. Le voyage fut fait du 19 février 1470 au 4 avril 1471 et la rédaction en fut écrite par R. De Doppere, chroniqueur brugeois, en 1491. La publication est faite d'après un manuscrit appartenant aux Hospices civils de Bruges. Tant pour la langue que pour le voyage lui-même, cette description est du plus grand intérêt.

Dans l'importante publication du Prof. W. LEXIS : *Die deutschen Universitäten* (Berlin, 1893, 2 vol.), nous trouvons que, de 1886 à 1889, la moyenne de la population des universités des principaux pays de l'Europe a été la suivante par 100,000 habitants :

Belgique 82,3 — Norwège 76.6 — Suède 57,3 — Autriche 55,9 — Italie 51,3 — Suisse 50.4 — Allemagne 48.0 — Danemark 47,1 — Hollande 45,4 — France 42,6 — Russie 9,9.

La Belgique prend ainsi la tête de liste et dépasse, à part la Norwège, énormément tous les autres pays. Il est vrai que depuis la promulgation de la loi de 10 avril 1890 ce nombre a diminué quelque peu; seulement il tend de nouveau à se relever et tout fait présager que d'ici à deux ou trois ans, nous serons ramenés au chiffre de 82,3 sur 100,000 habitants. C'est là un indice fort inquiétant pour l'avenir du pays, car le nombre des déclassés ne fera que croître. Espérons qu'on prendra bientôt des mesures contre cet état de choses et qu'on reconnaitra l'erreur commise par la législation de 1890, qui rejeta l'examen d'entrée à l'université. A. D. C.

FRANCE. — M. Edmond Le Blant a fait don en 1893 au Musée du Louvre de sa collection d'inscriptions et de monuments chrétiens. La plupart proviennent de la Gaule.

M. Sabatier a légué au Louvre environ 360 croquis et aquarelles de Dominique Papety, reproduisant des peintures des églises du Mont Athos, et exécutés par Papety lors de son voyage en Grèce en 1846. Ce legs a appelé de nouveau l'attention sur la question si obscure de la peinture athossique. M. Marquet en a fait l'objet d'une étude qui a paru dans le *Bulletin des Musées* (1893). Pour lui le célèbre Pansélinos a existé et a vécu probablement au XV^e s. Les croquis de Papety ne sont pas des reproductions de peintures de Pansélinos, mais nous font bien connaître la peinture athossique du XVI^e siècle.

On sait de quelle importance historique est la connaissance précise des diverses ères des villes de l'Asie. Dans une communication faite à l'Académie des Inscriptions en 1893, M. Clermont-Ganneau vient d'établir, par l'étude d'inscriptions chrétiennes grecques recueillies par lui et qui sont toutes datées, que l'ère de Gaza commence le 28 octobre de l'an 61 av. J.-C. et l'ère d'Ascalon le 28 octobre de l'an 105 av. J.-C. M. Salomon Reinach adoptait dans son *Traité d'épigraphie grecque*, p. 479, l'an 104 pour l'ère d'Ascalon et l'an 61 pour celle de Gaza.

On admettait généralement que Moïse de Khoren, l'auteur de l'Histoire d'Arménie, avait vécu au 5^e s. de notre ère. M. Carrière vient de prouver, dans son ouvrage : *Nouvelles sources de Moïse de Khoren* (Vienne, imprimerie der Méchitaristes, 1893), que Moïse de Khoren, ayant utilisé une traduction arménienne de l'histoire ecclésiastique de Socrate, a dû vivre vers la fin du 8^e siècle.

M. D. Mallet vient de publier dans les *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire* (tome XII) un important ouvrage sur : *Les premiers établissements des Grecs en Egypte* (Paris, Leroux, 1893, in-folio, VI-499 pp. 30 fr.) L'auteur y étudie la première période de l'influence des Grecs en Egypte, qui s'étend de la fondation de Naukratis à la domination persane (VII^e et VI^e s.). Son ouvrage s'occupe des Grecs établis en Egypte en tant que marchands et de ceux qui depuis Psammétique I y furent des mercenaires.

C'est un exposé aussi complet que possible de ces deux questions. Le travail de M. Mallet présente une importance scientifique qui sera durable.

L'apparition des *Tables de la Revue Archéologique* (1870-1890), dues aux soins patients de M. Graillon (Paris. Leroux, 1893), ne manquera pas d'être accueillie avec reconnaissance par tous les travailleurs qui ont à consulter cet important recueil.

Les Annales du Musée Guimet viennent de s'enrichir de deux nouveaux volumes d'une réelle valeur scientifique. M. G. Strehly vient d'y publier une nouvelle traduction française des Lois de Manou (2^e vol. de la coll. in-8° Paris, 1893), et M. James Darmesteter y a fait paraître le troisième et dernier volume (24^e de la coll. in-4° Paris, 1893) de sa traduction du Zend-Avesta. Ce volume, de 262 pp., comprend des Recherches sur la formation de la littérature et de la religion Zoroastriennes, le texte et la traduction des fragments Zends appartenant aux Nasks perdus, la traduction de quelques spécimens parsis et deux bonnes tables. Le Zend-Avesta de M. James Darmesteter a obtenu, en 1893, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le prix biennal de 20,000 francs.

Le recueil des *Inscriptions antiques de la Corse* que M. le capitaine Espérandieu publie à Bastia (Ollagnier. 1893) ne pourra être accueilli qu'avec reconnaissance par les épigraphistes. Il comprend beaucoup de textes découverts dans l'île, qui manquent dans le *Corpus* de Berlin et toutes les difficultés que présente leur interprétation sont résolues ou tout au moins signalées dans un savant commentaire.

La troisième année de l'*Année Cartographique* de M. Schrader (3 cartes. Paris, Hachette, 1893) est consacrée à la description de l'état des connaissances géographiques et topographiques du monde entier en 1892. C'est un travail préparatoire à la publication de la carte de la terre au millionième dont la publication fut décidée par le Congrès de Géographie de Berne de 1891. Par des teintes variées l'auteur indique l'état du relevé topographique pour les diverses parties du globe. On s'aperçoit bien vite que jusqu'aujourd'hui il n'y a qu'une bien petite partie de la terre dont le relevé topographique soit terminé : la plus grande partie de l'Europe, l'Inde anglaise, les États-Unis et le Canada-Méridional. Les notices qui accompagnent les trois cartes sont suffisamment complètes. M. Schrader a oublié cependant de mentionner pour l'Attique et pour le Péloponèse les cartes si exactes dressées par les savants allemands, et il y a lieu de s'étonner aussi qu'il n'ait pas cité le grand travail de M. Ant. d'Abbadie : Géodésie d'Ethiopie ou triangulation d'une partie de la Haute Ethiopie. Paris, 1873. M. Gilbert a publié dans le temps un rapport très étendu sur ce savant travail dans la *Revue des questions scientifiques*, 1877, I, p. 318-334. Il aurait pu citer aussi la *Bibliographie géodésique*, publiée à Berlin en 1889 par M. Boersch.

A. D. C.

HOLLANDE. — Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'important ouvrage d'onomastique géographique publié à Leide de 1885 à 1893 et dont trois volumes ont déjà paru sous le titre de *Nomina geographica neerlandica. Geschiedkundig onderzoek der nederlandsche aardrijkskundige namen onder redactie van Dornseiffen, Gallée, Kern, Naber en Rogge*. Il complète pour la Hollande, de la manière la plus heureuse, le grand ouvrage d'Egli et cherche avant tout à s'appuyer sur les chartes et les documents authentiques pour indiquer l'histoire du nom de chaque localité. Il serait à souhaiter qu'un travail analogue pût être entrepris pour notre pays.

ANGLETERRE. — Un nouveau fascicule du Recueil des Inscriptions grecques du British Museum vient de paraître par les soins de M. G. Hirschfeld (*Anciens Greek Inscriptions in the British Museum*. Part IV, section I Knidos. Halicarnassos and Branchidae. Printed at the Clarendon Press. Oxford, 1893). Ce beau volume contient environ cent cinquante inscriptions admirablement éditées et très savamment commentées par le distingué professeur de Kœnigsberg.

ALLEMAGNE. — Nous n'avons pu mentionner ici comme nous l'aurions voulu le volume très remarquable de M. O. Keller sur l'*Etymologie populaire en latin* (*Lateinische Volksetymologie*. Leipzig, Teubner, 1891; pp. X-387), mais nous voulons attirer l'attention de nos lecteurs sur les *Lateinische Etymologien* (Leipzig, Teubner, 1893, pp. VII-196) qui en forment comme le complément. Tandis que dans le premier ouvrage l'auteur avait très heureusement expliqué les déformations subies en latin par un grand nombre de mots d'origine étrangère, il s'attaque cette fois, et avec tout autant de bonheur, à des mots d'origine purement latine. La moisson de faits nouveaux et d'explications ingénieuses n'est pas moins considérable.

M. E. Rohde vient d'achever par la publication du second fascicule (pp. 289-711) l'ouvrage capital dont la première partie avait paru en 1890 sous ce titre : *Psyche, Seelencult und Unsterblichkeitsglaube der alten Griechen* (Fribourg-en-Brisgau. Mohr). Ces études sur le culte des morts et sur la croyance à l'immortalité de l'âme en Grèce forment, par l'étendue de l'information, l'originalité des vues et le talent de l'exposition, un des travaux les plus remarquables qui aient paru sur la religion grecque depuis les ouvrages restés classiques de Welcker et de A. Maury.

M. Mommsen a publié en 1893 la première partie du premier volume de la seconde édition du *Corpus inscriptionum latinarum*. Cette partie comprend les *Fasti* et les *Elogia*.

On pouvait craindre que par suite de la mort du savant historien J. Janssen, sa *Geschichte des Deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters*, ne restât inachevée. Heureusement il n'en est rien, et M. le Prof. L. Pastor a pris sur lui d'achever ce grand ouvrage jusqu'à l'année 1806. Les cinq premiers volumes comprennent l'histoire politique du peuple allemand depuis la fin du moyen âge jusqu'au commencement de la guerre de Trente ans en 1618. Avec le sixième commence l'histoire de la civilisation pendant la même période (Art et littérature). Le 7^e volume, qui vient de paraître, et dont la majeure partie est l'œuvre de M. Pastor, s'occupe de l'enseignement, des écoles, des universités et de l'état des sciences. Dans le 8^e, qui paraîtra bientôt, M. Pastor traitera de la situation sociale, du commerce, de l'industrie et de la situation morale et religieuse.

SUISSE. — Pour compléter la littérature déjà nombreuse des études parues sur la *πολιτεία Ἀθηναίων*, nous signalerons une étude fort intéressante publiée par M. EMILE BAUDAT, *Aristote et l'histoire constitutionnelle d'Athènes*, dans les Travaux des Facultés de l'Université de Lausanne en 1892.

ITALIE. — Signalons la publication d'un nouveau recueil italien consacré à l'antiquité : les *Studi italiani di filologia classica*, dont le premier volume a paru à Florence chez l'éditeur Sansoni. On s'aperçoit qu'il a vu le jour à côté de la *Laurentienne*. Des articles qui le composent il en est peu qui n'apportent quelque renseignement nouveau puisé directement dans les manuscrits. Nous citerons avant tout une série de contributions de M. Vitelli, l'helléniste florentin bien connu, dont l'une, *I manoscritti di Palefato*, est un modèle de discussion critique, et le catalogue du supplément grec de la *Laurentienne* par MM. Rostagno et Festa, qui rendra à tous les travailleurs des services perpétuels.

On a découvert à Pompéi, peints sur les murs d'une maison, deux médaillons représentant les portraits de Virgile et d'Horace. Ces portraits ressemblent à des miniatures qui se trouvent dans les manuscrits des XII^e et XIII^e siècles, ce qui semble indiquer que les miniaturistes chargés d'illustrer ces manuscrits ont imité des originaux de l'époque impériale.

Des fouilles pratiquées à Rome au pont du Château St Ange ont établi que le pont d'Hadrien avait à l'origine, non pas, comme on le supposait d'après

une médaille d'Hadrien, sept arches, mais neuf (actuellement il en a six). La largeur du pont était de 10^m9.

On a découvert à Rome, il y a quelque temps, non loin de l'église de S. Maria in Cosmedin, des restes de canalisation qui remontent à une époque antérieure à celle de la construction de la cloaca maxime, et peut-être même aux premiers temps de la royauté. Cette canalisation, analogue à celle des *cuniculi* de la campagne romaine, vient confirmer l'opinion que le sol même de la Rome primitive avait été, comme la plus grande partie du Latium, soumis à un système de drainage.

GRÈCE ET ORIENT. — M. Doerpfeld, directeur de l'Institut archéologique allemand à Athènes, croit avoir découvert la véritable Troie homérique à Hissarlik. Celle-ci se trouverait sous la sixième couche et non sous la deuxième, comme on le croyait depuis les découvertes de Schliemann. M. Doerpfeld y a découvert de nombreux objets datant de l'époque dite mycénienne.

M. Champoiseau a retrouvé il y a quelque temps au Cap Actium des restes du temple consacré à Apollon par Octave après sa victoire sur Antoine.

Dans les derniers temps les élèves de l'Ecole américaine d'Athènes ont exécuté, sous la direction de M. Waldstein, des fouilles à Argos et y ont mis à découvert les restes du célèbre temple consacré à Héra. Le premier temple avait été détruit par un incendie en 423, et l'architecte argien Eupolemos l'avait reconstruit de 420 à 416. Polyclète avait exécuté la statue assise, chryséléphantine, de la déesse. D'après les découvertes de M. Waldstein et de ses élèves, le temple avait 39^m. 16 de longueur sur 20^m. de largeur. Parmi les antiquités les plus importantes qui y ont été découvertes il faut signaler surtout une magnifique tête, en marbre, de femme du plus beau style. M. Waldstein avait cru d'abord y reconnaître une tête de Héra et l'attribuait à Polyclète; mais on a constaté, après examen, que la Juno Ludovisi rappelle bien plus Polyclète que la tête découverte à Argos. Quoi qu'il en soit, la tête d'Argos, à laquelle il serait difficile de donner dès maintenant une attribution précise, n'en est pas moins un travail original grec de la plus haute valeur et datant certainement de la fin du cinquième ou du commencement du quatrième siècle.

Dans son livre intitulé *MEDUM*, l'archéologue bien connu M. Flinders Petrie rend compte des fouilles exécutées par lui en 1891 et en 1893 à la pyramide de Meïdoun et qui aboutirent à la découverte du temple de cette pyramide. Grâce aux *graffiti* conservés sur les murs de ce temple, M. Petrie a pu établir que cette pyramide n'est autre que celle de Snéfrou, le dernier pharaon de la 3^e dynastie. Elle est donc antérieure aux grandes pyramides de Gizeh et par conséquent la plus ancienne qui nous soit connue jusqu'à maintenant.

ÉTATS-UNIS. — D'après un préjugé encore généralement répandu les États-Unis constitueraient une nation uniquement commerciale et industrielle, où les arts et les sciences ne seraient point en honneur. Un remarquable

rapport adressé par M. A. Barthélemy à M. le Directeur des Beaux Arts en France (publié dans le Bulletin des Musées, 1893) vient heureusement détruire, pour ce qui concerne les Beaux Arts, cette appréciation aussi injuste qu'inexacte, et confirme entièrement l'opinion que nous nous étions nous même formée sur cette question, après avoir examiné la plupart des musées de la République Américaine. Ce pays a devant lui un brillant avenir artistique; et comme le dit fort bien M. Barthélemy, les Américains ont cette conviction " qu'un musée n'a de valeur qu'autant qu'il est organisé et classifié dans un but d'enseignement ¹. Et quand on a cette conviction, on ne tarde pas à constituer des musées de premier ordre. „ L'auteur signale ensuite les musées de Washington, de New-York, de Cincinnati, de Boston, de St Louis, de Chicago et de Philadelphie. On aurait pu y ajouter celui de Sacramento. M. Barthélemy ne parle pas des collections privées, et c'est vraiment dommage, car les collections de Van der Bilt à New-York et de Walters à Baltimore constituent des musées de première importance. M. Barthélemy constate avec raison que l'influence de l'école française reste prépondérante aux États-Unis. Il aurait même pu ajouter que plus d'un maître de l'école française actuelle ne peut vraiment être bien étudié que dans ce pays. Nous ne citerons que Meissonnier, de Neuville et Barye. Et même en ce qui concerne nos maîtres belges, il y en a plus d'un dont des œuvres de la plus haute importance ont passé l'Atlantique, tels que Leys et Gallait. M. Barthélemy ne s'occupe dans son Rapport que des musées de peinture; s'il avait eu à parler des musées d'histoire naturelle, de minéralogie et de géologie, il aurait pu constater que c'est aux États-Unis que se trouvent les premiers musées du monde : nous nous bornerons à citer ceux de New-York, Washington, New-Haven, Cambridge et Philadelphie.

A. D. C.

M. J. Constantin Pilliny continue ses recherches sur la bibliographie des diverses langues indigènes de l'Amérique du Nord. Après avoir fait paraître ses biographies des langues Siou, Eskimo, Iroquois, Muskhogée, Algonquies et Athapasca, il vient de publier (Washington, 1893) la bibliographie des langues Chinookan (tribu des bords du fleuve Columbia). La plus ancienne publication sur la langue Chinouque remonte à 1820 et est due à Gabriel Franchère. Il y a en tout 258 publications consacrées à la langue et aux dialectes parlés par les Chinouques.

¹ La même idée, préconisée jadis par Huxley, commence à faire son chemin en Angleterre, en Allemagne et en France. Espérons que bientôt la Belgique entrera dans la même voie.

PERIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 27 novembre 1893. — Lees, Le genre judiciaire chez Euripide (P. Decharme). — Bœswillwald et Cagnat, Timgad (Aug. Audallent). — Cagnat, Lambèse (Aug. Audallent). — Cartier, Arrêts du Conseil de Genève (Emile Picot). — Omont, Noiutel à Antiparos; Catalogue de Bernard II; Journal de Jourdain (T. de L.). — Triger, La maison de la reine Bérengère; Merlo, Artistes de Cologne; Mejborg, Habitations du Nord; Joanne, Dictionnaire de la France et de ses colonies (Henri de Curzon). — Reyssié, La jeunesse de Lamartine; E. Deschanel, Lamartine (Charles de Pomairols). — F. A. Aulard, Notes historiques du conventionnel Delbrel; L. Tiffonet, Notice sur l'Ecole centrale de la Haute Vienne; A. du Casse, Correspondance inédite de la reine Catherine de Westphalie (A. C.).

Du 4 décembre. — Wiedemann, Index de Lepsius; Spiegelberg, L'administration judiciaire des Pharaons (G. Maspero). — P. Robert, En Terre sainte (C.-C. G.). — Histoire générale du Languedoc, XV (Cagnat). — Lehmann, Les lettres de Cicéron; Lettres de Cicéron, p. Mendelssohn; O. E. Schmidt, La correspondance de Cicéron (Paul Lejay). — Lecoy de la Marche, La fondation de la France du IV^e au VI^e siècle (Ch. Pfister). — Boissonnade, Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille (H. Hauser). — Comte, Les stances libres dans Molière (E.). — Wieland, cours de littérature, p. Hirzel (A. C.). — Grucker, La Dramaturgie de Lessing; Hamy, La fondation du Muséum; Correspondance des deux Muller, p. Haug (A. Ch.). — Guenther, La campagne de 1800 (A. C.). — Pisani, La Dalmatie de 1797 à 1815 (A. Chuquet). — Vignols, Les Prussiens dans l'île-et-Vilaine (A. C.). — Warschauer, Saint-Simon et le saint-simonisme (Eugène d'Eichthal). — Dejob, L'instruction publique en France et en Italie (A. Gazier). — Sering, La colonisation intérieure dans l'est de l'Allemagne (Bertrand Auerbach).

Du 11 décembre. — Le manuel de Bharadvaja, p. Sieg (Sylvain Lévi). — Beloch, Histoire grecque, I; Etudes d'histoire antique (Am. Hauvette). — Thumb, Les dialectes d'Egine et d'Amorgos (Hubert Pernot). — Heim, Incantations magiques (R. Cagnat). — Dunzelmann, Les voies romaines de l'Allemagne (J. Toutain). — Ziemer-Gillhausen, Grammaire latine; Cornelius Nepos, p. Fuegner; Virgile, Enéide, VII, p. Collar (L.). — Rushforth, Inscriptions latines (R. Cagnat). — Strakosch-Grassmann, L'invasion des Mongols (L. Feer). — Boos, Sources de l'histoire de Worms, III (R.). — Philippe, Guillaume Fichet (Emile Picot). — Harriette, Autographes de Colomb (H. Léonardon). — Madona, Les Juifs et la découverte de l'Amérique (H. L.). — Dufayard, Lesdiguières (F.-D. C.). — Letourneau, Mémoires de Grandet (H. Baguenier Desormeaux). — Tamizey de Laroque, Deux livres de raison de l'Agenais (H. Pirenne). — Allain, L'œuvre scolaire de la Révolution (A. Gazier). — Ducéré, La marine militaire de Bayonne (T. de L.). — Borgeaud, Les constitutions en Amérique et en Europe (Ch. Seignobas). — Sir Alfred Lyall, La religion naturelle dans l'Inde (Sylvain Lévi). — Massarani, La femme; Lettre de M. Psichari (Charles Dejob).

Du 18 décembre. — Zachariae, Le lexique de Hemacandra (A. Barth). — Boutroue, Mission en Portugal (J. Toutain). — Nencini, Un proverbe grec (My). — Robinson, Les Philocalia d'Origène; Johnston, Le Saint-Esprit de saint-Basile; Krumbacher, Les légendes de Theodosios (Paul Lejay). — Van Hoonacker, Néhémie; Zorobabel; Renan, Histoire du peuple d'Israel, IV; Darmesteter, Les prophéties d'Israel; Les prophètes (Maurice Vernes). — Tamizey de Larroque, Lettres inédites de quelques hommes célèbres de l'Agenais (A. C.). — Geiger, Annuaire de Goethe, XIV (A. Ch.). — D'Aragon, Nassau-Siegen (A. C.). — Pasquier, Mémoires, II (A. Chuquet). — Tisseur, Modestes observations sur l'art de versifier (A. Jeanroy).

Du 25 décembre. — Wallage, Ben-Hur, traduit par Autier (C.-C. G.). — Schenkl, Exercices grecs; Wright, Herondas (My). — Plaute, p. Goetz et Schoell (P. Lejay). — Witkowski, Les hybrides latins; Mémoires et travaux des professeurs de Cracovie (P. L.). — Jiriczek, La légende de Bosi (A. C.). — Mooren, Binterim et Mooren (H. P.). — Sudre, Les sources du roman de Renart (A. Jeanroy). — Lambert, Le nom d'Amérique (H. L.). — Morillot, Le roman en France (Félix Hémon). — Dall, La mère Angélique (A. Gazier). — Molière, Œuvres, XI (A. G.). — Burgaud et Bazerries, Le masque de fer (F. D. C.). — Rabany, Kotzebue (A. Chuquet).

Du 1^{er} janvier 1894. — Zakas, Remarques critiques, II; Examen de deux éditions de la Bibliothèque Zographos (My). — De Ruggiero, L'arbitrage public chez les Romains (XX.). — Lanciani, Rome païenne et chrétienne (R. Cagnat). — Loeb, La littérature des pauvres dans la Bible; Castelli, Le cantique des cantiques; Groff, Mot tamout; Trumbull, Jonas (Maurice Vernes). — Schoene, Histoire de la population française (Bertrand Auerbach). — Bertana, Parini (Charles Dejob).

Du 8 janvier. — Liebermann, La Consiliatio de Cnut (Ch. Bémont). — G. Paris, La légende de Saladin; Jaufré Rudel (T. De L.). — Thoinan, Les relieurs français (Emile Picot). — Lanusse, L'influence gasconne (A. Delboulle). — H. H. Bancroft, La méthode historique (Ch. Seignobos). — Preuss, La constitution anglaise (C. B.). — P. Thomas, Le réalisme de Pétrone (Salomon Reinach).

Du 15 janvier. — De Groot, Le buddhisme chinois (Ed. Chavannes). — Strehly, Les lois de Manou (Louis Finot). — Zacher, Les scholies d'Aristophane; Les travaux sur la Comédie grecque (Albert Martin). — Addis, L'Hexateuque; Cornill, Introduction à l'Ancien Testament; Baehler, Lesespérances messianiques; Graetz, Histoire des Juifs, III et IV (Maurice Vernes). — Francis Charmes, Études historiques et diplomatiques (Louis Farges).

Du 22 janvier. — Richter, Dramaturgie d'Eschyle (My). — Saladin, Antiquités de Tunis (R. Cagnat). — Plaute, l'Epidicus, p. Gray; le Stichus, p. Fennell (L.). — Tite Live, XXIX, p. Luterbacher (Emile Thomas). — Schlatter, Jason de Cyrène; Feine, Tradition antécanonique de Luc; De Faye, Les Apocalypses juives; Le Nouveau Testament, trad. p. Weizsäcker (Maurice Vernes). — La Huguerie, les Allemands en France p. Laubespain et Marlet (De Crue). — Hohlfeld, La versification française (E.). — Jean Macé, Philosophie de poche (Salomon Reinach). — Roland Bonaparte, Voyage en Corse (G. F.). — O. Schroeder, La paix scolaire en 1890 (Alfred Bauer). — De Lombay, En Algérie (R. M.).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 37.

2^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

MALALAS ET CORIPPE.

A la fin du premier livre du panégyrique de Corippe¹ en l'honneur de l'empereur Justin (565-578 p. C. n.), on trouve (v. 314 suiv.) une digression où le poète, comme le dit l'argument placé en tête de son œuvre, *quid circus vel eius apparatus significet, mirabiliter disserit*. On n'a jamais remarqué, je crois, que Corippe s'inspire dans cet épisode d'un passage de la chronique de Malalas, où celui-ci explique, d'après l'historien Charax de Pergame², le sens symbolique de la forme donnée au cirque, et des couleurs portées par les factions qui y luttaient. Voici le début de ce morceau dans Corippe et les phrases correspondantes de Malalas.

314 *Solis honore novi grati
spectacula circi| antiqui san-
xere patres qui quattuor esse|
solis equos quadam rerum ra-
tione putabant| tempora con-
tinui signantes quattuor anni.*

P. 222 O = 175 Niebuhr.
Ὁ δὲ Ρῶμος βασιλεὺς πρὸς
τιμὴν καὶ αὐτὸς (lisez αὐτοῦ)
τοῦ Ἡλίου καὶ τῶν ὑπ' αὐτὸν
τεσσάρων στοιχείων τὸν ἀγῶνα
ἐν τῇ Ρώμῃ πρῶτος ἐφεῦρε καὶ
ἐπετέλεσεν ἐν τῇ χώρᾳ τῆς
δύσεως ἥτοι τῆς Ἰταλίας ἄρμα-
σι τετραπύλοις, τοῦτ' ἐστὶ τῇ
γῇ καὶ τῇ θαλάσῃ καὶ τῇ
πυρὶ καὶ τῷ ἀέρι.

¹ *Corippi libri qui supersunt* rec. Partsch. Berlin, 1878.

² Il paraît être contemporain de Marc Aurèle; cf. Müller *Fr. hist. gr.* III, 636.

Le poète comme le chronographe nous apprennent ensuite ce que représentent les factions verte, rouge, bleue et blanche qui se disputaient deux à deux la victoire. Pour celui-ci, elles figurent les quatre éléments; pour le premier, les quatre saisons. L'un et l'autre nous parlent aussi de la signification qu'il faut attacher à la disposition du cirque lui-même. Corippe, qui paraît ici assez embarrassé de son système, nous dit seulement que cette construction circulaire est l'image de l'année :

Ipse ingens circus, plenus ceu circulus anni,

Clauditur in teretem longis anfractibus orbem

et se borne pour le reste à une simple description. Pour Malalas (p. 221 O = 175 N.), dont le symbolisme est beaucoup plus précis, l'hippodrome est l'emblème du monde, ses douze portes sont les douze signes du zodiaque, l'arène entourée par un canal est la terre baignée par l'océan, etc. Enfin Corippe termine sa dissertation par quelques vers sur l'origine des courses de chars, où la comparaison avec Malalas nous permet de rétablir à coup sûr un mot omis dans le manuscrit de Madrid, le seul où ce poème ait été conservé :

V. 334 < *Oenomaum* > ¹ *re-feram primas iunxisse quadrigas/ et currus armasse novos, Pelopemque secundum/ in soceri venisse necem.*

Mal. p. 218 O = 173 N.
*ὁ δὲ τῆς Πισαίων χώρας βασι-
 λεὺς Οἰνόμαος ἀγῶνα ἐπετέλει
 ἐπὶ τὰ Εὐρώπεια μέρη ... ὅστις
 Οἰνόμαος ἤττηθεις ὑπὸ Πέλο-
 πος τοῦ Ἀυδοῦ ἐφρονεύθη*

On voit de quelle façon le poète latin a pillé Malalas. Il lui emprunte les faits avec l'idée de leur interprétation, tout en transformant celle-ci. Il n'était pas permis, à propos d'un cirque chrétien, de parler des quatre éléments et des signes du zodiaque, que les derniers païens honoraient comme des dieux. Au contraire le rapprochement avec l'année et ses quatre saisons était fort innocent, et prêtait à des descriptions poétiques. Mais Corippe n'a pas suffisamment démarqué le passage qu'il imite, pour le rendre méconnaissable, et il reste

¹ *Oenomaum* a été proposé déjà par Savarus. *Lacunam certa coniectura expleri non posse intellexit Ruiz* [Partsch].

très clair que Malalas lui sert de modèle. La constatation de cet emprunt n'est pas inutile pour l'intelligence et la critique du texte de Corippe ¹, mais elle est surtout intéressante pour l'histoire de l'œuvre du chroniqueur syrien. Son récit, dans le seul manuscrit où il nous est parvenu, s'arrête à l'année 563 ap. J. C., mais il est plus que probable que primitivement il s'étendait jusqu'à la fin du règne de Justinien (565 p. C. n.) ². Or il est établi que les trois premiers livres du poème *In laudem Iustini* furent composés en 566 ou 567 ³. Il faut donc que l'ouvrage de Malalas ait été lu à la cour de Constantinople presque immédiatement après sa publication. La première partie de sa chronique peut, il est vrai, avoir été éditée séparément, à une époque antérieure. Un examen approfondi de l'ouvrage permettrait seul de trancher la question; mais en tous cas l'imitation qu'en a faite Corippe est une preuve nouvelle de la vogue étonnante dont jouit aussitôt cette misérable compilation.

FRANZ CUMONT.

¹ Voyez note 1 — Partsch annote au vers 329 : *Nescio an versus unus pluresve intercederint, quibus russeus et venetus in unam factionem circensem coniuncti dicerentur*. Cf. Malalas, p. 123 O = 176 N καὶ τῷ βενέτῳ μέρει προσεκόλλησε συμμιξας τὸ ρούσιον μέρος.

² Krumbacher, *Byzant. Litteraturgesch.*, p. 112.

³ Partsch, p. XLI.

RÉFLEXIONS A PROPOS DES GLANURES GRAMMATICALES

de J. BASTIN — Namur, Lambert-De Roisin, 1893.

(Suite et fin).

VI.

Remarques sur l'emploi de quelques temps. (P. 61).

M. Bastin se contente ici, dit-il, " de mentionner quelques points qu'on n'est pas habitué à trouver dans nos grammaires publiées en France. „ Il ne m'a pourtant pas paru qu'il y eût beaucoup de neuf dans ce chapitre et, en tout cas, je ne pourrais pas en approuver tous les paragraphes.

Pour expliquer l'imparfait dans des phrases comme celles-ci : *Ne vous ai-je pas dit que Dieu était juste? on m'a écrit que mon cousin était malade*, M. Bastin trouve pour toute explication que " l'imparfait qui paraît moins logique, ... est cependant plus conforme que le présent à l'esprit, au génie [soulignés dans le texte] de la langue française. „ C'est assez banal et passablement sujet à caution. Cela pourrait bien être conforme au génie d'autres langues sinon de toutes. C'est un cas particulier de ce que l'on nomme le style indirect. Le temps du verbe principal attire à lui le temps de la subordonnée et de cette façon il s'établit entre les deux propositions une dépendance plus étroite. Pour que l'attraction n'ait pas lieu, il faut pour ainsi dire le vouloir. C'est ce que l'on range en grammaire sous la rubrique *concordance des temps*. (Voir Gramm. D. R. § 253).

Je ne sais pas non plus si M. Bastin peut taxer d'erreur M. Chassang pour avoir avancé que l'imparfait est mis pour le conditionnel passé dans *si j'avais dit un mot on vous tuait*. Cette assertion n'est pas contestable. Il y a seulement un anacoluthé — qu'on me pardonne ce mot! — qui n'est pas si marqué en français qu'il l'est en latin où l'on voit, outre une différence de temps, une différence de mode : *Si quid dixissem, interficiebaris* (pour *interfectus esses*). Par l'anacoluthé on exprime que la conséquence (avortée) se serait manifestée

soudainement. Si l'imparfait est propre à faire ressortir le caractère imminent de la conséquence, il n'en est pas moins vrai qu'il a une signification modale, puisque le fait est qu'on ne vous tuait pas. Partant, l'affirmation qu'il contient n'est fondée qu'en pensée. Il n'y a pas ici, comme le veut M. Bastin, " de conditionnel futur ou de futur des temps passés „ — temps que nous avons dénommé *futur secondaire* et qui figure dans les propositions comme *je croyais qu'il viendrait* (Gram. § 237). M. Bastin a donc tort de reprendre sur ce point M. Chassang.

Il me paraît encore se mettre à côté de la vérité dans un autre paragraphe du même chapitre (p. 66) : " En racontant, dit-il, des faits passés depuis longtemps [pourquoi *depuis longtemps*? voir l'exemple donné plus bas], on emploie aussi parfois le futur pour exprimer des événements *postérieurs* à ceux qui précèdent. Je ne crois pas, avec les grammairiens allemands, qu'il y ait ici mutation de temps, je croirais plutôt qu'il y a ici permutation de temps (ou anachronisme) quant à la personne qui écrit. „ Je ne suis pas sûr de saisir la distinction entre mutation et permutation; ou bien, peut-être, le mot *temps* est-il pris dans deux sens différents? Quoi qu'il en soit, voici un exemple de cette particularité de style appliqué à un fait qui se passait la veille du récit (Julien Leclercq, *Journal de Liège*, sept. 1893) : Il s'agit d'une vente d'animaux au jardin zoologique d'Anvers. " La vente a lieu autour des cages. ... Deux dompteurs forains sont venus. Je reconnais l'un d'eux pour l'avoir vu autrefois chez Bidet. C'est Lebrun ... Tout à l'heure trois lions d'un an lui seront adjugés, 3000 fr. le lot, et il aura l'air enchanté de son affaire. Il poussera une jeune tigresse du Bengale, 9 mois, jusqu'à 1400; mais Hagenbeck la lui soufflera pour 1500. Il aura du regret. „

Pour que ce futur soit de mise, il est nécessaire — c'est une remarque que M. Bastin n'a pas faite — qu'il soit en rapport avec des présents historiques; car si au lieu de présents on a des imparfaits, les conditionnels prennent la place des futurs. Voici une phrase que je cueille dans un article de M. René Doumic publié par la *Revue d'histoire littéraire* du 15 janvier 1894, page 2 : " L'idée (de la comédie de mœurs) *était trouvée*, à laquelle il *faudrait* encore bien du

temps pour réunir les moyens dont elle *avait* besoin afin de se réaliser. „ Mettez *est trouvée* au lieu de *était trouvée*, et vous avez *il faudra* au lieu de *il faudrait*.

M. Bastin signale deux pages plus haut ce conditionnel, et il soutient avec raison qu'il n'y a pas de condition à sous-entendre pour l'expliquer. Il aurait peut-être bien fait de n'en parler qu'à la suite du futur dont il vient d'être question.

VII.

Dans mes opuscules traitant du *Parfait grec* et du *Passé défini*¹, je me suis si longuement expliqué sur la signification et l'emploi des temps, que je ne puis qu'y renvoyer le lecteur. Je rappelle seulement les principes que nous avons fini par déposer dans notre grammaire — non sans résistance de la part du jury appelé à juger notre œuvre :

„ Les temps se distinguent par leur forme en temps simples et en temps composés.... Les temps simples présentent l'action comme *se faisant*, les temps composés la présentent comme *faite*. „

De là en manière de développement (§§ 234 et suiv.) :

„ Le présent (de l'indicatif) marque ce qui se fait ou existe *au moment de la parole*.

„ Le passé indéfini présente l'action du verbe comme faite ou achevée *au moment de la parole*.

„ Le futur énonce l'action du verbe comme devant se faire *après le moment de la parole*.

„ Le futur antérieur présente l'action comme faite ou achevée *après le moment de la parole*. „

Voilà la signification fondamentale des temps principaux, c'est-à-dire de ceux qui mettent l'action en rapport avec le moment de la parole.

Les temps secondaires, eux, mettent l'action en rapport avec un *moment déterminé du passé*. Mais, comme le moment de la parole, fugitif de sa nature, tombe immédiatement dans

¹ *Revue de l'Instruction publique*, tome XXVIII, 5 et XXIX, 1, et XXIX, 2 et 3, tirés à part et réunis à d'autres articles dans une brochure ayant pour titre : *Pages détachées de littérature et de grammaire*, Liège, Desoer, 1887.

le passé, on peut dire de ce *moment déterminé du passé* qu'il a été autrefois le moment de la parole. Ainsi une narration qui maintenant s'exprime par des temps principaux, quelques instants après, demandera des temps secondaires : Aujourd'hui comme j'ai bien dormi, je déjeûne avec appétit; quand j'aurai déjeûné, je me mettrai au travail. — Hier à la même heure, comme j'avais bien dormi, je déjeûnais avec appétit; après que j'eus déjeûné, je me mis au travail.

De là, — c'est ce que j'ai exposé dans les opuscules cités — il n'y a qu'à remplacer dans les définitions précédentes *au moment de la parole* par *à un moment déterminé du passé* — qui est *celui de la parole passée* — pour avoir les définitions fondamentales des temps secondaires.

Seulement, comme je l'ai déjà dit, rien n'est si dangereux, dans un livre élémentaire, que de rompre trop souvent avec la tradition. Et pourtant, il y a plus de vingt ans ¹ que, pour ainsi dire à la suite du vieux Burnouf, j'avais fait du passé défini le temps secondaire du futur. Mais dans notre grammaire, mon collaborateur, feu M. Roersch, n'a pas osé insérer franchement toutes les conséquences de cette définition, de peur de heurter trop directement les idées reçues, qui, il faut le dire, étaient en partie les siennes.

C'est que si le présent, l'imparfait, le passé indéfini et le plus-que-parfait sont par eux-mêmes descriptifs, et *en dehors du contexte*, désignent naturellement, si je puis ainsi dire, des actions habituelles (il dine, il dinait, il a diné, il avait diné à midi), le futur, le futur antérieur, le passé défini et le passé antérieur expriment naturellement par eux-mêmes, *en dehors du contexte*, des actions passagères, qui ne se font qu'une fois ou un nombre déterminé de fois ² (il dinera, il dina, il aura diné, il eut diné à midi). De là leur caractère narratif.

Il résulte de ce caractère que les actions présentées par ces temps, sont indiquées avec leur commencement, c'est-à-

¹ *Revue de l'Instruction publique*, tome XVI, 6, *De l'emploi des modes de l'aoriste*.

² Il me semble déjà entendre M. Bastin forgeant des phrases comme celles-ci : Pendant les soixante dernières années de sa vie, il dina tous les jours à midi précis; aujourd'hui, par une exception unique, qui ne s'est jamais présentée et qui ne se présentera plus, il dine à midi passé.

dire sont vues commençant; et ceux d'entre eux qui marquent en outre que les actions ont eu lieu dans le passé, les présentent, par le fait même, dans toute leur durée: Il *plut* pendant quarante jours et quarante nuits; la république romaine *dura* cinq cents ans.

En cherchant bien, et en y mettant une certaine bonne volonté, on retrouverait ces principes chez M. Bastin. Mais, j'ai le regret de le dire, dans son ardeur de polémiste et dans son désir de paraître novateur, l'expression chez lui n'est pas toujours heureuse, et si on le comprend, c'est parce qu'on sait par avance ce qu'il a l'air d'édicter comme neuf. Ecoutez plutôt (p. 60): " La différence de signification entre le *passé antérieur* et le *plus-que-parfait* provient donc ¹ de la différence des *deux temps* de l'auxiliaire dont ils sont formés.

„ Le passé défini J'EUS exprime le moment *précis* où l'état exprimé a commencé dans le passé; l'imparfait J'AVAIS exprime l'état qui existait déjà depuis un temps *indéterminé* (plus ou moins long). Changeons l'idée d'état exprimée par la vieille langue (?) en celle d'action exprimée par le français moderne et nous aurons les définitions qui ont été données plus haut. „

Cela ressemble un peu à du charabia. Comment, dans aussitôt que j'eus dîné, le passé défini J'EUS exprime-t-il le moment *précis* où l'état exprimé a commencé dans le passé, et en quoi, dans aussitôt que j'avais dîné, l'imparfait J'AVAIS exprime-t-il l'état qui existait déjà depuis un temps *indéterminé*, je l'ignore. Serait-ce vraiment l'amour-propre d'auteur qui me ferait préférer la définition suivante (§ 239):

“ Le *plus-que-parfait* exprime l'action comme faite ou achevée à un moment du passé. Mais il la présente comme commencée depuis un temps indéterminé et comme continuant ses effets jusqu'au moment pris pour point de départ: *A votre arrivée, J'AVAIS LU le journal.* „ A rapprocher de la définition du *passé antérieur* reproduite plus haut ², où on fait ressortir que ce temps présente l'action avec son commencement, ce qui le distingue du plus-que-parfait.

¹ Comment pourrait-il en être autrement?

² Voir livraison précédente, note, p. 25.

VIII.

Le passé défini. (P. 73).

Il serait absolument trop long et trop fastidieux d'éplucher par le menu tout ce que M. Bastin, ordinairement bref et précis, nous expose sur la signification et l'emploi des temps. Toutefois comme dernier spécimen de sa manière, je transcris ici sa définition du passé défini. C'est le début du chapitre qui lui est consacré :

“ 1. Le passé *défini* raconte les événements *passés* — (isolés ou appartenant au récit continu) — que le narrateur ne veut pas mettre en rapport avec l'*époque présente* où nous sommes, mais avec l'*époque passée*, dont il est question dans le discours ou qui est dans la pensée.

„ Le passé *défini* répond à l'*aoriste grec*¹, au *perfectum historicum* (passé historique) latin². Comme ces deux temps³, il raconte les événements *pour eux-mêmes* (?), sans s'inquiéter des conséquences qu'ils ont pu laisser après eux et qui peuvent même parfois exister encore au moment de la parole. [Si l'on voulait plaisanter, comme on aurait beau jeu, par exemple : *Le duc d'Albe fit trancher la tête aux Comtes d'Egmont et de Horn!*].

„ L'esprit du narrateur n'est pas alors dans le *présent* comme lorsqu'il raconte avec le passé indéfini; son esprit est dans le *passé* et les événements qui surviennent à cette époque ou après cette époque, il les raconte par le passé *défini*. „

Je vais placer mon esprit dans le passé, et je vais raconter les événements du déluge avec des imparfaits : Il pleuvait déjà depuis plusieurs semaines lorsque Dieu conseillait à Noé de lâcher une colombe. Noé lâchait une colombe, et comme elle revenait, Noé en concluait que les eaux couvraient toujours la terre. Lorsqu'il pleuvait déjà depuis quarante jours,

¹ C'est une erreur. Le passé défini se traduit par l'aoriste grec, mais il en est de même du passé antérieur, du passé indéfini et du plus-que-parfait.

² Temps très hypothétique qui ne serait connu que par une seule forme.

³ Est-il bien raisonnable d'expliquer l'emploi du passé défini en rappelant l'emploi de l'*aoriste grec* ou d'un parfait latin problématique, le rapprochement fût-il juste?

Noé lâchait pour la seconde fois une colombe, et voyant qu'elle ne revenait pas, etc.

Je gagerais volontiers que M. Bastin n'admettra pas cette manière de le réfuter ou de le contredire. Il aura raison. Je ne l'admets pas non plus. Mais c'est malheureusement celle qu'il affectionne, comme je l'ai amplement fait voir, et comme on pourrait encore mieux s'en assurer en lisant la brochure. Toutefois ici elle a pour objet de prouver que, par cette longue définition, la signification du *passé défini* n'a pas été serrée de près; et elle ne l'est pas davantage dans les six pages qui suivent. M. Bastin me fait l'effet d'avoir voulu dire autrement ce que d'autres ont dit avant lui — je crois en avoir déjà fait la remarque — pour avoir l'air d'en être l'inventeur. Écoutons-le (p. 76) :

“ Voici encore deux exemples qui peuvent élucider la différence de signification entre les deux temps :

“ 1° Calypso *se promenait* un jour au bord de la mer; tout à coup, elle *aperçut* deux hommes qui s'avançaient vers elle.

„ L'époque où Calypso est censée avoir vécu est si éloignée de nous, si lointaine dans le passé [qu'est-ce que cela peut vouloir dire? Si au lieu de Calypso il y avait Marie-Antoinette, ou la feue reine des Belges, ou même un personnage actuel, la phrase devrait-elle être changée?], qu'après l'imparfait (*se promenait*), il est à peu près [à peu près?] impossible d'employer un autre temps que le *passé défini* (récit *logique*; je ne parle pas ici du *présent historique*, qui n'est pas en question). „

Comment! je ne pourrais pas employer l'imparfait : tout-à-coup elle apercevait deux hommes qui s'avançaient vers elle? M. Bastin n'y a pas réfléchi. Il n'ignore cependant pas que j'ai commenté longuement ce début du Télémaque, parce que c'était là que mon vieux professeur Burggraff et mon collaborateur, feu M. Roersch, puisaient leur conviction que le passé défini après un imparfait pouvait marquer la simultanéité et non pas exclusivement la postériorité ¹.

C'est pour vaincre la résistance de M. Roersch que je fis mon

¹ Dans notre Grammaire, § 89, on lit encore : l'action est présentée comme *simultanée* ou comme *postérieure* par le *passé défini*.

travail sur le *Passé défini*. J'y fais remarquer que la phrase de Fénelon renferme une brachylogie, et que, grammaticalement, cette brachylogie est une inadvertance. La phrase textuelle est celle-ci : " Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. ... Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes; et elle était sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendait les ondes, avait disparu à ses yeux. Tout à coup elle aperçut les débris d'un navire qui venait de faire naufrage. "

Il n'est pas difficile de voir qu'à une action présentée comme habituelle, Fénelon fait succéder une action passagère et subite. Or, en ajoutant *un jour*, comme le fait M. Bastin, l'action de se promener devient une action accidentelle; par l'imparfait on marque alors l'époque où commença l'événement, objet du récit.

Pourquoi donc, sans prévenir le lecteur, M. Bastin ajoute-il cet *un jour*? et pourquoi au lieu de dire tout bonnement quel est l'effet de cette addition, recourt-il à des considérations oiseuses sur l'éloignement des temps où vivait Calypso? Je n'en sais vraiment rien.

IX.

Du passé indéfini. (P. 80).

Ces sortes d'éclaircissements, d'un caractère vague et général, se rencontrent fréquemment dans ces longs chapitres sur l'emploi des temps, et les répétitions y abondent. Voulez-vous savoir pourquoi Racine a dit *le flot qui l'apporta recule épouvanté*? c'est " parce que l'esprit, très mobile, passe avec la plus grande facilité du *présent* au *passé*, et vice-versa, du *passé* au *présent* où nous sommes " (pp. 85, 77 et 75). Cette raison ne pourrait-elle pas légitimer les phrases suivantes : *il lisait son journal quand il meurt; il va sortir lorsqu'il apprend...*? Et pourtant rien ne s'oppose à ce que l'on dise : *J'étais bien malade lorsque j'apprends...* On va me faire observer que *j'apprends* est un présent historique pour *j'appris*. Parfaitement. Mais pourquoi ne puis-je pas intervertir les temps et dire : *je suis bien malade lorsque j'apprenais* ou *j'appris*? La raison en est simple et naturelle quoique profonde.

L'époque des événements — abstraction faite des moyens artificiels fondés, par exemple, sur un système de dates et d'ères — est toujours fixée par le moment de la parole actuelle, qui, tout fluent qu'il est, a cette propriété d'être bien le même pour celui qui parle et pour celui qui écoute. Tel est le point de départ. Que l'on dise : je suis, j'étais, je serai malade, c'est l'instant de la parole présente qui fixe le sens temporel de la phrase. Le temps verbal, à son tour, nous fait connaître si l'affirmation — qui est présente — se rapporte au moment présent, ou bien au passé ou à l'avenir. Pourtant il fut un jour où l'affirmation *j'étais malade* s'exprimait par le présent *je suis*; de même qu'un jour sera où l'affirmation *je serai malade* s'exprimera aussi par le présent *je suis*. Mais *aujourd'hui* il m'est défendu, sous peine de n'être pas compris, de dire *je suis* pour *j'étais* ou *je serai*.

Mais dès que, par suite d'un texte antérieur, le temps de la parole passée ou future est bien fixé, rien ne nous empêche de nous servir des formes verbales usitées dans le cas de la parole présente. Ainsi *je lui ai dit* ou *je lui dirai* : *je suis malade*, est une phrase correcte, bien que la maladie puisse être conçue là comme passée, ici comme future.

A noter en passant que, différant en cela du français, le grec use de cette faculté même quand il subordonne les propositions : *Je lui ai dit que je suis malade*, tandis que le français est tenu d'employer l'imparfait si la maladie est passée.

Lorsque donc le récit commence, il ne faut pas qu'il puisse y avoir méprise sur l'époque des événements. Voilà pourquoi je ne puis pas dire *je suis malade lorsque j'appris* ou *j'apprenais*, bien que, intervertissant les temps, il m'est loisible de dire *j'étais malade lorsque j'apprends* — quand, bien entendu, l'action d'apprendre est simultanée ou postérieure à celle d'être malade.

Il résulte de là que, rigoureusement parlant, le vers de Racine est correct, ainsi que le suivant de la Fontaine :

Comme il sonna la charge il sonne la victoire.

Mais pourquoi? parce que nous savons qu'il s'agit d'une action passée :

A peine nous sortions des portes de Trézène.

Rien n'empêche désormais d'employer des présents : il est sur

son char; ses gardes imitent son silence. Les présents arrivent d'ailleurs :

Tout à coup sur le dos de la plaine liquide
S'élève en bouillonnant une montagne humide.
.

Mais, si l'on se place au point de vue exclusif de la grammaire, il y aurait ceci à reprendre dans les deux vers cités plus haut, que la proposition subordonnée n'y subordonne pas son temps à celui de la principale, comme cela aurait lieu si le passé défini y était remplacé par le passé indéfini.

On me permettra, à cette occasion, de rappeler la classification des temps français que j'ai exposée dans mon article sur le passé défini.

“ Résumons, disais-je. Les huit temps du verbe français se partagent de trois façons différentes. Ils comprennent d'abord quatre temps qui marquent l'action comme se faisant, et quatre temps qui la marquent comme faite. Ce sont les temps simples et les temps composés. Exemples : Le printemps *est arrivé*, les cigales *chantent*; le printemps *était arrivé*, les cigales *chantaient*. — Quand le printemps *sera arrivé*, les cigales *chanteront*; quand le printemps *fut arrivé*, les cigales *chantèrent*.

“ Ils comprennent aussi quatre temps principaux, le présent et le passé indéfini, le futur et le futur antérieur; et quatre temps secondaires, l'imparfait et le plus-que-parfait, le passé défini et le passé antérieur, les premiers rapportés au moment de la parole comme point de repère, les autres à un moment choisi du passé. Exemples : Le printemps *est arrivé* et les cigales *chantent*; quand l'hiver *sera venu*, elles *se tairont*. — Le printemps *était arrivé* et les cigales *chantaient*; quand l'hiver *fut venu*, elles *se turent*.

„ Ils se divisent enfin en quatre temps qui prennent la réalisation ou le terme de l'action dans un moment de la durée de cette réalisation ou de ce terme, et quatre temps qui les montrent à leur début, les premiers étant propres à la description et aux généralités, les seconds convenant spécialement à la narration et aux particularités. Ce sont, d'une part, le présent, le passé défini, l'imparfait, le plus-que-parfait; d'autre part, le futur, le futur antérieur, le passé défini, le passé antérieur. Exemples : Naguère encore la cigale *chantait* parce que le printemps *était arrivé*; aujourd'hui elle *se tait*

parce que l'hiver *est venu*. — Sitôt que le printemps *fut arrivé*, la cigale *se mit* à chanter; sitôt que l'hiver *sera venu*, elle *se taira*.

„ Un mot encore et je termine. La description ou la définition exige l'uniformité des temps; la narration admet la variété. Du moment que le passé défini apparaît, les rapports temporels des diverses actions sont susceptibles d'être exprimés par des formes appropriées. Voici un type de phrase descriptive : “ *Le sphinx ÉTAIT un monstre qui DÉVORAIT les* „ *malheureux passants lorsqu'ils ne SAVAIENT pas deviner* „ *l'énigme qu'il leur PROPOSAIT* „. Tous imparfaits, comme on voit. La phrase mise au présent ne renferme que des présents : “ *Le sphinx est un monstre qui DÉVORE les passants quand ils ne* „ *SAVENT pas deviner l'énigme qu'il leur PROPOSE* „. Au futur nous aurons : “ Un jour *viendra* un monstre, le sphinx, qui „ *dévorera* les passants quand ils ne *sauront* pas deviner „ l'énigme qu'il leur *proposera* „.

“ On voit l'uniformité des temps dans ces trois phrases. La narration supporte aussi semblable uniformité : “ *Œdipe FUT un jeune grec qui SUT deviner l'énigme que le sphinx lui PROPOSA* „. Mais on peut varier la phrase et l'on aura : “ *Œdipe* „ *ÉTAIT un jeune grec qui SUT deviner l'énigme que le sphinx lui* „ *AVAIT PROPOSÉE* „.

Inutile d'ajouter qu'il est impossible de classer toutes les combinaisons qui peuvent se présenter à l'esprit des écrivains. Sous ce rapport encore, il y a intérêt à lire les pages de M. Bastin.

Une remarque de M. Bastin m'amène à en faire une autre que je n'ai pas encore eu l'occasion de publier.

“ Le *passé indéfini* et l'*imparfait*, dit-il (p. 85), s'employaient autrefois assez souvent là où nous préférons employer aujourd'hui le *conditionnel passé*.

J'ai pu (je pouvais, j'aurais pu) vous laisser dans la misère, et je ne l'ai pas fait. *J'ai pu* (je pouvais, j'aurais pu) donner ta tête à Pompée (Corneille).

Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature,
Vous dont *j'ai pu* (aurais pu) laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion.

(RACINE : *Britannicus*, I, 2). „

C'est là un latinisme, comme je l'ai fait observer ailleurs ¹ :

Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement ;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous *devait* suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux.

Le conditionnel qui, en français, s'est substitué à l'imparfait ou au passé indéfini, n'a pas le sens du conditionnel et n'est pas explicable comme tel. Prenons comme exemple la phrase classique : Annibal *n'aurait pas dû* s'arrêter à Capoue. Comme temps ou plutôt comme mode, *aurait dû* est un suppositif. Mais où est la supposition ? Ce n'est pas, comme on est tenté de l'avancer tout d'abord, *s'il avait été prudent*, car, s'il avait été prudent, il ne se *serait pas arrêté* à Capoue, et non pas : il *n'aurait pas dû* s'arrêter. Or c'est là précisément l'origine de ce conditionnel assez étrange. La pensée intégrale est celle-ci : Si Annibal *avait fait* ce qu'il *devait* faire, il ne se *serait pas arrêté* à Capoue. Cette pensée s'est ensuite pour ainsi dire condensée ; la proposition principale a disparu, la subordonnée s'est transformée en principale, et elle a revêtu la forme modale qui convenait à celle-ci. C'est un phénomène de transport.

Il y a un phénomène de transport tout à fait semblable quand on dit : En parlant ainsi, je craindrais ou j'aurais craint de l'offenser. C'est mis pour : En parlant ainsi, je l'offenserais ou je l'aurais offensé ; c'est pourquoi je crains ou j'ai craint de le faire.

Le transport est double, c'est-à-dire il affecte le temps et le mode si l'on dit : En faisant cela, j'*aurais craint* de l'offenser, c'est-à-dire je l'*aurais offensé*, je le *crains*.

Si le conditionnel présent ou passé a fini par prendre presque toujours la place de l'indicatif, c'est que ce mode prête au contre-sens. Ainsi les vers de Racine peuvent se comprendre comme si le personnage qui parle avait réellement fait ce qu'il n'a pas fait.

Je ne voudrais pas aujourd'hui m'étendre davantage sur ce sujet.

¹ *La Fontaine et l'enseignement de la langue maternelle*, (Revue de l'Instruction publique tome XXI, année 1878, p. 22).

X.

La négation explétive. (P. 92).

Suit un petit chapitre, intéressant et à l'emporte-pièce, comme les précédents et les suivants, sur les verbes **aller** et **venir**, employés comme auxiliaires; puis un plus long sur la **négation** avec le verbe **craindre**. Dans mon article intitulé *Quelques réflexions grammaticales*, etc.¹, j'ai déjà touché ce point. Si M. Bastin me semble avoir raison historiquement parlant, il me paraît avoir tort dans la guerre qu'il fait à la négation explétive avec *craindre*. En français la négation explétive existe et elle a son emploi, souvent facultatif, j'en conviens. Mais elle n'est guère sur le point de disparaître. C'est ainsi qu'on la voit revenir avec *avant que* et *sans que*, là où les grammairiens l'interdisent, comme le constate M. Bastin lui-même dans un chapitre subséquent (p. 138). Pourquoi s'introduit-elle avec ces conjonctions et non avec *après que* par exemple, c'est à cause de l'idée négative qu'elles renferment : *Je ferai cela avant qu'il ne vienne*, deviendrait facilement *il ne sera pas encore venu, s'il vient, que j'aurai fait cela*. Impossible de transformer de la même manière la phrase : *Je ferai cela après qu'il sera venu*.

Emporté par son animosité contre la négation explétive, M. Bastin va jusqu'à la prendre pour la négation réelle. Après le chapitre sur **avant que** et **sans que** (p. 138), viennent des chapitres sur **pas**, **point**, **guère**, **nullement**; sur **nul**; **aucun**; **rien**; **nenni**; **personne**, qui donneraient bien matière à quelques observations. Mais en voici une capitale :

“ Si l'on dit, avance M. Bastin (p. 147), que lorsque les mots *aucun*, *nul*, *personne*, *rien*, paraissent avoir un sens *affirmatif*, il y a toujours une négation sous-entendue, qui leur donne leur sens négatif, on se convaincra facilement que c'est précisément cette négation, si on la veut sous-entendre, qui donne à ces mots la signification négative qu'ils ne peuvent avoir sans elle :

Je le ferai mieux qu'**aucun** de vous, que **nul** de vous, que **personne** de vous (*ne* le fera).

¹ *Revue de l'Instruction publique*, tome XXXIV, 6^e livr. 1891.

„ C'est ici aucun *ne*, nul *ne*, personne *ne*, qui ont un sens négatif; les mots *aucun*, *nul*, *personne* n'ont jamais seuls ce sens négatif. „

M. Bastin tombe ici dans l'erreur. Ce *ne* qu'il prend pour une négation est le *ne* explétif, à preuve : Je le ferai mieux que vous *ne* le ferez, mieux que n'importe qui, mieux que le plus habile. Ce qui n'empêche pas *personne* d'avoir dans la phrase le sens de *quiconque*; mais le second membre de la comparaison ne renferme pas de négation, et M. Bastin, après réflexion, ne fera nulle difficulté d'en convenir.

Accents orthographiques; tiret ou trait d'union.

La question orthographe. (Pp. 98 et 104).

Chapitres intéressants. Cependant, là aussi M. Bastin, dans son ardeur de critique, me semble parfois laisser courir sa plume à l'aventure. Quand il accuse l'Académie de manquer de logique ¹ parce qu'elle écrit *vert-pomme*, *rouge-cerise*, etc. avec un trait d'union, et sans trait d'union "*châtain clair*, *bleu foncé* ..., *rouge pâle* (deux adjectifs, sans tirets), mais *aigre-doux*, *premier-né*, *sourd-muet* (deux adjectifs, avec tirets) „ je ne veux pas douter un instant qu'il n'ait vu la différence entre *aigre-doux*, mis pour *aigre* ET *doux* (à la fois), et *châtain clair* où *clair* qualifie *châtain*, comme *foncé* qualifie *bleu* dans *bleu foncé*. Je ne tiens pas au trait d'union, mais l'Académie ne serait pas embarrassée pour le défendre.

La question "*orthographe* „ est traitée dans le chapitre ainsi intitulé et aussi dans le chapitre précédent (*féminin du mot GREC*) et les chapitres suivants (*commentaires de la circulaire ministérielle; changements proposés concernant quelques-unes des règles des participes passés; verbes en ELER et en ETER; verbes en AYER; les mots VINGT, CENT, MILLE, etc.*). Dans ces pages, comme toujours, il y a d'excellentes choses dites souvent d'un ton trop absolu, à côté d'autres sujettes à caution. M. Bastin voudrait qu'on écrive *cigue*, comme *figue* sans tréma, bien que la prononciation soit différente. Beaucoup penseront qu'un signe qui prévient l'erreur n'est jamais

¹ Cf. livraison précédente, p. 6.

superflu, et que si l'on pouvait distinguer de façon analogue *ville* et *filles*, *équipage* et *équitation*, le signe de distinction serait bienvenu. Faudrait-il aussi supprimer la cédille et écrire *garçon* comme *balcon*?

Est-il *si pratique* le conseil donné par M. Bastin (p. 126) d'apprendre la prononciation " par la *pratique* de la lecture à haute voix sous la direction d'une personne instruite et parlant bien „? Comment dénicher en Belgique une personne qui parle bien le français? où sont même en Allemagne les personnes qui parlent bien l'allemand? Est-ce à Berlin, Dresde, Munich ou Vienne qu'on les rencontrera?

Citons pour mémoire, p. 128, le chapitre sur *l'emploi du pronom soi*, et sur l'accord du pronom *LE* précédant un participe, quand il représente un adjectif.

XI.

Cet examen des *Glanures* de M. Bastin, est peut-être déjà trop long; aussi ne ferai-je aucune observation sur les quelques chapitres que je n'ai pas encore mentionnés, traitant du pronom *on* (suivi du pluriel), de l'emploi **des temps du subjonctif**, et du **nombre du complément déterminatif des noms**.

M. Bastin tranche volontiers toutes les questions et maintes fois nous lui avons donné raison; cependant après avoir décrété que l'on peut écrire indifféremment de l'huile d'*amande* ou d'*amandes*, des caprices de *femme* ou de *femmes*, etc., tous exemples où le pluriel sonne comme le singulier, on se prendra à regretter de ne pas avoir son avis sur le point de savoir si l'on peut dire indifféremment des *crins* de *cheval* ou de *chevaux*, et même des *queues* de *chevaux* ou de *cheval*.

La langue française vise à être éminemment claire et elle nuance sa syntaxe, constructions et accords, en conséquence. Il faut dire : il aime *le* poisson, et non *les* poissons. Je ne sais si l'on pourrait dire : il déteste *l'écrevisse*, bien qu'on dise : il déteste *le* homard. N'est-ce pas parce que *poisson* est opposé à *viande*, comme une espèce de chair à une autre espèce de chair (il aime *le* mouton, mais non *le* veau); qu'il en est de même de *homard*; et que si je mets *écrevisses* au pluriel, c'est

parce que, si l'on peut ne prendre qu'un morceau de homard, on se sert d'habitude plusieurs écrevisses?

Aussi l'on dira que Pierre aime *les petits oiseaux* et abhorre *le poulet*, et jamais qu'il aime *le petit oiseau* et abhorre *les poulets*. Pour les animaux de grosseur intermédiaire, telle que la grive, l'usage pourra se montrer indécis.

M. Bastin nous apprend encore (p. 137) qu'*anciennement* on disait : *Dieu l'avait fait chrétienne; Dieu l'avait fait reine*. Je me fais un plaisir de lui signaler le même défaut d'accord chez un auteur moderne. Dans la pièce intitulée : *A ma mère*, M^e Emile de Girardin (Delphine Gay) dit :

En vain dans mes transports ta prudence m'arrête,
Ma mère, il n'est plus temps, tes pleurs m'ont fait poète.

faite poète sonnerait bien mal.

Dans la pièce qui a pour titre *le Bonheur d'être belle*, le même auteur écrit :

Au sentiment d'orgueil je ne suis point rebelle,
Je bénis mes parents de m'avoir fait si belle.

Ceci dit pour répondre une dernière fois à une remarque désobligeante qui revient par trop souvent et que j'ai déjà relevée chez notre auteur : " Le grand défaut de nos grammairiens est de ne pas lire ou de ne pas tenir compte de leurs lectures. Se copier les uns les autres est chose facile et commode; mais cette manière facile et commode d'agir ne peut nous donner que de mauvaises grammaires (p. 140). "

M. Bastin n'oublie-t-il pas que lui aussi est grammairien et ne devrait-il pas afficher un peu moins de mépris pour ses confrères? Sa maison est celle du bon coin, c'est incontestable; mais il ne s'ensuit pas que celles qui sont sur un autre coin ou ne sont sur aucun coin, n'ont que de la mauvaise marchandise; et, en tout cas, il ne doit pas le dire dans ses prospectus.

Quant à moi, il peut juger par les critiques mêmes auxquelles j'ai soumis son ouvrage en quelle haute estime je tiens son érudition, sa science et son sens grammatical, et j'émets l'espoir que ses leçons, quoique un peu rudes, ne seront pas perdues.

J. DELBŒUF.

LA PHILOGIE GERMANIQUE A OXFORD.

L'Anglais est un homme réfléchi et pratique; il ne donne pas tête baissée dans toutes les nouveautés qu'apporte le présent et que peut emporter le lendemain. Il veut d'abord voir et s'assurer si " cela „ sert à quelque chose. Oxford possède ces qualités à un degré très raisonnable; le curriculum scientifique lui-même ne s'ouvre qu'à bon escient, et il faut de bonnes lettres de recommandation à toute science nouvelle qui, après avoir fait son tour d'Europe, se hasarde à passer la Manche. Inconsciemment, les théories les plus larges obéissent à l'inspiration de ce vieil esprit pratique, qui ne dépense jamais son argent en pure perte, et qui n'offre que si la demande est suffisante. Chez des gens qui administrent eux-mêmes leurs revenus, la chose se comprend.

Ces courtes réflexions me furent suggérées moins par l'état actuel de l'enseignement de la philologie germanique à Oxford, que par l'esprit qui semble animer la Convocation contre cette intruse. Celle-ci en effet est représentée dans la faculté des arts par trois professeurs, indépendamment de la chaire de grammaire comparée, occupée par le célèbre Max Muller. Ne nous pressons pourtant pas de trouver ce nombre excessif. Le professeur de poésie — c'est son titre — n'est tenu qu'à trois leçons par an et ses deux collègues ne s'occupent, comme lui, que de philologie anglaise. Singulière distribution, se dira-t-on; luxe en deçà et pénurie au-delà! Pour s'expliquer cette bizarrerie, il faut se rappeler que les chaires sont nées pour la plupart de legs ou de donations particulières, et que ce n'est que depuis 1877 surtout que les collèges ont pris à leur charge la création de chaires nouvelles, en même temps qu'ils contribuent à mieux doter certaines autres déjà existantes. Il faut donc, dans la répartition des éloges ou du blâme, faire la part du hasard. La chaire de Poésie fut fondée le 13 juillet 1708 par Henry Birkhead, Esq., du collège d'All Souls', qui légua *in supremis tabulis* les fonds nécessaires pour payer au titulaire la somme annuelle de quatre vingts livres, en arrétant de même qu'il serait élu pour cinq ans par la Convocation. La deuxième

chaire, celle d'anglo-saxon, fut constituée en 1795¹, quarante ans après la mort de son fondateur, le fameux archéologue Dr Rawlinson. C'est une commission fixe de cinq personnes qui pourvoit aux vacatures éventuelles. La troisième chaire et aussi la plus importante, c'est celle de langue et de littérature anglaises. Le titulaire en est élu dans des conditions analogues à celles qu'on vient de citer. Le collège de Merton intervient dans la dotation de la chaire pour une somme annuelle de £ 700, auxquelles l'université ajoute encore £ 300. C'est plus qu'un traitement de ministre; toutefois, là même, tous ne sont pas comme cela. Quant au " professorship ", de philologie comparée, c'est le collège de Corpus Christi qui l'a doté et lui a donné son nom.

Passons à présent en revue l'enseignement de ces branches tel que je le trouvai au mois de mai 1892.

Lorsqu'on descend High Street, cette rue toute bordée de vieux monuments, que Walter Scott appelait la plus belle de l'Angleterre et un Américain enthousiaste la plus belle de l'Europe, on rencontre à droite et vers le bas un édifice d'aspect grandiose et riche, avec une entrée en forme de portique. Ce sont les *Examination Schools*, construites de 1877 à 1882 sur les plans de l'architecte Jackson, et qui ont coûté, avec le terrain, la somme de cent mille livres. Tout dans ce splendide édifice trahit le luxe qui a présidé à son érection. Le marbre y abonde, la décoration architecturale a du cachet. C'est dans ce temple que la jeunesse universitaire oxonienne vient passer ses examens et c'est là aussi que le professeur de langue et de littérature anglaises, M. A. S. Napier, faisait ses cours.

Ces leçons ne laissaient pas d'éveiller ma curiosité. Depuis que la science allemande, cette infatigable exploratrice, s'empara de la philologie anglaise avec la ferme intention d'y supplanter le pavillon britannique, sa critique sévère y découvrit assez de savants amateurs et de travaux mal-venus pour qu'une sage méfiance, parfois acidulée d'un peu de mépris, vint se substituer à des sentiments plus aimables. On se lave toujours diffi-

¹ Cf. Brodrick, *A history of the University of Oxford*, p. 186.

cilement de ces reproches-là, et il faut des preuves évidentes, des travaux éminents comme ceux de Sweet, pour convaincre le monde qu'il s'est opéré un revirement. On conçoit qu'on pouvait être curieux de savoir dans quelle catégorie il fallait classer M. Napier. Ce que j'appris dès le début était de nature à dissiper tous mes doutes. Si c'est un honneur pour un étranger d'être admis à professer à une université allemande, cet honneur est dû à M. Napier. Il est, si je ne me trompe, le premier Anglais qui ait eu ce privilège depuis que la philologie germanique s'enseigne aux universités. C'était là un augure presque infaillible; quand j'eus l'avantage de suivre les cours du savant professeur, ce que j'y entendis vint corroborer mes prévisions.

M. Napier faisait chaque semaine une conférence d'une heure sur la métrique anglaise. La sévérité de sa méthode apparaissait clairement sur ce terrain si épineux et mouvant, malgré la simplicité de son apparence. Après être parti de la composition rythmée la plus ancienne, il exposait minutieusement les mètres divers qu'on rencontre successivement, avec force exemples à l'appui. Les différents types, les variétés parfois multiples d'un même principe métrique étaient analysés, et les causes probables des modifications organiques indiquées là où c'était possible. C'était un mérite de ces leçons de ne pas être trop apodictiques dans la forme. Là où le doute était permis, comme pour les septenaires et les alexandrins, souvent mélangés au début, le professeur ne cherchait pas à atténuer le degré réel d'incertitude par le poids de son opinion personnelle. Il exposait simplement, avec modération, sans brusquerie. Tout en restant Allemand par le science, la critique et la méthode, il n'abdiquait guère sa qualité d'Anglais, mieux placé que n'importe qui pour juger de haut et apprécier avec justesse les fluctuations de la lutte scientifique de tous les jours. Tantôt, comme à propos de l'usure finale des voyelles muettes dans le moyen-anglais, l'histoire de la langue était habilement associée à celle de la métrique. Une autre fois, à l'occasion des " petits couplets de 4 mesures ", qu'on trouve chez Guy of Warwick, Chaucer, Gower et d'autres encore, nous écoutions une digression intéressante sur l'origine et le mode probable de propagation

de ces mètres. Enfin, pour rendre ses leçons plus fructueuses et achever de se concilier les sympathies de son auditoire — une demi-douzaine de jeunes filles aux doigts infatigables, deux étudiants et les "hospitants", éventuels —, M. Napier avait la prévenance de remettre à chaque personne présente la copie autographiée des divers exemples qu'il comptait prendre comme base de ses théories.

Le second cours de M. Napier comprenait deux heures par semaine et roulait sur l'histoire de la littérature du moyen anglais, avec explication de morceaux choisis. Le professeur traduisait quelques extraits caractéristiques des *Specimens of Early English*, I, de R. Morris, insistait sur les formes curieuses, ajoutait par ci par là une étymologie, et appuyait surtout sur la filiation des changements que les mots avaient subis jusqu'à nos jours. Certaines anomalies donnaient lieu à d'intéressantes digressions sur les différences entre les divers dialectes qui se disputèrent l'hégémonie littéraire avant Shakespeare. Il est presque superflu de dire que le gothique et l'anglo-saxon — dénomination dont M. Napier ne voulait pas entendre parler — étaient largement mis à contribution. C'était bien la science allemande, solide et minutieuse, tout émaillée de menus faits intéressants, le contre pied d'une vaine et creuse rhétorique. Le professeur examina notamment d'une façon approfondie la *Moral Ode* dont les *Specimens* donnent deux versions. Les questions relatives aux manuscrits, à la date et au lieu de composition ainsi qu'au dialecte furent discutées de main de maître; ensuite il nous donna une phonétique et une morphologie du morceau, qui se recommandaient par plus d'une qualité. Dans tout cela la critique et surtout la forme littéraires, au sens français du mot, étaient un peu réduites au rôle de Cendrillon. Le reproche n'est pas aussi grave ici qu'il en a l'air. Ces vieux monuments de l'esprit médiéval se prêtent moins bien aux développements esthétiques et philosophiques que ceux de l'antiquité ou de l'âge moderne. Ils sont trop naïfs, trop uniformes, trop peu personnels ou trop engoncés dans le costume du temps. Qui sait si ces écrivains n'ont pas pensé bien plus loin qu'ils ne sont parvenus à nous le dire? Une langue est comme le minerai : il faut en enlever les scories et puis la travailler. On dit parfois que l'esprit humain peut

crever la langue comme un habit trop étroit; le plus souvent c'est le contraire qui arrive: c'est l'enveloppe qui comprime et défigure l'idée comme une camisole de force. Mais arrêtons-nous. Ce que je voulais dire encore c'est qu'on semble faire un peu trop bon marché aujourd'hui du côté littéraire, et que de ce côté M. Napier, obéissant à la force de l'exemple, se laissait peut-être aller un peu trop au gré de ses préférences personnelles. Cette réserve faite et, je l'espère, pardonnée, l'on n'aurait pu souhaiter mieux.

Ce serait le moment de parler maintenant du cours d'anglo-saxon de M. le Rev. J. Earle. Malheureusement, lorsque je visitai Oxford, celui-ci avait déjà cessé ses leçons, encore moins fréquentées que celles de son collègue. Pourtant, au cours de quelques promenades que j'eus l'honneur de faire avec lui, M. Earle voulut bien m'exposer brièvement le sujet qu'il avait traité cette année-là, à savoir: les noms propres. Ses leçons combinaient les résultats de ses observations personnelles avec les données du livre de E. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*. Le *Codex diplomaticus* de Kemble fournissait les matériaux. Il va sans dire que les travaux de Pott, Vilmar, Stark, Andresen et d'autres, étaient également mis à profit. Je m'imagine que ce cours, fait par un aimable vieillard, outre que le choix du sujet était déjà heureux par lui-même, devait constituer une sorte de privatissimum bien agréable. M. Earle a de ces coins séparés, qu'il cultive avec amour, telle l'étude du *Béowulf*, ce poème épique dont il vient de publier une traduction anglaise avec une introduction curieuse. Bien qu'ayant publié depuis longtemps une *Philology of the English tongue*, dont il révisé toutes les éditions, les études grammaticales indispensables à l'élaboration d'une telle œuvre ne sont point son fait. Il ne comprend et ne goûte notamment pas les voies dans lesquelles l'Allemagne a poussé la philologie. Il a en horreur les livres allemands, composés sans art et sans agrément pour le lecteur. Pour ces motifs, auxquels vient se joindre le poids des ans, il ne se tient vraiment au courant que de ce qui l'intéresse ou de ce qui touche à ses études personnelles. Il me semble que la faute en est un peu à l'enseignement déjà si restreint dont il a été chargé, ainsi qu'au milieu écarté et peu propice où il travaillait. Cela l'a entraîné lentement à

se cantonner dans un spécialisme outré et dangereux. Au fait, M. Earle, qui, en sa qualité de recteur de Swansick, a encore charge d'âmes ailleurs, peut se réclamer d'une carrière honorable, mais il appartient à une génération d'hommes qui, s'ils sont nécessairement dépassés aujourd'hui, ont l'inappréciable mérite d'avoir été les pionniers de la science.

C'est le 2 juin, dans l'après diner, que le professeur de Poésie faisait sa dernière conférence de l'année. Pour le présenter au lecteur belge, je ne crois pouvoir mieux faire que de citer quelques passages de la circulaire que ses partisans firent parvenir à tous les membres de la Convocation, lorsqu'il s'agissait, il y a quelques années, de remplir la chaire vacante. " M. F. T. Palgrave est lui-même un poète. En 1867, il publia une collection d'hymnes; en 1872 il fit paraître un recueil de poésies lyriques en quatre livres, qui fut suivi, en 1881, d'un volume de poésies historiques, intitulé *The Visions of England*. Il est connu au loin par son *Golden Treasury*, un choix admirable des plus belles chansons et poésies lyriques qui aient été écrites en anglais, auxquelles il a joint des notes témoignant de beaucoup de finesse et de science „. " M. Palgrave a aussi publié des éditions des chansons et sonnets de Shakespeare, ainsi que des poésies lyriques de Herrick, Keats et Tennyson. Dans les introductions et les notes jointes à ces éditions il a fait preuve d'un esprit critique de premier ordre, en même temps que de connaissances littéraires étendues, d'un goût délicat et d'une grande élévation dans l'expression de sentiments moraux et spirituels „.

Tout ce morceau, dont j'ai rayé les parties par trop tintamarresques, est, on le voit, conçu dans le ton un peu hyperbolique de la réclame. Retenons en les détails essentiels, sans oublier toutefois que la pétition s'accréditait de 31 signatures, appartenant aux membres les plus distingués de l'Université.

La leçon de M. Palgrave faisait suite à d'autres ayant toutes pour sujet l'influence de la littérature italienne sur la littérature anglaise de l'âge d'Elisabeth. Le public se composait en majeure partie de dames, une trentaine de personnes environ, dont plus d'une s'en alla sans attendre la fin. Il faut avouer qu'on pourrait difficilement imaginer un ensemble de circonstances moins favorables pour un professeur. Trois conférences,

données à des intervalles de dix semaines à un auditoire d'occasion, composé surtout d'amis et de gens du monde, n'ayant pas entendu la leçon précédente ou l'ayant peut-être oubliée ! Franchement, vouloir traiter un sujet d'une certaine étendue dans ces conditions, c'est s'acculer de bonne grâce dans ce dilemme fatal : rester dans les généralités ou bien parler devant des banquettes vides. Ajoutons, pour prévenir tout malentendu, que la faute de la situation ainsi faite au professeur de Poésie est inhérente aux conditions d'existence de la chaire. Elle ressemble à un scion mal greffé, qui s'étirole faute de sève et devrait être coupé ou fortifié.

M. Palgrave parlait de Spenser. Ce n'était ni un commencement, ni une fin. Le professeur avait repris ses feuillets là où il était resté, et lisait d'une voix peu sonore et entraînant. Etant venu à parler de Chaucer dès le début de la leçon, il le compara à Boccace en quelques phrases générales. A propos de certaines œuvres, il raconta le peu que nous savons avec certitude de la vie du poète. Son *Colin Clouts come home again* permit d'esquisser le voyage de Spenser à Londres en 1590, où il fut présenté à la reine par Walter Raleigh, et de nous parler du mouvement littéraire qu'il trouva dans la métropole comme des connaissances qu'il y fit sans doute. *A view of the present state of Ireland* fournit l'occasion de dire un mot des horreurs dont l'Irlande catholique et insurgée fut le théâtre et où Spenser lui-même perdit tous ses biens. Là où M. Palgrave examinait les écrits eux-mêmes, il discourait peu et lisait beaucoup. Mais son admiration facile et son maigre talent de lecteur, dû, je le crains, à son état maladif, n'étaient pas faits pour captiver l'auditoire. L'étude de la *Faerie Queene*, l'œuvre maîtresse du poète anglais, devait faire l'objet de la leçon suivante. Nous ne nous permettrons donc pas d'émettre une appréciation quelconque sur M. Palgrave, et nous prions le lecteur de prendre ces quelques observations rapides pour ce qu'elles peuvent valoir.

Je ne quitterai pas ce sujet sans mentionner également l'humble place que l'université d'Oxford a daigné accorder jusqu'ici aux diverses philologies modernes dans son système d'examens. Le lecteur voudra bien se rappeler que, pour les jeunes gens modestes qui recherchent leur diplôme de B. A.

“ sans honneurs „, les matières à examen ont été partagées en quatre groupes. Or, parmi les sujets qui composent le groupe B, je lis notamment les suivants: 1) l'histoire anglaise et une période ou un sujet de la littérature anglaise ¹, ou bien, une période de l'histoire moderne de l'Europe ou de l'histoire de l'Inde avec la géographie physique et politique; ensemble (dans l'un et l'autre cas) avec une composition anglaise; 2) le français, y compris la composition en cette langue, et une période de la littérature ², 3) l'allemand ³, aux mêmes conditions. Ainsi donc, une teinture de la littérature nationale est exigée de ceux qui veulent étudier l'histoire de leur patrie, et voilà tout ce qu'il y a de vraiment obligatoire. Le récipiendaire peut, il est vrai, choisir les langues modernes au même titre que les langues classiques, mais la préparation si inégale des élèves sur ce point exclut toute possibilité de concurrence, sauf de rares exceptions. Encore faut-il se garder de croire qu'on ait affaire à un enseignement scientifique ⁴; il ne s'agit ici que d'une étude dominée par des points de vue pratiques, et qui reste en deça de ce qu'on pourrait attendre d'un bon enseignement moyen. Ces langues jouent donc un rôle très effacé. La plupart les considèrent comme les *ancillae* des autres sciences, dont on ne demanderait qu'à se passer, si cela se pouvait. Quant à leurs littératures, qui sont mieux étudiées, elles peuvent contribuer à donner un utile vernis littéraire au gentle-

¹ Pour l'année 1891-92, le *Board of Studies* prescrivait, soit Piers Ploughman, *The Prologue*, Passus I-VII avec Chaucer, *The Prologue*, *The Knights Tale*, et *The Nonne Prestes Tale*; soit Shakespeare, *King John*, *Richard III*, *Hamlet* et *King Lear*.

² En 1891-92, il fallait préparer 1) le *Tartuffe* de Molière, 2) Corneille, *Horace* ou l'*Athalie* de Racine, 3) l'*Ancien Régime* de de Tocqueville; puis il fallait avoir une connaissance générale de la littérature du siècle de Louis XIV. On donne aussi à traduire des passages non vus.

³ La même année, on prescrivait *die Jungfrau von Orleans* de Schiller, puis *Hermann und Dorothea* de Goethe ou *Nathan der Weise* de Lessing, enfin *Wahrheit und Dichtung*, I-IV, de Goethe. Il fallait aussi avoir une connaissance générale de la littérature classique, depuis Klopstock jusqu'à Goethe.

⁴ Un des professeurs de langues d'Oxford m'écrivait naguère qu'il avait bien rarement réussi, quand il avait tenté de constituer un séminaire philologique.

man, surtout si celui-ci s'occupe d'histoire. Voilà pourquoi on a permis de présenter un sujet littéraire comme matière *facultative* à l'examen final pour le grade de B. A. en sciences historiques ¹. Mais cette fois nous sommes bien au bout.

Ainsi donc : des hommes compétents, mais une organisation bizarre ² et incomplète, beaucoup d'hostilités à vaincre, pas d'élèves, nulle obligation de suivre les cours et partant nulle consistance, voilà le bilan de cette partie de l'enseignement à Oxford.

Le lecteur aura déjà été frappé comme moi, je pense, de l'existence discréditée que traîne la philologie anglaise dans sa patrie. La cause en doit être cherchée d'abord dans l'existence renfermée que les universités anglaises ont toujours menée vis à vis de leurs sœurs du continent et de la nation elle-même. Non pas qu'Oxford et Cambridge aient vécu en dehors du monde, mais leur action a toujours été restreinte et exclusive. Longtemps influentes sur le terrain politique et religieux, elles virent peu à peu cette influence décliner, sur le premier terrain d'abord, plus tard sur le second. Dans le seul rôle éducateur qui leur resta, ce n'est que depuis une vingtaine d'années qu'elles se départirent de leur exclusivisme, en cherchant des points d'attache avec le peuple, comme elles en ont toujours eu avec les puissants et les riches. Si Oxford avait donc — qu'on me passe l'expression — une clientèle régulière, c'était aussi toujours la même chose que les générations lui demandaient : une culture géné-

¹ Les sujets recommandés étaient, il y a 2 ans, les suivants : 1) la littérature anglaise du temps d'Elisabeth, et particulièrement les pièces historiques de Shakespeare; 2) le siècle de Louis XIV, et particulièrement les comédies de Molière; 3) l'âge du Dante, et notamment le *Purgatorio*.

² La bizarrerie de cet état de choses avait frappé l'université elle-même. Pour y porter remède, on avait imaginé d'unir la chaire d'anglo-saxon à celle de M. Napier dès la première vacature, et d'enlever à ce dernier l'histoire de la littérature pour la donner au professeur de Poésie. On n'aurait eu de cette façon que 2 chaires. Les modifications financières que cela entraînait avaient été consenties sans peine. Le statut réglant le tout fut publié dans l'*Oxford University Gazette* du 10 mai 1887. Le 24 il fut promulgué et le principe approuvé. Des amendements, déposés plus tard, furent adoptés également. Mais le 15 novembre le statut fut rejeté en bloc par 94 voix contre 25.

rale, physique et intellectuelle, morale et philosophique, basée sur l'étude des anciens. L'autonomie des universités entravait toute intervention supérieure et par suite tout progrès rapide. L'esprit conservateur et la force d'une éducation semblable entretenaient le culte d'une tradition éducatrice et une sourde opposition contre tout essai d'innover.

Quant aux étudiants, leur indifférence me paraît due à diverses causes, dont la plus profonde est incontestablement l'éducation préparatoire qu'ils reçoivent dans les grands établissements d'enseignement moyen (*public schools*) tels que Eton, Harrow, Rugby, Marlborough, Winchester, etc. L'importance attachée aux langues modernes n'y est pas considérable. Pourquoi? Affaire de *jingoism* d'abord, de mauvaise organisation ensuite, d'une éducation physique exagérée enfin. Cette dernière est trop connue pour que je me permette d'insister. Mais la conséquence de tout cela, quelle est-elle? C'est qu'un corps si solide, des muscles si forts, un sang si généreux, l'habitude du grand air enfin, s'accommodent mal des longues heures du travail assidu et calme de la pensée. " Une vie sédentaire, me disait un professeur de Jesus College, rendrait nos jeunes gens bientôt " stupid " et malades. C'est le juste milieu qu'il s'agirait de leur faire trouver. " Dans ces conditions, on réduit les leçons au strict nécessaire et, puisque le grade de B. A. est le seul but de la majorité, les cours sont uniquement considérés comme moyen, comme chez nous, du reste, et non à la fois comme but. Attendu que les branches enseignées par M. Napier ne mènent à rien du tout, on en prend à son aise et on a d'autant moins de scrupules que la claire notion d'un enseignement scientifique de la langue et de la littérature anglaises paraît étrangère à la plupart. N'est-ce pas un professeur de l'université qui, dans un pamphlet contre la création d'un examen final en philologie anglaise, osait employer l'argument suivant : " La littérature anglaise est beaucoup lue *en particulier* et il est incertain si les vues individuelles et les sentiments personnels avec lesquels on s'approche de poèmes favoris, seraient ébranlés par des études régulières ¹ " ? Je ne conclurai pas en disant :

¹ Thomas Case, *An Appeal to the University of Oxford against the proposed school of modern languages* (Oxford, Parker, 1887), chap. V.

ab uno disce omnes, mais si tel est l'avis d'un maître, quel doit être celui d'élèves inexpérimentés?

Afin de remédier à un état de choses que quelques esprits moins exclusivement épris de l'idéal antique regardaient comme une honte, ceux-ci entamèrent au sein de l'université une œuvre de propagande convaincue, afin de faire ériger la philologie moderne en système d'études particulier, menant au grade de B. A. comme les sept "honour schools" déjà existantes. *Rari nantes* au début, ils firent si bien que leur nombre alla toujours grandissant et que la Congrégation fut obligée de sortir de son apathie voulue pour s'occuper de leurs réclamations.

Qu'on me permette de remonter à l'année 1887.

Partisans et adversaires du projet eurent alors l'occasion de mesurer leurs forces, et l'ardeur de la lutte se traduisit notamment par la publication de plusieurs pamphlets. Les innovateurs avaient rédigé un projet de statut¹ destiné à être discuté par la Congrégation en séance du 3 mai. Le statut fut promulgué et le principe approuvé par 82 voix contre 24². Bientôt une foule d'amendements se produisirent³, sur lesquels on vota les mardis 17 et 24 du même mois. Alors le statut amendé fut imprimé dans l'*Oxford University Gazette* du 26. Quelques jours après⁴ furent déposés cinq amendements nouveaux, émanant cette fois du Conseil Hebdomadaire et des hommes les plus compétents dans la question. Tous furent adoptés⁵.

L'arrivée des vacances retarda un moment la décision finale. Le mardi 25 octobre la Congrégation approuva sans opposition les clauses amendées, qui furent publiées le même jour⁶,

¹ Imprimé dans l'*Oxford University Gazette* du 26 avril 1887.

² *O. U. G.* du 3 mai.

³ *O. U. G.* du 10 mai.

⁴ *O. U. G.* du 31 mai.

⁵ *O. U. G.* du 14 juin.

⁶ Voici le texte du nouveau statut, pour autant qu'il nous intéresse :

1. — Les branches à examen dans l'Examen de langues modernes seront les langues et littératures des groupes germanique, roman ou néo-latin et celtique. Tout récipiendaire présentera comme matière principale l'une des branches suivantes : 1) l'anglais, 2) l'allemand, 3) l'islandais avec le danois

et le 1 novembre le statut *in globo* fut soumis une dernière fois à l'assemblée délibérante.

Dans la *Gazette* de ce jour-là on lit cette note laconique que le statut concernant un Examen final en langues modernes avait été rejeté par 92 voix contre 92. Ainsi donc, après avoir admis le principe du statut, après l'avoir amendé, on le

ou le suédois, 4) le français, 5) l'italien, 6) l'espagnol, 7) l'irlandais et le gallois, 8) les langues letto-slaves.

2. — L'examen en chaque langue comprendra les différentes périodes de son histoire. L'examen d'anglais comprendra toujours la période anglo-saxonne. Les récipiendaires devront justifier d'une connaissance générale du groupe de langues apparentées à la ou aux langues qu'ils présentent, et la Commission des Etudes (*Board of Studies*) pourra déclarer une ou plusieurs langues ou dialectes apparentés comme parties obligatoires ou facultatives de l'examen. Les récipiendaires qui présentent l'anglais, l'allemand, le suédois, le danois ou l'islandais, seront examinés sur le gothique et ceux qui présentent le français, l'italien ou l'espagnol le seront sur le latin.

3. — Tous les récipiendaires seront examinés sur la littérature de la langue qu'ils présentent. L'examen sera arrangé de façon qu'on puisse s'assurer que la langue et la littérature auront été étudiées conjointement, et de manière qu'elles aient une valeur égale dans l'examen. Nul récipiendaire n'obtiendra des honneurs (= un grade) à moins d'avoir fait preuve de connaissances suffisantes dans les deux parties de l'examen et on exigera de la bonne besogne (*good work*) dans les deux branches avant de décerner les plus grands honneurs.

4. — Tout récipiendaire aura à rédiger une composition écrite au moins dans une des langues qu'il présente, et chacun peut se présenter à un examen oral sur la pratique (*colloquial use*) de la même langue L'habileté dans la pratique d'une langue ne comptera pas pour les honneurs.

5. — Nul récipiendaire ne pourra obtenir des honneurs à moins d'avoir obtenu en *moderations* des honneurs pour les littératures classiques ou bien d'avoir satisfait les modérateurs (= passé simplement)

7. — Un récipiendaire qui a obtenu des honneurs dans cette *School* à la suite d'un examen sur l'une des branches énumérées dans l'article 1, pourra se présenter pour toute autre de ces mêmes branches à n'importe quel examen subséquent, avant la fin du 20^e terme à partir de son immatriculation.

8. — Le *Board of Studies* arrêtera de temps à autre des dispositions touchant les branches précitées et pourra (1) déterminer, pour chaque langue présentée, quelles périodes de cette langue et quelles langues ou dialectes apparentés seront obligatoires ou facultatifs; (2) prescrire ou recommander des auteurs ou portions d'auteurs pour les différentes langues et dialectes ou périodes de langues présentées.

.

coulait¹. Ce serait étrange, si la comparaison du nombre des votants aux différents scrutins ne nous donnait pas la clef de l'énigme. Chez les adversaires du statut, il y a beaucoup de parti pris : c'est affaire de tempérament. Au moment décisif on a vu apparaître l'arrière-ban de ceux qui, suivant l'expression brève et nette de M. York Powell², " ne veulent plus de changements „ ou " qui souhaitent qu'on pût avoir un statut contre de nouveaux statuts (!) ou bien qui voudraient s'en tenir éternellement aux 7 *schools* existantes, que leur philosophie médiévale leur commande de regarder comme le nombre parfait et jamais à dépasser „ C'était la victoire de la tradition conservatrice, avec ses préjugés obstructionnistes et son exclusivisme, sur une Oxford plus jeune, plus moderne et plus amie du progrès.

Les pamphlets qui parurent à cette occasion complètent le tableau que nous avons tracé, en nous montrant le jeu des opinions et des intérêts. Nous avons déjà cité celui de M. York Powell, le nordiste bien connu, et l'un des promoteurs du statut. C'est un exposé des motifs très clair et précis, écrit sans passion ni emportement. La brochure de M. Case, déjà citée, critique aigrement le projet au nom du bon goût et des classiques en danger; malheureusement elle contient quelques idées compromettantes et de grandes hardiesses de style. Quand M. Case constate que le nouveau baccalauréat " ne sera pas l'étude d'une langue en entier et par conséquent pas davantage d'une littérature entière, alors que l'étudiant ne doit pas même savoir parler cette langue et que l'histoire du peuple qui la parle peut être ignorée „, il a grandement raison. Au contraire, quand il récuse l'étude du gothique et de l'anglo-saxon " parce que ce serait un retour de la superstructure latine de l'anglais à ses fondements teutoniques „, il a tort de se laisser aller à des élans comme ceux-ci : " Nous verrons

¹ Quinze jours plus tard (v. plus haut), le statut concernant MM. Napier et Palgrave eut le même sort, dans les mêmes conditions. La coïncidence est vraiment désolante. C'est à croire qu'on veut étouffer impitoyablement tout ce qui pourrait concourir à mieux organiser ces études.

² F. York Powell, *A brief Statement. of the case for the proposed final school of modern language and literature.* (Oxford, Baxter, 1887), 1^{re} page.

croître ici des études d'anglais, nourrissant notre langue non de l'humanité des Grecs et des Romains, mais de la barbarie des Goths et des Anglo-Saxons; ce serait une Renaissance à rebours „. On frémit aussi avec lui à l'idée que dans l'étude de la littérature, on partirait de modèles gothiques et anglo-saxons et non de modèles grecs et latins. Ou encore, quand il veut prouver que l'étude critique de la littérature ne serait que du pédantisme, il rappelle que le statut n'impose qu'un *pass* en *modérations* classiques, et que de là “ on plonge dans les cavernes (*recesses*) des Goths et des Anglo-Saxons „. On le voit, toutes ces métaphores sont encore amusantes par leur ignorante naïveté. Ce qui l'est moins, c'est de voir décrier les études germanistes comme trop faciles, c'est d'entendre dire sans l'ombre d'une preuve que, pour retenir les élèves, on devrait aussi abaisser le niveau des études classiques. Celles-ci “ souffriraient un martyr commun „, parce que dans les collèges il y aurait une pression tendant à faire nommer des professeurs de langues modernes, ou, comme il l'a dit plus clairement ailleurs, “ parce que la demande de professeurs de langues modernes dans les collèges diminuerait en partie le nombre des professeurs classiques et *en partie leurs revenus* „. Voilà des mobiles qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer ici et dont M. Powell a fait promptement justice.

Je passerai sous silence les phrases déclamatoires où M. Case s'afflige de voir Oxford donner dans le spécialisme et perdre insouciamment cette “ universalité de la pensée „ qui en faisait l'orgueil. C'est là une nécessité de notre époque à laquelle il faut se soumettre. Quant aux mesures d'encouragement qu'il propose : recommander plus d'auteurs étrangers dans les sujets spéciaux, étendre l'étude — déjà si rare — de la grammaire comparée aux langues modernes, etc., elles sont tout bonnement vaines. Une proposition au moins plus sérieuse, c'était celle de l'auteur anonyme d'une brochure intitulée : *The Duty of the University in relation to the modern languages*. Ce dernier aurait voulu voir exclure des *honour schools* tous ceux qui n'auraient pas prouvé préalablement qu'ils savent se frayer un chemin à travers un livre allemand ou français de difficulté moyenne. Pour lui, qui prétend “ éclairer la conscience de l'université sur de confuses conceptions de devoirs,

fixer la limite de ses obligations et indiquer le moyen le plus simple de les remplir „, l'université ne doit pas enseigner les *langues modernes, comme le voudrait la Briareia turba* de “ l'école des cent meilleurs auteurs ¹ „; elle doit simplement s'assurer qu'elles sont sues. Au fond c'est la répétition de l'idée déjà exprimée par M. Case, à savoir que l'étude des langues modernes n'a de raison d'être que pour la pratique, et qu'elle est indigne de l'université. M. Nettleship, professeur titulaire de latin, circonscrivait nettement le véritable débat en faisant ressortir au début de sa brochure ² que toute la question était là. Au contraire, les adversaires du statut s'en prenaient à des détails d'organisation ou bien faisaient flèche de tout bois, surtout en brandissant comme un épouvantail l'argument usé des classiques en danger. Nos pères l'ont bien souvent entendu, répliquent M. Powell et M. Nettleship, lors de la création des études de droit et de sciences, et pourtant les classiques ne se sont jamais mieux portés qu'aujourd'hui. Sous la plume d'un homme autorisé comme ce dernier, l'argument est topique. Aussi bien sa brochure citée plus haut est un morceau de style, qui se recommande à la plus sérieuse attention par la largeur des idées, la dignité des conceptions scientifiques et l'argumentation serrée qui la distinguent. C'est un signe des temps que de voir le *primus inter pares*, dans ce milieu-là même, protester contre l'égoïsme de ses coréligionnaires, et leur montrer que le protectionnisme dans le domaine de la science est une véritable contradiction. L'auteur relève l'un après l'autre tous les arguments avancés contre le projet. Sans vouloir le suivre dans ses réfutations, nous demanderons pourtant la permission de reproduire quelques traits qui peignent bien l'indépendance et la probité du savant³. La crainte d'avoir à modifier sérieusement les arrange-

¹ Sobriquet donné aux “ modernistes „, parce qu'on les accuse gratuitement de vouloir que tout bon auteur, en n'importe quelle langue, soit étudié à l'université.

² *The study of modern European languages and literatures in the University of Oxford*, by H. Nettleship, M^c A., Corpus Professor of Latin (Oxford, Parker, 1887).

³ On sait qu'il périt misérablement en Suisse l'an dernier.

ments des collèges avait fait perdre bien des voix au statut. M. Nettleship n'hésite pas à s'élever contre cette prétention des collèges de dicter la loi à l'université, et les rappelle au sentiment de leur rôle. Il ose dire sans ambages qu'aujourd'hui bien des intelligences sont sacrifiées aux classiques, sans y trouver la voie propice à leur entier développement, et que, selon l'opinion de beaucoup, le grec et le latin absorbent une trop grande part de l'énergie nationale. Ce qui fait vraiment du tort aux classiques, ajoute-t-il, c'est l'étroite conception et l'attitude chatouilleuse de ses défenseurs, c'est l'idée que vingt bons ouvrages anciens et le truc de faire un bon thème donnent à l'heureux possesseur de ces connaissances la clef de la culture intellectuelle. Quant à la combinaison des études classiques et modernes, elle serait la destruction de toute science sérieuse et la légalisation d'une vaine et superficielle rhétorique. Le monde ancien est ce qu'il est, et pour le comprendre, il faut *flanquer* les analogies modernes à la porte (*fling modern analogies to the winds*)¹.

Nous passerons sur la défense de la philologie, violemment prise à partie dans la *Quarterly Review*, à cause de l'importance qu'y accorde le statut, et nous rappellerons, pour finir, les paroles que prononça M. Nettleship en pleine Congrégation et qui, dans sa bouche, durent y retentir comme un sacrilège : le rejet du statut serait, autant que cela peut se dire d'une université anglaise, une calamité nationale!

Nous avons vu plus haut que le statut fut rejeté malgré tout. Le besoin est pourtant bien réel. L'éducation de la classe moyenne a grandement besoin d'être soignée, et il y a de plus une demande très nette dans l'enseignement moyen et dans l'University Extension. Mais la désunion était même au camp des partisans du projet. Les uns ne voulaient admettre que l'anglais seul, les autres ne voulaient point des langues slaves. Ceux-ci penchaient plus pour la philologie, ceux-là y étaient carrément hostiles.

Six ans se sont passés depuis. La campagne a été continuée, mais avec beaucoup de ménagement. Après les dissen-

¹ Toutes ces citations sont presque textuelles.

sions intestines auxquelles le statut avait déjà donné lieu, l'emportement et la violence, antipathiques au caractère oxonien, auraient provoqué un tolle général. Une chose semble désormais inévitable, la nécessité de scinder le statut et de le réaliser par étapes. En le limitant à l'anglais seul, il est presque certain qu'une majorité se trouvera. Il y a deux ans, le Conseil Hebdomadaire reçut un mémoire signé par 108 membres de la Convocation, et demandant à pouvoir présenter un statut pour la création d'une pareille *final school*. Ce n'est qu'à 1 voix de majorité ($10 > 9$) qu'il le rejeta (décembre 1891). Encore ce vote rétrograde fut-il fort mal accueilli et considéré comme constituant un excès de pouvoir de la part du Conseil ¹. En présence de ces chiffres, il est permis de prédire que la défaite de la routine n'est plus qu'une affaire de peu de temps, et que les *Early English Conspirators* auront bientôt gain de cause. Quant à nous, nous souhaitons ardemment ² voir lever un interdit aussi humiliant pour l'amour-propre national que de nature à justifier certains reproches d'arriérisme égoïste, qui reviennent à des moments donnés et dont la vieille université à l'air de se soucier trop peu.

G. DUFLOU.

¹ *Revue internationale de l'Enseignement*, 1892, II, 343.

² Ces espérances se sont assez vite réalisées. L'*Academy* du 9 décembre 1893 nous apporte la nouvelle que la Congrégation a enfin voté, par 110 voix contre 70, le statuts concernant l'*honour school d'anglais*.

UNE VISITE AU GYMNASSE DE GIESSEN.

J'ai visité le gymnase de Giessen vers la fin du mois de septembre 1891. C'était justement la rentrée des classes après les vacances d'été. Si j'avais eu le choix, j'aurais préféré une autre époque; car il me semble que, pour tirer d'une telle visite toute l'instruction qu'elle peut donner, et pour bien juger d'un établissement, il faut le voir en pleine fonction au milieu d'un semestre. Toutefois le moment n'a pas été aussi mauvais que je l'avais appréhendé. Cela s'explique par deux raisons. D'abord, à Giessen, comme presque partout en Allemagne, l'année scolaire ne commence pas en automne, mais au printemps, et ensuite, grâce à des dispositions excellentes, l'enseignement se donnait dès la première leçon comme s'il n'y avait pas eu d'interruption. C'est seulement aux réponses des élèves qu'on pouvait voir par ci par là qu'il devait avoir été suspendu pendant un intervalle assez long.

Le directeur du gymnase, M. H. Schiller, une des autorités allemandes les plus distinguées en matière de pédagogie et connu aussi à l'étranger pour ses nombreux travaux dans ce domaine ¹, m'a fait le meilleur accueil et m'a fourni, avec un réel empressement et au-delà même de ce que j'ai désiré, les renseignements qui pouvaient m'être utiles. A mon arrivée, il m'a présenté au corps professoral réuni dans la salle des conférences, et il m'a remis un tableau des leçons pour que je choisisse moi-même celles auxquelles je jugerais bon d'assister. J'ai eu aussi entre les mains plusieurs *plans d'études spéciaux* (*Speziallehrpläne*). Ces plans fixent exactement et en détail les matières du programme dans une classe et exposent en même temps la méthode à employer. Ils sont de deux espèces : ou bien ils sont faits au point de vue d'une branche déterminée et règlent l'enseignement de cette branche pour

¹ Je me contente de citer ici son ouvrage principal : *Handbuch der praktischen Pädagogik für höhere Lehranstalten*, 2^e éd. Leipzig, 1890.

toutes les classes, ou bien ils sont faits au point de vue d'une classe déterminée, et alors ils s'occupent de toutes les branches enseignées dans cette classe. Enfin la bibliothèque du gymnase, qui est riche en ouvrages pédagogiques, m'a été accessible pendant toute la durée de mon séjour.

Les professeurs ne m'ont pas moins bien reçu que le directeur. Il était facile de constater qu'ils étaient habitués à voir des étrangers assister à leurs cours, et il ne me semblait pas que cette présence leur fût désagréable ou qu'elle les gênât. Avant chaque leçon, on avait soin de me mettre au courant en m'en expliquant, dans un entretien de quelques minutes, et l'objet et la place qu'elle occupait dans une série méthodique. J'ai trouvé cette sorte d'orientation très utile. Non seulement elle donne une idée de la marche générale de l'enseignement et facilite l'intelligence de la matière qui va être traitée, mais elle permet encore de juger mieux le maître lui-même.

Je voulais apprendre à connaître la façon dont on enseigne dans le célèbre gymnase de M. Schiller les langues et l'histoire ¹. Malheureusement je disposais de peu de temps, et je n'ai pu assister en somme qu'à dix-sept leçons, à savoir : six leçons de latin, quatre leçons de grec, deux leçons de français, deux leçons d'allemand, deux leçons d'histoire et une leçon de géographie. Toutes les leçons que j'ai eu le bonheur d'entendre, étaient bonnes et avaient chacune leur mérite. Mais je ne considère pas comme l'objet de ce rapport de résumer un nombre plus ou moins grand de leçons. Je me propose plutôt de mettre en lumière les principes fondamentaux et de fixer les traits caractéristiques qui distinguent l'enseignement tel qu'il existe en fait dans l'école que j'ai visitée. A cet effet, il suffira d'analyser les leçons qui m'ont paru particulièrement significatives et porter le plus clairement l'empreinte de la méthode appliquée à Giessen.

¹ J'étais venu également pour étudier l'organisation du *séminaire pédagogique* annexé au gymnase; mais j'ai décidé d'en parler dans un article à part.

I.

Voici donc d'abord les leçons disposées d'après les différentes branches.

LEÇONS DE LATIN.

1. (V^e) ¹.

Cette leçon a eu lieu le jour même de la rentrée à 9 heures du matin. On répète le morceau suivant déjà traduit avant les vacances :

De Tyrtæo ².

Quum bellum, quod Lacedaemonii cum Messeniis gerebant, diu traheretur, illi Delphos miserunt legatos, qui oraculum consulerent. Responsum his ab Apolline est: Non vincetis, nisi ducem arcessiveritis Athenis. Obediverunt oraculo, nec frustra ducem ab Atheniensibus petierunt. At qualem acceperunt? Poëtam, claudum altero pede prorsusque ignarum rei militaris, cui nomen erat Tyrtæo. Primo igitur putabant Lacedaemonii, deceptos se esse a deo. Mox tamen intellexerunt, optime eum rebus ipsorum prospexisse; carminibus enim Tyrtæi adeo inflammati sunt militum animi, ut splendidissimam victoriam reportarent de hostibus et bellum conficerent felicissime.

Avant d'aborder le morceau lui-même, le professeur demande (en allemand) quelles étaient les qualités propres au caractère des Lacédémoniens, qu'il compare aux anciens Germains. Il passe de là aux guerres de Messénie. Un élève, qui vient se placer devant toute la classe, fait le récit de la seconde guerre messénienne. Ce récit terminé, les autres sont invités à en faire la critique tant pour le fond que pour la forme. Ils trouvent que leur camarade a reproduit trop littéralement la narration du livre, et, pour la forme, à part plusieurs détails, ils lui reprochent surtout l'emploi incorrect du

¹ Je rappelle au lecteur que, dans les gymnases allemands, il y a neuf classes, à savoir : la VI^e, la V^e, la IV^e, la III^e inférieure, la III^e supérieure, la II^e inférieure, la II^e supérieure, la I^e inférieure, la I^e supérieure. L'enseignement du latin commence en VI^e, celui du grec en III^e inf. et celui du français en IV^e (G.-Duché de Hesse).

² Dr. H. SCHMIDT, *Elementarbuch der lat. Sprache*, Neu-Strelitz, 7^e éd. p. 90.

parfait, qu'il aurait dû remplacer par l'imparfait (le passé défini). Le professeur montre donc que le parfait latin correspond souvent à l'imparfait allemand.

Ensuite on lit et on traduit le morceau sur Tyrtée à livre ouvert. A la fin de chaque proposition, la correction se fait par les élèves eux-mêmes. Puis, les livres étant fermés, la pièce est analysée. A l'aide du professeur, on parvient à établir qu'elle comprend cinq parties, dont les titres que voici sont écrits sur le tableau noir : 1) Consultation de l'oracle de Delphes par les Lacédémoniens; 2) Réponse d'Apollon; 3) Obéissance à l'oracle; 4) Portrait de Tyrtée; 5) Victoire des Lacédémoniens due à l'intervention de Tyrtée.

Enfin le professeur propose un petit thème oral tiré du récit qui vient d'être interprété en allemand. Il prononce lentement chaque proposition. Voici la première : On sait que les Lacédémoniens ont envoyé des députés à Delphes. Le texte allemand est répété par un élève, et, après un instant de réflexion laissé à la classe, un autre est chargé de la traduction en latin. Celle-ci est corrigée et répétée par plusieurs élèves. Entretemps une autre traduction avait été écrite sur le tableau noir. Elle est également corrigée. Le procédé était le même pour toutes les autres propositions.

2. (III^e inf.).

Le sujet était un thème oral tiré d'un chapitre de César (*De bello Gallico*, I, 31) qui avait été traduit dans la leçon précédente. Il roulait sur l'emploi des temps et des modes, mais servait également à répéter la syntaxe des cas. Voici le texte latin tel qu'il a été constitué définitivement :

1. *Divitiacus Aeduus : Jurejurando, inquit, obstricti sumus, ne auxilium a Romanis petamus.* 2. *Nam Germani, cum Rhenum transgressi sunt, nos sub potestatem suam redegerunt.* 3. *Cum Germani vicerant, novae manus Rhenum transibant.* 4. *Germani praecaverunt, ne quis Romanis supplicaret.* 5. *Sed erant qui victores effugissent.* 6. *In eis erat Divitiacus. Itaque a Caesare petiit, ut se ipsos juvaret.*

Le professeur prononce d'abord la proposition allemande, qui est répétée par un élève. Puis il dit : Réfléchissez ! Après quelques instants, un autre élève essaie la traduction, et

finale-ment celle-ci est corrigée, sous la direction du maître, par la classe. Les observations et les corrections les plus importantes qui ont été nécessaires, sont les suivantes :

1. Les temps primitifs d'*obstringo*. — L'idée finale (*ne*) se trouve-t-elle dans le verbe ou dans la proposition? — Pourquoi faut-il le présent *petamus*? — Que signifie en latin : Je demande ton secours? — Traduisez en employant le verbe *rogare*. — Que signifie avec ce verbe : Je te demande cela? — Donnez la règle sur la construction du verbe *rogare*.

2. Les élèves ne connaissent pas l'expression *sub potestatem redigere*. — Pourquoi doit-on dire *potestatem suam* et non *potestatem eorum*? — Pourquoi la conjonction *cum* régit-elle ici l'indicatif? (= dès que) — Traduisez : Les Germains tentèrent de nous réduire sous leur puissance (Imp. *de conatu*). —

5. On traduit : *transiverant* et *transībant* (*sic!*). — Pourquoi doit-on mettre l'imparfait de *transire*?

4. Les temps primitifs de *caveo* (Réponse : *cav-u-i*). — Quels sont les verbes qui régissent le datif? — Citez l'exemple-type (*Themistocles persuasit Atheniensibus, ut navibus se defenderent*). — Quand emploie-t-on avec *persuadeo* la conjonction *ut*, et quand emploie-t-on l'accusatif avec l'infinitif?

5. Pourquoi met-on le subjonctif *effugissent*? Plusieurs élèves ne le savent pas. — Quelles espèces de propositions peuvent être remplacées par des propositions relatives? Le professeur donne des exemples : On envoya des gens pour explorer la contrée. Quelqu'un répond : *Missi sunt ... regionem explorare*. — Traduisez : Les Gaulois méritaient qu'on vint à leur secours. Réponse : *Galli auxilio digni erant*. — Comment peut-on dire autrement? Réponse : *G. d. erant qui jurentur*. — Quelle est la double construction de *dignus*? — Citez l'exemple-type. — De quelles manières différentes peut-on rendre en latin cette proposition : On vient à mon secours (*juvare aliquem, auxilio venire, subvenire alicui*)? — Ici les élèves m'ont étonné par la sûreté et la justesse de leurs réponses.

6. L'élève qui doit traduire fait les fautes suivantes : *Caesarem, eos* (au lieu de *se ipsos*). — Les temps primitifs et la construction de *peto*. — Comment doit-on traduire : de venir à leur secours? — Pourquoi *leur* doit-il être rendu par *se ipsos*?

3. (II^e inf.).

Cette leçon avait pour objet la correction d'un thème écrit, d'un *extemporale*, comme disent les Allemands, qui avait été fait en classe le jour précédent. Ce thème présentait un ensemble et se rapportait à la guerre de Mithridate. Car un des centres principaux de l'enseignement en seconde inférieure est constitué par l'Asie-Mineure ¹, et c'est à ce point de vue qu'on a choisi pour sujets de lecture et d'interprétation l'histoire d'Alexandre le Grand de Quinte-Curce, l'anabase de Xénophon et le discours de Cicéron sur la loi Manilia. On venait justement de faire l'introduction à ce dernier discours.

Le procédé adopté fut en général semblable à celui que j'avais vu pratiquer pour le thème oral et que j'ai décrit sous le numéro 2, p. 116. Mais il offrait cependant quelques particularités. D'abord, le professeur me paraissait très bien savoir quelles fautes chacun avait faites, et, par conséquent, il adressait toujours ses questions à ceux qui avaient le plus besoin d'être interrogés. Ensuite, si quelqu'un avait péché d'une manière particulièrement grossière contre une règle de grammaire élémentaire, il lui enjoignait de revoir la règle oubliée dans son manuel et de la transcrire, avec l'indication du paragraphe, dans un cahier à part, qu'il appelait le cahier des corrections (*Korrekturheft*). De cette façon les élèves pouvaient avoir toujours devant les yeux tous leurs côtés faibles. Mais je voyais qu'outre ce cahier, ils avaient encore un cahier d'expressions (*Sammelheft*), dans lequel ils notaient les phrases latines particulières. C'est seulement après que le thème oral fut achevé que le professeur remit les cahiers ² entre les mains des écoliers, en les invitant à demander les éclaircissements dont ils auraient encore besoin. Mais personne ne se présenta.

Le reste de la leçon fut occupé à répéter l'introduction

¹ Voir aussi Schiller : *Die einheitliche Gestaltung und Vereinfachung des Gymnasialunterrichts unter Voraussetzung der bestehenden Lehrpläne*, Halle, 1890, p. 88 et p. 97.

² En Allemagne tous les devoirs sont écrits dans des cahiers (d'une étendue médiocre d'ailleurs) et pourvus de numéros d'ordre. Les feuilles volantes y sont inconnues.

au discours *De Imperio Gn. Pompei*. Mais au lieu de faire répéter cette introduction telle qu'il l'avait donnée, le professeur se borna à un point spécial. Il proposa à la classe le sujet suivant : Les Romains et Mithridate. Il chargea un élève, qui monta en chaire, de développer ce sujet, et imposa à deux autres l'obligation de soumettre l'exposé de leur condisciple à un examen critique. Je fus frappé de la manière dont la matière avait été traitée. Aussi les critiques vanterent-ils la disposition claire, le style souple et le débit facile; mais ils trouvaient beaucoup de choses à reprendre au fond.

4. (I^e sup.).

Les élèves avaient à préparer la première épître d'Horace, depuis le vers 62 jusqu'à la fin. On traduit d'abord les vers 52 à 62, puis le professeur demande si, pour le reste, il y a des choses qui n'ont pas été comprises. Plusieurs passages étant indiqués, il les explique brièvement, mais de manière à faire trouver cette explication par ceux qui n'ont pas pu y réussir chez eux, plutôt qu'il ne la donne lui-même. Voici les passages ainsi expliqués :

V. 67. *lacrimosa poemata Pupi.*

V. 68/69. (*Isne tibi melius suadet qui*)

An qui Fortunae te responsare superbae

Liberum et erectum praesens hortatur et aptat?

V. 81. *Esto aliis alios rebus studiisque teneri.*

V. 84. *lacus et mare sentit amorem*

Festinantis heri.

V. 89. *Si non est, iurat bene solis esse maritis.*

V. 90. *Quo teneam voltus mutantem Protea nodo?*

Pour ce dernier vers, le professeur désire savoir quel auteur parle encore de Protée, et il montre qu'il s'agit ici d'une locution proverbiale. Enfin il propose à son tour quelques passages difficiles et en exige une interprétation, par ex. du vers 101 :

Insanire putas sollemnia me neque rides.

Tout ceci n'avait pour but que de préparer la traduction en langue allemande, qui est faite et corrigée tout de suite par les élèves. On connaît la fin de l'épître, v. 106 :

Ad summam : sapiens uno minor est Jove, dives,

*Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,
Praecipue sanus, nisi cum pituita molestat.*

Sans entrer dans des détails, le maître se contente de rappeler les endroits semblables des satires et du *De oratore* de Cicéron, qu'on avait déjà vus en classe, et, en indiquant encore d'autres sources, il demande, pour la fois prochaine, à un élève un rapport sur " le paradoxe stoïcien „.

Il m'a semblé que cette première version n'était que provisoire et destinée à être remplacée par une version définitive après l'interprétation approfondie, qu'on a abordée ensuite. Au commencement du poème, Horace se compare lui-même à un gladiateur. C'est cette comparaison qu'un élève explique très bien dans un discours suivi et en énumérant tous les points essentiels qui se rapportent au métier de gladiateur. Mais personne ne sait qui organisait à Rome les jeux publics, et voilà pourquoi quelqu'un est chargé d'exposer dans la leçon subséquente " les attributions des magistrats curules „. De là on passe à la seconde comparaison (v. 8, 9.), qui est empruntée aux courses, et on montre sa relation avec la précédente. Après avoir encore déterminé le sens des " *cetera ludicra* „, (v. 10) et spécifié tous les objets de la poésie lyrique du poète, on termine en résumant l'idée générale des vers 1-12 comme suit : Horace, vieillissant, voudrait comme un gladiateur se retirer à temps et se consacrer à la philosophie.

LEÇONS DE GREC.

5. (III^e inf.)

L'enseignement du grec, qui commence en troisième inférieure à Pâques, était avancé jusqu'aux radicaux de la troisième déclinaison terminés par une voyelle.

On répète d'abord un morceau intitulé le Sphinx¹ et qui roule sur les neutres en *ος*. Le texte grec est lu et traduit en allemand. Puis les livres sont fermés, et le professeur se met à interroger sur les formes. Tantôt il demande aux élèves de lui donner un cas déterminé d'un substantif grec, tantôt il cite une forme de la langue maternelle et les élèves doivent

¹ ВАСНОВ. *Griechisches Elementarbuch*, Gotha, Perthes, 1883.

répondre par le grec, tantôt enfin il cite une forme grecque et les élèves doivent répondre par l'allemand.

Cet exercice achevé, on passe à un nouveau morceau qui a pour titre : Polynice et Tydée. On en traduit les propositions suivantes :

Μετὰ τὴν τῆς ὄψεως πῆρωςιν ὁ Οἰδίπους ἐκ τῆς πόλεως φεύγων μετὰ τῆς θυγατρὸς Ἀντιγόνης ἐκέτης καθέζεται εἰς Κολωνὸν τῆς Ἀττικῆς. Ἐκεῖ γὰρ τῶν Ἐρινύων ἱερὸν ἐστὶν ἄλλος. Τὸν δὲ γέροντα βαρέσι πάθει πιεζόμενον Θησεύς, ὁ τότε τῆς Ἀττικῆς βασιλεὺς, προσδέχεται καὶ σφύζει. Ὁ δ' ἐν βραχεὶ χρόνῳ ἀποθνήσκει.

Mais avant d'en commencer la version, le maître raconte brièvement toute l'histoire en posant par ci par là des questions sur des détails que les élèves sont censés connaître par l'enseignement antérieur, et il fait résumer et récapituler son récit. La version elle-même n'était pas préparée à domicile. Je me suis convaincu qu'on n'avait pas même encore appris la déclinaison des radicaux terminés par une voyelle, laquelle formait l'objet propre de l'exercice. Voici donc comment on procédait : Un écolier lit une proposition, et il la construit en commençant par le verbe. Mais au fur et à mesure qu'il avance, le professeur demande la signification et la fonction des mots connus et fait chercher par lui et ses camarades les mots inconnus dans le vocabulaire qui est annexé au manuel. Ces mots sont inscrits à l'instant même dans un cahier à part. Pour les substantifs, on prend soin d'ajouter régulièrement le génitif et le genre. Les formes nouvelles, on les trouve par analogie et au moyen de la syntaxe. Ainsi, par exemple, dans la première proposition, dès qu'on sait que *τὴν πῆρωςιν* est un accusatif, il est facile de voir que la terminaison de cet accusatif est *ν*, et, dès qu'on sait que *τῆς ὄψεως* est un génitif, on peut, avec un peu de direction, réussir à découvrir la forme du nominatif. C'est seulement après qu'on a construit la phrase et noté tous les termes nouveaux qu'on passe à la traduction. Il est donc vrai de dire que la préparation se fait entièrement en classe et que le travail à domicile se réduit à la répétition.

J'ai observé absolument le même procédé dans une seconde leçon de grec, dont je vais parler maintenant.

6. (III^e sup.).

Les élèves de la troisième supérieure venaient d'entamer la lecture de l'anabase de Xénophon. Ils avaient encore vu le premier chapitre avant les vacances. C'est ce chapitre qui est analysé et résumé en allemand, puis on passe au deuxième chapitre. Le professeur dicte les mots suivants : *δοκῶ, ἄνω, παντάπασιν, τὸ βαρβαρικόν, τὸ ξενικόν, συναλλάττω, προίστημι, πλήν*, et il y ajoute les significations en ramenant chacune à un sens fondamental et en tâchant de tirer autant de profit que possible du savoir des élèves, qui parviennent à trouver eux-mêmes les sens de *προίστημι*, de *τὸ ξενικόν*, etc. Après avoir répété un certain nombre de mots qu'il suppose connus, il examine et explique quelques constructions difficiles, notamment celle-ci : *παράγγelli τῇ Κλέαρχῳ λαβόντι τὸ στράτευμα ἔκειν*. C'est alors seulement que les écoliers ouvrent leurs livres. On commence la traduction par la proposition qui contient la difficulté expliquée. Pour faciliter encore davantage le premier essai, le professeur écarte toutes les incidentes et borne le travail à la proposition principale. Dans cette proposition : *καὶ Ξενία τῇ Ἀρχάδι ὃς αὐτῇ προεστῆκει τοῦ ἐν ταῖς πόλεσι ξενικοῦ, ἔκειν παράγγelli λαβόντα τοὺς ἄνδρας πλήν ὅποσοι ἱκανοὶ ἦσαν τὰς ἀκροπόλεις φυλάττειν*, il fait traduire d'abord *Ξενία τῇ Ἀρχάδι ἔκειν παράγγelli λαβόντα τοὺς ἄνδρας*, et il montre la différence syntaxique entre *λαβόντι* et *λαβόντα*, puis seulement il s'occupe des incidentes. D'ailleurs, s'il exige d'abord une version littérale, il la remplace tout de suite, à l'aide des élèves, par une version libre et conforme au génie de la langue maternelle. Et je dois ajouter ici que ce même soin d'un allemand correct et même élégant, je l'ai vu se manifester dans toutes les leçons et dans toutes les classes sous les formes les plus diverses.

7. (II^e sup.).

Un principe particulier de l'enseignement dans les gymnases allemands, c'est qu'on tient à lire et à expliquer certaines œuvres classiques en entier. Notamment on a attaché toujours une grande importance à ce que les élèves vissent toute l'Iliade et toute l'Odyssée. Pour rendre la chose possible, on a généralement recours à la lecture à domicile, qui vient ainsi

se placer à côté de l'interprétation approfondie faite en classe. Voici la distribution pour l'Odyssée telle qu'elle existe à Giessen ¹.

A.) II^e inf.

Lecture à l'école : L. I, III (v. 1 à 252), IV, VII, VIII (v. 1 à 132).

Lecture à domicile : L. II, III (v. 253 jusqu'à la fin), V, VI, VIII (v. 133 jusqu'à la fin).

B.) II^e sup.

Lecture à l'école : L. IX, XII, XIV (v. 149 jusqu'à la fin), XV, XVII (v. 1 à 491), XIX, XXII, XXIV.

Lecture à domicile : L. X, XIII, XIV (v. 1 à 148), XVI, XVII (v. 492 jusqu'à la fin), XVIII, XX, XXI, XXIII.

Dans ce système, la difficulté consiste à s'assurer si la partie imposée a été lue réellement dans l'original et étudiée d'une manière sérieuse. A cet effet, le professeur communique d'ordinaire dès le commencement d'un trimestre le plan de ses leçons aux élèves et leur fixe ainsi le temps où ils doivent avoir fini la lecture particulière d'un chant. Sitôt que ce temps est arrivé ou que l'interprétation approfondie a abouti à l'objet de cette lecture, il contrôle celle-ci en classe, de sorte que ce contrôle se présente comme la suite naturelle de l'enseignement antérieur. Le hasard a voulu que j'aie assisté à une leçon destinée à vérifier la lecture à domicile du XXI^e chant de l'Odyssée. On y avait déjà consacré une heure (*Od.* XXI, v. 1-241); il restait donc la seconde partie (v. 242-434). Le procédé m'a paru assez simple, mais parfaitement adapté à son but. Le professeur a fait traduire les plus beaux passages (v. 241-255; 275-285; 330-342; 359-380; 392-434, en tout cent vers); pour les autres, il s'est contenté de les faire résumer, au fur et à mesure qu'il avançait. De cette façon il a pu voir en une leçon environ deux cents vers, et il a encore trouvé le temps de poser plusieurs questions sur la langue et sur les antiquités homériques.

¹ Voir Schiller, *Die einheitliche Gestaltung*, etc., p. 91 et p. 101.

LEÇONS DE FRANÇAIS ¹.8. (IV^e).

L'enseignement du français commence, avec quatre heures par semaine, en quatrième. Quand j'ai fait ma visite au gymnase, les élèves de quatrième avaient donc appris cette langue pendant un semestre. Dans la leçon à laquelle j'ai assisté, on s'est occupé du passage que voici tiré d'un morceau intitulé Nice.

“ Le nom même de Nice réveille aussitôt dans l'esprit l'idée d'un climat exceptionnel de douceur et de salubrité, et c'est en multitude que les malades vont demander au ciel de Nice un prolongement de leur vie. Les montagnes qui abritent au nord le littoral de Nice et qui lui forment un si bel amphithéâtre de sommets, le garantissent du climat extrême, âpre en hiver, brûlant en été, qui règne de l'autre côté des Alpes, dans les plaines du Piémont.

La douce température de Nice fait éclore tant de fleurs et donne une puissance de végétation merveilleuse à des plantes difficiles à conserver dans les serres du nord de la France; elle profite également à l'homme et peut souvent lui rendre un renouveau de force. La chaleur moyenne de Nice est égale à celle de Rome; la température d'hiver y descend rarement au-dessous du point de glace „.

On répète d'abord le premier alinéa, qui avait déjà été expliqué. Il est lu par plusieurs écoliers et traduit en allemand. Ensuite le professeur pose en français les questions suivantes, qui se rapportent au fond: 1. Qu'est-ce que le nom même de Nice réveille dans l'esprit? 2. Quels sont ceux qui demandent au ciel de Nice un prolongement de vie? 3. Pourquoi les malades vont-ils à Nice? 4. Qu'est-ce que les malades demandent au ciel de Nice? 5. Où règne un climat extrême? A chacune de ces questions les élèves répondent en français et par une phrase complète. De plus, dès que la première réponse est donnée, la question et la réponse sont écrites toutes deux au tableau noir, et, pendant ce temps, on s'exerce à la déclinaison des

¹ Je résume ici quelques leçons de français et d'allemand pour montrer la manière dont on enseigne à Giessen les langues vivantes étrangères et la langue maternelle.

substantifs *le nom* et *l'idée* ¹. La deuxième question est également écrite au tableau avec la réponse, et ici le professeur profite de l'occasion pour faire conjuguer le présent du verbe *demandar*. Il fait passer la proposition entière par toutes les personnes (je demande au ciel de Nice un prolongement de ma vie, tu demandes, etc.), d'abord dans l'ordre grammatical, puis sans observer cet ordre, et il finit en exigeant l'épellation des terminaisons (e, es, e, etc.)

Ensuite on corrige les phrases écrites au tableau et on passe au second alinéa. Les livres de lecture, fermés jusqu'ici, sont ouverts. Puisqu'il s'agit d'un passage nouveau, le maître commence par dicter les mots, que les élèves doivent noter dans le " cahier de préparation ". Mais au lieu de leur indiquer les significations, il a soin plutôt de les leur suggérer, soit au moyen du latin (doux, ce, *dulcis*; tant, *tantum*; fleur, *flos*, *ris*) soit au moyen d'un mot étranger de la langue allemande (végétation, *Vegetation*). Pour la version elle-même, qui suit, il ne fait pas lire le texte, mais, les manuels étant de nouveau fermés, il prononce lentement et distinctement chaque proposition, et c'est ainsi que les élèves les traduisent une à une, sans connaître l'original autrement que par l'ouïe.

Après qu'ils ont encore résumé l'alinéa en allemand, ils s'exercent à la prononciation des mots nouveaux sur un tableau de lecture, en épelant en chœur chaque mot, d'abord d'après les sons, puis d'après les syllabes (fl-eu-r; v-é-g-é-t-a-t-i-o-n; fleur, vé-gé-ta-ti-on).

Finalement le maître donne lui-même une traduction modèle, qui est répétée par un élève, et il lit tout le passage à haute voix et avec expression.

9. (III^e inf.).

Dans cette leçon, on lit et traduit d'abord le morceau suivant :

" Charlemagne, protecteur des lettres ".

" Charlemagne ne négligea rien pour faire fleurir les sciences et les lettres dans son empire. Il s'attacha les hommes les plus distingués de son siècle et les combla de libéralités et

¹ Pour la méthode observée voir plus haut 5, p. 120.

d'honneurs. Tels furent entre autres Alcuin et Eginhard. Il nous reste du dernier une vie du grand homme dont il fut le secrétaire. Il engagea le clergé à instruire les enfants pauvres et établit à cet effet dans les villes et les campagnes des écoles où l'on enseignait gratuitement la lecture, l'écriture, le calcul et le chant. Dans les monastères on s'occupait de la transcription des ouvrages anciens; Charlemagne encouragea cet art utile qui nous a conservé les chefs d'œuvre de nos littératures classiques. Pour exciter l'émulation parmi les jeunes gens, l'empereur allait lui-même visiter les écoles et prévenait les enfants des nobles qu'ils ne devaient à l'avenir compter que sur leur travail, parce qu'il ne nommerait aux charges publiques que ceux dont le mérite serait reconnu „

Ensuite les livres sont fermés, et un élève raconte en allemand ce qu'on vient de traduire. Cela fait, le professeur propose sur ce texte un thème oral d'imitation. Il avait choisi pour sujet : Laurent de Médicis, et il me semblait suivre l'original aussi près que possible. A cette occasion, il pose aussi des questions de grammaire, et il développe quelques règles nouvelles. Le procédé était absolument inductif. Ainsi pour cette proposition : Il nous reste du dernier (de Fabroni) une vie du grand homme *dont il fut le secrétaire*, les élèves sont amenés à trouver eux-mêmes la différence de l'allemand et du français et à énoncer la règle ¹. Afin de la saisir complètement, chacun est obligé d'apporter pour la fois prochaine deux exemples où elle est appliquée. La leçon se termine par des questions posés en français sur le morceau interprété et par le récit que fait un élève, à la première personne, de ce même morceau.

LEÇON D'ALLEMAND.

10. (1^{re} sup.).

Pour l'allemand, j'ai eu le bonheur d'entendre justement la première leçon sur l'Iphigénie de Goethe. Pendant le semestre précédent, on avait interprété *Goetz* et *Egmont*. (Les élèves pouvaient donc être familiarisés jusqu'à un certain

¹ On dit en allemand: *dessen Geheimschreiber er war*. Dans les propositions relatives commençant par *dessen* (dont), il y a donc inversion et omission de l'article devant l'attribut ou le complément direct.

degré avec le poète et particulièrement avec l'analyse dramatique). Ils avaient eu à lire pendant les vacances la pièce en entier et à réfléchir sur les éléments de l'introduction. Aussi cette introduction fut-elle faite moins par le professeur que par les élèves sous la direction du professeur, qui suivit partout la méthode *dialogique* ou, si l'on veut, *érotématique*. Les points qu'on traita de cette manière, sont : 1) L'origine du drame; 2) le genre du drame; 3) les thèmes (principaux et accessoires); 4) les personnages et les actions; 5) les unités. A cette introduction proprement dite on ajouta, dans cette leçon, un examen de l'exposition et l'interprétation de la première scène. Partout, d'ailleurs, le maître tâcha de faire des rapprochements et de mettre à profit les connaissances acquises dans l'explication de *Goetz* et d'*Egmont*.

I. Origine du drame. Un élève raconte cette origine en insistant sur le séjour du poète en Italie et sur l'influence que ce séjour a exercée sur lui. Pour exposer la chose comme il l'a fait, il m'a semblé qu'il devait avoir lu, du moins en partie, le voyage en Italie de Goethe.

II. Genre du drame. On établit que le drame présente des caractères différents de ceux de *Goetz* et d'*Egmont*. Il y a très peu d'action extérieure, et, en tout cas, l'action intérieure est l'essentiel. Voilà pourquoi on le range dans la catégorie des "dramas psychologiques", tandis que *Goetz* et *Egmont* sont des "dramas historiques".

III. Les thèmes. Les thèmes principaux (*die Hauptthemata*¹⁾ sont : 1) Le retour d'Iphigénie dans sa patrie; 2) la guérison d'Oreste; 3) la purification de toute la maison des Atrides. Mais, dans un drame, on s'attend aussi à voir une représentation de l'héroïsme. Nous l'y trouvons en effet sous un triple aspect. Dans Iphigénie, qui est la véritable héroïne de la pièce, c'est l'héroïsme de la femme, l'héroïsme de la lutte intérieure. Dans Oreste, c'est d'abord l'héroïsme de la résignation, puis l'héroïsme naissant des grands exploits. Enfin on ne peut

¹ Il est très difficile de traduire cette expression en français. Par "*Thema*", les critiques allemands entendent les différents aspects, les différents côtés, problèmes ou questions, que présente le sujet. Ce sont les différents éléments de l'idée complexe d'un drame.

méconnaître que l'héroïsme de toute la maison des Atrides forme comme le fond de ce qui se passe sur la scène.

Outre ces thèmes principaux, on distingue les thèmes accessoires suivants : 1) La fidélité et l'attachement aux amis (Oreste et Pylade), à la famille et au bienfaiteur (Iphigénie); 2) l'honneur chevaleresque (Oreste et Thoas); enfin 3) la pureté et la sincérité (Iphigénie).

IV. Les personnages et les actions. Il y a quatre grandes actions : 1) L'action de Thoas et d'Arcas. Leur but est de retenir Iphigénie en Tauride et de sacrifier Oreste à la déesse. 2) L'action d'Oreste et de Pylade. Ceux-ci ont l'intention de ramener de force la statue de Diane et Iphigénie elle-même. 3) L'action d'Iphigénie, qui doit résoudre le conflit entre les deux partis opposés, mais qui, en même temps, doit remplir certaines autres missions (p. ex. abolir les sacrifices humains et purifier les Tantalides). 4) L'action invisible émanant des dieux (d'Apollon et de Diane), qui changent en bénédiction la destinée terrible qui persécute les fils d'Atrée.

V. Les trois unités. Dans *Goetz* et dans *Egmont* Goethe n'a observé ni l'unité de temps ni l'unité de lieu. Même l'unité d'action est quelque peu altérée dans le premier drame par le personnage de Weisslingen et dans le second par les personnages du duc d'Albe et de Claire. Mais dans *Iphigénie* ces trois unités sont observées avec la dernière rigueur, de sorte que, par exemple, la représentation dure à peine plus longtemps que l'action réelle.

Après avoir fait répéter tout ce qui a été dit jusqu'ici sur l'origine de la pièce, les thèmes, les actions et les unités, le professeur passe à *l'exposition*. La première question est de savoir, jusqu'où elle s'étend. Les élèves trouvent qu'elle ne coïncide pas avec le premier acte, mais comprend encore la première scène du second acte. En effet, Oreste et Pylade, qui sont des personnages principaux, ne paraissent pas dans le premier acte, et c'est seulement avec leur entrée en scène que tous les thèmes principaux sont préparés. Quant à la structure du premier acte, on fait voir qu'il se compose de deux dialogues (2. 3.) placés entre deux monologues (1. 4.) et arrangés de telle façon que la deuxième scène prépare la troisième.

Finalement on interprète encore le premier monologue. Voici les points essentiels de cette interprétation :

D'abord le professeur demande pourquoi le poète a placé en tête du drame un monologue. Les élèves finissent par trouver que c'est pour concentrer notre intérêt sur Iphigénie. Le monologue nous fait connaître les dispositions et les affections qui remplissent le cœur de la prêtresse de Diane. Pour obtenir cet effet, la situation est particulièrement bien choisie; car la vue de la mer réveille d'ordinaire les sentiments de l'âme, et l'on a remarqué que les héros d'Homère, dans des moments d'émotion, se rendent sur les bords de l'océan. Cette explication donnée, le professeur lit tout le monologue avec expression. Quelques élèves répètent cette lecture, et l'on finit par une analyse exacte en énumérant tous les sentiments qui sont exprimés dans le discours d'Iphigénie ainsi que tous les détails qu'elle nous apprend sur l'histoire de sa famille.

LEÇONS D'HISTOIRE.

11. (II^e sup.).

La première leçon d'histoire à laquelle j'ai assisté, avait pour objet Tibérius Gracchus. Mais avant de passer à Tibérius Gracchus lui-même, le professeur tâcha de préparer la classe à bien comprendre les réformes proposées par lui et son frère. C'est cette partie de la leçon qui m'a semblé la plus intéressante, non seulement parce qu'elle m'a montré d'une manière frappante que les faits historiques peuvent être plus qu'une pure affaire de mémoire, mais encore parce qu'elle m'a permis d'apprécier les connaissances réelles et le jugement propre des élèves. Elle consistait en effet en un dialogue continuuel entre ceux-ci et le maître, et, au fond, le rôle de ce dernier s'est borné à poser des questions, à rafraîchir la mémoire et à rectifier au besoin les réponses erronées. Voici à peu près comment il a procédé :

Après avoir constaté que la société actuelle est agitée par une lutte violente entre les riches et les pauvres — par ce qu'on est convenu d'appeler la question sociale —, il fait énumérer les différents groupes de pauvres qui paraissent avoir besoin de protection. Les élèves trouvent que ce sont 1) les ouvriers, 2) les paysans, 3) les petits bourgeois, c'est-à-

dire, les petits industriels et commerçants. Ensuite ils essaient d'indiquer ce que l'État a fait jusqu'ici pour chacun d'eux, notamment pour les paysans et les ouvriers. Aux premiers il a voulu venir en aide en établissant des droits d'entrée sur le blé et en fondant des colonies dans les provinces orientales; quant aux seconds, il a voulu les assister en réglant le travail dans les fabriques et en créant, avec le concours obligatoire des ouvriers eux-mêmes et celui des fabricants, différentes caisses qui leur assurent une pension et du secours en cas de vieillesse, d'invalidité, d'accident ou de maladie.

Cela dit sur le temps présent, on passe à l'antiquité. La question sociale y a existé également; elle a surgi d'abord en Grèce, à l'époque de Solon. Un élève décrit les maux auxquels ce législateur devait remédier, et il expose les réformes sociales qu'il a introduites. Mais comme il lui arrive de citer parmi ces réformes le régime timocratique, le professeur saisit cette occasion pour bien établir la différence entre une réforme politique et une réforme sociale. Il soutient, d'ailleurs, en rectifiant la réponse donnée sur un autre point, que la transformation de la monnaie due à Solon était destinée à profiter non seulement aux agriculteurs, en diminuant leurs dettes, mais encore aux commerçants, en les rendant capables de soutenir la concurrence, comme il est prouvé, ajoute-t-il, par le nouvel écrit d'Aristote.

Une situation analogue à celle qui existait à Athènes vers 594, nous la trouvons à Rome cent ans plus tard. Et ici on tâcha de même de l'améliorer par des mesures sociales et politiques. Les réformes introduites en faveur des pauvres, qui étaient en majeure partie de petits cultivateurs, à partir de l'année 494 jusque vers 133 avant Jésus-Christ, sont les suivantes : 1) La création du tribunat. Son côté social est indiqué par le *jus auxilii*; 2) la publication de la loi des XII tables, dans laquelle, p. ex., les lois sévères sur les dettes furent adoucies; 3) la première loi Licinienne, qui facilita d'une manière définitive la libération des débiteurs; 4) les différentes lois agraires et la fondation de colonies : a) La *lex agraria Spuriu Cassia*, non exécutée (486); b) la *lex agraria Flaminia* (232), sur laquelle on donne beaucoup de détails d'après Tite-Live; enfin c) la *lex agraria Licinia* (367). Celle-ci est renouvelée par Tibérius Gracchus.

Arrivé à ce point, le professeur abandonne la méthode dialogique suivie jusqu'alors, et il expose lui-même, dans un langage clair et simple, les réformes de Tibérius Gracchus. Il serait trop long de résumer ici cet exposé, mais je ne puis terminer mon compte-rendu sans dire un mot de la manière dont le devoir fut donné pour la fois prochaine. Il faut savoir que c'est pour la seconde fois que les élèves de cette classe voient l'histoire romaine. On est donc en droit d'exiger d'eux une préparation. Cependant le maître ne se contenta pas de leur désigner le paragraphe à apprendre, mais il indiqua expressément les points principaux qu'ils auraient à étudier, et il appela leur attention sur plusieurs détails difficiles ou particulièrement importants en ajoutant de petits commentaires là où la chose paraissait nécessaire. Si une préparation doit être utile et fructueuse, il me semble que c'est la seule manière dont on peut l'imposer.

12. (I^e inf.).

La seconde leçon d'histoire que j'ai entendue était consacrée au règne de l'empereur Henri III (1039-1056). Son but était d'approfondir la connaissance de ce règne, qui avait déjà été exposé dans ses traits essentiels.

Après une répétition d'ensemble faite par un élève, le professeur se met à poser des questions de détail. Le premier groupe de questions a trait à la politique générale et extérieure de Henri III. On énumère les pays que cet empereur a ajoutés à l'empire (la Pologne, la Bohême, la Hongrie, ses vues sur la France), et, à cette occasion, on rafraîchit la mémoire au sujet des luttes des Allemands contre les Slaves et des invasions des Hongrois. De là on passe à la conduite que l'empereur observa à l'égard de l'Église. Elle peut se résumer en cette phrase : il veut dominer l'Église, mais il favorise néanmoins les tendances de l'ordre de Cluny (*die Cluniacensischen Bestrebungen*). La mention de ces tendances donne lieu à deux séries de questions. D'un côté, le professeur demande si de semblables tendances ont déjà existé dans l'Église antérieurement à cette époque. On les trouve représentées dans les Décrétales du Pseudo-Isidore, et on établit les rapports de ces décrétales avec les tendances de l'ordre de Cluny. D'autre part, il s'agit de savoir quelle raison

l'empereur avait de favoriser les tendances de cet ordre, qui ne visait à rien moins qu'à la souveraineté du pape dans les affaires temporelles. La raison se trouve dans l'état social de l'empire et dans la nécessité du concours de l'Église pour l'établissement et le maintien de la paix intérieure (*treuga dei*). Ici la discussion se porte sur la législation et l'organisation judiciaire au moyen-âge, qu'on explique en les rapprochant des institutions contemporaines. On note les défauts de cette organisation, le manque d'un code écrit, on rappelle les commencements de la rédaction de tels codes (*lex salica*, *lex Burgundionum romana*) et on conclut que l'État, en cette matière, a fait une grave omission, pour laquelle il est réduit maintenant à chercher du secours auprès de l'Église.

Enfin c'est la politique intérieure de l'empereur qui est examinée et comparée avec celle de ses prédécesseurs. L'objet principal de la politique intérieure des rois et empereurs d'Allemagne, c'est de faire reconnaître leur autorité par les grands dignitaires et de constituer l'unité de l'empire. Dès le commencement de l'histoire ils ont à combattre contre ce que le professeur a appelé " les tendances centrifuges ". Les élèves rappellent à ce sujet les luttes de Conrad le Salique avec Arnoul (II) de Bavière, les efforts de Henri l'Oiseleur pour créer un État fédératif et une armée royale, et ceux de Conrad II, qui aurait voulu réunir les grands fiefs à la couronne et supprimer le pouvoir ducal. L'empereur Henri III suit une conduite opposée à celle de ce dernier et reprend plutôt les idées d'Othon I^{er} : il laisse subsister les duchés, mais il en confère le gouvernement, non à des princes nationaux, mais à des princes étrangers au pays et qui lui étaient dévoués. Par ce moyen il croyait empêcher que les ducs ne devinssent héréditaires et indépendants. Cette politique n'a pas réussi; elle fut continuée néanmoins par la régente et par Henri IV, et rendit finalement la guerre avec les Saxons inévitable.

LEÇON DE GÉOGRAPHIE.

13. (V°).

Le programme de la géographie porte en cinquième la géographie de l'Allemagne. Il est mis en rapport avec celui de l'allemand et de l'histoire, de sorte que l'enseignement

de ces trois branches, géographie, allemand et histoire, traite le même objet, mais à des points de vue divers¹. C'est aussi le même professeur qui est chargé de ce triple enseignement dans la classe². Par conséquent il peut et doit montrer aux élèves les relations qui existent entre ces matières, et faire usage dans chaque cours de toutes les connaissances acquises dans les autres. Cet arrangement ou ce groupement des matières suivant leurs affinités, si je puis m'exprimer ainsi, cette liaison des différents objets du programme, qui les fait mieux converger vers le but central de l'instruction, a reçu dans les manuels de pédagogie allemands le nom de *concentration*. La leçon de géographie à laquelle j'ai assisté, m'en a fourni un exemple frappant.

On s'occupait du Rhin et particulièrement il s'agissait de réunir dans une image d'ensemble tous les détails que les élèves avaient vus jusqu'ici dans les différentes leçons sur ce fleuve³.

On commence par indiquer la source, l'embouchure et le cours du Rhin en les montrant sur une carte et en les dessinant sur le tableau. Puis on divise le cours en trois parties : le haut Rhin, le Rhin moyen, le bas Rhin, et on ajoute des explications sur le bassin du haut Rhin. Les limites de ce bassin sont marquées à peu près par les deux villes de Bâle et de Mayence. Il a formé autrefois un grand lac, dont les eaux ont fini par se frayer un chemin à travers les terrains schisteux et peu résistants entre Bingen et Bonn. Près de Bingen, le fleuve présente encore aujourd'hui des cataractes dangereuses pour la navigation, connues sous le nom de " trou de Bingen ", et sur toute cette partie de son cours il est plein d'écueils.

Quant aux peuples qui ont habité sur les bords du Rhin, les premières nouvelles nous en sont fournies par César et Tacite. Le Rhin constituait anciennement la frontière des Romains contre les Germains, et pour protéger cette frontière, les Romains ont établi des châteaux-forts (*castella*) sur la rive gauche. Voilà pourquoi les grandes villes se trouvent à peu

¹ Cf. Schiller, *Die einheitliche Gestaltung*, etc., p. 44.

² Il enseigne de plus le latin.

³ Cf. Schiller, *l. c.*, p. 52.

près toutes sur cette rive; elles sont nées, peu à peu, de ces châteaux-forts. On en fait l'énumération (Strasbourg, Mayence, Bonn, Cologne, etc.).

Mais les Romains auraient voulu conquérir la Germanie elle-même, et une expédition fut entreprise l'an 9 avant Jésus-Christ par Drusus, qui a pénétré jusqu'au Wésér. A cette occasion, un élève est appelé à réciter une poésie allemande de Simrock et intitulée : " La mort de Drusus „ (*Drusus' Tod*). Cette poésie avait été naturellement expliquée et apprise dans la leçon d'allemand. Elle attribue la mort du général à son mépris des chênes sacrés des dieux, ce qui fait rappeler le sort semblable de saint Boniface.

Une seconde expédition a été entreprise par Varus l'an 9 après Jésus-Christ. Varus attaqua les Chérusques, qui habitaient sur les bords du Wésér et à la tête desquels se trouvait alors Armin. Les élèves donnent des détails sur le caractère d'Armin et montrent les qualités qui le rendaient particulièrement capable de commander les Germains dans cette guerre. De même ils analysent les circonstances qui étaient favorables ou défavorables aux Romains, et ils racontent la défaite de ceux-ci. Enfin ils mentionnent les tentatives du chef des Chérusques pour unir les peuplades germaniques, et les causes qui firent échouer ces tentatives.

Pour qu'on comprenne bien cette leçon, je dois rappeler qu'elle n'était que le commencement d'une *série* de leçons ayant pour but de *grouper méthodiquement* tout ce qu'on avait vu dans cette classe sur le Rhin. Dans la brochure que j'ai citée plus haut ¹), M. Schiller divise cette matière en sept chapitres comme suit : 1. Temps préhistoriques; 2. Epoque des Romains; 3. Histoire légendaire et époque des Mérovingiens; 4. Epoque de Charlemagne; 5. Epoque de la chevalerie; 6. Epoque moderne; 7. Epoque contemporaine. Il est facile de voir que, dans notre leçon, on n'a traité que les deux premiers chapitres.

(A suivre).

P. HOFFMANN.

¹ Schiller, *Die einheitliche Gestaltung*, etc., p. 52.

ἴσος ET LE GÉNITIF.

Thomas Magister p. 269, 15 (éd. Ritschl écrit : *καὶ ὅμοιον τῷ δεῖνι καὶ ὅμοιον τοῦ δεῖνος ὡσαύτως καὶ ἴσον τῷ δεῖνι καὶ ἴσον τοῦ δεῖνος*).

Malgré ce texte formel, la construction de ἴσος avec le génitif n'est pas admise et les très rares passages où on la trouve ont été changés. Ainsi dans l'Hippolyte d'Euripide V. 302 on lit depuis Scaliger *τῷ πρίν* au lieu de *ἴσον δ'ἄπεσμεν τῶν πρίν*. Quant à Aristophane, Grenouilles V. 1059 *ἀλλ', ὦ κακόδαιμον, ἀνάγκη / μεγάλων γνωμῶν καὶ διανοιῶν ἴσα καὶ τὰ δῆματα τίττειν*, on construit *μεγάλων γνωμῶν καὶ τὰ δῆματα ἴσα (αὐταῖς) τίττειν*. Aucun grammairien, non plus, que je sache, n'enregistre cet usage, dont peut-être on trouverait quelque témoignage parmi les leçons dédaignées des manuscrits.

En tout cas, voici un exemple incontesté dans Athénagore *Πρεσβεία* p.3 l.23-24 (éd. Schwartz) : *ἐν ἴσῃ τάξει τὴν καταδικάζουσιν τῆς ἀπολυνούσης δέχονται ψῆφον*.

J. KEELHOFF.

A PROPOS D'UN PASSAGE DE LYSIAS.

Lysias. — Discours XIII, § 9. Contre Agoratos.

Θηραμένης ἀναστὰς λέγει ὅτι, ἐὰν αὐτὸν ἔλθῃ περὶ τῆς εἰρήνης πρεσβευτὴν αὐτοκράτορα, ποιήσῃν

Faut-il, avec Bekker, Cobet, Herwig et d'autres, changer *ποιήσῃν* en *ποιήσει* et attribuer l'infinitif à une inadvertance de l'auteur ou d'un copiste? Il nous semble, qu'avant de rien corriger, il faudrait prouver qu'il n'y a pas en grec d'autres exemples de conjonctions construites soit avec l'infinitif, soit avec un mode qui logiquement ne peut pas être sous la dépendance de ces conjonctions. Or, c'est précisément le contraire qui est vrai : non seulement *ὅτι*, mais encore *ὥς*, *ἐπεί*, *ὅτε*, ainsi que les relatifs, sont fréquemment suivis de l'infinitif dans l'*oratio obliqua*.

En voici des exemples cités par Krüger, Syntaxe § 55, 4. A. 9 et 10 :

1. — *Νομίζω ὅτι, ὅστις ἐν πολέμῳ ὧν στασιάζει πρὸς τὸν ἄρχοντα, τοῦτον πρὸς τὴν ἐαυτοῦ σωτηρίαν στασιάζειν.* — Xén. - Anab. 5, 9, 29.

2. — *Φασὶν ἐπὶ τῶν ἡδονῶν ἡττᾶσθαι καὶ οὐ πράττειν διὰ ταῦτα τὰ βέλτιστα, ἐπεὶ γινώσκειν.* Pl. - Pro. 353, a.

3. — *Οἱ Λακεδαιμόνιοι δέκα ἄνδρας Σπαρτιατῶν προσείλοντο βασιλεῖ, (au roi Agis) ἄνευ ὧν μὴ κύριον εἶναι ἀπάγειν στρατιὰν ἐκ τῆς πόλεως.* Thuc. 5, 63, 3.

Les exemples suivants tirés de Thucydide, chez lequel les relatifs suivis de l'infinitif dans le discours indirect sont extrêmement fréquents, (Cf. *ὅσα* ..., *βουλευέσθαι*, 1, 91, 5, — *οἷς χρήσεσθαι*, 2, 13, 5. — *ὧν μὴ χρήσθαι*, 2, 24, 2.), offrent des particularités analogues.

1. — *εἰ* suivi de l'infinitif :

..... *καὶ αὐτοὶ εἰ μὲν ἐπὶ πλέον δυννηθῆναι τῆς ἐκείνων κρατῆσαι, τοῦτ' ἂν ἔχειν.* 4, 98, 4. (que si les Athéniens avaient pu se rendre maîtres d'une plus grande partie du pays des Béotiens, ils l'auraient fait).

2. — *ὅτι* introduisant un *impératif* indépendant :

..... *καὶ δεῖξαι ὅτι, ὧν μὲν ἐφίενται, πρὸς τοὺς μὴ ἀμνημονέ-*

νοὺς ἐπιόντες, κτάσθωσαν, οἷς δέ (et montrons-leur ceci : qu'ils s'emparent (impératif) des pays qu'ils convoitent, lorsqu'ils marchent contre des peuples qui ne se défendent pas, mais)

La construction de Lysias n'est donc pas, tant s'en faut, unique en son genre. Mais ce n'est pas tout. Si les exemples de *ὅτι* etc. suivis d'un mode indépendant ne manquent pas, réciproquement on trouve des verbes déclaratifs suivis d'un mode personnel sans que *ὅτι* soit exprimé. *Δοκεῖ δέ μοι, οὐδὲ τοῦτομα τοῦτο ξύμπασά πο εἶχεν...* (je crois même que toute la Grèce ne portait pas encore le nom d'Hellas....) Thuc. 1, 3, 1. Cf. aussi Xén. Cyr. 6, 1, 40. et Krüger loc. cit. 8.

Les meilleurs commentateurs de Lysias : Scheibe, Rauchenstein, Frohberger, ont conservé l'infinitif avec *ὅτι* dans la phrase que nous examinons. Ce dernier déclare, Anhang XIII, § 9, qu'il lui semble que la véritable explication de notre construction a été donnée par Weber (dans Dém. XXIII, s. 346) quand il remarque à propos de *ὅτι* : potius in hoc particulæ usu vestigium originis ejus a neutro pronominis derivandæ animadverterim, ut *εἶπον ὅτι* sic explicetur : *εἶπον τοῦτο ὅτι* — ; quæ explicandi ratio ibi quoque valet, ubi post *ὅτι* infinita oratio sequitur. Comprobat istam explicationem ὡς eadem ratione Plutarcho aliisque usurpatum.

Sans doute, la particule *ὅτι* (ὡς) doit avoir eu primitivement une valeur pronominale, comme la conjonction *quod* en latin, *que* en français, *dass* en allemand (flamand *dat*). En est-il de même des autres conjonctions, surtout de *εἰ* et *ἐπεὶ* qui introduisent parfois aussi, nous l'avons vu plus haut, des modes indépendants? Ne faut-il pas aussi, à propos de cette construction qui nous étonne, se rappeler cette vérité, que la plupart des règles de nos grammaires sont des généralisations hatives, des circoncriptions trop étroites qui n'embrassent pas tous les cas, souvent même n'en embrassent que les moins usités? Ainsi la règle que le subjonctif dépendant suit les temps principaux, l'optatif, les temps historiques, se recommande bien plus par sa concision que par son *applicabilité*, comme le remarque Krüger § 54, 5.

Il ne faut pas oublier non plus que l'extrême souplesse de la langue grecque permettait d'exprimer des nuances qu'il

ne nous est plus possible de saisir dans leur infinie variété. — Au reste, si l'histoire en général n'est qu'un éternel recommencement, celle des langues doit présenter également plus d'une analogie ; et il doit être arrivé aux auteurs grecs ce qui est arrivé si souvent à nos écrivains même du plus pur classicisme : ils n'ont pas toujours évité les constructions, les tours, les accords que réprouvent la logique et l'analyse.

La Fontaine écrit :

Et, pleurés du vieillard, il (le vieillard) grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

(*Le Vieillard et les trois jeunes Hommes*).

Et Andrieux :

Très bien achalandé, grâce à son caractère (le Meunier)
Le moulin prit le nom de son propriétaire.

(*Le Meunier Sans-Souci*).

Quelque jaloux que les Athéniens aient été de la pureté de leur belle langue, ils doivent cependant, sous la seule pression de l'*usus loquendi*, avoir consacré bien des expressions irrégulières, tout comme l'Académie française qui, entre autres bizarreries sans nombre, permet de dire :

De guerre *lasse*, il

RUTTEN.

COMPTES RENDUS

EMILE GREYSON. — *L'enseignement public en Belgique.* — **Histoire et exposé de la législation. II. Enseignement moyen donné aux frais de l'État.** (Bibliothèque belge des connaissances modernes. Bruxelles. Rozez, 1893, petit in-8°, CLXXXVII et 471 pages.)

Nous avons rendu compte il y a quelque temps ¹ du tome I de cette publication traitant de l'enseignement supérieur donné aux frais de l'État. Le tome II, qui vient de paraître, est consacré à l'enseignement moyen.

Ce tome comprend :

1° un aperçu historique de l'organisation de l'enseignement moyen avant et pendant le régime français, — sous le gouvernement des Pays-Bas, — de 1830 à 1850 et de 1850 jusqu'à nos jours;

2° un exposé méthodique de la législation actuellement en vigueur.

Il ne sera pas sans intérêt, croyons-nous, de présenter ici une analyse rapide de cet aperçu historique.

Régi sous le gouvernement autrichien par les deux règlements et plans d'études de 1777 et de 1778; sous la domination française par la loi du 11 floréal an X, créant des écoles secondaires, des lycées et des écoles spéciales et que consacra dans ses grandes lignes le décret impérial du 17 mars 1808, l'enseignement moyen fut sous le gouvernement des Pays-Bas réorganisé, en même temps que l'enseignement supérieur, par le règlement du 25 septembre 1816. La loi fondamentale attribuait à l'État la direction suprême de l'instruction, les arrêtés et règlements qu'il portait en cette matière ayant force de loi. Il avait le droit de créer des établissements d'instruction moyenne, et en vertu de ce droit il établit des Athénées dans plusieurs villes. Aux communes, de leur côté,

¹ V. T. XXXVI, 2° livr., pp. 114 et 115.

appartenait le droit de fonder, sous la direction et le contrôle du Gouvernement, des écoles latines ou des collèges. Aucun particulier ne pouvait ouvrir une institution de ce genre sans l'autorisation expresse du Département de l'instruction publique.

Ce n'est que le 27 mai 1830, presque à la veille de la révolution, que fut pris l'arrêté royal modifiant les dispositions en vigueur, et décidant la liberté pour tout Belge, ne tombant pas sous certaines restrictions de conduite ou de moralité, de donner l'instruction moyenne ou supérieure; pour tout Belge ayant acquis les connaissances nécessaires de quelque manière et en quelque lieu que ce fût, de se présenter aux examens pour l'obtention des certificats ou diplômes indispensables à l'exercice de certaines fonctions ou professions.

Cet arrêté fut suivi, sous la date du 7 juin 1830, de l'arrêté royal proclamant la liberté des langues en usage en Belgique.

Le Gouvernement provisoire issu de la Révolution ayant décidé l'abrogation de tous les arrêtés qui avaient mis entrave à la liberté d'enseignement, l'État perdit l'administration des Athénées et des Collèges, ne conservant une part d'action que sur ceux de ces établissements qui étaient subventionnés par lui.

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis la proclamation de la liberté complète d'enseignement, que l'administrateur général de l'instruction publique, nommé par le Gouvernement provisoire, le 24 décembre, chargea par circulaire les gouverneurs des neuf provinces d'inviter les administrations communales à se mettre en garde contre les abus de cette liberté.

Le besoin de l'action directrice de la loi ou du pouvoir se faisait donc sentir presque au lendemain même de la Révolution.

Cependant, le 7 février 1831, la Constitution confirmait solennellement le principe par son article 17 :

“ L'enseignement est libre; toute mesure préventive est interdite; la répression des délits n'est réglée que par la loi.

„ L'instruction publique donnée aux frais de l'État est également réglée par la loi. „

Mais il fallut attendre une vingtaine d'années avant que

la loi n'intervint d'une manière expresse, en ce qui concernait l'instruction moyenne.

Divers projets furent successivement élaborés, mais ces projets ne parvinrent pas à se faire discuter. Heureusement les lois communale et provinciale, respectivement du 30 mars et du 30 avril 1836, vinrent résoudre plusieurs questions se rapportant à l'organisation de l'enseignement moyen et réglèrent sous ce rapport l'intervention des autorités communales et provinciales, laissée en quelque sorte à l'arbitraire. L'auteur passe en revue les diverses mesures administratives prises par le Gouvernement. Il y a lieu de mentionner entr'autres :

1° l'arrêté royal du 3 novembre 1847, instituant dans les universités de l'État un enseignement normal destiné à former des professeurs pour les Athénées et Collèges. L'enseignement normal était divisé en deux sections : *humanités* et *sciences*, organisées respectivement à Liège et à Gand;

2° la création en faveur des professeurs et instituteurs urbains d'une caisse centrale de prévoyance (22 juin 1848);

3° l'invitation adressée, en avril 1849, aux professeurs des Athénées et Collèges de désigner des délégués pour former, sous la dénomination de conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, un corps consultatif, ayant pour mission d'aider le pouvoir dans la solution des questions spéciales.

Enfin le 14 février 1850 fut déposé le projet de la première loi sur l'enseignement moyen en Belgique. Ouverte le 9 avril 1850, la discussion générale se prolongea pendant quatorze séances. Neuf séances furent consacrées à la discussion des articles. Le 4 mai, au vote sur l'ensemble du projet, 72 membres se prononcèrent pour l'adoption, 27 pour le rejet, 4 membres s'abstenant.

Au Sénat la discussion générale dura du 24 au 28 mai, la discussion des articles du 29 au 30 et la loi fut admise par 32 voix contre 19 et une abstention.

La loi organique de l'enseignement moyen fut promulguée le 1 juin 1850. Elle fut successivement modifiée, dans quelques-unes de ses dispositions, par celles du 15 juin 1881, du 15 juin 1883 (sur l'emploi de la langue flamande), du 20 septembre 1884 et du 6 février 1887.

Après avoir fait observer que toutes les parties de l'organisation qu'a reçue l'enseignement moyen en Belgique depuis 1850 ont leur histoire, l'auteur rend compte des actes administratifs se rattachant successivement et spécialement à chacune de ces parties : Institution des bureaux administratifs; Organisation des athénées et des écoles moyennes de l'État; Programmes des études; Enseignement religieux; Enseignement du flamand par application de la loi du 15 juin 1883; Méthodes; Livres classiques; Règlements d'ordre intérieur; Établissements communaux et provinciaux, subventionnés par l'État; Établissements patronnés par les communes; Inspection; Conseil de perfectionnement; Concours; Organisation de l'enseignement normal moyen des deux degrés.

Les lois du 10 avril 1890 et du 3 juillet 1891 sur la collation des grades académiques consacrent la transformation complète de deux des institutions qui ont fait le plus d'honneur au législateur de 1850 : l'enseignement normal pédagogique supérieur et l'examen de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur auquel cet enseignement était destiné à préparer. De cette partie disparue de la législation sur l'enseignement moyen, pour être définitivement placée dans ce qui constitue la législation de l'enseignement supérieur, l'auteur fait un historique aussi complet que possible en rendant compte des mesures réglementaires et autres auxquelles a donné lieu l'art. 37 de la loi de 1850.

De cette longue énumération d'actes, faite avec méthode, clarté et précision, il est permis de conclure avec l'auteur que de grands et intelligents efforts ont été tentés en Belgique en faveur de l'enseignement public, et que si ces efforts n'ont pas toujours été heureux, au moins ils semblent avoir été inspirés par un incontestable désir de bien faire.

L'aperçu historique fait l'objet des pages IX à CLXXXVII.

La deuxième partie du volume (pp. 1 à 443) est consacrée tout entière à l'Exposé de la législation actuellement en vigueur. L'auteur a suivi la même marche que celle qu'il a adoptée pour son Exposé de la législation de l'enseignement supérieur; à chaque disposition de la loi sont rattachées immédiatement toutes les mesures d'exécution prises par le Gouvernement. Il s'est attaché même, comme il le déclare

dans sa préface, à être plus complet en reproduisant, à propos de certaines dispositions des lois organiques sur la matière, des passages empruntés aux pièces et aux décisions parlementaires qui en fixent le sens et la portée.

Ce recueil, dans lequel se trouve le texte de la plupart des arrêtés, règlements, circulaires et décisions, — car l'auteur ne renvoie que très rarement pour certains détails au *Moniteur* et aux rapports triennaux, — rendra les plus grands services à toutes les personnes qui sont obligées de connaître les lois et règlements sur l'enseignement moyen. On saura gré à M. Greyson, directeur général au ministère de l'intérieur et de l'instruction publique, d'avoir bien voulu mettre à contribution sa longue expérience pour doter le public d'un ouvrage que certes nul n'était mieux à même de mener à bonne fin.

V.

Méthode et essais d'analyse littéraire, par FERDINAND LOISE. — 2^{me} édition. — Namur, Wesmael-Charlier.

Parmi les multiples épreuves auxquelles sont soumis les candidats à l'Ecole de la Cambre, l'analyse littéraire n'est pas celle dont ils se défont le moins. Découvrir les beautés d'une fable de La Fontaine, d'une scène de Molière! Grave question, surtout pour les récipiendaires qui ont donné à la littérature le moins de temps possible. C'est pour ceux-là que semble réédité le livre de M. Loise. Grâce aux procédés que l'auteur y recommande, ils apprendront à enfermer tous les sujets possibles dans une sorte de chrie, à trouver la synthèse, les divisions et subdivisions de l'œuvre soumise à leur critique, à la démembrer, à la désarticuler et — disons toute notre pensée — à en faire l'autopsie. Mais nous doutons qu'après avoir souvent répété cet exercice, leur goût se développe, s'affine, et c'est cependant, nous paraît-il, le but qu'on voulait atteindre en inscrivant l'analyse littéraire au programme. Semblable méthode, comme le dit l'auteur — page 33 — "fortifiera la raison"; mais apprendra-t-elle, comme il en exprime le désir dans sa préface, "à sentir les battements du cœur et les mouvements de l'âme sous la main du génie?" Il nous sera permis d'en douter.

Oh! nous ne nous faisons pas d'illusion. Enflammer le cœur

des jeunes gens, éveiller en eux le sentiment du beau, c'est une tâche ardue, nous le savons bien, fort délicate, et il faut savoir gré à M. Loise d'avoir voulu y contribuer par son enseignement et par ses livres. Mais ne doit-on pas craindre, qu'après s'être assimilé la méthode exposée en ces quarante et une pages, l'élève ne s'imagine ingénument posséder le fameux sésame devant lequel toutes les œuvres d'art vont livrer le secret de leur composition? Ne faut-il pas redouter surtout que, confiant, comme tous ceux dont le bagage ne pèse pas lourd, il ne tienne pour article de foi qu'il existe une sorte de moule officiel, dans lequel, pour parvenir à la postérité, toute production doit nécessairement être coulée? Le voyez-vous juger d'après une formule arrêtée, immuable, quelque potiche de Chine et un vase de Sèvres, un sonnet tout mignon et quelque grave chapitre d'histoire? Le beau résultat auquel on arriverait en soumettant une pièce de Labiche aux vingt-quatre prescriptions que Népomucène Lemer cier exige d'un drame parfait! On a appris à cet élève que le but d'une fable est la démonstration d'une vérité morale, et il vous prouvera que tel sujet est inventé par La Fontaine pour mettre au point la moralité; il pèsera l'un après l'autre tous les mots d'une ode de La Martine, après avoir consigné, sur la recommandation de son maître, que l'auteur des *Méditations* est avant tout un improvisateur.

Non, voyez-vous; ce qu'un jeune homme de dix-huit ans doit noter d'abord, — et non pas à la fin de son travail critique — ce sont les qualités natives de l'écrivain qu'il analyse, c'est la façon dont le caractère de cet artiste s'est développé par suite des conditions de sa race, du milieu où il a vécu et surtout de la sublime fantaisie qui nous conduit tous. Et pour ne pas se contenter de mettre, comme on dit, des mots autour d'un trou, il convient qu'il ait étudié plusieurs années sous la direction d'hommes de tact et de savoir. Après quoi il pourra toujours remonter à la synthèse d'une œuvre et en faire l'analyse; mais cette dernière étude ne doit pas l'emporter sur l'autre; M. Loise le sent aussi bien que nous, et c'est pourquoi il ne nous en voudra pas d'avoir signalé ce point délicat à son attention; peut-être même jugera-t-il à propos de mettre quelques-unes de nos observations à profit dans une édition nouvelle de son livre.

P.

Notions d'accentuation grecque, par le chanoine P. FÉRON, auteur de la *Palaestra Xenophontea* et de *l'Enseignement du Latin*. Tournai, Decallonne-Liagre, 75 pp. in-8°.

On s'occupe peu d'accentuation grecque en Belgique; ne recherchons pas les motifs de cette indifférence; il vaut probablement mieux les taire. Nous avons tort évidemment; puisque le grec est encore à notre programme, et y est même plus que jamais depuis quelques années, il est de notre devoir de l'étudier le mieux et le plus complètement possible, et je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté à accentuer convenablement un mot grec qu'à le lire en appuyant invariablement sur la dernière syllabe sonore comme on le fait pour le français. M. Féron appelle l'attention des hellénistes sur cette question, et, pour mieux montrer l'importance qu'il y attache, il vient de publier un petit manuel destiné aux élèves, et même aux professeurs. En composant ce travail M. Féron, s'est acquis un nouveau titre à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de notre enseignement moyen.

Désireux de voir ce petit traité produire les meilleurs résultats, je me permets de présenter quelques remarques de détail à l'auteur. Dans la première partie du manuel, M. Féron s'attache trop exclusivement au signe écrit, et oublie de nous montrer l'influence de l'accent et de l'esprit *dans la prononciation* du grec, de nous dire par exemple en quoi consiste la différence d'intonation marquée par l'aigu, le circonflexe ou le grave ¹. N'est-ce pas pourtant l'essentiel? C'est par là seulement qu'on pourra expliquer le *pourquoi* d'un grand nombre de phénomènes ², que l'élève retiendra beaucoup plus facilement, lorsqu'il les aura compris.

¹ Voici sa première règle (p. 10): " Il faut éviter de confondre l'esprit avec l'accent. L'esprit a la forme ou d'une virgule — esp. doux —, ou d'un accent grave, en français — esp. rude —. "

² Ainsi, *pourquoi* une forte devient aspirée devant un esprit rude; *pourquoi*, le circonflexe équivalant dans la prononciation à un aigu plus un grave, deux voyelles dont la première est accentuée donneront, après contraction, une résultante affectée du circonflexe, etc. — M. F. parle en plusieurs endroits, notamment §§ 18, 38, 54 et 200, de l'accent grave, et néglige de dire quand on doit en faire usage.

Je vais peut-être mériter le reproche de minutie, mais je voudrais, dans un manuel fait pour les élèves, une rigueur extrême dans l'emploi des termes techniques et dans les définitions; je voudrais par exemple que l'on s'applique à ne pas donner lieu à des confusions entre la coronis et l'esprit doux (V. p. 18), entre la crase et l'élision (R. 45) ¹.

M. Féron a fait de son manuel une espèce de petit dictionnaire ², où il suit non pas l'ordre alphabétique, mais le plan d'une grammaire : substantifs dans les différentes déclinaisons, adjectifs, pronoms, verbes, etc. Si c'est simplement un livre à consulter, ce plan est parfait; mais veut-on le rendre facile à étudier, j'aimerais, pour la partie statistique du manuel, à voir une série de chapitres portant les titres suivants : *Enclitiques* — *Proclitiques* — *Oxytons* — *Paroxytons* — *Périspomènes* — *Propérispomènes* — *Mots qui reculent l'accent le plus loin possible*.

Je termine en signalant quelques fautes d'impression : R. 66, les mots " paroxytons " et " proparoxytons " sont mis l'un pour l'autre. — R. 159, " proparoxytons " est employé pour " paroxytons ", — R. 196, " proclitique " pour " enclitique ", — R. 50, -*τέος* pour -*τέος*, — R. 184, *πολύ* pour *πολύς*, — R. 233, *ἔστιν* pour *ἔστιν*. — R. 192, ne conviendrait-il pas de dire " pronom réciproque " au lieu de " pronom réfléchi ", et R. 250 " sont accentuées, par *anastrophe*, sur la première syllabe, quand elles sont placées après leur régime ", au lieu de " sont accentuées sur la première syllabe, quand elles sont placées, par *anastrophe*, après leur régime " ?

L. PREUD'HOMME.

¹ La crase est une fusion, un mélange, c'est une variété de la contraction; l'élision proprement dite est la *suppression* d'une voyelle brève (parfois d'une diphthongue) devant la voyelle initiale du mot suivant; aussi faudrait-il éviter cette rédaction de la R. 45 : " Dans l'*élision* par crase, la finale peut se combiner avec la voyelle initiale suivante, *sans disparaître*. " — R. 135, M. Féron dit qu'une forme telle que *ἰχθῦς*, acc. pl., est contractée de *ἰχθυ-ας*; la forme primitive était *ἰχθυ-νς*, et cette terminaison -*νς* est toujours longue, aussi bien dans *τοὺς βότες* que dans *τοὺς ἰχθῦς*.

² V. Introd. p. 7.

Die Hauptprobleme der Sprachwissenschaft in ihren Beziehungen zur Theologie, Philosophie, und Anthropologie, par Dr ALEX. GIESSWEIN. — Herder, Fribourg en Brisgau; prix : M. 5.

Comme les autres sciences, la linguistique n'a pas été longtemps sans battre en brèche les croyances chrétiennes; Pott, Hovelacque, et plusieurs autres savants se sont prononcés contre le dogme de l'unité originelle des langues et des races humaines. C'est la défense de ce dogme que M. Giesswein entreprend dans l'ouvrage cité, ouvrage paru d'abord en hongrois et qui a reçu un accueil très bienveillant, surtout de la part des théologiens.

Ainsi que l'auteur lui-même l'avoue, la linguistique ne peut fournir de preuve directe de l'unité originelle des langues; mais elle n'en fournit pas davantage à l'appui de l'hypothèse opposée. Les différences morphologiques que présentent entre elles les diverses langues — langues isolantes, langues agglutinantes, langues à flexion — semblent, à première vue, rendre impossible toute idée de parenté. En réalité, cependant, il n'existe pour ainsi dire pas d'idiome qui ne puisse se réclamer à la fois de deux des trois groupes consacrés : telle forme fléchie des langues indo-européennes remonte à une simple juxtaposition; telles racines de certaines langues isolantes, le birman et le thibétain, par exemple, sont passées à l'état de véritables affixes; enfin un contingent de formes relativement nombreuses révèlent au sein du finnois, du magyar et du lapon un emploi déjà étendu de la flexion. Donc, on ne peut rejeter à priori toute tentative ayant pour but de ramener les langues à une seule et même origine. La possibilité du dogme chrétien une fois établie, M. Giesswein montre, toujours avec force détails, qu'il ne faut pas trop s'étonner de l'absence presque totale de ressemblances entre des langues dérivées pourtant d'une souche commune. C'est un petit traité des changements de son et de signification qu'il fait, voyageant avec aisance et sûreté du sanscrit à l'arabe, du hongrois à l'ancien français et à l'espagnol. Etant donnée la mutabilité qui déforme incessamment les langues, on conçoit que la comparaison des racines indo-européennes et des racines sémitiques, — en supposant

la parenté originelle — ne permette jusqu'aujourd'hui qu'un nombre assez restreint de rapprochements. Pour les mêmes causes, Nikolaï Anderson et Th. Keppen n'ont découvert entre les langues indo-européennes et les langues ouraliennes qu'une quantité relativement petite de concordances, mais qui suffisent, dit l'auteur, à justifier l'hypothèse d'une descendance identique. Quant à l'essai d'Edkins tendant à rattacher le chinois aux langues indo-européennes, sémitiques, ouraliennes, dravidiennes, l'auteur observe, à coup sûr très poliment, " qu'il n'est pas sans mérite, mais qu'il est plus ou moins prématuré „.

Une seconde partie est consacrée à la critique des différentes explications de la naissance du langage. M. Giesswein ne le considère pas comme de provenance entièrement divine. C'est le produit de l'homme, mais de l'homme en tant qu'être pensant; c'est-à-dire mettant en œuvre l'intelligence qu'il a reçue de Dieu. L'auteur en tire la conclusion que l'homme n'a jamais été un " singe anthropoïde ou un anthropopithèque „, comme il dit avec malice, puisqu'il a de tout temps été doué de raison dont sont privés les animaux.

Dans un dernier chapitre sont réunies les seules notions à peu près certaines que nous puissions avoir sur l'époque protoethnique des races indo-européennes, sur celle des races sémitiques, enfin sur celle des races ouraliennes.

Certainement, M. Giesswein ne ramènera aucun de ses adversaires à son opinion. Il n'apporte à la solution des problèmes qu'il aborde aucun élément nouveau. Mais si, au point de vue de la science pure, son livre reste infécond, il faut louer la vaste érudition, l'allure impartiale et modérée qui le distinguent. Les linguistes y trouveront des détails curieux sur des langues les moins connues. Pour un débutant, on ne peut imaginer lecture plus facile et plus substantielle ¹.

A. GRÉGOIRE.

¹ Quelques critiques de détail : p. 113, *foedus* n'est pas mis pour *foednus*; p. 95, le *t* dans *amitié* n'a pas un son palatal; on n'est nullement sûr que *-bam*, *-bo*, *-vi*, soient des restes d'auxiliaires, p. 30, que les Védas remontent au XV s. avant Jésus-Christ, p. 76, que *amo* et *carus* proviennent d'une même racine *cam*, p. 103 et 112.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 29 janvier 1894. — Armstrong, Carte de la Palestine (C.-C. G.) — Études dédiées à Rudolph von Roth (V. Henry). — Hyde, chansons d'amour du Connacht (G. Dottin). — Castanier, La Provence préhistorique (Salomon Reinach). — Thumser, Antiquités grecques, II (Albert Martin). — John Schmidt, Déclaration au public (Jean Psichari). — Fables de Phèdre, p. Stowasser (Emile Thomas). — De Oliveira Martins, Les explorations des Portugais (H. L.). — Viollet, Histoire du droit civil français (Paul Guiraud). — Bricard, La discipline aux armées de la République; L. G. Pélissier, Les cahiers du capitaine Laugier (T. de L.).

Du 5 février. — Furtwaengler, Les chefs-d'œuvre de l'art grec (Salomon Reinach). — Smyth, Éthique chrétienne; Bruge, Apologétique; Schoen, La théologie de Ritschl; De Broglie, Le catholicisme en France (Maurice Vernes). — Boselli, Vallesa et Dalberg (Louis Farges).

Du 12 février. — Nallino, Chrestomathie du Coran (R.). — Gwilliam, Fragment des Écritures (Rubens Duval). — Mallet, Les Grecs en Égypte (Paul Guiraud). — Tanon, L'inquisition en France (M. Prou). — Lisio, Du Fay et Pétrarque (P. N.). — Faguet, Seizième siècle (Charles Dejob). — Jusserand, Cominges (Louis Farges). — Bossard, Cathelineau (H. Baguenier Desormeaux). — G. Paris, Le haut enseignement en France (Paul Lejay).

Du 19 février. — Delbrueck, Syntaxe comparée des langues indo-germaniques (V. Henry). — Aristophane, Guêpes et Chevaliers, p. Blaydes; Guêpes, p. van Leeuwen; Guêpes, p. Merry (Albert Martin). — Kristeller, Marques des imprimeurs italiens (Emile Picot). — Lumbroso, Bibliographie de l'époque napoléonienne (Charles Dejob). — Sir Fr. Pollock, La science politique (Paul Guiraud). — Lettre de M. Philippe Berger : l'inscription phénicienne de Larnax-Lapithou.

Du 26 février. — Holtzmann, Le Mahābhārata (Silvain Lévi). — R. de Girard, Le déluge (Salomon Reinach). — Liorel, La Kabylie (La Blanchère). Ed. Meyer, Histoire de l'antiquité, II (Ch. Reinach). — Hanssen, Un passage de l'Iliade (My). — Boissière et Ernault, Prosodie et métrique latines (Frédéric Plessio). — Wagener, La liberté de conscience à Rome (Paul Lejay). — Morel-Fatio, Herrera, l'Hymne à Lépante (Mérimeé). — Nestle, La Bible latine (Paul Lejay). — Cian, Le Cortegiano de Castiglione (P. N.). — Flamini, Tansillo (Charles Dejob).

Du 5 mars. — Herbst, Thucydide, II; Casagrandi, Les discours de Thucydide (Am. Hauvette). — Ristelhuber, Les Mimes de Hérodas (G. Dalmeyda). — Heraeus, Valère maxime; Jeep, Les grammairiens latins; Buettner, Porcius Licinus (Emile Thomas). — Cordenons, Les inscriptions vénètes (Michel Bréal). — Voigt, La Renaissance, 3^e éd. allemande et trad. française

par Le Monnier (P. de Nolhac). — Gasté, Bossuet en Normandie; Gazier, Oraisons funèbres de Bossuet (T. de L.).

Du 12 mars. — R. Simon, Amaru (Sylvain Lévi). — Basset, Apocryphes éthiopiens (Rubens Duval). — A. Croiset et Petitjean, Abrégé de grammaire grecque; De Jan, Callimaque imitateur d'Homère (My). — Georgii, Le commentaire de Donai; Sabbadini, Les scolies de Donat (Emile Thomas). — Robinson et James, Harnack, Schubert, Gebhardt, L'Évangile de Pierre (Paul Lejay). — Jahn-Buecheler, Perse, Juvénal, Sulpicia (Emile Thomas). Hench. L'Isidore de Paris (A. C.). — Lavis, Frédéric avant l'avènement (De Crue). — E. Schmidt, Les écrits de Goeze contre Lessing (A. Ch.). — O. Lorenz, La politique de Goethe (A. C.). — Grasilier, Mémoires de Landrieux, I (A. Chuquet). — Heigel, La capitulation de Mannheim (A. Ch.). — Stampfer, La guerre du Vinstgau; Byron, Siège de Gorinthe, p. Koelbing; Kekula et Truebner, Minervà, III (A. C.).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1893.

22. November. — Rezensionen und Anzeigen: R. Reitzenstein, Epigramm. u. Skolion (C. Haeblerlin). — A. Pridik, De Cei insulae rebus (E. Oberhummer). — J. de Fritze, De libatione veterum Graecorum (H. Blümner). — M. Tullii Ciceronis epistularum libri sedecim ed. L. Mendelssohn (G. Andresen). — R. Helm, De P. Papinii Statii Thebaide; G. G. Curcio, Studio su P. Papinio Stazio (Kerckhoff). — A. Dyroff, Geschichte des Pronomen reflexivum. 1. Abteilung (Frenzel). — A. Müller, Griech. Schulgramm.; A. Müller, Griechisches Lese- u. Übungsb. f. Unter-Tertia; A. Müller, Vorrede zu beiden Büchern (W. Vollbrecht).

29. November. — Rezensionen und Anzeigen: F. R. Dressler, Triton u. die Tritonen. II. (H. Steuding). — Vte. Jacques de Rougé, Géographie ancienne de la Basse-Egypte (E. Oberhummer). — J. de Prott, Fasti Graecorum sacri. Pars I (O. K.). — C. Pascal, Saggi linguistici (G. Vogrinz). — Ch. E. Bishop, De adjectivorum verbalium -τος terminatione insignium usu Aeschyleo; Ch. E. Bishop, Verbals in -τος in Sophocles (J. Sitzler). — John C. Rolfe, The tragedy Rhesus (C. Haeblerlin). — H. Belling, Kritische Prolegomena zu Tibull (M. Rothstein). — Guil. Schmidt, De Romanorum imprimis Suetonii arte biographica (H. Bubendey).

6. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: A. Harnack, Geschichte der altchristlichen Litteratur bis Eusebius, I. Teil (J. Dräseke). — E. Norden, Beiträge zur Geschichte der griechischen Philosophie (A. Döring). — Incantamenta magica Graeca Latina; coll. ed. R. Heim (W. Drexler) I. — H. Bergstedt Striden om Homer (C. Haeblerlin). — M. Tullii Ciceronis de imperio Cn. Pompei oratio, par L. Preud'homme (G. Landgraf). — A. Kunze, Salustiana (Th. Opitz). — J. Rappold, Chrestomathie aus griech. Klassikern (H. D.). — Fr. Holzweissig, Griech. Schulgrammatik (J. Sitzler).

13. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: Incantamenta magica Graeca Latina; coll. ed. R. Heim (W. Drexler) II. — F. Horn, Platonstudien (A. Döring). — Diodori bibliotheca historica cur. J. Bekker-L. Dindorf, rec.

Fr. Vogel. III. — H. Meusel, *Lexikon Caesarianum*; fasc. XVIII, XIX (B. Kübler). — *Culex carmen Vergilio ascriptum rec. et enarr.* Fr. Leo (M. Sonntag). — E. Zimmermann, *Übungsbuch im Anschluss an Cicero, Sallust, Livius. Dritter Teil: Übungsstücke im Anschluss an das 21. Buch des Livius* (G. Andressen). — St. Cybulski, *Tabulae quibus antiquitates Graecae et Romanae illustrantur*.

20. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: M. Clerc, *De rebus Thyatirenorum* (Hiller von Gaertringen). — V. Thumser, *Aufgaben eines künftigen griechischen Staatsrechtes* (E. Ziebarth). — M. Heller, *Quibus auctoribus Aristoteles in re publica Atheniensium conscribenda et qua ratione usus sit* (Schneider). — Fr. Hultsch, *Die erzählenden Zeitformen bei Polybios* (H. Kallenberg). — A. Schulten, *De conventibus civium Romanorum* (G. Zippel). — R. Büttner, *Porcius Licinus* (M. Rothstein). — M. Tullii Ciceronis *epistulae selectae* f. d. Schulgebr. von Stüpfle, 10. Aufl. von Boeckel (G. Andresen).

27. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: J. La Roche, *Homerische Untersuchungen. Zweiter Teil* (P. Cauer). — J. A. Thomson, *De comparationib. Vergilianis* (Franke). — P. Ovidii Nasonis *Metamorphoses* Auswahl von Meuser, 5. Aufl. von Egen (H. Belling). — M. Tulli Ciceronis *oratio de imp. Cn. Pompei* ed. A. Kornitzer; M. Tulli Ciceronis *Cato maior*. ed. A. Kornitzer (G. Landgraf). — Tacitus, *Agricola and Germania* ed. by Hopkins (G. Andressen).

3. Januar. 1894. — Rezensionen und Anzeigen: M. Müller, *Die Wissenschaft der Sprache. Deutsche Ausgabe besorgt durch R. Fick und W. Wischmann II.* (P. Kretschmer). — C. Th. Fischer, *Untersuchungen auf dem Gebiete der alten Länder- und Völkerkunde. 1. Heft: De Hannonis Carthaginiensis periplo* (J. Partsch). — S. Wide, *Lakonische Kulte* (H. Steuding). — Br. Sauer, *Altnaxische Marmorkunst* (B. Graef). — E. Popp, *De Ciceronis de officiis librorum codicibus Vossiano Q. 71 et Parisino 6601* (Th. Schiche). — M. H. Morgan, *A bibliography of Persius* (C. Hosius). — W. Schrader, *Nachtrag zur fünften Auflage der Erziehungs- und Unterrichtslehre für Gymnasien und Realschulen* (P. Cauer).

10. Januar. — Rezensionen und Anzeigen: K. Brugmann und B. Delbrück, *Grundriss der vergleichenden Grammatik d. indogermanischen Sprachen. Dritter Band. Syntax. Erster Teil* (H. v. d. Pfordten). — A. Mau, *Führer durch Pompeji* (H. Belling). — F. Hanssen, *Sobre la interpretacion de un pasaje de la Iliada. (De Iovis consilio)*; F. Hanssen, *Sobre el ruego de Tétis. (De Thetidis precibus)* (P. Cauer). — *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* Vol. XXVI. S. Optati Milevitani libri VII. acced. X monumenta vetera ad Donatistarum historiam pertinentia ex recogn. C. Ziwsa (Ad. Jülicher). — *Catalogus dissertationum philologicarum classicarum* zusammengestellt von G. Fock (G. Andresen).

17. Januar. — Rezensionen und Anzeigen: E. Ciccotti, *Le istituzioni pubbliche Cretesi* (Thumser). — A. F. R. Knötel, *Atlantis und das Volk der Atlanten* (A. Wiedemann). — R. C. Jebb, *Homer. Eine Einführung in die Ilias und Odyssee. Autorisierte Übersetzung nach der 3. Auflage des Originals* von E. Schlesinger (H. Draheim). — v. Raumer, *Die Metapher bei Lukrez* (Franke). — *Ciceronis Cato maior*, f. d. Schulgebr. hrsg. von Th.

Schiche, 2. A.; Ciceronis Laelius, f. d. Schulgebr. hrsg. von Th. Schiche, 2. Aufl. (G. Landgraf). — H. Ebeling, Schulwörterbuch zu Caesar. 4. Aufl. besorgt von R. Schneider (E. Wolff).

24. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : A. Enmann, Zur römischen Königsgeschichte (W. Liebenam). — R. C. Jebb, Homer. Eine Einführung in die Ilias und Odyssee. Autorisierte Übersetzung nach der 3. Auflage d. Originals v. E. Schlesinger (H. Draheim). — Aeschyli fabulae cum lectionibus et scholiis codicis Medicei et in Agamemnonem codicis Flor. ab H. Vitelli denuo collatis ed. N. Wecklein. Partis I auctarium. Partis II auctarium (E. Fehr). — Herodotos erklärt von H. Stein. 2 Bd., 1 Heft 4. Aufl., 5. Bd., 5. Aufl. (W. Gemoll). — J. Ilberg, Das Hippokrates-Glossar des Erotianos und seine ursprüngliche Gestalt (R. Fuchs).

31. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : J. Beloch, Griechische Geschichte. Bd. I (A. Höck). — R. Peppmüller, Variationen im pseudoherodoteischen Heraklesschilde (A. Gemoll). — Wipprecht, Quaestiones Palaephataeae (E. Oder). — Fr. Zimmer, Der Text der Thessalonicherbriefe (J. Dräseke). — Phaedri Fabulae Aesopiae, in usum scholarum selectas rec. J. M. Stowasser (S. Herzog). — F. W. Putzgers Historischer Schulatlas neu bearbeitet von A. Baldamus. 19. Auflage (G. Andresen).

7. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : E. Krause, Die nordische Herkunft der Trojasage (H. D.). — J. Ilberg, Prolegomena critica in Hippocratis operum quae feruntur recensionem novam (R. Fuchs). — Wipprecht, Quaestiones Palaephataeae (E. Oder). — The seventh book of Vergil's Aeneid, by Collard; The eighth book of Vergil's Aeneid, by Tetlow (K. P. Schulze). — Fritzsche, Landgrafs lateinische Schulgrammatik für norddeutsche Gymnasien bearbeitet (C. Stegmann). — Fr. Fröhlich, Lebensbilder berühmter Feldherren des Altertums. I. Die Römer. Heft I. (A. Höck).

14. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : J. L. Ussing, Graesk og romersk Metrik (H. G.). — E. Mucke, De consonarum in Graeca lingua geminatione (P. Kretschmer). — Th. Klett, Sokrates nach den Xenophontischen Memorabilien (A. Döring). — W. Stern, De Moschi et Bionis aetate (F. Mertens). — Wipprecht, Quaestiones Palaephataeae (E. Oder). — Persii, Iuvenalis, Sulpiciae Saturae rec. O. Jahn Ed. III. cur. eg. Fr. Buecheler (J. Tolkiehn).

21. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : M. Neumann, Eustathios als kritische Quelle für den Iliastext (A. Ludwig). — J. Werra, Herodot (W. Gemoll). — E. Wörner, De Ariaetho et Agathyllo fabulae apud Arcades Aeneiae auctoribus (W. Immerwahr). — Oeuvres de Cicéron, Brutus ... par J. Martha (C. B.). — M. Manitius, Analekten zur Geschichte des Horaz im Mittelalter (M. Ihm). — L. Bauer, Handschriftliche und kritisch-exegetische Erörterungen zu den Punica des Silius Italicus (C. Hosius).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 37.

3^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LES BOISSONS ALCOOLIQUES.

USAGE ET ABUS.

Conférences données par A. Rossignol, professeur à l'Athénée royal de Chimay.

La librairie Wesmael-Charlier, de Namur, vient d'éditer un intéressant petit livre, dû à la plume de M. Rossignol. Cet opuscule est la reproduction d'une série de conférences, qu'à la demande de M. le Ministre de l'Intérieur, l'auteur a faites sur l'usage et l'abus de l'alcool, et qu'il a eu l'excellente idée de publier dans le volume que nous avons sous les yeux. Ainsi que M. Rossignol le déclare lui même dans sa préface, les personnes au courant de la question de l'alcool ne trouveront dans ce livre rien qu'elles ne connaissent déjà. Mais ceux qui ont à cœur de combattre le terrible fléau de l'alcoolisme y puiseront des notions précises, indiscutables, appuyées sur des faits concluants.

La guerre à l'alcool ne date pas d'hier. Bien des écrivains ont tracé le sombre tableau des ravages qu'il exerce. Qu'il me suffise de rappeler le roman si poignant de Conscience : *De Plaag der Dorpen*, et la hideuse description que fait Zola du délire alcoolique dans *l'Assommoir*. Mais s'il est bon de frapper l'esprit du lecteur par des récits où l'imagination seule intervient, il est plus utile encore de le convaincre, en mettant sous ses yeux des faits incontestables, ayant le caractère de la vérité scientifique.

En une centaine de pages, où l'élégance du style le dispute à la clarté de l'exposition, l'auteur a résumé l'ensemble des travaux que l'on a publiés contre l'alcoolisme. Après avoir

fait l'étude des spiritueux tant au point de vue chimique qu'au point de vue industriel, il nous fait connaître les produits secondaires qui, dans l'acte de la fermentation, se forment en même temps que l'alcool proprement dit, et qui communiquent aux diverses eaux-de-vie (genièvre, cognac, rhum, etc.), leur bouquet spécial et leurs propriétés toxiques. Il nous signale aussi toutes les drogues, souvent fort nocives, qui interviennent dans la confection des liqueurs. A la suite de cette énumération des poisons débités chez les cabaretiers ou les liquoristes vient l'étude de l'action que ces divers agents, et surtout l'alcool lui-même, exercent sur l'organisme vivant. L'auteur se montre assez indulgent pour le vin, le cidre et la bière, mais il fait un procès en règle aux spiritueux, leur dénie toute valeur alimentaire ou réconfortante, et combat énergiquement tous les préjugés qui existent à cet égard. Il fait un tableau saisissant de l'alcoolisme aigu, et un tableau plus effrayant encore de l'alcoolisme chronique. C'est surtout à ce dernier que M. Rossignol s'attaque énergiquement. Il nous le dépeint peuplant les hôpitaux, les asiles d'aliénés, les prisons; il nous le montre se transmettant par hérédité, et donnant à la société des générations vouées d'avance à la misère physiologique et à la décrépitude morale. Enfin il nous fait toucher du doigt les conséquences désastreuses qu'entraîne la consommation de l'alcool envisagée au point de vue économique¹, et il pousse le cri d'alarme en prouvant, par des statistiques officielles, que partout cette consommation va croissant d'une façon tout à fait inquiétante, amenant une augmentation corrélative de la misère, de la mendicité, de la criminalité et de la mortalité.

Les deux dernières conférences traitent des causes de l'alcoolisme, et des remèdes qu'il faut leur opposer. L'auteur attend beaucoup de l'intervention des pouvoirs publics; il attend plus encore de l'influence des éducateurs. Il a une page émue quand il parle de la mission moralisatrice de l'école, et après avoir passé en revue la législation antialcoolique de

¹ En 1891 on a consommé en Belgique, outre le vin, 10,831,204 hectolitres de bière et 594,362 hectolitres d'alcool à 50°. Les eaux-de-vie seules ont donné lieu à la perception de 37,456,000 fr. d'impôts.

divers pays, il nous initie au fonctionnement des sociétés de tempérance qui s'y sont constituées.

Telle est, en résumé, la substance de cet excellent petit livre auquel je souhaite tout le succès qu'il mérite. Il ne convient pas seulement à l'enseignement moyen; je voudrais le voir donner en prix dans les écoles communales, je voudrais le voir répandu dans les écoles d'adultes, je voudrais le voir aux mains de tous les instituteurs. Ce sont, en effet, surtout les jeunes cerveaux qu'il convient de pénétrer des dangers qu'entraîne l'abus de l'alcool; c'est surtout à l'école communale, fréquentée par les enfants de l'ouvrier, qu'il faut faire du prosélytisme.

A mon avis, c'est la partie chimique du travail de M. Rossignol qui est la moins réussie. Non que j'aie des erreurs ou des inexactitudes à y relever, mais l'auteur n'a pas su donner à cette partie de son œuvre la clarté et l'attrait qui font le charme des chapitres suivants. Les personnes étrangères à la chimie se feront difficilement une idée exacte des congénères de l'alcool " formant avec lui une série dans lequel „ le poids de la molécule augmente graduellement ainsi que „ la quantité de carbone „. L'auteur parle à diverses reprises des alcools supérieurs, sans nous dire exactement de quelle supériorité il s'agit ¹.

Il eût été plus simple, à mon sens, de dire que l'alcool est un produit de transformation, de digestion si l'on veut, des sucres par la levûre. Mais la levûre est un être vivant, dont on connaît plusieurs races, de même qu'on connaît plusieurs types de matières sucrées; et suivant qu'on fera varier l'un ou l'autre de ces facteurs, ou même tous les deux à la fois, on obtiendra des qualités différentes d'alcools. Les conditions les plus désavantageuses se trouveront réunies quand on aura

¹ Je fais les vœux les plus sincères pour que le livre de M. Rossignol trouve beaucoup de lecteurs, pour qu'il recrute beaucoup d'amis parmi les abonnés de la *Revue de l'Instruction publique*. Ce sont surtout les éducateurs qui doivent inspirer à la jeunesse l'horreur du vice alcoolique : aucun argument ne doit leur rester étranger. C'est à l'intention des lecteurs de cette *Revue*, qui tous, j'en suis convaincu, voudront s'associer à l'œuvre de l'antialcoolisme, que je me permets de compléter le travail de l'auteur par quelques indications utiles; c'est pour eux que ces lignes sont écrites.

recours à la levûre haute, à laquelle on donnera à travailler les matières sucrées provenant de la saccharification des amidons et tout spécialement de la fécule de pommes de terre. Il se produira toujours de l'esprit de vin ordinaire, en proportion assez forte, mais il se formera en même temps des quantités variables d'autres produits, analogues à l'alcool vulgaire, mais qui s'en distinguent notamment par un point d'ébullition plus élevé, et par des propriétés toxiques bien autrement intenses. C'est surtout par là qu'ils sont *supérieurs* à l'alcool ordinaire, et parmi eux on distingue spécialement l'alcool amylique ou alcool de pommes de terre, qui bout à 128°, qui s'accumule dans les queues de distillation et qui est à la fois le plus abondant et le plus redoutable parmi ceux que la rectification devrait éliminer. Malheureusement on les élimine le moins possible. Poussés par la concurrence, certains distillateurs s'efforcent de retirer de leur alambic le maximum d'eau-de-vie, et laissent dans la liqueur distillée, non seulement l'alcool ordinaire, mais aussi l'alcool amylique et consorts, qui donnent aux genièvres débités dans certains cabarets leur saveur repoussante et leurs propriétés redoutables. Car ne l'oublions pas, ce sont ces alcools supérieurs qui produisent l'ivresse brutale, et qui conduisent peu à peu au délire alcoolique. Il est certains genièvres dont le buveur ne peut ingurgiter un petit verre sans pousser ensuite une sorte de beuglement : c'est l'alcool amylique qui produit cet effet. On doit surtout se méfier de certains genièvres, dits de Hasselt, auxquels les amateurs trouvent un bouquet (?) particulier, et que certains industriels préparent en ajoutant de l'alcool de mélasse à des flegmes non rectifiés¹.

Au nombre des substances que l'on emploie pour donner du mordant à l'eau-de-vie et à masquer le déficit d'alcool résultant d'un coupage trop énergique avec de l'eau, l'auteur cite l'acide sulfurique. Ce préjugé est fort répandu dans le public, mais

¹ En Allemagne, où l'industrie des alcools est portée à un très haut degré de perfection, les distillateurs vendent les alcools de tête et de queue aux fabricants de produits chimiques, qui en font des substances fort recherchées par les chimistes. Mais je ne suis pas parvenu à apprendre ce qu'on en fait en Belgique, où le plus souvent ils font indéfiniment retour à l'alambic.

ce n'est qu'un préjugé. L'acide sulfurique ou vitriol n'a pas une saveur piquante; il a un goût aigre qu'aucun buveur ne tolérerait. Un genièvre auquel on ajoute un millième d'acide sulfurique acquiert une aigreur, une acidité fort désagréable.

J'aurais voulu voir faire à certaines substances aromatiques, destinées à la préparation des liqueurs, la guerre que l'auteur fait à l'absinthe. Au nombre des essences très vénéneuses il faut citer la vanilline, l'essence de cumin, de badiane et d'anis. L'anisette est considérée par bien des personnes comme un cordial inoffensif, voire même bienfaisant. Or des observations récentes ont démontré que l'essence d'anis ou de badiane agit sur le système nerveux d'une façon désastreuse, et que les ravages de l'absinthe suisse sont dus beaucoup plus à l'énorme dose d'essence d'anis qu'à l'essence d'absinthe qu'elle renferme. On peut on dire autant de la coumarine, contenue dans l'aspérule, dont on fait le *Maitrank*, lequel provoque régulièrement un affreux mal de tête.

M. Rossignol se montre très sévère pour les liqueurs distillées, et surtout pour les alcools industriels. C'est que ces derniers, beaucoup plus que les eaux-de-vie naturelles, contiennent les produits secondaires de la fermentation aussi préjudiciables à la santé du corps qu'à celle de l'esprit. Mais qu'on n'aille pas croire que les rhums et les cognacs véritables sont exempts de ces fâcheux accessoires. Sans eux ils seraient privés de toute sève, de tout bouquet, et personne ne trouverait plaisir à boire une liqueur formée de 50 % d'eau et de 50 % d'alcool pur ¹. Rien n'est perfide comme ces liqueurs de

¹ L'alcool, on ne doit pas l'oublier, est toujours un poison, même quand il est d'excellente qualité. Quel que soit le soin qu'on ait mis à le rectifier, à le séparer d'avec ses terribles acolytes, il est et sera toujours un breuvage vénéneux. Cette toxicité de l'esprit de vin n'a rien qui doive nous surprendre. L'alcool est un produit d'excrétion, une déjection d'un être vivant, un excrément de la levûre. Dans son langage imagé, Liebig disait : " la levûre „ est un organisme qui boit de l'eau sucrée, qui exhale du gaz carbonique, „ et qui rejette de l'esprit de vin „. (L'illustre professeur de Giessen se servait de termes un peu plus naturalistes). Aussi les animaux manifestent-ils une vive répugnance pour les liqueurs fermentées; l'homme seul y trouve plaisir.

On observe ainsi de singulières aberrations du goût. Dans la cuisine des Hindous, on substitue l'asa fœtida au poivre ou à la muscade. Les Latins

table, qui sous un petit volume contiennent une forte proportion d'alcool. Sous ce rapport la bière et le vin sont beaucoup moins dangereux. La dose d'alcool y est délayée dans un volume beaucoup plus grand et la quantité ingérée est limitée, dans une certaine mesure, par la capacité de l'estomac.

On serait mal venu, dans l'état actuel de nos mœurs, de faire le procès à l'usage du vin et de la bière. M. Rossignol constate que partout et toujours l'homme a fait usage de boissons fermentées, et il en conclut qu'elles sont des excitants du système nerveux qui peuvent avoir leur effet utile. Il cite la phrase suivante de Lacassagne : " Dans cette consommation universelle des aliments nervins, il faut voir un besoin, et non un plaisir. C'est plutôt une nécessité organique qu'une satisfaction brutale. Ce besoin instinctif de l'humanité ne se discute pas, il se constate. Si la science a démontré l'absurdité des préjugés vulgaires, elle n'a fait que démontrer la légitimité de certains besoins, imposés toujours par la conservation de l'espèce ou de l'individu. Cette résultante est le produit du bon sens de tous, de l'expérience de chacun, de l'observation de tout le monde. „

La phrase est très bien tournée, mais ne démontre pas grand chose. Je crois que celui qui prend un verre de vin se préoccupe en général très peu de l'excitation dont son système nerveux sera tantôt le siège et ne se soucie guère de la conservation de l'individu ou de l'espèce. M. Rossignol se charge d'ailleurs lui même de confondre celui qu'il cite, car je lis, p. 44 : " On a constaté en France que les soldats à qui l'on donne du vin supportent moins bien la marche que les autres à qui l'on n'en donne pas. „ Remarquons aussi que les boissons fermentées n'ont subi aucune rectification : elles contiennent donc l'intégralité des alcools si supérieurement nuisibles. Ceci est surtout vrai pour la bière, qui ne renferme que de l'alcool de céréales ¹. Bien plus logiques sont les

faisaient grand cas du *garum*, sorte de bouillabaisse dont le poisson pourri formait la base, et dont la description seule fait soulever le cœur. Et de nos jours, les gourmets, qui rient peut-être de la cuisine des Lucullus, ne se délectent-ils pas devant certains gibiers très avancés et non vidés ?

¹ Bien des gens s'imaginent que la bière est nutritive. Il est vrai qu'elle n'est pas entièrement dépourvue d'éléments plastiques. Mais la quantité de

membres des sociétés de tempérance, les *teetotalers*, qui ont pris pour devise : *Principiis obsta*.

Je n'ai qu'une médiocre confiance dans l'efficacité de l'intervention des pouvoirs publics dans la guerre à l'ivrognerie. Il sera toujours à craindre que des considérations fiscales ou politiques ne viennent paralyser la bonne volonté des gouvernants. Et puis, que de moyens d'éluder la loi!

J'ai beaucoup plus de confiance dans l'œuvre de moralisation individuelle que l'on paraît avoir entreprise partout, et qu'on se propose de poursuivre longuement et patiemment. Les lois et règlements n'ont jamais arrêté le malfaiteur, chez qui l'art de dépister la justice a remplacé le sens moral; ils n'arrêteront pas davantage l'homme à qui l'on n'est pas parvenu à inculquer l'horreur de l'alcool et de l'ivrognerie. C'est dès son enfance, et surtout à l'école, que cette aversion doit lui être inspirée et incessamment inspirée. Le livre de M. Rossignol y rendra d'utiles services. Les sociétés scolaires de tempérance trouveront aussi un auxiliaire puissant dans l'œuvre de l'épargne scolaire si heureusement et si brillamment organisée par François Laurent, œuvre à laquelle elles sont naturellement appelées à collaborer.

TH. SWARTS.

ces dernières y est si faible, et le prix en est proportionnellement si élevé, qu'un savant de mes amis a pu dire avec raison qu'il serait plus économique de se nourrir de bécassines que de bière. Les bières préparées au moyen du glucose contiennent beaucoup d'alcool amylique, et une dextrine inassimilable qui trouble la digestion.

UNE VISITE AU GYMNASÉ DE GIESSEN.

(Suite).

II.

Les analyses que je viens de donner¹, m'ont semblé nécessaires pour mettre le lecteur à même de saisir bien le sens, la portée et l'application des principes didactiques qui caractérisent l'enseignement tel qu'il est pratiqué de fait au gymnase de Giessen. Elles lui permettront de plus de juger si mes conclusions sont justifiées, mais seulement en partie. En effet, bien que j'aie tâché de résumer aussi fidèlement que possible les leçons auxquelles j'ai assisté, on comprendra facilement que, dans ces résumés, certains traits, d'ailleurs très significatifs, ont dû nécessairement s'obscurcir ou même s'effacer entièrement. Ainsi j'ai dit qu'on a fait partout usage de la méthode dialogique ou érotématique. Mais pour donner une idée parfaite de l'emploi de cette méthode, il aurait fallu une reproduction sténographiée d'une leçon, question par question et réponse par réponse. Et la même remarque s'applique à un grand nombre d'autres traits.

1.

Ce qui m'a frappé au premier abord dans l'enseignement des langues, c'est la large part qu'on y fait au fond, au côté réel des œuvres expliquées. C'est à tel point que quelquefois je n'ai pas été loin de penser que le fond était considéré comme la chose principale. Je rappelle au lecteur les exemples cités plus haut, p. 115, 1²; p. 121, 5; p. 122, 6; p. 124, 8; p. 126, 9; p. 127, 10. Non seulement on a soin dans l'interprétation d'analyser le contenu de ce qu'on interprète et de le faire résumer par les élèves — et j'ai vu que cette analyse peut être très minutieuse et très approfondie (p. 116, 1) —, mais encore, en abordant un nouveau

¹ *Revue de l'Instruction publique*, t. XXXVII, 2^e livr., pp. 113 et suiv.

² Les chiffres à droite de la virgule indiquent le numéro des leçons.

morceau ou un nouveau chapitre, on commence par indiquer sommairement ce qu'il renferme (p. 121, 5). A ces résumés et à ces analyses du fond s'ajoute dans les classes supérieures un travail d'un genre plus élevé et plus difficile. Dans une leçon dont je n'ai pas rendu compte plus haut et où l'on expliquait le *Nibelungenlied* (II^e sup.), j'ai observé que les élèves recueillaient dans un cahier à part des passages se rapportant aux caractères des principaux personnages et aux mœurs du temps. On devine facilement le but de telles notes. Ce sont des matériaux qui servent à faire des rapports soit oraux, soit écrits sur l'un ou l'autre argument ainsi peu à peu préparé (cf. p. 120, 4) et qui fournissent des sujets convenables de rédaction ¹.

Ainsi nous pouvons conclure qu'à Giessen, dans l'enseignement des langues, le fond n'importe pas moins que la forme et semble être de même valeur que celle-ci. On fait marcher de front les deux, et si je dois en juger par ce que j'ai observé, on obtient de cette manière une connaissance singulièrement approfondie des auteurs.

Les limites que j'ai tracées à ce rapport, me défendent de m'arrêter plus longtemps à ce principe, qui est de la plus haute importance, et d'en discuter le fondement. Il se justifie sans doute, dans la pensée de M. Schiller, par l'idéal et le but de l'éducation que doivent donner les gymnases ². Ce que je voudrais seulement constater ici en termes exprès, c'est qu'il indique une opposition radicale au formalisme didactique aussi bien qu'au réalisme didactique, si ces mots sont pris dans leur sens précis et exclusif. Il est vrai qu'aucun de ces deux systèmes n'a jamais été appliqué parfaitement dans aucune école; les besoins de la pratique y ont apporté toujours des adoucissements et des tempéraments. Les formalistes n'ont pas pu négliger entièrement le fond, et les réalistes ont été forcés, malgré eux, de s'occuper des formes. Ce n'est pas l'impression d'un compromis semblable que j'ai eue à Giessen. Il ne m'a pas semblé, par exemple, qu'on s'occupe autant du fond des auteurs uniquement pour s'en approprier mieux la phraséologie et les artifices de style. Il m'a semblé plutôt que l'analyse du fond

¹ Voir plus loin.

² Voir plus loin.

est faite pour elle-même et constitue une partie essentielle, coordonnée du but de l'instruction, bien que, naturellement, elle facilite à l'occasion le déchiffrement du texte. Mais, si tel est le sentiment qui résulte de l'ensemble de mes observations, je ne veux cependant pas cacher que certains faits m'ont fait deviner une espèce de tendance à subordonner la forme au fond et m'ont du moins porté à croire que tous les maîtres ne savent pas également bien appliquer ce principe délicat et difficile. Ainsi dans la première leçon que j'ai résumée plus haut (p. 115), l'histoire me paraît tenir trop de place : en effet quel besoin y avait-il d'une analyse aussi détaillée d'un morceau qui ne comprend que douze lignes imprimées ? A quelque point de vue qu'on se place, il faudra toujours que, dans les classes inférieures, les enfants apprennent avant tout la lexigraphie des langues. Et s'il est faux de les habituer à ne voir dans les textes qu'ils traduisent que des exemples de règles grammaticales, il serait tout aussi faux de consacrer au fond ne fût-ce qu'une minute du temps nécessaire pour les exercices de grammaire. Mais peut-être le professeur n'a-t-il voulu que me montrer comment on peut procéder ; aussi n'ai-je pas remarqué que les élèves ne connussent pas suffisamment leur déclinaisons et leurs conjugaisons ¹. C'est en voyant faire quelques graves fautes de lexigraphie par des élèves d'une classe supérieure (I^{re} inf.) que j'ai eu l'idée que les éléments ne leur avaient pas été assez inculqués.

A ce premier principe didactique s'en rattachent immédiatement deux autres, dont les conséquences ne sont pas moindres. Si le fond importe au même point que la forme, il s'ensuit d'abord que, dès le commencement, on doit étudier les langues étrangères à l'aide de morceaux de lecture présentant un ensemble et non composés de phrases détachées et sans liaison. Ceci n'est rien moins qu'une révolution. Car la pratique contraire règne généralement jusqu'à ce jour dans tous les pays et, par ci par là, elle est même appliquée à la langue maternelle ². Mais ce principe porte encore beaucoup plus loin. Non

¹ On pourra peut-être aussi justifier la place accordée à l'histoire par la nécessité de la concentration. Voir plus loin.

² En Belgique, par exemple.

seulement il exige que chaque morceau destiné à être lu et traduit en classe, traite une matière d'une certaine unité et d'une certaine valeur, mais il me semble encore exiger que tous ces morceaux aient des rapports entre eux et se rattachent plus ou moins directement à l'un ou l'autre des grands objets qui constituent le but de l'instruction ¹. Particulièrement dans les classes supérieures, si l'on veut se conformer à ce principe, on ne se contentera pas d'extraits, mais on interprétera autant que possible les ouvrages des auteurs en entier. Aussi est-ce là ce qui se fait. J'ai déjà dit plus haut (p. 122, 7) que les élèves voient toute l'Iliade et toute l'Odyssée, et j'ai montré comment on sait rendre la chose possible. Le même procédé est appliqué à l'Enéide de Virgile, au *De Bello Gallico* de César, à l'Anabase de Xénophon, et il va sans dire que, dans l'enseignement de la langue maternelle, on ne tient pas moins à donner aux élèves une connaissance complète des chefs-d'œuvre de la littérature nationale. Il est naturellement impossible de bannir entièrement les " morceaux choisis ", et les chrestomathies, surtout dans les classes inférieures. Il suffit que le choix soit fait non seulement au point de vue de la forme, mais aussi à celui du fond, qui doit avoir une certaine unité ². Ainsi, en troisième inférieure, où commence l'enseignement du grec, on lit des " morceaux choisis ", mais, au premier semestre, on choisit exclusivement ceux qui se rapportent à la mythologie, et, au second, ceux qui traitent de l'histoire grecque (p. 120, 5) ³. Ce qui est particulièrement difficile, c'est d'offrir aux commençants dès le premier jour où ils se mettent à étudier une langue étrangère, des sujets de lecture cohérents, et cependant on est parvenu à le faire dans le gymnase de M. Schiller pour le grec et pour le français. Mais pour le latin on est encore toujours réduit à suivre,

¹ La même chose s'impose au point de vue de la concentration. Voir plus loin.

² Sur ce point on trouvera quelques indications suggestives dans Willmann, *Didaktik*, 1888, II, p. 257.

³ Cf. Schiller, *Die einheitliche Gestaltung*, etc., p. 70 et Hüter, *Concentration des sprachlich-historischen und geographischen Unterrichts in der Unter-Tertia*, Giessen, 1889, p. 11.

pendant quelques mois au moins, la vieille méthode des phrases détachées.

La seconde conséquence du principe énoncé plus haut, à savoir que le fond importe autant que la forme, a trait aux thèmes tant oraux qu'écrits. J'ai donné deux exemples de leçons qui avaient pour objet, l'une la composition d'un thème oral (p. 116, 2), l'autre la correction d'un thème écrit (p. 118, 3). Ces thèmes me frappèrent par deux caractères. Par-dessus les règles de grammaire qui s'y trouvaient appliquées, ils formaient un tout et roulaient sur une seule matière nettement déterminée, et puis ils étaient tirés de la partie des auteurs qu'on venait justement d'interpréter. C'étaient, comme on dit, des thèmes d'imitation ou de reproduction. Cette espèce de thèmes est connue et pratiquée aujourd'hui partout, mais à Giessen le procédé a sa marque distinctive. Je ne veux pas parler de la matière des thèmes, en tant qu'elle doit présenter une unité et se rattacher à un auteur interprété. Car ce sont là des qualités qu'on exige également ailleurs des bons sujets de thème, du moins de ceux qui sont donnés dans les classes supérieures, et elles se recommandent en effet même au point de vue du style, lequel ne saurait se former sans modèle sur des phrases détachées. Il s'agit plutôt de la façon dont les thèmes sont composés, choisis et présentés. Ordinairement on fait usage dans les écoles d'un recueil de thèmes imprimé, qui est mis entre les mains des élèves. Dans le gymnase de M. Schiller, il n'y a aucun recueil semblable qui soit employé. C'est le professeur qui fait lui-même tous les thèmes, à tous les degrés sans exception; il propose le texte aux élèves et ceux-ci le traduisent immédiatement et sans le noter d'abord sur un brouillon, soit par écrit soit oralement. Ce n'est que dans les classes supérieures, où les périodes exigent quelquefois une méditation plus longue et un travail qu'on ne saurait faire sans avoir le texte sous les yeux, que le professeur recourt à la dictée préalable.

Il faudra convenir que cette méthode permet admirablement d'adapter les exercices d'application grammaticale aux besoins particuliers de chaque classe et de les rendre de cette façon aussi utiles et fructueux que possible. Car jamais, quand même tous les professeurs auraient été les

mêmes et que les élèves auraient en général les mêmes dispositions, jamais deux troisièmes ou deux quatrièmes successives ne se ressembleront parfaitement, et les exercices qui sont peut-être absolument nécessaires cette année, peuvent être absolument superflus l'année suivante. Mais je me demande si ces avantages ne sont pas contre-balancés par la perte de temps que cette méthode entraîne. En effet, si l'on se servait d'un recueil imprimé, on ne mettrait pas beaucoup plus de temps à lire et à traduire le texte qu'on n'en met maintenant à en prendre connaissance et à le graver dans la mémoire¹. Je suis complètement convaincu de l'utilité et de la nécessité didactique qu'il y a à tirer les thèmes de l'auteur interprété, puisqu'il faut que le sujet soit familier aux élèves pour le fond aussi bien que pour la forme. Mais un bon recueil de thèmes de reproduction ne compenserait-il pas, par le temps qu'il fait gagner, tout ce que le procédé adopté à Giessen peut avoir d'excellent : voilà la question que je n'ose trancher.

Les principes que je viens d'exposer, sont généralement appliqués dans l'enseignement de toutes les langues étrangères, mais il y en a quelques-uns qui règlent d'une manière spéciale celui des langues vivantes. C'est que l'enseignement de celles-ci n'a pas seulement pour objet de faire connaître la littérature et la civilisation d'une nation telle qu'elle se manifeste dans cette littérature, mais encore de faire comprendre le langage parlé et d'apprendre à parler soi-même. Or, s'il en est ainsi, il va sans dire d'abord que l'acquisition d'une bonne prononciation est de la plus haute importance. J'ai vu qu'à Giessen on y apporte le plus grand soin², et pour atteindre le but proposé, on n'a pas craint d'organiser, avec des garçons de douze et de treize ans, des exercices spéciaux de prononciation et d'articulation³. A cette même fin on paraît exiger

¹ Voir p. 116, 1; p. 117, 2.

² D'ailleurs, on n'insiste pas moins sur la prononciation correcte des langues anciennes, et si, dans ce cas, il est impossible aujourd'hui de connaître parfaitement la véritable prononciation des Grecs et des Romains, on applique au moins les résultats scientifiques acquis. Ainsi, pour le latin, les élèves prononcent partout *c* comme *k* et *ti* comme *t-i*.

³ Voir p. 125, 8.

aussi que la première aperception de l'idiome étranger se fasse plutôt par l'ouïe que par la vue et la lecture, qui se trouvent ainsi reléguées au second plan ¹. En effet, la prononciation juste s'apprend beaucoup mieux et beaucoup plus facilement en écoutant comment le maître prononce et en tâchant de l'imiter que par une instruction sur la valeur phonétique des lettres. Mais, avant tout, on voudrait, je pense, habituer par ce moyen les écoliers à l'intelligence de la langue parlée, qui ne doit pas leur être moins familière que la langue écrite. Voilà pourquoi même les traductions en langue maternelle ne se font pas toujours à livre ouvert, mais souvent sur le texte proposé de vive voix par le professeur ². Enfin on atteint encore ce même résultat et on exerce à la fois les élèves à parler la langue étrangère soit en instituant une espèce d'entretien sur le passage interprété, soit en faisant raconter le contenu avec ou sans variation ³. Je n'ai pas pu assister à une leçon de français dans une classe supérieure. Mais des principes que j'ai vu appliquer en quatrième et en troisième inférieure, il me semble résulter que, dans les leçons de français, la langue française elle-même doit être employée comme langue véhiculaire de l'enseignement dès que la classe sera assez avancée pour la comprendre. Je ne saurais rien affirmer de certain, mais j'ai la conviction morale que tel est le cas à Giessen. Tous ces principes, d'ailleurs, sont si simples, si évidents, si nécessaires qu'on s'étonne toujours de nouveau qu'ils soient négligés encore quelque part. Et cependant j'ai pu constater plus d'une fois par mes propres yeux qu'ils le sont.

Quant à l'enseignement de la langue maternelle, il est naturel qu'il diffère beaucoup de celui des langues étrangères mortes ou vivantes. Cette différence, toutefois, ne va pas jusqu'au principe fondamental que j'ai énoncé plus haut et suivant lequel l'étude de la forme et celle du fond doivent toujours marcher de front. Elle se réduit à la manière dont on enseigne la grammaire et dont les auteurs sont interprétés.

¹ Voir p. 125, 8.

² *Ibid.*

³ P. 124, 8; p. 126, 9.

C'est qu'elle provient exclusivement du fait que les élèves, en abordant l'étude de la langue maternelle, la connaissent déjà en grande partie, sinon par réflexion, du moins par instinct et par sentiment. Il serait en effet absurde d'enseigner une règle grammaticale à un homme qui sait déjà l'appliquer, comme s'il n'en savait encore rien du tout, et de même, si quelqu'un est capable de comprendre du premier coup l'ensemble d'un ouvrage, il serait faux, je pense, de commencer par lui en expliquer les détails comme s'il devait seulement acquérir cette notion d'ensemble. Pour la grammaire de la langue maternelle, je n'ai pas pu observer comment on procède dans le gymnase de M. Schiller, mais j'ai vu faire, avec le plus grand intérêt, l'interprétation d'un drame allemand, de l'Iphigénie de Goethe. S'il est permis de résumer en une formule succincte la méthode que le professeur y a suivie, je dirai qu'elle consistait simplement à aller du tout à ses parties. La première moitié de la leçon, celle que j'ai reproduite plus haut (p. 127, 10) sous les numéros I à V, avait évidemment pour but une idée générale du drame telle qu'elle peut résulter d'une première lecture qui n'est pas trop superficielle. D'ailleurs, on a vu que, même dans l'enseignement du latin, on tâche d'appliquer cette méthode, autant que faire se peut. Ce sont les poésies d'Horace qui y conviennent le mieux, parce que, à part peut-être les épîtres du second livre et particulièrement l'art poétique, leur étendue est assez petite. Ainsi, dans une leçon sur Horace donnée en première (p. 119, 4), on a parcouru le morceau en entier avant d'en commencer l'interprétation approfondie ¹.

Mais il y a un autre point qui a fixé mon attention dans cette leçon d'allemand. J'ai déjà dit qu'en réalité l'action du maître se bornait à constater et à rectifier les résultats des réflexions que les élèves étaient censés avoir faites sur la pièce. Ces réflexions se rapportaient à l'argument et à l'idée générale du drame, à son origine, au genre littéraire auquel il appartenait, bref, elles comprenaient les éléments essentiels de ce qu'on appelle ordinairement une introduction. De cette façon, celle-ci était l'œuvre propre de la classe, en tant qu'elle

¹ Épître I, 1. Cette épître a 108 vers.

pouvait se puiser non seulement dans l'ouvrage même, mais encore dans les autres écrits de l'auteur. Pour ceux-ci, le professeur avait eu naturellement soin de les indiquer d'avance et d'en exiger au besoin l'étude. Dans l'espèce, c'étaient le voyage d'Italie de Goethe et, pour ce qui concerne particulièrement le développement du poète, les drames antérieurs de *Goetz* et d'*Egmont*. Je ne puis m'expliquer cette façon d'agir qu'en supposant les deux principes suivants : 1. Le but de l'enseignement de la langue maternelle dans les classes supérieures n'est pas uniquement de faire connaître un certain nombre d'ouvrages classiques, mais les grands écrivains nationaux eux-mêmes ; 2. Chaque ouvrage classique doit avant tout être interprété par lui-même, et il ne faut enseigner d'autorité rien de ce qui se trouve énoncé dans le texte et que les élèves pourraient en tirer par leurs propres forces. Le premier principe n'a rien de particulier, et je pense qu'il est admis partout ; mais il n'en est pas ainsi du second, et souvent l'introduction dogmatique exposant des choses qu'on comprendrait et retiendrait mieux en *lisant* simplement l'œuvre en question, occupe encore trop de place. A ce point de vue, on saisit aussi toute la portée du précepte qui ordonne d'aller du tout à ses parties. Car c'est seulement en mettant en pratique ce précepte et en exigeant que l'étude commence par une vue générale du tout, qu'on pourra se passer en grande partie des introductions dogmatiques et rendre l'interprétation vraiment fructueuse et instructive. On voit donc que nos deux préceptes se tiennent : l'un est la condition de l'autre et ne peut-être appliqué sans lui.

2.

Après avoir formulé les principes fondamentaux qui me semblent régler l'enseignement des langues, j'ajouterai quelques mots sur celui de l'histoire.

On peut dire qu'à Giessen l'histoire s'enseigne de deux manières : d'abord à l'occasion de l'interprétation des auteurs et notamment des historiens, dans les leçons de langues, et ensuite d'une manière systématique dans les leçons consacrées expressément à cette science. Il est clair que la première espèce d'enseignement résulte en général de l'importance qu'on

attache au fond des ouvrages, à leur côté réel; mais, de plus, il m'a paru qu'on tend à développer de préférence les éléments historiques de ces ouvrages, quelquefois peut-être aux dépens de la connaissance des autres éléments qu'ils contiennent, et même qu'on choisit les auteurs trop exclusivement au point de vue de l'histoire¹. En tout cas, l'enseignement des langues porte un caractère historique bien prononcé.

Quant à l'enseignement de l'histoire proprement dit, j'ai été étonné de voir combien on a réussi à faire de cette branche, dont l'étude, à ce degré, ne semble demander que de la mémoire, une matière qui n'est pas moins propre à exercer l'intelligence et le jugement, et, parmi les nombreux mérites de M. Schiller, c'est là, je crois, un des plus grands. Il va sans dire d'abord que, dans les classes supérieures, on ne se contente pas de présenter, en suivant l'ordre chronologique, un recueil d'événements particuliers, mais qu'on y montre aussi, autant que faire se peut, l'enchaînement des causes et des effets. Il s'en faut cependant de beaucoup que cela soit l'essentiel dans la question qui nous occupe; car, bien que cela se pratique également ailleurs, les jeunes gens n'en tirent guère de profit pour leur développement intellectuel. Et comment en serait-il autrement s'ils restent toujours passifs et n'ont qu'à retenir fidèlement et à reproduire ce que le maître leur a exposé? La difficulté dans l'enseignement de l'histoire, c'est d'y faire une part à la spontanéité, à l'activité personnelle, à l'invention, c'est d'y organiser de véritables exercices de pensée et de réflexion.

Voici, si j'ai bien observé, les moyens par lesquels on a essayé à Giessen de surmonter cette difficulté capitale.

Il est évident que le récit du professeur par lequel la classe prend connaissance des faits, est toujours indispensable, du moins dans les classes inférieures et moyennes². Mais, tandis que ce récit constitue, dans la plupart des écoles, l'essence et le point

¹ Voir plus haut p. 162. Pour se convaincre de la vérité de ce que j'affirme, il suffit de parcourir la liste des auteurs français recommandés par Schiller, *Handbuch*, 2^e éd., p. 518/9.

² Dans les classes supérieures, il peut être remplacé par le manuel et la préparation à domicile. Voir Schiller, *Etwas vom Geschichtsunterricht*, dans *Lehrproben und Lehrgänge*, Halle, 1893, fascic. 37, p. 9 et suiv.

culminant d'une leçon d'histoire, il n'en est ici pour ainsi dire que le préambule et le point de départ. Il n'est destiné, en grande partie, qu'à présenter et à communiquer les matériaux nécessaires pour un travail ultérieur qui est fait par les élèves eux-mêmes sous la conduite du professeur. Ce travail, c'est l'analyse des choses exposées et l'élaboration ou, si l'on veut, la construction d'une véritable connaissance scientifique.

La répétition simple et fidèle d'une narration historique ne semble supposer qu'une bonne mémoire. Mais en indiquer la disposition et l'arrangement, distinguer l'essentiel de l'accessoire, résumer le tout ou une partie, voilà déjà des opérations intellectuelles qui mettent en jeu les facultés supérieures¹. Il y a plus. Ce serait une grande erreur de croire que, pour communiquer l'intelligence des événements de l'histoire, il suffit d'en faire répéter ou résumer le récit, fût-il excellent, et d'exiger que les élèves indiquent l'arrangement observé. Pour que ceux-ci n'aient pas seulement l'air de comprendre, mais comprennent réellement, pour qu'ils soient capables de récapituler exactement et de retenir avec fruit une matière, il faut une analyse beaucoup plus approfondie. Il faut qu'ils sachent découvrir tous les éléments constitutifs, les grouper dans un ordre méthodique et suivant certains points de vue, qu'ils en voient les rapports, les contrastes et les ressemblances. On pourra juger de ce que c'est qu'une telle analyse approfondie par la leçon sur le règne de l'empereur Henri III que j'ai rapportée plus haut (p. 131, 12). Mais, dans cette leçon si instructive, un point mérite une attention particulière. C'est que la réflexion cherchant à pénétrer le sujet et à l'envisager sous tous ses aspects, conduit nécessairement au-delà du sujet lui-même. En effet, on trouvera souvent les causes ou une partie des causes d'un fait dans un autre fait dont on s'est occupé antérieurement; ou bien on ne comprendra bien une grande action dans ses motifs que quand on a pu voir que ces motifs ont été les mêmes pour tous les personnages ou corps ayant les mêmes fonctions et que, par conséquent, ils supposent un état de choses identique dans ses traits essentiels. La politique

¹ On peut voir un exemple très simple d'une telle analyse plus haut, p. 116, 1.

intérieure des empereurs d'Allemagne au moyen âge se présente sous un jour bien plus clair et bien plus frappant, dès que l'induction nous a fait saisir qu'elle avait au fond le même objet chez tous les empereurs et qu'elle était motivée par les "tendances centrifuges", des grands dignitaires. Mais, de plus, il y a en général dans l'histoire tant de situations, tant d'événements semblables, tant d'institutions dont le but ou les moyens sont conformes, tant de caractères d'individus ou de nations qui se rappellent les uns les autres, qu'elle offre une matière presque inépuisable aux rapprochements et aux comparaisons¹. Les guerres médiques peuvent se comparer à l'invasion des Gaulois en Italie. La condition des peuples opprimés a été presque partout analogue et a conduit régulièrement aux guerres d'indépendance. Depuis les guerres de Messénie jusqu'au soulèvement des Espagnols et des Allemands contre la domination française au commencement de ce siècle, on peut en énumérer une longue liste. La constitution de Servius Tullius a beaucoup de commun avec celle de Solon, et tous les grands généraux de l'histoire, un Alexandre, un Hannibal, un César, un Napoléon se ressemblent par l'un ou l'autre côté de leur tempérament et de leur caractère. La découverte de ces analogies et de ces ressemblances constitue une activité intellectuelle d'autant plus utile et plus fructueuse qu'elle contribuera nécessairement à éclaircir chacun des faits comparés, et ainsi la comparaison historique devient, à côté de l'analyse et de l'induction historiques proprement dites, un des moyens principaux pour provoquer et stimuler la pensée et la réflexion des élèves dans l'enseignement de l'histoire. Ce n'est pas tout. De même que, dans un drame, il est nécessaire de connaître d'une manière nette le développement de l'intrigue pour comprendre l'entrée en scène d'un personnage ou un incident déterminé, de même, dans l'histoire, il est absolument indispensable d'avoir présentes à l'esprit les différentes phases d'une grande action ou institution, si l'on veut bien entendre l'action ou l'institution elle-même et se rendre compte d'une situation donnée. C'est cette idée sans doute qui a fait qu'à Giessen on tâche avant tout, en approfondissant la connais-

¹ Cf. Schiller, *Handbuch* etc., 2^e édit., p. 571/2.

sance de certains faits historiques, de s'assurer que la classe n'en a pas oublié les transformations successives. Ces coups d'œil rétrospectifs jetés sur les événements antérieurs afin de pénétrer les causes et l'essence de ceux dont il s'agit, forment, on ne saurait le contester, une discipline intellectuelle excellente et tout à fait propre à développer chez les jeunes gens le discernement et le sens historiques, à leur faire distinguer dans un fait l'élément permanent de ses accidents variables, et à leur donner une conscience concrète des idées de continuité, d'évolution et de progrès. Et il faut dire la même chose des vues d'ensemble d'un sujet, qu'il s'agisse du règne d'un prince, d'une guerre ou d'une institution.

Mais ces exercices, ainsi que tous les autres dont je viens de parler, ont encore un autre effet des plus précieux. Ils fortifient la mémoire en forçant les élèves de penser toujours de nouveau à ce qu'ils ont déjà appris, et de relier entre eux les différents détails par des liens logiques. Ils sont en même temps une espèce de répétition, et pour distinguer cette espèce de celle qu'on pratique ordinairement, les Allemands l'appellent *répétition immanente*. La raison de cette dénomination saute aux yeux. C'est qu'en effet une telle répétition est immanente en ce sens que son origine et son terme sont dans la matière elle-même dont on s'occupe, et qu'elle se fait exclusivement en vue de l'étude de cette matière. Ainsi la leçon sur le règne de Henri III que j'ai rapportée plus haut, ne constituait pas seulement un exercice de la pensée, mais encore une répétition utile et féconde. Dans ce cas, d'ailleurs, l'exposé de la matière, le récit a précédé toute l'élaboration de la connaissance scientifique. C'est là un ordre naturel qu'on ne pourra jamais intervertir. Mais, puisque beaucoup d'éléments qui font comprendre mieux une chose qu'on connaît déjà par quelques côtés, peuvent aussi servir, s'ils sont donnés d'avance, à la faire saisir plus parfaitement à sa première apparition, il s'ensuit que certains éléments d'élaboration pourront précéder le récit. Une bonne méthode ne négligera pas de rappeler aux élèves tout ce qui leur facilitera l'intelligence d'un objet nouveau, en un mot, de préparer leurs esprits à bien concevoir ce qu'on va leur exposer. C'est ce parti qui a été pris dans la leçon sur Tibérius Gracchus (p. 129, 11). Car je ne vois d'autre raison de toutes

les considérations qui y ont été faites sur la question sociale chez les anciens et dans le présent, que celle de préparer les élèves ou plutôt de les aider à se préparer eux-mêmes à saisir exactement le sens et la portée des réformes sociales des Gracques. Naturellement cette *préparation* ne doit pas et ne peut pas toujours se puiser dans les connaissances scientifiques que l'élève a déjà acquises; elle devra se faire souvent au moyen de son expérience et des notions qu'on suppose qu'il a recueillies dans ses lectures et dans le commerce des hommes, et ainsi le professeur sera amené fréquemment à tirer avantage des institutions et des événements contemporains. Comme l'exemple cité le prouve, on emploie ce moyen de préparation à Giessen, mais, ce qui plus est, divers indices m'ont fait croire qu'on ne l'emploie pas seulement quand c'est nécessaire, mais qu'on tend à l'employer presque toutes les fois qu'on le peut. Si je ne me trompe, cette préférence est due au désir d'éclaircir et d'étendre les idées que les jeunes gens possèdent sur l'époque actuelle et notamment sur l'organisation de l'État dans lequel ils vivent, et, à ce point de vue, elle mérite sans doute l'approbation des pédagogues. Car généralement, il faut bien le dire, les maîtres ne profitent pas assez des multiples occasions qui leur sont offertes par l'histoire du passé, de recourir au présent et de perfectionner de cette façon la connaissance de l'un par celle de l'autre ¹.

(A suivre).

P. HOFFMANN.

¹ Voir Hüter, *Concentration des sprachlich-historischen und geographischen Unterrichts in der Unter-Tertia*, Giessen, 1889, p. 25.

NOTES SUR L'ENSEIGNEMENT DE LA GRAMMAIRE COMPARÉE A PARIS ET A HEIDELBERG.

I. SEMESTRE D'HIVER 1891-92. — PARIS.

Trois séries de cours sont affectées à l'étude de la philologie comparée : à l'enseignement élémentaire de la Sorbonne succèdent les leçons du Collège de France, tandis que les conférences de l'Ecole des Hautes Etudes, en vertu du décret de fondation (1868), ne sont accessibles qu'aux jeunes gens qui désirent s'initier au détail des recherches entreprises dans un domaine déterminé, et développer leur originalité dans des travaux d'érudition.

A. — *Collège de France.*

M. Michel Bréal, membre de l'Institut, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, secrétaire perpétuel de la Société de Linguistique, enseigne depuis de longues années, au Collège de France, la grammaire comparée des langues indo-européennes.

C'est peut-être comme pédagogue que M. Bréal est surtout connu en Belgique : ses livres dans ce domaine ont fait époque, et son influence sur la réorganisation de l'enseignement supérieur et secondaire en France a été considérable. — Ecrivain de talent, maniant habilement les idées générales, il a donné, au *Journal des Savants* et à la *Revue des Deux Mondes* entre autres, des articles d'un puissant intérêt, et réuni sous le titre de *Mélanges de Mythologie et de Linguistique* (deux éditions) de petits travaux qu'on lit encore aujourd'hui avec plaisir et non sans profit. Comme linguiste, il semble que son domaine de prédilection soit le groupe des dialectes italiques : son grand travail sur les *Tables Eugubines* (1875) est un chef-d'œuvre de perspicacité et de reconstruction patiente. Mais l'impulsion qu'il a imprimée aux études de philologie comparée en France, n'est pas le moindre de ses titres à notre estime ; une campagne de plusieurs années,

entreprise dans la *Revue critique*, a enfin triomphé du dilettantisme où se plaisaient les Français, et dirigé les fervents de la linguistique dans les voies vraiment scientifiques.

Les cours de M. Bréal pendant le semestre d'hiver 1891-92 avaient pour objet l'explication linguistique des premiers vers du XXIV^e chant de l'*Iliade*, et la conjugaison du verbe en sanscrit, en grec et en latin.

M. Bréal estime que les deux conjugaisons grecques ne sont pas du même temps : " la conjugaison en ω est la plus récente, puisqu'elle a triomphé de l'autre. La conjugaison en μ était d'espèce trop délicate et d'un emploi trop difficile, le mécanisme en était plus fin que celui de la conjugaison en ω , qui dès lors devait l'emporter. Celle-ci est née des classes I, IV, VI et X, représentées en sanscrit par les types *bhâr-a-ti*, *çuk-ya-ti*, *tud-â-ti*, *bhâr-âya-ti*. "

On admet généralement à l'heure actuelle qu'il n'y a pas de raison bien sérieuse de révoquer en doute la primordialité de la conjugaison thématique; on aurait eu dès l'origine la dualité **bhérô* **esmi*, **stréghô* **bhor-ey-ô* **eimi*, etc., et la conjugaison en ω , pour avoir empiété sur la conjugaison en μ n'en serait pas nécessairement une dérivation. Mais l'examen de cette question nous entraînerait trop loin.

Abordant l'étude des désinences, M. Bréal défend " leur origine pronominale et se déclare une fois de plus partisan de la théorie agglutinative, dont il ne méconnaît pas, du reste, les exagérations; la théorie de l'adaptation, proposée par Ludwig, quoique reposant sur une idée générale qui est vraie (des formes synonymes à l'origine prennent des sens différents, cf. *plier ployer*, *champ camp*) n'a pour elle dans l'espèce aucune vraisemblance. "

On n'ignore pas que cette question de l'origine des désinences verbales est une *crux* de la linguistique indo-européenne; au surplus, on dirait que, depuis quelques années, par un accord tacite, les savants ont provisoirement renoncé à porter de ce côté leurs investigations; aussi le scepticisme de M. Bréal est-il ici pleinement justifié.

En thèse générale, et cette préférence est surtout visible dans son commentaire de l'*Iliade*, M. Bréal se tient plus près de Curtius que des écoles linguistiques contemporaines; les

récentes théories émises dans le champ de la philologie comparée le trouvent souvent incrédule; les rapprochements qu'il établit entre le grec et le sanscrit, les filiations qu'il propose, les formes primitives qu'il déduit, témoignent de son peu de sympathie pour les reconstructions de Brugmann ou de Johannes Schmidt, de Fick ou d'Osthoff. Il semble bien que M. Bréal ne croit guère à l'existence des séries de gutturales, qu'elles soient trois ou deux seulement; la théorie des liquides et des nasales sonantes trouverait en lui un adversaire plutôt qu'un partisan; la triade *a e o*, posée pour la langue-mère, ne paraît pas avoir conquis son suffrage, et l'*Ausnahmslosigkeit* des lois phonétiques ne jouit point auprès de lui d'une grande faveur.

Est-ce à dire que M. Bréal soit systématiquement hostile aux efforts des maîtres d'Outre-Rhin? Evidemment non. Au reste, M. Bréal lui-même leur rend pleine justice dans la préface qu'il a écrite pour la traduction française des *Principes de philologie comparée* de M. Sayce : " Nous venons de nommer l'école des néogrammairiens. Elle ne rend pas seulement à la science le service de remettre en discussion ce qui était ou ce qui paraissait résolu, et d'empêcher ainsi la stagnation, qui est le pire ennemi de toute espèce d'étude. Elle a accompli des progrès positifs en phonétique et elle a éclairci, particulièrement en grec, certains côtés restés obscurs de la grammaire. L'attention plus grande tournée vers les langues modernes a profité à l'observation des langues anciennes ... „

Il est vrai que ces lignes datent de 1884. M. Bréal semble estimer aujourd'hui que les résultats de la campagne des néogrammairiens ont été trop tôt proclamés et ne méritent pas toute la faveur que d'aucuns leur accordent; je m'inspirerai cette fois de son scepticisme pour ne point émettre au sujet de ses doutes une appréciation catégorique.

B. — *Ecole des Hautes Etudes.*

Quand, au cours de l'année 1891, M. Ferdinand de Saussure, résistant à toutes les sollicitations, décida de s'en retourner à Genève, la chaire qu'il occupait avec tant d'éclat fut confiée à M. Louis Duvau, agrégé de l'Université, ancien membre de l'Ecole française de Rome, en même temps que deux confé-

rences nouvelles étaient décrétées, dont fut chargé M. Ant. Meillet, agrégé de l'Université. Cette mesure devait avoir les plus heureux effets.

Conférences de M. Duvau.

L'une de ces conférences avait pour objet la *phonétique du gothique*. Elle supposait chez l'auditeur une connaissance élémentaire de la langue.

On peut diviser les dialectes germaniques en sept groupes : scandinave, gothique, vieux haut-allemand, vieux bas-francique, vieux-saxon, vieux-frison, anglo-saxon. Aucun dialecte ne dérive directement de l'autre. Le gothique est un dialecte oriental (*ostgermanisch*).

M. Duvau résume ce que l'on sait de l'histoire des Goths et de leurs pérégrinations; leur littérature ne nous est guère connue que par des allusions; d'après Jordanis, ils auraient possédé des chants épiques en vers, des poésies lyriques, des textes de lois (*belagines* = goth. **bilageinôðs*, germ. *lag* = "loi"); les seuls documents importants dont nous ayons connaissance, sont ce qui nous reste de la version de la Bible par Ulfilas, avec de courts fragments de commentaires (*skeireins*), un fragment de calendrier, et les deux chartes de Naples et d'Arezzo (VI^e s.) Ulfilas vécut de 311 à 381. Sa traduction existe dans un certain nombre de mss., en tête desquels se place le fameux *cod. Argenteus* d'Upsal (dont il demeure 167 feuillets sur 330); puis viennent quatre mss. palimpsestes *Ambrosiani*, et le *cod. Carolinus* à Wolfenbüttel. Le texte ulfilan semble reposer sur la traduction grecque des Septante, bien qu'il révèle l'influence latine de l'*Italia*; au point de vue du dogme, il présente des traces d'arianisme.

M. Duvau passe à une étude minutieuse de l'alphabet ulfilan, qui est tiré de l'alphabet grec, avec influence latine et addition de deux caractères fournis par l'alphabet runique, issu lui-même de déformations de l'alphabet latin à une époque plus ancienne.

Le maître de conférences aborde ensuite le terrain de son choix et se propose de montrer, par voie d'analogie, comment, en partant de l'état historique de la langue, on peut distinguer les diverses lois qui, depuis l'unité indo-européenne jusqu'à

l'époque germanique, puis purement gothique, ont donné à ce dialecte la physionomie dont il se pare au IV^e siècle. Les *alternances phonétiques* nous aideront à découvrir ces lois :

- I. $-d- : -th^1$ *liuhadis* *liuhath* (lumière)
 $-b- : -f$ *hlaibis* *hlaif* (acc. sg., pain).
 $-z- : -s$ *diuzis* *dius* (animal).

Il y a durcissement à la fin des mots d'une continue sonore. Mais on peut avoir $-th-$: $-th$, p. ex. *kwithan* (dire), *kwath*; *rausa* (dat.), *raus* (all. *Rohr*).

Ce phénomène est purement gothique, et l'un des plus récents de la langue.

II. *Lautverschiebung* de Grimm; en passant de l'indo-européen au germanique, les occlusives non nasales ont subi un affaiblissement.

ide.	<i>p</i>	<i>t</i>	<i>k</i>	germ.	<i>f</i>	<i>th</i>	<i>χ</i> (1)
	<i>b</i>	<i>d</i>	<i>g</i>		<i>p</i>	<i>t</i>	<i>k</i> (2)
	<i>bh</i>	<i>dh</i>	<i>gh</i>		<i>b</i>	<i>d</i>	<i>g</i> (3)

(1) suppression de l'occlusion buccale;

(2) suppression de la sonorité;

(3) suppression du souffle qui accompagnait ces occlusives sonores indo-européennes.

La loi est limitée par la position " occlusive après consonne non liquide ni nasale " : *éστι* goth. *ist* (et non **isth*), lat. *captus* goth. *hafths* (et non **hafths*) etc.

- III. $\left. \begin{matrix} b \\ p \end{matrix} \right\} : f$ $\left. \begin{matrix} g \\ k \end{matrix} \right\} : h$.

Les mêmes éléments qui ont normalement un *g* ou un *k*, un *b* ou un *p*, présentent d'une part *h*, d'autre part *f* devant *t*. Cette alternance remonte à une plus ancienne : *bh* : *p* (+ *t*), *b* : *p* (+ *t*), *gh* : *k* (+ *t*), *g* : *k* (+ *t*). A une certaine époque, une consonne occlusive sonore devant *t* s'est assimilée à ce *t*, c'est-à-dire est devenue sourde homorganique. Ce fait, qui existe dans toutes les langues indo-européennes, M. Duvau n'ose cependant le placer dans l'indo-européen lui-même, à cause du

¹ Nous sommes forcé de rendre ainsi le son figuré par la 9^e lettre de l'alphabet gothique; *th* est sifflant, comme le *th* anglais dans *thought*.

latin *āgo āctus*, *lēgo lēctus*, à côté de *facio fūctus*, qui dénote l'allongement d'une voyelle à la suite d'une réduction de sonore en sourde devant sourde, allongement propre au latin. Il s'ensuit que l'assimilation a dû se produire isolément dans chaque langue, quoiqu'elle soit fort ancienne.

Je ne suis pas bien sûr qu'il faille invoquer une loi phonétique spéciale pour justifier la longueur de l'*a* dans *actus*, de l'*e* dans *lectus*; j'imputerais plutôt l'allongement à l'analogie : ces parfaits sigmatiques (type *rēxi*) et ces supins (*ūctum s'ssum*, etc.) de verbes à radical terminé par *b d g* auraient tiré leur voyelle longue des formes où la longueur était primitive, comme *ēgi sēdimus ēmi*, etc.; *redēptus* a aussi *ē*, comme le prouve la transcription grecque *Ρεδῆνπ(τ)α* CIG. IV 9811 p. 565, et cependant cet *ē* ne saurait se justifier phonétiquement; il y a donc lieu d'admettre une action analogique. Cf. Osthoff, *Zur Gesch. d. Perf.* 112 s.

IV. *f : b* *tharf : thaurbum, wairthan : frawardjan*
th : d *brothar : fadar*
h : g *taihund : tigus*
s : z *wisan : wizōn.*

Alternance pangermanique, et même plutôt contrariée en gothique par des influences analogiques; ces prétendues exceptions à la loi de Grimm ont été groupées par Verner (KZ. XXIII), qui en a dégagé la loi à laquelle son nom demeure attaché. Elles se justifient par l'accent indo-européen, déduit de l'accent indien, et qui s'est perpétué en germanique jusqu'après que la loi de Grimm eut achevé de faire sentir son action.

De là, " les occlusives sourdes indo-européennes sont représentées en germanique primitif par les continues de même nature; ces continues sont sourdes quand elles sont initiales ou précédées immédiatement de l'accent, sonores dans tous les autres cas „

Goth. *brothar* scr. *bhrđtar*; goth. *fadar* scr. *pitār* gr. *πατήρ*.

V. *s : z, f : b, h : g* — *thaurfta : thaurban, fulgins : fulhsni*. Alternance qui s'observe dans les syllabes post-radicales seulement, n'existant qu'en présence de suffixes à initiale dentale, et se résumant en cette formule : cons. sourde + *t* : cons. sonore.

Comme corollaire, voy. brève + nas. + *g* : voy. longue + *h*; *juggs(-ûg-)*: *jûhiza*, *briggan*: *brâhta*, etc.; *anh* > *âh* : *any* > *ang*.

VI. *hw* : *w*. En germanique primitif, le groupe composé de continue gutturale sonore + *w* s'est réduit à *w* simple; donc, l'alternance germanique ancienne était *hw* : *γw* (amené par la loi de Verner), devenu *w*.

M. Duvau consacre ensuite un certain nombre de conférences à l'explication du texte d'Ulphilas (*Épître de St Paul aux Corinthiens*, II ch. 2 ss.), en se réservant de revenir au cours du second semestre sur diverses particularités de la phonétique.

La seconde conférence a été consacrée à l'étude des plus anciennes inscriptions latines; nous avons entre les mains le manuel d'Engelb. Schneider, *Dialectorum Italicarum aevi vetustioris exempla selecta. Vol. I. Dialecti Latinae priscae et Faliscae exempla selecta* (1886).

Autant que possible, le déchiffrement et l'interprétation se faisaient directement sur les facsimilés de Ritschl. Nous avons expliqué de la sorte :

l'*Epistula consulum ad Teuranos de Bacchanalibus* (Schn. X);

l'inscription de Dvenos, du V^e siècle avant J.-C., trouvée en 1880 auprès du Quirinal ("vase Dressel „"); énigmatique en tant de points, elle a fourni matière aux conjectures très divergentes de Jordan, Buecheler, Osthoff, Bréal, Pauli, etc., qui ont été tour à tour relevées et discutées;

les *Elogia Scipionum* (Schn. 88-93);

les *leges de lucis sacris*, avec leurs formes curieuses d'impératif et leurs évidents barbarismes (94-95);

le *carmen arvale* (Schn. 392) avec, entre autres, les interprétations et les conjectures d'Edon, de Bréal, de Mommsen et de Pauli.

Enfin nous avons abordé les inscriptions falisques (Schn. pp. 105-107); à cette occasion, M. Duvau nous a donné un excursus suffisamment détaillé sur le dialecte falisque, tantôt s'inspirant du livre de W. Deecke (*Die Falisker*, Strassb. 1888), tantôt réfutant certaines opinions excessives émises par son auteur.

Le maître de conférences apprécie ainsi cet ouvrage : " Le

livre de M. D. a une grande valeur au point de vue des facsimilés, mais ses idées linguistiques sont d'une rare pauvreté; ce qu'il y a de plus précieux, c'est le vocabulaire, où pourtant se rencontrent pêle-mêle des mots étrusques (*lautnata*) et latins (*loferta*). M. D. ne tient aucun compte ni de la répartition chronologique des inscriptions ni de leur distribution topographique. „

C'est sur ces deux points tout spécialement que M. Duvau attirait notre attention, et il concluait : “ Si l'on compare les inscriptions proprement latines à celles des régions voisines, on constate dans celles-ci un archaïsme qui n'est le plus souvent qu'apparent, et qui est dû pour une part à ce qu'elles représentent une langue plus ou moins différente de celle qui se parlait à Rome même. On est tenté trop souvent d'établir une différence chronologique là où il n'y a en fait qu'une différence géographique. „

M. Duvau clôt le semestre par une série de leçons sur certains points de la phonétique italique ou proprement latine. En somme, cours puissamment intéressant, animé par les discussions entre professeur et élèves; c'est là peut-être que nous avons le mieux senti combien il est regrettable qu'un temps si restreint soit assigné à chaque conférence, quoique M. Duvau cherchât parfois à réduire cet inconvénient en doublant l'heure hebdomadaire.

Conférences de M. Meillet.

L'une des conférences de M. Meillet avait pour sujet l'étude des lois phonétiques du sanscrit, et plus particulièrement du sanscrit védique.

La nature de ce cours ne permettait guère à l'initiative des auditeurs de se manifester; c'est pourquoi je tiens à exprimer de nouveau à M. Meillet toute ma gratitude pour l'empressement qu'il mit à me proposer une heure supplémentaire, où nous pourrions appliquer à des textes les théories développées dans la conférence. Les stances réunies par Bergaigne au début de sa chrestomathie se prêtaient bien à cette sorte d'exercice; elles présentent en effet, dans un ordre graduel et excellent, toute la série des modifications phonétiques dont le sanscrit est si prodigue.

Quant à la théorie elle-même, je ne me permettrai qu'une observation de détail : parlant des linguales, ces phonèmes propres au sanscrit et aux langues iraniennes (*sh* est sanscrit et avestique), et que l'indo-européen n'a pas connus, M. Meillet expose que " t th n ¹ < t th n après sh; — d dh (l lh) < ^vzd ^vzdh; le sanscrit a éliminé cette sifflante sonore en allongeant la voyelle précédente, mais en maintenant la lingualisation; ainsi *dûlabha* (difficile à tromper) < **duz^v-dabha* (*dush-*), *dûlhî* (qui a de mauvais sentiments) < **duz^v-dhî*, *dânâça* (indestructible) < **duz^v-nâça* (cf. lat. *necare*), *nîda-s* véd. *nîla-s* < **nîzda-s* (cf. lat. *nîdus*, all. *Nest*, armén. *nist*) ². Il y a de nombreux cas obscurs : *pîlayati* de *pi^v-zd-*, gr. *πιέζω* ³? *helas-hela-* est-il parent de **ghoizdo-* d'où all. *Geist* ⁴? et *vîlu-krîlati?* *mṛlati* est de **mṛz-dati* ✓ *mers* (oublier) ⁵ „.

“ D'autres linguales sont issues d'anciennes gutturales (*rât* pour **râj*); il faut y voir des phénomènes d'analogie, alors que toutes les grammairies sanscrites considèrent ce traitement comme phonétique. „

Mais les linguales peuvent avoir une troisième origine : je m'étonne que M. Meillet n'ait pas fait allusion aux idées de M. Fortunatov sur les linguales comme résidus d'un groupe indo-européen composé de liquide et d'occlusive (voy. *Bezz. Beitr.* VI 215 ss.; Windisch *Etymol. Miscellen KZ.* XXVII, 168 ss.); ainsi *atavya-* (forêt) se rattache au grec *ἄλσος*, qui est pour **ἄλσος* (τφ > σ); *atavya-* représente **al-t...*, cf. lat. *alere*; la correspondance se poursuit dans les suffixes, **tew* **tw*; Kluge a invoqué l'all. *Wald* contre cette étymologie, mais on n'a pas de trace d'un **ἄλσος*; *khad-ya-s* (glaive) est

¹ Nous devons transcrire par d dh t th n romains les linguales sanscrites généralement figurées par des italiques pointées.

² Pott déjà découvre ce rapport (*Etym. Forsch.* I, 248.)

³ Admis par Joh. Schmidt *KZ.* XXVI, 23, confirmé par v. Solmsen *KZ.* XXIX, 97 n.]

⁴ Cf. v. Bradke *KZ.* XXVIII, 295 ss.]

⁵ Brugmann est moins affirmatif et ne se prononce pas entre cette étymologie et ✓ *merg* (effacer), *mṛjati* (purifier); cf. *Indog. Forsch.* I, 171 s.]

pour **khald-ya-s* et rappelle le lat. *gladius*, de **χlad-yo-s*; Sophus Bugge explique *anda-* (œuf; ὄρχις) par **andra-*, slav. *jedro* (ὄρχις), *mandûka-* (grenouille) par **mandrûka-* (*Indog. Forsch.* I, 442), Whitley Stokes (*KZ.* XXIX 380) pose *ganda* < **garnda*, *granda* et en rapproche le lat. *grandis*; cf. encore *kata-* gr. *κάταλος* (corbeille) lat. *crâtes*, *puta-* < **plta* gr. *-πλασιος* all. *Falte*, etc.

La question de l'accent indo-européen a reçu dans ces derniers temps de nouveaux éclaircissements: après Bezzenberger dans ses *Beiträge* VII, 66 ss., Hanssen *KZ.* XXVII, 612 ss., Sievers dans le *Grundriss der germ. Philol.* de Paul I 413, Herm. Hirt a étudié " l'accent coulé et l'accent frappé dans les langues indo-européennes „ (*Indog. Forsch.* I, 1-42, 195-231). Presque en même temps, Paul Kretschmer donnait à la *KZ.* ses *Indogermanische accent- und lautstudien* (XXXI 325-471).

M. Meillet traite de l'accent germanique, qui ne nous est connu qu'au travers des lois de *Lautverschiebung*, puis discute longuement la question de l'intonation, que pour la première fois le grammairien Kurschat a soulevée; celui-ci a en effet reconnu que les voyelles longues du lithuanien ont deux intonations: dans la prononciation " trainée „ (*geschliffen*), la voix commence à la hauteur normale, s'élève brusquement d'une tierce, puis redescend: *râtas* (roue) = *ra^aatas*; dans la prononciation " frappée „ (*gestossen*), on commence à une quinte au-dessus de la hauteur normale, et l'on prononce ainsi la plus grande partie de la voyelle, puis la voix tombe brusquement à la hauteur normale; ex. *tévas* (père)¹. Il en est de même des diphtongues, des nasales et des liquides.

Cela posé, M. Meillet développe ces diverses propositions:

Les voyelles longues finales frappées s'abrègent; les longues finales coulées persistent (Loi de Leskien, voy. *Archiv für slawische Philologie*, V, 188 ff.). De là, l'intonation coulée ou frappée n'appartient pas à l'accent, mais en propre à la voyelle.

Les changements de place de l'accent lithuanien dans la

¹ Nous ne pouvons noter qu'approximativement les diverses voyelles du lithuanien.

déclinaison sont subordonnés à la qualité coulée ou frappée de la racine. Ces différences d'intonation viennent d'un état plus ancien. Fortunatov (*Archiv* IV, 575) a constaté l'intonation pour le slave; puis Streitberg (*Indog. Forsch.* I, 259-299) découvre ces rapports :

lith. <i>u</i> frappé : slav. <i>a</i>	lith. <i>u</i> coulé : slav. <i>y</i>
" <i>a</i> " : " <i>a</i>	" <i>o</i> " : " <i>y</i>
" <i>e</i> " : " <i>e</i>	" <i>e</i> " : " <i>i</i>

Cette différence d'accent est indo-européenne, témoin le grec : *πιστός πιστοί πιστώ*, mais *πιστή πιστών πιστοῖς*; *πιστή πισταί*, et *πιστής πιστών πισταῖς*, *Ζεύς* : *Ζεῦ*, *βασιλεύς* : *βασιλεῦ*, *Ἰσθμοί*, *θηρῶν*, *σχοῖς* opt. aor. (*ἔχω*). L'accent circonflexe est plus ancien que le grec. D'où la loi : " A toute syllabe finale frappée du letto-slave répond une finale oxytonée en grec; à toute syllabe coulée du letto-slave répond en grec une finale marquée du périclisme. "

Cette accentuation, observée séparément en grec et en lithuanien, deux langues n'ayant pas une parenté spéciale, ne peut être qu'indo-européenne : la voyelle frappée indo-européenne est frappée en letto-slave, oxytonée en grec; la voyelle coulée ide., est coulée en letto-slave, marquée du périclisme en grec.

En germanique, si la finale est coulée, la voyelle (ou la diphtongue) est traitée comme si elle était intérieure dans le germanique primitif.

ide. <i>a</i> coulé } <i>o</i> coulé }	germ. <i>o</i> (long) }	goth. <i>o</i> vha. <i>o</i>
mais ide. <i>o</i> frappé } <i>a</i> " }	goth. <i>a</i> bref, vha. <i>u</i> bref.	

Cf. vha. *hano* (coq) et lith. *akmû* (pierre) (germ. -*o* coulé), goth. *wato* (eau) et lith. *vandû* (eau), mais goth. *nima* (je prends), vha. *nimu*, lith. *sukû* (je tourne) (germ. -*o* frappé).

En grec, au point de vue de l'accent, les finales *oi* et *ai* sont traitées tantôt comme brèves et tantôt comme longues. C'est l'intonation qui occasionne ce départ.

L'arménien, le celtique et les langues italiques n'offrent pas de traces jusqu'ici connues de l'intonation; en sanscrit, l'into-

nation est prouvée par l'existence dans les Védas des finales *pragr̥hyas*, qui n'obéissent pas aux lois ordinaires du sandhi.

L'origine de ces différentes formes d'intonation est enveloppée de voiles, que la tentative de Hirt n'a pas réussi à percer. Comme résultat d'ensemble, les voyelles longues par nature de l'ide., ont l'intonation frappée, les diphtongues ont l'intonation coulée.

M. Meillet étudie ensuite l'accent dans la flexion, et tout d'abord l'accent du nom, dans les mots-racines, accent que l'analogie a souvent troublé. En principe, le grec et le sanscrit ont l'accent sur la racine au N. V. Acc. sing. et duel, et au N. plur., l'accent sur la désinence aux autres cas, le doute demeurant permis pour le Loc. sing. Vient ensuite l'exposé des variations de place de l'accent dans les polysyllabes, notamment dans les noms soumis à l'hétéroclise, scr. *akshi asthi yakrt*, gr. *ἰδωρ* etc.

Certaines parties du cours ont reçu des développements plus considérables dans l'article que MM. Meillet et Boyer ont donné aux *Mémoires de la Société de Linguistique*, t. VIII (1892).

(A suivre).

EM. BOISACQ.

COMPTES RENDUS

H. F. Hermans's Lehrbuch der Griechischen Antiquitäten.

I Band. Staatsalterthümer, 6^e Auflage, von V. THUMSER.
2^e Abtheilung. Fribourg, I. B. 1892. in-8°, p. 275 à 801.

Die Griechischen Staat- und Rechtsalterthümer, von Dr G. BUSOLT. 2^e Auflage. Munich, 1892 (Encyclopedie d'I. von Müller), in-8°, 384 p.

L'ouvrage que vient de publier M. Thumser mérite à tous égards d'être signalé aux lecteurs de la *Revue*. Il se recommande d'abord par l'abondance des renseignements bibliographiques : sur chaque question, sur chaque point de l'histoire ou du droit public d'Athènes, l'auteur a groupé les titres des nombreux ouvrages antérieurs qui s'y rapportent. A ceux qui douteraient de la difficulté de la tâche qu'il a accomplie, il suffirait, pour rendre pleine justice à l'auteur, de jeter un coup d'œil sur l'appendice. M. Thumser y a réuni les notes qu'il a prises sur les livres et les articles de revue parus, pendant que son ouvrage était sous presse; la liste de ces *addenda* est déjà considérable.

Malgré tous ses efforts, M. Thumser n'a pu concevoir l'espérance que rien ne lui échapperait; cependant il serait puéril de lui reprocher les quelques oublis qu'il a pu commettre¹.

Je serais plus tenté de regretter qu'en cette matière des règles uniformes n'aient pas été suivies : pourquoi certains paragraphes, par exemple le § 80 " Position juridique de la femme, " n'ont-ils pas de bibliographie sauf dans les notes au bas des pages? Pourquoi la bibliographie, qui généralement ouvre le §, se cache-t-elle parfois dans une sorte d'appendice comme au § 62, p. 349?

¹ Je n'ai pas trouvé de mention des travaux parus en Belgique sur la Politeia des Athéniens, tels que ceux de MM. Roersch et Michel; à la page 318, manque Droysen, *Attische Communalverfassung*, *Schmidt's Zeitschrift*, 1847; à la page 709, Couat, *Aristophane et la Comédie attique*. Paris. 1889; à la page 751, Guiraud, *L'Impôt sur le capital à Athènes*. *R. des deux Mondes*, 1888.

Je signale encore la surprise que réserve au lecteur la p. 410, où l'on tombe tout d'un coup sur une excellente bibliographie de la Politeia, comme si l'auteur commençait seulement alors à se servir de ce document.

Mais l'auteur ne s'est pas contenté de recueillir les titres des travaux antérieurs; il s'est proposé de consigner les conclusions de ceux-ci dans son texte ou dans ses notes, de façon à dresser en quelque sorte un inventaire complet des recherches scientifiques dont l'histoire et les institutions d'Athènes ont été l'objet. Ici encore, malgré la concision qu'il a dû s'imposer, on peut dire qu'il a accompli sa tâche. Sur n'importe quelle question, on trouvera réunis et condensés les principaux résultats obtenus; je ne veux pas dire que pour se fixer sur l'état présent du problème, il ne faudra pas une étude, même un labeur assez pénible. Le lecteur aura quelque peine à s'imposer pour trouver le renseignement dont il a besoin. La raison en est la méthode d'exposition : quelques lignes de texte et en-dessous des étages superposés des notes. Le plus sûr pour ne rien perdre est de les parcourir toutes.

M. Thumser a-t-il recueilli chez ses devanciers tout ce qui méritait de l'être? Sommes-nous bien sûrs de posséder la quintessence de tous les livres qu'il cite? Je serais presque tenté de répondre affirmativement. Cependant il y a par ci par là place pour un doute. On ne peut évidemment attendre de l'auteur qu'il ait creusé à fond les innombrables problèmes qui se sont présentés à lui ¹.

Mais ce serait donner une idée bien incomplète, bien injuste même, du travail de M. Thumser, que de se borner à cette constatation. L'auteur sait trop bien que toute étude historique ne peut aboutir à un résultat réellement utile que si elle remonte directement aux textes anciens. Aussi n'a-t-il pas

¹ Je signalerai, à titre d'exemple, ce qui est dit du culte des phratries p. 332; les travaux de Schoell, Toepfer, Sauppe, que cite M. Thumser, auraient pu lui donner plus de lumière qu'il ne leur en a emprunté. De même l'excellent ouvrage de Philippi sur le droit de cité eût été utilement étudié de plus près, pour tout ce qui regarde l'organisation gentilice de l'Etat et les circonscriptions locales. Il ne serait pas impossible de donner d'autres exemples encore, mais je me hâte d'ajouter que la liste n'en pourrait être fort longue.

manqué de les rassembler et de les interpréter dans ses nombreuses notes.

L'auteur, dans l'emploi des sources, a-t-il toujours obéi à une saine critique? Telle est la question qui se présente naturellement ici : avant de l'aborder, il me paraît utile de dire un mot du plan et de la méthode d'exposition.

Il est juste de remarquer tout d'abord que l'auteur s'est imposé de garder le cadre de l'ancien ouvrage de Hermann. Il n'est donc pas responsable des lacunes ou des défauts que l'on peut signaler, et il faut lui tenir un large compte des améliorations qu'il a effectuées. Partant des origines, l'auteur étudie successivement toutes les institutions nouvelles qui apparaissent. Puis tout d'un coup il interrompt, après les guerres médiques, cet exposé historique et s'occupe, dans le plus grand détail, de l'organisation de la démocratie athénienne. Cet exposé achevé, il reprend la partie historique et note les changements survenus durant les guerres du Péloponnèse et ainsi de suite jusqu'à la période romaine.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les plus récents manuels des institutions romaines, comme celui de Herzog, pour se convaincre des inconvénients de la méthode adoptée autrefois par Hermann.

Chez Herzog, la matière est divisée en trois époques, l'époque royale, l'époque républicaine, l'époque impériale.

Chacune de ces époques est étudiée, au point de vue des institutions, dans une partie historique et dans une partie systématique.

Dans ce plan, la partie historique, l'histoire externe, et la partie théorique, systématique comme dit Herzog, l'histoire interne, sont nettement séparées. La première note et caractérise brièvement les changements survenus, les replace dans la trame générale de l'histoire et relève les causes qui les ont amenés. Dans la seconde partie, l'auteur applique la méthode rigoureuse du droit. Par l'effet même de cette distinction entre ce qui est de l'histoire et ce qui est du droit, l'auteur est contraint de poser des notions juridiques précises, dont il n'aura plus qu'à suivre le développement, et il pourra faire ainsi apparaître clairement la continuité des institutions.

Toute autre méthode aura comme défaut capital d'entre-

mêler l'histoire et le droit; malgré toute son érudition et toute sa science, M. Thumser n'a pu échapper aux inconvénients de sa méthode et, il faut bien le constater, il est toujours vrai, comme on l'a dit, que les antiquités grecques attendent encore leur Mommsen.

On remarquera surtout, cela va de soi, dans l'étude des institutions judiciaires, le manque de notions précises et l'absence de l'idée de continuité : ainsi la compétence de la Héliée et ses développements successifs ne sont pas déterminés avec toute la rigueur voulue. Il en est de même de la compétence de l'aréopage, qui, à raison même des changements si fréquents qu'elle a reçus, a tant besoin d'être ramenée à des notions juridiques très nettes.

En ce qui regarde les sources et leur emploi, comme je l'ai déjà constaté, M. Thumser n'a pas manqué de remonter lui-même jusqu'aux textes anciens; je me demande cependant si, pour se prononcer sur leur valeur, il se dirige toujours d'après des règles bien précises. Cette observation s'applique particulièrement à l'emploi qu'il fait des mythes et des légendes. C'est là une grosse question, qu'il serait bien long de discuter en détail : qu'il me soit permis de dire cependant qu'à mon sens l'ouvrage de M. Thumser, en ce qui regarde ce point, ne marque pas un progrès sur quelques autres ouvrages récents, comme ceux de Busolt et de Holm. Dans ces ouvrages, mythes et légendes ne sont utilisés qu'avec une extrême prudence. Je renvoie au Chap. III de l'Histoire Grecque de Holm. P.46. Il conclut que " les récits relatifs aux événements antérieurs à l'invasion dorieenne n'ont aucune valeur historique „. Et il fait cette observation très juste : " de ce que Charlemagne intervient dans la poésie héroïque, il n'y a aucune raison à tirer pour contester son existence. Mais celui qui voudrait puiser l'histoire de Charlemagne dans le cycle carolingien, trouverait sans doute peu de choses exactes; si nous n'étions renseignés sur lui que par des poèmes, nous ne saurions même pas si jamais il a vécu „. Cfr. n. 4, p. 52 et n. 10 p.54. Plus loin, il montre encore combien sont fragiles les preuves tirées des migrations des cultes et de ceux-ci en général.

M. Thumser ne montre pas la même réserve; la différence des points de vue est bien marquée par le titre même du

1^r paragraphe consacré à Athènes (numéroté § 57 dans ce livre) : *Aelteste geschichtliche Erinnerungen*. Parmi ces plus anciens souvenirs historiques, relevons le fait que les anciens habitants de l'Attique auraient eu originairement, en dehors même de cette région, de nombreux établissements, fait qui serait attesté par l'existence d'autres villes du même nom.

De même, p. 278, la variété des noms de la nation et les légendes divergentes de certains dèmes, spécialement au sujet de la succession des rois, supposent de longs combats entre des éléments hostiles. L'auteur ajoute, il est vrai, cette restriction, qui énerve complètement son affirmation, *mögen dieselben*, les légendes, *zum Theil auch das Produkt der Dichtung oder später Geschichtsschreibung gewesen sein*.

La lecture de ce § 51 et de ceux qui suivent est loin de donner l'impression de clarté que procure le reste du livre. On sent bien que l'auteur est sur un terrain peu solide et qu'il n'avance qu'avec peine.

Il cherche à tirer des légendes ce qu'elles peuvent renfermer d'historique; entreprise délicate, périlleuse même. M. Thumser en est bien persuadé; de là les précautions qu'il prend, les réserves et les restrictions qu'il multiplie. De là les libertés qu'il s'octroie : tantôt il élague, il émonde, tantôt même il rejette absolument mythes et légendes. Mais on le suit avec quelque peine dans ces opérations, parce qu'on n'aperçoit pas les principes qui le dirigent.

Parfois, il est vrai, la légende a un point d'attache dans la réalité historique : ce serait le cas pour les récits relatifs aux premiers habitants d'Athènes; mais s'il en est ainsi, à quoi bon invoquer, comme argument, la légende? En somme, par elle-même, elle ne prouve rien. La même observation s'applique à la légende d'Erechthée et de ses luttes avec Eleusis; elles rappellent, dit-on, l'ancienne indépendance de cette ville. Ici encore des faits historiques nous donnent une entière certitude, la légende ne nous apprend rien. Mais en d'autres cas, la légende est seule. Parfois M. Thumser lui fait place, parfois il la proscriit. Ainsi, p. 277, je lis que si jamais il a existé une organisation patriarcale dans laquelle auraient prédominé de grandes familles sacerdotales, la légende d'Ion exprime la fin de ce régime. De même d'autres légendes, p. 305, expriment les modifications apportées par les Ioniens.

Pourquoi ces légendes expriment-elles une vérité historique? Pourquoi d'autres sont-elles rejetées comme de pures légendes? Pourquoi, par exemple, les légendes et les mythes suffisants pour affirmer l'existence de races diverses en Attique, sont-ils insuffisants pour nous faire connaître leur nom? Pourquoi les douze villes de Philochore doivent-elles être biffées purement et simplement?

La conclusion s'impose : avant de se prononcer sur la valeur historique des mythes et des légendes, il faut se livrer à une étude critique de la tradition. Celle-ci contient des parties anciennes et des parties toutes modernes. Il importe d'abord de les séparer; cela fait, et la tradition ramenée à ses traits premiers, de quelles interprétations sera-t-elle susceptible? Trouvera-t-on un moyen de discerner toujours la vérité historique cachée sous les allégories? Ne s'apercevra-t-on pas que mythes et légendes, sont, comme les oracles de Delphes, ambigus par nature et que le mieux est de ne s'y pas fier?

En semblable matière, il est bien évident que des opinions divergentes doivent se produire : cependant, si l'on en juge d'après l'histoire romaine, il est permis de croire que l'histoire grecque aura accompli un réel progrès, quand elle aura renoncé une bonne fois à faire de l'histoire avec des légendes.

En ce qui regarde les arguments tirés des cultes, Holm a bien montré combien ils sont incertains. M. Thumser ne les produit d'ailleurs en général qu'assez timidement. Ainsi, p. 289, la lutte d'Athènè et de Poseidon *peut* avoir une signification historique — politique; il se *pourrait encore* que les mythes signifiasent qu'Athènè s'était autrefois appelée Poseidonia.

M. Thumser me paraît aussi par ci par là ajouter une foi trop entière à certaines constatations de l'archéologie. Nos connaissances sont trop limitées encore pour autoriser des conclusions aussi formelles que celles que l'on trouvera p. 278 n. 2. Avec le petit nombre de faits dont nous disposons, on n'échafaudera que des hypothèses plausibles, séduisantes même, mais qui ne sont que des hypothèses, et on pourra faire entrer les mêmes faits dans les systèmes les plus contradictoires.

Je ne dois pas omettre de signaler encore l'intérêt tout particulier qui présente le livre de M. Thumser par l'emploi

qui y est fait de la *Politeia* des Athéniens. L'auteur a très heureusement utilisé ce nouveau et précieux document. On ne peut attendre de lui l'éclaircissement de toutes les obscurités; en général, il a mieux aimé se borner à acter les résultats certains que se risquer dans l'interprétation des passages difficiles. On regrettera qu'il n'ait pas jugé à propos d'étudier le projet de constitution dont parle Aristote au chap. 30. Cette constitution est très curieuse, parce qu'elle nous donne le programme des oligarques, à l'époque des 400, et qu'elle éclaire certains points des institutions de Dracon.

Toutes les difficultés relatives à ce législateur ne sont pas non plus levées : M. Thumser prétend concilier ici la Politique avec la *Politeia*.

Cette conciliation n'est guère possible : M. Thumser lui-même fait ressortir p. 351 que Dracon créa une pure timocratie; c'était évidemment là une modification très profonde de la constitution.

L'auteur aurait pu être encore plus précis sur le mode d'élection des archontes aux différentes époques (p. 352, p. 406) et sur les conditions d'éligibilité (p. 385, 387 et 408 n.3).

On sera surpris de retrouver p. 408 la réforme d'Aristide; il est vrai que, pour sauver le texte de Plutarque, l'accès à l'archontat n'est plus accordé qu'aux trois premières classes.

* * *

L'ouvrage de Busolt est beaucoup moins étendu que celui de Thumser; celui-ci consacre 500 pages aux seules antiquités athéniennes; Busolt embrasse tout le droit public grec en moins de 400 pages; mais de nouveau se vérifie qu'il ne faut pas juger du mérite d'un ouvrage d'après son étendue.

Busolt s'est préoccupé de condenser les résultats de ses études; il s'est moins inquiété de ce que les autres ont dit que de ce qui reste à dire de neuf; aussi a-t-il renoncé à donner en note, sur chaque point, une bibliographie détaillée; généralement, après chaque paragraphe, il se borne à l'indication des travaux essentiels. De ceux-ci, il est facile de remonter aux autres.

Entrepris dans cet esprit, l'ouvrage se distingue par l'originalité des vues; il ne se distingue pas moins par la netteté et la clarté de l'exposition; l'auteur a cherché à être complet,

tout en restant concis. Il a réussi à imprimer à son travail ces deux qualités, difficiles à garder ensemble : précision et exactitude. Tels sont les mérites bien saillants de ce livre.

Cette recherche de la concision a eu un excellent résultat : elle a contraint l'auteur à dégager des notions juridiques et à en faire ressortir le développement et la continuité.

Il suffira, pour faire apprécier l'esprit profondément juridique de l'auteur, de donner une idée du plan qu'il a suivi : Il définit d'abord le " concept de l'Etat ", et cette notion fondamentale lui sert à déterminer exactement la tâche qui lui incombe.

Ensuite il énumère et analyse les éléments de l'Etat : citoyens, esclaves, étrangers, etc.; il étudie en même temps les divers modes suivants lesquels les citoyens sont groupés, tribus, phratries, dèmes, etc.

Puis il rencontre les diverses formes politiques : royauté, oligarchie, tyrannie, démocratie, etc.; viennent alors les rapports des Etats entre eux, Amphyctionies, colonies, etc.

Dans deux sections sont ensuite traitées l'histoire et la théorie des institutions de Sparte, de la Crète et d'Athènes.

Enfin l'ouvrage se termine par l'exposé des ligues les plus importantes, ligue de Sparte, ligue d'Athènes, ligue achéenne, etc.

Dans cette nouvelle édition de son livre, Busolt a fait une très large place aux renseignements si nombreux que donne la *Politeia* des Athéniens. Je crois qu'il ne peut être inutile de relever les conclusions auxquelles il a abouti sur quelques points importants.

Au sujet de la réforme de Dracon, il reconnaît que ce législateur maintint ou introduisit quatre classes d'habitants. La base du système était, non pas le revenu, mais la valeur en capital des fortunes, car le cens exigé pour l'accès aux charges était déterminé d'après le capital, non d'après le revenu.

Busolt admet comme exacts les chiffres donnés par le papyrus de Londres, 10 mines pour les archontes et les *tamiai*, 100 mines pour les stratèges et les hipparques; d'après ses calculs, 10 mines répondraient au capital possédé par un hippeus, et si je comprends bien, le capital exigé d'un stratège, 100 mines, représente le capital d'un *pentakosio-médimne*.

Solon garda les noms des quatre classes; mais sa réforme équivalut à un abaissement du cens; il tint compte en effet, non plus seulement des médimnes de blé, mais encore des métrètes de produits liquides. Était pentakosiomédimne celui qui recueillait, non plus 500 médimnes de blé, mais 500 mesures de produits secs ou liquides. Ensuite, en vertu de sa réforme des mesures, 500 médimnes nouveaux représentaient 700 médimnes anciens.

Ce système révèle une remarquable pénétration d'esprit; mais tout y est-il bien de même valeur? Quoi qu'en dise Busolt, le chiffre de 100 mines pour les stratèges et surtout pour les hipparques n'est-il pas inadmissible, quand on songe que la fortune des archontes n'aurait été que de 10 mines? L'archontat était toujours la première dignité de l'Etat; ce qu'Aristote dit des luttes politiques à l'époque de Damasias le montre. De plus si à l'époque d'Aristote on exigeait encore le cens maximum des Tamiai, comment admettre qu'à l'époque de Dracon on eût été moins rigoureux?

Busolt a été frappé avec raison de ce que le cens des magistrats est exprimé en argent et il semble qu'il a vu juste quand il a vu dans ces chiffres la traduction de la fortune de deux des classes de la population : le chiffre relatif aux archontes, selon toute vraisemblance, exprime la fortune de la 1^{re} classe; celui qui est relatif aux stratèges exprime la fortune de la 2^{me} classe; mais s'il en est ainsi, nous avons un indice que ces chiffres sont inexacts. Dracon aurait-il vraiment laissé entre la 1^{re} et la 2^e classe une différence d'1 à 10 (100 mines, 10 mines, etc.)?

De ce que ces deux chiffres sont consignés dans la Politeia, peut-on aussi conclure que Dracon tenait compte du capital, tandis que Solon ne tenait compte que du revenu? L'admettre, c'est ce me semble, renverser l'ordre naturel des choses : en effet, l'évaluation d'une terre en capital est bien plus difficile que la fixation de son revenu; pour trouver sa valeur en capital, des calculs nombreux et compliqués sont souvent nécessaires.

Enfin comment n'être pas frappé de ce que sous Dracon le cens aurait été exprimé en argent, tandis que sous Solon, on employait encore le moyen rudimentaire des mesures de pro-

duits obtenus? N'est-ce pas la preuve que nous sommes ici, sinon devant une erreur, du moins devant le résultat d'un calcul?

Aristote, opérant d'après des bases qui non sont inconnues, ou tout autre avant lui, n'a-t-il pas essayé de traduire en argent la fortune des classes? Ou bien n'a-t-il pas introduit dans la constitution de Dracon une loi plus récente, mais conçue dans le même esprit que celles de Dracon?

S'il en était ainsi, la base même des calculs de Busolt serait ébranlée : nous ne serions plus certains en effet qu'il s'agit de mines d'Egine.

Je remarque encore (p. 167) que Busolt révoque en doute la participation de Thémistocle à la chute de l'aréopage; il maintient ici l'ancienne chronologie; d'une façon générale, d'ailleurs, il n'accepte pas, pour la période des cinquante ans, les données nouvelles de la Politeia : ce serait à tort qu'Aristote, pour une époque postérieure à 462, appellerait Cimon νεώτερον, puisqu'il aurait déjà été stratège en 476; de même la date de la chute de l'aréopage serait, non pas 462/, mais 463 (été).

Il est clair que l'ancienne chronologie, telle que l'avait établie Busolt lui-même dans son *Histoire grecque*, n'est pas conciliable avec la Politeia. De même le travail récent de Bauer, *Historische und litterarische Forschungen*, etc. Munich, 1892, ne lève pas toutes des difficultés; admettons avec cet auteur que Thémistocle se trouvait encore à Athènes en 462, et par conséquent qu'il faut faire redescendre après cette date la prise de Thasos, la révolte et le siège de Naxos, la bataille de l'Eurymédon; mais s'il en est ainsi, si toute cette partie de la carrière de Cimon se déplace, comment admettre que les débuts de ce grand homme (prise d'Eïon) puissent être laissés aux environs de 476? Revenons à l'opinion de Busolt sur la chronologie de toute cette partie de l'histoire : nous avons dans Aristote un ensemble de dates précises; chez Thucydide, nous n'avons guère qu'une énumération des faits dans l'ordre où ils se sont suivis, et parfois l'ordre de leur succession est interrompu pour grouper certains faits qui se tiennent; c'est par une suite de calculs et de raisonnements que l'on était arrivé à établir des dates précises. A première vue donc, il faudrait donner la préférence à Aristote et cher-

cher dans quelle mesure son témoignage se concilie avec celui de Thucydide. Dans le cas où, comme Busolt, l'on constaterait des dissentiments formels, encore faudrait-il en expliquer l'origine, remonter, avant de faire un choix, jusqu'à leur source.

Mais il est temps de conclure : il serait puéril de vouloir établir un parallèle entre les deux ouvrages qui font l'objet de ce compte-rendu : chacun a ses qualités propres ; tous deux supposent une vaste érudition, des recherches étendues, une rare faculté d'ordonner et de classer des faits multiples. Tous deux, par conséquent, seront, pour leurs lecteurs, du nombre de ces livres rares où il y a toujours de quoi apprendre et de quoi réapprendre.

HENRI FRANCOTTE.

PH.-AUG. BECKER. **Jean Lemaire, der erste humanistische Dichter Frankreichs.** — Strassburg, Karl J. Trübner, 1893 ; in-8°, XII-390 pp. et 1 f. d'*addenda*. Prix : 12 mk.

Jean Lemaire de Belges, ainsi nommé de la petite ville de Bavay (*Belgis*), où il naquit en 1473, n'est pas un inconnu dans l'histoire des lettres belges. Après avoir joui d'une véritable célébrité au XVI^e siècle, le maître de Clément Marot avait été quelque peu oublié, comme tous ses contemporains. Cependant Paquot lui consacre un article étendu dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas* (t. III, 1764), et, depuis qu'André Van Hasselt eût attiré de nouveau l'attention sur lui dans son *Histoire de la poésie française en Belgique* (1839), les biographes ne lui ont pas manqué. Je me bornerai à citer le mémoire de Ch. Fétis (1868), celui de Fr. Thibaut (1888), enfin la notice qui figure en tête de l'édition complète de ses œuvres, donnée par M^r Stecher (1891). Mais ces travaux, de valeur inégale, étaient loin d'avoir épuisé le sujet, et il nous manquait une monographie définitive sur la vie et les œuvres du poète. Un de nos compatriotes, M^r G. Doutrepoint, allait entreprendre ce travail (*Revue générale*, août 1893, p. 228), quand il a été distancé par un érudit allemand, M^r Ph.-Aug. Becker, élève du célèbre G. Gröber.

Disons-le tout de suite, M^r Becker a fait un livre excellent. Prenant comme cadre la vie de Jean Lemaire, il en a exposé les divers épisodes, en y rattachant, chronologiquement, l'analyse et l'appréciation des œuvres. Avec le soin et la méthode qui caractérisent les travaux des philologues d'outre-Rhin, il est arrivé à nous présenter un tableau absolument complet de l'activité intellectuelle de Lemaire.

M^r Becker a étudié à fond les moindres détails relatifs à la biographie de l'auteur des *Illustrations des Gaules*, et il a souvent pu rectifier des allégations erronées de ses devanciers. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'on avait assez légèrement adopté jusqu'ici la version que Pierre de Saint-Julien (*de l'Antiquité et origine des Bourgonnons*, t. II, p. 389) donne de la fin de Lemaire, et suivant laquelle celui-ci serait mort fou dans un hôpital, à la suite d'excès de boisson. Ce récit n'est, d'un bout à l'autre, qu'une calomnie inspirée par la passion religieuse, et M^r Becker le prouve très judicieusement en analysant et en réfutant dans le détail le passage de Pierre de Saint-Julien. Pour expliquer la fin mystérieuse de Jean Lemaire, sur lequel on n'a plus aucune donnée certaine à partir de 1515 à 1520, M^r Becker hasarde une conjecture ingénieuse, mais que je me borne à signaler à ce titre : il suppose que le poète s'est rendu à Valenciennes, pour régler des affaires de famille, et qu'il y a succombé à la peste; ce fléau y sévissait à cette époque, et ne faisait, en 1515-1516, pas moins de 6000 victimes.

Un autre exemple montrera comme M^r Becker a soigneusement collationné les diverses éditions des œuvres de Lemaire. Dans une énumération des poètes de son temps, Lemaire cite :

Grebant, qui pleure d'un bon Roy, la compaigne.

Telle est du moins la leçon de l'édition de 1549, reproduite sans commentaire par M^r Stecher (t. III, p. 172, v. 7). Or, voici ce qu'écrit La Croix du Maine au sujet de Simon Greban ¹, dans sa *Bibliothèque françoise* (t. II, p. 408) : " Il a écrit plu-

¹ Car c'est à Simon que Lemaire fait allusion et non à son frère Arnoul, comme le dit M^r Stecher, *loc. cit.*, note 1.

sieurs Elegies, complaints, et déplorations sur la mort d'une Reine de France, desquelles fait mention Jean le Maire, en ses poésies. Epitaphes sur la mort du Roi de France Charles VII, écrits en forme d'Eglogue ou pastorale, imprimés à Paris. „ Il résulte de ce passage que La Croix du Maine a vu *imprimée* une déploration sur la mort de Charles VII, tandis qu'il ne connaît une déploration sur une reine de France que par le passage de Lemaire. Or, que porte l'édition originale de la *Plainte du désiré* où ce vers figure?

Grebant, qui pleure un bon Roy, l'accompagne.

Cette variante a l'avantage d'offrir un sens complet si on la rapproche du contexte, et d'avoir une césure régulière. De plus, elle se concilie parfaitement avec le renseignement positif de La Croix du Maine au sujet de la déploration de Charles VII. Il me semble hors de doute qu'il faut ici respecter, avec M^r Becker, le texte original.

Grâce au travail de M^r Becker, la figure de Jean Lemaire de Belges apparaît désormais claire et distincte au milieu de ses contemporains, avec ses qualités propres de novateur. Car il a enrichi la langue et introduit dans la prose le sentiment du rythme comme il a perfectionné la versification. Par la beauté et la grâce de descriptions telles que les amours de Paris et d'Oenone, l'élève de Molinet a rendu, en effet, à la littérature française du XVI^e siècle le même service que Chateaubriand au commencement du nôtre. A tous ces égards, il méritait bien l'étude magistrale qui vient de lui être consacrée. Je ne puis que souhaiter, en terminant, de voir M^r Becker nous donner un jour l'anthologie des œuvres de Lemaire dont il parle quelque part; elle formera le complément de la belle et savante monographie que je suis heureux de présenter aux lecteurs belges.

PAUL BERGMANS.

Précis de Grammaire comparée de l'Anglais et de l'Allemand rapportés à leur commune origine et rapprochés des langues classiques, par VICTOR HENRY. — Paris. Hachette, 1893.

La plupart des livres débutent par une préface dans laquelle on nous dit en toutes lettres qu'ils " comblent une lacune „. Bien souvent cela ne constitue qu'une belle enseigne. Si M. Henry ne se sert pas du cliché ordinaire, il montre clairement dans sa préface que son livre, à lui, comble véritablement une lacune. Il a, avec raison, ce me semble, " jugé le moment venu d'essayer, dans l'enseignement supérieur des langues vivantes, la direction historique et scientifique qui a quelque peu rajeuni l'agrégation des classes de grammaire, de mettre nos futurs professeurs en mesure de suivre, s'il leur en prend goût, le grand mouvement linguistique qui comptera un jour parmi les plus méritoires efforts de ce siècle, ou, plus simplement, d'offrir à ceux qui connaissent à la fois l'anglais et l'allemand, les éléments d'une méthode comparative, à la faveur de laquelle ils grouperont les rapprochements isolés qui se présentent d'eux-mêmes en foule à leur esprit, et se formeront une idée précise des principes de la science du langage par leur application à deux domaines voisins, restreints et familiers „. C'est pour les commençants que ce livre est écrit. M. Henry en a " donc scrupuleusement banni la controverse et même autant que faire se peut, les opinions douteuses „ et pour faire sentir aux lecteurs qu'ils ont un sol ferme sous les pieds, il ne leur présente que ce qui peut être considéré comme résultats acquis à la science. L'auteur nous avertit que ceux-là seuls pourront étudier son ouvrage avec fruit, qui possèdent " au préalable les deux langues, j'entends des notions approfondies de l'une et la connaissance tout au moins grammaticale de l'autre „, et que, par conséquent l'on ne doit pas s'imaginer trouver en son livre un moyen d'apprendre une langue. " On n'apprend point la grammaire usuelle par la méthode comparée, mais par les procédés empiriques du bon vieux temps „¹.

¹ Ceci est vrai, mais plus d'un ne se rallierait pas à ce qui suit : " en retenant des règles, en récitant des paradigmes, en analysant des propositions „.

M. Henry, comme nous venons de le voir, destine son ouvrage aux jeunes professeurs qui désirent s'instruire eux-mêmes, et il leur donne des conseils pratiques quant à la manière dont une pareille étude doit se faire. Ils devront d'abord le lire " d'une seule haleine „ et sans trop longtemps s'arrêter à des difficultés éventuelles. Et lorsqu'ils seront de cette façon arrivés à la dernière page, ils devront recommencer la lecture du livre à partir de la première; ils verront alors les prétendues difficultés disparaître presque toutes comme la neige au soleil.

Mais il y a plus encore à tirer de cette intéressante préface. " Ce qu'il (le jeune professeur) se sera assimilé, le fera-t-il passer à son tour dans son propre enseignement? et dans quelle mesure le pourra-t-il? „ M. Henry semble pencher vers l'affirmative. Dans les lycées modernes il y a des élèves qui apprennent ou connaissent l'allemand et l'anglais. „ A ceux-là un rapprochement discret et sûr, — une de ces étymologies qui laissent entrevoir l'étonnant mystère de la vie des mots, etc., etc. (voir au bas de la p. VIII), peut faciliter même la mnémotechnie usuelle et vulgaire „ etc. Il paraîtra peut-être hardi de ma part de me mêler d'une question sur laquelle un homme comme M. Bréal s'est prononcé et qu'un homme comme M. Henry hésite à aborder; je le tenterai cependant, parce que je suis convaincu que les quelques mots que je dirai à ce sujet ne sont pas en opposition avec les idées générales de ces deux savants. Il me semble que les termes dont se sert M. Henry, pourraient induire en erreur. Un jeune professeur à qui l'on dit : " vous pouvez exposer un peu, un petit peu de votre science à l'école „, est si facilement tenté d'exagérer et de transformer ce petit peu en " beaucoup „. Je n'ose m'étendre sur ce sujet. Je suis, d'ailleurs, parfaitement d'accord avec M. Henry quand il dit qu'un professeur doit posséder la science en elle-même; mais je pense aussi qu'on ne doit pas lui indiquer certaines catégories de faits, quelques peu nombreuses qu'elles soient, comme devant être exposées à l'école. Le professeur ne peut-il donc pas, comme M. Henry le dit plus loin, ouvrir à la jeune curiosité des élèves des horizons encore inconnus? Certes, mais je suis convaincu que ceci se fera de soi-même; si le

professeur en question s'est vraiment *assimilé* la science. Un homme réellement scientifique ne saurait s'empêcher d'asseoir la plus simple définition sur une base scientifique. Malgré lui, et peut-être à son insu, le professeur formé scientifiquement se gardera d'inculquer à ses élèves des idées fausses. Je voudrais donc voir donner dans une deuxième édition du livre qui nous occupe, le conseil suivant : " surtout pas de science à l'école; surtout pas d'étymologies; surtout pas de grammaire comparée. „ Et je suis certain que l'auteur s'en trouvera bien, car, je le repète, le peu qu'il souhaite, viendra de soi-même.

De cette façon M. Henry a prouvé à son pays que son ouvrage a une raison d'être et qu'il me soit permis d'ajouter immédiatement que son livre me semble aussi devoir jouer un rôle important dans notre propre enseignement universitaire. On dirait qu'il a été écrit pour la Belgique. Depuis la promulgation de la loi du 10 Avril 1890, il existe dans nos deux universités de l'État ¹, un doctorat en philologie germanique, où les étudiants doivent, jusqu'à leur candidature, suivre et l'allemand et l'anglais, tandis qu'ils s'appliquent, spécialement en vue de leur doctorat, à l'une de ces deux langues et en font le sujet d'une étude scientifique plus ou moins approfondie. On voit donc que nos germanistes sont, pour ainsi dire, destinés par la loi à devenir lecteurs du livre que j'ai sous les yeux. A la fin de leurs études, ils ont certainement " des notions approfondies de l'une, et la connaissance tout au moins grammaticale de l'autre langue „ condition essentielle, d'après M. Henry, pour apprécier son ouvrage. L'ouvrage en question m'a paru tout à fait propre à servir de base aux leçons de grammaire historique; aussi je compte l'employer comme tel. Je pense en avoir dit assez pour montrer les droits à notre reconnaissance que l'auteur s'est acquis par son ouvrage; celui-ci aura certainement, chez nous aussi bien qu'en France, un débit facile, dans le sens figuré de ce mot, et par conséquent aussi — ce dont la firme Hachette se réjouira — dans son sens littéral.

¹ J'apprends que Louvain aussi va organiser un doctorat en philologie germanique.

Je voudrais bien m'arrêter ici, et je le ferais certainement si je pouvais me borner à des considérations générales sur la portée du livre et le but de l'écrivain; mais je me sens obligé de dire aussi mon opinion sur la *valeur* du livre.

Si c'est avec plaisir que j'ai écrit ce qui précède, maintenant se montre — on le devine peut-être — le revers de la médaille. Il me faudra critiquer et même blâmer, tâche toujours désagréable, surtout envers un aîné. J'espère toutefois que M. Henry me pardonnera ma franchise, en considération de la bonne intention qui me guide; je veux, en effet, apporter mon concours à la réalisation du but qu'il s'est proposé.

Je n'ai pu me défendre de l'impression que le livre de M. Henry a été écrit en grande hâte; je ne puis autrement m'expliquer les contradictions, les petites inexactitudes et les obscurités qui s'y rencontrent trop souvent. J'ajoute — et je ne le dis point en guise de *captatio benevolentiae* — que partout, ou à peu près partout, l'on sent que l'auteur n'est pas lui-même dupe des erreurs contenues dans son ouvrage : cela se remarque, soit immédiatement, soit quelques pages plus loin. Si même je m'étais trompé en ceci, il me semblerait utile de le dire afin d'éviter toute fausse interprétation des observations qui vont suivre. Il ne peut être question pour moi de réfuter, *ex cathedra*, des erreurs commises par l'auteur, mais seulement de lui demander s'il ne lui est pas souvent arrivé de présenter des faits sous un jour et dans des termes de nature à induire en erreur.

Je crois bien faire en traitant les différents points dans l'ordre où l'auteur lui-même les a traités; en outre, je me bornerai presque exclusivement à ce qui concerne l'anglais, me considérant comme incompetent quant à l'allemand. Une ou deux fois, il m'arrivera d'exprimer une opinion différente de celle qui est généralement admise, sans vouloir en faire un reproche à l'auteur; aussi aurai-je soin, quand tel sera le cas, de le dire, afin de prévenir tout malentendu.

P. XI. Transcriptions. Nous trouvons ici une fois de plus l'idée généralement admise que les anciens dialectes germaniques avaient une orthographe phonétique. Ceci n'est pas strictement exact; il me semble fort exagéré de dire que dans ces dialectes " les caractères sont employés pour leur valeur

phonétique *précise et rigoureuse*. „ Ainsi le *g* qui, d'après M. Henry, y a *toujours* la valeur de l'aspirante *g* dans le mot allemand (lisez allemand du Nord) *ewige*, se prononce aussi souvent comme l'explosive *g* (prononcée comme *g* en Français). Voyez, par exemple, Cosijn, *Altw. Gr.* I, § 135 et Sievers § 211, ainsi que Sievers § 215. Peut être l'auteur vise-t-il non pas l'ancienne orthographe, mais les transcriptions employées par lui-même en son livre. Plus j'y pense, plus la dernière supposition me paraît probable, mais alors sa première phrase est en tous cas rédigée de façon à faire admettre l'autre hypothèse.

P. 5. L'auteur dit qu'un dialecte dit Angle ou Saxon et par fusion Anglo-saxon avait quitté par voie d'émigration la terre natale, etc. Ceci est inexact. L'Angle était un dialecte entièrement distinct¹ du Saxon. Voir à ce sujet l'intéressant article de Bremer dans le 9^e volume de "Paul und Braune's Beiträge". Et quant à la *fusion* en question, j'aurais préféré ne pas la voir mentionner ici. A la page 9, M. Henry dit lui-même que c'est du mercien que dérive l'anglais actuel; d'un autre côté je lis à la page incriminée que c'est ce dialecte Anglo-Saxon, né par fusion — ce qui ici doit plutôt signifier confusion, notamment de dénominations — qui est devenu l'anglais actuel. Comment mettre d'accord tout cela? Qu'il soit bien entendu que le terme Anglo-Saxon, en tant qu'appliqué à une unité de langue, est une invention des savants du XVI^e siècle, notamment de Camden; et que, au contraire, il n'indique, dans l'ancien anglais, que l'unité de nationalité. Ainsi l'on trouve dans une charte de 934 : "Jc Aethelstan, Ongol-Saxna cyning and Brytænwalda eallæs dyses iglandes". Dans les temps modernes, au contraire, on trouve Anglo-Saxon comme appellation collective de tous les dialectes qui furent parlés en Angleterre depuis 1100 : appellation erronée, qui a déjà causé, et causera encore, hélas, bien des malentendus, mais qui a la vie dure.

P. 9. Les petits glossaires latins-saxons, au moins du VIII^e siècle. Les seuls de ces glossaires que je connaisse sont le Corpus et le glossaire d'Epinal. Mais ceux-là ne sont pas

¹ L'auteur le sait fort bien; à preuve p. 9 : des dialectes voisins, non pas dentiques; voir aussi p. 10.

en West-Saxon! Dans la note 2 la Version du Nouveau Testament est citée parmi les ouvrages W. S., et cela avec la parenthèse " en Northumbrien „. Pourquoi cela? " Et c'est dès lors, dit M. Henry, cette langue dite communément Anglo-Saxon qui nous représente l'état le plus archaïque possible de l'anglais. „ Dite communément Anglo-Saxon, oui; mais bien souvent aussi West-Saxon. Le mot *possible* est employé ici d'assez étrange manière, mais même en passant ce mot sous silence, la phrase laisse à désirer.

M. Henry sait fort bien — il le dit lui-même dans la note 1 de cette même page — que les dialectes du Nord avaient des monuments écrits longtemps avant que la civilisation n'eût atteint le Sud; que, notamment, toute la littérature poétique n'est que teintée de West-Saxon, tout en étant d'origine Angle; que, pour ne citer qu'un exemple, l'hymne de Caedmon est beaucoup plus archaïque que tout ce qui a jamais été écrit en West-Saxon.

P. 10, note 3. Voir également un article récemment paru (que M. Henry n'a pu, naturellement, connaître) dans la livraison d'Octobre des " Modern Language Notes „ (Baltimore).

Pp. 17-19. Ici l'auteur traite succinctement la question de la constance des lois phonétiques. Comme il croit à cette constance, il a peut-être le droit de dire qu'elle est universellement admise; il peut donc la présenter comme strictement vraie dans cet ouvrage élémentaire. Mais M. Henry sait fort bien qu'en réalité la constance des lois phonétiques n'est pas du tout généralement admise, et que par ci par là, entre autres, si je ne me trompe, parmi ses propres élèves, des voix puissantes se sont élevées contre l'assertion en question. Pour moi, je n'y crois pas, et je crois utile de donner au lecteur l'occasion d'entendre *et alteram partem*, en indiquant quelques unes des voix puissantes mentionnées plus haut. Qu'on lise l'article de O. Jespersen, Til spørgsmaalet om lydlove (Nord. tidskr. f. filol. n. r. VII, 1886) ou sa traduction: Zur lautgesetzfrage (Intern. Zeitschrift f. allgemeine Sprachwissenschaft, v. Techmer III, 1886); en outre quelques très intéressantes observations de Paul Passy dans son *Etude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux* (Firmin-Didot, 1890 (1891). " Les lois phonétiques sont con-

stantes „ dit M. Henry, “ c'est-à-dire qu'un même phonème, dans une même situation, ne saurait en évoluant aboutir à deux phonèmes différents „. Mais je ne puis assez insister sur le fait que lui, qui disait jadis : “ les lois phonétiques sont aussi aveugles, aussi fatales dans leurs manifestations, que les lois physiques „¹, hésite maintenant visiblement lorsqu'il dit à la page 19 de son précis : “ Le principe de la constance des lois phonétiques est donc avant tout affaire de méthode : il exclut les écarts de l'imagination, les rapprochements spécieux et arbitraires, hâtifs et superficiels; *c'est — je sousligne — c'est un garde-fou et non un axiôme* ”²). Nous avons donc ici en fait l'aveu que cette loi n'est pas une loi. Aussi j'ose dire, même à M. Henry, que cette théorie de la “ constance „ ou bien n'est pas exacte, ou bien n'est qu'un jeu de mots indigne de la science. Car quel autre nom donner à la “ formule de conciliation „ de notre auteur citée par Passy p. 241 : “ Traiter toujours les lois phonétiques comme si elles étaient constantes, encore bien que dans la pratique on ne puisse démontrer qu'elles le soient. „ Cela n'équivaut-il pas à une capitulation, et ne vaudrait-il pas mieux, dans ce cas, le dire nettement? Donc : les lois phonétiques sont sans exceptions! Mais je ne dis cela que pour faire rechercher d'autres lois capables d'embrasser les exceptions, qui existent; après tout sans exception, et cependant avec des exceptions. Est-ce là jouer sur les mots ou non? Il me semble à moi que toute cette question n'a pu devenir digne de discussion que parce que l'on a eu le malheur de parler de *lois* phonétiques. Le mot est tout à fait inexact. Une loi est un précepte qui doit être suivi; et les lois d'un Etat sont en partie basées sur le droit coutumier. De là la conclusion : ce que l'on fait ordinairement, on doit continuer à le faire. Lorsque, à l'origine, on eut remarqué de quelle manière les sons se transforment *ordinairement*, on considéra bientôt cette “ coutume „ des sons comme un droit; on a cru qu'ici aussi il fallait que ce qui était toujours arrivé arrivât à l'avenir, et l'on a promu cette *coutume* au rang de loi. A cela vient s'ajouter notre théorie

¹ V. Henry, cité par Passy p. 236.

² Voir, au contraire, Précis, p. 61, note 1!

moderne : — théorie, car nos prisons prouvent qu'on en est resté à la théorie — : qu'est-ce qu'une loi qui n'est pas appliquée sans exceptions? Donc, cette loi phonétique aussi est appliquée sans exception. Pour en revenir à M. Henry, on peut puiser dans son livre la certitude qu'il se déclarera convaincu dans un prochain ouvrage; " en fait „, dit-il, " cette constance théorique n'est rigoureusement observable dans aucun langage „.

P. 20. Parmi les phonèmes inspiratoires que l'on rencontre par exception, l'auteur aurait pu citer l'anglais " yes „ tel qu'on l'entend souvent prononcer par les dames.

P. 25. Le terme " pôles du vocalisme „ est-il scientifiquement exact et suffisamment clair pour des commençants?

P. 26, note 1. L'avertissement qu'il y a lieu " de se défier des apparences de l'écriture „ est certainement à sa place ici ¹. Mais pourquoi M. Henry n'emploie-t-il pas des transcriptions phonétiques?

P. 28. M. Henry dit que le *ñ* guttural que l'on entend par exemple dans les mots anglais pink, ring, etc., manque en français. Et dans *pingre*, *langue*, etc.; n'entend-on rien d'autre que la voyelle nasale?

P. 30. Y a-t-il donc vraiment si peu d'aspirées en anglais? Dans l'anglais écrit, oui, mais dans la langue parlée on rencontre régulièrement des explosives aspirées : æi khant, it thē'nt = I cannot, it is not, etc. ².

La transformation d'une momentanée en l'aspirante correspondante, par ex. de *t* en *d*, ou de *p* en *f*, est présentée par M. Henry comme suit : l'explosion de la momentanée se fond peu à peu dans le souffle expiratoire qui l'accompagne. Ceci est-il bien juste? Je me suis toujours représenté la chose autrement : le souffle expiratoire, qui à l'origine n'est qu'une aspiration (figurée par *h*), s'assimile graduellement au son précédent; ce qui est le contraire de ce qu'affirme M. Henry. Cela veut dire que l'aspirante, au lieu d'être formée dans le

¹ Voir aussi note 1, p. 27. L'*i* de l'angl. *fine* équivaut à *ay*, dit M. Henry; *æi*, vaudrait mieux; voir encore p. 35. Page 38 l'auteur dit même que l'angl. *i* (fine) est égal à l'allemand *ei* (fein)!

² L'*h* de l'allemand *thun* n'est pas un signe de l'aspiration du *t*.

larynx, l'est par les organes formant le son précédent, qui, lui, se perd. Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut.

P. 32. L'*a* s'y nomme (en anglais) *ē*, dit M. Henry, lire : *ē*¹ (que je trouve plus juste que *ey*, employé par M. Henry, p. 33, probablement en imitation de Miss Soames)¹. C'est à tort que M. Henry donne (p. 38) l'angl. *ou* (house) comme équivalent de l'allemand *au* (haus).

A cette même page, note 1, Skeat est cité à propos de la prononciation de Chaucer. Les "Principles", de cet auteur n'auraient pas dû être recommandés à des jeunes gens sans avertissement, et il aurait mieux valu citer ici le grand ouvrage de Ellis "On Early English Pronunciation". Je ne puis me figurer que M. Henry ne connaisse pas ce dernier; cependant à mon grand étonnement, je ne le trouve pas mentionné dans la liste des livres à consulter p. XXII.

P. 34. Le défaut de clarté dans l'expression ou plutôt dans l'exposition, dont nous avons déjà vu quelques exemples, se montre ici d'une manière frappante. En effet, M. Henry y dit : "L'*e* bref, même non accentué, a pris dans les monosyllabes le son *i* (he etc.) et dans les préfixes en syllabe ouverte, un son au moins teinté de *i* (before, be-cause)". Et dans la note : "Mais, en fait, ici, l'*i* est primitif (c. a. d. *bi*). Le commençant ne se demandera-t-il pas ici, et avec raison : que dois-je croire? On se demande si le son teinté d'*i* dans *before* a jamais été autre chose, et s'il n'eût pas été plus clair de dire qu'il est resté *i*, au lieu de dire qu'il a pris le son de *i*. Ou bien M. Henry admet-il une évolution vers *a* et ensuite un retour vers *i*? Je ne vois rien qui l'indique.

P. 36. L'orthographe *door* au lieu de *dore* a probablement amené M. Henry à voir dans ce mot le correspondant de l'Allemand *thor*. La vérité est que *door*, M. Angl. *dore*, via A. S, *duru* correspond à l'allemand *Thüre*. Mais *door* pourrait être confondu facilement avec Got. *daur*, auquel correspond l'allemand *Thor*.

P. 41. Parlant de l'*e* "muet", en anglais, M. Henry dit : "en fait il ne subsiste nécessairement que quand il sépare

¹ Ainsi il emploie aussi *ou* comme transcription de *ū* (dans *bōne*); je préférerais *ōu*.

deux consonnes de même ordre (houses, blotted) qui — ajoute-t-il — dès lors, ne pourraient se prononcer sans une ombre de voyelle intermédiaire „. D'abord il est inexact que l'*e* subsiste; cette voyelle se prononce *i* dans cette position : kissis, housis, blottid, etc.; mais en outre — et ceci est d'une plus grande importance — cette explication d'un phénomène qu'on aurait dû se contenter de constater, est assez malheureuse. Si ces consonnes ne peuvent se prononcer, ne s'en suit-il pas nécessairement qu'elle ne se prononcent *pas*? Or, que dit M. Henry un peu plus loin : “ Encore peut-il même disparaître en pareille situation : *oaths, paths, beredt*, mais : *geredet*, etc. „ Ne valait-il pas mieux, au lieu de donner cette explication insoutenable, dire simplement que l'*e* en question se prononce ordinairement *i* entre deux consonnes de même ordre, mais qu'il disparaît parfois?

P. 47. Ici l'auteur explique la métaphonie (umlaut) : l'*i* de la syllabe subséquente a introduit dans la syllabe précédente son timbre, qui peu à peu s'est fondu avec elle. Ceci me fait l'effet d'être plutôt une constatation de fait qu'une explication. C'est l'école allemande qui parle. Un commençant comprendra-t-il ce que c'est que cette “ fusion de timbre „? Je ne le crois pas. Il arrive souvent que quelqu'un dise par erreur *derious doughs*; celui qui parle fait dans ce cas prendre à ses organes la position du *d* qu'il sait, qu'il sent devoir venir. C'est par une erreur semblable — car toutes les transformations phonétiques ont dû à l'origine faire l'effet d'*erreurs* — que j'explique le phénomène de l'umlaut. Pensant prématurément à la position des organes nécessaires à la prononciation de l'*i*, on a fait glisser sa voyelle dans la direction de l'*i* qui a un caractère palatal très prononcé. La métaphonie n'est donc qu'une palatalisation outrée. Explication d'après l'Ecole anglaise.

P. 53. L'auteur dérive ici l'Ags. *dōhte* du prég. **dāhta*. Cette transformation du prég. *ā* en *ō* n'est pas admissible ici ¹. D'autre part l'Ags. *dohte* vient du prég. **dantha*, forme connue de Henry et citée par lui, et que le goth. contracte en *dāhta*.

¹ Voir *Mayhew*, Synopsis, § 313, et pour deux cas où *ō* = *ā* § 320. Mais ces cas ne concernent pas la question qui nous occupe.

P. 72. L'expression est parfois singulièrement embrouillée : " Entre voyelles, le *w* persiste, sauf ensuite à se confondre avec la voyelle précédente en lui donnant une nuance labiale. „ Peut-être dans une seule des formes citées le *w* existe encore réellement, notamment dans *trawen*; dans d'autres cas cette " nuance labiale „ est fort douteuse, par ex., dans *schnee*, ou dans *tree*. Ici l'auteur commet la faute, impardonnable à notre époque, de confondre prononciation et orthographe. Et cela alors que l'auteur lui-même semble avoir fixé son attention sur ce point en ajoutant : „ Dans ce cas il arrive souvent que l'écriture elle-même ne le révèle plus, comme dans *hue* (pour *hew*). C'est loin d'être clair!

P. 88. " Le haut allemand accuse une tendance générale à " substituer „ un son à un autre. Je pense que *substituer* est une de ces expressions contre lesquelles il faut mettre les commençants en garde, et je ne puis assez répéter que le livre de M. Henry leur est spécialement destiné. *Substituer* est trop voulu, trop personnel. Un son évolue lentement vers un autre, mais une langue ne *substitue* pas l'un à l'autre. Ceci peut donner lieu à des idées fausses sur la formation et la transformation des langues.

P. 89, note 1. Je ne puis croire que l'explication de *five* donnée par l'auteur soit juste. En tous cas il est inexact de dire que dans la locution *fif dagas*, le *f* ne *pouvait* se prononcer que (fī)*v*. Je pense aussi que l'auteur est victime d'une erreur d'ouïe lorsqu'il donne, comme prononciation de *vide ta tasse*, *vittatás* au lieu de *vidtatás*; je représente ici par *dt* la consonne semi sonore, semi sourde analogue à l'*s* d'un mot comme *his* (Ellis), dont la 1^{re} moitié se prononce *s* et la deuxième *z*. Si M. Henry est conséquent il considérera la forme *vidtatás* comme impossible. Voyez aussi l'étrange emploi de *pu* dans la note 2, p. 90, et de " peut „ au bas de p. 296.

P. 107. Les lois de Grimm et de Verner n'ont pas été formulées par leurs auteurs de la même manière qu'elles le sont par M. Henry : toutes deux ont subi des modifications rendues nécessaires par des découvertes ultérieures. Il me semble que ceci aurait pu être dit dans une note; de même l'auteur aurait dû indiquer où ces lois se trouvent exposées en détail : par Grimm dans sa " *Geschichte der Deutschen Sprache*, II, „

et par Verner dans " Kuhn's Zeitschrift f. vergl. Sprachforschung, „ XXIII, pp. 97-131. Mais je crois en outre que peu de commençants comprendront grand chose à l'exposé de M. Henry. M. Henry donne comme exemple *bhrâter (lat. frater) qui, régulièrement, est *broder en prégl. et n'a pu que rester tel, puisque la syllabe précédente était accentuée.

Qui comprendra cela, ainsi ce qui suit, à propos de pater, s'il ne connaît déjà la loi de Verner *dans ses causes*? La seule explication que l'auteur ait donnée auparavant — mais on verra que ce n'est pas même une explication — consiste en la déclaration que la transformation en question avait lieu lorsqu'à la médiale la syllabe immédiatement précédente ne portait pas l'accent indo-européen (= la loi de Verner). Ce n'est que plus loin, p. 124, qu'une certaine explication est donnée. Je me permettrai de conseiller sérieusement à l'auteur d'amplifier encore cette explication de la page 124. Il me semble que Verner a lui-même expliqué sa loi de si intéressante et de si claire façon (je parle de l'explication, non de sa manière de formuler) que M. Henry ne pourrait faire mieux que de l'adopter littéralement. Y ajouter ou en retrancher nuirait à la clarté. C'est pourquoi je copie ici en note l'exposé de Verner ¹.

P. 125, note. Il est inexact que *bridegroom* signifie homme de la mariée. Lorsque le mot *bridegroom* surgit au XVI^e siècle

¹ " Der wesentliche unterschied zwischen den tonlosen und tönenden consonanten hängt vom zustande der stimmbänder ab. Bei den tonlosen stehen die stimmbänder weit offen; der luftstrom aus dem brustkasten hat freien lauf, ist daher stärker als bei den tönenden consonanten, und dieses stärkere luftausströmen bekundet sich bei den explosivae durch einen muskelfesteren verschluss und eine gewaltsamere explosion. Bei den tönenden consonanten sind die stimmbänder dagegen beinahe bis zur berührung zusammengebracht; die schmale stimmritze hindert das freie luftausströmen, der luftstrom ist daher schwächer, der verschluss im mundcanale bei den tönenden explosivae und die explosion nicht so energisch wie bei den tonlosen. Also - das stärkere luftausströmen ist ein moment das der expiratorische accent mit den tonlosen consonanten gemein hat. *Daher* konnte der verstärkte luftstrom in der accentuierten silbe die tonlose explosiva *tonlos* erhalten d. h. verhindern dass die stimmbänder zum tönen verengert blieben wie diés bei normalem luftausströmen in der unaccentuierten silbe geschah. „

— avant ce temps on ne connaissait que des descendants directs de l'Ags. *brydguma* — il signifiait le " groom ", qui était " bride „car *bride* était *communis generis*. Voir, pour cette signification *Romeo et Juliette*, III, v. 146, d'après le texte de Q₂ : So worthy a Gentleman, to be her Bride; le folio de 1623 change naturellement *bride* en *bridegroom*; cf. également l'Anglais *bride-couple* et le Néerlandais *bruidspaar*, H. All. *brautspaar*. Voir aussi *Murray*, i. v. Que l'*r* provienne de " groom ", jouvenceau, c'est possible; mais d'où vient alors cet *r* dans le M. Angl. *grome*? Je dois ici mettre en garde contre le " O. Dutch groom „ de Skeat; cette forme, en effet, remonte à Kiliaen, et c'est un fait — peu connu d'ailleurs — que Kiliaen puisait souvent des mots et des significations dans sa fertile imagination. Dans le cas qui nous occupe, il a probablement été amené par le M. A. *grome* et le Néerl. *grom* = entrailles de poisson, à donner un mot Néerl. *grom* avec la signification de l'Angl. *groom*. Cf. par exemple le latin *viscera*, fr. entrailles, et voyez Franck i. v. *kroost*. Cette dernière hypothèse m'est suggérée par M. J. W. Muller, de Leide. Voir, sur la valeur de Kiliaen à ce point de vue, l'intéressante dissertation de M. A. Kluiver (1884).

P. 133, note 3. Est-il en effet admis généralement que toute dérivation fut une composition?

P. 134, note 1. M. Henry y parle du v. nor. *ðridjungr* (tiers, division en trois) prononcé *riding* dans *North-thriding* (partie du comté d'York) d'où ensuite East- et West-Riding, etc. M. Henry veut-il dire que dans East- et West-R. la perte du *d* est uniquement due à l'analogie? Cela n'est pas impossible en soi, mais même sans l'influence de l'analogie, *East-thriding* aurait pu devenir *East-riding* via *East-triding*; de même pour *West-riding*.

P. 177. Ici les formes telles que *dancing-master* sont expliquées — exactement — comme étant des compositions de deux substantifs, tandis que Paul lui-même regarde le premier mot, comme un participe! Il nous paraît d'autant plus étrange de retrouver cette dernière explication fautive à la page 205. Donc une *eating-house* est une maison qui mange, et un *dancing-master* un maître qui danse? L'auteur aurait dû faire remarquer que l'accent tonique dans *dancing-master* est diffé-

rent de celui dans *a dancing* (participe) *master*. Cela constitue un moyen mécanique excellent pour reconnaître la nature du premier mot.

P. 193, II. M. Henry aurait pu citer ici *righteous* = *rihtwīs*.

P. 197, A. b. M. Henry semble considérer *maiden* dans *maidenspeech* comme un composé de *maid*, *speech* et un ancien suffix du génitif (en). Mais ceci n'est pas exact; *maiden* est la forme moderne régulière de l'Agr. *mægden*.

P. 208. " Le système de la numération germanique est (lire : en) indo-européen (est) essentiellement décimal. „ Essentiellement? Comment M. Henry explique-t-il alors des formes telles que *hundændlæftig* = 110, *hundtwælftig* = 120, etc.? Voir, p. ex. Kluge in v. Groszhundert, et aussi *Paul*, Grundrisz. I, 405 et Henry p. 214, III, où il en parle lui-même en passant.

P. 209. " *Twēgen* est inexpliqué „. Voir un essai d'explication dans la *Germania*, 35, 168 et suivantes et *Beiträge*, 13, 372.

P. 210. A propos de sa comparaison du got. *fidwar* avec *fewer*, quatre, M. Henry fait remarquer en note : " La disparition de la dentale médiale fait difficulté „. Ceci pourrait faire croire au lecteur — quoique telle ne soit pas l'intention de l'auteur — que l'Agr. et l'A. H. All. ont connu des formes ayant le *d*. Or cela est peu probable. Des formes sans *d* remontent à **geqwr* **qekur*, formes velaires de *getwǫr*, *qetur*. Le *g* correspondent a ces velaires n'a pas encore été trouvé en Germanique oriental et disparaît régulièrement en Germanique occidental. Voir, p. ex. Kluge, dans *Paul*. Grundrisz, I, 403.

Pour *nigon*, voir *Beitr.* 14, 582.

L'impossibilité que le mot *dix* soit contenu dans 11 et 12, est-elle donc si grande, que M. Henry ait eu raison de ne pas même en mentionner la possibilité en note? Pour ne parler d'aucun autre auteur, je me contente de dire que Kluge est " durchaus unsicher „ à ce sujet. Cf. lat. *undecim*.

M. Henry nomme le *d* de *andleofan* " euphonique „. Ne serait-il pas préférable de faire ici abstraction de cette question de goût? Que savons-nous de ce qui sonnait bien ou mal à l'oreille de nos ancêtres? Pourquoi ne pas se borner à comparer cette épenthèse, comme Kluge le fait (*Beitr.* 6, 396), avec le *d* de *ἀνδρός*? Kluge rend fort probable l'hypothèse que l'accent se trouvait en Ags. sur la première syllabe du mot en

question, et dans ce cas les deux phénomènes sont analogues.

P. 214. Ce que M. Henry dit (sub. IV) de 1000 est vrai; mais il aurait dû faire remarquer ici que ce mot régissait autrefois le génitif.

P. 221. L'article n'aurait pas du être traité ici mais en chapitre IV; je maintiens mon opinion à ce sujet contre les explications de l'auteur, qui dit avoir agi ainsi " au point de vue pratique, que nous envisageons de préférence. ", Il me semble que cette manière d'envisager les choses, qui surgit ici brusquement, à l'encontre du caractère général de l'ouvrage, n'aurait de raison d'être que si ce dernier était destiné à enseigner la pratique de l'allemand et de l'anglais; or l'auteur lui-même a mis avec raison le lecteur en garde contre une pareille interprétation de son but. Aussi je ne reconnais aucune valeur à l'argument que " dès lors la flexion du substantif suppose nécessairement comme celle de l'article qui le détermine "; de plus cela n'est tout au plus vrai que pour l'allemand.

P. 228. Sêo qui est devenu *she*. Je crois que *she* ne provient pas uniquement de sêo, mais aussi de hêo. Voir surtout Ellis, *Early English Pronunciation*, p. 1142.

P. 237, note 2. Ici nous trouvons la théorie très répandue d'après laquelle l's du pluriel anglais serait surtout dû au français. Je suis d'avis que cela est inexact. Je n'ai trouvé nulle part une liste plus complète d'objections à cette assertion que dans un petit ouvrage Danois paru en 1891 : *Studier over Engelske Kasus*, Med en indledning : Fremskridt i Sproget. Af Otto Jespersen. København. Y voir page 94, § 91, etc. M. Jespersen vient de résumer ses arguments dans l'*Academy* n° 1127, 1893, p. 512. Voir en outre, dans les numéros qui ont paru depuis, une correspondance à ce sujet entre messieurs Earle et Napier, où le dernier a certainement raison.

P. 239, note 2. *fotas*. Il me paraît absolument nécessaire d'ajouter ici que *fotas* n'est qu'une forme A. S. très moderne; le mot " parfois " pourrait faire croire qu'elle a existé dès les temps les plus anciens.

P. 277, note 2. Où M. Henry a-t-il pu puiser son étymologie de l'Angl. *ever*, Ags *æfre* = **æmre* (A. H. All : *iomēr*)? Il serait difficile de citer des cas analogues pour justifier cette

transformation de *m* en *f*. Voir Bradley dans le "New English Dictionary", en l'*Academy* May. 14. 1892, p. 472.

P. 270, 3. Que *whose* ne s'emploierait jamais comme neutre, est une erreur empruntée à la grammaire scolaire.

P. 279. La transformation de l'Ags. *ic* en *I* est, d'après M. Henry, "sans difficulté"; j'espère que dans une édition suivante l'auteur s'expliquera à ce sujet. Pour moi — et pour beaucoup d'autres — la disparition de la gutturale présente encore une sérieuse difficulté.

P. 280. Le génitif *mīn* serait perdu en anglais. Non pas, si l'on admet l'explication — la seule juste d'après moi — donnée par M. Beckmann dans le tome 8 des *E. Studien* (p. 412), d'expressions telles que "a friend of mine". Voir aussi p. 282 *our* — "perdu en anglais", dans "a friend of ours".

P. 287. Parlant de *it-s*, M. Henry dit : l'analogie du rapport de *he* à *his* a fait créer sur *it* un possessif du neutre *it-s*; mais il ne dit pas que *it* fonctionnait aussi déjà comme génitif. Le pronom *its*, c'est-à-dire *its* employé substantivement, à côté de l'adj. *its* n'existe pas.

P. 291. La définition de "conjugaison" laisse à désirer. Les mots *internes* ou *désinentielles* doivent ou bien être omis, ou bien complétés par le mot *périphrastiques*. Un peu plus loin M. Henry dit que le Germanique n'a que deux temps; il veut dire deux temps non périphrastiques, car "tous les autres temps (qui) s'expriment au moyen de périphrases", ne sont-ils pas également des temps?

P. 307. Ce n'est pas la forme *dronc* qui doit être donnée comme *paradigme*. Il en serait autrement si le changement de *a* en *o* devant *n* se produisait d'une façon constante.

P. 308. Le "phonetic decay" des Anglais est décidément un de ces morts qu'il faut qu'on tue définitivement. Pourquoi encore employer des expressions telles que "corruption", qui induisent si facilement en erreur? ¹ Cela doit donner aux commentateurs une singulière idée de l'évolution des langues.

¹ De même l'emploi de *bizarre* nous choque à chaque instant (voir p. 347, 359, 377, etc.) quand il s'agit de phénomènes linguistiques. Cette erreur me semble *bizarre*, à moi; mais ne devrait-elle pas l'être encore plus pour quelqu'un qui croit à la constance des lois phonétiques?

P. 321. Je dirai la même chose de " le présent *dare* = ags *dearr*, dissimule l's final qui ... *reparaît* devant le *t* du parfait (*durst*) „. Comme si *durst* était dérivé de *dare*. Quelle confusion d'idées!

P. 345. Ici M. Henry traite de la 2^e personne du singulier en -*st* du Germanique et l'explique notamment en disant : " qu'il faut aussi tenir compte d'une [autre] circonstance : l'addition fréquente du nominatif du pronom de sg. 2* *dū* à la forme sg. 2 du verbe avait produit une liaison **biristu*, v. al. *biris tu* ... qu'on était par confusion amené à résoudre en *birist du* „. Ceci paraît n'être que l'explication ordinaire, et je ne l'aurais pas même mentionnée si une note ne me prouvait qu'en réalité M. Henry n'adopte pas la manière de voir usuelle. Ordinairement, en effet, l'on admet que *biristu* provient d'une forme *biris du*. Cependant M. Henry ne considère point ce *t* comme né d'un *đ* dans la période pré-germanique, mais comme un *t* ayant toujours existé en Indo-Européen; car il dit dans la note : " Ne pas oublier que l's devant *t* empêche la *lautverschiebung*. Donc : le Germ. *biristu* correspond directement au latin *ferstu*, ou *bindistu* au latin *findistu*. Ceci est fort ingénieusement trouvé, mais se rencontre-t-il des formes telles que *findistu* en latin? Dans l'interrogation on trouve, au lieu de cette construction, les particules interrogatives *nonne* et *an*. On me répondra peut-être que les formes en question *ont dû* exister en latin, puisqu'on a encore en Français la construction avec le pronom exprimé après le verbe dans p. ex. a-t-il = *habet ille*. Mais cela ne prouve rien en ce qui concerne cette période ancienne du latin que nous devons comparer avec les langues germaniques. Ma connaissance du latin vulgaire est nulle. Je ne puis donc que demander si l'explication de M. Henry ne repose pas sur une erreur.

P. 365. Au sujet de *dyde* voir Cosyn, *Alt. Gr.* I, p. 65.

P. 370. L'auteur parle ici en note de *métaphonie inverse* : c'est le *Rückumlaut* allemand. *Verba valent usu* : mais ceci n'est vrai que des mots populaires, non des termes savants; ceux-ci sont en grande partie dus à l'initiative individuelle, et, d'ailleurs, comment pourrait-il être question à leur sujet, de " usus „? Il m'est donc bien permis de souhaiter de voir dispa-

raitre ce terme de Rückumlaut, qui paraît scientifique tout en ne l'étant pas du tout.

Il suppose en effet un phénomène *phonétique*, alors qu'il n'est question que d'une disparition, par analogie, des résultats de l'umlaut. C'est donc un phénomène d'*analogie* qu'on fait passer pour un phénomène phonétique.

P. 383. Les mots par lesquels débute le § 1 ne doivent pas être pris à la lettre. **domi bindanam* a-t-il jamais existé?

Me voici arrivé à la fin d'une longue série d'observations.

Le Précis de M. Henry aura certainement plus d'une édition; puisse l'auteur trouver de ci de là dans mes observations des idées valant l'honneur d'être utilisées par lui dans le travail de remaniement auquel il soumettra son excellent livre.

Mon plus vif désir serait que ceux de mes lecteurs qui m'ont suivi jusqu'à présent parcourent une fois de plus les premières pages de cet article. Ils emporteraient ainsi de leur lecture l'impression que je voudrais leur voir emporter, c'est-à-dire que malgré ce qu'il laisse à désirer quant au fond, et surtout quant à la forme, le livre de M. Henry est un ouvrage éminemment utile, dont nous devons être reconnaissants à l'auteur.

Gand, Déc. 93.

H. LOGEMAN.

VARIA.

BELGIQUE. — Nos bibliothèques de Belgique nous réservent peut-être encore mainte surprise. Le deuxième volume des *Anecdota Maredsolana* (1894) contient une traduction latine de la célèbre lettre de S^t Clément de Rome aux Corinthiens, publiée pour la première fois d'après un manuscrit du XI^e siècle, provenant de l'abbaye de Florennes et conservé au séminaire de Namur. Cette version qui doit être extrêmement ancienne, est intéressante, non seulement pour la critique du texte original, mais parce qu'elle montre l'importance que l'on a attachée en Occident à cette épître de S^t Clément. Nous ne pouvons que souhaiter aux Bénédictins de Maredsou de nous donner encore beaucoup d'œuvres nouvelles de cette valeur, et de les publier toutes avec le soin que Dom Morin a mis à éditer celle-ci.

L'Académie Royale a mis au concours une étude critique sur les rapports qui ont existé entre les Romains et les Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem. Nous devons à cette circonstance la publication — à Paris — d'un volume intitulé *Romains et Juifs*, par M. L. K. Amitai (Fischbacher, 1894, 127 pp.). Nous ne prétendons pas discuter le point de vue de l'auteur. Il raconte la guerre de Judée comme on écrivait autrefois les Actes des Martyrs. Mais au moins pourrait on demander à M. Amitai de ne plus citer Renan d'après l'*Indépendance Belge* (p. 12), ou de prétendus mots historiques d'après le *Saturninus* de Macrobus (sic, p. 42, 1).

M. Deneffe, professeur à l'Université de Gand, vient de publier un intéressant travail sur une trousse du 3^e s. (*Etude sur la trousse d'un chirurgien Gallo-romain du III^e siècle*. Anvers, 1893, 66 p. et 9 pl.). Avant de décrire en détail cette trousse qui fait partie du musée de Lutèce de M. l'Ingénieur Toulouse et qui fut découverte à Paris en 1880 (Avenue de Choisy, non loin de la Place d'Italie), M. Deneffe rappelle comment a été formé le Musée d'instruments de chirurgie de l'Université de Gand, un des plus remarquables qui existent et qui n'a acquis cette importance que par l'activité incessante de M. Deneffe et par les recherches qu'il a faites dans presque tous les Musées de l'Europe; le savant professeur résume en quelques pages tout ce que l'on sait de la chirurgie antique. Les instruments étaient simples et peu nombreux, la plupart servaient à double fin, étaient toujours en métal (bronze, quelquefois cuivre, argent, fer) sans combinaison de bois ni d'ivoire (système auquel on est revenu de nos jours). M. Deneffe rappelle que les chirurgiens grecs connaissaient déjà l'importance de l'antiseptie, qu'Hippocrate employait déjà l'eau de pluie bouillie et filtrée et l'on remarque que les Grecs ont été ici, comme du reste aussi pour les sciences naturelles, bien plus avancés qu'on ne le croit d'ordinaire. Malheureusement les Romains au lieu de faire des progrès ont bien des fois fait rétrograder la science. Ainsi les Grecs connaissaient la pince coudée. Les Romains aussi; mais la leur est moins parfaite parce qu'elle est plus courte. Ces vérités deviendront de

plus en plus évidentes lorsque des spécialistes comme M. Deneffe s'occupent de l'histoire de la science antique, qui ne peut être élucidée que par des archéologues doublés d'hommes du métier. Nous rappellerons à cette occasion l'excellent résumé de l'histoire de la médecine antique, publié par Gunther dans le 5^e vol. du *Handbuch* de Muller et les savantes notices parues dans l'*Archiv f. Geschichte der Medizin*, de Rohlf's. A. D. C.

M. l'abbé G. Van den Gheyn vient de faire paraître dans les « Bulletins de l'Académie d'archéologie de Belgique », un intéressant article sur la *Polychromie funéraire en Belgique* (Anvers, 1894, 11 p.). L'auteur complète dans ce travail les recherches antérieures sur les caveaux polychromés en Flandre et prouve que l'usage de ces caveaux était assez répandu au Moyen-Age surtout parmi les familles de la noblesse. Il cite notamment un caveau de Tournai, celui de Viglius à St' Bavon à Gand, ceux de St' Nicolas et de St' Jean à Bruges (XV^e s.), ceux de Watervliet (1503), de St' André, de Commynes et d'Harlebeke. Les sujets représentés sur les parois de ces caveaux sont surtout le Calvaire et la Sainte Vierge. Rappelons que la tombe primitive de Coninxheim (IV^e s.) était aussi polychromée.

M. Edm. Vander Straeten vient de publier dans le « Bulletin de l'Académie d'archéologie de Belgique », une intéressante étude sur *Charles-Quint, musicien* (Anvers, 1894), qui nous présente l'empereur sous un point de vue bien peu connu jusqu'à ce jour.

FRANCE. — M. Ferdinand Hérold a publié (1893) dans la *Haute Science*, revue documentaire de la tradition ésotérique et du symbolisme religieux, une traduction française de la *Brhadāranyakopaniṣad*, traduction qui vient de paraître en un volume in-8^o dans la *Librairie de l'art indépendant*, avec la mystique et séduisante devise « non hic piscis omnium ».

Cet ouvrage mérite d'être signalé, parce que l'*Upanishad* du grand Aranyaka est un des textes les plus importants de la vieille littérature philosophique et théosophique de l'Inde, en même temps qu'un des plus difficiles. L'entreprise de M. Hérold est beaucoup plus méritoire et plus utile qu'on pourrait se l'imaginer à première vue. Les traductions européennes faites jusqu'ici étaient, ou peu s'en faut, aussi difficiles à lire que l'original. La langue française n'a pas les ressources d'un vocabulaire obscur et d'une syntaxe complaisante. L'à-peu-près est inadmissible : il est nécessaire de comprendre un texte étranger avant de le mettre en français ; M. Hérold rend donc un véritable service à tous ceux que préoccupe la langue si précise des upanishad, un service non moins grand à ceux qui s'intéressent à l'histoire de la pensée et de la religion.

Le livre de M. Hérold, où la traduction du texte sanscrit s'entoure artistement d'une préface claire et de notes substantielles, forme une suite heureuse à la traduction française que M. Foucher nous a donnée du Bouddha d'Oldenberg. Les Suttas Palis et les upanishads traduisent évidemment des tendances communes, des aspirations parallèles ; bien plus on peut faire au point de vue du lexique, le travail qu'a fait Oldenberg au point de vue des doctrines, et ce serait un ouvrage bien intéressant celui qui établirait, fût-ce dans un simple catalogue, les origines de la langue bouddhique, si si proche

parente en somme de la langue des upanishads. Ai-je fait l'éloge du vocabulaire et de la phrase de M. Hérold? Il a, tout à la fois, de la hardiesse et de la prudence.

Le public auquel s'adresse la *Haute science*, revue du symbolisme religieux, a vivement apprécié la philosophie d'Yājñavalkya (protagoniste du drame), ce qui n'est pas pour me surprendre. Nulle part, un esprit plus indépendant n'a parlé avec autant d'éloquence sur l'être en soi. La conversation d'Yājñavalkya avec Maitreyī est supérieure à tout ce qui a été fait comme dialogue philosophique. La description du sommeil sans rêve et de l'absorption du moi (ātman) corporel dans le moi intellectuel, est écrite avec une précision inimitable. (3^{me} Brāhmana de la 4^{me} lecture).

L. de la Vallée-Poussin.

ALLEMAGNE. — La maison Hertz à Berlin s'est décidée à publier les diverses études séparées du professeur E. Curtius sous le titre de E. CURTIUS *Gesammelte Abhandlungen*. Le 1^{er} volume a paru au commencement de 1890 (in-8° de VI-528 pp.). Ce volume renferme 24 études toutes relatives à l'histoire de la Grèce antique.

On sait la confusion qui règne encore dans le domaine de la métrologie grecque au grand préjudice de cette science, appelée à rendre des services considérables à l'histoire de la civilisation antique. Il suffit de songer au lien étroit qui unit la propagation des systèmes de poids et mesures au développement du commerce pour saisir toute la portée de recherches qui pourraient sembler à quelques uns aussi vaines qu'arides. L'importance des *Griechische Gewichte* que vient de publier M. Pernice (Berlin, Weidmann, 212 pp.) est à cet égard considérable. L'auteur a dressé un catalogue de plus de neuf cents poids grecs, tous ornés de figures ou accompagnés d'inscriptions, dont il fait la description et donne la pesée exacte. A l'aide de cette masse de matériaux, il prouve la fausseté des systèmes métrologiques précédemment admis pour l'Attique, et démontre que tous les poids d'Athènes se divisent en deux classes : les poids lourds, subdivisions du statère de 873,2 gr., et les poids légers, dont l'unité est la mine (436,6 gr.).

M. Sievers vient de publier le 3^e volume de son *Allgemeine Landeskunde*. (Leipzig, 1894, 687 pp.) Il contient la description de l'Amérique. Le plan en est aussi systématique et aussi bien conçu que l'était celui des volumes relatifs à l'Asie et à l'Afrique. L'auteur résume d'abord l'histoire de la découverte du continent; puis, après une vue d'ensemble, il étudie l'Amérique du Sud d'abord, l'Amérique du Nord ensuite, enfin les régions boréales.

Chaque partie est subdivisée comme suit. D'abord la géographie physique, puis la climatologie, la géographie zoologique et botanique. Enfin l'auteur étudie la population et il arrive ainsi à la description des divers Etats. Il suffit d'indiquer le plan pour qu'on reconnaisse que c'est le plus rationnel qu'on puisse trouver. Du reste l'ouvrage de M. Sievers comptera parmi les meilleures descriptions de la terre que nous possédons.

AUTRICHE. — MM. Mayer et Luksch, professeurs à l'Académie de Marine de Fiume, viennent de publier en 6 feuilles une mappemonde au 20,000,000^e, pour servir à l'étude de l'histoire de la découverte de la terre.

(Weltkarte zum Studium der Entdeckungen. Wien. Artaria 1893). Cette carte est excellente pour l'enseignement. Elle est assez complète et assez exacte pour les voyages maritimes; il n'en est pas de même pour les expéditions par terre, où nous avons constaté de nombreuses lacunes. Signalons seulement les voyages de Prejvalsky, du Prince d'Orléans, de Bonvalot et de Deken, de Nain Singh. Espérons que ces lacunes disparaîtront dans une seconde édition et que la partie terrestre sera alors aussi soignée que l'est actuellement la partie maritime.

ITALIE. — La 31^e livraison du *Dizionario epigrafico de Ruggiero* contient la fin de l'étude si complète sur les Augustales et le commencement d'un article fort bien travaillé, au point de vue épigraphique, sur l'empereur Auguste.

Le professeur Halbherr a prouvé dans un article publié dans l'*Athenaeum* (1893), qu'il a existé en Etrurie deux Vetulonia. La plus ancienne est identifiée avec Colonna di Buriana, la plus récente avec Castiglione della Pescaia.

M. le Comte Tyszkiewicz a la noble ambition de faire connaître aux savants et aux artistes les principaux monuments de l'admirable musée qu'il a formé à Rome depuis de longues années. Deux fascicules de la *Collection Tyszkiewicz, choix de monuments antiques avec texte explicatif de W. Froehner*, ont paru chez Bruckmann à Munich. La perfection des reproductions est égale à l'intérêt des originaux. Signalons parmi les pièces les plus précieuses, une statuette en bronze du type de la Venus Médicis, — un vrai chef d'œuvre —, une coupe à fond blanc d'un dessin admirable, un bas-relief archaïque avec inscription, une tête d'Apollon du style des sculptures d'Egine ... mais il faudrait tout citer. Nous nous bornerons à souhaiter que les fascicules suivants soient à la hauteur des premières planches de cette splendide publication.

GRÈCE. — Dans son ouvrage posthume *Eine Wallfahrt nach Dodona* (Graz, 1893, 151 p., 2 cartes. 5 fr.), le comte Alexandre von Warsberg décrit le voyage qu'il fit à Dodone peu de temps après que Carapanos eut signalé au monde savant la découverte du site de l'Oracle, qui se trouve à 10 kilomètres S. O. de Janina. Les ruines furent découvertes, non par Carapanos, mais bien par le polonais Menejko.

M. Nicholas Crosby, élève de l'Ecole américaine d'Athènes vient de publier sous le titre de *The topography of Sparta* (The american Journal of archaeology. VIII, 1893, p. 335-373), une étude des plus approfondies, basée sur de longues recherches faites pendant son séjour à Sparte, sur la topographie de l'ancienne ville. Cette étude constitue un précieux commentaire d'une partie du 3^e Livre de Pausanias, qu'il rectifie en plus d'un point. Les fouilles exécutées en 1893 par les archéologues américains à Sparte ont du reste mis au jour les substructions de plusieurs monuments antiques. Le rapport en est publié par MM. Waldstein et Meader dans la même revue (p. 410-424). On sait qu'en 1891 les élèves de la même Ecole avaient exécuté des fouilles au théâtre de Sicyone.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 19 mars 1894 : R. Schmidt, Le Kathâkautuka de Çrivarâ (Sylvain Lévi). — Ianman, Bloomfield, Oldenberg, Le récit védique d'Indra et Namuci (Sylvain Lévi). — Lidzbarski, Les histoires des prophètes (Rubens Duval). — Muss-Arnolt, Les noms des mois assyro-babyloniens; mots sémitiques en grec et en latin (A. Loisy). — Grasso, Etudes d'histoire antique et de topographie historique (W.). — Loofs, Les Parallèles de Jean de Damas (My). — Graux et A. Martin, Notices sommaires des manuscrits grecs d'Espagne et de Portugal (Max Bonnet). — Huebner, Monuments de la langue ibérique (H. d'Arbois de Jubainville). — Herzstein, Le Tractatus de 1326; F. Koehler, Manuscrits de Revel; Baltzer, Sermons choisis de saint Bernard; Damoiseau, Œuvres de sainte Ildegarde (Ch.-V. L.). — L. Didier, Lettres et négociations de Mondoucet. I (L. F.). — Morsolin, Trissino (Charles Dejob). — Hellmann, Le livre sur la température, de Reynmann; L'expérience de l'équilibre des liqueurs, de Pascal (H. Seiler). — Stiefel, Chronologie des œuvres de Rotrou (Charles Dejob). — M^{me} de Bellecombe, Les Denis (T. de L.). — Baguenier-Désormeaux, Documents sur Noirmoutier (A. Chuquet).

Du 26 mars : Raabe, Saint Maris (R. D.). — Platon, Protagoras, p. Adam (P. Cuvreur). — Meister, Hérodas (Am. Hauvette). — Ihne, Histoire romaine (A. B.-L.). — Wolff, L'Halbe Bir (A. Ch.). — Boissier, Saint Simon (Félix Hémon). — Keiper, Stolberg; Kraeger, Miller (A. Ch.). — E. Schmidt et Suphan, Les Xénies (A. Chuquet). — M. de Vissac, Camboulas (A. Ch.). — Laurent et Richardot, Dictionnaire étymologique français (A. Delboulle). — G. Picot, Rapport sur la Bibliothèque nationale (T. de L.).

Du 2 avril : Heuzey et de Sarzec, Découvertes en Chaldée (Philippe Berger). — Sittl, Archéologie de l'art (Salomon Reinach). — Crusius, Les Mimiambes d'Hérodas (G. Dalmeyda). — Lintilhac, Précis de littérature française (A. Delboulle). — Brunschvicg, Cambronne (A. Chuquet).

Du 9 avril : Grimm, La strophe de saint Ephrem (Rubens Duval). — Bloomfield, Contributions au Véda, V (V. Henry). — Schuchardt, La langue universelle (V. H.). — Rodocanachi, Les Corporations ouvrières à Rome (P. N.). — Cougny, L'art au moyen âge (Raoul Rosières). — Schrauf, Les boursiers hongrois de Cracovie (J. Kont). — Lallie, Le diocèse de Nantes sous la Révolution (H. Baguenier Desormeaux). — Leitzmann, Lettres de Humboldt à Jacobi; Lettres et journal de Forster; George Forster (A. Chuquet).

Du 16 avril : Newberry, Béni-Hassan (G. Maspero). — Perrot et Chipiez, La Grèce primitive et l'art. mycénien (Salomon Reinach). — César, p. Kuebler, I (Emile Thomas). — Vietor, Eléments de phonétique (V. Henry).

— Henry, Grammaire comparée de l'anglais et de l'allemaud (Henri Lichtenberger). — Thiébault, Mémoires, 1 et 2 (Etienne Charavay). — Cybulski, Planches d'antiquités (Salomon Reinach).

Du 23 avril : Curtius-von Hartel, Grammaire grecque (My). — Peter, Les auteurs de l'Histoire Auguste (La Blanchère). — Ravaissou-Mollien, Les manuscrits de Léonard de Vinci; Mueller-Walde, Léonard de Vinci; Tabarini et Milanese, Le traité de la peinture de Léonard de Vinci; Uzielli, Léonard de Vinci et trois dames milanaises; Léonard de Vinci et les Alpes; Beltrami, Le manuscrit de Léonard à la Bibliothèque Trivulce; Sabachnikoff, Les manuscrits de Léonard (E. Müntz). — HARRISSE, A propos d'un manuscrit de Colomb (B. A. V.). — De Ruble, Mémoires et poésies de Jeanne d'Albret (T. de L.). — Hueffer, Gustave III et sa mère (A. Chuquet). — Douarche, La justice à Agen; Gros, Le comité de salut public (A. Ch.). — Pingaud, D'Antraigues, 2^e éd.; O. Hartmann, La campagne de Souvorov (A. C.).

Du 30 avril : Les monnaies turcomanes du musée impérial ottoman (E. Drouin). — Billerbeck, Suse (G. Maspero). — Helmreich, Les petits écrits de Galien, III (My). — Lettres de Grégoire I (L.). — Serrure, Essai de numismatique luxembourgeoise (A. de Barthélemy). — Neri, portraits de Christophe Colomb (Charles Dejob). — Kuekelhaus, Le plan de Sully (H. Hauser). — Urbain, Coeffeteau (T. de L.). — Etudes offertes à Michel Bernays par ses élèves et amis (A. C.).

Du 7 mai : D'Arbois de Jubainville, Les premiers habitants de l'Europe, II, 2^e éd. (Salomon Reinach). — Paléologue, Vigny; Dorison, Vigny; Mabillean, Hugo; Renouvier, Hugo; Arvède Barine, Musset (Félix Hémon).

Du 14 mai : Gascard, Table de la Revue critique (A. Chuquet). — Helbig, Guide des musées de Rome (X.). — Rand, Les Micmacs; Ferrand, Contes malgaches (V. Henry). — Godefroy, Dictionnaire de l'ancien français (A. Delboulle). — Marty-Laveaux, Ronsard (T. de L.). — Schiller, Jeanne d'Arc, p. Em. Heury (A. C.). — Etudes sur la Révolution française (A. Chuquet). — Guillon, Port-Mahon; les complots militaires sous l'Empire; Delachenal, Correspondance de Chépy; Rod. Reuss, Xavier Mossmann (A. C.).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1893.

28. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : J. Overbeck, Geschichte der griechischen Plastik 4. A. Dritter Halbband (II, 1) (H. L. Ulrichs). — Arati Phaenomena rec. E. Maass (E. Oder). — F. Teetz, Die Kolometrie in den Cantica der Antigone der Sophokles (H. G.). — Ciceros Rede für den Dichter Archias f. d. Schulgebr. herausg. von H. Nohl. 2. Aufl. (H. Deiter). — C. von Morawski, De rhetoribus latinis; C. von Morawski, Zur Rhetorik bei den römischen Historikern (B. Kübler). — V. H. Friedel, De scriptis Caelii Aureliani Methodici Siccensis (R. Fuchs). — M. Herrmann, Albrecht von Eyb und die Frühzeit des deutschen Humanismus (G. Schepss). — J. W. Stowasser, Lateinisch-deutsches Schulwörterbuch (F. Harder).

7. März. — Rezensionen und Anzeigen : A. Holm, Griechische Geschichte. Bd. IV. (A. Höck). — A. Frederking, Beiträge zur Kritik und Exegese der

Sophokleischen Antigone (H. G.). — N. Festa, Considerazioni intorno all'opuscolo di Palefato (E. Oder). — O. E. Schmidt, Der Briefwechsel des M. Tullius Cicero von seinem Prokonsulat in Cilicien bis zu Caesars Ermordung (M. Rothstein). — G. Schepss, Pro Prisciliano (B. Kübler). — R. Klussmann, Systematisches Verzeichnis der Programmabhandlungen. 2. Band. 1889-1890. (H. D.).

14 März. — Rezensionen und Anzeigen: Fr. Cauer, Philotas, Kleitos, Kallisthenes (J. Kaerst). — Dionis quem vocant Chrysostomum quae extant ed. J. de Arnim (A. Sonny) I. — Acta S. S. Nerei et Achillei. Text u. Untersuchung von H. Achelis (H. Joachim). — O. E. Schmidt, Der Briefwechsel des M. Tullius Cicero von seinem Prokonsulat in Cilicien bis zu Caesars Ermordung (M. Rothstein) — F. Schultz, Lateinisches Übungsbuch für die untern Klassen. 15. Aufl. vollständig umgearbeitet von J. Weisweiler (Rademann).

21. März. — Rezensionen und Anzeigen: H. Sieveking, Das Seedarlehen des Altertums (E. Ziebarth). — Ausgrabungen römischer Baureste auf dem Lindenberg bei Kempten (P. W.). — Homers Odyssee f. d. Schulgebr. erkl. v. Ameis-Hentze, I, 2. 9. Aufl. (P. Cauer). — Anecdota Oxoniensia. Vol. I, p. VI (Stapfer). — Dionis quem vocant Chrysostomum quae extant ed. J. de Arnim (A. Sonny). — W. Creizenach, Geschichte des neueren Dramas. I. Bd. (K. Dziatzko).

28. März. — Rezensionen und Anzeigen: Musée Impérial Ottoman. Monuments funéraires. Catalogue sommaire; Musée Impérial Ottoman. Catalogue des sculptures grecques, romaines, byzantines et franques (A. Körte). — Guhl und Koner, Leben der Griechen und Römer. 6. Aufl. von Engelmann (P. Weizsäcker). — H. Jurenka, Novae lectiones Pindaricae (C. Haeblerlin). — G. Stein, Scholia in Aristophanis Lysistratam (J. W.). — Ovidius, Metamorphosen, f. d. Schulgebr. erkl. von H. Magnus. I. Bd., 2. Aufl. (H. Winther). — H. Ziemer, Lateinische Schulgrammatik. 11. gänzlich umgearbeitete Auflage der Schulgrammatik von W. Gillhausen. II: Syntax (F. Fügner).

4. April. — Rezensionen und Anzeigen: J. Merkel, Über die sogenannten Sepulkralmulten (G. Zippel). — H. L. Krause, Die Amazonensage kritisch untersucht und gedeutet (H. Steuding). — L. Bornemann, Pindars erste isthm. Ode (Löschhorn). — H. Voiges, Cäsars bellum Gallicum, Buch IV-VI (J. W.). — Velleius Paterculus. B. II c. XLI-CXXXI. ed. ... by Fr. E. Rockwood (W. Hirschfelder). — A. Goldbacher, Lateinische Grammatik für Schulen. 3. Aufl. (A. Prümers).

18. April. — Rezensionen und Anzeigen: Anecdota Maredsolana. II. Clementis epistulae versio latina, ed. G. Morin (A. Hilgenfeld). — Homers Odyssee erklärt von H. Koch, neu bearb. von Capelle I (C. Rothe). — L. Herbst, Zu Thukydides B. V-VIII (Widmann). — P. Harre, Lateinische Schulgrammatik. Syntax. 2. A. (H. Ziemer). — Jahresberichte über das höhere Schulwesen herausg. von C. Rethwisch. 7. Jahrg. (O. Weissenfels).

25. April. — Rezensionen und Anzeigen: G. Robert Tornow, De apium mellisque significatione (M. Goldstaub). — Herodot, Auswahl von P. Dörwald (W. Vollbrecht). — L. Herbst, Zu Thukydides B. V-VIII (Widmann). — W. Schmid, Der Atticismus. III 7: Aelian (Sittl). — Horace satires and

epistles, by J. Kirkland (W. Hirschfelder). — J. Lattmann u. H. D. Müller, Grammatisches Hülfsbuch. f. d. griechisch. Unterricht in Uutersekundu; J. Lattman, Über den griechischen Unterricht (W. Vollbrecht). — C. Stegmann, Latein. Schulgrammatik (A. Prümers).

2. Mai. — Rezensionen und Anzeigen: A. Furtwängler, Meisterwerke der griechisch. Plastik (L. Ulrichs). — A. Grueneberg, De Valerio Flacco imitatore (Franke). — Th. Papadimitrakopoulos, Le poète Aristophane et les partisans d'Erasmus; J. Tély, Chronologie und Topographie der griechischen Aussprache (Zacher). — Gu. Schmitz, Commentarii Notarum Tironianarum (R. Fuchs). — St. Cybulski, Tabulae, quibus antiquitates Graecae et Romanae illustrantur. VIII. XI. — J. Rothfuchs, Beiträge zur Methodik des altsprachlichen Unterrichts (O. Weissenfels).

9. Mai. — Rezensionen und Anzeigen: L. Erhardt, Die Entstehung der homerischen Gedichte. (C. Rothe). — Th. Papadimitrakopoulos, Le poète Aristophane; J. Tély, Chronologie und Topographie der griechischen Aussprache (Zacher) II. — Plauti comoediae rec. Ritschellius. IV 3. Persa. Ed. II. a F. Schoell recognita (Langrehr). — Fr. Schröder, Zur griech. Bedeutungslehre (H. Ziemer). — Perthes, Lateinisches Lesebuch für die Quinta. 4. A.; Perthes, Vokabularium für Quinta; Busch, Lateinisches Übungsbuch I. 6. A., III. 5. A.; Fries, Lateinisches Übungsbuch für Tertia II; Lutsch, Lateinisches Lehr- und Übungsbuch für Sexta. 2. A. und für Quinta. 2. A. nebst Vokabularium von Sternkopf. 2. A.; Lutsch, Begleitworte dazu; Wolff, Übungsbuch zum Übersetzen ins Lateinische (H. Ziemer).

16. Mai. — Rezensionen und Anzeigen: W. Ihne, Römische Geschichte I. 2. A. (A. Höck). — P. Mustard, The eight lines prefixed to Hor. serm. I 10 (W. H.). — Th. Papadimitrakopoulos, Le poète Aristophane; J. Tély, Chronologie und Topographie der griechischen Aussprache (Zacher). — M. Lindsay, The saturnian metre (Draheim). — Preston and Dodge, The private life of the Romans (F. Harder). — E. Hasse, Der Dualis im Attischen (J. Sitzler). — W. Kopp, Geschichte der griechischen Litteratur. 5. A. bes. v. G. H. Müller (J. Sitzler). — K. Fecht, Griechisches Übungsbuch für Untertertia. 3. A. (J. Sitzler). — J. Linke, Cithara sacra (H. Draheim).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

¹ QUELQUES MOTS SUR LA GRAMMAIRE GRECQUE ET LA CRITIQUE DES TEXTES

A PROPOS DE L'OPTATIF *ἔχοι* Platon *Ap.* 20 B-C.

Je n'apprendrai rien à personne en disant que la syntaxe grecque est, en partie, une science encore inachevée, le résultat d'une généralisation prématurée d'observations incomplètes, et que par conséquent les règles formulées dans les grammaires ne sont pas toutes absolument adéquates à la réalité des faits. "Celui qui s'imagine que chaque règle de la syntaxe grecque est définitivement fixée comme les règles de l'arithmétique, celui-là n'a pas même commencé à apprendre ². „ Depuis 1874, c'est-à-dire depuis l'apparition de la fameuse brochure de Tycho Mommsen sur l'emploi de *μετά*, *σύν* et *ἄμα* chez les épiques ³, de grands progrès ont été réalisés. Mommsen introduisit une nouvelle méthode, la méthode statistique, et grâce à elle plusieurs règles sont actuellement basées sur des données complètes et fixées d'une manière définitive. Mais ce qui reste à faire est énorme, et c'est pourquoi la précipitation avec laquelle les critiques se croient autorisés à changer les leçons des manuscrits, même les meilleurs, uniquement pour les mettre d'accord avec la grammaire, reste pour moi un perpétuel sujet d'étonnement, un procédé que je ne puis me résoudre à accepter. On accorde

¹ Ce travail était destiné à être lu à la dernière réunion de la Société pour l'encouragement des études philologiques et historiques.

² GOODWIN, *Moods and Tenses* 2^{de} éd. 1865.

³ T. MOMMSEN, *Entwicklung einiger Gesetze für den Gebrauch der Präpositionen μετά, σύν und ἄμα bei den Epikern.*

d'une part, ce qu'on ne saurait nier, que les règles ne sont pas fixées d'une façon bien certaine, d'autre part, dans la pratique, on les considère comme des lois intolérantes auxquelles tout doit se plier.

Je vais plus loin et pense, qu'alors même qu'il s'agit de règles définitivement fixées, il faut se garder d'en réclamer une application constante et universelle. On semble exiger des écrivains grecs une uniformité de doctrine matériellement impossible à une époque où n'existaient ni imprimerie ni enseignement grammatical, ces deux facteurs qui ont tant contribué à fixer les langues.

Sans doute, dès l'époque classique de l'hellénisme se constitua une étude théorique de la langue grecque, grâce au travail des philosophes : mais ce n'était pas la langue que ceux-ci cherchaient à connaître, c'étaient les relations du langage avec la pensée. Le but était de pénétrer plus avant dans la nature intime de l'intelligence humaine, et c'est pourquoi les spéculations de Platon et des Stoïciens sont plutôt du domaine de la logique que de celui de la grammaire. Les études sur la langue grecque ne sont réellement pas antérieures à l'époque Alexandrine, et ce n'est qu'en 110 avant J.-Ch. que parut la première grammaire grecque. C'était la *τέχνη γραμματική* de Denys de Thrace, qui servit de manuel jusqu'au XII^e siècle. Or, ce livre est essentiellement une morphologie ¹.

J'insiste donc sur ce fait qu'une parfaite unité de doctrine ne pouvait exister à l'époque classique, que par conséquent il faut accorder une très large part à l'élément individuel, et ne pas exiger des écrivains grecs une impeccable correction à laquelle même de nos jours ne peuvent prétendre tous les grands écrivains. Le critique qui dans un millier d'années aura à émender la syntaxe de l'historien Michelet, aura fort à faire.

Le procédé dont je parlais à l'instant est d'autant plus inadmissible qu'il est en contradiction avec ce que nous savons du caractère du peuple grec. " Si de l'étude des flexions, dit

¹ Cf. SUSEMIHL, *Geschichte der gr. Lit. in der Alexandrinerzeit*, vol. II, note 148, et l'édition de *Denys de Thrace*, par UHLIG (Teubner 1884).

M. Croiset ¹, nous passons à celle de la syntaxe, ce qui appelle notre attention, c'est encore la liberté intelligente et ingénieuse qui s'y associe tout naturellement à l'ordre. Quand la langue grecque établit une règle, c'est-à-dire un usage certain et généralement appuyé sur une raison, il est rare qu'elle s'y asservisse. Elle a, pour ainsi dire, sa logique à elle, souple, légère, artistique, qui n'est pas du tout la logique impérieuse et inflexible de l'école „. En d'autres termes, la correction syntaxique, au sens moderne du mot, n'existe pas à l'époque classique grecque, parce que les règles de syntaxe transmises par la tradition sont suffisamment lâches pour admettre toutes les déviations et exceptions que justifient la logique ou le simple enchaînement des idées.

Ces réflexions et d'autres, je me les suis faites souvent, et elles se sont présentées tout récemment à mon esprit avec une vivacité nouvelle, à l'occasion de la seconde édition de l'*Apologie de Platon* par GOEBEL ². L'auteur, qui dans la première édition, admettait p. 20 B-C ἔχει et διδάσκει en discours indirect, a préféré maintenant ἔχοι et διδάσχοι. Or, ce passage avait soulevé il y a quelques années une curieuse discussion grammaticale dont je me suis souvenu, et, élargissant la question, j'ai voulu vous entretenir pendant quelques instants de certaines relations existant entre la grammaire et la critique des textes.

Je m'occuperai d'abord des propositions finales.

Dawes, le premier, remarqua une dépendance entre le mode qui suit les conjonctions ἵνα, ὅπως et μή et le temps du verbe dont elles dépendent. C'est dans ses *Miscellanea critica* ³, publiés en 1745, qu'il formula la règle qu'après un temps principal il faut le subjonctif, après un temps secondaire l'optatif; de là elle passa dans les grammaires, notamment dans celle de Matthiae qui, pendant de longues années, fut l'évangile grammatical, non seulement en Allemagne, mais

¹ *Hist. de la litt. grecque*, vol. I, p. 32.

² *Platons Apologie des Sokrates und Kriton*, bearbeitet von ED. GOEBEL, 2^e Aufl. Paderborn, 1893.

³ *Miscellanea critica* scripsit R. DAWES. Cantabrigiae 1745. Je me sers de la seconde édition, publiée en 1827 à Londres par KIDD.

aussi en Angleterre et en France, grâce aux traductions de Blomfield et de Gail.

Cette règle, telle qu'elle était formulée, était trop absolue, comme toutes les règles dues à ce grand philologue, mais le mal n'était pas grand, tant qu'on reconnut aux exceptions le droit d'exister. Ce serait mal connaître les critiques qu'espérer pareille générosité.

En 1853, R. B. Hirschig publia une édition critique de l'Apologie, du Criton et du Phédon ¹. Dès la huitième ligne, il lui fallait prendre position. Tous les manuscrits portent *μάλιστα δὲ αὐτῶν ἐν ἐθαύμασα τῶν πολλῶν ὧν ἐψεύσαντο, τοῦτο ἐν ᾧ ἔλεγον ὡς χρῆν ὑμᾶς εὐλαβεῖσθαι, μὴ ὑπ' ἐμοῦ ἐξαπατηθῆτε κ. τ. λ. χρῆν ... μὴ ἐξαπατηθῆτε*, violation évidente de la loi de Dawes! Heureusement la correction était facile; il suffisait d'écrire *ἐξαπατηθεῖτε* pour que tout rentrât dans l'ordre. " Attendu, dit Hirschig, qu'un temps passé précède et qu'on rapporte les paroles d'autrui, Heindorf et Heusde ont écrit *ἐξαπατηθεῖτε* au lieu de *ἐξαπατηθῆτε*, et je ne sais à cause de quel préjugé, de quelle espèce d'envie, les éditeurs ignorants du grec ont dédaigné cette correction. En effet, je ne me soucie pas de ces passages corrompus à l'aide desquels de méchants critiques combattent cette règle du prince des critiques, qui ordonne de placer l'optatif après les temps passés; je ne me soucie pas davantage d'arguments tels que celui-ci, que les Grecs avaient l'habitude de se servir du subjonctif lorsque le fait qu'on exprime est présenté comme n'étant pas achevé encore, mais comme seulement s'accomplissant: ils sont en effet à peine dignes qu'on les réfute, puisque, s'ils contenaient une part de vérité, il faudrait refaire un très grand nombre de passages dans lesquels l'optatif doit exprimer quelque chose qui dure encore, à moins d'accepter un sens absurde. Ajoutez-y que dans les manuscrits aucun changement n'est plus fréquent que celui du subjonctif en optatif, et vous avouerez qu'il paraît très extraordinaire qu'on puisse opposer si peu de passages à cette règle qui s'appuie sur plus de mille bons exemples dûment constatés.

¹ *Platonis apologia Socr. Crito et Phaedo etc.* edidit R. B. HIRSCHIG. Trajecti ad Rhenum, apud Kemink.

J'ai donc écrit *ἐξαπατηθεῖτε* et dans le Criton 43 B *διάγεις* pour *διάγης*, et j'écrirai l'optatif partout où il reste un passage à redresser, pour le mettre d'accord avec la règle de Dawes. „

Vous touchez ici du doigt le procédé et vous voyez clairement ses conséquences : si Hirschig avait été suivi par les critiques et les grammairiens, il est clair que le Canon Dawesianus eût été désormais sans exception ¹.

Cependant, le nombre des passages en désaccord avec la loi de Dawes grandissant sans cesse, il fallut bien s'avouer que la règle n'était pas aussi absolue qu'on le croyait, et les grammairiens admirèrent que, par exception, le subjonctif pouvait se conserver après un temps secondaire pour exprimer une action en tant que désir actuel; au lieu de dire, comme Matthiae, que l'optatif s'écrit *généralement* après un temps secondaire, on se contenta d'affirmer qu'il s'écrit *souvent*.

La vraie solution de la question ne fut cependant pas trouvée avant 1860. C'est à cette époque que le grammairien Goodwin écrivit en substance : " Les propositions finales sont régies par les principes du discours indirect; or, la règle en grec est qu'on peut laisser le mode du discours direct ou le changer en optatif, la première construction donnant à la phrase quelque chose de plus vivant, de plus actuel „. Ce principe, qui justifiait les leçons des manuscrits, rétablissait le subjonctif dans ses droits et suffisait à expliquer tous les cas.

Cependant, jusqu'en 1885, il eût été difficile, si non impossible à quelqu'un de dire avec certitude dans quelle proportion la règle formulée jadis par Dawes était observée. A cette époque parut le livre de Weber sur les propositions finales ², livre dans lequel étaient mentionnés tous les exemples depuis

¹ En supposant même que la règle de Dawes fût aussi absolue que le pensait Hirschig, la faute n'était pas là où il la cherchait. La leçon *χεῖν* donne ici un contresens. Dans le discours direct le sens exige *χεῖ*, car le grec comme le latin énoncent ces expressions d'une manière catégorique et non conditionnelle; *δεῖ* oportet, plutôt que *ἔδει* oporteret. Dans le discours indirect *χεῖ* peut ou bien être maintenu, ou bien être changé en *χεῖν*, mais il ne pourrait devenir *χεῖν*, car le présent ne se change pas en imparfait en passant au discours indirect.

² *Entwicklungsgeschichte der Absichtssätze*, von PH. WEBER. Würzburg 2 vol. 1884-85.

Homère jusqu'à Démosthène, et on vit alors qu'après un temps secondaire on trouve 518 fois le subjonctif et 884 l'optatif, mais que certains écrivains, tels que Thucydide, Lysias, Isocrate, Eschine, Hérodote, montrent une préférence marquée pour le subjonctif.

Nous voilà loin des quelques exemples corrompus allégués par les *criticastro graecitatis imperiti* dont parlait Hirschig, mais il a fallu attendre des statistiques complètes pour qu'il fût permis de parler avec certitude. Cette méprise ne témoigne nullement contre le savoir de Hirschig, mais elle doit nous engager à la circonspection.

Dawes avait le tort de formuler ses règles d'une manière trop absolue, de prétendre trouver une espèce de dépendance mécanique entre certains temps et certains modes, et c'est pourquoi aucune de ses règles n'a résisté complètement aux critiques ultérieures. Il existe en effet un autre *Canon Dawesianus* qui a eu le même sort que le premier. C'est à propos de ce vers des Nuées 822 : *ὅπως δὲ τοῦτο μὴ διδάξης μηδένα* que le savant anglais l'a formulé dans les termes suivants : *Mirum, opinor, quod dicturus sum plerisque omnibus videbitur. Sed nihilo tamen idcirco minus verum est. Confirmo autem atque in me praestandum recipio ὅπως μὴ διδάξης soloecam esse loquendi rationem : quippe Graeci sermonis ingenium exigere ὅπως μὴ διδάξεις. Nunquamne igitur voculae ὅπως μὴ cum formae subjunctivae verbo construuntur? Cum aoristo primo subjunctivo vocis vel activae vel mediae nunquam, si errores excipias. At quibus tandem τεκμηρίοις diagnosci potest, rectene perhibeantur quos tu autumas errores? Exinde vero quod nusquam conspiciatur aoristus ille ad dictas voculas referendus, praeterquam ubi metri ratio futurum indicativum recipiat; cum contra tamen futurum indicativum sexcentis in locis extet cum vocolis istis conjunctum, quorum in nullum salvis metri legibus aoristus ille invehi possit. Idem dictum puta de altero vocularum pari οὐ μὴ.*

La conséquence se devine; là où les manuscrits contredisent la règle, ils ont tort et il faut les corriger. Ainsi dans le passage d'Aristophane cité plus haut, il faut lire *διδάξεις*, et cette correction de Dawes est admise par Dindorf (éd. d'Oxford 1835), par Bergk, par Merry et par Koch. Seul Teuffel a

conservé *διδάξης*. Dans Thucydide 2.60, les mss. portent *ἐκκλησίαν τούτου ἔνεκα ξυνήγαγον ὅπως ὑπομνήσω καὶ μέμψωμαι*. Bekker veut y lire *μέμψομαι*.

Bernhardy cependant ¹ restreignit un peu la portée de cette règle. Le *Canon Dawesianus*, selon lui, se justifiait par la ressemblance entre l'aoriste 1 (sigmatique) et le futur : *βουλεύσῃ* et *βουλεύσει*, *βουλεύσῃται* et *βουλεύσεται*, et par conséquent ne devait s'appliquer ni aux temps ni aux verbes où la confusion serait impossible : le subj. aor. premier passif, p. ex., qui ne ressemble pas au futur, ni les verbes liquides. Ainsi, selon Bernhardy *οὐ μὴ ἀπαγγείλῃς*, *ὅπως μὴ ἀπολέσῃ* seraient parfaitement réguliers.

Ainsi modifiée, la règle a été généralement admise et les textes ont été changés en conséquence. L'illustre Cobet lui-même écrivait dans *Mnemosyne* VIII. p. 85 " *Boni scriptores semper ὅπως et ὅτε τρόπῳ (quod idem est) et ὅπως μὴ componunt cum futuris indicativi aut aoristis secundis conjunctivi eadem plane ratio est in οἱ μὴ* ².

Ce furent-là les règles suivies par les critiques jusqu'en ces dernières années, et ce serait un long travail que de chercher tous les passages qui furent émendés en conséquence.

Avant de parler des résultats de Weber, il convient de signaler l'erreur fondamentale dans laquelle ont versé non seulement Dawes, mais aussi Bernhardy et Cobet, ainsi que les critiques qui les ont suivis. Ils ont confondu, dans une même catégorie, deux espèces de propositions essentiellement différentes. Tous considèrent comme étant des propositions finales celles qui, introduites par *ὅπως* ou *ὅπως μὴ*, suivent un verbe signifiant *prendre soin, s'efforcer, tâcher*. Or, rien n'est plus faux et il y a une différence radicale entre la manière dont sont traitées les *prop. finales* et celles qu'on a *improprement nommées finales*. C'est encore Goodwin qui signala cette

¹ *Wiss. Synt. der Griech. Sprache*, 1829, p. 402.

² Il faut rendre justice à Van Herwerden qui, devant les travaux de Weber, écrivait l'an après (1881 vol. IX de *Mnemosyne* p. 201) pour protester contre les paroles de Cobet : deux inscriptions de la bonne époque, abstraction faite des nombreux exemples fournis par les manuscrits, démontraient selon lui que *ὅπως μὴ* et *ὅπως* se construisent aussi avec le subjonctif aoriste premier.

différence, en montrant que les premières peuvent être apposées à *τούτου ἐνεκα* (*ἐρχεται τούτου ἐνεκα, ὅπως ἡμᾶς ἰδῇ*), tandis que les secondes, étant des propositions complétives, peuvent être apposées à *τοῦτο* seulement (*σκόπει τοῦτο, ὅπως μὴ σε ὀψεται*).

Les recherches de Weber portèrent sur les deux genres de propositions et les résultats furent : 1) L'emploi des formes de l'aoriste sigmatique dans les *propositions finales* repose sur des témoignages tels qu'il ne peut être révoqué en doute. Il est même des cas où le mètre exige le subjonctif, p. ex. Arist. Eccl. 116 *ὅπως προμελετήσωμεν ἀκεῖ δεῖ λέγειν*, (p. 114). 2) Dans les *prop. improprement nommées finales*, on évitait de placer un aoriste sigmatique (p. 121). Les résultats pour la critique sont que, dans le premier cas, il faut rétablir partout la leçon des manuscrits, tandis que dans le second il faut, selon Weber, changer en futurs les subj. de l'aoriste sigmatique. La première conclusion est d'évidence, mais on peut se demander si pour le second cas W. ne va pas trop loin. Il faut, par exemple, écrire dans Arist. Nuées 822 *διδάξης* avec les manuscrits, malgré Dawes, Dindorf, Merry et Koch, et *μέμψομαι* dans Thucydide 2.60, malgré Bekker; mais quelle confusion paléographique pourrait-on invoquer dans un passage tel que celui-ci, Xénophon Anabase V. 6. 21 *κελεύουσι προστατεῦσαι ὅπως ἐκπλεύσῃ ἡ στρατιά*, attendu que le futur n'est pas *ἐκπλεύσω* mais bien *ἐκπλεύσομαι* ou *ἐκπλευσοῦμαι*? Ainsi, là encore on est obligé de tenir compte de la manière de chaque écrivain, et l'on ne peut traiter Xénophon comme les autres écrivains attiques.

De ces deux exemples je crois pouvoir conclure :

1) Que pour changer un texte à raison de la grammaire, il ne suffit pas que la règle invoquée fasse partie de la doctrine grammaticale courante, il faut qu'elle ait été démontrée.

2) Qu'une règle de grammaire, à moins qu'il ne s'agisse d'une de ces lois fondamentales sur lesquelles d'ailleurs il n'y a pas même de discussion possible, n'est démontrée que si elle est fondée sur des statistiques complètes, méthodiquement faites et méthodiquement interprétées. Dans le cas contraire, il est prudent de la considérer uniquement comme une tendance du

langage, mais comme une tendance seulement, non pas comme une loi à laquelle tout doit se plier ¹.

3) Que dans la confection d'une statistique grammaticale, il faut, sous peine de commettre une pétition de principe, ne tenir absolument aucun compte des conjectures, quelque brillantes qu'elles soient, s'appuyer uniquement sur les leçons des meilleurs manuscrits, et n'avoir recours aux conjectures qu'en dernier lieu, comme à une *ultima ratio*.

Ces affirmations semblent si simples, si évidentes, qu'il peut paraître puéril de les formuler; et cependant, dans la pratique, d'excellents philologues n'en tiennent aucun compte et ainsi amassent des matériaux sans bâtir.

C'est ce que je voudrais prouver par quelques exemples.

1) *et* suivi du subjonctif.

Je dis qu'en s'appuyant sur des conjectures ou sur des règles dont l'existence n'est pas bien démontrée, on risque de tourner dans un cercle, parce qu'on s'expose à invoquer des textes modifiés déjà par l'action de la règle que précisément l'on veut démontrer.

M. Johnson, dans une dissertation qu'il vient de publier à Berlin ², nous en fournit la preuve, en prétendant que jamais Euripide ne fait suivre *et* d'un subjonctif. Or, cette affirmation est contraire aux faits, car on trouve cette construction Oreste 1534, Iph. Aul. 1240 et Rhesus 829-30. Voici comment l'auteur cherche à justifier son affirmation, qu'il reconnaît être contredite par les manuscrits.

¹ On pourrait faire ici une objection : " si pour fixer une règle il faut que tous les exemples soient catalogués, il est clair qu'il ne restera plus de cas à discuter après ce travail „. Telle n'est pas ma pensée. La méthode exige qu'on formule la règle d'après les passages dont l'authenticité est indiscutable, et qu'on applique ensuite les résultats obtenus aux passages moins bien établis. Or, il est évident que, pour les passages aux leçons douteuses, la discussion sera toujours possible, bien qu'on puisse regretter que la philologie classique soit une des rares sciences où l'on se plait à remettre sans cesse en question des choses qui ont reçu une solution satisfaisante, alors que des centaines de problèmes restent intacts. La première étude de détail sur la grammaire de Procope vient seulement de paraître! (SCHEFTLEIN : *De praepositionum usu Procopiano*, 1893).

² *De coniunctivi et optativi usu Euripideo in enuntiativis finalibus et conditionalibus*. Berolini, 1893.

a) *εἰ* et le subjonctif ne se rencontre que deux fois dans Euripide (il n'admet pas Rhesus) et dans les deux cas il est possible de changer le texte. b) Dans Sophocle on ne trouve cette construction que quatre fois, Ajax 496; Oreste (lisez O.T.) 198, 874; O. C. 1442, encore Bothe a-t-il changé le premier passage, Dindorf le second et Matthiae voudrait-il les changer tous. c) Dans Eschyle, Perses 791, Dindorf dit qu'on pourrait changer le subjonctif en optatif. Donc cette construction est très rare chez les poètes et il se pourrait que les cas que l'on rencontre en prose attique fussent corrompus. En conséquence, il faut changer le texte aux passages cités et remplacer le subjonctif par l'optatif.

Vous le voyez, l'auteur ne s'appuie nullement sur un fait grammatical bien démontré; son raisonnement se réduit à ceci: *εἰ* et le subjonctif ne doit pas se rencontrer dans Euripide, car là où on le rencontre il est facile de le changer en optatif, et certains critiques ont opéré le même changement dans d'autres textes.

Je n'ai pas à discuter ici le travail de M. Johnson; qu'il me suffise de dire qu'il n'est permis à personne de conclure de la possibilité à la réalité, et qu'à l'opinion de quelques philologues on pourrait opposer l'opinion d'autres philologues, tels que Vigier, Klotz, Paley, Krüger, qui prétendent que cette construction est légitime et parfaitement attique. Je ne sais qui, le premier, a émis un doute sur la correction de cette construction, mais ceux qui partagent ce soupçon semblent oublier qu'Homère, Hérodote et Pindare en font un fréquent usage, qu'on ne conteste pas la leçon de Thucydide 6. 21. 1, et qu'avant que l'opinion en question eût exercé son influence sur les textes, on la trouvait dans de nombreux passages, même chez les orateurs et chez Platon, où Bekker encore l'admet. Enfin, on oublie surtout que la construction est reconnue par Thomas Magister, et que le grammaticus Bekkeri (Anecdota p. 144. 20) cite précisément comme exemples de cette construction des passages que plus tard on a voulu changer.

Le résultat de ces procédés expéditifs n'est pas seulement que l'on fausse les textes et la grammaire, que l'on sape la tradition sur laquelle repose toute la philologie classique,

mais le texte de Xénophon nous est encore une preuve de l'arbitraire dans lequel on tombe dès qu'on abandonne sans motifs sérieux le terrain solide des manuscrits. Dans l'*Anabase* L. III, ch. 2, § 22, les manuscrits portent *εἰ καὶ πρόσω τῶν πηγῶν ἄποροι ὄσι*. Hug avoue que *εἰ ... ὄσι*, est fourni par les meilleurs manuscrits; toutefois, pour éviter une construction qu'il redoute, il écrit *εἰσι*; mais Pretor préfère changer *εἰ* en *ἦν*, tandis que Redhantz prétend qu'il faut écrire *εἴητε*. Ainsi, pour plier le texte à une règle plus que douteuse, on le change, sans même qu'on puisse se mettre d'accord sur la nature du changement à y apporter, et du coup nous voilà en présence de quatre leçons différentes, au lieu de l'unique et claire leçon de la tradition. Le processus suivi dans ce cas et dans les autres semblables éclate aux yeux : les uns changent un texte pour le plier à une règle qu'ils ont imaginée, les autres ensuite invoquent ces mêmes textes, déjà altérés, pour prouver la règle et s'autoriser de nouvelles altérations. C'est un grand grammairien, Koppin, qui l'a dit : rien n'a la vie plus dure qu'une fausse règle de grammaire.

2°. Le génitif absolu.

Il est de règle que dans la construction du génitif absolu le sujet de ce génitif ne peut se trouver dans la proposition principale ni comme sujet ni comme complément. Cette règle se vérifie dans la très grande majorité des cas et il faut la considérer comme une tendance réelle du langage. S'en suit-il qu'absolument jamais cette règle n'ait été transgressée? Nullement. On en trouve au moins trois exemples dans Thucydide; Xénophon en présente également un et ils sont si probants que Krüger, 74. 4 R. 2, accepte les exceptions comme réelles, et que O. Riemann dans sa grammaire latine, 2^e éd. p. 466, constatant la même dérogation dans la construction de l'ablatif absolu, rappelle l'exception à la construction grecque.

C'est donc par erreur que Blass, Antiphon β γ 7, change *ἀποκτείναντος* et *ἀρνούμενου* en *ἀποκτείναντες* et *ἀρνούμενοι*, malgré l'autorité des meilleurs manuscrits, uniquement pour faire disparaître une construction qui lui semble vicieuse.

3° *ἔδει*, *χεῖν* etc.

Actuellement encore les grammairiens acceptent comme règle absolue que, lorsque *ἔδει*, *χεῖν* etc., sont employés avec

l'infinitif sans ἄν, le contraire de l'infinitif est toujours impliqué, et que lorsque ἄν est employé, c'est le contraire du verbe exprimant nécessité qui est impliqué; p. ex., que par ἔδει τοῦτο γίνεσθαι on veut dire ἀλλ' οὐ γίγνεται, mais que par ἔδει ἄν τοῦτο γίνεσθαι on veut dire ἀλλ' οὐ δεῖ. C'est G. Hermann qui le premier formula cette règle et dans la majorité des cas elle suffit. Toutefois, pour certains passages elle est insuffisante et elle est ouvertement contredite par l'un d'eux. Lysias, XII, § 48, a écrit d'après les mss. ἐχεῖν ἄν, mais Bekker, Frohberger, La Roche, Fuhr déclarent qu'il faut supprimer ἄν puisque la règle est formelle et que le contexte ne permet pas de supposer une idée contradictoire à celle d'ἐχεῖν. Frohberger, allant plus loin, prétend que cet ἄν, qui gêne, n'est qu'un débris du pronom αὐτὸν qu'il rétablit dans le texte. Cette correction était généralement reçue quand en 1890 Goodwin publia dans les *Harvard Studies* une étude sur ἔδει, ἐχεῖν etc., suivis de l'infinitif, et, de l'examen de tous les passages conclut a) que la forme sans ἄν est employée quand l'infinitif est le mot principal, celui sur lequel porte la force de l'expression; b) que ἔδει, ἐχεῖν etc. prennent au contraire ἄν quand c'est l'idée de nécessité, de possibilité, de convenance de l'acte, plutôt que l'acte lui-même, que l'on veut faire ressortir. Reprenant ensuite précisément le passage de Lysias, il montra que la leçon des manuscrits est parfaitement correcte, qu'elle doit être maintenue, et signala un cas absolument semblable dans Démosthène XVIII, § 195.

4) On remarquera que, dans tous les exemples cités, l'erreur du critique provient de la tendance à l'uniformité. Autant en théorie on prône la liberté du génie grec, qui se plie difficilement à une règle absolue, autant dans la pratique on s'empresse d'en supprimer les manifestations. C'est par suite de cette même recherche de l'analogie qu'on applique parfois à des écrivains d'une époque des principes qui ne s'appliquent qu'à des écrivains appartenant à une autre. Je citerai deux exemples concernant l'un l'orthographe, l'autre la syntaxe.

a) Nul n'ignore que jadis Xénophon passait pour un pur écrivain attique, et il n'y a guère qu'une douzaine d'années que Rutherford a prouvé jusqu'à l'évidence qu'en réalité sa

langue est une anticipation de la κοινή¹. Cela est vrai non seulement de sa syntaxe, cela est vrai aussi de son vocabulaire. Petit à petit cependant on a fait disparaître de Xénophon les formes qui paraissaient contraires au bon usage et tous les textes portent actuellement, sans exception, ἕως et ὁσμή, conformément à l'orthographe attique. Or, Phrynichus nous dit : ὁσμή χρη̃ λέγειν διὰ τοῦ σ. διὰ γὰρ τοῦ δ, ὁδμή, Ἰώνων. παρανομεῖ γοῦν Ξενοφῶν εἰς τὴν πάτριον διάλεκτον ὁδμή λέγων. Thomas Magister fait la même observation. D'autre part Photius nous apprend : ἕως, οὐχὶ ἡώς, τὸ ἀττικόν ἐστι. Ξενοφῶν δὲ ἡώς λέγει ποιητικῶς.

b) Athénagore, Πρὸς βεία, écrit au chapitre 2 : ὑμῶν ἡ δὴ ἔργον ἀποσκευάσαι ἡμῶν νόμῳ τὴν ἐπιήρειαν, ἔν' ὥσπερ ἡ σύμπασα ταῖς παρ' ὑμῶν εὐεργεσίαις καὶ καθ' ἓνα κεκοινώνηκε καὶ κατὰ πόλεις etc. Ce texte est parfaitement clair. Cependant le dernier éditeur, Schwartz, dit qu'après κεκοινώνηκε " *lacunam indicavit V. de Wilamowitz-Moellendorf, supplens εἰρήνης.* „ Le savant critique a pensé évidemment à la construction classique de κοινωνεῖν, qui est toujours suivi du génitif de la chose, et considère donc ταῖς εὐεργεσίαις comme un datif de cause. Mais Athénagore s'est converti à la suite d'une étude approfondie des écritures, et il faut, quand on étudie sa grammaire, tenir compte de l'influence du Nouveau Testament. Or, rien n'y est plus fréquent que κοινωνεῖν suivi du seul datif de la chose². Je me contenterai de citer un seul exemple : Epître aux Rom. XV. 27 εἰ γὰρ πνευματικοῖς αὐτῶν ἐκοινώνησαν τὰ ἔθνη. ..., Car si les gentils ont participé aux richesses spirituelles des juifs. La tradition des mss. est donc parfaitement correcte et il est inutile d'y changer quoi que ce soit.

5) Pour terminer, je voudrais montrer par un dernier exemple comment, faute de statistiques méthodiquement conduites, il est parfois impossible de trancher avec certitude certaines questions qui intéressent à la fois et les textes et la grammaire.

¹ *The New Phrynichus*, London 1881, p. 160 sq. et passim.

² Cf. *Grammar of New Testament greek etc.*, by WINER and MOULTON 9th ed. Edinburgh, 1882, p. 250.

En 1848, Madvig, dans ses *Bemerkungen über einige Punkte der griech. Wortfügungslehre*, p. 13 et suivantes, formula la règle suivante : une prop. subordonnée à un temps secondaire ne peut passer à l'optatif que si dans le discours direct on a le présent, le futur ou le parfait de l'indicatif ou bien le subjonctif avec ἄν, tandis qu'une proposition subordonnée qui dans l'oratio recta est à l'imparfait ou à l'aoriste de l'indicatif conserve cette forme à l'oratio obliqua et ne passe pas à l'optatif.

Comment, en appliquant ces principes, expliquer le passage suivant de Platon, Apologie 20 B-C καὶ ἐγὼ τὸν Εὐήρον ἐμακάρισα, εἰ ὡς ἀληθῶς ἔχοι (ou ἔχει) ταύτην τὴν τέχνην καὶ οὕτως ἐμμελῶς διδάσκει (ou διδάσκει)? Les Mss. en effet ne sont pas d'accord et traitent les deux verbes d'une façon différentē :

B (Clarkianus)	ἔχοι διδάσκει
D (Venetus 185)	ἔχοι διδάσκει
E (Venetus 184)	ἔχοι διδάσκει
F (Vaticanus 1029)	ἔχοι διδάσκει

Mais si les mss. ne s'accordent pas, les critiques ne s'entendent pas davantage. Schanz, Hirschig, Riddell, Bekker, Adam², Kral écrivent ἔχει et διδάσκει, tandis que Cron⁸ et Wagner préfèrent ἔχοι et διδάσκει. Göbel, qui dans la première édition admettait ἔχει et διδάσκει, écrit ἔχοι et διδάσκει dans l'édition de 1893. Goodwin, dans la nouvelle édition de ses *Moods and Tenses* 1889, § 696, cite le passage avec la leçon ἔχει et διδάσκει, mais ajoute qu'on serait en droit d'écrire ἔχοι et διδάσκει. C'est d'ailleurs ce qu'avait admis également Middendorf en 1885¹.

La question, déjà bien compliquée alors, puisque les mss. présentent trois leçons différentes, que sept éditeurs en acceptaient une et que deux autres en adoptaient une seconde, tandis que les grammairiens trouvaient que les premiers avaient raison et les seconds pas tort, la question, dis-je, allait se compliquer davantage.

En 1886, Stahl publia la seconde édition de ses *Quaestiones*

¹ Die Kontruktion der Nebensätze der oratio obliqua in den attischen Prosa. Osnabrück, p. 7.

grammaticae ad Thucydidem pertinentes et cherchait à y démontrer, p. 8 et suivantes, qu'il résultait de ses observations que ni Thucydide, ni aucun autre écrivain ne fait jamais passer à l'optatif un indicatif quelconque dépendant de *εἰ*. Il fallait nécessairement faire une exception pour *εἰ* et le futur de l'indicatif, comme Fassbaender l'avait précédemment démontré¹.

La règle formulée par Stahl s'appliquait précisément au passage de Platon et semblait trancher la question. C'est Marchant qui s'en avisa le premier. Dans un article de la *Classical Review* 1890, p. 320, il fit observer que la règle telle que l'avait formulée Goodwin était inexacte, que d'après ses propres observations la règle de Stahl s'appliquait à tous les auteurs, sauf naturellement à Xénophon, et que par conséquent le texte de Platon était définitivement fixé en ce passage. Remarquons ici, ce qui est essentiel au point de vue de la méthode, que ni Madvig, ni Stahl, ni Goodwin, ni Marchant ne basaient leurs affirmations sur des statistiques complètes, mais uniquement sur un nombre plus ou moins grand d'observations sporadiques.

Toujours est-il que le débat semblait terminé, quand en 1892, B. Gildersleeve, *ἀντὶς γραμματικώτατος*, s'occupa incidemment de la question dans l'*American Journal of Philology*, p. 257-58, et montra que la règle formulée par Stahl, admise par Marchant, adoptée déjà par Farnell dans un livre d'exercices, était formellement contredite non pas seulement par des passages d'Hérodote et d'Andocide, mais même par deux textes de Thucydide!

Voilà où en est actuellement la question, et nul, en l'absence de statistiques méthodiques et complètes, ne pourrait dire quelle est la vraie solution ni pour le texte, ni pour la syntaxe².

J. KEELHOFF.

¹ *De optativo futuri*. Lipsiae 1884, p. 34: quotiescunque condicio in oratione recta indicativo futuri profertur, in oratione obliqua optativus futuri usurpari potest.

² Depuis que ce travail est à l'impression, j'ai eu connaissance de la brochure de HASSE, *Der Dualis im Attischen*, Leipzig, 1883, qui donne une statistique complète de tous les cas, et je pourrais y trouver maint exemple à l'appui de ce que j'ai dit plus haut.

UNE VISITE AU GYMNASSE DE GIESSEN.

(Suite et fin).

3.

Jusqu'ici je me suis occupé des principes pédagogiques propres à l'enseignement d'une branche déterminée ou tout au plus communs à certaines branches qui doivent être considérées comme appartenant au même genre. Mais il y a un principe qui trouve son application dans l'enseignement de toutes les branches indistinctement et qui caractérise la méthode pratiquée à Giessen plus peut-être que tous les autres dont j'ai parlé. Ce principe, on peut l'appeler le principe de *concentration*. La concentration consiste, ainsi que je l'ai déjà exposé plus haut (p. 113, 13), à réunir les différents éléments d'une matière dans un point central, à rassembler, si j'ose le dire, les différents rayons intellectuels dans une seule et même idée. C'est elle qui donne de l'unité à l'enseignement. Il faut en distinguer trois espèces¹, qui se présupposent mutuellement. Il y a d'abord de l'unité dans l'enseignement d'une branche, quand tous les détails à enseigner ont été choisis et ordonnés en vue d'un effet précis, et que tous les exercices, se succédant dans un ordre convenable, ont été combinés pour produire cet effet de la manière la plus naturelle possible. La seconde espèce de concentration met en rapport toutes les connaissances enseignées dans une classe ou dans un groupe de classes²; elle relie ces connaissances entre elles afin d'en faciliter l'acquisition et la conservation, d'élaborer certains résultats communs qui sont les meilleurs fruits de l'éducation à un âge déterminé, et de constituer la préparation la plus fructueuse pour le degré suivant. Enfin, comme le but d'une école doit avoir toujours un caractère d'unité, il importe de définir d'avance le programme et la méthode de telle façon que toutes

¹ Voir Hüter, *l. c.*, p. 1.

² Les classes se divisent naturellement en trois groupes : les classes inférieures, les classes moyennes et les classes supérieures.

les matières concourent à ce but et que l'instruction forme réellement un tout organique et non pas seulement une juxtaposition de sciences et de travaux incohérents.

Je ne parlerai pas de cette troisième espèce de concentration. Il serait naturellement très intéressant de connaître, par exemple, le choix d'auteurs qu'on a fait pour chaque classe, et les raisons de ce choix, mais cela me conduirait trop loin¹. Ici je dois me contenter de dire un mot de la première et de la seconde espèce de concentration. Il n'y a aucune leçon dans laquelle l'une ou l'autre ne m'ait frappé. Dans les leçons d'histoire, la première se manifeste surtout par la répétition immanente continue, par le fait de revoir une partie dans son ensemble, qu'il s'agisse d'un gouvernement ou d'une institution, par la comparaison historique, par l'élaboration de principes généraux ou seulement applicables à une période, enfin par la création de types auxquels l'enseignement peut toujours recourir de nouveau². Tous ces procédés ont pour objet d'unifier le détail embarrassant des faits et de le renfermer dans quelques idées substantielles, qui pourront servir de centres d'aperception pour toutes les acquisitions futures de l'esprit.

Mais la concentration n'existe pas seulement dans l'enseignement de l'histoire, elle se manifeste également dans celui des langues. J'ai dit plus haut que l'importance attachée au fond des ouvrages a été une raison pour relier tous les exercices de grammaire à l'interprétation des auteurs. Ce n'est pas la seule. La même chose se recommande au point de vue de la concentration. En effet, celle-ci, qui est l'ennemie de la dispersion, semble exiger que l'objet qui a servi à s'approprier des connaissances réelles et à comprendre les règles grammaticales, serve encore à les appliquer, et comme l'affirme un pédagogue allemand distingué, M. Willmann, les différentes opérations intellectuelles, l'intuition, la conception et l'application ne peuvent s'engrener convenablement que si elles

¹ Voir cependant plus loin p. 242/3.

² Voir sur ces *types* Schiller, *Handbuch*, etc., 2^e éd., p. 271, p. 281 et p. 571. De tels types sont par exemple : la migration des peuples, les guerres d'indépendance, le système féodal, la démocratie, etc.

se font sur la même matière¹. Aussi, à Giessen, le livre de lecture ou l'auteur constitue-t-il dans toutes les classes le centre d'où partent, pour ainsi dire, et où concourent les exercices variés qui sont nécessaires pour apprendre à connaître une langue et une littérature. Et afin d'éviter toute espèce de distraction et de dissipation, on a même pour principe de ne jamais lire plus d'un seul auteur à la fois. Ainsi, en troisième inférieure, toutes les heures de latin sont consacrées, pendant le premier trimestre, au premier livre de César (*De Bello Gallico*), pendant le second, aux métamorphoses d'Ovide et, à partir de Pâques, au second livre de César. Enfin on ne cesse de recourir constamment aux connaissances acquises antérieurement et de les utiliser tant pour le fond que pour la forme. La répétition immanente ne trouve donc pas moins sa place ici, et, je dois l'ajouter, il m'a semblé quelquefois que le choix de la lecture avait été fait expressément à ce point de vue.

Mais, si la concentration dans une branche est bien manifeste dans l'enseignement tel qu'il est pratiqué au gymnase de M. Schiller, c'est la mise en rapport, la liaison de toutes les branches portées au programme d'une classe qui frappe le plus l'étranger. En effet, cette heureuse innovation pédagogique est à peine connue hors de l'Allemagne. Dans ce pays même, elle est de date récente et je ne crois pas que beaucoup d'établissements l'aient introduite jusqu'à ce jour, ou aient réussi à faire plus qu'un premier essai. Ordinairement les différents professeurs enseignent l'un à côté de l'autre, comme si les matières qu'ils enseignent n'avaient absolument rien de commun entre elles. Même dans le cas où un seul professeur est chargé de plusieurs cours, il pense rarement à tirer profit de cette circonstance. Et cependant quelle occasion plus favorable peut-il y avoir de montrer la connexion intime de choses apparemment disparates, d'en éclaircir les idées par la comparaison et le rapprochement, de les faire apprendre et comprendre les unes par les autres, de les imprimer ainsi

¹ Willmann, *Didaktik*, Brunswick, 1889, II, p. 271 : " *Die Momente des Auffassens, Verstehens und Anwendens können nur richtig in einander greifen, wenn sie dieselbe stoffliche Unterlage haben.* "

mieux dans la mémoire, en un mot, de simplifier et de féconder l'enseignement? Ce sont surtout les langues, les littératures et l'histoire qui présentent les relations mutuelles les plus variées. Voilà pourquoi, à Giessen, elles sont autant que possible confiées à un même maître, non seulement dans les classes inférieures, mais encore dans les classes supérieures. En seconde (sup.), par exemple, c'est le même homme qui enseigne le latin, le grec, l'allemand, l'histoire et la géographie ¹. On tend donc à limiter le nombre des spécialistes. Mais, de plus, on ne saurait méconnaître qu'on interprète de préférence les auteurs ou les ouvrages et passages d'auteurs qui conviennent le mieux à la concentration. Si, en seconde inférieure, on explique l'histoire d'Alexandre-le-Grand de Quinte-Curce, l'anabase de Xénophon et le discours de Cicéron sur la loi Manilia, c'est que ces trois ouvrages se rapportent en grande partie à un objet commun, à l'Asie-Mineure. Si, en troisième inférieure, on explique le morceau de Drioux sur Charlemagne, c'est qu'on y enseigne l'histoire du moyen âge et particulièrement celle de Charlemagne. Dans la brochure de M. Schiller que j'ai citée souvent ², celui-ci exige que, dans cette même classe, l'enseignement du français soit mis en rapport pendant le premier trimestre avec celui de l'histoire, pendant le second avec la lecture des métamorphoses d'Ovide et pendant les deux derniers avec l'enseignement de la géographie ³. Je pourrais multiplier facilement ces exemples, mais ceux que j'ai indiqués suffiront, je crois, pour donner au lecteur une idée exacte d'un des principes essentiels qui détermine à Giessen le choix des détails du programme dans une classe. Cependant ce choix n'est qu'une première condition de la concentration. A quoi servirait-il en effet d'enseigner parallèlement des matières identiques ou analogues et qui possèdent certains caractères

¹ Schiller, *Die einheitliche Gestaltung*, etc., p. 31.

² *Ibid.* p. 71. Cf. Hüter, *l. c.*, p. 13.

³ On lira, par exemple, les morceaux suivants : 1. Premier trimestre : Rollin, *Combat des Cimbres et des Romains*; Lamé-Fleury, *Mahomet*; Drioux, *Charlemagne*. 2. Second trimestre : Blanchard, *Orphée et Eurydice*; Noël et Chapsal, *Crésus et Solon*; Cléobis et Biton; Michaud, *Concile de Clermont*. 3. Troisième et quatrième trimestres : Gaultier, *Géographie historique de l'Amérique*; Delavigne, *Trois jours de Christophe Colomb*.

communs, si l'attention n'était pas attirée sur ces caractères, si l'intelligence n'était pas amenée à saisir les identités et les analogies? Il n'est pas besoin d'être grand psychologue pour voir que, dans la plupart des cas, les élèves ne seront pas capables d'opérer eux-mêmes la concentration¹. Quiconque les a observés quelque peu, aura constaté aussi que les choses les plus semblables en apparence restent différentes et sans rapport pour eux, si elles sont présentées dans un cadre ou seulement dans un langage différent, et voilà comment il arrive, par exemple, que tout ce qu'ils peuvent apprendre d'histoire dans les leçons de langues, est presque totalement perdu pour l'étude de l'histoire proprement dite. Il faut donc, pour que la concentration devienne réelle, un travail intellectuel spécial, qui sera dirigé par le professeur. Dans le gymnase de M. Schiller, ce travail est fait, j'ai pu le constater, dans toutes les classes. Mais naturellement il ne s'est pas fait partout avec une égale intensité. Il a présenté les degrés les plus variés depuis la simple allusion jusqu'à la liaison méthodique de parties entières de plusieurs branches. Ce sont surtout trois leçons où il a été particulièrement manifeste, deux leçons de latin et une leçon de géographie (p. 115, 1; p. 118, 3; p. 133, 13). Dans les leçons de latin, on profitait des connaissances historiques des élèves pour expliquer et compléter les textes proposés. Ainsi, en cinquième, le récit de la seconde guerre de Messénie a servi de préparation à un morceau sur Tyrtée, qu'on a traduit ce jour-là, et, en seconde, la répétition des guerres de Mithridate a servi d'introduction au discours *De Imperio Gn. Pompei* de Cicéron. La concentration s'est montrée peut-être le mieux dans la troisième leçon, qui avait pour objet le Rhin, à tel point qu'il serait difficile de dire si c'était une leçon de géographie ou d'histoire. En effet, la fusion de ces deux matières a été parfaite, et puisque l'allemand a eu également sa part par les poésies qui ont été récitées et de cette façon utilisées, on a, je pense, un exemple assez frappant de l'idéal que poursuit l'innovation pédagogique dont il s'agit.

¹ Schiller, *l. c.*, p. 12.

4.

Des principes exposés jusqu'ici il résulte déjà assez clairement quel est le caractère général de la méthode pratiquée à Giessen. Ce qui caractérise avant tout une méthode didactique, c'est, d'un côté, le choix, la disposition, l'ordre et la liaison des matières d'instruction, de l'autre, ce sont les procédés mêmes par lesquels le savoir est communiqué. Il y a dans ces procédés une différence capitale. On peut se borner à exposer les choses devant les élèves; ceux-ci ne font que les apprendre et restent essentiellement passifs. Mais on peut aussi arranger son rôle de façon qu'on leur fait trouver ce qu'on veut enseigner, ou tout au moins qu'on s'adresse plutôt à leur réflexion qu'à leur mémoire, qu'on excite leur activité. La méthode qui se sert de ces derniers procédés, porte, comme on sait, le nom de méthode socratique. Un pédagogue contemporain, pensant que ce nom est peut-être un peu prétentieux pour ce qui se pratique dans les collèges, et désigne certaines manières de faire qui y trouveront à peine une application, a préféré l'appeler la méthode active¹. Mais quel que soit le nom qu'on lui donne, il reste vrai qu'elle doit être considérée comme la méthode par excellence de toute instruction dont le but n'est pas simplement une accumulation de connaissances, mais une véritable éducation, une formation et un développement de l'esprit qui le rendent capable et désireux de travail intellectuel.

Je crois que tout ce que j'ai dit sur l'enseignement au gymnase de Giessen, tend à prouver qu'on sait y manier la méthode active. Il serait donc inutile d'insister encore sur ce point, s'il ne présentait une particularité aussi intéressante qu'instructive et qui, jusqu'à un certain degré, est une véritable innovation.

D'abord, j'ai remarqué que, dans les classes inférieures et moyennes, on n'exige aucune espèce de préparation des auteurs. Ainsi, en troisième, le professeur préparait lui-même avec les écoliers les textes (grecs) à interpréter². Et c'est ce que j'ai vu également en quatrième dans une leçon de fran-

¹ Marion, *L'éducation dans l'Université*, Paris, Armand Colin et C^{ie}, sans date, p. 344. Voir aussi p. 348.

² Voir p. 121, 5; p. 122, 6.

çais¹. La préparation des auteurs se fait en classe. De plus, si l'on excepte les rédactions en langue allemande², il n'y a pas

¹ Voir p. 125, 8.

² Une partie des rédactions en langue allemande est composée également en classe et sans que les élèves s'y soient préparés spécialement. Depuis quelques années, en effet, on fait faire chaque semaine une petite rédaction qui ne doit pas prendre plus d'une demi-heure. Le sujet de ces rédactions est tiré tour à tour des différentes branches enseignées. Voici la liste des sujets traités en troisième inférieure et en première supérieure pendant l'année scolaire 1891-1892 :

III^e inf. 1. Souvenirs de Wodan. 2. L'agriculture chez les anciens Germains. 3. L'origine de Mayence. 4. L'origine du droit de suite. 5. Quelle est la différence entre une description et une peinture? 6. La position de l'évêque et son nom. 7. Quelle importance les Romains attachaient-ils à la conquête de la Gaule? 8. Par quels moyens Charlemagne répandit-il la civilisation des Francs chez les Saxons? 9. Pourquoi César devait-il s'opposer à Arioviste? 10. La fécondation des fleurs par les insectes. 11. Le corps des officiers romains à l'époque de César. 12. Charlemagne protecteur des arts et des sciences. 13. Les expéditions des empereurs en Italie : avantages et désavantages pour l'Allemagne. 14. La personne du poète. 15. Le dermosquelette des articulés. 16. Pour quelles raisons l'idée des croisades fut-elle accueillie si favorablement en Occident? 17. Comment fait-on un chalumeau? 18. Quels souvenirs historiques sont attachés au château-fort de Trifels? 19. L'origine de l'Asie. 20. La vie des Hindous d'après le dessin de Lehmann. 21. Le thé. 22. Influence des croisades sur le commerce et sur les sciences. 23. Andromède. 24. Quelle était la disposition d'esprit des Belges pendant l'hiver 58/57 av. J.-Chr.? 25. Les rues d'une ville au moyen âge. 26. Quelle fut l'occasion de la découverte de l'Amérique? 27. Les Indiens des pampas d'après le dessin de Lehmann. 28. En quoi consistait le progrès dans l'invention de Gutenberg? 29. La lumière réfléchie. 30. La prise de Constantinople. 31. La construction du nid des guêpes. 32. Comment Alexandre-le-Grand s'empara-t-il des portes Ciliennes?

Allemand, 3; Latin, 9; Grec, 1; Français, 4; Histoire, 6; Géographie, 5; Sciences naturelles, 3; Dessin, 1.

I^{re} sup. 1. Que signifient dans un mouvement ondulatoire les chiffres c , 2 , η et quel est leur rapport? 2. Comment Horace combat-il le soupçon que c'est l'ambition qui lui fait rechercher l'amitié de Mécène? (*Sat.* 1, 9, 6). 3. Les événements à Paris le 13 juillet 1789. 4. Disposition de l'introduction au premier livre de Thucydide. 5. Description et usage du tuyau de Kundt. 6. Horace et Lucilius. 7. La prise de la Bastille le 14 juillet 1789. 8. Montrer que la première satire du 2^e livre, tout en possédant les caractères essentiels du genre, se distingue considérablement des satires du premier livre (Horace). 9. Qu'entend-on par système mercantile? 10. Le gouvernement du grand électeur. 11. Les sentiments et la suite des idées dans la 19^e épître du

ou presque pas de devoirs écrits à domicile. La version écrite est inconnue et tous les thèmes se font en classe (*Extemporalia*).

A première vue, cette diminution considérable des travaux à domicile semble plutôt être contraire à l'activité personnelle des élèves et favoriser une méthode dogmatique et stérile. Car il paraît que si ceux-ci peuvent quelque part mettre en œuvre leurs facultés intellectuelles et faire preuve de réflexion et de jugement propres, c'est bien en s'efforçant chez eux de comprendre un texte et en traduisant, à tête reposée, des morceaux de la langue maternelle dans la langue étrangère. Ne sont-ce pas là les vrais moyens de leur apprendre à travailler et à penser par eux-mêmes? Et si les professeurs doivent se passer de tous ces exercices, qui rendent possible et complètent l'enseignement en classe, ne seront-ils pas forcés, pour satisfaire aux exigences du programme et achever la tâche prescrite, de recourir à des moyens purement

premier livre (Horace). 12. Quelles raisons Mirabeau, dans son discours sur la banqueroute, fait-il valoir pour recommander le projet de Necker? 13. Jusqu'à quel point Horace, dans la 16^e épître du premier livre, se montre-t-il partisan de la philosophie stoïcienne? 14. L'administration de la justice au temps d'Homère. 15. Sextus Pompée après la mort de César (Cic. *Epist.* V, 6). 16. Résumer le deuxième chant de chœur d'Oedipe Roi et montrer la portée de ce chœur au point de vue de l'ensemble du drame. 17. Le thème de la révolution dans le Don Carlos de Schiller : les personnages, le développement, la solution. 18. Pourquoi le gouvernement français ne pouvait-il pas compter sur les troupes, lorsque la Révolution éclata? 19. Les thèmes principaux et accessoires dans le Don Carlos de Schiller. 20. Quelles sont les causes de la situation misérable de la population agricole en France avant la Révolution? 21. Le premier acte du Don Carlos de Schiller contient-il l'exposition du drame? 22. La bataille d'Abukir. 23. Quels actes de l'Assemblée nationale prouvent que les partis extrêmes l'emportent? 24. Par quelles considérations Ségeste est-il guidé dans son discours à Germanicus? (Tac. *Annal.* I, 58). 25. De quel droit peut-on considérer " le Camp de Wallenstein ", comme l'exposition de toute la trilogie? 26. La constitution de l'an III : ses avantages et ses désavantages. 27. Quelle politique Talleyrand voulait-il qu'on suivît à l'égard de l'Autriche en 1805? 28. Les quatre premiers chapitres de la Germanie de Tacite : disposition et suite des idées. 29. Par quel côté l'argument de l'Oedipe Roi de Sophocle ressemble-t-il à celui de la Fiancée de Messine de Schiller?

Allemand, 5; Latin, 8; Grec, 3; Français, 5; Histoire, 6; Physique, 2. Voir sur ces petites rédactions le programme de l'année 1891-1892 (n° 626) et Schiller, *Hausarbeit und Schularbeit*, Berlin, Weidmann, 1891, p. 29.

mécaniques, sans aucune valeur éducative, et de faire répéter simplement les traductions qu'ils auront proposées aux élèves, de sorte que l'ancien précepte des jésuites serait littéralement appliqué : *Magister praelegit, discipuli repetunt?* Ces craintes, que pourraient donner à quelques-uns la grande diminution des devoirs à domicile, ne prouveraient qu'une connaissance superficielle de la véritable méthode active, et elles se dissipent bien vite devant les faits. Les interprétations d'auteurs auxquelles j'ai assisté, étaient réellement l'œuvre des élèves¹. A l'exception des significations des mots et des phrases qu'il était impossible qu'ils trouvassent seuls ou avec le concours du professeur, et que celui-ci leur dictait pour cette raison, ils devaient tout chercher eux-mêmes, et j'ai vu rarement des classes aussi attentives que celles-ci, pendant qu'elles s'évertuaient à déchiffrer un texte. Mais peut-être ce procédé tend-il à réduire l'étendue de la lecture? Pour permettre au lecteur de juger, voici les programmes de latin pour les classes qui sont ici surtout en cause. En quatrième, on a vu pendant l'année 1891-1892 les événements principaux de l'histoire d'Alexandre-le-Grand d'après Quinte-Curce, les biographies de Miltiade, de Thémistocle et d'Hannibal d'après Cornelius Nepos et dix à quinze fables de Phèdre. En troisième inférieure, on a vu les chapitres 11 à 28 du sixième livre, les chapitres 30 à 54 du premier livre et tout le deuxième livre du *De Bello Gallico* de César, enfin environ trois cents vers choisis des métamorphoses d'Ovide (*Met.* VI, 313-381; VIII, 183-235; X, 1-63; IV, 615-738). Pour ma part, je trouve que ces programmes sont assez riches et qu'ils ne le cèdent guère à ceux des écoles qui ont conservé l'ancienne pratique. L'exemple du gymnase de Giessen tend donc à montrer qu'on peut supprimer les préparations à domicile, sans que cela diminue la valeur éducative de l'enseignement et l'étendue de la lecture. Mais il faut encore se demander quel est l'avantage pédagogique positif de cette suppression. Il y a un avantage moral aussi bien qu'intellectuel qui saute aux yeux, c'est qu'elle rend inutile et superflu l'emploi clandestin de traductions imprimées. Mais, quelque grand que soit cet avantage, il me semble qu'il n'est que la consé-

¹ Voir p. 121, 5; p. 122, 6; p. 125, 8.

quence d'un autre avantage encore plus grand. L'usage des ponts aux ânes, comme on dit vulgairement, qui a sans doute plusieurs causes, est avant tout un indice que l'élève est chargé habituellement d'une besogne trop difficile pour lui, soit qu'il n'ait pas le temps de la faire, soit que ses capacités intellectuelles et morales n'y suffisent pas. On se trompe singulièrement, si l'on croit que la connaissance des principaux faits grammaticaux met le jeune homme tout de suite en état de comprendre un auteur, quand même celui-ci serait approprié à son âge. A part les nombreuses difficultés de forme et de fond, rien que le fait de devoir chercher trop de mots dans son dictionnaire peut lui donner un tel déplaisir qu'il perd tout courage. Et l'on sait qu'en général les enfants abandonnés à eux-mêmes et sans la présence visible d'une autorité qui les soutient, sont incapables d'une attention un peu prolongée. Ils ne savent pas travailler; il faut le leur apprendre. Le profit le plus considérable que je vois dans la préparation commune en classe, c'est que les élèves font, sous les yeux de leurs maîtres, *un apprentissage méthodique et encourageant du travail personnel*. Par des exercices journaliers, auxquels la direction des maîtres assure une marche normale, ils acquièrent insensiblement une certaine facilité et une certaine habitude de ces choses, et comme ils ne sont jamais mis aux prises avec des obstacles insurmontables et sentent leurs forces s'accroître d'une manière continue, ils finissent par prendre à l'étude un goût et un intérêt qui, au fur et à mesure de leurs expériences agréables et de leurs succès, tendent à s'enraciner dans leurs esprits. Rien ne développe plus l'amour du travail qu'un travail heureux. Le principe pédagogique qui se tire de cette vérité psychologique banale, est appliqué à Giessen avec la dernière rigueur, de sorte que, même dans les classes supérieures, où l'on exige une préparation, les professeurs sont tenus d'examiner d'avance avec les élèves et au besoin de leur expliquer les difficultés qu'ils ne pourraient pas résoudre par eux-mêmes¹.

Pour comprendre la suppression des thèmes écrits à domicile — la version écrite est généralement réprouvée en Allema-

¹ Voir p. 131, 11 et Schiller, *Hausarbeit und Schularbeit*, p. 25.

gne —, il y a plusieurs choses à considérer. D'abord, en rattachant l'enseignement grammatical à l'auteur interprété, on a été amené naturellement à simplifier la grammaire et à en élaguer tout ce qui n'est pas d'un usage fréquent et régulier. A cette simplification de la grammaire, qui est déjà un grand profit, il faut ajouter la facilité plus grande des exercices d'application qui résulte pour les élèves de ce que le fond, le côté réel du sujet leur est parfaitement connu et familier ¹. Enfin on s'est aperçu que les thèmes écrits à domicile ont en général peu de valeur, à peu près par les mêmes raisons psychologiques et morales qui font condamner la préparation des auteurs ². Si le thème doit constituer un vrai moyen de discipline intellectuelle, dit M. Schiller, il faut qu'il soit fait sous la conduite directe du professeur ³.

Voilà donc le motif décisif pour lequel on a remplacé le thème à domicile par le seul thème qui soit justifié pédagogiquement, celui qui est composé en classe. Et si l'enseignement, sous ce rapport, est bien conduit et poussé avec une certaine intensité, M. Schiller estime qu'il rend réellement tout travail écrit à domicile superflu, qu'il a même de grands avantages sur l'ancienne pratique et obtient des résultats supérieurs ⁴. Suivant lui, on voit ordinairement dans les exercices écrits à domicile un expédient pour suppléer à l'enseignement défectueux en classe et pour faire faire ce qu'on n'y fait pas ⁵. Mais, comme ces exercices ne sauraient jamais, selon la nature du cas, équivaloir aux exercices oraux, on pourrait, en exagérant

¹ Voici ce que dit à ce sujet Schiller, *Handbuch*, p. 423 : *Der Lehrer wird aber auch bedenken, wie die Schwierigkeiten wachsen, wenn die logische Operation an einem unbekannten Sprachstoffe geübt werden soll, und er wird daher nur völlig durchgearbeiteten Lesestoff benutzen. Denn nicht dadurch wird der jugendliche Geist geübt und gekräftigt, dass man ihn vor unüberwindliche Schwierigkeiten stellt, sondern dadurch, dass man ihm mit der Möglichkeit der Überwindung die Lust erweckt, welche jeder Erfolg mit sich zu führen pflegt.*

² Schiller, *Die einheitliche Gestaltung*, p. 27.

³ *Ibid.*, p. 25 : *« Wenn dieses geistige Zuchtmittel seine Wirkung voll erfüllen soll, so ist die Leitung des Lehrers dabei gar nicht zu entbehren »*. Cf. *Hausarbeit und Schularbeit*, p. 21/22.

⁴ *Hausarbeit und Schularbeit*, p. 26.

⁵ *Ibid.*, p. 21/22; *Die einheitliche Gestaltung*, p. 25/26.

peut-être la pensée de notre pédagogue, soutenir qu'un enseignement est d'autant plus mauvais qu'il a besoin de plus de devoirs à domicile. Quoi qu'il en soit, il suit de cette idée sur la valeur des devoirs écrits que même les thèmes composés en classe ne se justifient plus et n'ont plus de raison d'être *en tant qu'exercices* proprement dits. Aussi M. Schiller déclarait-il expressément que, dans son gymnase, ces thèmes ne sont pas des moyens d'exercer les jeunes gens à l'application de la grammaire — ce qui a lieu oralement —, mais qu'ils sont plutôt un moyen pour les professeurs de se convaincre *en peu de temps* du succès de leurs leçons, et pour les élèves de montrer la force et la facilité acquises et de s'en réjouir ¹.

Il ne siérait guère à un homme dont l'expérience dans l'enseignement est aussi peu étendue que la mienne, de porter un jugement catégorique sur cette suppression des préparations et des thèmes écrits. Je ne puis qu'affirmer que les résultats que j'ai vus ne me semblaient avoir rien qui pût déconseiller la mesure ². Et ce qui est toujours intéressant et mérite considération, c'est de voir comment l'idéal de l'éducation, l'emploi de la méthode active et l'intention formelle de développer les forces de l'intelligence, d'enseigner l'art du travail personnel et d'en inspirer l'amour, ont conduit un des pédagogues les plus distingués de notre époque à transporter dans les leçons une grande partie des devoirs qui se font ordinairement à domicile, et à exiger que, pendant de longues années, les élèves soient dirigés et guidés immédiatement dans leurs exercices par les professeurs présents.

On ne saurait méconnaître que telle est l'intention de M. Schiller, qu'il a énoncée d'ailleurs expressément dans ses ouvrages ³. Au gymnase de Giessen, tout est calculé pour exciter la jeunesse à l'activité intellectuelle et à la réflexion. Outre les faits que j'ai déjà rapportés, je pourrais signaler encore le changement constant du point de vue dans les

¹ *Hausarbeit und Schularbeit*, p. 20.

² Voir cependant p. 117, 2; p. 170.

³ Par exemple, *Lehrproben und Lehrgänge*, I. c., p. 2 : " *Denn sie (l'histoire et les mathématiques) würden ja nicht an der ersten und letzten Aufgabe alles Unterrichtens, an der ERZIEHUNG ZUR SELBSTTHÄTIGKEIT mitwirken* „.

répétitions, ce qui fait que celles-ci exigent plus que de la mémoire (p. 119, 3; p. 35), les recueils systématiques de passages tirés des auteurs interprétés et qui sont destinés à fournir les matériaux de travaux oraux et écrits (p. 169; p. 120, 4), l'étendue considérable et le contrôle de la lecture privée (p. 123, 7), les rapports sur tel ou tel sujet indiqué par le professeur et l'espèce de petites conférences que font de temps à autre les élèves (p. 119, 3; p. 120, 4). Mais la chose me semble être suffisamment claire. Il y a un autre point qui a besoin d'être relevé expressément pour qu'on comprenne bien l'idéal du pédagogue allemand. Cet idéal, considéré dans son élément intellectuel¹, est, si j'ose m'exprimer ainsi, purement scientifique, mais dans le sens le plus vaste du mot. Si l'enseignement a pour but de développer l'intelligence, cela veut dire qu'il doit rendre l'élève capable de comprendre un objet naturel ou moral, d'élaborer lui-même la connaissance de cet objet et de communiquer dans des termes clairs et convenables cette connaissance à autrui. L'idéal que la Renaissance nous a légué et qui a prévalu jusqu'ici en grande partie, du moins dans les humanités classiques, était plutôt un idéal littéraire. Il s'agissait de former, comme le disaient les humanistes, *poëtas et oratores*, et, par conséquent, c'étaient la forme et les moyens d'expression, l'élocution et le style qui étaient mis au premier plan. Ces choses ont assurément leur grande valeur, mais le pédagogue de Giessen est d'avis que la matière n'importe pas moins, et ainsi il a réduit l'étude de ces choses à sa juste mesure, en ne s'en occupant qu'au degré qui est nécessaire pour que les jeunes gens s'approprient parfaitement le fond et pour qu'ils puissent exprimer leurs propres idées avec correction, avec précision et avec goût. Tout ce qui dépasse ces limites, il semble le considérer comme tendant à un but spécial qui ne saurait être celui d'une école qui prépare également à toutes les hautes carrières².

¹ Quant à l'élément moral, qui occupe une large part à Giessen, les limites tracées à ce rapport me défendent d'en parler.

² Le caractère scientifique de l'idéal résulte aussi clairement des sujets de rédaction allemande. Voici ceux de l'année scolaire 1892-1893 pour la seconde supérieure, qui correspond à notre rhétorique : 1. La vie et les exploits de Sigefroi jusqu'à son arrivée à Worms. 2. Comparer le développe-

Il est sans doute déjà arrivé au lecteur de voir un pays, une contrée ou un autre objet quelconque pour la première fois après en avoir lu la description. Il a pu constater alors jusqu'à quel point celle-ci était exacte. Je me suis trouvé dans une situation analogue en visitant le gymnase de Giessen. Je connaissais les théories pédagogiques de M. Schiller par ses ouvrages; j'étais donc à même de juger si elles étaient quelque chose de plus que de pures théories. Or, j'ai constaté, non sans une certaine surprise mêlée d'admiration, qu'elles sont appliquées dans tout l'enseignement avec une perfection que j'avais à peine imaginée possible.

Nous ne manquons pas de théories pédagogiques, mais la plupart du temps, elles existent seulement sur le papier, et tout au plus, si elles sont réalisées quelque part, elles ne le sont que d'une manière fort imparfaite et fragmentaire. Cela se comprend aisément. Car pour les réaliser, il faut des hommes, et l'on sait que le meilleur chef d'un établissement est d'ordinaire impuissant pour déraciner les préjugés invétérés et les habitudes prises des professeurs qu'il n'a pas formés, et pour les déterminer à travailler tant soit peu d'accord avec lui. Mais

Giessen, il y a eu des circonstances exceptionnellement favorables. Presque tous les professeurs qui y sont aujourd'hui, sont sortis du *séminaire pédagogique* dirigé par M. Schiller : ils ont commencé par être instruits dans les principes de sa pédagogie, et c'est sous sa direction qu'ils ont fait leurs premiers essais d'application. Ils sont donc animés d'un même esprit, et ainsi s'explique l'unité de but et de moyen, l'harmonie qui règne dans leurs leçons. Mais ainsi s'explique également leur grande supériorité dans l'art d'enseigner : ils ont appris cet art avec règle et méthode. C'est une opinion encore trop générale-

ment de la constitution athénienne jusqu'à Solon à celui de la constitution romaine jusqu'aux décemvirs, en tenant surtout compte des mesures prises pour la protection du peuple. 3. Quels motifs ont porté Hagen à assassiner Sigefroi? 4. Caractère de Sigefroi. 5. La vie des femmes à la cour d'un prince au moyen âge. 6. La fidélité dans le *Nibelungenlied*. 7. Quels sujets Walther von der Vogelweide traite-t-il principalement dans ses poésies? 8. Résumer les deux premiers chants de *Hermann et Dorothee* et montrer la portée de ces chants. 9. La scène de l'action dans *Hermann et Dorothee*. Voir aussi les petites rédactions p. 245, n. 4.

ment répandue que le sens commun et les expériences individuelles de chacun suffisent pour faire trouver le vrai et pour guider les premiers pas dans la pratique de l'enseignement. A ceux qui seraient de cet avis, je donne le conseil d'aller se convaincre à Giessen que la pédagogie n'est pas seulement un recueil de banalités et de lieux communs, mais qu'il y a un apprentissage méthodique et réfléchi de l'art d'enseigner qui vaut infiniment mieux que l'autodidaxie et le tâtonnement des expériences individuelles. Le gymnase de Giessen est un exemple frappant de ce que l'enseignement pourra devenir, quand une fois on entreprendra sérieusement, en tenant compte des particularités de chaque situation, de mettre en pratique de sains préceptes de méthodologie et de former d'une manière rationnelle les futurs professeurs dans des écoles spéciales d'application. J'ai vu beaucoup d'autres établissements tant en France qu'en Allemagne, mais je n'hésite pas à déclarer que, parmi tous ceux que j'ai vus, celui de Giessen m'a laissé l'impression de l'enseignement le plus parfait et le mieux adapté à sa fin.

Gand.

P. HOFFMANN.

NOTES SUR L'ENSEIGNEMENT DE LA GRAMMAIRE COMPARÉE A PARIS ET A HEIDELBERG.

(Suite et fin).

Conférences de M. Alfr. Jacob.

M. Jacob a consacré deux heures hebdomadaires à l'étude des " formes du dialecte attique d'après les inscriptions, les données des grammairiens et la tradition des manuscrits. „

Depuis le travail de Wecklein, *Curæ epigraphicæ ad grammaticam graecam et poetas scenicos pertinentes* (1869), les inscriptions ont fourni d'utiles indications sur l'orthographe et la morphologie attiques. Elles ont été étudiées dans ce sens par Causer (*Studien de Curtius VIII*), Van Herwerden (*Lapidum de dial. att. testimonia*, 1880), Riemann (*Revue de philologie V*, 1881, p. 145 ss., IX, 1885, p. 49 ss.); Meisterhans a écrit une *Grammaire des inscriptions attiques* (en allem., 1^{re} éd. 1885, 2^e éd. 1888), qui, si elle laisse selon nous beaucoup à désirer au point de vue de la philologie comparée, n'en constitue pas moins une précieuse collection de matériaux; Paul Kretschmer enfin a étudié le dialecte des inscriptions vasculaires attiques (*Ueber den dialekt der attischen vaseninschriften*, KZ. XXIX, 381-482, réédité dans sa *Grammatik der griechischen vaseninschriften*, Gütersloh, 1894).

Cobet (*Mnemosyne* 1880 p. 274) mettait en garde contre l'exagération de confiance à l'égard des données fournies par les inscriptions, en insistant sur l'ignorance et l'inexactitude des copistes. Je ne sais si Meisterhans, Riemann et M. Jacob lui-même ont toujours évité cet écueil : ils demandent *ἡεύχομαι*, *ἡέχω*, qu'ils considèrent comme les formes primitives; Meisterhans propose même *ἡισχύς*, à cause de *ἡισχύλος* des vases de Klein (*VM*² 97 ff.), ce qui est excessif à coup sûr.

Malgré les quatre ou cinq exemples lapidaires de *ἡέχω*, on ne peut prétendre que telle soit la forme primitive; la loi de dissimilation est formelle et exige *έχω*; *ἡέχω* est une formation nouvelle et sporadique, suggérée par l'aspiration du

futur $\eta\acute{\epsilon}\xi\omega$; M. Jacob invoque, il est vrai, la dissimilation, mais pour expliquer comment $\eta\acute{\epsilon}\chi\omega$ du VI^e et du V^e siècle a donné au IV^e $\xi\chi\omega$; la vérité est que la dissimilation s'est opérée dans le protohellénique; il y a d'autres exemples d'aspiration hystérogène en attique : $\eta\acute{\alpha}\nu\omega$ pour $\acute{\alpha}\nu\omega$ de $*\acute{\alpha}\nu\eta\omega < *h\acute{\alpha}\nu\eta\omega \sqrt{\text{saus}}$, d'après le futur $\eta\acute{\alpha}\nu\sigma\omega$; $\eta\acute{\eta}\mu\iota$ pour $*\acute{\eta}\eta\mu\iota < *h\acute{\eta}\eta\mu\iota < *s\acute{\eta}\eta\mu\iota \sqrt{\text{sē}}$, d'après le futur $\eta\acute{\eta}\sigma\omega$; $\eta\alpha\theta\rho\acute{o}\varsigma$ (orthographe justement défendue par Riemann), d'après $\eta\acute{\alpha}\text{-}\pi\alpha\varsigma$, $\eta\acute{\alpha}\text{-}\pi\alpha\acute{\xi}$.

En thèse générale, M. Jacob, qui, comme un assez grand nombre d'hellénistes, conserve des préventions à l'égard de la grammaire comparée, néglige toute tentative d'explication des phénomènes observés; il en résulte que son cours, suite ininterrompue de citations et de chiffres, présente quelque sécheresse, mais le dépouillement a été fait avec un soin extrême et mérite un éloge sans restriction. Tout le *Laurentianus* de Sophocle, le *Cisalpinus* de Thucydide pour les deux premiers livres, le *Parisinus* 1302 pour les *Memorabilia* de Xénophon, tous les mss. des *Helléniques* d'après l'appareil critique d'Otto Keller, puis le *Mediceus* pour Eschyle, plusieurs mss. d'Euripide, le *Ravennas* d'Aristophane, le *codex Σ* de Démosthène, Hérodien, Eustathe, Moeris, Thomas Magister, Hésychius et Suidas, Etienne de Byzance et Choeroboscus, Photius et l'*Etymologicum Magnum*, avec les divers *Anecdota*, sont mis à contribution d'une manière constante. Ce travail, basé sur de si longues recherches entreprises par un paléographe aussi consciencieux qu'érudit, devrait sortir de l'obscurité où la modestie de son auteur le tient confiné.

C. — *Faculté des Lettres.*

M. Victor Henry, chargé des cours de sanscrit et de grammaire comparée, expliquait divers textes védiques puisés dans la chrestomathie projetée par Abel Bergaigne et dont il a assumé la publication¹. A une érudition toujours sûre, à une sagacité rare, fondée sur une connaissance approfondie

¹ *Manuel pour étudier le sanscrit védique*. Paris, Bouillon 1890. M. Henry publie en ce moment dans les *Mémoires de la Société de Linguistique* la traduction commentée, d'après les papiers de Bergaigne, de la plupart des hymnes réunis dans le *Manuel*.

de la linguistique, de la mythologie et du rituel indiens, le professeur joignait une exposition brillante, donnant à sa pensée une vigueur et un coloris très personnels et s'élevant à une éloquence vraie, dont le charme ne le cédait pas à celui même de ces merveilleuses productions des premiers âges : c'était un poète, interprétant des poètes et vibrant avec eux.

Le cours destiné aux candidats à la licence ou à l'agrégation (M. Henry exposait la Phonétique et la Morphologie du dialecte attique) se tenait forcément dans les limites d'un enseignement élémentaire. Si les élèves peuvent se féliciter de trouver à leurs débuts pareil maître qui leur dissipe les premières ténèbres, nous ne pouvons pour notre part nous empêcher de regretter qu'un plus vaste champ ne soit ouvert à son activité et qu'il ne paraisse dans une chaire où des disciples cette fois, et non plus des élèves absorbés par la préparation d'examens et peu curieux en général des choses linguistiques, recevraient de lui l'enseignement de tout premier ordre que font pressentir ses admirables qualités de professeur et de savant.

Le cours élémentaire de sanscrit était confié à M. Sylvain Lévi. Le manuel choisi était celui de Bergaigne. Un point à noter de l'enseignement de M. Lévi, c'est la dictée de thèmes sanscrits, présentant dès le début un sens suivi et complet. Je suis pour ma part convaincu de l'excellence de ce procédé, tant par le secours que j'y ai moi-même trouvé, que par les résultats tout à fait remarquables auxquels arrivaient sous la direction de ce maître d'élite tous les élèves dont se composait cette première année.

II. SEMESTRE D'ÉTÉ 1892.

Université d'Heidelberg.

M. Herm. Osthoff, professeur ordinaire, consacrait *cinq* heures hebdomadaires à un cours de grammaire latine, et *trois* heures à un cours de langue gothique.

Depuis quelques années, M. Osthoff s'applique plus particulièrement à l'étude du latin et des dialectes italiques; on sait qu'il prépare un dictionnaire étymologique de la langue latine, impatientement attendu par les linguistes, mais dont la publication est encore éloignée.

M. Osthoff est un des chefs de l'école dite des *néogrammairiens* (*Junggrammatiker*), qui a renouvelé la philologie comparée des langues indo-européennes. Étudiant le mécanisme du langage au double point de vue psychologique et physiologique, partant de ces principes que les lois phonétiques sont absolues, pour les voyelles comme pour les consonnes, que l'analogie seule justifie les exceptions à ces lois, que le sanscrit n'est pas le représentant par excellence, le frère aîné des idiomes indo-européens, mais présente de nombreuses altérations, dans son système vocalique notamment, qu'enfin la théorie agglutinative ne peut pas prétendre à la certitude, les néogrammairiens, avec une ardeur, un enthousiasme, et aussi une âpreté dans la polémique dont les Néo-Latins n'ont pas l'idée, ont pendant de longues années lutté contre les défenseurs non moins passionnés des théories de Bopp et de Curtius. Peu à peu cependant, l'apaisement s'est fait; la victoire est restée à la nouvelle école et les dissidents se font de plus en plus rares. M. Osthoff et son collaborateur, M. Brugmann, peuvent revendiquer la plus large part dans ce légitime et définitif triomphe.

Grammaire latine. — M. Osthoff débute par l'indication complète des travaux consacrés aux divers dialectes italiques, énumère les traits caractéristiques de ces derniers, note les provincialismes que le sabin a donnés au latin, et aborde l'ombrien, représenté par les tables Eugubines. Il fait l'histoire très détaillée de ces inscriptions, des tentatives de déchiffrement et des travaux de toute sorte dont elles ont été l'objet à toutes les époques, depuis leur découverte en 1444 dans un souterrain de Gubbio; la période d'interprétation vraiment scientifique est inaugurée par l'œuvre " capitale ", d'Aufrecht et Kirchhoff, *Die umbrischen Sprachdenkmäler*, 1849-51 ¹, par les articles de la *Zeitschrift* de Kuhn, dus à Ebel, Corssen, Ascoli, Zeyss, Panzerbieter, Savelsberg, Bugge; viennent enfin le beau travail de M. Bréal, " seul ouvrage accessible aux commençants ", et dont l'introduction est " admirablement écrite " (*musterhaft geschrieben*), et les *Conjectanea* de

¹ " Le travail très inégal de Huschke, *Die Iguvin. Tafeln*, Leipz. 1859, n'a guère de valeur qu'au point de vue archéologique. "

M. Bücheler, ses programmes universitaires (Bonn), ses *Umbrica* (1883).

Le latin et le falisque constituent un groupe en face du groupe osco-ombro-sabellien. Ces deux groupes remontent incontestablement à une même unité, et leur scission s'est opérée sur le sol de l'Italie même : nom. plur. ombr. *-ôś = goth. -ôś (*wulfôś*), sansc. *vrkâś*.

Les différences s'accusent dans les quatre catégories, Phonétique, Morphologie, Syntaxe et Lexique. Les différences flexionnelles sont les plus saillantes, tandis que dans les dialectes grecs les divergences sont surtout phonétiques. M. Osthoff oppose ensuite l'ombrien à l'osque qui représente un état plus ancien (en ombrien, rhotacisme, monophthongaison, etc.).

Dans la souche indo-européenne, y a-t-il une parenté plus étroite entre l'italique et le grec? entre l'italique et le celtique? Peut-on poser une communauté primitive gréco-italique, ou italo-celtique? Curtius, Fick, Leo Meyer, Ascoli se prononcent pour la première hypothèse; Schleicher KZ. VII fait ressortir la parenté du celtique et de l'italique. L'hypothèse italo-celtique compte aujourd'hui plus de partisans que d'adversaires : défendue par Lottner KZ. (1858), elle est admise, parmi les contemporains, par Windisch (*Grundriss de Gröber*), Körting (*Encyklop.*), Henry (*Précis*), Stolz (*Lat. Gramm.*²), Schweizer-Sidler.

Quels sont les critères? Avec Brugmann (*Techmer's Intern. Ztschr.* 1883, I 226-256), nous trouvons en faveur d'une langue gréco-italique :

Phonétique. — *my* > *ny* (-iv-), **gm-yô* > *venio βαίνω*, osco-ombr. *ben-*, **quomiam* > *quoniam*, **xoμ-yo-ς* > *xoivós*.

Morphologie. — Gén. plur. -**âsôm* > -*άων* -*ârum*, ombr. -*aru*, osq. *egmazum*, proto-ital. -*âzôm*; cette terminaison est analogique et empruntée au pronom : *τάων* *istârûm quârum* etc. v. ind. *tâsâm*, anglo-sax. *thâra* (msc.), germ. **thaizôm* (= v. ind. *teshâm*). D'après le fém. -*ârum*, le latin a créé -*ôrum* pour le masculin, ce qui n'est pas prouvé pour les autres dialectes italiques.

3^e pers. plur. impér. -**ontôd*, *agunto legunto ἀγόντω(-v)*. On suppose que l'indo-eur. ne connaissait que **agetôd* (scr. *vaha-*

tād ajatād bharatād), osq. *actud*; **ageti* : **agetōd* = **agonti* : **agontōd*.

Noms fém. en -os : ὁδός *διάλεκτος* *alvus colus*; association d'idées, ὁδός fém. d'après γνία etc., *διάλεκτος* primitivement adjectif.

Il n'y a pas jusqu'ici d'autres critères en faveur d'une parenté plus étroite du grec et du latin.

L'hypothèse italo-celtique invoque :

le génitif sing. des thèmes en -o : -ī *lupī virī*, celt. *fir* (< **firi*), gén. sg. de *fer* (< **fera-s*); c'est une formation nouvelle; l'albanais et le messapique présentent la même particularité; l'indo-européen aurait-il possédé deux formes, diversement généralisées ?

Le suffixe -*tiōn*- -*tin*- : ombr. *natīne* (= *natiōne*) osq. *tan-ginud* v. irl. *er-mitiu* (" *reverentia* „, *er* < *per*?, *mitiu* = *mentio*) gén. *ermiten*, thème *er-mitin*-; on oppose le gr. δω-τιν-η;

la formation du médio-passif par -r : v. irl. *berthar* lat. *fertur*, v. irl. *scribthar* lat. *scribitur*, *berammar* : *ferimur*; d'autre part, gr. *φέρεται* scr. *bharate* goth. *bairada*. On considère *vincitur fertur itur* comme des formes actives signifiant " on vainc, on porte, on va „; le scr. *āhur* (cf. *āhu* lat. *ad-āgium*) " ils parlent „, aurait signifié à l'origine " on parle „; le lat. **ferur* aurait été le germe d'une flexion : sur *ferunt* : **ferit*, on aurait créé *feruntur* : *fer(i)tur*. Cf. Zimmer KZ. XXX 224 ss. particulièrement 274 ss.;

futur en -b- de verbes dérivés : v. irl. *charub* < **carābo* < **carāfo* (**carāre* cf. lat. *carus*), lat. *amābo*; des autres dialectes italiques, on ne possède que le falisque *pipafo carefo*; ce peut être une forme proto-italique, comme l'imparfait *-*fam*, lat. -*bam*.

" Il y a autant de preuves à l'appui d'une unité italo-celtique qu'en faveur d'une unité gréco-italique; mais on ne peut encore rien affirmer de définitif; *non liquet*. Les langues celtiques doivent être mieux connues. „

M. Osthoff passe en revue les six périodes de la langue et de la littérature latines, fait une incursion dans le domaine roman (procédé analytique *panroman* dans la formation des temps, passif périphrastique, formes plus larges ou dérivées au lieu

des thèmes simples, diminutifs, extension du participe en -*utus*, disparition du neutre), et aborde enfin la phonétique.

Dans quelle mesure le latin a-t-il conservé ou modifié le système phonétique indo-européen? En thèse générale, les labiales et les dentales non-aspirées demeurent. Dès les gutturales, le champ s'élargit; M. Osthoff pose trois séries indo-européennes; nous aurons occasion de revoir cette théorie à propos du cours du semestre d'été 1893. La question des douces aspirées, étudiée dans l'esprit d'Ascoli, donne également lieu à de longs développements.

La partie la plus saillante et la plus personnelle dans l'exposé du vocalisme est la théorie des liquides et des nasales sonantes, dont nous aurons aussi à reparler.

M. Osthoff termine cette section de son cours par des recherches sur les vicissitudes qu'éprouvent les voyelles en syllabe portant l'accent secondaire ou purement atone, et passe à l'étude des flexions nominale et verbale; mais déjà le temps presse; aussi ne peut-il traiter avec les développements qu'il désirerait cette face de la grammaire, l'une des plus tourmentées qui soient, où les désinences indo-européennes, sous l'influence de l'accent baryton, ont subi de notables modifications, pour disparaître par degrés et n'être plus dans les langues romanes qu'un souvenir; en outre, nulle part peut-être l'action analogique n'a joué un rôle aussi considérable, les faits d'assimilation se croisant et s'entrecroisant, une seconde et parfois une troisième analogie se greffant sur une première, si bien que le latin, qui semble le plus proche de nous et dont nous sommes imprégnés, est en réalité une des langues scientifiquement les plus obscures.

Grammaire gothique. — L'excellent manuel que l'on doit à M. W. Braune, son collègue, constituait le squelette du cours de M. Osthoff, mais les développements embrassaient tous les dialectes germaniques, le vieux haut-allemand en particulier, et franchissaient même les frontières germaniques pour saisir la philologie comparée dans ses domaines les plus lointains.

Si le cours de grammaire latine était en somme un cours de grammaire comparée fait à l'occasion du latin, celui de langue gothique n'était non plus qu'un cours de linguistique indo-européenne avec le gothique comme point de ralliement.

Les diverses parties du programme ont été vues avec un soin égal; les lois de Grimm et de Verner se poussaient naturellement aux premiers plans, mais les "Auslautsgesetze", ont fait également l'objet d'une minutieuse étude, ainsi que les flexions nominale et verbale.

Le nombre d'heures réservées à cet enseignement et l'admirable méthode du professeur permettaient de ne laisser aucun coin inexploré; combien il en est autrement en France, où le maître de conférences ne dispose pour chaque cours que d'une trentaine d'heures par année; certains aspects de la matière étudiée demeurent forcément dans la pénombre, quand ils ne sont pas totalement laissés à l'écart; les huit jours qui séparent une conférence de la suivante, rompent le lien qui devrait les unir; l'élève n'est pas tenu en haleine; l'enseignement n'a plus cette cohésion, qui est un des éléments du succès; les maîtres français ne se dissimulent pas cette situation et ses conséquences, mais le nombre même, qui est énorme, de matières portées au programme des institutions dont Paris est parsemé, s'oppose à ce que l'on multiplie les heures affectées à telle ou telle science. En outre, l'étudiant cède volontiers à la tentation de s'initier à des recherches peu en rapport avec son travail quotidien et son but immédiat; l'occasion est trop belle pour qu'on la laisse fuir; il en résulte que l'on suit un grand nombre de cours comportant chacun une heure hebdomadaire. Le résultat s'annonce de lui-même : éparpillement de l'intelligence et du travail, désarroi et fatigue cérébrale, pour n'atteindre qu'à une connaissance superficielle de beaucoup de choses, sans rien de solide et de digéré : *non multum, sed multa*.

Il n'en est pas ainsi en Allemagne, et je ne puis que me rallier sans réserve à ce système de cours moins nombreux, mais approfondis, dont les avantages parlent trop haut pour qu'il soit nécessaire d'insister : *non multa, sed multum*.

Au cours du semestre, M. Osthoff décida de consacrer une quatrième heure à l'explication linguistique de passages de la version ulfilane : les chapitres choisis furent *Luc* II et suivants.

III. SEMESTRE D'HIVER 1892-93. — PARIS.

*École des Hautes Etudes.*Conférences de M. Duvau ¹.

Phonétique et Morphologie du vieux haut-allemand. — M. Duvau définit les dialectes vieux haut-allemands " ceux où les occlusives ont subi une modification particulière, notamment où le *t* gothique, norrois, anglo-saxon, saxon, vieux bas-francique (hollandais) ou frison est représenté soit par *z* soit par *tz*, où le *p* germanique devient *f* ou *pf* ². "

Le haut-allemand présente entre le VIII^e et le XII^e siècle des caractères généraux assez nets pour qu'on établisse une période linguistique appelée vieux haut-allemand, à laquelle succède le moyen haut-allemand.

Le vieux haut-allemand offre aussi des différences locales, qui justifient cette subdivision en dialectes :

VHA	{	francique	{	haut-francique	{	oberdeutsch	{	alemannique (documents de Saint-Gall et de Reichenau).
								bavarois (gloses).
						francique oriental (Fulda, Wurzburg, Bamberg; — Tatian vers 825, Williram's hohes Lied, XI ^e siècle).		
						francique rhénan (Mayence, Francfort, Worms, Spire; — Isidor, comm ^t du IX ^e s., <i>Otfrid</i> 860-70).		
						moyen-francique (Trèves, Cologne).		

C'est le texte d'*Otfrid*, en francique rhénan de la seconde moitié du IX^e siècle, dont nous étudions la grammaire.

¹ Je n'ai pu assister régulièrement à la seconde conférence de M. Duvau, qui étudiait le vocalisme du latin et des dialectes italiques; M. Duvau y a combattu certaines théories " abstraites ", de R. von Planta, *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte*, Bd. I, 1892 (livre qui, du reste, a une réelle valeur).

² Ex. : v. sax. *etan*, goth. *itan* : vha. *ëzzan*, all. mod. *essen*; cf. holl. *eten*, angl. *eat*, suéd. *äta*; — v. sax. *skip* : vha. *skif*; cf. holl. *schip*, angl. *ship*, suéd. *skepp*.

M. Duvau fixe autour de l'an 865 le texte d'Otfrid, dont nous possédons quatre mss.; l'un d'eux, le *cod. Vindobonensis*, a la valeur d'un autographe; les autres mss., *cod. discissus saec. IX*, *cod. Palatinus* (à Heidelberg), *cod. Frisingensis* (aujourd'hui à Munich) ne peuvent en être que des copies, car ils reproduisent des corrections du premier.

L'écriture, latine, n'est pas adéquate à la langue qu'elle figure. — M. Duvau part du gothique pour l'étude des voyelles et des consonnes, et expose tout d'abord le vocalisme, très compliqué comme on sait, des syllabes toniques ou radicales : le vieux haut-allemand a, en effet, une tendance marquée à " équilibrer ", en quelque sorte les voyelles de ses polysyllabes; l'*i* et l'*u* entre autres réagissent d'une manière constante sur la voyelle de la syllabe précédente; il s'opère une sorte d'assimilation régressive; l'Umlaut de *a* > *e* par exemple est une palatalisation de la voyelle gutturale *a* par la voyelle palatale *i* (*gast gesti, lamb lembir, goth. hafjan vha. heffen*).

Entrant dans l'exposé du consonantisme, M. Duvau étudie la *Lautverschiebung* propre au vieux haut-allemand, et passe à l'explication d'Otfrid I, 1.

Conférences de M. Meillet.

Avant même la reprise des conférences, je suis de nouveau l'obligé de M. Meillet; grâce à des études poursuivies à l'Université de Vienne et à un séjour prolongé en Arménie, M. Meillet s'est rapidement assuré une place parmi les représentants de la philologie arménienne. Entré tard dans le cercle des études indo-européennes, l'arménien s'impose de plus en plus à l'attention des linguistes; sous les dehors d'une langue très moderne, qui a rejeté le fardeau des désinences et s'est allégée de la plupart des *impedimenta* des langues antiques, l'arménien a conservé des traits assez purs de la " Grundsprache ", et sert souvent de " régulateur ", aux rapprochements tentés entre les autres familles. Obéissant à l'impulsion de M. Meillet et travaillant sous sa direction, j'ai pris un vif intérêt à l'arménien classique du V^e siècle de notre ère et me propose d'y revenir avec un zèle nouveau, dès que les circonstances me le permettront.

M. Meillet a consacré une heure par semaine à l'exposé de la morphologie sanscrite et tout d'abord de la flexion nominale : il s'attache à démontrer que le sanscrit, contrairement à l'opinion qui a régné jusqu'en ces dernières années, a éprouvé dans une très large mesure les effets de l'analogie; les transports et les associations de formes ont nivelé sa grammaire et lui ont communiqué ce caractère d'unité, de cohésion, de régularité, où les premières générations de linguistes voyaient des preuves irréfutables de l'antiquité la plus haute.

Phonétique du vieux-slave. — Après les renseignements bibliographiques nécessaires, et l'historique rapide des migrations slaves, contrariées à l'ouest par la réaction germanique, M. Meillet propose la classification suivante des langues slaves, qui remontent toutes à un même original :

- A. Groupe occidental : le polonais, ayant comme dialecte le lusacien (haut- et bas-sorbien); — le polabien, langue morte; — le tchèque, le morave, le slovaque.
- B. Groupe méridional : le serbe (stokavien et čakavien); — le bulgare, avec le macédonien comme dialecte; — le slovène et ses dialectes.
- C. Le russe et ses trois dialectes : blanc-russe, petit-russe, grand-russe.

Parmi les langues indo-européennes, il existe une parenté plus étroite entre le slave et le lithuanien; en outre, les langues letto-slaves semblent plus proches de l'indo-éranien, de l'arménien, de l'albanais, ce qui a fait admettre un groupe oriental, possédant du reste peu de caractères communs ¹.

Revenons au slave. Le slave des traductions ecclésiastiques n'appartient pas au groupe occidental (polonais ou tchèque), et n'est pas non plus du russe médiéval; dans le groupe méridional, la discussion se restreint au bulgare et au slovène; faut-il admettre avec Miklosich que le vieux-slave est du pannonien? La question reste ouverte.

Le vieux-slave possède deux alphabets, l'un et l'autre issus de l'alphabet grec : le glagolitique dérive de la minuscule, mais

¹ Voy. infra; ce groupe oriental a reçu dans la terminologie de M. Osthoff le nom de *satem-Sprachen*.

note de plus les sons propres au slave; c'est un des plus parfaits de l'Europe, avec ces deux défauts pourtant : la quantité n'est pas notée, et l'accentuation pas davantage. Le cyrilliaque est la majuscule grecque, avec les compléments nécessaires, empruntés pour la plupart au glagolitique.

La littérature est considérable; l'évangile d'Ostromir, écrit à Novogorod en 1056-57, présentant des formes qui accusent l'influence russe, nous devons recourir à des textes qui n'aient pas subi d'influence dialectale : le *Zographensis*, en glagolitique, dont on ignore et l'auteur et le lieu de composition, nous est tout particulièrement précieux : seul en effet il présente une grammaire régulière et maintient la différence des dures et des molles, de *u* et de *i*, etc.

Les voyelles se divisent en dures et molles, se correspondant deux à deux, *u* étant en dehors du parallélisme; le vieux-slave n'a pas de diphtongues. La distinction entre dures et molles s'applique également aux consonnes, toute consonne dure étant devant voyelle dure, toute consonne molle devant voyelle molle. Les consonnes ne sont qu'explosives, jamais implosives, ce qui, avec l'absence de diphtongues, caractérise nettement le slave vis-à-vis des autres familles; n'ayant pas d'implosives, le vieux-slave n'a théoriquement pas de doubles; les doubles d'aujourd'hui sont dues à des phénomènes secondaires. — Les sourdes aspirées indo-européennes ont été éliminées; *d* slave représente ide. *d* et *dh* : les sonores aspirées se sont confondues avec les sonores non-aspirées, d'assez bonne heure, semble-t-il, si l'on en juge par l'analogie de l'arménien et du celtique. — Les labiales et les dentales ont maintenu l'état primitif, mais il y a eu de très grandes innovations en ce qui concerne les gutturales. — Les deux traitements de l'*s* indo-europ. (> *ch* entre voyelles), la distinction entre *l* dur (*l* barré) et *l* mou, l'évolution des consonnes suivies d'un ancien yod, les groupes composés de consonne + liquide ou nasale, tels sont les principaux points sur lesquels M. Meillet fixe ensuite l'attention de ses auditeurs:

De son côté, M. Boyer, professeur de russe à l'École des Langues orientales vivantes, réunissait les élèves de M. Meillet et leur expliquait des textes vieux-slaves choisis dans le *Handbuch der alt-bulgarischen Sprache* de Leskien (2^{te} Aufl. Weimar 1886).

Je ne puis quitter l'École des Hautes-Études sans mentionner le cours de sanscrit classique dont M. Sylvain Lévi avait chargé le plus distingué de ses élèves, M. Louis Finot. En effet, entre le cours élémentaire donné à la Faculté des Lettres et les conférences de l'École, où s'expliquaient l'*Uttara-Râma-Carita*, les *Upanishads* et les anciens documents épigraphiques de l'Inde, il y avait place pour toute une série d'excursus sur la composition, la conjugaison, sur les recueils de fables, sur la prosodie et la versification sanscrites; c'est de cette tâche que s'est acquitté M. Finot; ces leçons se donnaient à propos d'extraits du *Pañca-Tantra* et justifiaient amplement les espérances que fondent sur M. Finot ses maîtres, MM. Henry et Lévi.

IV. SEMESTRE D'ÉTÉ 1893. — Université d'Heidelberg.

En dehors du cours de gothique, qui différait peu du cours professé l'été précédent, M. Osthoff expliquait le *Pañca-Tantra* (deux heures par semaine) et enseignait la "phonétique des langues indo-européennes" (quatre heures hebdomadaires). — L'explication du *Pañca-Tantra* servait surtout de revision du cours de phonétique: la phrase traduite et élucidée au point de vue de la morphologie sanscrite, M. Osthoff nous questionnait sur les rapprochements opérés entre tel mot du texte et tels vocables des langues européennes, en nous faisant justifier les changements phonétiques observés dans chacun d'eux.

Le cours de phonétique (*Lautehre*) débute par une introduction magistrale, où sont rappelés les grands progrès accomplis depuis Bopp, et posés à nouveau les principes dont s'inspirent les néo-grammairiens.

Les labiales et les dentales n'exigent pas de longs développements: *p* tombe en celtique, *athir* < **pater*, *il* < **pilu*, cf. *πολύς*, *té* "chaud", < **tepent*; *pt* > *cht*, *secht* cf. lat. *septem*; — en arménien, *p* à l'initiale > *h*, *hing* < **penqe* 5, ou tombe: *otn* "pied", < **podn*; *p* médial > *v* par **f*: *ev* < **epi* gr. *ἐπί* scr. *âpi*; — ide. *p* > germ. *f*. — Ide. *b* est rare. — Ide. *bh* demeure en sanscrit, > gr. *φ*, lat. *f* à l'initiale, goth. *b* (spirant), iran. arm. sl. lith. alb. celt. *b*.

Ide. *θ* > germ. *th* (spirant); ide. *d* > arm. germ. *t*: arm. *tasn*

10 cf. *δέξα decem*, *gitem* "je sais", cf. *οἶδα*, *otn* "pied", cf. *πόδα*; goth. *ttai* 2, *taihun* 10. — Ide. *dh* demeure en sanscrit, > gr. *ῥ*, ital. *f*- (lat. -*d*-, -*b*-), ailleurs *d*, germ. *d* (spirant), vha. *t*.

Je voudrais parler plus longuement des gutturales, M. Osthoff ayant récemment émis à leur sujet une théorie dont les manuels n'ont pu profiter encore.

On n'a cru pendant longtemps qu'à une seule série de gutturales. Les travaux d'Ascoli et de Fick (*Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, Gött. 1873) ont fait admettre deux séries, l'une palatale, *k g kh gh*, l'autre vélaire, *q g qh gh*. Bersu (*Die Gutturalen und ihre Verbindung mit v im Lateinischen*, Berl. 1885) fait remarquer l'antithèse : gr. *ἐπομαι* lith. *sekù*, gr. *ἐλω* lith. *welkù*. Brugmann distingue dès lors des vélares labialisées et non labialisées.

La troisième série a été posée à la fois par MM. Osthoff (*Morphol. Unters.* V p. 163, note) et Bezzenberger (*Beiträge* XVI p. 234 ss.). Bugge (voy. *Etruskisch und Armenisch*, p. 108), Wharton, Brugmann et Stolz l'ont admise¹.

Là où Brugmann établit 1) palatales

2) vélares { a. non labialisées
 b. labialisées,

M. Osthoff pose 1) prépalatales.

2) palato-vélares.

3) postvélares.

Modifiant ses dénominations, il s'arrête aujourd'hui à ce groupement :

1) palatales	<i>c</i>	<i>g</i> ⁽²⁾	<i>cmtó-m</i>	<i>mélqô</i>
2) vélares	<i>k</i>	<i>g</i> ₂	<i>wélkô</i>	<i>gerano-s</i> ₂
3) labio-vélares	<i>q</i>	<i>g</i>	<i>séqô</i>	<i>gémô</i>

Aucune des langues indo-européennes ne distingue nettement les trois séries : deux séries suffisent dans chaque langue

¹ D'autre part, cette théorie a été mal accueillie par M. Bartholomae, *Indog. Forsch.* II p. 264 ss., et critiquée en détail par M. Meillet, *Les Gutturales indo-européennes*, dans *Mém. Soc. Ling.* VIII p. 277-305.

² M. Osthoff emploie la gutturale douce de l'alphabet anglo-saxon.

prise individuellement; mais la répartition n'est pas identique partout. Les palatales et les vélares se confondent en grec, en italique, en germanique et en celtique, les labio-vélares demeurant distinctes; le sanscrit, le zend, le letto-slave confondent les vélares et les labio-vélares et distinguent les palatales.

A ce point de vue, on distingue les langues en *centum-Sprachen* (gr. lat. celt. germ.) et en *satem-Sprachen* (*satem* = 100 en zend; sanscr. iran. arm. alb. letto-slave).

A) α) Ide. *c* > dans les *satem-Sprachen* : scr. *ç*, iran. arm. alb. slav. *s*, lith. *sz*, lette et vieux-prussien *s*; — dans les *centum-Sprachen* : gr. *κ*, lat. *c*, celt. *c*, germ. *h* (*χ*, jamais *hv*).

Exemple : ide. **cmtóm* scr. *çatam* zd. *satem* sl. *sito* lith. *szimtas*; — gr. *ἑκατόν* lat. *centum* v. irl. *cét* kymr. *cant* goth. *hund-*.

β) Ide. *g*₁ > scr. *j*, iran. *z*, arm. *c* (= *ts*), sl. *z*, lith. *ž*; — gr. *γ*, lat. *g*, celt. *g*, germ. *k* :

scr. *jñā jñātās* "connu", *jñāmi* "connaître", zd. *znâtō zñaiti* arm. *caneay* aor. "je connus", sl. *znaja znati* "connaître", lith. *žinaũ žinoti* (id); — gr. *γνῶ- ἔγνων* etc. lat. *gnōsco cognitus* v. irl. *gnáth* (solitus) *ad-génsa* (cognovit) goth. *kunths* "connu (all. *kund*) *kunthi* "connaissance", (all. *Kunde*) angl. *know* "connaître".

γ) Ide. *gh*₁ > scr. *h* (sifflant), iran. *z*, sl. *z*, lith. *ž*; — gr. *χ*, lat. *h*, celt. *g*, germ. *g* (primit^t spirant) :

scr. *heman hemantas hima* (m. froid, n. neige), iran. *zyáo* (gén. *zimô*), arm. *jmnern* (cf. *hibernus*), sl. *zima*, lith. *žemà*; — gr. *χεῖμα χειμῶν χίωv* etc., lat. *hiems hibernus* (< **himrinus* cf. *χειμεριός*) *bīmus trīmus*, v. irl. *gaim*.

B) α) Ide. *k* > scr. iran. sl. lith. *k*; — gr. *κ*, lat. *c*, celt. *c*, germ. *h* :

scr. *kravish-* "viande crue", (< **krew-es-* > gr. **κρεῖ-ας*), *krāra-s* "sanglant", sl. *krāvi* "sang", lith. *kraujas* (id); — gr. *κρέας*, lat. *cruor* (< **crewos*) *crūdus crūdelis*, v. irl. *crú* "sang", corniq. *crow*, kymr. *crau*, v. isl. *hrár*, all. *roh*.

β) Ide. *g*₂ > scr. iran. sl. lith. *g*; — gr. *γ*, lat. *g*, v. irl. *g*, goth. *k*, vha. all. *k* (*ch*) :

scr. *bhug-ná-s* " ployé „, lith. *bugaĩ* " j'effraye „, *baugũs* " craintif „; — gr. *φεύγω φῦγῆ*, lat. *fugio*.

γ) Ide. *gh* $\frac{2}{2}$ > scr. *gh* iran. sl. lith. alb. *g*; — gr. *χ*, lat. *h(g)*, irl. *g*, goth. *g*, vha. *g(k)*, all. *g*.

✓ *legħ* : sl. *lega* " je me couche „, *sa-logũ* " consors tori „; — gr. *λέχος, λόχος* (ὁ, locus insidiis aptus), *λοχάω* " insidiari „, *λοχός* (ῆ, puerpera, i. q. *λεχώ*), *ἄλοχος, λέκτρον*, lat. *lectus lectica*, v. irl. *lige* " lit; degré „, *laigim* " je me couche „, goth. *ligan*.

C) α) Ide. *q*. Le représentant spontané de *q* est en grec *π*; *τ* et *κ* (celui-ci devant ou après *u*, **uq* **qu*) sont le résultat d'un " kombinatorischer Lautwandel „.

En latin, la labialisation ne s'est pas développée : ide. *q* > lat. *q*, et *c* devant *u* et devant consonne : *sequi secūtus secta*. L'osque et l'ombrien au contraire ont complètement labialisé le *q* et présentent *p* devant toutes les voyelles; devant consonne, ils semblent avoir *k*, mais la chose n'est pas nettement établie.

De même, en celtique, deux groupes : v. irl. *c*, gallo-brit. *p*; mais *g* y est représenté de même partout (par *b*), tandis qu'en italique la distinction s'établit aussi pour la douce.

En germanique, *hv* (< *kv*), *h*.

Nous avons vu que les *satem-Sprachen* traitent les labio-vélaires *q* (*qh*) *g gh* comme les vélaires *k kh* *g gh*, c'est-à-dire que l'on obtient scr. *k kh g gh*, iran. sl. lith. *k g*.

Rac. *leyq* " abandonner „, scr. *riktá-s* " abandonné, vide „, *ati-reka-s* sl. *otũ-leku* lith. *lẽkũ lĩkti* " laisser „; — gr. *λείπω* lat. *linquo reliquus relictus*, goth. *leihva* " je prête, ich leihe „, vha. *lihu* (cf. goth. *ahva* vha. *aha* " Fluss „) v. irl. *lẽcim* " je permets „.

**qetwōr* gr. *τέσσαρες τέτταρες* (σσ et ττ < *ττ) *τέτορες* lat. *quattuor* osq. *petora* ombr. *peturpursus* " quadrupedibus „ v. irl. *cethir* kymr. *petguar*; — lith. *keturĩ* 4, *ketvirtas* 4°.

β) Ide. *g*. Le grec y répond par β (spontané) et δ (komb. Ltw.), mais δ n'apparaît que devant ε; la labio-vélaire est rendue par β devant ι; le parallélisme est donc troublé (τε ι : δε βι); devant ou après *v*, *g* > γ. Le représentant latin normal

est *gv*, qui n'apparaît cependant qu'après nasale : (*n*)*gv*; ailleurs, *v* (à l'initiale devant voyelle, et intervocalique); devant consonne *gv* perd son élément labial et $> g$.

Celtique : dans tous les dialectes $g > b$, ce qui détruit le parallélisme ($q \left\{ \begin{smallmatrix} c \\ p \end{smallmatrix} \right.$, $g : b$). En germanique, $g > q$, et *k* devant *o*, *u*.

Rac. *gem* scr. *gám-ati* et *gácchati* "aller", *ga-tá-s*, *gá-ti-sh* "marche" (= germ. *kunft*, scr. *a* et germ. *un* $< *n$), zd. *gámo gâtô* *apa-gaitish* (cf. *ἀπό-βασίς*), arm. *e-ki* aor. "il alla"; — gr. *βαίω* ($< *gm-yô$) *βάσχω* etc., lat. *venio* (**gv-*) osq. ombr. *ben-*, ombr. *benust* fut. ant. (= *venerit*) osq. *kúmbened* (convenit), v. irl. *béim* "pas" ($< *bem-men$ cf. lat. *nō-men*) goth. *qima* (*kwima*) vha. *quëman*.

Scr. *gayâ-s* "les esprits de la vie", zd. *gayô* "vie", arm. *keam* "vie", lith. *gywas* "vivant"; — gr. *βίος* (**bífos*) lat. *vīvus* (**gv-*), osq. *bivus* "vivants", nom. pl., v. irl. *biu* (*vivus*), goth. *giu-s* (id) vha. *quëc* (id) ags. *cwic*.

γ) Ide. *gh* $>$ gr. φ (normal^t), ϑ , χ (avant et après *v*), lat. *f-* à l'initiale, *-gv-* après nasale, *-v-* ailleurs; celt. *g*; germ. *γw* (après nasale), (*γ*)*w* ailleurs, *γ(w)* devant voyelle. Dans le domaine des *satem-Sprachen*, même traitement que pour *gh* : scr. *gh*, iran. sl. lith. *g*.

Rac. *ghen ghon ghn* : scr. *ghan-a-s* "massue, rondin", *ghn-ánti* "ils tuent" (sg. *hán-mi*), arm. *gan*, lith. *ginczià* "lutte", sl. *iz-gonü* (*expulsio*); — gr. *φόν-ος* *ἔ-πε-φν-ο-ν* *φα-τό-ς* Hésych. ($\alpha < *n$) *πέφεται* *πεφόνευνται* Hés., *θεινω* "frapper", celt. *gonim -gegon-sa* *geguine* v. irl. *guin* "blessure", vha. *gund-gundea* "lutte", *gundfano* ($>$ fr. *gonfannon*) *hildi-kuni-gund*, ags. *gûd-*. Etc.

A cette question si importante des gutturales se rattache étroitement celle de la palatalisation dans les *satem-Sprachen*. Nous avons vu ide. $q >$ gr. τ dans *τίς τίνω τε* etc.; ide. $g >$ gr. δ devant ϵ ; ide. $gh >$ gr. ϑ dans *θεινω θεμός* (scr. *gharmás* lat. *formus*). Il y a quelque chose d'analogue dans les domaines slavo-baltique et indo-éranien : $c, g, gh >$ sl. s, z , mais

$$\left. \begin{matrix} k, g, gh \\ q, g, gh \end{matrix} \right\} > \text{sl. } k, g,$$

lesquels $\text{> } c, z$, sous l'influence de la voyelle palatale; ex. $\overset{v}{c}t\overset{v}{t}o$ ntr. " quid "?, mais $\overset{v}{k}i\overset{v}{u}-to$ msc., $\overset{v}{v}l\overset{v}{u}ce$ " ô loup ", $\overset{v}{v}l\overset{v}{u}k\overset{v}{u}$ nom. acc., $\overset{v}{i}ze\overset{v}{s}e$ gén. sg. de $\overset{v}{i}go$ " joug ", $\overset{v}{z}e\overset{v}{n}a$ " je pousse ", inf. $\overset{v}{g}nati$ ($\text{< } \overset{v}{g}hen$ gr. $\phi\acute{o}\nu\omicron\varsigma$).

En lette, $ts dz$, écrits z et df , sont le résidu des gutturales devant $e i$: $\overset{v}{p}i\overset{v}{z}i$, lith. $\overset{v}{p}e\overset{v}{n}k\overset{v}{i}$ 5, $\overset{v}{d}f\overset{v}{e}r\overset{v}{t}$ " boire ", lith. $\overset{v}{g}e\overset{v}{r}i\overset{v}{u}$. En lithuanien, il y a un commencement de palatalisation : $\overset{v}{k}'e\overset{v}{t}u\overset{v}{r}i$ 4 : $\overset{v}{k}\overset{v}{a}s$ " qui? ", $\overset{v}{g}'e\overset{v}{r}i\overset{v}{u}$ " je bois ", $\overset{v}{j}\overset{v}{u}\overset{v}{n}g\overset{v}{a}s$ " joug "; k' et g' différent de $k g$.

En sanscrit, $\xi, j h$ (iran. s, z) représentent les palatales indo-européennes $c g gh$: $\overset{v}{d}\overset{v}{a}\overset{v}{c}\overset{v}{a}$ zd. $\overset{v}{d}\overset{v}{a}\overset{v}{s}\overset{v}{a}$, $\overset{v}{j}\overset{v}{n}\overset{v}{d}$ zd. $\overset{v}{z}\overset{v}{n}\overset{v}{d}$, $\overset{v}{h}\overset{v}{i}\overset{v}{m}\overset{v}{a}$ zd. $\overset{v}{z}\overset{v}{y}\overset{v}{a}\overset{v}{o}$.

La palatalisation crée une série plus jeune, $c j h$; la différence ne porte que sur la sourde : scr. $\overset{v}{c}i\overset{v}{t}i\overset{v}{s}h$ " punition ", cf. gr. $\tau\acute{i}\sigma\iota\varsigma$ $\text{< } *q\acute{i}tis$, iran. $\overset{v}{c}i\overset{v}{t}h\overset{v}{i}sh$, s'oppose au pf. scr. $\overset{v}{c}i-k\overset{v}{a}y\overset{v}{a}$, iran. $\overset{v}{k}\overset{v}{a}\overset{v}{e}\overset{v}{n}\overset{v}{a}$ (= $\overset{v}{\pi}\overset{v}{o}\overset{v}{i}\overset{v}{v}\acute{i}$); — j représente deux valeurs étymologiques : $\overset{v}{j}\overset{v}{n}\overset{v}{d}$ avec j $\text{< } *g$, indiqué par l'iran. $\overset{v}{z}\overset{v}{n}\overset{v}{d}$, et $\overset{v}{j}\overset{v}{i}\overset{v}{v}\overset{v}{a}s$ " vivant ", avec j $\text{< } *g$, prouvé par l'iran. $\overset{v}{j}\overset{v}{i}\overset{v}{v}\overset{v}{y}\overset{v}{o}$ et le perse $\overset{v}{j}\overset{v}{i}\overset{v}{v}\overset{v}{a}$; — $\overset{v}{g}h$ et $\overset{v}{g}h$

$\text{> } \overset{v}{h}$, iran. $\overset{v}{j}$: $*ghen$ $\text{> } \overset{v}{h}\overset{v}{a}\overset{v}{n}\overset{v}{m}\overset{v}{i}$ $\overset{v}{h}\overset{v}{a}\overset{v}{n}\overset{v}{t}\overset{v}{i}$, iran. $\overset{v}{j}\overset{v}{a}\overset{v}{i}\overset{v}{n}\overset{v}{t}\overset{v}{i}$ 3. sg., mais scr. $\overset{v}{g}h\overset{v}{n}-\overset{v}{a}\overset{v}{n}\overset{v}{t}\overset{v}{i}$ 3 pl., pf. $\overset{v}{j}\overset{v}{a}-\overset{v}{g}h\overset{v}{a}\overset{v}{n}\overset{v}{a}$, $\overset{v}{g}h\overset{v}{a}-\overset{v}{t}\overset{v}{i}\overset{v}{s}h$ " coup ".

L'analogie a souvent troublé ce parallélisme : lat. $\overset{v}{q}\overset{v}{u}\overset{v}{i}\overset{v}{s}$, gr. $\tau\acute{i}\varsigma$, scr. $\overset{v}{k}\overset{v}{i}\overset{v}{s}$; on attendrait $*cis$; $\overset{v}{k}\overset{v}{i}\overset{v}{s}$ $\overset{v}{n}\overset{v}{a}\overset{v}{k}\overset{v}{i}\overset{v}{c}$ $\overset{v}{m}\overset{v}{a}\overset{v}{k}\overset{v}{i}\overset{v}{s}$ $\overset{v}{k}\overset{v}{i}\overset{v}{m}$ ont le k de $\overset{v}{k}\overset{v}{a}\overset{v}{s}$ ($\text{< } *qos$), mais $\overset{v}{c}\overset{v}{i}\overset{v}{d}$, qui est isolé, est phonétique. La flexion verbale $*rek\overset{v}{a}\overset{v}{m}\overset{v}{i}$ $\overset{v}{r}\overset{v}{e}\overset{v}{c}\overset{v}{a}\overset{v}{s}\overset{v}{i}$ $\overset{v}{r}\overset{v}{e}\overset{v}{c}\overset{v}{a}\overset{v}{t}\overset{v}{i}$ $*rek\overset{v}{a}\overset{v}{m}\overset{v}{a}\overset{v}{s}$ $\overset{v}{r}\overset{v}{e}\overset{v}{c}\overset{v}{a}\overset{v}{t}\overset{v}{h}\overset{v}{a}$ $*rek\overset{v}{a}\overset{v}{n}\overset{v}{t}\overset{v}{i}$ (ide. $*leyq\overset{v}{o}$) a été unifiée, et l'on a dit $\overset{v}{r}\overset{v}{e}\overset{v}{c}\overset{v}{a}\overset{v}{m}\overset{v}{i}$ $\overset{v}{r}\overset{v}{e}\overset{v}{c}\overset{v}{a}\overset{v}{m}\overset{v}{a}\overset{v}{s}$ $\overset{v}{r}\overset{v}{e}\overset{v}{c}\overset{v}{a}\overset{v}{n}\overset{v}{t}\overset{v}{i}$, les formes avec $*-e$ l'emportant; le contraire a eu lieu en grec : $\overset{v}{l}\overset{v}{e}\overset{v}{i}\overset{v}{\pi}\overset{v}{\omega}$ $*\overset{v}{l}\overset{v}{e}\overset{v}{i}\overset{v}{\tau}\overset{v}{e}\overset{v}{i}\varsigma$ $*\overset{v}{l}\overset{v}{e}\overset{v}{i}\overset{v}{\tau}\overset{v}{e}\overset{v}{i}$ $\overset{v}{l}\overset{v}{e}\overset{v}{i}\overset{v}{\pi}\overset{v}{o}\overset{v}{m}\overset{v}{e}\overset{v}{n}$ $*\overset{v}{l}\overset{v}{e}\overset{v}{i}\overset{v}{\tau}\overset{v}{e}\overset{v}{\tau}\overset{v}{e}$ $\overset{v}{l}\overset{v}{e}\overset{v}{i}\overset{v}{\pi}\overset{v}{o}\overset{v}{n}\overset{v}{t}\overset{v}{i}$, puis $\overset{v}{l}\overset{v}{e}\overset{v}{i}\overset{v}{\pi}\overset{v}{\omega}$ $\overset{v}{l}\overset{v}{e}\overset{v}{i}\overset{v}{\pi}\overset{v}{e}\overset{v}{i}\varsigma$ etc. De même dans la flexion nominale $\overset{v}{e}\overset{v}{\pi}\overset{v}{o}\varsigma$ gén. $*\overset{v}{e}\overset{v}{\tau}\overset{v}{e}\overset{v}{o}\varsigma$, puis $\overset{v}{e}\overset{v}{\pi}\overset{v}{e}\overset{v}{o}\varsigma$, mais scr. $\overset{v}{v}\overset{v}{a}\overset{v}{c}\overset{v}{a}\overset{v}{s}$ pour $*\overset{v}{v}\overset{v}{a}\overset{v}{k}\overset{v}{a}\overset{v}{s}$ d'après $\overset{v}{v}\overset{v}{a}\overset{v}{c}\overset{v}{a}\overset{v}{s}-\overset{v}{a}\overset{v}{s}$, iran. $\overset{v}{v}\overset{v}{a}\overset{v}{c}\overset{v}{o}$ ($*\overset{v}{k}\overset{v}{a}\overset{v}{s}$) d'après loc. $\overset{v}{v}\overset{v}{a}\overset{v}{c}\overset{v}{a}\overset{v}{h}\overset{v}{i}$ (= gr. $*\overset{v}{e}\overset{v}{\tau}\overset{v}{e}[\sigma]\overset{v}{i}$ $\overset{v}{e}\overset{v}{\pi}\overset{v}{e}\overset{v}{i}$).

M. Osthoff traite ensuite des aspirées, de leur dissimilation en grec et en sanscrit (qui s'est produite isolément dans les deux langues, et que l'iranien n'a pas connue), de l'alternance nasale + sonore non aspirée : sonore aspirée, et passe à l'étude des fricatives.

Nous atteignons ainsi la fin de juin, époque à laquelle M. Osthoff nous quitte pour aller représenter la science allemande à un congrès réuni à Chicago.

M. Ludw. Sütterlin, privat-docent, supplée le titulaire et aborde l'exposé des séries vocaliques.

M. Osthoff a laissé une trace profonde dans l'étude du vocalisme indo-européen. Qu'il me soit permis de résumer, pour finir, les principaux points de sa théorie.

(Cf. Osthoff, *Morph. Unters.* IV 281 ss.) I. Ide. $\bar{i} \bar{u}$ naissent de *ey oy ay, ew ow aw*, comme de *ye yo ya, we wo wa*, devant consonne en syllabe non marquée de l'accent principal, par assimilation de l'élément vocalique à la sonore qui l'accompagne.

II. Ide. $\bar{i} \bar{u}$ demeurent sous l'accent secondaire, et s'abrègent en $\bar{i} \bar{u}$, quand, par une circonstance quelconque, à l'accent secondaire succède l'atonie.

III. A $\bar{i} \bar{u}$ devant consonne correspondent *iy uw* devant sonante, mais la contraction ne s'opère pas, le second élément restant forcément consonantique.

A $\bar{i} \bar{u}$ devant consonne répondent devant sonante *y w*, nés aussi de *iy uw* par perte d'une more (ici la more sonantique).

(M. U. IV préf.) IV. Les liquides et les nasales passent aussi par ces diverses phases : $\bar{i} \bar{u} : \bar{i} \bar{u} = \bar{r} \bar{l} : r l, \bar{m} \bar{n} : m n$.

Comment ces phonèmes sont-ils représentés dans les diverses langues? *Liquides.* A) Ide. $r l$, gr. $\alpha\rho \alpha\lambda$, scr. r , iran. *ere*, lat. *or ur, ul ol*, v. irl. *ri (re), li (le)*, germ. *ur or, ul ol*, letto-slave *tr il* (v. bulg. *rü lü*).

B) Ide. $r\bar{a} l\bar{a}$, gr. $\rho\alpha \lambda\alpha$, scr. *ra*, iran. *ra*, lat. *ra la*, v. irl. *ra la*, germ. *ru (ro), lu (lo)*, letto-sl. *ri li*.

C) Ide. $\bar{r} \bar{l}$, gr. $\omicron\rho \omicron\lambda$, scr. *îr ûr*, iran. *ar^e*, lat. irl. germ. letto-sl. *ar al*. Ex. : gr. $\omicron\rho\theta\acute{o}\varsigma$ scr. *ûrdhva*- lat. *ardûus*.

Devant *y, r* et $\bar{l}$ subissent un traitement particulier en grec : $*m\bar{r}-y\bar{o} > \mu\acute{\epsilon}\rho\omega$ " couler ", cf. lat. *mare*, $*m\bar{l}-y\bar{o} > \mu\acute{\iota}\lambda\lambda\omega$ " moudre ".

D) Ide. $\bar{r}\bar{a} \bar{l}\bar{a}$, gr. $\rho\alpha \lambda\omega$, scr. iran. *râ (lâ)*, lat. irl. *râ lâ*, germ. *râ (> rô), lâ (> lô)*, sl. *râ lâ*, lith. *rô lô*.

Nasales. A) Ide. $n m$, gr. α , indo-ér. *a*, lat. *en (in), em (im)*, germ. *un um*, letto-sl. *in im* (sl. *e*).

B) Ide. $\overset{\circ}{n}\overset{\circ}{a}\overset{\circ}{m}\overset{\circ}{\alpha}$, gr. $\nu\alpha\mu\alpha$, lat. *na ma*, germ. *nu (no), mu (mo)*.

C) Ide. $\overset{\circ}{n}\overset{\circ}{\bar{a}}\overset{\circ}{m}$, gr. $\bar{\alpha}$ (ion. η), indo-ér. $\hat{a}$, lat. *an am*, germ. *an am*. Ex. : scr. *agāta* " il alla ", gr. dor. $\xi\text{-}\beta\bar{\alpha}\xi\beta\bar{\alpha}\tau\epsilon\beta\bar{\alpha}\theta\iota$.

D) Ide. $\overset{\circ}{n}\overset{\circ}{\bar{a}}\overset{\circ}{m}\overset{\circ}{\alpha}$, gr. $\nu\bar{\alpha}$ ($\nu\eta$) $\mu\bar{\alpha}$ ($\mu\eta$), indo-ér. $\hat{n}\hat{a}\hat{m}\hat{a}$, lat. *nā mā*, germ. *nō mō*.

V. De même que l'on a *iy uw* devant sonante sous l'accent secondaire, *y w* devant sonante dans l'atonie, de même on a *rr ll mm nn* sous l'accent secondaire, et *r l m n* dans l'atonie.

Ide. $\overset{\circ}{r}\overset{\circ}{r}\overset{\circ}{l}\overset{\circ}{l}$, scr. *ir ur*, gr. $\alpha\rho\alpha\lambda$, lat. *or ol*, germ. *ur (or), ul (ol)*;
— ide. $\overset{\circ}{m}\overset{\circ}{m}$, scr. *an*, gr. $\alpha\nu$, lat. *en*, germ. *un*; — ide. $\overset{\circ}{m}\overset{\circ}{m}$, scr. *am*, gr. $\alpha\mu$, lat. *em*, germ. *um*.

D'après M. Osthoff, sous l'accent secondaire, la voyelle brève demeure, alors qu'elle disparaît dans le cas d'atonie. Il s'agit de racines de la forme *xex* (cons. + voy. + cons.); forme de la racine sous l'accent secondaire : *pet*, dans l'atonie : *pt*.

Sous l'accent principal (*Hochstufe*) : *es*; sous l'accent secondaire (*Nebentonige Tiefstufe*) : *es* ($*\acute{\epsilon}\sigma\text{-}\mu\epsilon\nu > \acute{\eta}\mu\epsilon\nu$, $\acute{\epsilon}\sigma\text{-}\tau\epsilon$, opt. $*\acute{\epsilon}\sigma\text{-}\iota\eta\text{-}\nu > \acute{\epsilon}\iota\eta\nu$); dans l'atonie (*Tonlose Tiefstufe*) : *s* (scr. *smás sthá syâm*); — rac. *sed*, pf. $*se\text{-}sod\text{-}e$ (scr. *sa-sâd-a*) et $*s\text{-}sôde$ (goth. *sat*); — rac. *gem*, pf. *ge-gom-e* (scr. *ja-gâm-a*) et $*g\text{-}gôme$ (goth. *qam*); — puis rac. *sed*, pf. plur. *se-sd-* (*sezd*) $> sesd$ devant voyelle, iran. *hazdima*, mais $> sêd$ devant consonne, goth. *sêtum*. Le lat. *sêdimus* peut être issu de l'un et de l'autre type, mais le scr. *sêdima* remonte à $*sa\text{-}sdima$, car l'ide. $*sêdima$ aurait donné scr. $*sâdima$.

M. Bartholomae Bezz. Beitr. XVII 91-193 a critiqué cette théorie de M. Osthoff et posé comme forme de la racine sous l'accent secondaire *pæt*, considérant *pet* de M. Osthoff comme analogique; *pæt* $>$ indo-ér. *pît*, europ. *pat*; ainsi s'expliquent lat. *pateo* ($\pi\epsilon\tau\acute{\alpha}\nu\upsilon\mu\iota$), *aper* (all. *Eber*, sl. *veprû*), *quattuor* ($\tau\acute{\epsilon}\sigma\sigma\alpha\pi\epsilon\varsigma$), gr. $\acute{\alpha}\sigma\tau\upsilon$ (lat. *Vesta*), scr. *jihmas* (le gr. $\delta\omicron\chi\mu\omicron\varsigma$ " oblique " concilie $*\delta\epsilon\chi\mu\omicron\varsigma$ et $*\beta\omicron\chi\mu\omicron\varsigma$). Bartholomae, reconnaissant qu'à un *o* européen répond en arménien, non seulement *o*, mais *a* (*akn oculus, ateal odium, atamn ôdôús, aïtnul oïdâw, haikh pôsis*), conclut à l'existence d'un *â* indo-européen, et dresse dès lors le tableau suivant, indiquant les divers degrés d'Ablaut.

	Hochstufe	Tiefstufe	Dehnstufe
1.	$e - o$	$\partial - .$	$\bar{e} - \bar{o}$
2.	$\overset{\cdot}{a} - o$	$\partial - .$	$\bar{a}^{\circ} - \bar{o}$
3.	$\overset{\circ}{a} - o$	$\partial - .$	$\bar{a}^{\circ} - \bar{o}$
1.	$\bar{e} - \bar{o}$	$\partial - .$	$\hat{e} - \hat{o}$
2.	$\bar{a}^{\circ} - \bar{o}$	$\partial - .$	$\hat{a}^{\circ} - \hat{o}$
3.	$\bar{a}^{\circ} - \bar{o}$	$\partial - .$	$\hat{a}^{\circ} - \hat{o}$

Dans ce schéma, - note la voyelle longue, et ^ la voyelle "überlang".

En terminant ce travail très imparfait, où, sans me flatter d'y réussir, je me suis efforcé de reproduire la physionomie des cours de linguistique professés à Paris et à Heidelberg, il m'est doux d'adresser aux maîtres dont j'ai suivi les conférences, et en particulier à MM. Henry, Lévi, Meillet et Duvau, Osthoff et Sütterlin, qui tous m'ont traité en ami plutôt qu'en élève, il m'est doux de leur adresser l'expression de mon respect et de ma profonde reconnaissance.

EM. BOISACQ.

COMPTES RENDUS

JULES ROLAND. — **Atlas d'Histoire**. Namur, 1893.

Dans la 6^e livraison de l'année 1893 de cette *Revue* a paru une recension du livre ci-dessus indiqué, signée E. D. S. et sur laquelle je me vois forcé de faire des réserves.

L'auteur de ce compte-rendu n'a trouvé que des éloges à adresser à M. Roland pour son *Atlas d'Histoire*. Un rapide coup d'œil jeté sur cet ouvrage suffit toutefois pour démontrer qu'il n'est pas absolument parfait.

Certes, il y a du mérite à mettre entre les mains des élèves de nos athénées un petit atlas historique avec tableaux à l'appui, de réduire pour eux les œuvres trop volumineuses des Kiepert, des Spruner, des Longnon. Mais il me semble que l'auteur, s'il a pris connaissance de ces œuvres, n'en a pas suffisamment tiré parti.

Relevons au hasard quelques erreurs et quelques incorrections.

Première partie.

Sur la carte n° 2 on lit : " Lybie „ et " Monts Lybiques „ au lieu de " Libye „ et " Libyques „. La division de l'Égypte en trois parties ne date que de l'époque romaine, les anciens Égyptiens n'en ont jamais discerné que deux : la Haute et la Basse Égypte; de là la double couronne, blanche et rouge, que portaient les Pharaons.

Sur la carte n° 3, nous trouvons mentionnées la Babylonie et la Chaldée comme deux choses différentes. L'année 625 indiquée comme celle de la chute de Ninive est une indication quelque peu surannée. On reporte généralement aujourd'hui cet évènement vers l'année 600.

Dans le tableau n° 5 nous trouvons indiqués les rois de Perse comme suit : 1° Cyrus, 2° Cambyse, 3° Darius, 4° Xerxès, 5° Artaxerxès, 6° Darius Codoman. Ce tableau n'est-il pas fait pour induire les élèves en erreur? Et sur la carte de l'Asie avant Cyrus, on voit les colonies grecques d'Asie mineure indiquées comme ne faisant pas partie du royaume de Lydie.

Les cartes et tableaux de la Grèce portent " Péloponèse ", au lieu de " Péloponnèse ". Je cherche en vain sur ces cartes Pylos, Sphactérie, ainsi que Cunaxa sur celles de la Perse. L'invasion doriennne, les Trente tyrans, la retraite des Dix mille sont choses inconnues dans cet atlas, comme aussi d'ailleurs dans le livre d'histoire de M. Roland, que cet atlas est appelé à illustrer. Mais, même en supposant que l'atlas et le livre ne s'adressent qu'aux élèves des classes inférieures, je crois qu'il faudrait au moins leur parler de la mort de Socrate et du sujet de l'Anabase. Ici, comme dans la plupart des manuels, la dernière période de l'histoire grecque est passée sous silence, bien que cette période des luttes sociales, des revendications du prolétariat, des réformes d'Agis et de Cléomène, soit aussi intéressante à étudier que la période des Gracques à Rome.

Enfin les dieux grecs continuent à nous être présentés sous des noms inconnus aux Grecs. J'admets que l'on mette les identifications romaines entre parenthèses, mais prétendre que les Grecs adoraient Minerve et Junon, revient à dire que les anciens Germains adoraient Mercure et Vénus.

Au n° 8 nous ne voyons pas, comme on pouvait s'y attendre, se former les royaumes d'Asie mineure après le démembrement de l'empire d'Alexandre, ni plus tard le royaume des Parthes.

Signalons, en passant, au tableau n° 10, le silence qui y est fait sur l'invasion des Cimbres et des Teutons, sur la guerre de Jugurtha, sur la conjuration de Catilina, c'est-à-dire sur des événements très classiques. Je ne parlerai ni de la révolution de Sulpicius, ni du rôle joué à Rome par Cicéron et les deux Catons. Les noms mêmes de ces personnages ne sont pas cités une seule fois.

Sur la carte de l'Empire romain il convient également de faire des réserves. M. Roland indique d'une façon spéciale la Dacie; pourquoi n'en pas faire autant pour les autres conquêtes de Trajan abandonnées par Hadrien? Et les Romains ne possédaient-ils rien sur le Bosphore Cimmérien?

La carte n° 12 est intitulée : " les Barbares ". Mais elle ne porte pas de date. Et, de fait, il serait assez difficile de lui en assigner une. Mettons 450. Remarquons dans tous les cas, entre autres détails, que le royaume des Francs s'étendait sur la rive droite du Rhin comme sur la rive gauche.

Sur le tableau en regard, nous trouvons cette énigmatique mention : *Ostrogoths : Alpes Juliennes*. Et c'est tout. Théodoric et l'Empire Ostrogothique sont, paraît-il, quantités négligeables.

Au tableau n° 14 figure une petite carte du royaume des Francs. M. Roland semble ignorer que ce royaume s'étendait jusqu'à la Bohême à l'est et jusqu'à la Frise au Nord : il comprenait en effet, naturellement, la Franconie, pays d'origine des Francs, et l'Yssel dont ils conservèrent le nom (Saliens).

Mais c'est surtout la carte du partage de l'empire de Charlemagne qui laisse à désirer. Nous ferons observer que la marche d'Espagne ne s'étendait pas jusqu'à l'Èbre, que la limite orientale des états de Charles-le-Chauve était l'Escaut sur tout son cours, y compris donc le pays de Waes et les Quatre Métiers; puis la limite devenait fort capricieuse et ne suivait pas du tout la Meuse ni le Rhône; elle s'étendait à l'ouest de ces deux fleuves. La Saône seule faisait office de frontière. De même la frontière orientale des états de Lothaire n'était formée par le Rhin qu'en Souabe. Au nord elle s'étendait jusqu'au Wésér et englobait par conséquent tout le royaume actuel des Pays-Bas. Par contre, Louis le Germanique possédait sur la rive gauche du Rhin les trois villes de Mayence, Worms et Spire avec leurs environs, riches en vignobles. Sa part, sans cela, eût été la plus mauvaise, la Germanie étant un pays nouveau, encore sauvage et dont la partie orientale, peuplée par les Slaves, n'était encore qu'à moitié soumise.

Au tableau n° 15 M. Roland ne nous parle pas des origines de la féodalité, et ni là, ni dans son manuel, nous ne trouvons rien sur les innovations politiques introduites par Otton I^{er} en Allemagne et qui furent si grosses de conséquences par la suite.

La carte n° 15, intitulée " Europe féodale ", ne porte pas non plus de date. Mettons qu'elle se rapporte à l'an 1150. Mais, dans ce cas, il faut y faire une place pour le royaume de Léon, la principauté de Galles et le royaume de Serbie. Le mot " Aragon ", a été oublié par mégarde.

Deuxième partie.

En consultant le tableau des Croisades nous nous demandons

pourquoi la 2^e et la 6^e croisades ne sont pas honorées d'un seul mot d'explication. La 2^e est au moins aussi importante que la 8^e et Frédéric II, à la 6^e croisade, a obtenu de plus brillants résultats que tous les autres croisés, si l'on en excepte ceux de la première.

La carte de la Croisade fait de l'Escaut la limite entre la France et l'Allemagne. M. Roland joue de malheur, car c'est précisément au XI^e ou au XII^e siècle que le pays de Waes et les Quatre Métiers commencent à relever de l'Allemagne dans des circonstances mal connues.

Celui qui ajouterait foi à la rubrique que M. Roland a placée au-dessus de sa carte n° 2 : " l'Empire d'Allemagne et l'Italie au moyen âge ", s'exposerait à bien des mécomptes. Rien n'y laisse soupçonner que depuis la chute des Guelfes et des Hohenstaufen, des centaines de petits états se sont formés en Allemagne. Et celui qui s'imaginerait avoir un idée de l'histoire de ce pays au moyen âge ne serait pas moins déçu, car sur toute la période qui s'étend depuis le concordat de Worms jusqu'à Charles V, l'atlas et le manuel sont absolument muets. De plus dans le manuel (édition flamande), je rencontre à ce sujet une fâcheuse erreur typographique. Il y est dit que la guerre entre la papauté et l'empire se poursuivit après 1122 jusqu'en 1520; c'est probablement 1250 qu'il faut lire.

Au tableau n° 7 nous remarquons que la guerre de Charles V avec Henri II est passée sous silence : Saint-Quentin, Guinegate, Calais, Vaucelles restent lettre morte dans les tableaux.

Au tableau suivant, Henri VIII est mentionné comme fondateur de l'anglicanisme, alors que ce roi fut simplement un schismatique. C'est Cranmer, sous Édouard VI, qui fut le véritable réformateur de l'Angleterre.

Les mots : " Pays-Bas : anabaptistes ", tendent à faire supposer que, seuls, les Pays-Bas furent infectés d'anabaptisme et qu'il n'y eut, en fait d'hérétiques, que des anabaptistes aux Pays-Bas.

Relevons encore pour mémoire la rubrique : " Innocent III : l'Inquisition ". L'inquisition épiscopale existait avant ce pape; l'inquisition papale fut établie après lui; la congrégation de l'inquisition romaine date de 1542.

Pourquoi la carte des découvertes (nos 5-6) ne porte-t-elle pas la ligne de démarcation d'Alexandre VI?

Au tableau n° 11 se trouve cité Schiller sans Goethe.

La bataille de Jemmappes eut lieu sous la Convention, non sous la Législative (tableau n° 12A).

L'arrestation de Louis XVI précède les septembrisades (id.).

Pourquoi ne pas citer les coalitions à l'époque de Napoléon I^{er}? (tableau n° 12B).

La première phase de la Question d'Orient présente-t-elle moins d'intérêt que les deux autres?

Troisième partie.

Sur la carte n° 2 nous ferons quelques remarques. La limite entre la Belgique seconde et la Germanie seconde (la carte porte par erreur *Germanie première*) ne suit pas le Rupel et la Senne et ne rejoint la Meuse qu'au confluent de ce fleuve avec la Semois. La limite entre la Germanie seconde et la Belgique première ne concorde pas non plus avec celle qui est donnée par Kiepert, dont nous préférons l'autorité en cette matière.

N° 3. Ici nous trouvons une carte de la Gaule à l'avènement de Clovis et une autre du royaume des Francs, sous ses successeurs probablement, car la carte, ne porte point de date. Dans tous les cas toutes deux sont défectueuses. Nous avons déjà parlé des limites du royaume des Francs avant Clovis. Nous ajouterons ici que le royaume des Burgondes ne s'étendait pas jusqu'à la Méditerranée et que les Alamannes occupaient une ample partie de la Gaule orientale. Faisons aussi observer que les Armoricains étaient indépendants de Siagrius, bien que M. R. ne trace aucune frontière entre le territoire romain et le territoire breton et qu'il confonde les deux pays dans la même couleur. Inutile de dire que la Loire et la Somme n'étaient pas les limites exactes du royaume de Siagrius. Enfin, ce qui choque le plus, c'est de voir le territoire compris entre le Rhin et la Somme peint en rouge, sous la rubrique : " Francs „ et de voir la mention : " Francs Saliens „ sur la rive droite sans couleur, comme si ceux de la rive gauche ne l'étaient pas et ne formaient pas avec eux un seul et même peuple.

Carte n° 5 et suivantes : La principauté ecclésiastique de Cambrai n'y est pas indiquée ; le Cambrésis se trouve englobé dans le Hainaut. Cette principauté était pourtant tout aussi indépendante que celles de Liège ou d'Utrecht.

Tableau n° 6 : Pourquoi n'indiquer comme date des Matines Brugeoises et de la bataille de Courtrai que " mai 1302 „ et " juillet 1302 „, comme si les dates exactes étaient inconnues?

Carte n° 7 : Prière de lire : " Frise réunie en 1524 „ au lieu de " 1436 „, " Groningue en 1536 „ au lieu de " 1436 „; " Utrecht et Over-Yssel en 1527 „ au lieu de " 1427 „; et ajouter à la mention : " Gueldre réunie en 1472 „, ce correctif : " perdue en 1477 et définitivement réunie en 1543 „.

La petite carte intitulée: " Groupes des états bourguignons „, offre cette particularité étrange que dans ce groupe sont comprises les principautés ecclésiastiques de Liège et de Cambrai et la moitié de celle d'Utrecht (la seigneurie d'Over-Yssel qui en fait partie aurait donc eu une destinée différente?). Et l'on se demande ce que la Frise vient faire dans ce groupe. Au sud, les états bourguignons étaient plus étendus que le suppose M. R. Le comté de Nevers, ainsi que ceux de Boulogne, de Ponthieu et d'Amiens méritaient leur place sur cette carte.

Au tableau n° 7 figure toujours l'inévitable " Cour collatérale de justice „, bien que l'ordonnance de Philippe le Bon de 1446, instituant le " Grand Conseil „, ait été imprimée depuis longtemps et que dans ces derniers temps cette ordonnance ait été discutée à diverses reprises dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire* ainsi que dans un grand nombre de revues.

Tableau n° 8. On se demande pourquoi les réunions des provinces du Nord (Frise, Groningue, Utrecht, Gueldre, etc.) sous Charles-Quint ne se trouvent pas mentionnées?

Carte n° 11. Je crois que le Mecklembourg n'a jamais fait partie du royaume de Prusse, mais faisait partie de la Confédération Germanique, alors que cette carte indique précisément le contraire.

En voilà assez, je suppose, pour prouver que l'éloge sans réserves que M. E. D. S. a fait de l'atlas historique de M. Roland est au moins quelque peu exagéré. Je suis loin de porter sur l'ensemble de cet atlas un jugement défavorable; je dirai même qu'il renferme de très heureuses innovations; mais il faudrait à toute force le remanier complètement, de manière à en faire disparaître au moins les plus graves erreurs. Il faudrait aussi corriger l'orthographe de quelques noms propres et écrire Tournai, Rijswijk, Otton, Vaucelles,

Boerhaave, au lieu de Tournay, Rijswijk, Othon, Vauxelles, Boerhaave. On pourrait y ajouter également quelques cartes indispensables, par exemple, une carte ecclésiastique de notre pays avant et après 1560. Cette carte aurait, entre autres avantages, celui de faire bien comprendre la nécessité de la réforme, vainement demandée par Charles-Quint et que Philippe II finit par obtenir; elle empêcherait aussi l'élève de confondre les principautés de Liège, Cambrai et Utrecht avec les évêchés du même nom; enfin il semble que la distribution des premiers évêchés doive correspondre avec la situation respective des différents peuples de la Belgique ancienne, du moins tels qu'ils étaient groupés lors de l'introduction du Christianisme. Une autre carte devrait indiquer les possessions des maisons de Bavière, de Luxembourg, de Bourgogne et de Habsbourg à l'avènement de Philippe le Bon. Enfin une troisième devrait nous montrer la division de l'Allemagne en cercles, pour nous faire voir quelle place le cercle de Bourgogne occupait dans cette distribution.

Ce que je trouve aussi, contrairement à l'avis de M. E. D. S., sujet à critique dans l'atlas de M. R. c'est le choix des teintes dans la coloration des cartes. Ce choix ne me paraît pas toujours heureux. On y rencontre le vert à côté du bleu, le brun à côté du rouge, le rouge à côté du violet, toutes couleurs qui ne se distinguent guère le soir à la lumière.

J. FREDERICHs.

QUELQUES NOUVEAUX DÉTAILS SUR ROBERT LE BOUGRE.

H. CH. LEA : **A formulary of the papal penitentiary in the thirteenth century**. Philadelphie, 1892. xxxviii-184 p. -8°.

H. CH. LEA : **Taxes of the papal penitentiary**. (Historical Review, juillet 1893).

H. Ch. Lea, le spécialiste bien connu en matière d'histoire de l'Église, vient de publier dans ces derniers temps un intéressant document de la fin du XIII^e siècle, dont il est devenu propriétaire : c'est un recueil de formules émanant de la pénitencerie papale. Ces formules offrent de l'intérêt au point

de vue de l'histoire aussi bien que du droit. En effet, les pièces dont se compose le formulaire en question n'ont pas été composées dans le but de servir de modèles pour les différents cas où on devrait les utiliser. Elles ont été rédigées pour des cas particuliers et transcrites dans le formulaire sans la date et les noms des personnes qui y étaient impliquées : celles-ci sont d'ordinaire désignées par leurs initiales, ce qui les rend souvent facilement reconnaissables.

Dans une préface très étendue, complétée par l'article susmentionné, H. Ch. Lea a esquissé l'historique de la pénitencerie papale. Le pénitencier apparaît au XI^e siècle comme confesseur *ex officio* des cardinaux et membres de la cour de Rome, quand ils séjournent auprès des papes. Ses fonctions se précisent et s'étendent au XII^e siècle, mais c'est au XIII^e, à l'époque d'Innocent IV, qu'elles ont acquis leur plus grande extension. Aussi voyons-nous dans le formulaire dont il s'agit ici, la pénitencerie intervenir dans les cas de simonie, d'hérésie, de meurtres où des clercs sont impliqués, de parjure, de concubinage, d'adultère, etc. A partir du concile de Vienne en Dauphiné (1311), il existe un pénitencier en chef. Les abus ne tardèrent pas à se glisser dans le rouage de la pénitencerie. Celle-ci, étant devenue, au détriment des justices épiscopales, le tribunal suprême en matière canonique, s'ouvrit à la corruption et trafiqua de ses décrets. Aussi compte-t-on les abus de la pénitencerie parmi ceux qui furent à tant de reprises dénoncés dans les conciles par les docteurs désireux d'une réforme dans l'Église du moyen-âge.

Parmi les formules contenues dans le livre de H. Ch. Lea, il en est trois qui sont de nature à m'intéresser d'une façon spéciale. Ce sont trois bulles adressées au frère Robert le Bougre, premier inquisiteur général en France, auquel j'ai consacré une monographie dans la série de Travaux publiés par la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Gand. Le frère Robert est désigné dans les deux premières par la lettre R; dans la troisième son nom figure tout au long. Lea fait observer que dans les deux derniers documents

(pp. 52-53 et 56-68) il s'agit de notre inquisiteur. Il est toutefois hors de doute que le document qui figure à la page 52 s'y rapporte également; en effet dans le troisième comme dans le premier il est fait allusion aux faits et gestes de Robert dans le diocèse de Cahors (Caturcensis). Cette simple constatation a de l'importance pour nous, car jusqu'à présent nous ignorions sa présence dans cet évêché du Midi. Voici la teneur de ces trois documents.

Dans le premier il s'agit d'un hérétique, nommé S., que l'évêque de Cahors et Robert ont envoyé à Rome pour y être entendu. Cet hérétique a confessé ses erreurs. La pénitencerie le renvoie, enjoignant aux deux personnages de l'absoudre et de lui infliger la pénitence qui convient en ce cas.

La seconde lettre est adressée à l'archevêque de Sens et à Robert. Un certain B., serviteur du comte Simon de Montfort, a avoué avoir professé des doctrines hérétiques, avoir mangé et bu avec des hérétiques et entendu leurs prêches. L'archevêque et Robert l'ont condamné à suivre son maître en Terre Sainte, lui interdisant l'usage de chemises (*linthea*) tous les vendredis et lui prescrivant la fréquentation assidue des offices divins. La pénitencerie trouve qu'il a été sagement agi à son égard. La croisade dont il est question ici fut entreprise en 1240. D'où Lea conclut que la lettre dont il s'agit doit dater de 1239, la même année où Robert fit brûler 183 hérétiques à Mont-Wimer (arrondissement de Châlons).

Enfin la troisième bulle est adressée à Robert seul. Certain M., du diocèse de Cahors, s'est trouvé dans les mêmes conditions que B. Il s'est confessé à l'évêque et aux frères prêcheurs, inquisiteurs apostoliques de cette région. Il abjura et reçut sa pénitence, formulée dans une lettre des dits inquisiteurs. Il voyagea ensuite en France et, nonobstant la production de sa lettre, il fut arrêté et emprisonné sur les ordres de Robert. Examiné à Rome, il fut renvoyé à Robert. La pénitencerie ne se prononce point. On doit mieux le connaître en France qu'ici, écrit-elle à Robert; sauvez l'innocence et ne laissez pas l'hérésie impunie.

Outre ces trois bulles, adressées à Robert, il en est encore une autre où il est fait allusion à ce personnage (p. 51), bien que Lea ne signale pas la chose. Dans une bulle adressée

à l'évêque d'Orvieto (Urbevetanus) et au frère Roger, il est question du même B. dont on parle dans la seconde bulle. Par suite de la mort de Robert, qui, dit la bulle, avait écrit au pape au sujet de cet individu, et qui avait reçu réponse de Rome, le procès de ce B. avait été interrompu. Celui-ci s'est adressé au Saint-Siège, qui le renvoie à l'évêque et à l'inquisiteur.

* *

Nous avons vu plus haut que Lea place l'arrestation de B. en 1239. L'itinéraire de Robert nous est bien connu depuis 1232 jusqu'en 1239. En cette dernière année il opérait dans le diocèse de Châlons (archevêché de Reims), voisin de l'archevêché de Sens. Au moment où B. fut condamné par le frère Robert, la croisade, qui partit en 1240, devait déjà être annoncée. Cette condamnation eut donc lieu en 1239 ou 1240. B. toutefois ne prit vraisemblablement point part à cette croisade, car Robert soumit le cas à la pénitencerie romaine et, à sa mort, la question n'était pas encore tranchée. Ne pourrions-nous pas conclure également de ceci que Robert mourut vers l'époque de cette croisade, en 1240 ou 1241, et, par conséquent, ne survécut guère à sa disgrâce?

Quant au séjour de Robert dans l'évêché de Cahors, il ne peut y avoir opéré aussi qu'à la fin de sa carrière. En 1233, lorsque Grégoire IX le nomma inquisiteur dans certaines contrées du Nord, il désigna d'autres inquisiteurs pour le Midi et spécialement pour les diocèses de Toulouse et de Cahors. Mais en 1235 Robert devient inquisiteur général; il n'alla toutefois pas alors dans le Midi. Car nous pouvons suivre pas à pas sa marche dans le Nord. Ce n'est guère qu'après l'auto-da-fé de 1239 que nous perdons ses traces. Et comme la chronique de Saint-Médard de Soissons nous dit qu'il sévit encore au moins cinq années après 1236 en Gaule, il ne nous reste plus qu'à placer l'arrestation de S. entre 1239 et 1241.

JULES FREDERICHs.

Morceaux choisis des Métamorphoses d'Ovide, avec une introduction et des notes, par PAUL LEJAY, agrégé de l'Université, professeur de philologie latine à l'Institut catholique de Paris. Paris, Armand Colin et C^{ie}, 1894. In-12, 301 pages.

M. Annaei Lucani de Bello civili liber primus, texte latin publié avec apparat critique, commentaire et introduction, par PAUL LEJAY. Paris, Klincksieck, 1894. In-8°, CIV-94 pp.

Ces deux volumes présentent toutes les qualités de solidité et de tact philologique qu'on était en droit d'attendre d'un latiniste aussi distingué que M. P. Lejay. Ils nous paraissent, chacun dans son genre, parfaitement appropriés à leur destination.

1. L'édition des *Métamorphoses* fait partie de la *Collection de classiques latins* publiés sous la direction de M. A. Cartault, collection qui joint à l'élégance de l'exécution matérielle des mérites intrinsèques très sérieux. M. Lejay a tenu compte avant tout des besoins des jeunes élèves, mais il a aussi songé aux professeurs. C'est à ceux-ci principalement que s'adresse l'introduction, qui renferme, outre une notice sur Ovide, des chapitres instructifs et intéressants sur le sujet et le plan des *Métamorphoses*, sur la métrique, la prosodie et la langue du poème, et sur la critique du texte. Le commentaire, dans les premiers livres, est suffisamment développé sans être surabondant; il se réduit à mesure que l'on avance : l'auteur a justifié, dans sa préface, cette façon de procéder ¹. Peut-être quelques notes de plus n'eussent-elles pas été inutiles. On peut différer d'avis sur l'étendue qu'il convient de donner à un commentaire à l'usage des commençants; en tous cas, il faut louer M. Lejay de s'être interdit de favoriser la paresse d'esprit. Nous recommandons chaudement son édition aux professeurs chargés d'expliquer dans nos classes les *Métamorphoses* d'Ovide.

¹ P. 5 : « Cette disproportion est voulue. Il est, en effet, inutile et fastidieux de porter la même minutie dans l'explication de tous les passages. Dans les premiers temps, on traduira les morceaux plus complètement annotés; puis, on se livrera à une lecture courante des autres. J'ai cru pouvoir introduire dans une édition classique cette distinction entre l'explication cursive et l'explication approfondie qui a été jugée nécessaire par les maîtres les plus différents d'esprit, depuis les jésuites jusqu'à nos conseils supérieurs. »

2. L'édition du premier livre de la *Pharsale*, destinée aux candidats à la licence, a naturellement un autre caractère. Elle fournit tous les éléments d'une explication approfondie : introduction détaillée, apparat critique, notes copieuses avec citations, renvois aux travaux modernes, bibliographie, etc.

Elle est en partie l'œuvre de la conférence de philologie latine de l'Institut catholique de Paris ; plusieurs des auditeurs de M. Lejay ont pris une part importante à sa préparation. Il y a lieu de féliciter le maître et les disciples : leur collaboration témoigne de l'esprit scientifique qui, malgré bien des obstacles, anime l'enseignement de la philologie en France.

On sait que la critique du texte de Lucain offre de grandes difficultés, notamment pour ce qui concerne la classification des manuscrits.

M. Lejay s'est efforcé de jeter quelque lumière sur la question, et il nous apporte des renseignements nouveaux. Il a collationné lui-même ou fait collationner par ses élèves plusieurs manuscrits importants. Il nous semble avoir défendu avec succès contre M. Hosius l'autorité de A¹ et avoir contribué à débrouiller un peu les rapports complexes des différentes familles de manuscrits.

L'ouvrage de M. Lejay porte des traces de précipitation. Ce n'est point la faute de l'auteur, mais celle des circonstances². Néanmoins, pour remplir jusqu'au bout notre devoir de critique, nous signalerons les inadvertances et les omissions qui nous ont frappé, en ajoutant deux ou trois menues observations.

¹ Ms. de la Bibliothèque nationale de Paris, nouv. acq. lat., n° 1626.

² *Préface* : " Cette édition est loin d'être amenée au point où j'aurais voulu la voir. Les étrangers, qui ignorent les conditions de l'enseignement en France, seraient bien étonnés d'apprendre qu'il fallait me hâter pendant que Lucain " est au programme ". En effet, pendant trois ans, tous les élèves de licence vont lire les 391 premiers vers du premier livre de Lucain. Après cette période, sauf le cas où exceptionnellement ces 391 premiers vers seraient maintenus, il n'en sera plus question dans aucune école, et l'on ne trouvera pas de professeur ni d'élève assez naïf pour acheter un livre inutile : car le programme est la règle de l'utilité. Dès lors, si je voulais que les sacrifices consentis par mon éditeur fussent un peu récompensés, je n'avais pas de temps à perdre. On me sera indulgent pour les négligences et les précipitations inévitables ... "

P. XIV, note 1 : le prénom de Sénèque le Philosophe est *Lucius*, et non *Marcus*. — P. XXV : Sénèque le Rhéteur était le grand-père et non le père de Lucain. — P. LV-LVI : " Cette précision et cette exactitude ne laissent dans l'esprit aucune trace, qu'une impression de fatigue et de fantasmagorie : c'est l'effet propre du réalisme. „ Nous protestons contre cette exécution sommaire du réalisme; Lucain est un réaliste maladroit, voilà tout. — P. C, remarque sur le v. 282 : ce vers ne se rattache pas à ce qui précède, mais à ce qui suit (il faut mettre un point après *paratis* et deux points après *petuntur*); il est obscur, mais nous ne pensons pas qu'on doive corriger le texte. — V. 72, note sur *compage soluta* : cf. Juvénal, *Sat.* VI, 618 : *Ardebant cuncta et fracta compage ruebant*. — V. 97 : *committere*, avec le sens que lui donne Lucain, se trouve déjà dans Properce, V, 4, 59 : *Commissas acies ego possum solvere*. — V. 271 : *potentes* ne signifie pas " les grands, les nobles „, mais désigne César et Pompée. — Au v. 275, il aurait fallu expliquer *imperium* (employé improprement pour *potestas*, sc. *tribunicia*), et, au v. 287, l'expression *sacras poscunt Capitolia laurus*. — V. 291 : *ipsi* n'est pas bien interprété; il faut réunir *et ipsi* (cf. Draeger, *Hist. Synt.*, § 34, 2) : " déjà lui-même, de son côté „; notez le *tamen* du vers suivant, répondant à l'idée : *quamquam et ipse in bellum pronus erat*. — V. 331, note : au lieu de " César et Salluste „, lisez " Cicéron et Salluste „. — V. 353 : *patrii Penates* = " la pensée de ... „, à ajouter aux exemples des vers 173, 462, 470 (*Introduction*, § 18). — Au v. 408, il manque une note sur *Monoeci*, et, au v. 413, une note sur *ferens*, participe présent employé pour le participe aoriste, qui manque (cf. Riemann, *Synt. lat.*, § 156, rem. II). — V. 508 : *forsitan* n'est pas suivi de l'indicatif, il porte uniquement sur *extremo*. — V. 603 : nous ne croyons pas que *laeto collo* doive se traduire par " cou robuste „; *laetus* fait allusion à l'allégresse des jours de fête, et l'épithète convenant à la personne est poétiquement appliquée à une partie de la personne. — V. 635 : la construction *venient majora metu* valait la peine d'être expliquée (cf. *Revue*, 1^o livr., p. 44).

Il y a désaccord entre le texte et les notes v. 100-103 (*frangat*] *franget*] à la fin de la note sur le v. 100, mais *frangat* dans la note sur le v. 103), v. 121-123 (*tu ... hunc*] *tu ... te*), v. 209 (*murmur*] *grave murmur*).

Le livre est défiguré par de nombreuses fautes d'impression, qui, malheureusement, ne sont pas toutes indiquées dans l'errata; ainsi, *nobis* (pour *vobis*) au v. 107, *metus* (pour *suetus*) au v. 325, *subito* (pour *solito*) au v. 330, *Gallia* (pour *Gallica*) au v. 394¹.

PAUL THOMAS.

Cicéron, Verrines (Divinatio in Q. Caecilium et actionis secundae libri IV et V, De signis et de suppliciis), texte latin publié avec un commentaire critique et explicatif, une introduction générale et un index détaillé, par ÉMILE THOMAS. Nouvelle édition. Paris, Hachette, 1894. Gr. in-8°, 392 pages. Prix : 8 francs.

L'éloge de l'édition des *Verrines* due à M. É. Thomas n'est plus à faire. Elle a reçu des philologues de tous les pays l'accueil le plus favorable. Le succès, bien mérité, qu'elle a obtenu, a nécessité une réimpression. L'auteur en a profité pour réunir en un beau volume les trois fascicules qui avaient paru séparément (la *Divinatio*, le *De signis* et le *De suppliciis*) et pour soumettre son ouvrage à une revision scrupuleuse. Les introductions ont été remaniées et fondues en une seule, qui fournit un exposé complet du procès de Verrès et de plus une analyse des quatre Verrines que M. Th. a laissées en dehors de sa publication. Les tables ont été de même fondues en un seul index, qui a reçu des additions considérables. Plusieurs corrections de détail ont été introduites dans le texte et dans les notes. Bref, l'édition de M. Th. n'a fait que gagner sous sa nouvelle forme. Nous la considérons comme un instrument de travail indispensable à tous ceux qui s'occupent sérieusement de Cicéron; les nombreuses remarques qu'elle renferme sur la langue et le style de Cicéron la signalent particulièrement à l'attention des professeurs.

P. T.

¹ P. XI, note 6, au lieu de " Tac., *Ann.*, XV, 48 „, lisez, " Tac., *Ann.*, XV, 49 „; dans la note sur le v. 98, au lieu de " Riemann, § 53, c. „, lisez " Riemann, § 54, c. „.

TH. STANGL. **Bobiensia, Neue Beiträge zur Textkritik und Sprache der Bobienser Ciceroscholien.** (Programme du *Luitpold-Gymnasium* pour l'année scolaire 1893-1894). Munich, 1894. In-8°, 35 pages.

L'importance des scolies dites " de Bobbio ", sur douze discours de Cicéron est bien connue : elles offrent un grand intérêt au philologue, au juriste et à l'historien. Découvertes par Angelo Mai dans un palimpseste qui se trouve en partie à Milan (bibliothèque Ambrosienne), en partie à Rome (bibliothèque du Vatican), elles furent publiées pour la première fois en 1815, et éditées en dernier lieu par Orelli (*Ciceronis scholiastae*, 2^e partie, 1833). Depuis, plusieurs savants s'en sont occupés, mais nous n'en possédons pas encore une édition qui réponde aux exigences de la science moderne.

Le futur éditeur trouvera des secours précieux dans le travail de M. Stangl. Ce qui distingue ce travail, c'est l'excellence de la méthode. M. Stangl a étudié *systématiquement* 1^o les particularités de la langue, de la grammaire et du style des scolies, 2^o les particularités paléographiques et les fautes de copie du palimpseste. Cette manière de procéder lui a permis de montrer le peu de fondement d'un grand nombre de conjectures proposées par ses prédécesseurs et de faire pour son propre compte quantité de corrections heureuses. Sa dissertation pourrait être proposée comme modèle aux élèves dans un cours de critique verbale.

P. T.

JOSEPH VITEAU. **Étude sur le Grec du Nouveau Testament. — Syntaxe des propositions.** Paris, Bouillon, 1893, LXI, 240 pp. in-8°.

— **De Eusebii Caesariensis duplici opusculo περὶ τῶν ἐν Παλαιστίνῃ μαρτυρησάντων.** Ibid., 94 pp.

I. L'étude grammaticale du Nouveau Testament n'est pas seulement importante pour l'interprétation du texte sacré; à un point de vue purement profane, elle présente un intérêt philologique considérable. Ce recueil d'opuscules très différents nous offre une série de documents des plus précieux

pour la connaissance du grec, tel qu'on le parlait parmi les juifs hellénisants. Cette langue, très simple, très analytique, presque moderne, diffère radicalement du style périodique, savant et factice qu'affectionnaient les littérateurs de la Synagogue, comme Philon d'Alexandrie. D'autre part elle se distingue nettement, ne fût-ce que par l'élément sémitique qu'elle contient, de la *κοινή* post-alexandrine. De même que Polybe est le représentant le plus caractéristique de celle-ci, on peut dire que le Nouveau Testament est l'exemple *κατ' ἐξοχήν* de l'idiome dont se servaient couramment au commencement de notre ère les barbares conquis à l'hellénisme. Cette circonstance lui donne une valeur inappréciable pour l'étude du grec de la décadence, qui bon gré mal gré subit de plus en plus l'influence du parler vulgaire.

Cette langue si intéressante a cependant été bien négligée jusqu'ici. Depuis les ouvrages de Winer (7^{me} édit. 1867) et de Buttmann (1859) aucune grammaire originale ne lui a été consacrée; et c'est à peine si quelques parties de ces travaux vieillis ont été renouvelées dans de rares monographies. Il faut donc féliciter M. l'abbé Viteau d'avoir entrepris de combler par ses recherches une véritable lacune. Après une introduction étendue sur les caractères généraux du grec "judéo-chrétien", employé dans les écrits du Nouveau Testament, il aborde ce qui fait proprement le sujet de sa thèse. Il passe en revue les différentes espèces de propositions indépendantes et subordonnées, note aussi complètement que possible les constructions qu'on rencontre dans le N. T., et compare l'usage qu'il vient de constater, à la fois à celui des auteurs classiques et à celui des Septante. Je regrette que M. Viteau n'ait pas insisté davantage sur les ressemblances que présente le style des écrivains qu'il étudie, avec la *κοινή*. Il existe sur la langue de Polybe et même sur celle des inscriptions hellénistiques¹, des travaux nombreux, qu'il aurait pu utiliser avec profit. Mais il m'objectera peut-être qu'il n'a pas prétendu écrire une grammaire du grec post-classique, mais simplement déterminer exactement quel est

¹ Notamment JERUSALEM, *Die Inschrift von Sestos und Polybios* (Wiener Studien I, 32-58).

dans le N. T. l'emploi des modes, des temps et des particules. Acceptons donc avec reconnaissance ce qu'il nous donne, en souhaitant qu'il ne tarde pas trop à faire paraître un second volume, aussi fouillé que le premier, contenant le reste de la grammaire. Nous espérons bien que l'*Essai sur la syntaxe des voix*, que M. Viteau vient de publier après sa thèse¹, n'est pas une conclusion, mais une promesse, et qu'il tiendra à terminer un ouvrage qui rendra des services perpétuels à tous ceux qu'intéresse la grécité de l'empire, sacrée ou profane.

II. Deux récits de la persécution de Dioclétien en Palestine nous sont parvenus sous le nom d'Eusèbe de Césarée. Le premier a été maladroitement réuni au VIII^e livre de l'Histoire Ecclésiastique, l'autre n'est conservé que dans une, ou plutôt dans deux traductions syriaques. La comparaison de celles-ci montre qu'elles remontent toutes deux à un même original grec, dont les ménologues nous ont conservé quelques extraits. Quel rapport y a-t-il entre cet ouvrage perdu et le *περὶ τῶν ἐν Παλαιστίνῃ μαρτυρησάντων*? Le premier, plus développé, est-il une paraphrase du second, ou celui-ci un résumé de celui-là? Eusèbe est-il l'auteur de l'un d'eux ou de tous deux? M. Viteau démontre, me semble-t-il, que l'un et l'autre doivent lui être attribués, mais qu'ils furent écrits à des époques et ont des tendances différentes. Le traité que nous lisons en grec a été composé immédiatement après la persécution, c'est un précis historique destiné à conserver le souvenir des graves événements qui venaient de se passer. L'autre, rédigé plus tard par l'évêque de Césarée pour l'édification de ses ouailles, est une œuvre plutôt oratoire qu'historique, une série de biographies agrémentées de réflexions pieuses. — M. Viteau souhaite que le texte original de cet ouvrage puisse se retrouver bientôt dans quelque bibliothèque. En attendant la réalisation un peu problématique de ce vœu, nous aurions désiré qu'il réunit en appendice tous les fragments grecs de ce livre, dont il a su déterminer le caractère.

F. C.

¹ *Essai sur la syntaxe des voix dans le Grec du Nouveau Testament* (Rev. de Philol. 1894, I suiv.).

A. LEFRANC. **Histoire du Collège de France.** Paris, Hachette, 1893, in-8°.

Par une singulière fortune le Collège de France est une des rares institutions de l'ancien régime qu'ait respectées la Révolution. De tous les établissements d'enseignement supérieur existant aujourd'hui à Paris, seul il date d'une époque antérieure à 1789 et son histoire se développe régulièrement de la Renaissance à nos jours. Cette histoire, pourtant, n'a guère attiré l'attention des travailleurs. On aurait bientôt fait de citer les quelques mémoires et les quelques monographies auxquels elle a donné lieu depuis le commencement de ce siècle. Il faut donc remercier M. Lefranc d'avoir abordé l'étude d'un sujet qui méritait tant d'être bien connu et il convient aussi de le féliciter de la manière dont il s'est acquitté de sa tâche.

A son origine, l'antique Collège de France ne peut être mieux comparé qu'à la jeune École des Hautes-Études. Comme celle-ci, il a été créé pour introduire dans le haut enseignement plus d'air et de liberté, une curiosité plus active, des tendances plus modernes, de nouvelles branches de connaissances et de nouvelles méthodes.

Au début du XVI^e siècle, l'université de Paris avait perdu, comme on sait, l'action qu'elle avait exercée pendant si longtemps sur les esprits. Tandis que la Renaissance avait tout transformé autour d'elle, elle restait immuablement fidèle à la scolastique, défiante à l'égard des modernes, engourdie dans la tradition. Les disputes en Sorbonne, si elles jouissaient encore de la faveur de quelques pédants racornis, n'étaient plus, pour les jeunes hommes, qu'un objet de moquerie et de mépris. On constatait alors ce phénomène si fréquent aux époques de crise intellectuelle : l'incompatibilité entre les programmes d'enseignement et les aspirations des intelligences. " Il n'y a personne ici, écrit en 1517 Glaréan à Érasme, qui explique dans des leçons publiques ou privées un auteur grec important. Les innombrables cohortes des sophistes empêchent tout progrès. J'ai assisté récemment à une dispute en Sorbonne, où j'ai entendu d'enthousiastes applaudissements, comme si l'on eût été au théâtre de Pompéi. Je n'ai pu m'empêcher ou plutôt j'ai réussi à m'empêcher de rire, mais au prix des plus

grands efforts. Mais là personne ne riait. Il y avait alors une dispute imposante *de lana caprina*, etc. „

A diverses reprises, on put croire à une régénération spontanée de l'Université. " Ce n'est pas sans un grand plaisir, écrivait Érasme en 1518, que j'apprends que l'Université de Paris est sur le point d'ajouter à ses anciennes études la connaissance des trois langues et qu'elle va remonter ainsi aux sources les plus pures des saints livres. Je suis satisfait de constater qu'elle n'est pas du même avis que quelques-uns de ses adversaires, lesquels prétendent que les lettres ne peuvent s'entendre avec la véritable théologie, alors qu'il n'est aucune connaissance qui puisse éclairer davantage toutes les autres sciences. Toutefois, il n'y a pas encore matière à nous réjouir trop bruyamment. On peut dire seulement qu'il n'y a pas sujet de désespérer. „ Le scepticisme de ces dernières paroles ne devait être que trop complètement justifié. En dépit des efforts de l'évêque Étienne Poncher " homme spécialement créé par la Providence pour restaurer les bonnes lettres et la vraie piété „, la routine l'emporta et il fallut abandonner le rêve d'une transformation de l'Université de Paris.

Les novateurs se retournèrent alors vers le roi. François I^{er}, dès le début de son règne, avait songé à la fondation d'un grand établissement qui fût exclusivement réservé à l'étude des lettres. Il voulait implanter en France l'enseignement philologique du latin, du grec et de l'hébreu, réclamé par tous les humanistes et que l'Université de Louvain venait d'instituer en 1517, aux applaudissements de l'Europe savante, dans son Collège des Trois-Langues. Dès la même année, l'idée de la création d'un collège analogue à Paris apparaît dans l'entourage du roi. Il y eut même tout de suite une tentative d'exécution, et des démarches officielles furent tentées par Budé et par Étienne Poncher auprès d'Érasme, pour l'attirer dans la capitale. Malheureusement la politique et la guerre firent bientôt oublier à François ses premières résolutions. Ce n'est qu'après la paix de Cambrai, en 1529, que les représentations énergiques de Guillaume Budé le mirent en demeure de s'exécuter. Mais, au lieu de réaliser la fondation colossale qu'il avait promise jadis, avec 600 boursiers et 100,000 livres de revenu, il se contenta d'accomplir le minimum de ce qu'il pouvait accorder,

ne cherchant qu'à dégager décemment sa parole de roi. Il institua seulement quelques *lecteurs* ou *professeurs royaux*. En mars 1530, Danès et Toussaint furent chargés de l'enseignement du grec, Guidacerius et Vatable de l'hébreu, Finé des mathématiques. Du reste, ces savants ne constituèrent tout d'abord ni un collège, ni même une corporation. Il n'y eut point de fondation formelle. Les lettres patentes du 24 mars 1529 ou 1530 si souvent invoquées n'ont jamais existé. L'institution des lecteurs royaux, dit M. Lefranc " s'est créée sans bruit, sans apparat, presque en cachette, pour ne pas alarmer la Sorbonne ».

Pendant longtemps, la situation des *lecteurs* resta fort précaire. Jusque sous le règne de Henri II, ils enseignèrent comme ils pouvaient, réduits à faire leurs leçons dans les salles libres des collèges de l'Université. A diverses reprises, ils se plaignent amèrement de l'insuffisance de cette organisation primitive. Les disputes des harengères, les cris et les odeurs de la rue, les forçaient parfois à suspendre la leçon. Ils n'avaient pas non plus à se féliciter de la générosité du roi et ne parvenaient pas toujours à se faire payer leurs traitements. D'autre part, ils se voyaient en butte aux attaques et aux tracasseries incessantes de l'Université. Elle prétendait leur défendre de monter en chaire sans son autorisation et elle alla parfois jusqu'à saisir les affiches appliquées par eux aux carrefours du quartier latin pour annoncer aux étudiants l'heure et le sujet de leurs cours. En 1530, la Sorbonne censura le nouvel enseignement, le déclarant scandaleux et téméraire et le jugeant entaché de Luthéranisme. Rien n'y fit. Mal logés, mal payés, vilipendés par leurs adversaires, les *lecteurs royaux* ne faiblirent pas. Ils se sentaient les dépositaires d'une grande chose : la science vivante et désintéressée, ils avaient conscience de leur mission et l'enthousiasme de leur conviction les soutenait au milieu des épreuves qu'il eurent à traverser. D'ailleurs, ils voyaient la jeunesse venir à eux. Calvin, Ignace de Loyola et Rabelais furent au nombre de leurs premiers élèves. Il faut ajouter, à l'honneur de François I^{er}, qu'il n'abandonna pas ses lecteurs. En mars 1546 il leur accorda des lettres de Committimus, créant ainsi définitivement leur corporation et en assurant l'avenir. Dès lors, la prospérité de l'institution

ne cessa d'augmenter. Le nombre des chaires alla en s'accroissant, les traitements furent améliorés. Le Collège de France put s'enorgueillir de compter des professeurs comme Pierre Danès, Jacques Toussaint, François Vatable, Oronce Finé, Barthélémy Latomus¹, Guillaume Postel, Pierre Ramus.

A partir du XVII^e siècle, l'enthousiasme des premiers jours se refroidit et le Collège perd son caractère novateur et militant pour adopter des allures plus calmes et plus régulières. Son originalité est désormais moins tranchée, sa mission moins importante et moins bien définie. Le XVIII^e siècle est pour lui une époque de profonde décadence. En 1772 il finit par se réunir à sa vieille ennemie, l'Université, dont il ne fut plus désormais qu'une sorte de succursale. Il fallut que la Révolution lui rendit l'indépendance pour qu'il retrouvât son ancienne splendeur et comptât de nouveau dans son sein les chefs du mouvement intellectuel en France.

Telles sont, très rapidement indiquées, les grandes lignes du livre de M. Lefranc. L'auteur a insisté avec raison sur la période des origines, non seulement parce qu'elle est la plus obscure et la plus mal connue, mais aussi parce qu'elle est la plus attachante et la plus vivante de l'histoire de la célèbre institution. Il se complait visiblement au récit des débuts des *lecteurs royaux* et parle avec un enthousiasme communicatif de cette époque où le Collège de France était seulement, suivant l'énergique expression d'Étienne Pasquier, *basty en hommes*. Les figures si originales des premiers professeurs lui ont fourni une série d'esquisses ou de portraits aussi exacts que vivants. Son travail, puisé tout entier aux sources, a rectifié une foule de détails et dissipé les légendes qui avaient cours sur les origines du Collège. En somme, le livre de M. Lefranc ne constitue pas seulement une importante contribution à l'histoire du haut enseignement en France, c'est aussi une étude de haute valeur consacrée à l'un des épisodes les plus caractéristiques et les plus glorieux de la Renaissance.

H. PIRENNE.

¹ Il est regrettable que M. Lefranc n'ait pas connu la consciencieuse étude consacrée à cet érudit par M. L. Roersch: *Barthélémy Latomus, le premier professeur d'éloquence latine au Collège royal de France*. Bruxelles, 1887 (extrait du *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*).

VARIA.

FRANCE. — Tous les médiévistes connaissent l'ineestimable utilité des *Regesta imperii* et des *Jahrbücher der Deutschen Geschichte*. Ces deux grandes collections forment en quelque sorte la base des études consacrées à l'histoire d'Allemagne au moyen âge. Si elles ont pu être entreprises et régulièrement continuées, c'est grâce à l'admirable organisation universitaire de nos voisins de l'Est. La France va posséder à son tour des travaux analogues à ceux-là. L'honneur de cette heureuse initiative revient à M. A. Giry, professeur à l'École des Hautes-Études. Sous sa direction, un groupe de jeunes savants et d'élèves de l'École a formé le plan de publier le *Catalogue des Actes des derniers Carolingiens* et des *Annales de l'Histoire de France à l'époque Carolingienne*. Le *Catalogue des Actes* est déjà fort avancé et le premier fascicule ne tardera plus longtemps à paraître. Les notices et le classement des documents d'un grand nombre de provinces ecclésiastiques (Reims, Cologne, Trèves, Mayence, Rouen, Sens, etc.) sont dès à présent achevés. Quant aux *Annales*, elles sont déjà représentées par deux travaux de grande valeur : l'*Histoire des derniers Carolingiens* (957-991) par M. F. Lot, Paris, 1891, et l'histoire d'*Eudes comte de Paris et roi de France* (882-928) par M. Ed. Favre, Paris, 1893, (fascicules 87 et 99 de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*). Comme les *Jahrbücher der Deutschen Geschichte*, ces deux ouvrages ont pour but de soumettre à la critique la plus sévère et la plus minutieuse, de passer au crible en quelque sorte, les données des sources. Aucun fait, si minime que puisse être son importance, n'est négligé. L'ordre adopté pour la composition est strictement chronologique. Les auteurs ne s'attachent qu'à l'histoire politique et négligent de parti pris l'étude des institutions. Ces principes, soigneusement mis en pratique dans les deux monographies déjà publiées, seront également appliqués dans les volumes suivants. On annonce comme devant paraître prochainement une histoire du règne de Charles le Simple.

Cette vaste entreprise atteste hautement la vitalité de l'École des Hautes-Études. Son succès montre les résultats que l'on peut obtenir dans les cours pratiques avec de l'esprit de suite et de l'énergie. Il serait grandement souhaitable de voir les séminaires historiques de nos universités profiter des exemples si encourageants qui leur viennent de l'étranger. Ne serait-il pas possible, en se partageant la besogne, de mettre au jour des *Régestes* de nos anciennes principautés territoriales et de faire paraître des séries d'*Annales*? Ces *Régestes* et ces *Annales*, appuyés sur les grands travaux des érudits d'Allemagne et de France, les complèteraient de la manière la plus heureuse et, tout à la fois, permettraient enfin d'entreprendre des recherches méthodiques et complètes dans le champ encore si encombré et si mal connu de l'histoire des Pays-Bas.

H. P.

GRÈCE. — M. Walter Miller publie dans l'*American J. of Arch.* (1893), une excellente étude sur l'histoire de l'Acropole depuis les origines jusqu'à nos jours: *A history of the Akropolis of Athens* (80 p.). C'est une résumé fort bien fait de tout ce que nous savons de l'Acropole.

ASIE. — M. W. Aintworth dans une étude sur les diverses villes ayant porté le nom d'*Ecbatane* (*Proceedings of the Soc. Bibl. archaeol.* 1893) arrive aux identifications suivantes :

- Ecbatane de la grande Médie : = Hamadan.
- de la petite Médie : = Takht-i-Sulaiman.
- Ecbatane de la Babylonie = Kir-Kuk.
- de l'Assyrie = Amadiya (Kurdistan)
- de la Perse = Pasargada ou bien Persépolis.
- de la Syrie = Gaza
- de la Parthie = Anah.

MM. Ball et Hommel viennent d'établir que les anciens noms de Babylone et de Borsippa étaient Gisgalla et Kinnir.

AFRIQUE. — On a découvert, il y a quelque temps dans le Mashonaland (au sud-est du Fort Victoria) par 20° 12' Lat. S. et 31° long. E. Greenw. une grande ville en ruines dite Sim babye ou Zim babine. Ces ruines entourent une roche naturelle, sorte d'Acropole ou de citadelle, autour de laquelle la ville avait été construite; elle pouvait contenir une population de 60 à 100,000 habitants. Au centre de la ville était bâti un temple du dieu Phallus, ce qui a fait songer au culte phénicien. Jusqu'à ce jour ces découvertes constituent un problème archéologique qui ne pourra probablement être résolu d'ici à longtemps.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 21 mai. — Bachmann, La version éthiopienne de Malachie et des Lamentations (A. Loisy). — Deissmann, La formule in Christo Jesu; Grafe, La Loi dans les Épîtres de saint Paul (A. L.). — Hoernes, Le Glasnik, revue du musée de Serajevo (J. Kont). — Geyso, Theognis; Polybe, p. Buettner, III; Thiele, Hermagoras (My). — Doublet, Œuvres littéraires d'Hadrien (G. Lacour-Gayet). — Holder, Dictionnaire vieux-celtique, IV (G. Dottin). — Vollmoeller et Otto, Compte rendu annuel des progrès de la philologie romane (Ferdinand Lot). — Novati, Correspondance de Salutati, II (P. de Nolhac). — Restori, Une comédie de Caravajal (H. Léonardon). — Halphen, Miettes d'histoire (T. de L.). — Rey, Boileau et Silvie (A. C.). — Galtier de Laroque, Ruvigny (Frantz Funck-Brentano). — Morel-Fatio, Mémoires du marquis de Villars sur la cour d'Espagne (H. Léonardon). — Braquehay, Merle; Hennet, Mac-Mahon (A. C.). — Du Barail, Mes souvenirs, I (A. Chuquet).

Du 28 mai. — Kayser, Le De causa causarum (Rubens Duval). — Goetz, Glossaires latins, V (Paul Lejay). — Maurenbrecher, Fragments de Saluste (P. L.). — Bazin, Les Italiens d'aujourd'hui (P. N.). — Belhomme, Les régicides; Brette, Le serment du Jeu de Paume (Étienne Charavay). — Biré, Victor Hugo (Raoul Rosières).

Du 4 juin. — P. Belot, Vocabulaire arabe-français; Harfouch, Le premier livre de l'arabisant (B. M.). — Schack, La grammaire des textes des Pyramides, I (G. Maspero). — Klemm, Le Shadvimqa (V. Henry). — Catalle, p. Bachrens-Schulze (Émile Thomas). — Raumer, La métaphore chez Lucrèce; Gregorius, Les figures de Lucain (Paul Lejay). — Gsell, Domitien (R. Cagnat). — Delarc, Chronique du moine Aimé (A. Delboulle). — Tamizey de Larroque, Le bien ducal de Jean Guilloche; Jorga, Thomas de Saluces (Charles Dejob). — Groot, Histoire de la Nouvelle-Grenade (G. Strehly). — Sayous, Arany (J. Kont). — Baumgarten, Études et discours (Ch. Seignobos).

Du 11 juin. — Nallino, Chrestomathie du Coran; Dieterici, Dictionnaire arabe-allemand du Coran (B. M.). — Budge, La momie (G. Maspero). — Cantarelli, Les vicaires de Rome (R. C.). — Tessing, La syntaxe de Plaute; Belling, Tibulle (Émile Thomas). — Ovide, Métamorphoses, p. Lejay (Frédéric Plessis). — Énéide, VIII, p. Tetlow; Cicéron, pro Murena, p. Alès (E. T.). — Cucheval, Histoire de l'éloquence romaine (Salomon Reinach). — Clément d'Alexandrie, Quis dives salvetur, p. Koester; Preuschen, Analectes de l'ancienne histoire de l'Église (Paul Lejay). — Carboni, Innocent V (Léon G. Pélissier). — Voltaire, Le siècle de Louis XIV, p. Rebelliau et Marion (Charles Dejob). — Soulangue-Bodin, Le pacte de famille (Frantz Funck-Brentano). — Mazzoni, Études (Charles Dejob). — Frédéric, Guillaume II d'Allemagne.

Du 18 juin. — Pavolini, *Le Madhavalana-Matha* (V. H.). — Blanchet, *Les monnaies grecques* (A. de Barthélemy). — Boehm, *Le cottabos*; Fehr, *Les oracles sibyllins* (My). — Ribera, *L'enseignement chez les musulmans d'Espagne* (H. Léonardon). — Ashley, *Histoire sociale et économique de l'Angleterre* (L.). — Lecoy de la Marche, *La France sous saint Louis et Philippe le Hardi* (Ch. Pfister). — Lea, *L'inquisition aliéniste; Les taxes de la pénitencerie papale* (H. Léonardon). — Fagniez, *Le Père Joseph* (R.).

Du 25 juin. — W. Max Mueller, *Asie et Europe d'après les monuments égyptiens* (G. Maspero). — Madan, *Dictionnaire anglais-awahili* (V. H.). — Élie Berger, *Saint Louis et Innocent IX* (Ch. Pfister). — Jadart, *Les bibliophiles rémois*; Fage, *Les États de la vicomté de Turenne*; Pradel, *Mémoires de Batailler* (T. de L.). — Opel, *La guerre danoise en Basse-Saxe, III*; Gindely, *La contre-réformation en Bohême* (R.). — La Fontaine, *Fables*, p. Clément (Charles Dejob).

Du 2-9 juillet. — Margoliouth, *Papyrus arabes* (Rubens Duval). — Gardner, *Fouilles de Mégapolis*; Headlam, *L'Isaurie* (Am. Hauvette). — Goodwin, *Hymnes homériques*; Waldeck, *Grammaire grecque*; Schmid, *Elien*; Bendorff et Schenkel, *Philostrate* (My). — Schiber, *Francs et Alamans* (Ch. Pfister). — Isnard, *Livre des privilèges de Manosque* (T. de L.). — Mayer, *Le commerce entre Rhin et Loire*; Sabatier, *Saint François d'Assise* (Ch. Pfister). — Cozza-Luzi, *Le Paradis du Dante* (P. N.). — Brun, *Cyrano de Bergerac*; Lanson, *Bossuet* (Félix Hémon).

Du 16-23 juillet. — Arendt, *La langue chinoise* (Ed. Chavannes). — Streitberg, *L'état allongé* (V. Henry). — La Roche, *Recherches homériques, II*; *Études de grammaire grecque, I* (My). — Tozer, *Anthologie de Strabon* (Bertrand Auerbach). — Persichetti, *La Via Salaria* (Aug. Audollent). — Du Teil, *Un livre de raison* (T. de L.). — Instructions des ambassadeurs à Naples et Parme (Léon-G. Péliissier). — Deschamps, *La colonisation française* (B. Auerbach). — Godefroy, *Complément du dictionnaire de l'ancienne langue française* (A. Delboulle). — Sachs et Villatte, *Dictionnaire encyclopédique des langues française et allemande* (C.). — S. Casanova, *Le docteur Wolski* (H. Léonardon). — Jaeger, *Kamerun et Soudan* (B. Auerbach).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 37.

5e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

L'INSTITUT TAYLOR A OXFORD.

Notre étude critique de l'enseignement de la philologie germanique à Oxford ¹ resterait incomplète si nous passions sous silence ce qui a été fait dans cette voie par un particulier. Je veux parler de Sir R. Taylor, ancien architecte et alderman de Londres, lequel mourut en 1792 et fonda l'Institut des Langues modernes qui porte son nom. Jusqu'en 1835 le capital put s'accumuler librement. Cinq ans après on entama la construction des Galeries universitaires, qui coûtèrent près de cinquante mille livres. C'est dans l'aile gauche de ce temple artistique que l'Institut est logé. Ses débuts furent modestes. D'abord il n'y eut que deux professeurs (*teachers*), pour le français et l'allemand. Mais la situation financière s'améliorant, le nombre des professeurs put être porté successivement à cinq. A côté d'une chaire d'italien et d'une chaire d'espagnol, on a, depuis 1890, un lectorat de langues slaves. Ce dernier pourrait rendre de grands services à son pays, si l'on considère la politique de l'Angleterre et de la Russie dans l'Asie centrale. L'Institut possède encore une bibliothèque assez bien fournie et un cabinet de lecture formé des principales revues européennes.

Sur la question de l'enseignement qui se donne à l'Institut, nous pouvons être bref. Il est généralement élémentaire et correspond à nos leçons d'enseignement moyen. Les étudiants y viennent pour être à même de lire un ouvrage scientifique étranger ou pour se préparer à enseigner les langues modernes dans l'une ou l'autre école publique². La connaissance pra-

¹ Voir plus haut p. 96 et suivantes.

² Depuis une couple d'années, me disait M. York Powell, curateur de l'Institut, on a obtenu de délivrer dans ce but des certificats de précellence (*certificates of proficiency*).

tique de la langue est le but à atteindre, au moins pour le français et l'allemand. Quant aux autres, il semblerait que c'est plutôt dans un but littéraire qu'on les apprend. Je me rappelle qu'en fait d'auteurs on traduisait la *Harzreise* de Goethe dans le cours inférieur; dans le cours supérieur, c'était *Wahrheit und Dichtung*, une autre fois l'*Iphigénie* de Goethe. Pour les thèmes on recourait respectivement au *German Reader* de Buchheim, véritable Sévrette anglais, et aux *Essays* de Macaulay. Le nombre des élèves, plus grand l'hiver que l'été, variait en moyenne de dix à vingt. Au cours de français, c'était la même chose. On y lisait surtout les auteurs à examen. Tous les élèves, en s'inscrivant pour ces leçons, connaissent au moins les éléments des langues qu'ils veulent étudier. Voilà pourquoi la traduction joue le rôle principal dans cette étude. Dans l'enseignement des langues romanes, au contraire, on introduit aisément l'élément étymologique, parce que tous les étudiants connaissent bien le latin. Ainsi par exemple, le professeur d'espagnol, M. H. Butler Clarke, ne manque jamais d'appeler l'attention de ses élèves sur des changements comme celui de *o* en *ue* dans une syllabe accentuée (*pónt-em* > *puente*; *fónt-em* > *fuate*; *collum* > *cuello*, etc.), sur le changement de *cl*, *pl* initial en *ll* mouillé (*clamare* > *llamar*; *plorare* > *llorar*; *planum* > *llano*), sur le moyen de reconnaître les mots d'origine arabe, et d'autres phénomènes du même genre. Lui aussi voit dans la traduction, mais surtout dans les exercices de rédaction sur des passages lus, le grand levier d'un enseignement aussi fructueux que rapide. Le livre le mieux approprié à sa méthode c'est la traduction du *Gil Blas* de Lesage par le Padre Isla, parce qu'elle joint aux qualités particulières au style espagnol, l'avantage de la clarté et de la précision françaises.

Si les professeurs sont tout à fait à la hauteur de leur tâche, — je pourrais ajouter que le professeur d'allemand, M. A. A. Macdonell, est un savant sanscritiste et que le *Reader* en langues slaves, M. R. W. Morfill, est un lettré délicat et d'un savoir très étendu —, il faut avouer que chez les élèves, le zèle manque par tradition. Ceux qui présentent une langue moderne à la place du grec à l'examen final sont rares.

Comme l'examen est écrit, on peut le passer sans parler un

seul mot de la langue qu'on a étudiée. Ce qu'on demande, c'est en français p. ex., d'expliquer le forme *ci-gît* ou de donner les temps primitifs d'un verbe comme *faillir*; c'est donc, comme me le disait le professeur M. Bué, la matière des classes de grammaire de France. En général, l'élève se soucie peu de la correction du langage et de la culture littéraire; pourvu qu'on le comprenne quand il passera la Manche, il est content. La plupart trouveraient absurde de s'appliquer davantage à une chose aussi peu rémunératrice. *It doesn't pay!* C'est un criterium et une condamnation.

En présence de ces faits on se demande naturellement : Et que serait-ce si cela rapportait?

On sait que l'université et les collèges dépensent annuellement une grosse somme en encouragements aux études. Ces bourses appelées *scholarships* (*demysships*, *postmasterships*) ou *exhibitions*, suivant leur valeur, sont mises au concours. Ce moyen traditionnel est aussi celui auquel les curateurs de l'Institut Taylor ont recours pour stimuler chez les élèves le goût des fortes études. Pour tous ceux qui s'intéressent un peu au progrès de la philologie moderne, il peut être curieux d'avoir des renseignements sur la valeur de cet entraînement spécial. Tous les ans, par un mode de rotation régulier, on publie le programme d'un concours portant sur deux des langues enseignées. Pour allécher les concurrents, on décerne aux deux vainqueurs une prime de £ 25 (650 fr.) en moyenne. En 1892, c'était le tour du français et de l'espagnol. Pour permettre à chacun de juger comme moi, je demande l'autorisation de transcrire ici le programme des deux examens.

Rappelons en passant qu'il y a dans toutes ces épreuves une partie constante, à savoir le thème, la version et la rédaction. Pour le français, on prescrivait en fait d'auteurs, le *Cid*, le *Misanthrope*, l'*Oraison funèbre du prince de Condé* par Bossuet, l'*Art poétique* de Boileau, les *Fables* de la Fontaine (3 premiers livres), *Athalie*, plus le vieux fabliau d'*Aucassin et Nicolette*, indépendamment de l'histoire de la littérature française au XVII^e siècle ¹.

¹ Les livres surtout recommandés aux étudiants étaient : Diez, *Grammaire des langues romanes* (Paris 1874-76); Clédat, *Grammaire historique*

Pour l'espagnol, on avait le *Poema del Cid* (éd. K. Volmöller ou Sanchez, *Poetas Castellanos*, tome I), *El Conde Lucanor* de don Juan Manuel, *La Vida es Sueño* (éd. Krankel) et *El majico prodigioso* (éd. Morel-Fatio) de Calderon, la première partie du *Don Quijote* de Cervantes, le *Romancero General* (éd. A. Duran), et *Las Guerras de Granada* de G. Perez de Hita, y compris l'histoire de la littérature espagnole au XVI^e siècle ¹. Il doit être entendu que les questions posées roulent " sur le contenu, la langue et la critique littéraire des auteurs à étudier, ainsi que sur la philologie générale et l'histoire de la langue „ en question.

Comme on le voit, le programme de ces examens peut, *mutatis mutandis*, hardiment soutenir la comparaison avec les nôtres. C'est aussi l'impression qu'on reçoit, quand on parcourt la foule des questions posées depuis la création de ces *Taylorian scholarships*. J'ai devant moi une série de ces *Examination papers* remontant jusqu'en 1860, qui permettent de mesurer avec quelque exactitude le chemin parcouru. Il faut le proclamer : Oxford a marché avec la science et a su dignement exécuter les intentions du testateur.

Plusieurs choses distinguent ces examens des nôtres. Il y a d'abord la prédilection presque exclusive pour l'épreuve écrite. Si c'est là un défaut, avouons que dans nos facultés on pêche du côté contraire. Il ne suffit pas qu'un examen scientifique donne sèchement la mesure des connaissances de quelqu'un. Il faut qu'il montre en quoi ces connaissances lui ont profité, c'est à dire si sa culture intellectuelle s'en est ressentie. Pour juger de cela, il faut mieux que des réponses dictées par la crainte de rester à quia ou empruntées toutes faites à la mémoire. Le travail personnel de la pensée n'est guère si rapide et c'est pourtant lui qu'il s'agit d'observer. Pour lors, puisque l'examen est un mal sans remède, le meilleur moyen

du français, 1888; G. Saintsbury, *History of French Literature*; F. Brunetière, *Etudes critiques de l'histoire de la littérature française*, 1886-88; Faguet, *Les grands maîtres du dix-septième siècle*, 1885.

¹ Ouvrages à étudier : Ticknor, *History of Spanish Literature*; Sanchez, *Poetas Castellanos anteriores al siglo XV*; Diez, *Grammaire des langues romanes*, Groeber, *Grundriss der Romanischen Philologie*.

de le rendre conforme à sa fin c'est de toujours combiner l'épreuve écrite et l'épreuve orale. Cette dernière est plus pratique, j'en conviens, et c'est probablement la source de sa popularité, mais elle est plus sujette à caution que l'autre. Elle est en effet souvent par trop incomplète; ne pouvant laisser que peu de temps à la réflexion, elle oblige celle-ci à se préparer une alliée éventuelle dans la mémoire; elle exige enfin de l'étudiant des qualités morales qui n'ont rien à voir dans l'appréciation de sa valeur scientifique.

L'examen dont nous parlions dure trois jours à raison de six heures chacun (10-1 h. et 2-5 h.). Il a le grand mérite d'être complet et approfondi. Rien n'est omis, sauf peut être la pratique orale de la langue étudiée. Cette exclusion peut se justifier, mais on aurait tort d'imiter l'exemple. Voici maintenant les grandes lignes de ce qu'une vue rétrospective de ces examens peut nous apprendre.

D'abord purement grammaticaux avec une faible dose de littérature et d'étymologie — cette dernière ne manquant jamais —, les examens pour l'obtention des " *Taylorian scholarships* „ ont successivement gagné en quantité et en qualité. Alors qu'au début la rédaction consistait, par exemple, dans le résumé d'une ou de plusieurs pièces étudiées, dans une caractéristique nécessairement générale des quatre plus grands poètes italiens, ou même — on était en 1860 —, dans la discussion des chances d'une guerre éventuelle en Europe, elle répudia bien vite toute parenté avec les *declamations* d'antan pour acquérir un cachet plus scientifique. Tantôt on demandait de faire l'histoire du drame italien, de dépeindre l'influence de la Renaissance ou de la cour de Louis XIV sur les lettres françaises, de tracer un parallèle entre les historiens espagnols du XVI^e siècle, Mariana, Garibay, Sandoval, Zurita, etc. Tantôt il s'agissait d'exposer l'utilité de la philologie romane pour la grammaire comparée, de faire une étude historique et critique des travaux d'un des grands philologues contemporains, de décrire l'influence de l'histoire politique sur le développement de la langue française, ou de démontrer, par l'histoire de celle-ci, cette proposition de Grimm, que la période littéraire des langues est ordinairement celle de leur décadence au point de vue linguistique. Tantôt enfin, la

philosophie s'alliait à la philologie, en dépeignant le Dante comme " l'exposant de la pensée médiévale ", ou en étudiant l'œuvre de l'analogie dans le langage.

Comme il est aisé de le voir, l'étude des langues modernes, qui était d'abord une fin en elle-même, devenait aussi de plus en plus un moyen. Ce qui le prouve et caractérise l'évolution accomplie, c'est que, si les périodes anciennes des langues étaient primitivement ignorées, elles occupent aujourd'hui la place qui leur est due en raison de leur importance capitale pour la grammaire comparée. Déjà en 1871 — c'étaient MM. Aug. Brachet et Max Müller qui formaient le jury de philologie française —, on exigea des récipiendaires un tour de force que j'ai rencontré ici pour la première fois. Il s'agissait de donner une traduction latine *étymologique* du Pauvre et du Riche de La Bruyère ainsi que d'un sonnet de Sully Prudhomme¹, en ayant soin de distinguer les mots d'origine populaire des mots d'origine savante. L'essai n'a plus été tenté depuis lors, ce qui porte à croire qu'il n'avait pas répondu à l'attente du jury.

Si je ne craignais d'abuser de la patience du lecteur, je pourrais rendre ma démonstration plus évidente en transcrivant ici le contenu d'un des derniers *papers* parus. On se convaincrerait ainsi que, pour peu que ces nouvelles études s'embranchent sur l'une au l'autre carrière civile, leur avenir est assuré. A ce point de vue, la récente décision prise par la Congrégation académique est de la plus haute importance. Elle ne laissera pas d'influer sur les destinées de l'Institut Taylor, indirectement d'abord, et, à mesure que le nouveau statut sera élargi et complété, radicalement. Il est probable que les futurs philologues, stimulés par des savants comme MM. Napier et Wright, auront la curiosité de faire des reconnaissances au-delà du domaine qu'on leur a jusqu'ici assigné².

¹ Les examinateurs avaient traduit le commencement à titre de spécimen. Voici le texte : Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut ... Voici la rétrotraduction : G. habet illum tinctum friscum*, illum vis(aticum)*plenum et illas gabatas pendentes, illum oculum fixum et adsecuratum, illas spatulas largas, illum stomachum altum

² Je saisis cette occasion pour compléter la note parue à la fin du précé-

Ainsi les professeurs de l'Institut ne seront plus captifs dans l'horizon étroit auquel la nécessité borne leurs efforts. Plus tard, quand le statut aura reçu le complément qu'avaient rêvé pour lui les signataires du projet de 1887, peut-être l'Institut sera-t-il englobé dans la faculté des arts à l'instar de ce qui est arrivé en Belgique pour les anciennes écoles normales. Alors Oxford aura rattrapé la plus progressiste Cambridge, dont le *Modern Languages Tripos* prouve amplement par ses résultats qu'il suffit de vouloir, pour défricher un terrain jusque-là rebelle à toute culture sérieuse.

G. DUFLOU.

dent chapitre. Depuis la création d'une *honour school* d'anglais, une commission a rédigé un projet de statut dont voici les principes dominants : 1° une égale importance sera attachée à la langue et à la littérature; 2° tous les récipiendaires auront à montrer leur capacité dans les deux branches; 3° il y aura moyen d'étudier spécialement l'une ou l'autre; 4° une partie essentielle de l'examen consistera dans l'étude d'auteurs originaux combinée avec celle de l'histoire et de la pensée, pendant les périodes auxquelles ces auteurs appartiennent. Il est dit expressément que les auteurs seront étudiés à la fois par rapport aux formes de la langue et comme exemples littéraires; que chaque candidat devra montrer une connaissance sérieuse des principales périodes de la langue anglaise, y compris l'anglo-saxon, du rapport de l'anglais avec les langues auxquelles il est étymologiquement apparenté, et de l'histoire de la littérature anglaise. (*Academy* du 10 mars 1894). La revue ajoute qu'il n'a pas été proposé de promulguer le statut pour être discuté en Congrégation, avant le 1 mai.

COMPTES RENDUS

Dr C. MEISSNER. — **Petit Traité des Synonymes Latins**, traduit sur la 4^e éd. par P. Altenhoven, Professeur de Rhétorique au coll. de Bouillon. Namur, Wesmael-Charlier, 1894. In-12, cart. 96 pp. Préface de M. Waltzing. 1 fr.

Il est un gros livre qui s'élimine peu à peu de notre enseignement : c'est le Dictionnaire Français-Latin, dont l'emploi devient de plus en plus restreint dans les Athénées. Dans ce Dictionnaire, " toute la langue latine est morcelée, dépecée, non d'après un principe particulier au latin, mais d'après un principe ou plutôt d'après des accidents particuliers au français. ¹ „ Pour ses thèmes d'imitation, l'élève se sert actuellement du vocabulaire qu'il a dû se former à l'aide de ses auteurs. Je voudrais aussi le voir recourir constamment à l'opuscule de M. Meissner.

Ce *Petit Traité* sera des plus utiles aux élèves de toutes les classes latines. Il se recommande surtout par la brièveté et la clarté des explications — qualités indispensables quand il s'agit de synonymes. Les nombreuses étymologies — également de première nécessité dans une synonymique — sont celles que donnent les meilleurs travaux de l'espèce. L'aspect du livre est agréable et ne rebutera certes pas les bonnes volontés.

En somme, l'on doit remercier M. A. de nous avoir dotés de ce manuel, traduit sur le conseil de M. Waltzing ². M. A. a fait preuve de modestie en se bornant " à adapter le texte aux exigences d'un enseignement qui se donne en français ³. „

¹ Bréal, *De l'enseignement des langues anciennes*, 1891.

² Espérons que la traduction annoncée de l'*Antibarbarus* du même auteur ne se fera pas attendre.

³ Le trésor des synonymes français n'a pas toujours été mis à contribution. Ex. : 134, " *maestitia*, affliction continue. „ On aurait pu ajouter : " désolation, mélancolie „ ; 185, *dēcipēre*, il faut avertir nos élèves que ce mot n'a pas le sens de " décevoir „, mais de " prendre, attraper „ ; 173, *desiderare*, c'est notre " regretter „.

A-t-il eu raison? Peut-être, pour un premier essai; mais il me paraît désirable qu'une seconde édition contienne des modifications et des additions qui rendraient cet ouvrage encore plus utile.

Une première modification consisterait à multiplier les renvois (qui ont été très négligés) ou mieux, à fondre deux ou plusieurs des §§ en un seul sous une rubrique de sens plus général, tout en maintenant les subdivisions nécessaires. Je prends comme exemple " Demander „. Au n° 50, je lis *poscère, deposcère, postulare, flagitare*. A première vue je suis étonné des nombreuses lacunes de ce §, qui ne me renvoie à rien d'autre. En feuilletant, je découvre 148. " Prier, Demander „ : *rogare, orare, obsecrare, obtestari, implorare, supplicare, precari*, (auquel on devrait ajouter *deprecari, imprecari*) et *petère* (qui devrait renvoyer à ses composés 173 : *expetère, appetère*). Enfin plus loin, 157. " Questionner, Interroger „ : *interrogare, rogare, quaerere, percontari*, (pourquoi négliger *sciscitari*?) Le défaut est patent : un seul § est nécessaire sous le titre : " Demander „.

De même, si vous réunissez " Léger, Lourd „ (102), pourquoi ne pas réunir également : Nouveau et Vieux; Paresse, Travail, Soigneux, Zèle; Pauvre et Riche; Puissance, Pouvoir et Règne, Régner; Elever, Instruire, Ignorant, Instruit et Science; Paix, Repos, Sûr, Certain; Voir et Regarder (où l'on cherche en vain *conspicère, aspicère, spectare*)? Et notez que la plupart du temps l'élève n'est pas averti qu'il doit conférer ces différents passages, où il y a parfois répétition. C'est par les contraires que se retiennent le mieux les différences synonymiques; réunissez donc ces contraires : leur étude parallèle sera plus facile et plus profitable.

Inutile encore de faire un § à part pour *suscipère* et *recipère* (72), " prendre sur soi, en mains „; leur place naturelle est après *accipère* (145) " prendre une chose offerte „, et, en note ou dans le texte, rappelez à l'élève *decipère* (185) " prendre, attraper „; *excipère* (177) " prendre la place de „.

En un mot, ce qu'il faudrait — et ce que M. A. peut nous donner en refondant sa traduction, — c'est un petit dictionnaire analogique, où les mots latins seraient groupés d'après un sens général. Je trouve un peu d'arbitraire et de décousu

dans les divisions de ce traité, qui rappelle à certains endroits l'ancien Dictionnaire Français-Latin.

M. A. a généralement réussi à adapter la *Synonymik* du Dr Meissner aux besoins de notre enseignement. Je lui ferai seulement remarquer que 82. " Feindre, Simuler „ est assez inutile pour nous, *simuler* et *dissimuler* étant tout aussi différents que *simulare* et *dissimulare*. — " Moins „ (112) n'indique pas le contenu du §; il faut " Du moins, Au moins „. De même, au lieu de " Longtemps „ (104), il faut " Depuis longtemps „. — Le § 48 doit être remanié; il faut l'intituler " ailleurs, autrement „, et placer *alio* à côté de *alibi*; *ceterum* veut dire " d'ailleurs „, tandis que *ceteris rebus* signifie " pour le reste, sous tous les autres rapports „. Enfin, pour nos élèves, il est bon d'ajouter et d'expliquer *parentes* à 127, *infans* à 67.

Il y aurait long à dire sur les omissions et les lacunes de ce *Petit Traité*. Ces quatre-vingt pages ne peuvent évidemment pas contenir même l'indispensable; mais si certaines choses s'y trouvent qui ne paraissent pas tout à fait nécessaires (comme *frustra*, *nequiquam*, 73; *partes* et *factio*, 130; *nuper* et *modo*, 158; *ultra* et *sponte*, 194), pourquoi n'y a-t-il pas un article pour " Maître et Esclave „ (*dominus*, *herus*, *mancipium*, etc.)? " Bon „ y est; " Mauvais, Méchant „ manque (*malus*, *malignus*, *malevolus*, *pravus*, *nequam*, *improbus*). A côté de " Beau „, de " Faible „, de " Grand „, on cherche en vain les synonymes des contraires. Pourquoi *amens*, *demens*, *insanus*, *vesanus*, *excors* et *vecors* sont-ils absents? Le § 172 est intitulé " Soigneux „; vous vous attendez à trouver notamment *curiosus*, *sedulus*, *strenuus*, *navus* (cf. 128); vous ne trouverez que *diligens* et *accuratus*, qui se distinguent aussi aisément que *soigneux* et *soigné*.

Parfois la liste des substantifs synonymes suit celle des adjectifs (133), ou c'est l'inverse (195, 128), ou les substantifs suivent les verbes (46, 59, 161, 155); excellente méthode, malheureusement elle n'est guère appliquée (15, 40, 22, 162^{bis}, 90, 99, 97, etc.). Pourquoi " champêtre „ (37) est-il détaché de " champ „ (32)?

Voici de menues remarques pour compléter ce qui précède : § 3, manque l'explication des âges de la vie; quelle différence par ex. entre *adulescens* et *juvenis*? — 4. " agréable „, ren-

voyer à 22. *amoenus*. — 19. " avis „ renvoyer à 123. " opinion „ où se trouvent des répétitions; *sententias exquirere* se dit aussi du président. — 23, " troupeau „ *grex* est omis! — 32, ajouter *campus, arvum*. — 50. aj. *exposcere*. — 52. aj. *novissimus (agmen, verba)*. — 58. aj. *colloquium* " entretien prémédité „. — 64. aj. *facundus*. — 65. aj. *obstare, obsistere; arcere* " empêcher d'entrer „ contraire d'*admittere*; pour nos élèves, il est bon de noter que *defendere* ne signifie jamais " défendre qch. à qn „. — 71. pourquoi négliger *inde, dein, deinde, deinceps*? — 78. aj. *advena* et *hospes*. — 80. *flagitium*, cf. étym. 50. — 99. aj. *alacritas; laetitia* est donné comme contraire de *luctus*; 184, il devient le contr. de *tristitia*, et à *luctus* on ne dit rien. — 128. *iners*, contr. de *sollers* (152); *ignavia* contr. de *industria* (195). — 142. " *cantus* se dit d'instruments de musique „ n'est pas clair; dites : " du son d'instruments ... ex. *cantus tibiae* „. — 145. manquent *furari, rapere*! — 151. aj. *spondere*; 154. *robur*; 162^{bis}, *securitas*, cf. 178; 166. *exitium*, cf. 84; — 166^{bis}. Pourquoi ne pas expliquer *versutus* (retors), qui est donné en exemple? renvoyer aussi à *sollers* (152). — 184. aj. *dolor* (cf. 99), et *aegritudo* (cf. 106). — 185. aj. *frustrari, fraudare, circumvenire*. — 186. cf. *nancisci* (122); etc.

Enfin, les Index devraient être placés en tête du traité et contenir tous les mots expliqués (aj. méfait 80, épouse 83, *imprudens* 96, s'affliger 184, etc.).

Je me suis peut-être trop attaché à la critique, toujours facile : en tâchant de définir l'ouvrage que M. A. nous donnera, j'espère, et en trouvant sa traduction trop consciencieuse, j'ai un peu perdu de vue les réels mérites de ce petit livre. Je finis en le recommandant de nouveau à tous les professeurs de latin : il sera bientôt entre les mains de tous nos élèves studieux ¹.

J. HAUST.

¹ Ajouter à l'errata : 136, construisent; 178, *sēcūrus*; 187, un défaut de ponctuation rend obscure la phrase : " Se tuer ... sont rares „. — La notation prosodique est trop souvent absente.

GUSTAV ANRICH : **Das antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum.** Göttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1894. 237 pp. Prix : 5 M. 60.

Déjà Isaac Casaubon, dans ses *Exercitationes*, avait posé la question de l'influence des mystères anciens sur le développement de certaines institutions de l'Église chrétienne. Les résultats auxquels il était arrivé n'avaient guère été dépassés jusqu'au cours de ce siècle. Dans ces derniers temps, toute une série de savants, protestants surtout, ont repris le problème, et l'ouvrage de M. Anrich que nous annonçons, lui est consacré tout entier.

L'auteur a divisé son travail en deux parties; la première, qui intéresse plus particulièrement les philologues classiques, s'occupe de l'origine et de l'histoire des mystères païens. C'est un résumé d'une grande clarté, où se trouve habilement classé tout ce que l'on sait de plus important sur la question. Peut-être la partie qui traite des cultes mystiques au sixième siècle est-elle un peu trop écourtée. Il y aurait eu lieu d'insister davantage sur une certaine ressemblance entre les besoins religieux des masses au sixième siècle et aux premiers siècles de l'Empire. Ces besoins semblables ont eu également pour résultat la diffusion de cultes plus consolateurs que ceux du paganisme officiel. M. Anrich fait ressortir très justement le parallélisme que l'évolution de la philosophie offre sous l'Empire avec celle des croyances religieuses populaires. J'aurais voulu qu'ici encore, il insistât sur l'analogie de cette situation avec celle qui s'était présentée six siècles plus tôt : au sixième siècle, en effet, l'Orphisme et le Pythagorisme sont, à beaucoup d'égards, le pendant théologique, philosophique et moral des nouvelles pratiques religieuses, adoptées par les masses populaires. Ici, il est vrai, s'arrête la ressemblance; car au cinquième siècle, la philosophie se dégage bientôt de toute préoccupation théologique pour ne plus chercher ses solutions que d'après les méthodes de la science pure. Les sentiments religieux restent néanmoins vivaces au sein des masses, mais ils doivent attendre jusqu'à l'Empire pour redevenir un besoin commun à toutes les intelligences, et pour produire une nouvelle éclosion.

J'appuierais moins que ne le fait M. Anrich (p. 35) sur le goût général de l'archaïsme comme explication de cette renaissance religieuse. L'archaïsme, en tant que mode, n'a guère pu avoir d'action que sur quelques groupes de lettrés et d'érudits; il n'est point capable de remuer un peuple tout entier.

M. Anrich appelle notre attention sur l'obligation du silence, *fides silentii*, qui devint commune sous l'Empire aux mystères et à la philosophie, considérée elle-même comme une initiation. Il attribue cette conception aux Néo-pythagoriciens, et il semble croire (p. 68) que ce sont ceux-ci qui ont imaginé l'idée du secret de l'École, et qui l'ont fait remonter jusqu'à l'époque de Pythagore. En tout cas, cette manière de voir est beaucoup plus ancienne que Jamblique, la seule autorité que M. Anrich cite à ce propos. Néanthe¹, qui vivait dans la seconde moitié du troisième siècle avant J. C., fait allusion à une sorte de secret imposé dans l'école pythagoricienne². L'idée de ce secret existait déjà dans le milieu d'Aristoxène³, et M. Diels a démontré que l'organisation des écoles de philosophes en cercles fermés date de l'époque antésocratique.

La seconde partie s'occupe spécialement de l'influence des mystères sur le christianisme primitif. L'auteur relève entre les mystères et les sectes gnostiques des points communs qui avaient déjà frappé l'attention et excité les reproches des Pères de l'Église. On sait que, parmi ceux-ci, Clément d'Alexandrie et Origène paraissent surtout avoir cédé à la tentance de faire des emprunts aux idées mystiques. Je suppose cependant que M. Anrich ne se fait pas d'illusion sur la valeur des rapprochements qu'il établit entre la terminologie chrétienne et celle des mystères. La langue de l'Église a emprunté ses mots un peu partout, et même en grand nombre à la langue militaire. Il était inévitable qu'elle puisât aussi

¹ Diog. Laer., VIII, 55.

² Cf. sur cette question, Paul Tannery, *Sur le Secret dans l'École de Pythagore*, dans l'ARCHIV FÜR GESCHICHTE DER PHILOSOPHIE, tome I, p. 28 ss., et en général, H. Diels, *Ueber die ältesten Philosophenschulen der Griechen* dans les PHILOSOPHISCHE AUFSÄTZE EDUARD ZELLER GEWIDMET, p. 239 ss. Leipzig, 1887.

³ Cf. Diels, *Ein gefälschtes Pythagorasbuch*, dans l'ARCH. F. G. DER PHIL., t. III, p. 461.

largement dans le vocabulaire de la religion antérieure. Le mot *μυστήριον*, et tant d'autres semblables passés dans la langue chrétienne, ne prouvent aucunement l'adoption du sens et de l'idée qu'ils suggéraient aux païens. On peut faire une remarque pareille à propos d'une foule d'institutions dont M. Anrich indique le passage du paganisme dans le christianisme : par exemple, les rogations et autres processions, la chandeleur, beaucoup de cérémonies de purification et de pénitence. Pour tout ce qui concerne la *cathartique* particulièrement, les moyens symboliques que l'homme emploie sont un peu les mêmes dans tous les temps et dans tous les pays. Ce serait une étude intéressante que de présenter dans leur ensemble les modes de pénitence usités chez les anciens et dont des survivances se retrouvent jusqu'à nos jours : il faudrait pour cela remonter jusqu'au sixième siècle, et même au-delà.

Le grand mérite de M. Anrich est d'avoir traité son sujet avec beaucoup de conscience et d'érudition, et surtout avec une netteté qui, dans ce domaine, est la marque de qualités d'esprit assez rares. Il a fait preuve de tact et de prudence, et je crois que les plus difficiles ne trouveront guère à reprendre aux conclusions dernières de son livre.

L. PARMENTIER.

Éléments de logique, par M. l'abbé DU ROUSSAUX, professeur de philosophie à l'Institut Saint-Louis à Bruxelles. Un vol. in-8° de 256 pages. Bruxelles, Société belge de librairie, 1894. Prix : 3 fr.

S'il est une science qui paraisse arrêtée et fixée dans ses grandes lignes, c'est bien la logique, et spécialement la logique formelle, celle qu'on appelle quelquefois la logique proprement dite. Ici le progrès, semble-t-il, ne saurait plus être obtenu si ce n'est dans le détail; et encore, bien des observations qu'on nous donne comme nouvelles se ramènent, en fin de compte, à des lois connues et formulées depuis longtemps ¹.

¹ C'est ainsi que le problème de la quantification du prédicat qu'Hamilton croyait avoir soulevé pour la première fois (v. *Discussions on philosophy*, pp. 614-615), n'était pas ignoré des logiciens d'autrefois. Cf. sur ce point Stuart Mill, *Philosophie d'Hamilton*, tr. fr., pp. 482-493).

Aussi est-ce plutôt dans l'arrangement des matières et dans la manière de les présenter que l'on peut se flatter d'innover et de perfectionner sur ce terrain. Signalons, comme tentative de ce genre, le parallélisme que M. du Roussaux établit entre les deux parties de son cours, savoir entre la logique formelle et la logique réelle. Après avoir examiné, dans la première de ces parties, les formes déductives, qui sont celles de la raison abstraite, les formes inductives, qui sont celles de l'expérience, et les formes scientifiques, dans lesquelles se résout tout ce qui constitue notre savoir, l'auteur reprend ces trois objets, mais pour les étudier à un autre point de vue. Il ne recherche plus ce que sont ces formes prises en soi ou dans leur abstraction, ni à quelle condition elles doivent se soumettre pour rester d'accord avec elles-même; il se demande si quelque chose répond en dehors de nous à ces formes de notre pensée, savoir : 1° à nos connaissances abstraites de toute espèce, aux lois générales, aux principes nécessaires et universels, 2° aux données particulières et concrètes de l'observation, et 3° à l'assemblage de ces éléments en tous ou systèmes, autrement dits aux constructions de la science et de la philosophie. Ainsi reparait l'ordre adopté par l'auteur dans la première partie de son travail.

Tel est le plan général de l'ouvrage, plan que, pour ma part, je n'ai rencontré dans aucun traité similaire, et qui permet de saisir et d'embrasser d'un coup d'œil le rapport et la correspondance qu'il y a entre les parties principales de la logique. C'est là un avantage énorme, sinon pour les débutants, dont l'esprit n'est peut-être pas encore en état de s'élever à de telles hauteurs, au moins pour ceux qui commencent à se familiariser avec les abstractions dont il s'agit et voudraient en pénétrer l'essence.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les divisions et subdivisions de son livre. Disons seulement que les cadres et compartiments tracés par lui sont bien remplis et contiennent, outre les parties qui se retrouvent dans tous les manuels de ce genre et qui doivent s'y trouver par la force même des choses, des vues personnelles et originales : notamment sur la façon d'unir la synthèse et l'analyse (*pp.* 106-109) avec de bons conseils touchant l'art de la rédaction et de la composition, sur

la nature du phénomène (p. 190)¹; la critique de la méthode cartésienne (p. 201 et suiv.), quelques pages de fine anatomie psychologique traitant de l'influence du cœur sur le choix des opinions (p. 221 et seqq.), d'amusants portraits dans la manière de La Bruyère, où certains travers de l'esprit sont décrits et ridiculisés de main de maître (§§ 280-284), etc.

En somme, bon résumé, surtout dans la première partie de l'œuvre, ne donnant que ce qui est nécessaire à l'intelligence de la doctrine en question, et négligeant le reste ou le rejetant dans les notes. La seconde partie est traitée avec plus de largeur et de développement²; les problèmes de l'origine et des limites de la connaissance, des confins de la science et de la foi y sont résolus, ou abordés, ou tout au moins indiqués. L'auteur pousse même, au besoin, quelques pointes sur le terrain de la métaphysique. Bref nous avons ici une véritable introduction ou, comme on dit en Allemagne, une propédeutique à la philosophie générale; et tout homme d'une certaine culture lira ce volume avec autant de profit que d'intérêt.

A. GRAFÉ.

¹ « Le phénomène, dit M. Du Roussaux, n'est pas, comme on semble le croire, un voile opaque qui nous dérobe la substance, un masque étranger qui nous déguise la vraie physionomie de l'être, un revêtement postiche, un placage jeté sur la réalité; rien n'autorise semblable conception. Le phénomène est un voile, mais un voile transparent, qui, loin de cacher la substance, la manifeste et la trahit. Dans le phénomène la substance se révèle, non seulement par voie d'analogie, comme la cause dans l'effet, mais en une façon plus directe et plus expressive, comme la puissance dans l'acte. De vrai, le phénomène n'est pas une entité abstraite, une qualité morte, une apparition vide, un fantôme fluide, sans attache à rien; c'est une qualité vive, c'est une force qui agit, une énergie qui se déploie, une propriété qui s'épanouit. Le phénomène me livre la force et la cause, encore que la genèse des effets et le mode interne de leur production demeurent toujours mystérieux ... » Ces quelques lignes donneront déjà une juste idée de l'attitude adoptée par l'auteur à l'égard des thèses de la philosophie traditionnelle. Quant au style, ceux-là surtout en apprécieront le mérite qui se sont occupés de l'enseignement de ces matières.

² Si l'on y joint le chapitre de la méthode, qui forme la transition, elle comprend environ les deux cinquièmes de l'ouvrage.

Le problème des sources de l'Histoire d'Athènes. *Aristoteles und Athen*, von U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. Berlin, 1893, 2 vol. 8.

Le problème des sources de la Politeia des Athéniens continue à attirer les chercheurs. Au début, on se bornait à le montrer dans le lointain et il semblait que personne n'osât tenter de s'en rapprocher. Depuis lors, au fur et à mesure que le texte a été mieux connu et mieux compris, on s'est enhardi et par diverses voies, on s'est efforcé de pénétrer dans ce nouveau continent mystérieux.

Pour beaucoup, rien n'est plus facile. On demande les sources d'Aristote ? Mais les voici : Solon, Hérodote, Thucydide. Les deux premiers sont cités ; pour le troisième, il suffit de lire son ouvrage pour constater qu'Aristote l'a eu sous les yeux. Puis il y a pour l'un ou l'autre passage, les Atthidographes, Androtion, Kleidemos, Phanodemos (?). Enfin pour tout ce que nous ne pouvons pas rapporter à un écrivain déterminé, et c'est la très grosse part, nous proposons comme source ces mêmes Atthidographes ou plus vaguement encore l'Atthis. Nous pouvons aussi recourir à des pamphlets à tendances oligarchiques, que nous nous figurerons avoir été composés à la fin du V^e siècle.

On voit que rien n'est plus facile : il ne s'agit plus maintenant que de découper le texte en petits morceaux et de donner à chacun sa part. Ceci pour Hérodote, ceci pour Thucydide, ceci pour l'Atthis, ceci pour les pamphlets. Nous pourrions être généreux pour ces deux dernières catégories : comme nous ne connaissons guère l'Atthis et moins encore les pamphlets, personne ne protestera.

Tout cela est fort bien. Le malheur est que le problème reste à peu près dans son premier état. Tout au plus la difficulté est-elle un peu reculée.

La meilleure preuve est que l'opération n'est, peut-on dire, jamais terminée. Demain, avec tout autant ou tout aussi peu de vraisemblance, on recommencera à déchiqueter le texte. On fera la part plus grande ou plus petite à l'Atthis et aux pamphlets. Il n'y a aucun motif pour que ce jeu finisse.

Une preuve encore et elle est de celles qui dispensent de

beaucoup d'autres : c'est, en règle très générale, que tout cet effort est en pure perte. Qu'en résulte-t-il? Qu'en conclure? Les plus convaincus se garderont d'en tirer quelques chose pour la manière d'écrire l'histoire, et ils le voudraient qu'ils ne le pourraient pas.

Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée : je suis loin de dénier toute utilité à ce genre d'études. Elles en ont une, incontestable, pourvu que leurs auteurs sachent se modérer et ne perdent jamais de vue que leur travail n'est qu'un commencement, une préparation à un autre travail plus important. La vue très claire de cette vérité n'est pas l'un des moindres mérites de l'ouvrage récent de M. de Wilamowitz-Moellendorf. Il pose nettement la question ou plutôt les questions, car il y en a deux. Aristote a écrit son livre en s'aidant d'autres livres, c'est, qu'on nous l'accorde pour le moment, le premier point. Aussitôt naît la deuxième question : que valaient ces livres? Qu'est ce que leurs auteurs pouvaient connaître? Comment savent-ils ce qu'il nous racontent par l'intermédiaire d'Aristote? Deux questions donc, l'une spéciale à Aristote : quelles sont ses sources? L'autre plus générale : quelles *étaient* les sources de l'histoire d'Athènes?

Il est difficile en traitant semblable sujet de ne pas tomber quelquefois dans les inconvénients que je signalais. Le champ est tout large ouvert pour les hypothèses : il faut une grande force de caractère pour ne pas les produire en trop grand nombre. Il en faut aussi pour savoir avouer qu'on ne sait pas tout. Cet aveu, on ne le rencontrera que bien rarement dans cet ouvrage. L'auteur découpe le livre d'Aristote avec une étonnante *maëstria* et rend à chacun ce qui lui revient. On admirera son ingéniosité, son érudition, la sûreté de son coup d'œil, la promptitude et l'adresse de sa main : il est permis de garder quelque doute sur l'opportunité et l'efficacité de l'opération ; cela ressemble fort à de la chirurgie par amour de l'art. Mais si on peut critiquer en eux-mêmes certains détails, il faut reconnaître qu'il se dégage du livre tout entier des résultats généraux importants.

Ce sont ces résultats qu'à mon tour je voudrais réunir ici et brièvement apprécier.

Mais un mot encore sur le livre lui-même. La lecture, il

faut le dire, en est plus instructive que récréative. L'auteur a un certain nombre de tics qui finissent par agacer les nerfs : c'est un dédain transcendant pour tout ce qui n'est pas lui, et par contre une complaisance parfois naïve pour tout ce qui est de lui; c'est une façon un peu brutale de traiter le lecteur et l'avis, pas charitable du tout, inscrit ou sous-entendu à toutes les pages : celui qui ne sera pas de l'avis de l'auteur n'est qu'un sot. Ce ne sont là que des défauts de caractère qui rendent le commerce d'un écrivain peu agréable.

Il en est de plus graves qui le rendent peu sûr : M. de Wilamowitz a une extraordinaire puissance d'affirmation; il affirme en allemand et au besoin en grec. Celui qui ne sera pas persuadé y mettra peut-être de la mauvaise volonté; mais un peu plus de preuves ne serait pas à dédaigner pour les intelligences faibles.

Ensuite M. de Wilamowitz se comprend évidemment toujours, et il est toujours compréhensible. Seulement il pourrait avoir souvent plus d'égards pour le pauvre lecteur et éclairer davantage les chemins par lesquels il le fait passer.

Malgré ces défauts, le livre, à ceux qui auront le courage de le lire et de le relire, de l'étudier et de le méditer, apportera une instruction qui vaut d'être achetée, même un peu chèrement. Une foule de questions grandes et petites sont traitées, soit en passant, dans le cours de l'ouvrage, soit à part dans des appendices, qui, à l'inverse de beaucoup d'appendices, méritent d'être lus très soigneusement. Si M. de Wilamowitz a pris quelque plaisir à étaler son érudition, nous ne le lui reprocherons pas : le plaisir est sans doute moins grand pour nous; le profit reste considérable.

L'abondance des détails ne doit pas nous faire perdre de vue l'unité de pensée qui règne à travers tout le livre. La première impression est déconcertante : la simple inspection de la table des matières déroute. Cependant l'auteur a raison de nous dire de le suivre de confiance. Il sait parfaitement où il va et comment il y va. Son livre n'a pas l'ordre rigoureux d'un traité didactique. Je le comparerais volontiers à un plaidoyer fort habile. Il enveloppe l'auditeur, plus qu'il ne le persuade. L'orateur semble aller au hasard; cette allure capricieuse est voulue. Il nous fait tourner sur place, revenir sur nos pas.

Quand notre patience sera lassée, nous nous en remettrons à lui et il nous mènera où il voudra.

Je ne m'astreindrai pas à suivre cet ordre un peu factice et je préfère traiter les questions dans l'ordre où elles se présentent logiquement.

I.

Tout d'abord s'offrent à nous quelques questions préalables.

1° Aristote est-il l'auteur de la *Politeia* des Athéniens?

2° A quelle date a-t-il composé ce traité?

3° Dans quel but?

4° Quel rapport y a-t-il entre la *Politeia* et les autres ouvrages d'Aristote, notamment la *Politique*?

5° Possédons-nous une œuvre destinée à être publiée sous cette forme ou Aristote n'a-t-il pas mis la dernière main à son travail?

Sur la première question, je crois qu'il n'est pas nécessaire de m'arrêter.

Sur la deuxième, M. de Wilamowitz considère comme décisive l'indication tirée de 46.1 combiné avec CIA 809⁴⁹⁰.

Il veut bien nous informer qu'à la correction des épreuves, il a supprimé une note où nous aurions pu lire la réfutation de l'opinion contraire; il a craint, en la laissant, de prêter une valeur à des arguments qui n'en ont pas.

Les trois dernières questions sont traitées au chap. 10. On peut y ajouter à la p. 641 l'étude comparative sur la *Politeia* et la *Politique*, B. 12 (Réformes de Solon et de Dracon). Le chap. 10 est intitulé : " but et importance du livre „. Il est passablement long et contient beaucoup de choses; sans doute il y a un lien qui les attache les unes aux autres; mais on ne le voit pas bien nettement; c'est peut-être un mérite au point de vue de l'art que de l'avoir dissimulé.

Voici quelques données que l'on peut recueillir. Les traités où Aristote étudiait les constitutions des états grecs, les *Politeiai* et la *Politique* forment un ensemble. Elles sont les matériaux d'où, par voie d'induction, il tire sa théorie politique. Dans la *Politeia* des Athéniens et la *Politique*, même esprit, mêmes tendances. La *Politeia* n'est pas du tout un recueil de matériaux, un aide-mémoire : c'est un livre, un livre achevé au point de vue du style.

Les Politeiai et la Politique ont dans l'ensemble été composées en même temps.

II.

Quelles sont les sources d'Aristote? Nous pouvons établir que :

1° Aristote cite deux de ses sources, Solon et Hérodote. Nous constatons, par la confrontation des textes, qu'il a eu sous les yeux Thucydide.

2° Il est important de se rendre compte de la façon dont il utilise ces sources. Il ne copie pas, il ne compile pas. Parfois il suit de près ses auteurs, parfois il s'en écarte.

3° Il a donc, même pour les époques déjà traitées par Hérodote et par Thucydide, d'autres moyens d'information.

4° Ce sont les Atthidographes. La comparaison de certains passages avec des fragments de Kleidémos et d'Androtion le prouve. Ce qui le prouve mieux encore, c'est le caractère, " la qualité du renseignement ", sa forme annalistique, et la sécheresse du style. Un seul exemple : l'archontat de Damasias.

5° Aristote ne dépend pas de Xénophon, p. 161, ni non plus d'Ephore, p. 305, dans la Politeia.

6° Aristote n'a-t-il pas consulté lui-même les archives? Non! Partout il utilise des travaux écrits qu'il résume. Je reviendrai tout à l'heure sur ce point.

7° Parmi les travaux que suit Aristote, il en est qui ont des tendances démocratiques, d'autres qui ont des tendances oligarchiques. Les premiers, ce sont les Atthides, les autres sont des pamphlets de la fin du V^e siècle. M. de Wilamowitz connaît parfaitement ces pamphlets; il sait l'auteur du principal, c'est tout simplement Théràmène; la date de la publication, automne 404; le but, Théràmène voulait dans un écrit de circonstance justifier sa politique; le contenu, on en trouvera le résumé à la page 161. Il y était question de la réforme de Dracon, dont l'Atthis ne parlait pas et qu'Aristote ignorait encore quand il écrivait le livre 2 de la Politique (p. 58 et ch. IV). Cependant cette réforme est historique : le chapitre IV où M. de Wilamowitz le démontre n'est pas l'un des moins remarquables de son livre et il est absolument décisif. Dans ce pamphlet, Solon recevait quelques rudes coups : on racontait

de lui l'anecdote des *παλαιόπλονοι* et elle avait encore le mérite d'atteindre Alcibiade et Conon (p. 62). Alcibiade était traité avec une injustice si révoltante qu'Aristote, plutôt que de reproduire ces violences, a préféré se taire. Thémistocle était fort amoindri : ce n'était plus lui, il avait perdu la tête comme les autres stratèges, c'était l'aréopage qui avait sauvé Athènes, etc., etc.

A part quelques points empruntés à la chronique (de Clisthènes aux guerres médiques, les trois lois citées 26, 2-4), ou à Thucydide (chute des 400), toute l'histoire du V^e siècle vient de cette source; Aristote y a pris notamment les pièces qu'il cite *in extenso*.

M. de Wilamowitz veut démontrer qu'ici comme ailleurs, notre auteur dépend d'historiens antérieurs (p. 107). A-t-il achevé sa démonstration et prouvé (ch. 6) que *a*) toute cette partie de l'histoire, sauf les exceptions mentionnées, ne vient pas des Atthidographes, *b*) qu'elle vient d'un pamphlet oligarchique, *c*) que ce pamphlet est sorti des mains de Thérémène ou tout au moins d'un homme de son groupe?

Gilbert a déclaré que toute la littérature oligarchique antérieure à 411 n'était qu'une ombre. Il admet cependant un écrit oligarchique de 404/3, dont Critias pourrait bien être l'auteur. N'est ce pas aussi une ombre?

Personne ne contestera que l'auteur de la *Politeia* n'ait consulté des écrits à tendances diverses et qu'il n'ait été fortement influencé pour le V^e siècle par des écrits à tendances oligarchiques. M. de Wilamowitz a mis en pleine lumière cette constatation importante. Seulement il ne veut pas que ces écrits soient des Atthides; l'Atthis est démocratique. Pourquoi? Ne pourrait-on pas admettre des *Ἀθηναίων πολιτεῖαι*, écrites dans un sens conservateur ou même réactionnaire?

On pensera peut-être qu'il n'y a là qu'une question de mots. Il n'en est rien : il suffira comme preuve de reproduire la conclusion à laquelle M. de Wilamowitz aboutit p. 308 : " dans ce livre, il n'y a, pour ainsi dire, aucune recherche réellement historique; ce n'est donc pas Aristote, ce sont ses témoins qui ont la responsabilité de ce qu'il contient; lui n'est responsable que du choix des témoins et il en est parmi eux qui en ont pris à leur aise avec la vérité, il n'aurait pas dû les invoquer,

s'il en avait usé plus sérieusement avec la recherche historique. »

Considérons donc de plus près ce pamphlet. Aristote lui aurait emprunté outre la réforme de Dracon, l'appréciation du rôle d'Aristide et le tableau des individus auxquels l'État procure la nourriture (ch. 41), la participation de Thémistocle à la chute de l'Aréopage, les principaux détails de l'histoire de la révolution de 411-403. Ce ne sont là que des exemples, je les choisis avec intention. De ces emprunts, les uns sont irréprochables, les autres constituent de grosses erreurs historiques : cela est vrai notamment pour la part prise par Thémistocle en 462/1 à la réforme d'Ephialte. D'un autre côté, la constitution de Dracon est historique. Cela suffit pour jeter le plus singulier jour sur le prétendu pamphlet de Thérarmène. Il aurait donc été une combinaison artificieuse de vrai et de faux, de recherches sérieuses et d'inventions mensongères. Pour une époque aussi reculée que celle de Dracon, Thérarmène aurait été un modèle d'exactitude. Pour une époque beaucoup plus rapprochée et qu'il avait un intérêt bien moindre à falsifier, il aurait donné libre carrière à son imagination. Enfin pour sa propre époque, il aurait laissé la parole aux actes.

Et la façon de procéder d'Aristote n'est pas moins bizarre : il défend énergiquement Solon contre les *βλασφημειν βουλομενοι*. Il s'aperçoit donc que sa source oligarchique le trompe, mais pour Aristide ou Thémistocle, il est plus crédule.

La conclusion serait donc qu'Aristote a suivi, non des pamphlétaires, mais des historiens qu'il avait des raisons de croire sérieux. Il est juste de faire remarquer la difficulté qui va naître immédiatement : la *Politeia* des Athéniens, qui sur tant de points a éclairci et rectifié nos connaissances, les a au contraire troublées en ce qui regarde la chronologie de Thémistocle et même celle de Cimon. Si nous avons devant nous un pamphlétaire, faisons ce qu'Aristote aurait dû faire : refusons de l'écouter et tenons-nous en à la tradition commune. Si nous avons devant nous un historien, il faudra ou avouer notre cruel embarras ou essayer, comme l'a fait Bauer non sans quelque violence, de le mettre d'accord avec Thucydide. Le parti qu'a pris M. de Wilamowitz est le plus commode : il consiste à rejeter le témoignage d'Aristote quand il devient gênant, mais ce n'est pas le procédé le plus logique.

III

Quelles étaient les sources de l'histoire d'Athènes?

Dans l'état actuel de nos connaissances, l'analogie est à peu près le seul moyen que nous ayons de nous guider. Demandons-lui donc quelques indications sans lesquelles nous ne pourrions que marcher au hasard. Je ne pense pas qu'il y ait lieu d'hésiter : c'est à l'histoire romaine qu'il faut d'abord s'adresser. A la lumière des renseignements qu'elle nous fournira, nous reconnaitrons, pour Athènes, les sources suivantes :

1° Le présent. Je ne crois pas pouvoir mieux désigner que par ce seul mot le point de départ d'une méthode féconde et sûre : l'historien interroge les institutions, les mœurs, les usages de son temps; il démêle les traits anciens et les reportant dans le passé d'où ils viennent, il se forme une image, aussi exacte que possible, des époques primitives. On sait l'emploi que Mommsen a fait de cette méthode et les résultats qu'elle a donnés.

Nous la rencontrons dans les premiers chapitres de la *Politeia* : ils ne contiennent guère autre chose que des conclusions tirées du temps actuel pour les temps antérieurs. Et dans ce qui suit (époque de Solon), nous retrouvons encore ce même procédé.

Aristote en est-il l'inventeur? Il y a lieu de croire qu'il l'a emprunté aux *Atthidographes*. Lui-même a pu en user pour l'un ou l'autre point, comme pour la réforme de Solon.

2° La tradition. M. de Wilamowitz reconnaît avec raison dans la tradition (*die Sage* et *die Novelle*), une source importante de l'histoire d'Athènes. Exemples: les anecdotes relatives à Périclès (comme le rôle prêté à Damonides d'Oïë), à Cimon (sa libéralité), à Thémistocle (son stratagème pour amener la chute de l'aréopage).

Aristote a pris ces anecdotes non pas dans la tradition elle-même, mais dans les écrits dont il s'est inspiré. M. de Wilamowitz fait-il toujours à cet élément sa part exacte?

Un exemple : Thucydide suit pour les Pisistratides, une tradition orale (p. 110) et p. 115 : " Thucydide donne son récit comme une tradition orale, mais il s'est trompé sur sa valeur.

La tradition des Philaïdes, à la famille desquels il pouvait se rattacher, n'était pas meilleure que la tradition des Alkméonides, que nous rencontrons si souvent chez Hérodote ... Si Thucydide s'est inspiré de la tradition orale, les Atthidographes n'ont-ils pas fait de même? Que lui ont-ils emprunté pour les Pisistratides par exemple? Si j'ai bien compris, rien du tout.

Il y a ici un point très délicat. Si les Atthidographes remontent, comme je le dirai plus loin, à l'Atthis primitive, à des annotations contemporaines des événements, ils n'ont pas besoin de la tradition. Et si nous les faisons puiser à pleines mains dans la tradition, nous rendrons tout à fait inutile l'Atthis primitive.

M. de Wilamowitz, soucieux avant tout de sauver son Atthis, a passé rapidement : M. Ed. Meyer, dans l'introduction du 2^d volume de sa *Geschichte des Alterthums*, rangeant dans un ordre chronologique les sources de l'histoire grecque, fait place à la tradition orale et aux chroniques locales, *ᾠδοί*. Si on lit attentivement les § 3 et 4, on se rendra parfaitement compte de la difficulté que je signale. La tradition, appuyée et complétée par les archives et les autres moyens d'information, rend inutiles l'hypothèse des chroniques locales, telle que M. de Wilamowitz et, après lui, M. Meyer l'ont adoptée.

3° La poésie populaire. La tradition, on le sait, ne reste que rarement abandonnée à elle-même. Elle revêt souvent la forme poétique. Cette règle s'est vérifiée en Grèce. Aristote a fait deux emprunts à la poésie populaire (19, 3; 20, 6).

On ne remarque dans son livre pas de trace d'autres emprunts (p. 37 et l'appendice).

4° Les archives. Ici se posent encore une fois un certain nombre de questions : a) des questions d'histoire et d'archéologie : en quoi consistaient les archives publiques d'Athènes? Où étaient-elles conservées? Contenaient-elles des documents très anciens, telles que les lois de Dracon, de Solon et de Clisthènes? b) question déjà indiquée, Aristote les a-t-il interrogées directement?

Sur le 1°, M. de Wilamowitz ne croit pas devoir entrer dans de bien grands détails. Peut-être cependant la recherche critique des sources de l'histoire athénienne demanderait-elle

sur ces points une étude tout à fait approfondie. Il nous donne cependant par-ci par-là quelques indications précieuses.

J'y reviendrai, tout en exposant la réponse à la 2^de question: Aristote n'a pas consulté directement les archives. Les lois de Dracon existèrent jusqu'à la fin du V^e siècle. Cependant il ne faut pas voir dans le passage d'Aristote une copie, ni même un résumé du texte authentique. Les lois n'étaient pas rédigées sous cette forme. Aristote a suivi un auteur qui avait vu le texte, en avait tiré certains éléments et, en les combinant, avait formulé lui-même les principes de ce qu'il appela " la Constitution de Dracon „.

De même, pour la Constitution de Solon Aristote ne doit rien aux archives; elles ont été consultées par les Atthidographes, p. 56.

De même encore pour les pièces qu'il cite pour les 400.

Enfin l'exposé de la dernière constitution est faite d'après une source écrite qu'il résume.

En un mot, Aristote aurait pu consulter les archives et cependant il ne l'a pas fait. Bien plus, il a consulté les archives pour d'autres ouvrages: " que l'auteur des *διδασκαλίας, νῆκαι, νόμοι* ait utilisé les archives „ (p. 107), M. de Wilamowitz n'en doute pas.

Il reconnaît aussi qu'à première vue, les documents sur les 400 et les 30 paraissent en avoir été tirés. Aristote n'aurait donc pas profité de ses recherches pour la Politeia.

Cependant, pour un point spécial, M. de Wilamowitz semble admettre p. 109 une utilisation directe des archives par Aristote. Thucydide raconte qu'Hippias, après l'assassinat de son frère, fit désarmer les citoyens qui prenaient part à la procession. Aristote rectifie: la procession des citoyens armés du bouclier et de la lance est une nouveauté démocratique, " ce qui pourrait être attesté par les actes de la fête, actes que l'auteur des *didaskalies* lyriques a connus „. Enfin Thucydide, pour cette même histoire des Pisistratides, a recherché les documents authentiques (p. 116): comment cet exemple aurait-il été perdu pour Aristote?

De tout cela, on pourrait conclure que l'opinion de M. de Wilamowitz est manifestement fautive: ne nous prononçons pas trop vite. Cette opinion a tout au moins le mérite d'être logique et de supprimer une grosse difficulté.

Aristote aurait pu consulter les lois de Dracon, de Solon et de Clisthènes. Admettons-le, bien que cela demanderait à être démontré de très près. L'a-t-il fait? C'est le texte et le texte seul qui doit répondre. Or, il me semble que la réponse est négative. S'il les avait consultées, il serait plus complet et souvent plus clair. D'autre part, j'en conviens aussi, pour les 400 et les 30, le texte semble reproduire directement des documents authentiques. Conclusion : Aristote aurait eu la plus singulière et la plus contradictoire des façons de travailler. Cette singularité et cette contradiction, M. de Wilamowitz les fait disparaître, avec beaucoup d'ingéniosité, mais je l'avoue, sans me convaincre. Le problème a été aperçu depuis longtemps. Il n'a pas échappé à Gilbert, dans la si remarquable introduction de son Manuel (2^e édition); mais il ne me paraît pas avoir eu raison de la difficulté qui naît de l'état du texte lui-même. C'est là le meilleur des témoins et pour conclure, je me demande si la solution définitive ne dépend pas d'une étude d'ensemble sur les archives publiques à Athènes, sur la nature et la forme des documents qu'elles contenaient et sur leur utilisation, aux différentes époques, par les historiens?

5° Les Fastes. Nous approchons ici de l'hypothèse que M. de Wilamowitz a principalement eue en vue en écrivant son livre. Il est difficile de nier qu'il y ait eu à Athènes des listes de magistrats, particulièrement des listes d'archontes et que l'usage de fixer les années d'après ces listes n'ait été reçu d'une façon incontestée. La chronologie, établie d'après leurs données, est sûre pour l'époque postérieure à Solon; pour les temps antérieurs, elle n'est qu'approximative. Cette liste est tenue avec le plus grand soin. (V. les preuves ch. I.)

Mais ces listes étaient-elles de simples nomenclatures ou ne contenaient-elles pas, à côté du nom de l'archonte, la mention sommaire des événements principaux de l'année? M. de Wilamowitz répond affirmativement et ces documents qu'il désigne sous le nom d'Atthis, de Stadthronik, sont pour lui la source la plus importante de l'histoire d'Athènes.

6° L'Atthis. Comme je l'ai déjà dit, Aristote a faite de larges emprunts aux historiens athéniens, les atthidographes, et à

leurs œuvres, les Atthides. Il en a consulté plusieurs, parmi eux, avec une certaine préférence peut-être, Androtion.

Mais ces œuvres diverses ont une base commune, et cette base commune est une chronologie commune. Il faut croire à des annotations contemporaines des événements mêmes et l'ensemble de ces annotations, c'est ce que M. de Wilamowitz appelle la Chronique ou encore l'Atthis.

Voici quelques exemples : la généalogie et la chronologie de Pisistrate, l'année de la mort de Solon, la tyrannie de Damasias, le tribunal des 300 nobles et le nom de l'accusateur Myron de Phlya : " qui ne ferme pas les yeux ne peut méconnaître ici des annotations contemporaines (p. 278).

Quand la rédaction de ces notes a-t-elle commencé ? M. de Wilamowitz ne fixe pas une date précise. L'Atthis ignorait, on l'a vu, la réforme constitutionnelle de Dracon (p. 278). Elle portait une mention comme *Δράκων τοῦς Θεσμοῦς ἔθηκεν* (p. 58). Si je saisis bien la pensée de l'auteur, les annotations contemporaines n'auraient été faites d'une façon suivie qu'à partir de Solon.

Son esprit. Il est nettement démocratique. Solon, Clisthènes, Thésée, sont ses grands hommes. Elle est hostile à la royauté et à l'aristocratie. Cependant elle donne l'histoire mythique d'Athènes, Ion et ses fils, Pandion et ses fils, Thésée, Acaste. Médon ... p. 57. En second lieu, elle est propre à Athènes et ne s'inquiète pas de l'histoire des localités voisines. Enfin, elle s'applique tout particulièrement à fixer et à éclaircir " les antiquités des cultes urbains „.

Les auteurs. Ce sont les exégètes. *Λ'ἐξήγησις τῶν πατρίων* " a conduit à l'annotation et à l'éclaircissement des *πάτρια* et ainsi à l'Atthis „. Comme à Rome, les *pontifices*, les exégètes, d'abord simples gardiens de la tradition religieuse, seraient devenus annalistes.

Les éditeurs. Hellanicus, comme je le dirai, n'a pas connu l'Atthis; c'est plus tard, à l'époque de Platon et d'Isocrate, qu'apparut la première chronique véritablement athénienne. C'était une édition revue et augmentée de la chronique primitive.

D'autres éditions se succédèrent rapidement. Faut-il citer des noms propres ? Nous avons ceux de Kleidemos, Melanthios,

peut-être Phanodémos, Androtion. Mais que des noms ont pu s'oublier! Que de chances surtout pour que les noms les plus anciens aient disparu!

Il importe de le remarquer, Aristote n'a pas puisé directement dans la chronique primitive, dans l'Atthis des anciens exégètes : il a consulté l'Atthis des Atthidographes. Cette distinction n'apparaît qu'assez tard dans le livre de M. de Wilamowitz. Il emploie fréquemment le mot Atthis, sans dire à quelle espèce d'Atthis il s'applique. De là au début et pendant assez longtemps encore, dans l'esprit du lecteur certaine obscurité, que l'on n'est pas toujours bien sûr d'avoir dissipée.

M. de Wilamowitz affirme que son hypothèse sera bientôt rangée parmi les vérités les plus banales de la science des sources, *Quellenkunde*. Ne se fait-il pas illusion?

Hellanicus n'a pas, Thucydide nous l'apprend, déployé une bien grande exactitude en chronologie, du moins pour la Pentékontaétie. Et cependant, nous le savons aussi, la chronologie était l'objet favori de ses recherches. Qu'en conclure? M. de Wilamowitz, p. 284, pour son compte n'en conclut pas grand' chose, tout au plus que Hellanicus n'a pas eu accès auprès de l'exégète et de ses documents. D'autres pourraient en conclure qu'Hellanicus n'ayant pas utilisé ces documents, il y a une très forte présomption contre leur existence.

Et Thucydide? Il ne les a pas connus non plus, lui qui a cependant la prétention de rectifier la chronologie d'Hellanicus!

Et Aristote, qui devait y trouver des dates exactes pour la Pentékontaétie ¹ et qui a préféré embrouiller misérablement toute l'histoire de cette époque! Voilà de bien graves objections. Ajoutez le silence unanime des anciens sur ce document.

La considération la plus forte en sa faveur me paraît la suivante : la science historique apparaît à Athènes avec Kleidémós, le premier Atthidographe, d'après Pausanias. Kleidémós aurait-il donc été un fouilleur d'archives? Aurait-il extrait directement l'histoire des documents authentiques? Il faut un commencement : ce commencement est la *Stadtchronik*, elle fournit les bases et le cadre pour le travail des historiens

¹ Signalons en passant le très beau chapitre consacré, vol. I, à la chronologie si difficile de cette époque.

de profession, en tête Kleidémós, si l'on veut. J'en conviens : il faut un commencement, mais pourquoi celui-là ? Le commencement ne pourrait-il pas être tout simplement, sans parler d'Hécatée, Hérodote. Le père de l'Histoire puise dans la tradition, mais en même temps il commence à interroger les témoignages écrits ; " pour celui qui le connaît, les *ὑπομνήματα* de l'oracle de Delphes doivent apparaître comme très importants, une collection de réponses du dieu, avec les récits qui y correspondent, un trésor merveilleux d'instruction historique et religieuse ", p. 284.

Puis Hellanicus qui, lui aussi, puisant dans la tradition et dans les archives, donne l'impulsion à l'histoire locale.

Les Atthidographes se rattacheront à l'un et à l'autre, imprimeront à l'historiographie athénienne le caractère qu'il était naturel d'attendre de leur double qualité d'historiens et d'exégètes ?

7° Les archives des familles. Je ne sais trop pourquoi M. de Wilamowitz leur a fait une place si étroite dans son livre. Avec un peu de bonne volonté, on pourrait les utiliser pour créer de toutes pièces une hypothèse semblable à la sienne. J'ai rencontré les mentions suivantes des archives des familles (p. 283) : Hellanicus a trouvé ses renseignements à Athènes, il a rédigé les généalogies des Eumolpides et des Andokides. Pour Thucydide et Hérodote, la tradition des Philaïdes et celle des Alkméonides (supra). Il ne s'agit que de tradition : ne serait-on pas fondé à admettre qu'il y avait des archives des familles ? Resterait à déterminer ce qu'elles pouvaient donner et ce qu'elles ont donné à l'histoire.

Je serais heureux si j'avais réussi à donner une idée claire de quelques-uns des problèmes soulevés par M. de Wilamowitz. Je n'ai pas pu avoir la prétention de les résoudre : ce serait beaucoup déjà de les avoir montrés dans un ensemble systématique. Et c'est bien plus encore, ne l'oublions pas, de les avoir soulevés. A mon sens, M. de Wilamowitz a également montré la vraie méthode à employer pour les trancher. Elle est parfaitement indiquée dans le chap. 1 du 2^e volume. Il s'agit de faire l'histoire de la science historique en Grèce, de prendre tous les historiens et de suivre les progrès de la méthode de l'un à l'autre. On déterminera par cette étude

comparative leur façon de travailler et les sources qu'ils ont interrogées.

Il faut cesser de les isoler les uns des autres, de dépenser sur un seul texte des trésors d'érudition, de patience et d'ingéniosité. Dans ce domaine, comme en tout autre, rien ne se perd, tout continue. Les hommes se passent le flambeau des mains en mains. Hécatéé, Hérodote, Hellanicus, Thucydide, Androtion, Aristote forment une chaîne : où sont les anneaux intermédiaires? Celui qui les retrouvera résoudra le problème.

HENRI FRANCOTTE.

1. — GIOVANNI SETTÌ. **I Mimi di Eroda.** Modena, E. Sarasino 1893. Lire 3,50.
2. — **Les Mimes d'Hérodas.** *Traduction française précédée d'une introduction*, par G. DALMEYDA. Paris, Hachette, 1893. Fr. 3.
3. — **Die Mimiamben des Herodas.** *Herausgegeben und erklärt mit einem Anhang über den Dichter, die Ueberlieferung und den Dialekt*, von RICH. MEISTER (tiré à part des "Mémoires de la classe de philologie et d'histoire de la Société royale des Sciences de Saxe", tome XIII). Leipzig, Hirzel, 1893. 10 Mk.
4. — **Die Mimiamben des Herondas.** *Deutsch mit Einleitung und Anmerkungen*, von OTTO CRUSIUS. Göttingen, Dietrichsche Verlagsbuchhandlung 1893. 2 Mk., 40 pf.
5. — **Les Mimes de Hérodas**, *traduits en français avec introduction et notes*, par P. RISTELHUBER. Paris¹, 1893.

Si la découverte du papyrus d'Hérodas n'a point renouvelé dans le monde savant l'émotion qui accompagna la mise au jour de la *Politeia* d'Aristote, c'est qu'il s'agissait cette fois d'une œuvre purement littéraire, à laquelle les historiens, les philosophes, les économistes ne pouvaient prendre qu'un médiocre intérêt. En revanche, qu'on nous passe l'expression,

¹ Le livre paraît sous la firme Delagrave; l'auteur nous fait savoir que son éditeur est Ern. Leroux.

les philologues s'en sont donné à cœur joie. En juin 1893, c'est-à-dire moins de deux ans après la découverte, M. Meister (p. 877 s. = 267 s.) mentionne comme *éditeurs* Kenyon (Londres 1891), Rutherford (deux éditions, Londres 1891), Van Herwerden (*Mnemosyne* 1892, pp. 41-97), Bücheler (deux éditions, Bonn 1892), Crusius (Leipzig, Teubner 1892)¹, plus un volume de commentaires² dû à Crusius; certaines pièces ont été éditées isolément, le 1^{er} mime par Bücheler, *Rhein. Mus.* 1891, pp. 632-636; le III^e par Gercke et Günther, *Woch. f. klass. Phil.* 1891, n° 48, le IV^e et le VI^e par Kaibel *Hermes* 1891, pp. 580-592, le II^e et le III^e par Crusius *Philologus* 1891, pp. 713-721, le VII^e par Diels *Sitzungsberichte der Preuss. Akad. d. Wiss.* 1892, pp. 388-392; viennent ensuite les *Beiträge*, destinés à élucider le texte, au nombre de quatre-vingt-seize; les articles de pur dilettantisme, publiés par les grands journaux et les revues littéraires, n'ont sans doute pas été moins nombreux, et l'on renonce à évaluer les comptes rendus des diverses éditions ou traductions.

Parmi ces dernières, la première en langue moderne³ est due à M. Giov. Setti, dont nous connaissons les éditions scolaires de Lucien et du *Panegyrique* d'Isocrate, ainsi qu'une étude sur *il linguaggio dell' uso commune presso Aristofane* (*Mus. Ital. di Antich. class.* I, pp. 113-130); M. Setti a su à la fois satisfaire aux exigences de la littéralité et donner à sa version une allure vive, naturelle, relevée d'une grâce piquante; peut-être même a-t-il parfois dépassé le but, en préférant au simple mot à mot l'expression pittoresque; ainsi I 15 s. τὸ γὰρ γῆρας/ ἡμέας κατέλκει χῆ σκιὴ παρέστηκεν : " ah! la vecchiaia ci butta in terra e noi abbiamo già un piede nella

¹ Une nouvelle édition vient de paraître, où l'auteur, s'inspirant de Meister, a rendu au texte sa physionomie ionienne originale.

² *Untersuchungen zu den Mimiamben des Herondas.* Leipz. Teubner 1892.

³ La première traduction d'Héronidas est la version latine de M. Bücheler, qui accompagne son texte; elle m'a paru plus obscure que le texte lui-même; il faut dire aussi qu'à cette époque nombre de passages étaient incompréhensibles ou tout au moins susceptibles d'interprétations fort divergentes; M. Crusius n'avait pas publié ses *Untersuchungen*, qu'on ne saurait priser trop haut. — En 1892, N. G. Politès a traduit en grec moderne le III^e mime (*Εστία* 1892, p. 89 s.).

fossa. „ — I 40 s. *χίλαρῇ κατάστηθι/ φίλον πρὸς ἄλλον* : “ e da brava méttiti a far l'occhiolino ad un altro. „ — II 71 ὦ Γῆρας, σοὶ θνέτω : “ O santa Vecchiaia, bisogna farti un sacrificio co' fiocchi. — II 100 s. ὡς ὁ Φρῦξ τὰ νῦν ὑμῖν/ πληγείς ἀμείνων ἔσσειτ' ... “ di guisa che questo Frigio, ora *conciato per le feste*, si faccia migliore. „ — II 44.45 l'interprétation de Crusius, approuvée par Meister, me semble devoir lever tous les doutes; MM. Setti, Dalmeyda et Ristelhuber en ont jugé autrement. — III 61 τῇ Ἀκέσσει σεληναίῃ δειξόντες rendu par : “ che tireteste in lungo la cosa sino alle calende greche „, cause quelque surprise, malgré la note explicative. Mais ce ne sont que peccadilles. L'introduction respire un enthousiasme qui nous semble un peu vif; Apollon, les Muses, l'Olympe y sont invoqués comme aux plus beaux jours du classicisme : “ Salute al poeta redivivo! Col favore di Apollo, il quale pur nelle sconsolate penombre dei regni inferi assiste i suoi alunni, egli ha rinavigato or ora la palude Stige, ed eccolo qui dinanzi a noi ... Ringraziamone gli dei dell' Olimpo, tanto benigni a questa fin de siècle ... „. Hérondas n'aurait-il pas souri? “ Génial „, mimographie, si l'on veut, et donnant cette précieuse impression de réalité vivante et familière si rare dans nos études d'antiquité, mais l'*Amour de Kynisca* (Théocr. XIV), mais les *Pêcheurs* et le *Jeune Bouvier*, d'auteurs inconnus, mais la *Magicienne* et les *Syracusaines*, ces deux bijoux, ne sont-ils pas des mimes que leur idéale beauté doit faire préférer aux plus savoureuses peintures d'Hérondas?

A tout prendre, le livre est bon; il est de plus coquettement édité et rehaussé de reproductions d'après l'antique (une réplique de l'enfant à l'oie de Boéthos, le supplice de l'écolier, les amours cordonniers, d'après des peintures d'Herculanum, etc.).

II. — L'introduction de M. Dalmeyda constitue une excellente dissertation sur le mime et son histoire, en tant qu'on peut la reconstituer au moyen des infimes débris qui nous restent de ces œuvres si originales et si vivantes des maîtres Sophron, Epicharme, Hipponax; heureusement, les trois pièces de Théocrite (II, XIV, XV) et les tableaux de genre d'Apollonios de Rhodes et de Callimaque projettent quelque lumière dans cette pénombre; mais selon moi, cette introduction

détaille trop les *Mimiambes* eux-mêmes; l'analyse en est trop fouillée et ne laisse plus au lecteur la joie de penser et d'apprécier par lui-même; la traduction ne semble plus dès lors qu'un appendice, un groupement de pièces justificatives; au surplus, elle n'est pas à l'abri de critiques, peu graves, je le veux bien : M. D. pouvait serrer le texte de plus près et donner à sa version la vigueur de ton que possède l'original; plus d'un trait s'est perdu dans le passage du grec au français : I 54 οὐδὲ κάρφος ἐκ τῆς γῆς κινέων est rendu bien librement par " qui ne ferait pas de mal à une mouche „; I 71 " d'une bonne leçon j'aurais payé sa belle chanson „ ne rend qu'imparfaitement le grec χωλὴν δ'αἰδεῖν χωλὸν ἐξεπαίδευσα ... " je lui aurais appris à chanter à cloche-pied de ces chansons qui clochent; „ M. Setti avait traduit avec bonheur : " e le avrei insegnato io ad andar cantando a pie' zoppi di coteste storie che zoppicano; I 29 φιλόσοφοι est oublié; le vers 20 du VII^e mime n'est pas traduit; VII 90 αἱ γαλαῖ désigne, non les chats, mais les belettes, qui jouaient chez les Grecs le rôle du chat, celui-ci n'étant pas domestiqué (voy. V. Hehn, *Kulturpflanzen und Haustiere*, 6. Aufl. 1894, p. 449 s.); enfin M. D. déclare désespéré ou incompréhensible plus d'un passage qui offre un sens satisfaisant. Ce que l'on observe aussi, c'est la prédilection de M. D. pour les conjectures, les coupes et les interprétations de M. Weil, et elles ne sont pas toutes heureuses; c'est d'un bon gendre.

Je note aussi l'inconséquence de M. D. dans la transcription des noms propres : d'une part, Gullis Grullos Kunno Muttis Kulaithis Drimulos, etc., mais Myrtalé Sisymbros Hygieia Psylla, etc.; Mys, mais Muellos; Euthiès III 59, mais Euthias IV 24. 26; pourquoi des formes non ioniennes, Amphytaia¹ Pytheas Pyrrhias Misa? pourquoi Pyrrhias (ou même Pyrrhiès), puisque l'on écrit Πυρρής et non Πυρρήτης?

III. — M. Meister nous offre tout à la fois un texte, une traduction, un copieux commentaire et un appendice, qui traite du poète, du manuscrit, du dialecte et de la métrique.

¹ Le nominatif est Ἀμφυταίη; M. Théod. Reinach (*R Et Gr.* 1894, p. 103) ne paraît pas s'en douter, et note ma transcription *Amphytaîê* d'un *sic* que je lui renvoie,

Bücheler et d'autres savants ont admis que le βασιλεὺς χερσιός du 1^{er} mime désigne Ptolémée III Evergète; M. M. est d'avis qu'il s'agit ici de Ptolémée II Philadelphie et que ce mime a été composé sous son règne, après son mariage, qui se place en 273 ou un peu plus tôt; cette opinion s'étaye de cette considération que les artistes dont il est fait l'éloge au IV^e mime sont encore vivants ou morts depuis peu; le recueil entier se placerait entre 280 et 273, et daterait de la maturité de l'auteur.

Le manuscrit, que M. M. fait remonter au II^e siècle *avant* J.-C., porte des corrections très nombreuses, de *cinq* mains, ce qui rend des plus ardues l'établissement du texte, abstraction faite des passages mutilés; M. M. s'est donné entre autres missions celle de corriger les fautes dialectales (il avait toute qualité pour cela) et a su rendre aux poèmes leur physionomie purement ionienne, en les débarrassant des vulgarismes et des erreurs orthographiques qui les défiguraient; il justifie dans une longue dissertation les modifications de pure forme qu'il fait subir au texte; ce travail n'intéressera pas seulement les dialectologues (et M. M. est un des plus éminents parmi eux), mais se recommande à l'attention de tous les lexicographes, grammairiens ou éditeurs de textes, et le linguiste trouvera à glaner dans certains paragraphes de son commentaire, où de décisives étymologies sont indiquées.

Si de plus M. M. a quelques corrections paléographiques élégantes, et qui s'imposent, nous ne pouvons cependant le suivre dans ses hypothèses sur le lieu de la scène des mimes VI et VII (Alexandrie), et par-dessus tout, admettre ces véritables fantaisies d'érudit peuplant l'Asclépieion de Cos de dieux égyptiens : la δέσποινα IV 58 désignant Isis, l'enfant nu (59 s.) devenant Har-pe-xrat (Ἀρποχράτης) au " disque „ d'argent (ἀργύρεον πύραστρον?), le bœuf (66) représentant Apis, avec son *xnem* (gardien) et sa *menât* (nourrice), enfin (67) " l'homme au nez crochu „ figurant le dieu Horos à la tête d'épervier et l'autre " au nez relevé „, Anubis à la tête de chacal.

La traduction de M. M. est scrupuleusement littérale et n'a d'autre but que de faire saisir d'emblée le sens préféré par l'éditeur dans les passages discutés. L'ouvrage tout entier révèle une minutie et un souci de l'infiniment petit qui, dans

l'occurrence, ne sauraient être trop loués, et qui vaudront à M. Meister les applaudissements et la reconnaissance de tous les amis d'Hérondas ¹.

IV. Après une " Charakteristik ", claire et précise du poète, qu'il replace à son rang, sans donner dans l'exagération de certains admirateurs passionnés, M. Crusius analyse finement les divers mimes et s'inquiète ensuite de la patrie et de l'époque d'Hérondas. On ne peut démontrer qu'Hérondas est né à Cos; lui, qui insiste sur l'origine éphésienne d'Apelle et d'Hipponax, serait-il lui-même éphésien? Quoiqu'il en soit, sa patrie intellectuelle fut Cos, qu'illustrèrent Philéas et Théocrite; il appartenait à la même génération que ce dernier et Callimaque, car l' " excellent roi ", du 1^{er} mime est, pour M. Crusius aussi, Ptolémée Philadelphie; l'éloge de l'Egypte, au 1^{er} mime, est postérieur à 272, mais les vers qui glorifient Apelle (m. IV) ne peuvent guère être postérieurs au premier quart du III^e siècle, et les *Mimiambes* ont certainement paru avant les *Choliambes* de Callimaque: la ville voisine de Tyr, encore appelée Aké dans le II^e mime, est déjà Ptolémaïs dans Callimaque; partant, ce mime est antérieur à l'expédition de Ptolémée Philadelphie en Syrie; enfin, le fait qu'Hérondas n'a composé que des mimes et s'enorgueillit d'être le second après Hipponax, indique un novateur, fanatique du genre auquel il s'est adonné; dès lors, Théocrite, qui s'est essayé dans divers genres, s'est bien plutôt inspiré d'Hérondas, et ne serait plus,

¹ M. M. se prononce pour la forme 'Hρῶδας, parce que le poète n'est nommé 'Hρῶνδας que par Athénée, tandis que deux sources indépendantes l'une de l'autre, Plinie et Stobée, s'accordent sur " Hérodas ", (*Herodes* Plin., 'Hρῶδας, 'Hρῶδης Stob.). A mon avis, c'est précisément parce que 'Hρῶνδας se rencontre, ne fût-ce qu'une fois, que cette orthographe est décisive; 'Hρῶνδας, appartenant à un genre de formation qui s'est peu répandu (cf. 'Επαμεινῶνδας Καλῶνδας Φιλῶνδας Φρυνῶνδας Χαρῶνδας) a pu facilement disparaître devant 'Hρῶδας, d'un type plus fréquent; la présence de 'Hρῶνδας dans Athénée est une preuve que 'Hρῶδας n'est pas le vrai nom du poète; comment en effet 'Hρῶνδας se serait-il introduit dans Athénée, alors que la réciproque s'explique si aisément? — M. Ristelhuber aspire l'h de " Hérodas "; c'est un non-sens au point de vue du français, qui n'aspire pas l'h des noms propres grecs, et au point de vue du grec même, ce scrupule est excessif, car, au III^e siècle, l'esprit rude n'avait plus qu'une valeur orthographique.

comme on l'a cru tout d'abord, le " père intellectuel ", de celui-ci, mais son cadet. L'hypothèse, je crois, méritait d'être signalée.

M. Cr. donne de ces petites " comédies de salon ", une traduction métrique, qui tout en se tenant très près de l'original, a une valeur littéraire; tandis que deux savants autrichiens, A. Bauer et S. Mekler, se sont essayés dans l'octosyllabe rimé de Hans Sachs, M. Cr. adopte l'iambe dramatique, avec toutes les libertés dont a usé par exemple Henri von Kleist dans la " Cruche cassée ", et d'autres poèmes qui sont eux aussi des mimes, et d'excellents. M. Cr. achève ainsi de façon très honorable la série de ses études sur le mimographe, qu'il estime avec raison un poète d'une " rare difficulté. "

V. Comment oser parler de M. Ristelhuber, après avoir dit les mérites de MM. Meister et Crusius? Ce qui m'y encourage, c'est que le premier me fournit une occasion de plus de rendre hommage aux deux philologues allemands : ceux-ci ont trouvé en lui leur parasite. M. R. nous présente une introduction et des notes; l'introduction est traduite littéralement (sauf erreurs du traducteur) ¹ des pages 752-760 de Meister; les notes, très

¹ Le thème *Héro* " n'entre pas fréquemment dans la composition ", dit M. R.; Meister avait dit " der in *Vollnamen* nicht häufig ist ", ce qui est plus vrai. — CIG. 3142 Z. 18, 20 doit se lire ... *Zeile* " ligne "; M. R. a compris *Zusatz* et traduit " supplément! ", Il va de soi qu'il n'a pu contrôler le passage. — J'ai retrouvé avec plaisir (Introd. p. XVI) une de mes phrases, à propos du livre de M. Setti. Elle n'était donc pas " entachée de wallonismes ", celle-là? —

Qu'on me permette encore un mot : M. Théod. Reinach a consacré à ma traduction d'Hérodas quelques lignes de la *Revue des Etudes grecques*, 1894, p. 101 s. Je veux bien que les corrections de M. Stadtmüller ne sont pas toutes palmares, mais en quoi I 31 *μυσήμιον, οἶνος, ὅψα πάντα ὅς' ἂν χρεῖς* est-il un vers faux? — Je persiste à croire que *οἰκίης ἔδρη* (et non *ἔδρα* comme l'écrivit étourdiment M. Th. R., qui accole à une forme ionienne un nominatif attique) IV 92 désigne l'auberge qui se trouvait vraisemblablement à proximité du temple. — M. R. prend la peine bien inutile de m'avertir que *ὠσιπῶλις* IV 97 est une marchande d'œufs et non de poulets; j'adoptais ici la leçon de Diels : *νεοσσοπῶλις*; enfin, ma préface, que M. R. juge insuffisante, est purement bibliographique, et, à ce point de vue, complète; je n'ai pas analysé les mimes pour les raisons données ci-dessus (II), et si j'appelle Hérodas un Alexandrin, c'est au sens le plus large du mot, comme poète de la période littéraire dite alexandrine (300-146); je ne croyais pas qu'on pût s'y tromper.

E. B.

nombreuses, et pour la plupart n'intéressant que le philologue, sont traduites de Crusius (*Untersuchungen*), sauf celles où M. R. fait siennes les hypothèses de Meister sur les monstres égyptiens du temple d'Asclépios. Il n'y a donc que la traduction qui soit de M. R., encore peut-on y saisir certain relent de germanisme; M. R. a pourtant des contre-sens qui lui sont bien personnels : les vers 51-53 du 1^{er} mime, ὁ πέντε νικέων ἄθλα — παῖς μὲν ἐν Πυθοῖ, / δις δ' ἐν Κορίνθῳ τοὺς ἰουλον ἀνθεῦντας, / ἄνδρας δὲ Πίσῃ δις καθεῖλε πνικεύσας —, sont ainsi rendus : “ celui qui, dans son enfance, a cinq fois remporté le prix aux jeux Pythiques, qui deux fois à Corinthe, ... et deux fois à Pise ... ” M. R. n'a pas vu qu'il s'agit de cinq victoires en tout, dont une seule pythique. Il n'était pas indispensable, je pense, de recourir au langage de trottoir pour rendre certains mots vifs de l'original (mime II); si “ les lecteurs de *Gil-Blas* ou de l'*Echo* ” (p. 93) ne veulent pas être respectés, encore méprisent-ils la trivialité dans l'expression.

EMILE BOISACQ.

CH. V. LANGLOIS et H. STEIN. **Les Archives de l'histoire de France.** Fascicules II et III. Paris, A. Picard, 1892 et 1893, in-8°.

Nous avons eu le plaisir d'annoncer précédemment dans la *Revue* l'apparition du premier fascicule du livre de MM. Langlois et Stein¹. L'ouvrage est aujourd'hui achevé et l'on en peut apprécier pleinement la haute utilité.

Le second fascicule est, comme le premier, tout entier consacré à la France. Il traite des archives municipales (p. 305 à 442), des archives hospitalières (p. 443-474) et des archives diverses² (p. 475-608). Les renseignements relatifs aux archives

¹ Voy. la *Revue de l'Instruction publique*, t. XXXIV, p. 315.

² Les auteurs comprennent sous cette rubrique : les archives des Cours d'appel, des Tribunaux de première instance, des Tribunaux et Chambres de Commerce, des Bureaux de l'Enregistrement et des Domaines, des

non françaises font l'objet de la plus grande partie du troisième et dernier fascicule intitulé : les archives de l'Histoire de France à l'étranger. Les auteurs y passent successivement en revue les archives d'Allemagne (p. 615-644), d'Autriche-Hongrie (p. 645-653), de Belgique (p. 653-694), d'Espagne et de Portugal (p. 695-709), de la Grande-Bretagne (p. 711-741), d'Italie (p. 743-781), de la principauté de Monaco (p. 783-787), des Pays-Bas (p. 789-807), des Pays-Scandinaves (p. 809-815), des Pays Slaves, Grecs et Danubiens (p. 817-822), de la Suisse (p. 823-840) et enfin des Pays d'Outremer (p. 841-846).

De précieuses indications sur les documents d'archives conservés dans les bibliothèques publiques de France et de l'étranger occupent les dernières pages du volume et en augmentent singulièrement la valeur.

MM. Langlois et Stein ont conservé avec raison, pour les divers pays dont ils s'occupent, le plan très simple et très méthodique qu'ils ont adopté pour la France. Après une introduction toujours claire et précise, exposant l'histoire et l'organisation des dépôts de documents, ils décrivent tour à tour les archives d'Etat, les archives provinciales et les archives locales. Ce sont naturellement les contrées voisines de la France, la Belgique, les Pays-Bas, l'Angleterre et la Suisse, qui ont surtout attiré leur attention. Il ne faudrait pas croire que, pour ces pays, les dépôts contenant des documents importants pour l'histoire de France aient seuls été décrits par eux. Les auteurs ont voulu être aussi complets qu'il était possible de l'être et pour tous les dépôts étrangers sur lesquels ils ont pu se procurer les indications nécessaires, ils ont indiqué le classement et la nature des principaux fonds, l'état des inventaires et les renseignements bibliographiques les plus utiles à connaître. Grâce à eux, les érudits possèdent aujourd'hui un guide à travers les archives non seulement de la France, mais de toute l'Europe Occidentale. Nous nous plaçons à constater en

Inspections des forêts, des Ponts et Chaussées, des Canaux, de la Marine et des Arsenaux, des Prisons, des Sous-préfectures, des Archevêchés, Evêchés et Chapitres, des Fabriques et Presbytères, des Congrégations religieuses, des Consistoires, des Familles, des Notaires et des Académies et Etablissements divers.

terminant que le chapitre relatif à la Belgique a été particulièrement soigné. Il constitue, en dépit de quelques omissions inévitables dans une œuvre de ce genre ¹, un travail désormais indispensable à quiconque, Belge ou étranger, voudra entreprendre des recherches dans nos dépôts d'archives.

H. PIRENNE.

C. DE DEKEN. **A travers l'Asie.** Bruxelles, 1894. XI-367 p., 32 pl. et 1 carte. 3 fr.

De toutes les parties du monde il n'y en a point de moins connue que cette contrée mystérieuse de l'Asie centrale qui s'appelle le Haut plateau du Tibet. Le flamand Jan Rubroeck fut le premier qui, dans sa traversée de l'Asie de l'Ouest à l'Est, côtoya le nord du Tibet, et ce fut un autre flamand, M. Constant De Deken, qui, dans ces dernières années, traversa le premier le continent asiatique du Nord au Sud. Ce voyage, qui compte parmi les principaux de ce siècle, a déjà été l'objet de diverses publications.

¹ En vue d'une seconde édition qui ne peut tarder à paraître, je me permettrai d'en signaler quelques-unes aux auteurs, p. 668, add. [Serrure] *Cartulaire de S. Bavon à Gand*. Gand, s. d. in-4°. d'Hoop, *Chartes du prieuré de S. Bertin à Poperinghe*. Bruges, 1870, in-8°. De Smet, *Cartulaire de l'abbaye de Tronchiennes (Corpus Chron. Flandr. I)*. Le même *Cartulaire de l'abbaye de Ninove (Ibid. II)*. — p. 670. Bormans et Schoolmeesters, *Cartulaire de l'église de S. Lambert de Liège*. Bruxelles, 1893, in-4°. — p. 677. Pauwels, *Verzameling van oorkonden onder den naam van Stadsprotokolen*, Antwerpen, 1885 et suiv. in-8°. — p. 678. v° Audenarde lire *Ronsse* et non *Rousse*. — p. 681 citer à côté de l'édition de Warnkoenig par Gheldolf, l'édition allemande originale qui renferme des documents non insérés dans l'édition française. Aux *Rekeningen der Stad Gent*, add. la suite de cette publication : *Tijdvak van Philips Van Artevelde (1376-1389)*. Gent. 1891, 1893, in-8°. — p. 683. Divaeus, *Rerum Lovaniensium libri IV*. Le même *Annalium Lovaniensium libri VIII*, ed. Paquot. Lovanii, 1759, in-fol. Molanus, *Historiae Lovaniensium libri XIV*, éd. De Ram. Bruxelles, 1861. 2 vol. in-4°. — p. 686. V° Nivelles : J. Buisseret et E. de Prelle de la Nieppe, *Cartulaire de Nivelles*. Nivelles, 1892, in-8°.

Rendons d'abord à chacun ce qui lui revient et soyons juste et équitable à l'égard de tous ceux qui ont participé à la grande expédition: on ne l'a pas toujours été dans les diverses publications et les nombreux articles mis au jour en France sur ce sujet. M. Bonvalot conçut le projet de l'expédition, le duc de Chartres en paya les frais, son fils, le prince Henri d'Orléans, se décida à le mettre à exécution; mais ce fut M. De Deken qui rendit la réussite de l'expédition possible, grâce à sa connaissance du chinois, du mongol et d'un peu de tibétain; grâce aussi à la longue expérience qu'il avait acquise des habitudes et des usages de la Chine.

Ce fut une véritable bonne fortune pour les explorateurs français d'avoir pu obtenir du Supérieur des Missionnaires de Scheutveld qu'il donnât à M. De Deken l'ordre de les accompagner¹. Le prince d'Orléans consacra à son voyage un article paru dans la *Revue des Deux Mondes* (*De Paris au Tonkin par terre*) du 1^{er} février 1891. M. Bonvalot en fit une première relation dans le Journal *Le Temps* (n^o suppl. janvier 1892, *A travers le Tibet*), une seconde dans le *Tour du Monde*; et publia enfin, en 1892, une relation complète sous le titre : *De Paris au Tonkin à travers le Tibet inconnu*.

De M. De Deken on ne possédait qu'une courte communication faite à la Société royale Belge de Géographie, dans la séance du 20 mars 1891 (parue dans le Bulletin sous le titre de : *A travers le Tibet*, 20 p.). Il publia ensuite sa relation en flamand (elle parut aussi en traduction française, dans l'édition française de la *Revue des Missionnaires de Scheutveld*), dans les *Missien in China en Congo* de 1892 et de 1893; et c'est la relation française qui vient de paraître en volume séparé.

Le récit de M. De Deken est simple et sans prétention

¹ C'est à tort que M. Schrader dans les *Nouvelles géographiques* (1891, p. 50) dit que ce fut M. De Deken qui proposa aux explorateurs français de les accompagner. C'est le contraire qui est vrai. Nous avons du reste déjà fait remarquer ici même (*Revue*, 1892, p. 64), que dans l'*Année cartographique* de 1891, M. Schrader a été jusqu'à ne pas même citer le nom de notre compatriote. Le prince Henri, qui nomme toujours M. De Deken, *M. Dédékens*, a tort de son côté de ne pas reconnaître que c'est bien lui et non M. De Deken qui a fait la proposition. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1891, p. 486.

aucune, le style en est vivant et imagé. Il n'a rien de ce caractère superficiel qu'on ne rencontre que trop souvent dans la littérature de voyages contemporaine. Il est même écrit avec une certaine bonhomie flamande qui en rend la lecture aussi agréable qu'instructive.

L'auteur nous donne des indications précises sur la faune et la flore de l'Asie centrale et il ne relate des incidents de voyage que pour autant que ceux-ci peuvent faire connaître au lecteur les mœurs et les habitudes des peuplades des contrées parcourues.

Partis de *Kouldja* le 12 septembre 1889, les explorateurs traversent le Turkestan chinois (Tartarie), passent le *Tarim* le 23 octobre et arrivent le 25 au lac *Kara Boran*, formé par les eaux du *Tarim* et du *Tchertchen Daria*. Ce lac communiquait jadis par un détroit avec le célèbre *Lob Nor*, dernier déversoir du *Tarim*, que l'explorateur russe Prjévalsky avait encore vu en 1876, mais qui, par l'appauvrissement des eaux du *Tarim*, avait disparu en 1889. Jusqu'au *Lob Nor* la contrée avait été parcourue par Prjévalsky et Carrey. A partir de ce point les voyageurs entrent dans un pays complètement inconnu aux Européens. Le 26 novembre ils passent l'*Altin Tagh* (5200 m.), cette première enceinte du sanctuaire du Tibet, comme l'appelle le prince d'Orléans, et commencent cette longue traversée du haut plateau du Tibet qui ne leur demandera pas moins de huit mois et sur lequel ils ne descendront jamais à une altitude de moins de 4000 mètres. Au 10 décembre il passent le *Colombo* (5750 m.), au 14 janvier 1890 le *Dupleix* (6200 m.), et le 31 du même mois ils rencontrent les premiers tibétains. Ils étaient restés 72 jours sans apercevoir un seul être humain. Le 14 février ils atteignent le *Tengri Nor* ou *Namtso* (lac céleste), derrière lequel se trouve la chaîne de *Nindjin Tangla*, limite de la Terre Sacrée de Hlassa, et arrivent le 17 au Col du Dam, où, à une altitude de 5000 m. et à 12 heures de Hlassa, ils sont obligés de s'arrêter. Les autorités de la cité sainte du Tibet leur défendent d'avancer et de se rendre dans la capitale du Talaï Lama. Ce n'est qu'après 47 jours de longs pourparlers, qu'il leur est permis de poursuivre leur route vers Batang, où l'expédition arrive le 7 juin, après avoir passé le *Iang-tsé-Kiang* la veille.

Après avoir quitté le Tibet, ils arrivent le 24 à *Ta-tsien-lou*, où ils sont reçus par l'évêque catholique. Ils traversent les provinces chinoises de *Se t'chouan*, *Jun-nan* et *Kuang si*, s'embarquent le 21 septembre sur le Fleuve Rouge à *Mang hao* et arrivent le 28 à Hanoï après un voyage de 382 jours.

Le but de M. De Deken était d'écrire une simple relation de son voyage; il n'avait donc pas à entrer dans des discussions scientifiques. J'aurais désiré cependant un peu plus de précision. Il lui arrive de parler d'une vallée ou d'une rivière sans en citer les noms (p. 32). Il aurait pu indiquer aussi la valeur précise des monnaies chinoises et tibétaines (Sapèques, ligatures, p. 320), nous dire qu'une once d'or a la valeur de 6 fr., nous rappeler, pour les mesures itinéraires, que le lis chinois est de 442 m. Le récit y eût gagné en clarté; mais ce sont-là des détails.

Je terminerai ces observations par deux remarques relatives à ce que dit M. De Deken de notre Rubroeck.

Rubroeck " alla, nous dit-il (p. 112), en Chine par terre et „ probablement pénétra jusqu'à Hlassa. „ Cette assertion n'est pas exacte. D'après les récentes études de M. P. M. Schmidt, Rubroeck ne pénétra ni au Tibet, ni même en Chine¹. Il parcourut la Tartarie, ne descendit pas beaucoup plus bas que le fleuve *Ili* (donc presque au point de départ du voyage de M. De Deken), et remonta jusqu'à *Caracorum*, qui se trouvait sur la rive gauche de l'*Orkhon* au confluent de l'*Ourkontamir* (actuellement *Khara-Balgoussan*) par 47° 32' 24" de latitude, et 13° 21' 30" long. ouest de Pekin².

M. De Deken trouve une preuve de son assertion dans ce que lui dit le petit amban (chef tibétain) de Hlassa (p. 190).

¹ *Ueber Rubruk's Reise von 1253-1255*. Berlin, 1885 (*Zeitschrift der Gesellschaft f. Erdkunde*).

² SCHMIDT, p. 224, dit par erreur 40° de latitude. C'est une coquille. Je saisis cette occasion pour redresser trois coquilles qui se sont glissées dans la note que j'ai publiée dans la *Revue* 1890, p. 392: juin pour mai; Vadrantz pour Yadrantzoff; Ourtantamir pour Ourkontamir. Abel Remusat dans ses *Recherches sur la ville de Kara-Koroum* (*Mém. Ac. Inscr.* 1824, VII) avait placé la ville sur les bords de l'*Orkhon*, et cette indication a été reconnue comme exacte par le voyage de M. Yadrantzoff. Cf. *Bull. Soc. antiq. de France*, 1890, p. 225.

“ Il y a cinq siècles, deux savants des pays de l'Occident vinrent au Thibet. Nous connaissons même leurs noms; l'un s'appelait Van Putte et l'autre Luisbloeck. „ M. De Deken identifie Luisbloeck avec Rubroeck; le fait me paraît probable. Le nom de notre illustre voyageur flamand peut être resté célèbre dans l'Asie centrale, tout comme le sont ceux d'Alexandre et de Marco Polo dans la Transcaspienne; mais cela ne prouve pas que Rubroeck ait été à Hlassa. Comme je le disais plus haut, il n'est même pas entré au Tibet.

Mais c'est avec raison que M. De Deken reconnaît dans Van Putte, le voyageur Samuel Vande Putte de Flessingue. Celui-ci a séjourné à Hlassa, non il y a cinq siècles, mais en 1730; c'est même le seul européen laïc qui soit entré dans la ville Sainte avant le XIX^e siècle ¹.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, le livre de M. De Deken est d'une lecture aussi agréable qu'instructive; et l'expédition, à la réussite de laquelle il a puissamment contribué, restera parmi les plus importantes qui aient été entreprises.

Dans une étude sur les voyageurs belges, publiée dans la *Patria Belgica* (III, p. 187), M. le C^{te} Goblet d'Alviella disait : “ il est assez humiliant dans un travail sur les découvertes géographiques des voyageurs belges, d'être réduit à démontrer qu'ils n'en ont jamais fait aucune. „ Cette assertion, qui était déjà erronée en 1875, lorsque M. Goblet d'Alviella écrivait ces lignes, est maintenant définitivement contredite par la grande traversée de l'Asie centrale; et M. J. Leclercq, dans l'avant-propos publié en tête du livre de M. De Deken, a fait parfaitement ressortir la part importante que celui-ci y a prise.

ADOLF DE CEULENEER.

¹ Cf. P. J. VETH, *De nederlandsche reiziger Samuel Van de Putte* (Tijdschrift van het aardrijkskundig genootschap, gevestigd te Amsterdam, II D. 1877). Les quelques notes qui nous restent de ce voyage sont conservées, non pas à la Bibliothèque d'Amsterdam, comme le dit M. De Deken, mais dans les Archives du “ Zeeuwsch Genootschap van Middelburg „.

R. v. WIESER. **Die Karte des Bartolomeo Colombo über die vierte Reise des Admirals.** Innsbruck, 1893. 13 p. et 3 pl.

On sait que, lors de son quatrième et dernier voyage, Christophe Colomb, accompagné de son frère Bartholomée, longea les côtes de l'Amérique centrale depuis le golfe du Honduras jusqu'à l'isthme de Panama. Il fit le relevé de la côte et en dressa une carte, aidé de son frère, qui était plus fort en cartographie que l'Amiral. Pierre Martyr vit cette carte en 1513 à Burgos, chez l'évêque Fonseca, président du Conseil des Indes; et Diego de Nicuesa avait à bord, en 1509, lorsqu'il voulut aller fonder une colonie dans les pays découverts par l'Amiral dans son quatrième voyage, une carte de la côte de Veragua qui était probablement une copie de la carte des deux Colomb. Cette carte est perdue. Seulement un manuscrit d'Alexandre Strozzi, conservé à la bibliothèque nationale de Florence (XIII. Cod. 81.), nous apprend qu'entre les années 1506 et 1508, Bartholomée vint à Rome afin d'obtenir l'intervention du pape Jules II pour être chargé d'une nouvelle expédition dans les contrées découvertes en 1503. Il remit alors à un frère hiéronymite, chanoine de S. Jean de Latran, une description et une carte de ces pays. Celui-ci les donna à Alex. Strozzi, qui fit un extrait de la description dans le manuscrit de Florence; mais la carte était considérée comme perdue.

M. le Prof. Wieser, en examinant à nouveau le manuscrit, trouva que celui-ci renfermait aussi, aux fol. 54-64, une copie de la lettre écrite de la Jamaïque par Christophe Colomb, le 3 juillet 1503, au sujet de ses découvertes, et il reconnut sur les bords de ces feuillets trois petits dessins de cartes, qui ne sont autres que des copies de la carte de Bartholomée donnée au frère hiéronymite.

La première carte donne la description des Antilles, à l'exception de Cuba, et de la côte reconnue lors du 3^e et du 4^e voyage, depuis l'Orénoque jusqu'au nord du Honduras. La côte est donnée d'une manière non interrompue, donc plus comme elle l'était sur la carte de Juan de la Cosa. Seulement Colomb, ayant appris des indigènes qu'à quelques journées de marche se trouvait, de l'autre côté de la côte, une autre grande mer,

crut que cette côte n'était autre que celle décrite par Marco Polo et prenait cette grande mer dont on lui parlait pour le Sinus magnus de Ptolémée ou le golfe de Siam, idée qui fut adoptée aussi par Pierre Martyr et par Las Casas. Cette idée est exprimée d'une manière plus claire encore sur la seconde carte qui rattache la côte de l'Amérique centrale à la Chine et dessine toutes les côtes de l'Asie méridionale jusqu'à Aden. La 3^e carte reproduit l'Afrique jusqu'à la côte de l'Amérique. Dans celle-ci on indique la distance du Cap S. Vincent à Catticaro comme étant de 225°, opinion émise par Marin de Tyr, alors que Ptolémée n'en admettait que 180. En réalité il y en a 120. Colomb, en rendant l'étendue de l'Asie et de l'Afrique plus grande, raccourcissait la distance de l'Afrique à la terre nouvellement découverte et expliquait ainsi bien mieux son opinion qu'il avait découvert l'extrémité de l'Asie. Ces trois cartes sont les seules qui puissent être rattachées à Colomb. Elles sont certainement une copie de celle de Bartholomée, qui n'a fait qu'exprimer ici les idées de son frère. La découverte de M. Wieser est de la plus haute importance pour la cartographie du XVI^e siècle. Nulle part on ne se rend plus exactement compte de l'idée que Christophe Colomb se fit de ses découvertes.

ADOLF DE CEULENEER.

VARIA.

On sait toute l'importance qu'a prise dans ces derniers temps l'*University extension*. Cette année des cours ont été faits à Bruges, et M. P. Huybrechts, professeur à l'Athénée de cette ville, a eu l'heureuse idée de publier les leçons faites par M. le Prof. Fredericq, sous le titre de : *Introduction à l'étude scientifique de l'histoire des lettres néerlandaises*. (Bruges, 101 p).

On connaît la grande importance du *Répertoire des sources historiques du moyen âge* de M. ULYSSE CHEVALIER. La partie Bio-bibliographique parut à Paris de 1877 à 1888 (2846 col.). L'auteur vient de publier le 1^{er} fascicule de la seconde partie : *Topo-bibliographie*. Dans cette partie il donne tout ce qui ne se rattache pas à la biographie. Ce fascicule renferme plusieurs articles qui intéressent spécialement notre pays. Citons notamment : Alost, Anvers, Arlon, Belgique, Bouillon, Brabant, Bruges, Bruxelles. L'article *Belgique* ne comprend pas moins de dix colonnes.

Le dix-neuvième fascicule du Dictionnaire des antiquités grecques et romaines a paru. Signalons surtout les articles très complets, — à tel point qu'on peut les considérer comme des traités spéciaux sur la matière, — sur le flaminat de M. C. Jullian, le *foedus* en Grèce et à Rome, la voûte (*formix*), le Forum de Rome par Thédénat. Ce dernier article ne comprend pas moins de 90 colonnes et constitue le résumé le plus exact et le plus complet que nous possédions aujourd'hui.

Les lecteurs de la *Revue* apprendront sans doute avec plaisir que l'éditeur Hachette publiera dans le courant du dernier trimestre de cette année un nouveau dictionnaire grec-français, qui a pour auteur un savant bien connu, M. A. Bailly, correspondant de l'Institut, ancien professeur au Lycée d'Orléans.

Jusqu'à ce jour le manque d'un bon dictionnaire grec-français s'est fait cruellement sentir. Tout le monde connaît les graves défauts des lexiques d'Alexandre et de Chassang, et celui de M. Pessonneaux, publié dans l'espoir de combler une lacune, n'a atteint son but d'aucune façon. C'est encore un de ces ouvrages n'ayant pas un caractère scientifique, donnant ou trop ou trop peu, encombré de mots inutiles aux élèves et ne pouvant rendre aucun service aux professeurs, toujours réduits, après comme avant, à s'aider de Passow, de Pape ou de Liddell and Scott, pour ne pas parler du Thesaurus, peu accessible à cause de son prix.

Les renseignements que je me suis procurés me permettent de faire connaître dès maintenant le plan de l'ouvrage.

Le nouveau dictionnaire formera un volume de 2200 pages, sur trois colonnes (format du dictionnaire latin Quicherat-Chatelain); il embrassera toute la langue grecque classique, noms propres compris, et s'adressera à la

fois aux élèves de l'enseignement moyen et aux professeurs : chaque article en effet comprendra les renseignements indispensables communs à tous les dictionnaires, et en outre, dans un paragraphe additionnel à l'usage des professeurs, la mention des particularités de déclinaison, de conjugaison, de dialectes, utiles aux travailleurs plus exercés.

Il se distinguera de tous les autres dictionnaires grec-français :

1°, par l'addition d'un grand nombre de mots nouveaux empruntés aux dictionnaires de Sophoclis et de Koumanoudis; 2°, par l'addition de la quantité; 3°, par l'indication des références, toutes les significations des mots étant autorisées par de nombreux renvois aux sources; 4°, par l'exactitude des formes de déclinaison et de conjugaison, justifiées, quand il y a lieu, par des exemples ou signalées comme inconnues; 5°, par un tableau des formes rares, difficiles ou dialectales propres à chaque nom ou à chaque verbe, et classées avec renvois aux sources à la fin de l'article; 6°, par des rectifications d'orthographe attique, l'auteur ayant dépouillé la *Grammatik d. att. Inschrift.* de Meisterhans, à laquelle il renvoie pour tous les mots cités par ce dernier; 7°, par des indications étymologiques empruntées aux plus récents travaux de linguistique et éclairées par des rapprochements avec le latin.

Le tout sera disposé méthodiquement, chaque article comprenant successivement les indications de forme, de genre, de quantité; les significations du mot, distribuées dans un ordre logique rigoureux, en partant du sens étymologique autant qu'il est possible de le restituer, seront justifiées par de nombreux exemples traduits; puis viendront les particularités de forme et finalement l'étymologie.

L'ouvrage sera complété par une liste des racines mentionnées à la fin des articles, avec les mots principaux qui se rattachent à chacune d'elles, sorte de résumé du livre de Curtius.

Si, comme nous aimons à l'espérer — et le nom de M. Bailly en est un sûr garant — ce plan est exécuté fidèlement et rigoureusement, nous serons enfin en possession d'un dictionnaire grec-français sérieux, qui fera oublier d'autant plus facilement tous les autres, que son prix ne sera pas plus élevé, et qu'en un volume d'un maniement commode il offrira ce qui est nécessaire aux recherches courantes, même pour les professeurs.

M. Amélineau continue la publication des textes coptes relatifs aux premiers siècles de l'Égypte chrétienne. Après nous avoir donné le texte et la traduction des documents arabes et coptes relatifs à S. Pakhôme, il publie, dans le 25^e volume des *Annales du Musée Guimet* (Paris, 1894), les vies de S. Paul, S. Antoine, S. Macaire et de quelques autres saints qui peuvent nous faire connaître l'histoire des monastères de la Basse Égypte. Les textes coptes sont accompagnés d'une traduction française, d'une savante introduction et de quelques notes critiques.

MM. Barbier et Anthoine commencent, sous la direction de M. Levasseur, la publication d'un *Lexique géographique du monde entier* (Paris, Berger-Levrault, 4°). Trois fascicules ont paru jusqu'ici et peuvent donner une idée du plan et de la valeur de l'ouvrage. Les articles sont moins étendus

que ceux du Dictionnaire géographique de M. Vivien St Martin; mais par contre, le Lexique de MM. Barbier et Antoine est plus complet et renferme un bon nombre de cartes insérées dans le texte. Les auteurs promettent l'explication de plus de 250,000 noms, et pour certains pays de l'Europe tels que la France et la Belgique, ils inséreront les noms de toutes les localités ayant au moins 250 habitants. Le plan nous paraît bien conçu et l'ouvrage sera appelé à rendre de sérieux services. Il sera complet en 50 fascicules à fr. 1-50 chacun.

La maison Colin de Paris commence la publication de deux albums. L'un est l'*Album historique* par A. PARMENTIER, l'autre l'*Album géographique* par M. DUBOIS et C. EUY. Le premier sera complet en 4, le second en 5 volumes (11 fr. par volume). L'idée est excellente, parce qu'elle permettra de rendre l'enseignement plus intuitif. Déjà en Allemagne de nombreux essais ont été faits depuis longtemps dans le même sens. Les plus importantes de ces collections sont les *Kulthistorische Bilderbogen* de SEEMAN et les *Geographische Bildertafeln* de HIRTH. La nouvelle publication de la maison Colin est inférieure à celles-ci au point de vue du dessin. Le choix des motifs est excellent, mais le dessin des premières livraisons, surtout pour l'Album historique, laisse beaucoup à désirer. Plusieurs planches ressemblent trop à ce qu'on pourrait appeler des images.

Nous appelons l'attention du lecteur sur la nouvelle édition de *Witkamp's Aardrijkskundig Woordenboek van Nederland*, refondue par Sipman (Arnhem, Cohen). L'ouvrage sera complet en 30 livraisons (à 0.50). Il serait à souhaiter qu'un travail analogue fut entrepris pour notre pays.

Sous le titre de *The early cartography of Japan*, M. G. Collingridge publie dans le n° de mai du *Geographical Journal*, un article des plus intéressant sur l'ancienne cartographie du Japon. On sait que c'est sur le mappemonde de Mercator de 1569 que le Japon apparaît pour la première fois. Jusqu'ici on identifiait avec le Japon le *Zipangu* de Marco Polo et le *Cipango* de Christophe Colomb. M. Collingridge nous paraît avoir prouvé que Zipangu doit être cherché bien plus au sud, qu'il faut l'identifier avec une île de l'archipel Malais, probablement avec l'île de Java.

M. E. Traeger réédite dans les *Mitteilungen* de Petermann (1894, n° 4) l'article qu'il avait publié dans l'*Anzeiger des germanischen National-museums* (1893) sur la carte de Flandre conservée au Musée de Nurmberg. Celle-ci, sur quatre feuilles de parchemin, est due au gantois Pieter van Beke (Petrus Torrentinus Gandavus) et est environ à l'échelle de 1 : 230 000. Elle date de 1538 et est donc antérieure de deux années à la carte de Flandre de Mercator. C'est un des monuments les plus précieux de la cartographie de notre pays. Nous croyons savoir qu'on se propose de la reproduire d'ici à peu de temps.

La collection Götschen de Stuttgart vient de s'enrichir d'un excellent petit manuel de cartographie. GELCICH u. SAUTER. *Kartenkunde geschichtlich dargestellt* (Stuttgart, Götschen. 1894, 12°, 160 p., 100 grav., 1 fr.). On y trouve un exposé clair et précis des diverses projections cartographiques,

ainsi que des éléments de la topographie cartographique. C'est un petit traité qu'on ne saurait assez recommander à ceux qui s'occupent de géographie.

M. P. Schaarschmidt a publié dans le n° d'août des *Velhagen und Klasings Monatshefte* un très intéressant article sur le Musée Plantin-Moretus d'Anvers.

M. James Constantine Pilling vient d'ajouter une nouvelle bibliographie à la liste déjà longue des bibliographies d'idiomes indiens qu'il a publiés avec tant de soins, notamment celle des idiomes Salishans (Washington, 1893). Elle ne comprend pas moins de 319 ouvrages différents dont le plus ancien remonte à 1881.

Dans la séance du 24 août dernier de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Collignon a analysé le rapport sur les fouilles de Delphes adressé à l'Académie par M. Homolle, Directeur de l'Ecole française d'Athènes. L'intérêt capital de ces fouilles consiste dans la découverte d'une riche série de sculptures provenant des trois Trésors : celui des Athéniens, déjà mis au jour dans les fouilles de 1893, ceux des Sicyoniens et des Siphniens, récemment dégagés, en même temps que le Trésor des Béotiens. Les métopes du Trésor des Athéniens trouvées l'année dernière sont complétées par des fragments importants qui permettent de restituer les scènes de la légende d'Hercule. A cette série vient s'ajouter celle des exploits de Thésée, presque entièrement nouvelle, et l'on possède ainsi la décoration sculptée des deux façades principales. D'autres métopes permettent d'affirmer que les façades latérales étaient ornées de la même manière; c'étaient, d'un côté, la Géryonie et un combat de Grecs et d'Amazones, de l'autre une suite de combats singuliers. Plusieurs de ces morceaux sont d'une rare beauté. Si l'on ajoute aux métopes intactes ou mutilées les deux Amazones à cheval qui formaient le couronnement des acrotères, la décoration du Trésor des Athéniens est complète; on possède là, comme le fait remarquer avec raison, dans la Revue critique de Paris, M. Léon Dorez, auquel nous empruntons les renseignements donnés ci-dessus, un ensemble incomparable de sculptures rigoureusement datées, appartenant à cette période de 480 à 470, où s'épanouit la jeunesse de l'art attique, émancipé des dernières entraves de l'archaïsme.

ACTES OFFICIELS.

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DU 1^{er} DEGRÉ

24 Juillet 1894.

COMPOSITION FRANÇAISE.

I. Rhétorique. Humanités anciennes et modernes. (Sections réunies).

La générosité d'argent est facile, il n'y a qu'à être riche pour en avoir; mais c'est celle qui ne coûte pas un sou, celle de l'âme, qui est estimable.

II. Troisième. Humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

Dialogue entre deux amis, dont l'un fait valoir l'utilité et les agréments des voyages, tandis que l'autre préfère les douces et tranquilles satisfactions de la vie d'intérieur.

25 Juillet 1894.

Troisième. Humanités modernes.

1. Un thème flamand et un thème allemand, *obligatoires* pour les élèves des deux sections dont la langue maternelle est le français.

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servit à combattre l'espèce d'affaïssement moral qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec tant d'amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous?

Augustin Thierry.

2. Un thème anglais *obligatoire* pour les élèves de la section industrielle et commerciale.

" " facultatif pour les élèves de la section scientifique.

Texte à traduire en anglais par les élèves dont la langue maternelle est le français.

Voici, à ce que l'on raconte, ce qui se serait passé entre deux nègres, dont l'un savait lire et l'autre ne le savait pas :

" Que regardes-tu dans ce papier? ", demandait l'ignorant. — " Oh! si

Troisième. Humanités anciennes (Sections réunies).

THÈME LATIN.

Tandis que ces faits se passaient en Macédoine, les consuls étaient partis pour leurs provinces. Marcellus dépêcha au pro-consul L. Porcius un courrier pour lui ordonner de faire marcher ses légions sur la nouvelle ville des Gaulois. Le consul, à son arrivée, reçut leur soumission. Ils étaient au nombre de douze mille hommes armés, dont la plupart avaient des armes ramassées dans les campagnes. Ce ne fut pas sans peine qu'on leur enleva ces armes et les autres objets sur lesquels ils avaient fait main basse en ravageant les champs. Ils envoyèrent à Rome une députation se plaindre de ces violences. Introduits dans le sénat par le consul Valerius, ils exposèrent que l'excès de population en Gaule, le manque de terres et la disette les avaient forcés de franchir les Alpes pour chercher un établissement; qu'ayant trouvé un lieu inculte et désert, ils s'y étaient fixés sans faire tort à personne; qu'ils avaient commencé à construire une ville, preuve manifeste qu'ils n'étaient pas venus avec l'intention de maltraiter ni les campagnes ni les villes. Dernièrement, ajoutèrent-ils, M. Claudius leur avait envoyé dire qu'il allait leur faire la guerre s'ils ne se rendaient pas. Préférant une paix, sinon glorieuse en apparence, du moins assurée, aux hasards de la guerre, ils s'étaient livrés à la bonne foi du peuple Romain avant de se soumettre à sa puissance; peu de temps après, ayant reçu l'ordre de s'éloigner de leur ville, ils s'étaient décidés à s'en aller, sans protester, chercher un autre asile.

Troisième. Humanités anciennes (Section grecque-latine).

MATHÉMATIQUES.

Géométrie.

1. Étant donné un triangle ABC, décrire une circonférence passant par A et B et tangente au côté BC : M étant un point de cette circonférence, que vaut l'angle BMA ?

2. Étant donnés un triangle et un quadrilatère, construire un triangle semblable au triangle donné et équivalent au quadrilatère donné. — Expliquer la construction.

Algèbre.

1. A quoi est égal le reste de la division d'un polynôme entier en x par $x-1$: démontrer; conclure de là le caractère de divisibilité d'un nombre entier par 9.

2. On a payé f francs pour a mètres de drap et b mètres de toile : Combien coûte le mètre de chaque espèce, si a' mètres de drap coûtent f' francs de plus que b' mètres de toile. Que deviennent les valeurs trouvées, si $af' = a'f$? — Interpréter le résultat.

Rhétorique. Humanités anciennes (Sections réunies).

VERSION LATINE (sans dictionnaire).

L'empereur Othon renonce à continuer la lutte contre Vitellius après la

défaite qu'il vient de subir à Bedriacum. Bien que tout ne soit pas perdu et que ses soldats, l'assurant de leur dévouement, le supplient de ne pas perdre courage, il prend la résolution de mettre fin à la guerre civile en se suicidant. Il annonce sa détermination à ses soldats en ces termes :

Hunc animum, hanc virtutem vestram ultra periculis objicere nimis grande vitae meae pretium puto. Quanto plus spei ostenditis, si vivere placeret, tanto pulchrior mors erit. Experti invicem sumus, ego ac fortuna. Nec tempus computaveritis : difficilius est temperare felicitati, qua te non putes diu usurum. Civile bellum a Vitellio coepit, et ut de principatu certaremus armis, initium illic fuit : ne plus quam semel certemus, penes me exemplum erit; hinc Othonem posteritas aestimet. Fruetur Vitellius fratre, conjuge, liberis : mihi non ultione neque solatio opus est. Alii diutius imperium tenuerint; nemo tam fortiter reliquerit. An ego tantum Romanae pubis, tot egregios exercitus sterni rursus et reipublicae eripi ratiar? Eat hic mecum animus, tanquam perituri pro me fueritis, sed este superstites. Nec diu moremur, ego incolumitatem vestram, vos constantiam meam. Plura de extremis loqui pars ignaviae est. Praecipuum destinationis meae documentum habete, quod de nemine queror; nam incusare deos vel homines ejus est, qui vivere velit.

Rhétorique. Humanités anciennes (Section A, B et D).

MATHÉMATIQUES.

Algèbre.

Qu'appelle-t-on rentes viagères? Etablissez la formule qui sert à les calculer.

Géométrie.

1. A quoi est égal le volume d'un tronc de cône? Démontrez.
2. Quel est le volume d'une sphère dont la surface est un mètre carré?

Trigonométrie.

Connaissant la base BC, a, d'un triangle ABC et les deux angles à la base, calculer la hauteur de ce triangle et indiquez comment on pourra l'obtenir par logarithmes.

Rhétorique. Humanités anciennes (Section C) et **Première Humanités modernes** (Section scientifique).

MATHÉMATIQUES.

1. *Géométrie analytique.*

Si une ellipse, circonscrite à un triangle, a pour centre le centre de gravité du triangle, les tangentes menées par les sommets du triangle sont parallèles aux côtés opposés.

2. *Géographie descriptive.*

Étant données la trace horizontale d'un plan et la projection horizontale de son intersection avec un plan passant par la ligne de terre et un point donné, trouver 1° sa trace verticale, 2° l'angle qu'il forme avec le plan passant par la ligne de terre.

3. *Trigonométrie sphérique.*

Démontrer que si dans un triangle sphérique ABC,

$$A = B + C$$

on aura : $\cos A = \cotg \frac{1}{2} b \cotg \frac{1}{2} c$

4. *Géométrie.*

Quelle doit être la hauteur d'un cône dont le rayon de la base est R, pour que le volume de ce cône soit équivalent à celui de la sphère ayant la hauteur pour diamètre? — Quel sera le volume du segment circulaire compris entre la sphère et le cône?

Première. Section commerciale et industrielle.

SCIENCES COMMERCIALES ET ÉCONOMIE POLITIQUE.

1. Citez les articles du code de commerce relatifs à l'émission d'obligations par les sociétés anonymes.

2. Une société anonyme fait un emprunt en émettant 10,000 obligations, valeur nominale 500 francs, rapportant 15 francs d'intérêts; quelle somme doit-elle consacrer à l'amortissement de cet emprunt pour que le remboursement soit effectué en 30 ans, et pour quelle somme les obligations non amorties figureront elles au passif, si cette société fait faillite au bout de 20 ans?

3. Qu'est-ce que le crédit? Quels en sont les effets utiles?

4. Quel ministre belge négocia l'affranchissement complet de l'Escaut? — En quelle année eut lieu cet acte important? Expliquez en quoi il consista et montrez en les conséquences.

5. Quelle est l'importance du commerce de la Belgique avec les Etats-Unis d'Amérique? — Principaux articles importés; exportés.

26 Juillet 1894.

Rhétorique. Humanités anciennes (Sections réunies).

THÈME LATIN (sans dictionnaire).

Je ne crois pas que la connaissance de l'avenir nous soit utile. Quelle eût été la vie de Priam, s'il eût connu dès son adolescence le sort réservé à sa vieillesse? Mais laissons là les fables, et voyons les faits plus rapprochés de nous. J'ai cité dans mon traité "de la consolation", les trépas les plus cruels des plus grands hommes de notre république. Pour ne rien dire des anciens, croyez-vous qu'il eût été utile à Marcus Crassus, précisément au moment où il brillait de tout l'éclat de sa fortune et de sa puissance, de savoir qu'un jour, après avoir vu la mort de son fils et la défaite de son armée, il lui faudrait périr au delà de l'Euphrate d'une mort honteuse et déshonorante? Croyez-vous que Pompée eût bien goûté la joie de ses trois consulats, de ses trois triomphes, de sa gloire acquise dans les plus grandes entreprises, s'il eût su qu'après avoir perdu son armée, il serait assassiné en Egypte sur une plage solitaire, et que sa mort serait

suivie de maux dont nous ne pouvons parler sans larmes? Et César lui-même, s'il avait connu d'avance qu'un jour, au milieu de ces sénateurs qu'il avait pour la plupart choisis, aux pieds mêmes de la statue de Pompée, sous les yeux de tant de centurions dévoués, poignardé par les plus nobles citoyens de Rome, en partie par des hommes qu'il avait comblés de toutes les faveurs, il resterait là gisant, sans qu'aucun, je ne dis pas de ses amis, mais même de ses esclaves, osât approcher de son cadavre, dans quelles tortures morales n'aurait-il pas passé sa vie?

Rhétorique. Humanités anciennes (Sections A et B).

PHYSIQUE ET CHIMIE.

1. Qu'appelle-t-on courants secondaires, ou de polarisation?
D'écrivez la pile de Planté.
2. Qu'appelle-t-on électro-aimants? De quoi dépend leur intensité magnétique?
3. Dites ce que vous savez de la décomposition de l'eau par la pile. — Quelles expériences peut-on faire pour reconnaître la nature des gaz produits?

Rhétorique. Humanités anciennes (Section D).

CHIMIE.

1. Quelles sont les combinaisons du mercure avec le chlore? Préparations — Propriétés — Usages?
2. Comment dose-t-on: 1° le carbone; 2° le soufre que contient une fonte de fer? — Que devra-t-on constater, si l'on opère, dans le premier cas, sur 5 grammes de fonte contenant 3 % de carbone?
3. Alcool méthylique: Préparation — Propriétés — Usages?
4. Urée: Propriétés — Préparations?

Première. Humanités modernes (Sections réunies).

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

1. Exposez l'histoire du comté de Flandre sous Louis de Male et faites connaître les événements importants qui se passèrent dans le duché de Brabant à la même époque.
 2. Exposez les événements du règne de Charles-Quint qui intéressent directement la Belgique. — Faites connaître la politique intérieure du souverain, ainsi que les institutions dont il dota notre pays.
 3. Donnez une idée de la civilisation en Belgique au XVI^e siècle, en ce qui concerne les sciences, les lettres et les arts.
 4. Racontez la lutte de la Grèce pour son indépendance.
 5. Faites la description de la Belgique au point de vue industriel; indiquez les sièges des différentes industries, et mettez celles-ci, autant que possible, en rapport avec les productions naturelles qui y ont donné naissance.
 6. Quels sont les différents mouvements des eaux de la mer? — Comment se produisent les marées? — Expliquez le flux et le reflux.
-

Troisième. Humanités grecques-latines.

VERSION GRECQUE.

Après la prise de Sardes, Cyrus, ne pouvant se décider à donner la ville à piller à ses soldats, consulte le roi Crésus sur ce qu'il doit faire.

Ὅρῶν τοὺς στρατιώτας πολλὰ πεπονηκότας καὶ πολλὰ κεκινδυνευκότας καὶ νῦν νομίζοντας πόλιν ἔχειν τὴν πλουσιωτάτην ἐν τῇ Ἀσίᾳ μετὰ Βαβυλῶνα, ἀξίῳ ὠφεληθῆναι τοὺς στρατιώτας. Γινώσκω, γάρ, ἔφη, ὅτι, εἰ μὴ τινα καρπὸν λήψονται τῶν πόνων, οὐ δυνήσομαι αὐτοὺς πολὺν χρόνον πειθομένους ἔχειν. Διαρπάσαι μὲν οὖν αὐτοῖς ἐφείναι τὴν πόλιν οὐ βούλομαι τὴν τε γὰρ πόλιν νομίζω ἂν διαφθαρῆναι, ἐν τε τῇ ἀρπαγῇ εὖ οἶδ' ὅτι οἱ πονηρότατοι πλεονεκτήσειαν ἂν. Ἀκούσας ταῦτα ὁ Κροῖσος ἔλεξεν ἅλλ' ἐμέ, ἔφη, ἔασον λέξει πρὸς οὓς ἂν ἐγὼ Λυδῶν ἐθέλω, ὅτι διαπέπραγμα παρὰ σοῦ μὴ ποιῆσαι ἀρπαγὴν μηδὲ ἑᾶσαι ἀφανισθῆναι παῖδας καὶ γυναῖκας, ὑπεσχόμεν δέ σοι ἀντὶ τούτων ἥ μὴν παρ' ἐκόντων Λυδῶν ἔσσεσθαι πᾶν ὅ,τι καλὸν κάγαθόν ἐστιν ἐν Σάρδεσιν. Ἦν γάρ ταῦτα ἀκούσων, οἶδ' ὅτι ἤξει σοι πᾶν ὅ,τι ἐστὶν ἐνθάδε καλὸν κτῆμα ἀνδρὶ καὶ γυναικί, καὶ ὁμοίως εἰς νέωτα πολλῶν καὶ καλῶν πάλιν σοι πλήρης ἡ πόλις ἔσται ἣν δὲ διαρπάσῃς, καὶ αἱ τέχναι σοι, ἃς πηγὰς φασὶ τῶν καλῶν εἶναι, διεφθαρμέναι ἔσονται. Ἐξέσται δέ σοι ἰδόντι τὰ ἐλθόντα ἔτι καὶ περὶ τῆς ἀρπαγῆς βουλευσάσθαι.

Troisième. Humanités grecques-latines.

SCIENCES NATURELLES.

Zoologie.

Particularités de l'ordre des ruminants. — Subdivisions.

Botanique.

1. Structure des feuilles — leur rôle dans la végétation.
2. Caractère généraux des rosacées.

Troisième. Humanités anciennes (Section latine) et Humanités modernes (Section scientifique).

Arithmétique.

Démontrer que si deux nombres impairs ne sont pas divisibles par 3, la différence de leurs carrés sera divisible par 24.

Algèbre.

1. Discuter les racines de l'équation

$$(3l - 1)x^2 - (2l + 1)x + l = 0,$$

si l varie de $+\infty$ à $-\infty$.

2. n étant un nombre entier, démontrer que $(n + 1)^4 - n^4$ est la somme de $2n + 1$ nombres entiers consécutifs.

Géométrie.

1. Démontrer que la surface d'un cercle est égale à sa circonférence multipliée par la moitié du rayon.
2. Inscrire dans un carré ABCD un triangle équilatéral dont l'un des sommets soit en A.

Trigonométrie.

Démontrer que $b^2 \sin 2C + C^2 \sin 2B$ vaut quatre fois la surface du triangle dont deux côtés sont b et c et les angles opposés B et C .

Troisième. Humanités modernes (Sections industrielle et commerciale).**HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.**

1. Donnez quelques détails sur la colonisation des Phéniciens, sur leur commerce, leur industrie et leur religion.

2. Dites ce que vous savez de la guerre entre Sparte et Thèbes et de l'hégémonie Thébaine.

3. Parlez des Gracques. — Exposez le but qu'ils se proposèrent, leurs lois, les résultats de leurs tentatives.

4. Décrivez l'état de l'Arabie à l'apparition de Mahomet? — Retraced la carrière du fondateur de l'Islamisme. Faites connaître les principales dispositions du Coran.

5. Décrivez le système des Alpes.

6. Dites entre quels degrés de latitude et de longitude est situé l'empire d'Allemagne. Faites en connaître la superficie et la population. Tracez la carte de ce pays; indiquez-y les pays limitrophes; marquez-y les six villes les plus considérables, dont vous indiquerez la situation exacte et la population. — Expliquez la forme du gouvernement de l'empire d'Allemagne.

27 Juillet 1894.

Troisième. Humanités anciennes (Sections réunies).**VERSION LATINE.**

Pendant la deuxième guerre punique Syracuse avait pris le parti d'Annibal. Le consul Marcellus, envoyé contre cette ville, s'en empare et détruit l'armée de terre des Carthaginois. Mais Bomilcar, qui commandait la flotte Carthaginoise, laissant Epicyde et les alliés Siciliens tenir en échec l'armée romaine, part pour Carthage et en revient avec du renfort.

Interea Bomilcar cum classe profectus Carthaginem, ita exposita fortuna sociorum ut spem faceret non ipsis modo salutarem opem ferri posse, sed Romanos quoque in capta quodam modo urbe capi, perpulit, ut onerarias naves quam plurimas omni copia rerum onustas secum mitterent classemque suam augerent. Igitur centum XXX navibus longis DCC onerariis profectus a Carthagine satis prosperos ventos ad trajiciendum in Siciliam habuit; sed idem venti superare eum Pachynum prohibebant. Bomilcaris adventus fama primo dein praeter spem mora cum gaudium et metum in vicem Romanis Syracusanisque praeuisset, Epicydes metuens, ne, si pergerent idem qui tum tenebant ab ortu solis flare per dies plures venti, classis Punica Africam repeteret, tradita Achradina mercenariorum militum ducibus ad Bomilcarem navigat. Classem in statione versa in Africam habentem atque timentem navale proelium, non tam quod impar viribus aut numero navium esset — quippe etiam plures habebat — quam quod

venti aptiores Romanae quam suae classi flarent, perpulit tamen, ut fortunam navalis certaminis experiri vellet.

Troisième. Humanités latines.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

1. Que savez-vous de la civilisation de l'Égypte ancienne?
2. Faites connaître la constitution de Solon.
3. Retracer la carrière d'Octave jusqu'à la bataille d'Actium.
4. Décrivez la ligne de faite qui sépare les deux grands bassins généraux de l'Europe.
5. Dites entre quels degrés de latitude et de longitude est situé l'empire d'Autriche-Hongrie. — Faites en connaître la superficie et la population. — Tracez la carte de ce pays : marquez-y les divisions politiques et les six villes les plus considérables, dont vous indiquerez la situation et la population. Expliquez la forme de gouvernement de l'empire d'Autriche Hongrie.

Rhétorique. Humanités anciennes (Section C).

Une composition (sans dictionnaire) dans *une* des trois langues, flamande, allemande, anglaise ou dans deux de ces langues (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Rhétorique. Humanités anciennes (Section D) et Première Humanités modernes (Section scientifique).

Une composition (sans dictionnaire) dans *deux* des trois langues flamande, allemande, anglaise ou dans les trois langues (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Première. Humanités modernes (Section industrielle et commerciale).

Une composition (sans dictionnaire) dans les *trois* langues germaniques (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Vous écrivez à un de vos amis pour l'engager à visiter avec vous l'Exposition d'Anvers pendant les vacances.

Rhétorique. Humanités anciennes (Sections A et B).

VERSION GRECQUE (sans dictionnaire)

Dans ce qui précède l'auteur a montré, sous forme de dialogue entre le poète Simonide et le tyran Hiéron, que les tyrans mènent une existence misérable, remplie de soupçons et de craintes. Dans le passage suivant Hiéron les représente ignorant les douceurs de l'affection partagée.

Φιλίας δ' αὖ καταθέσσαι ὡς κοινωνοῦσιν οἱ τύραννοι. Πρῶτον μὲν εἰ μέγα ἀγαθὸν ἀνθρώποις ἡ φιλία, τοῦτο ἐπισκεψώμεθα. Ὃς γὰρ ἂν φιλῆται ὑπό τινων, ἡδέως μὲν τοῦτον οἱ φιλοῦντες παρόντα ὀρώσιν, ἡδέως δ' ἐν ποιοῦσι, ποθοῦσι δὲ, ἂν πον ἀπίη, ἡδίστα δὲ πάλιν προσίοντα δέχονται, συνήδονται δ' ἐπὶ τοῖς αὐτοῦ ἀγαθοῖς, συνεπικουροῦσι δὲ, εἴαν τι σφαλλόμενον ὀρώσιν. Τοσοῦτον

τι ἀγαθὸν κρίνω ἔγωγε τὸ φιλεῖσθαι εἶναι ὥστε νομίζω τῷ ὄντι αὐτόματα τὰγαθὰ τῷ φιλουμένῳ γίνεσθαι καὶ παρὰ θεῶν καὶ παρὰ ἀνθρώπων. Καὶ τοῦτον τοίνυν τοῦ πηήματος τοιοῦτον ὄντος μειονεκτοῦσιν οἱ τύραννοι πάντων μάλιστα. Εἰ δὲ βούλει, ὦ Σιμωνίδη, εἰδέναι ὅτι ἀληθῆ λέγω, ὥδε ἐπίσκεψαι. Βεβαιόταται μὲν γὰρ δῆπου δοκοῦσι φιλίαι εἶναι γονεῦσι πρὸς παῖδας καὶ πασι πρὸς γονεῖς καὶ ἀδελφοῖς πρὸς ἀδελφοὺς καὶ γυναῖξι πρὸς ἄνδρας καὶ ἐταίροις πρὸς ἐταίρους. Εἰ τοίνυν ἐθέλεις κατανοεῖν, εὐρήσεις μὲν τοὺς ἰδιώτας ὑπὸ τούτων μάλιστα φιλουμένους, τοὺς δὲ τυράννους πολλοὺς μὲν παῖδας ἑαυτῶν ἀπεκτονηκότας, πολλοὺς δ' ὑπὸ παίδων αὐτοὺς ἀπολωλότας, πολλοὺς δὲ καὶ ὑπὸ γυναικῶν τῶν ἑαυτῶν τυράννους διεφθαρμένους, καὶ ὑπὸ ἐταίρων γε τῶν μάλιστα δοκούντων φίλων εἶναι. Οἷτινες οὖν ὑπὸ τῶν φύσει πεφυκότων μάλιστα φιλεῖν καὶ νόμῳ συνηγασμένων οὕτω μισοῦνται, πῶς ὑπ' ἄλλου γέ τινος οἶεσθαι χρὴ αὐτοὺς φιλεῖσθαι;

Troisième. Humanités modernes (Sections réunies).

PHYSIQUE.

1. Faites connaître la fontaine de Héron.
2. Comment a-t-on déterminé le coefficient de dilatation absolue du mercure?
3. La chaleur spécifique d'un gaz à volume constant est-elle la même que la chaleur spécifique à pression constante? Justifiez votre réponse.
4. On a un volume V de gaz à la température t et sous la pression H : que devient ce volume à la température t' et sous la pression H' ? Quel sera le rapport des densités du gaz? — Énoncez les différentes lois sur lesquelles on s'appuie.
5. Énoncez les lois de la réflexion de la lumière et indiquez la formation des images par les miroirs convexes.

30 Juillet 1894.

CONCOURS SPÉCIAL DE FLAMAND ET D'ALLEMAND.

Rhétorique. Humanités anciennes et Humanités modernes
(Sections réunies).

Das Alte stürzt, es ändert sich die Zeit,
Und neues Leben blüht aus den Ruinen.

(Schiller).

Het oude vervalt, de tijden veranderen,
En uit de puinen herbloeit een nieuw leven.

Troisième. Humanités anciennes et Humanités modernes
(Section réunies).

Geen roos zonder doornen.
Keine Rose ohne Dornen.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 30 juillet-6 août : Winer-Schmiedel, Grammaire de la langue du Nouveau Testament (V. Henry). — Flensburg, Le pronom « autos » (My). — Mutzbauer, Les radicaux temporels en grec (My). — Bernardakis, Œuvres morales de Plutarque, V (My). — Cauer, Philotas, Clitus et Callisthène (My). — Maass, Les Phénomènes d'Aratus (My). — Cicéron, Discours, p. Nohl (E. T.). — Lafaye, Catulle et ses modèles (Émile Thomas). — Favre, Etudes, comte de Paris (Ch. Pfister). — Baumont, l'abbaye Luxeuil; Léopold, duc de Lorraine et de Bar (Ch. Pfister). — Lesca, Les Commentaires d'Eneas Sylvius (P. de Nolhac). — Fages, Vincent Ferrier (Alfred Morel-Fatio).

Du 13-20 août : Brown, Le Fayoum et le lac Mœris. (G. Maspero). — Travaux de la Société philologique de Cambridge, III (V. H.). — Neumann, Les sources d'Eustathe (My). — Plaute, Cistellaria, p. Schœll (Paul Lejay). — P. Thomas, Quelques passages de Térence et de Sénèque (P. L.). — Lucrèce-Munro, II, trad. Reymond (L.). — Tite-Live, p. Luterbacher et A. Schmidt (E. T.). — Lucain, trad. Gallot (Salomon Reinach). — Werner, Tableaux de l'histoire du dogme (Manuel Dohl). — Rothmanner, L'augustinisme (S.). — Del Balzo, poèmes consacrés à Dante, IV (P. de Nolhac). — Van Ortro, L'œuvre géographique de Mercator (B. Auerbach). — Audijos, La gabelle en Gascogne, p. Communay (Ch. B.). — Légré, Le poète Anbanel (Raoul Rosières). — Deschamps, Sur les routes d'Asie (Salomon Reinach).

Du 26 août-3 septembre : Brockelmann, Lexique syriaque, I et II (J.-B. Chabot). — Silberstein, Le troisième livre des Rois; Rousset, Le Nouveau Testament; Resch, Les Évangiles, II (A. Loisy). — Kattenbusch, Le Symbole des Apôtres (A.-F. L.). — Dion Chrysostome, p. Arnim, I (My). — Hauvette, Hérodote (Salomon Reinach). — Constans, La langue de Tacite (Paul Thomas). — Barr Ferree, Les cathédrales de France (Raoul Rosières). — Russo, L'Enfer de Dante. (A. P.). — Tivaroni, L'Italie méridionale dans la domination autrichienne (Charles Dejob). — Machal, Mythologie slave et Épopée des Slaves (L. Léger). — Karpeles, Les ouvriers du bassin houiller morave-silésien (B. Auerbach).

Du 10-17 septembre : Strack, Introduction au Talmud (A. L.). — Budge, Les discours de Philoxène (Rubens Duval). — Paton, Les dialogues pythiques de Plutarque (My). — M. Mueller, Tite-Live (E. T.). — Jacoby, Les élégiaques romains (Émile Thomas). — Bonafous, Properce (A. Cartault). — Tacite, Agricola et Germanie, p. Stephenson (E. T.). — Hartwig Derenbourg, L'émir syrien Ousâma (Ch. Pfister). — Lange et Fuhse, Les papiers de Durer (A. X.). — Rodocanachi, Courtisans et bouffons (L. F.). — Andrieu, Madaillan et les ducs d'Épernon (T. de L.).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1894.

23 Mai. — Rezensionen und Anzeigen : *Caesaris belli Gallici libri VII, Hirtii liber VIII*. Für den Schulgebrauch, herausg. von H. Meusel. Anhang von R. Schneider; *Caesaris belli Gallici libri VII, Hirtii liber VIII*. Rec. H. Meusel (H. J. Müller). — *Catonis de agricultura liber ex rec. H. Keilii. II, 1 Commentarius* (C. W.). — P. Guiraud, *La propriété foncière en Grèce* (Mitteis). — *Augustini de Genesi libri ex rec. J. Zycha* (M. Petschenig). — J. La Roche, Beiträge zur griechischen Grammatik. I. (J. Sitzler). — P. Cauer, Die Kunst des Übersetzens (R. Busse). — Keelhoff, *La culture formelle* (O. Weissenfels). Nachtrag.

30. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : *Index lectionum Berol.* (H. Winther). — R. Crampe, *Philopatris* (H. Landwehr). — *Ciceros 4. Rede gegen Verres*, von M. Fickelscheerer (W. Hirschfelder). — *Livi lib. XXIX*, von Fr. Luterbacher desgl. lib. XXX, von Fr. Luterbacher; Fr. Fügner, *Lexicon Livianum*, fasc. V (W. Heraeus). — *Firmici Materni libri VIII primum rec. C. Sittl. I.* (C. Weyman). — J. Lattman, *Lat. Übungsbuch f. Quinta. 7. A. desgl. f. Quarta. 7. A. desgl. f. Tertia. 2. A.* (A. Prümers). — *Deutscher Universitätskalender 1894*, von F. Ascherson. II.

6 Juni. — Rezensionen und Anzeigen : *Scriptores physiognomici*, rec. R. Foerster, I. II. (Sittl). — W. Gemoll, *Die Realien bei Horaz* (M. Schneidewin). — E. Hasse, Über den Dualis bei Lukianos; J. Bieler, Über die Echtheit der Lucianischen Schrift *De saltatione* (P. Schulze). — E. Hasse, *Der Dualis im Attischen*. — Fl. Nencini, *Sul proverbio ἀπ' ὄνου καταπεσεῖν*; K. Krumbacher, *Mittelgriechische Sprichwörter* (L. Cohn). — J. Lattmann und H. D. Müller, *Griechische Grammatik. I. 5. A.* (J. Sitzler).

13. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : A. Serbin, *Bemerkungen Strabos über den Vulkanismus* (Max C. P. Schmidt). — C. Weyman, *Studien zu Apuleius* (M. Petschenig). — *Corpus glossariorum latin., V. Placidus*, ed. G. Goetz (G. Schepss). — *Cebetis tabula*, rec. C. Praechter (M. Wallies). — R. Opitz, *Das häusliche Leben der Griechen und Römer* (H. Blümner). — G. Zippel, *Die Heimat der Kimbern* (Max C. P. Schmidt). — O. Jäger, *Pro domo* (O. Weissenfels).

20. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : *Sallusti historiarum reliquiae*, ed. B. Maurenbrecher; P. Jürges, *De Sallustii historiarum reliquiis* (Th. Opitz). — *Ciceros Rede für Milo*, herausg. von H. Nohl. 2. Aufl. (H. Deiter). — W. Forchhammer, *Homer* (C. Rothe). — Th. Birt, *Eine röm. Litteraturgeschichte* (O. Weissenfels). — E. Dünzelmann, *Das römische Strassennetz in Norddeutschland* (F. Knoke). — J. Pavec, *Der junge Lateiner* (A. Reckzey). — *Wie studiert man klass. Philologie?* (O. Weissenfels).

27. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : *Anecdota Bruxellensia I*, par Fr. Cumont (F. Hirsch). — Fr. Aly, *Geschichte der röm. Litteratur* (O. Weissenfels). — *Caesaris commentarii I, De bello Gallico*, rec. B. Kübler. Ed. maior und Ed. minor (Ed. Wolff). — A. Polaschek, *Caesars Bürgerkrieg u. d. Codex Vindobonensis* (E. Wolff). — *Ciceros Rede für den Ober-*

befehl des Pompejus, von H. Nohl. 2. Aufl. (H. Deiter). — Th. Friedrich, Kabiren und Keilinschriften (H. Lewy). — J. Lattmann und H. D. Müller, Griechisches Übungsbuch für Tertia. I. 4. Aufl. (W. Vollbrecht).

4. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : A. Dieterich, Nekyia (W. Drexler). — Ciceros Reden für Ligarius und für Deiotarus, herausg. v. H. Nohl. 2. A. (Deiter). — Fr. Zöschbauer, Studien zu den Annalen des Tacitus (Th. Opitz). — J. Spika, De usu praepositionum in Senecae tragoediis. (W. Gemoll). — A. Pasdera, Dizionario di antichità classica, III. (Fr. Harder). — J. Ries, Was ist Syntax? (P. Kretschmer). — J. Lattmann u. H. D. Müller, Griechische Grammatik, I. Formenlehre. 5. A., bes. von H. Lattmann (W. Vollbrecht).

11. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : W. Christ, Das Theater des Polyklet in Epidauros (G. Oehmichen). — C. Rothe, Die Bedeutung der Widersprüche für die Homerische Frage (G. Vogrinz). — Index lectionum Berol. (H. J. Müller). — Guil. Heraeus, Spicilegium criticum in Valerio Maximo (tz.). — Lucianus, rec. J. Sommerbrodt. II, 1 (P. Uhle). — Hieroclis Synecdemus, rec. A. Burckhardt (F. Hirsch). — Plutarchi pythici dialogi, rec. G. R. Paton (P. Uhle). — Plutarchi Moralia, rec. G. N. Bernardakis. V. (P. U.).

18. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : H. Steuding, Griechische und römische Mythologie (K. Tümpel). — Anonymi Londinensis ex Aristotelis Iatricis Menonii eclogae, ed. H. Diels (R. Fuchs). — Sophocles, Philoctetes. by Graves (H. G.). — B. Apostolidès, Étude critique du premier chant chorique des Phéniciennes d'Euripide (H. G.). — G. Lafaye, Catulle et ses modèles (K. P. Schulze). — O. Morgenstern, Curae Catullianae (K. P. Schulze). — Horaz, Satiren, erkl. von A. Krüger, 13. Auflage von G. Krüger (O. Weissenfels). — W. Müller, De Caesaris belli Africi recensione (E. Wolff). — J. Winteler, Über einen römischen Landweg am Walensee (Fr. Fröhlich). — R. Pöhlmann, Geschichte des antiken Kommunismus und Sozialismus. I (A. Döring).

1. August. — Rezensionen und Anzeigen : E. Curtius, Abhandlungen. I (Fr. Rühl). — Thucydides, by T. Sutthery and S. Graves (Chr. Harder). — Xenophons Hellenica, von K. Saegert (H. Kruse). — Ed. Stemplinger, Strabons litterar-historische Notizen (E. Oder). — L. Goetzeler, Animadversiones in Dionysii Halicarnassensis Antiquitates Romanas. II. — Catulli liber, rec. Aem. Baehrens, nova ed. a. K. P. Schulze curata (B. Schmidt). — Ciceros Reden für Murena und für Sulla, erkl. von K. Halm. 5. A. von G. Laubmann (W. Friedrich). — E. Schulze, Das römische Forum (A.). — Holzweissig, Übungsbuch für den Unterricht im Lateinischen. Obertertia (H. Belling).

8. August. — Rezensionen und Anzeigen : Index lectionum Berol. 1894 : J. Vahlen zu Minucius Felix (Dombart). — K. Haupt, Livius-Kommentar 7 : Buch XXII. 8 : Buch VI und VII (E. Wolff). — J. Lucas, Studia Theognidea (J. Sitzler). — Herondas, Mimiamben. Deutsch von O. Crusius; Herondas' Mimiamben, übersetzt von S. Mekler (Fr. Spiro). — Grammatici Graeci IV, 2. Choeroboscus, Sophronius, rec. A. Hilgard (B. Kübler) I. — C. Mutzbauer, Die Grundlagen der griechischen Tempuslehre (H. G.). — Aem. Jacobs,

Thasiaca (O. Kern). — O. Richter, Lateinisches Lesebuch. II : Quinta. 7. A. von O. Richter und H. Belling (A. Mittag).

22. August. — Rezensionen und Anzeigen : A. Fick, Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen. 4. A. von A. Bezzenger, A. Fick u. W. Stokes. II. Urkeltischer Sprachschatz (W. Prellwitz). — J. Bruns, Die griechischen Tragödien als religionsgeschichtliche Quelle (Spiro). — Grammatici Graeci recogniti. IV, 2. Choeroboscus, Sophronius, rec. A. Hilgard (B. Kübler) II. — Livius XXI-XXX, Auswahl von W. Vollbrecht (O. Weissenfels). — E. v. Stern, Zur Entstehung und ursprünglichen Bedeutung des Ephorats in Sparta (E. Ziebarth). — G. Schön, Das kapitolinische Verzeichnis der römischen Triumphe (W. Liebenam). — H. Schmitt, Präparation zu Sophokles Antigone (H. Otte). — H. Eichler, Variationen zu Tacitus' Annalen. II. (G. Andresen). — P. Meyer, Lehrbuch des Lateinischen (C. Böttcher).

29. August. — Rezensionen und Anzeigen : K. Schmidt, Die Gründe des Bedeutungswandels (R. Thomas). — H. Reinhold, Griechische Örtlichkeiten bei Pindaros (C. Haeblerlin). — Aristophanis comoediae, Annotatione instr. Fr. Blaydes. XI. Vespae (O. Kaehler). — H. Belling, Quaestiones Tibullianae (M. Rothstein). — E. Ciccotti, Augustus (V. Gardthausen). — Fr. Vollmer, De funere publico Romanorum (W. Liebenam). — A. Lange, Methodischer Lehrer-Kommentar zu Ovids Metamorphosen. I. (H. Winther). — Rieder, Vorlagen zu lateinischen Retrovertirübungen für I und II A. (A. Reckzey). — Th. Zielinski, August Nauck (H. G.).

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE

par EUG. MONSEUR, *professeur de philologie comparée
à l'université de Bruxelles.*

Brochure in-8° de 80 pages. Prix fr. 1-25.

I.

Il y a quelque dix-huit ans, j'écrivais dans cette *Revue*¹, les lignes suivantes :

« On a dit souvent que la victoire de Sedan n'était due ni à de Moltke ni à ses généraux, mais qu'il fallait l'attribuer soit à l'instituteur primaire, soit au maître de géographie.

„ Si l'on ne craignait d'énoncer une vérité sous une forme paradoxale, on dirait que la bataille de Sedan a été une victoire de l'orthographe allemande sur l'orthographe française. En Allemagne, dès qu'un enfant connaît les lettres et leur agencement pour former les syllabes, comme dans sa langue maternelle tout ce qui est écrit se prononce et que tout ce qui se prononce s'écrit, il est pour ainsi dire immédiatement en possession de ces deux puissants instruments de la pensée, la lecture et l'écriture. Le Français, au contraire, doit non seulement savoir lire et tracer les caractères, il doit encore se graver dans la mémoire, d'un côté, toutes les diverses manières d'écrire le même son, de l'autre, les différentes façons de prononcer la même combinaison de lettres². Ce n'est pas tout; quand il est en voie de se retrouver au milieu de toutes ces

¹ En 1877 dans mon article sur *Quelques définitions grammaticales*.

² J'ajoutais en note : « J'ai compté que le son *in* peut s'écrire de plus de soixante façons différentes. La syllabe *ient* peut se prononcer de trois manières : il *vient*, ils *rient*, *inconvenient*. »

bizarries, alors commence pour lui le travail de tous le plus ingrat et le plus pénible, tellement pénible qu'aucun de nous peut-être n'oserait affirmer d'en être venu à bout : il est tenu de se mettre en tête à quels mots et à quels cas convient telle combinaison de lettres; et cependant c'est à peine si l'on peut à cet égard exprimer quelques règles un peu générales.

» La conclusion est facile à tirer. Le jeune Allemand est occupé à se remplir la tête de notions utiles, pendant que le jeune Français est encore empêtré dans les difficultés des premiers pas. »

Ceci était écrit avant l'apparition de la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie. Je continuais :

« Il ne s'agit pas ici de préconiser un changement d'orthographe. On pourrait sans doute introduire certaines améliorations partielles, faire disparaître des anomalies tout-à-fait étranges, mettre en un mot un peu plus d'uniformité dans la fantaisie. Ce sera sans doute l'œuvre future de l'Académie française. » Une note complétait ma pensée. « J'ai souvent réfléchi à cette question de l'orthographe des langues. Il va sans dire que l'allemand, l'italien, l'espagnol ont un avantage marqué sur l'anglais et le français. Cependant, il ne faudrait pas croire que l'égalité serait rétablie parce qu'on conformerait dans ces deux langues l'écriture à la prononciation. Les difficultés ne feraient qu'augmenter. Laissons de côté les inconvénients qui en résulteraient pour la lecture des œuvres actuelles et n'envisageons la question qu'à un point de vue très-étroit. Ne parlons pas de certaines consonnes qui, dans la liaison des mots, se font entendre devant les voyelles. Passons sous silence les homonymes, et ne tenons nul compte des exigences de l'étymologie. Ne considérons pas non plus ni les pluriels des substantifs et des adjectifs, occupons-nous un instant du verbe seulement, et de cette seule terminaison *nt* qui se trouve à toutes les troisièmes personnes du pluriel. Elle devrait se conserver au futur et se réduire à *t* aux autres temps et aux autres modes, et *en* serait effacé à l'imparfait de l'indicatif et au conditionnel. Pour éviter une bizarrerie, n'en créerait-on pas une plus grande encore, et ne tomberait-on pas de Charybde en Scylla? »

Comme on le voit, je me bornais à indiquer la question, lors-

que d'autres l'avaient déjà traitée à fond. Mais depuis elle a été reprise par des savants tels que MM. Louis Havet, membre de l'Institut, et Léon Clédat, professeur à la faculté des Lettres de Lyon, qui joignent à l'érudition la plus étendue, le sentiment pratique des difficultés de la réforme. Ce qui est mieux encore, un ministre de l'Instruction publique, M. Bourgeois, dans une circulaire aux instituteurs, préconisait certaines simplifications orthographiques, par cela même qu'il défendait de les compter comme fautes. Enfin, un membre de l'Académie, M. Gréard, s'est fait, devant la docte assemblée, le défenseur d'une série de propositions dont l'adoption allégerait de beaucoup le travail de mémoire des indigènes ainsi que des étrangers qui veulent posséder la langue française.

Une société s'est même fondée en 1887 sous le titre de *Société de réforme orthographique*. Elle compte dans son sein des maîtres jouissant de la plus grande autorité. Sous ses auspices ou sous son impulsion parurent des brochures, voire en 1890 une pétition à l'*Académie française*, qui font ressortir la nécessité d'une réforme. Cette société a une section belge dont le comité est loin de rester inactif. Un de ses membres, M. Eugène Monseur, qui avait déjà en 1892 et 1893 publié sur le sujet divers articles, vient de les réunir en y ajoutant un chapitre étendu sur les changements qu'à son avis il serait possible et désirable d'introduire tout de suite dans l'orthographe officielle.

Ce travail est écrit avec une verve toute juvénile. L'auteur est singulièrement passionné; on ne croirait pas que les *s* et les *z* puissent être l'objet de tant de haine ou de tant d'amour. Les *h* parasites le mettent en fureur; mort aux *ch*, aux *th*! Ceux-ci surtout n'ont qu'à bien se tenir. M. Monseur en fait le serment: " La première fois, dit-il, que je rencontre le mot *asthmétique*, que l'Académie le veuille ou non, je l'écrirai tout simplement *asmatique* ¹ ", et ce jour-là, il y aura du tapage dans le monde.

Mais en dépit, plutôt à cause même de ces juvénilités, ce petit volume est vivant et attachant, il se laisse lire sans effort, et il modifie ou tout au moins ébranle les convictions

¹ Page 65.

contraires. La lecture peut en être recommandée à tous ceux qui s'occupent d'enseignement, et même d'une façon générale, à tous ceux qui aiment la langue et la littérature françaises.

II.

Les premières pages nous font connaître brièvement l'origine de certaines bizarreries orthographiques telles que la diphtongue *oi*, le doublement de la consonne dans *bonne*, *donner*, la double écriture *en* et *an* pour la nasale de *a*, et les *x* qui terminent les mots en *eu* et *au*. Puis elles nous parlent des premiers réformateurs, Jacques Dubois (1531), Louis Maigret (1545), Jacques Pelletier (1550), le fameux Ramus (1562), les uns plus sages, les autres trop radicaux. Henri Estienne, Ronsard, Montaigne adoptèrent plusieurs des changements proposés, mais ce furent les *Précieuses* du XVII^e siècle qui firent faire les plus grands progrès à la simplification de l'orthographe. Le mouvement se continua pendant le XVIII^e siècle et Voltaire y aida puissamment. " Dans ses lettres, il écrit *filosofe* avec une *f*, *tèse* et *cristianisme* sans *h*, *enciclopédie* sans *y*, *poura* avec un seul *r*, *acuser* avec un *c*, *dictionnaire* avec une *n*, etc., et, dans son édition de Corneille, il veille avec soin à la suppression des lettres doubles, imprimant *aproche*, *alumer*, *soufrir*, etc. „

Malheureusement l'Académie et son dictionnaire gagnaient insensiblement en autorité, et au commencement du XIX^e siècle il fut de règle d'accepter ses arrêts et son orthographe. Or, de par l'esprit même qui avait présidé à sa fondation, elle était essentiellement un corps conservateur. Dans la première édition de son dictionnaire, elle proclame sans embages sa préférence pour " l'ancienne orthographe qui distingue les gens de lettres d'avec les ignorants. „ Cette orthographe consistait à écrire *abbréger*, *adjouster*, *deffaire*, *oster*, etc., dont il nous reste *apprendre*, *apporter*, et mille autres mots. Sans doute les éditions subséquentes introduisirent des simplifications, mais avec quelle parcimonie! On peut en juger par celles qu'a accueillies sa récente édition, celle de 1877, venue quarante ans après la précédente; elles se bornent à l'omission de quelques traits d'union, à quelques changements d'accents, et à la suppression d'une *h* dans quelques mots qui en ont deux.

En présence de l'opinion qui, bien à tort, considère l'Académie comme seule compétente pour modifier l'orthographe, force est bien aux partisans de la réforme de ne réclamer que peu pour obtenir moins encore. C'est ainsi que M. Léon Clédat se contente de demander qu'on applique tout de suite les quatre règles anodines suivantes :

“ Mettre *s* au lieu de *x* final valant *s* (*dix, chevaux*), sauf dans les noms propres ;

“ Ecrire par *s* ou *z* tous les adjectifs et substantifs numéraux en *zième* et *zaine* ;

“ A l'indicatif présent des verbes en *ir, oir* et *re*, terminer toujours par un *t* la troisième personne du singulier et supprimer toute consonne muette devant *s* aux deux premières personnes et devant *t* à la troisième (*je rens, tu rens, il rent*)¹ ;

“ Ne jamais redoubler ni *l* ni *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*. ”

M. Monseur² voudrait que tout d'un coup on remplace *x* par *z*, l'idéal étant d'écrire *épouz, épouze; diz, dizième*. Je me rallie pleinement à son avis. Et tant qu'on y est, pourquoi ne pas écrire *des bontéz* comme on écrit *vous avez* (en y ajoutant toutefois l'accent aigu, *vous avéz*) ? Cette orthographe était en usage il n'y a pas bien longtemps. Voilà qui allégerait dans une notable mesure la partie lexilogique de la grammaire et les règles de prononciation à l'usage des étrangers.

Dans le chapitre intitulé *La nécessité de la réforme*, nous voyons qu'en français il y a 270³ signes pour 45 sons. Le son *in* par exemple peut s'écrire de 13 manières différentes : *miEN, INStinct, vINGt, IMbu, pAIN, fAIM, pLEIN, REIMS, tYmpan, lYNx, SEING, sempiternel* ; et combien s'allongerait cette liste si l'on y faisait entrer les consonnes finales muettes, comme celles que l'on voit dans *instinct*, au pluriel *instincts, pains*, et *peints, je vains, il vaint, il craint*, etc., etc. !

Pour comble de complication, le même groupe de lettres, *en* par exemple, peut se prononcer de plusieurs manières :

¹ C'est ainsi que Racine conjugait *je répons, tu répons, il répont*.

² Page 69.

³ 272 d'après l'errata. De plus M. Monseur a oublié *eing* dans *seing* et *ecz* dans *eczéma*, ce qui fait monter le total à 274.

un couvent; les poules *couvent*; *il soutient*; *ils expédient*; *un expédient*; *ils sortaient*; ajoutons *solennel*, *ennui*, *ennemi*, *enivrer*, *fénaison*, que M. Monseur ne cite pas — mais pouvait-il tout citer? Aussi peut-il conclure avec raison qu'en français " chaque mot est un hiéroglyphe dont le dessin ne peut se retenir que par la mémoire des yeux. „

Ce n'est guère tout. Depuis longtemps on a fait remarquer la bizarrerie d'orthographe de *jeu*, *vœu*, *nœud*, qui se rapportent aux verbes semblables *jouer*, *vouer*, *nouer*, venant de verbes latins semblables *jocare*, *votare*, *nodare*. Les étrangetés de cette sorte foisonnent dans le français; et ils ont certainement bien calculé ceux qui trouvent que l'on consacre trois ou quatre des bonnes années de l'enfance à se fourrer dans la tête ces niaiseries. Et encore, y réussit-on? Que de grands écrivains les ignorent! Que d'académiciens font des fautes d'orthographe! Quel est le pédagogue, dont le métier est de les corriger, qui n'hésite pas quand on lui demande comment s'écrit tel ou tel mot? ¹

A ce propos, M. Monseur défend avec esprit ce gendarme qui, relatant dans un procès-verbal la déposition d'un médecin, écrit *phémure* pour *fémur*. N'était-ce pas un mot savant, et dans les mots savants trouve-t-on des *f*?

Autre mal : la prononciation se corrompt. Je me souviens d'un article de Francisque Sarcey critiquant François Coppée pour avoir prononcé dans un discours funèbre *ver-z-un but* au lieu de *ver-un but*. Mais à côté des finales muettes comme dans *temps*, *corps*, *legs*, etc., il y a les lettres doubles et les lettres intérieures parasites qui cherchent de plus en plus à se faire entendre. On dira *at-tirer l'at-tention*, *lit-térature*, *an-nuler domp-ter*, même *sculp-ture*, et bientôt l'on dira un *an-neau*, de l'*ap-pétit*, du *respect*.

III.

Les deux chapitres suivants sont employés à l'exposition de ce que l'on peut actuellement demander et espérer d'obtenir dans un avenir, pour bien faire, aussi rapproché que possible.

¹ Voir plus bas un exemple curieux et caractéristique.

D'abord il faudrait créer un alphabet phonétique international. Un pareil alphabet, dit M. Monseur, comprendrait une soixantaine de signes correspondant à autant de sons, et une quarantaine en moyenne seraient à connaître pour chaque langue. Cet alphabet servirait à figurer la prononciation des mots dans toutes les langues, notamment l'anglais et le français. Peu à peu il servirait à transcrire les mots de la langue littéraire. A force de mettre *fisike* à côté de *physique*, on finira par écrire *fisique*. En attendant la création de cet alphabet universel, il y aurait à en préparer l'adoption en faisant ce que M. Monseur appelle d'un mot heureux, la toilette du français.

On ne peut songer à supprimer *hic et nunc* les signes doubles, les *an*, les *on*, les *un*, les *in*, les *eu*, les *ou*, même les *ai* et les *oi*, parmi les voyelles, ni le *ch*, ni le *qu* parmi les consonnes. On n'oserait pas non plus remplacer les *x* doubles par *cs* ou *gz*¹, ni non plus mettre partout *k* au lieu de *c* dur, et écrire *kok* en place de *coq*, ni *j* et *an* partout où il y a *g* doux et *en*, et écrire *jandre* au lieu de *gendre*. La langue serait trop défigurée d'un coup. Non; il faut y aller en douceur et procéder par étapes successives.

Quelles devraient être ces étapes? Nous avons vu plus haut les propositions de M. Clédat. Celles-ci admises et passées dans la pratique, on pourrait procéder à la suppression de toute consonne redoublée qui ne se prononce pas; écrire partout *j* au lieu de *g* doux ou *ge*; supprimer les *h* muettes après *c*, *r*, *t*, et même dans l'intérieur des mots indécomposables. Qu'on continue à écrire *cohabiter*, *déshabituer*, il le faut bien, pour ne pas être obligé du même coup à écrire *abitant*, *abitude*, etc. Mais quel inconvénient y aurait-il à orthographier *adérer*, *exorter*, *inumer*?

Il y aurait aussi à faire disparaître les lettres inutiles conservées par pédantisme dans certains mots. Pourquoi un *o* parasite dans *faon*, *paon*, *taon*²? un *p* dans *dompter*, *compter*,

¹ On a cependant *eczéma*; pourquoi pas *egzemple*?

² Le mot *taon* vient du latin *tabanus*. L'Académie dit avec raison qu'il faut prononcer *tan*. Beaucoup de personnes prononcent *ton*. Voilà l'inconvénient des lettres parasites.

baptême, sept? un *g* dans *vingt, doigt* et leurs dérivés? un *d* dans *poids, j'assieds?* un *c* dans *bifteck* et *jockey?* un *e* dans *eu, eut, dans asseoir*¹, dans *douceâtre?*²

La dernière édition du dictionnaire de l'Académie a fait disparaître quelques anomalies qui lui avaient été signalées, comme celles de *dissonance* et de *consonnance*; mais il en reste encore un très grand nombre, telles que *siffler* et *souffler* à côté de *persifler* et *boursoufler*; *abatis, abatage* à côté de *abattoir*; *chariot, coureur* à côté de *charron, charrette, courrier*, etc., etc. Il y aurait grand avantage à rétablir partout l'harmonie. M. Monseur donne à cet illustre corps un conseil très sage: c'est, dans la prochaine édition de son dictionnaire, de laisser subsister provisoirement les deux orthographes en rédigeant certains articles de la manière suivante : *charon*, on écrit aussi *charron*; *honneur*, voir *honeur*. N'admet-elle pas aujourd'hui *abecquer* et *abéquer*, *clef* et *clé*; *sopha* et *sofa?* Insensiblement on prendrait l'habitude de choisir l'orthographe la plus simple et la plus logique.

Je viens de dire plus logique. Pourquoi, en effet, *trafiquant* et *fabricant?* *carré* et *quatre, quart, quartier?* *quelqu'un* et *aucun?* *restreindre* et *contraindre?* *fatigant, intrigant, convaincant* en même temps que *fatiguant, intriguant, convainquant?* *président* et *présidant, négligent* et *négligeant?* A-t-on *prétendent* et *prétendant, diligent* et *diligeant, obligeant* et *obligeant?*³

¹ Que dire de la conjugaison de *sursEoir, je sursois, sursoyant, sur-sEoirai?*

² J'ajouterai : pourquoi un *c* dans *instinct, respect?* à cause d'*instinctif, de respectable?* mais met-on encore un *c* dans *saint*, bien qu'on ait *sanctifier?* Puis *aspect* n'a pas de dérivés, et dans *infect* le *c* et le *t* se prononcent! Et dire que nous avons réussi à apprendre tout cela!

³ Voici ce qui m'est arrivé pas plus tard qu'hier. Je corrigeais les épreuves d'un quatrième article sur la géométrie à paraître prochainement dans la *Revue philosophique*. J'en étais à cette phrase, que je dois citer tout au long pour bien faire comprendre mon embarras : " Une portion de droite est dite plus grande ou plus petite qu'une autre si, quand on fait coïncider leurs points limites d'un même côté, son second point limite tombe en dehors ou en dedans de cette autre. La nouvelle portion de droite délimitée de cette manière par les deux points *non coïncidant* fait la différence de longueur des deux portions de droites. „ Je demande pardon au lecteur de lui mettre sous les yeux un exemple d'un style si rébarbatif; mais comment écrira-t-il *non*

On pourrait aussi supprimer l'*y* des mots grecs. Si nous écrivons *cristal*, pourquoi n'écririons-nous pas *piramide*, *analise*, *mistère*, *stile*?

Je ne puis pas entrer dans tous les détails des desideratas que M. Monseur expose ou pourrait exposer. Un paragraphe est cependant encore à signaler.

M. Monseur voudrait que l'on accentuât les voyelles longues et tous les *e* fermés ou ouverts. On devrait donc écrire : *mère*, *pauvre*, *flâme*, *doûze*; mais en revanche : *appat*, *chalèt*, *chatain*, *hopital*, *roti*, *gout*, *forèt*, mots auxquels il faut ajouter les passés définis *nous allames*, *vous allates*. Il écrirait *éfèt* et non *effèt*, *vous aréz* et non *vous avez*, et effacerait l'accent de *à*, *où*, *là*, *déjà*. Je lui donne en ce point d'autant plus volontiers raison que moi-même, il y a plus de vingt ans, lorsque j'ai édité la comédie wallonne *li Mâre neûr d'a Colas*, j'ai tenu à mettre sur toutes les voyelles longues le signe de la longue, et sur les *e* ouverts ou fermés l'accent grave ou l'accent aigu ¹.

coïncidant? Croira-t-il que les deux personnes très compétentes que j'ai consultées ont été d'un avis contraire au mien et que l'une a soutenu *non coïncidents*, tandis que l'autre voulait *non coïncidants*? Ai-je eu raison, ai-je eu tort de me décider pour *non coïncidant*? C'est le cas de dire avec ce personnage d'Héraclius :

Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.

¹ A propos de cette œuvre, M. Monseur réédite pour la troisième ou quatrième fois une plaisanterie à mon adresse, qu'il doit juger bien bonne : " On se demande pourquoi, dit-il, la *Société de littérature Wallonne* de Liège n'a pas mis en note de cette pièce : " Cette comédie est imprimée en français ; „ le lecteur est prié de la lire en wallon d'Ans. „ Mais cette note y est ; comment M. Monseur ne l'a-t-il pas vue? Elle est dans la préface, et elle est plusieurs fois à chaque page du volume. J'ai expliqué au long pourquoi j'avais choisi cette orthographe, plus latine encore que française; c'était pour rendre facile la lecture et l'intelligence de cette pièce aux Français qui voudraient en prendre connaissance. Je faisais œuvre de littérateur, et non de " maître phonétique. „ Cela n'empêche pas la plaisanterie d'être excellente. Et puisque l'occasion se présente de parler orthographe wallonne, sait-on que la *Société Liégeoise de littérature Wallonne*, qui, d'après son programme, s'est donné pour mission de fixer l'orthographe et la grammaire du dialecte liégeois, n'a encore fait ni l'un ni l'autre? Ah! ce ne sont pas les bonnes volontés qui manquent. Chaque auteur invente une orthographe, qu'il regarde comme la seule bonne. C'est l'anarchie dans tout son beau. La Société elle-même compte bon nombre de théoriciens tout prêts

Cette complication apparente serait une source de simplifications — rien n'est si simple que l'uniformité.

IV.

Jusqu'à présent j'ai approuvé M. Monseur sur presque tous les points; sur certains cependant il m'est arrivé d'hésiter. Il inclinerait à écrire *c'est à dire* sans trait d'union. Je le veux bien; mais écrira-t-il un *arcenciel*? Il ne reculerait pas devant *eaudevie*, mais accepterait-il *piétatère*? Il voudrait encore que l'Académie décrétât l'orthographe *toute entière*, comme *toute pleine*; mais bien qu'il dise *des cruches toutes pleines de vin*; risquera-t-il *l'inondation, survenant subitement, a renversé des maisons toutes entières*?¹.

Ce serait peut-être faire trop son pédant — il est vrai que c'est un peu mon métier — que de signaler (p. 61) une inadvertance. Le pluriel des noms en *ou* se fait par *s* et non par *x*. Il n'y en a que sept qui font leur pluriel en *x*; il est juste d'ajouter que ce sont les plus communément usités.

M. Monseur, à la suite de M. Gréard, s'occupe aussi des majuscules. Ce dernier a demandé " que l'Académie fasse disparaître de son dictionnaire les incohérences dans l'emploi des majuscules. Il relève, par exemple, qu'elle écrit : *Hérodote est le père de l'histoire*, mais *François I^{er} est le Père des Lettres*; *la Bourse de Paris est un beau monument*, mais *la bourse de*

à s'improviser docteurs en orthographe, s'ils ne l'ont déjà fait. Cependant une chose est claire : c'est que, si l'on veut adopter pour le wallon une orthographe rationnelle, on doit l'emprunter, non à la langue française actuelle, dont les bizarreries et les incohérences ne se comptent pas, mais — faute de pouvoir suivre l'italien ou l'espagnol — à l'ancien français dont il se rapproche étonnamment et dont l'écriture était des plus simples. La chose paraît d'autant plus facile que le wallon ne fait que de rares liaisons entre les mots, sinon par lettres euphoniques, et que les terminaisons personnelles des verbes sont d'une rare uniformité. M. Monseur, qui est wallon, pourrait bien s'atteler à cette besogne; je l'y invite.

¹ Je pense avoir donné dans mes *Réflexions sur les Glanures grammaticales de M. Bastin* (Revue, tome XXVII. — Paris, Bouillon, 1894), la formule vraie qui supprimerait la difficulté de syntaxe : L'adverbe *tout* prend la forme *toute* (invariable) devant les adjectifs au féminin : *Ils restèrent tout stupides*; *elles étaient toute émuës et toute tristes*, au lieu de cette contradiction *TOUT émuës et TOUTES tristes*.

Paris est périptère; le Théâtre Français, mais la Comédie française. „ M. Monseur convient que la question est de minime importance, mais qu'il serait bon cependant que l'Académie eût un avis. En attendant il donne le sien : “ Mettre en grand caractère la première lettre de tout substantif — simple ou composé —, désignant une réalité matérielle, morale ou fictive, pouvant être distinguée comme une sorte d'individu de toutes les réalités du même genre, soit *les universités de Belgique*, mais *l'Université de Bruxelles*; un *vieux beau*, mais *l'amour du Beau, du Vrai et du Bien*; une *trinité néfaste*, mais *le dogme de la Trinité*. “ Dans le cas où le nom propre est un composé, mettre aussi la majuscule au second terme, et le souder au premier par un trait d'union chaque fois que cela est possible, soit *le Théâtre-Français, la Comédie-Française, les Grands magasins du Bon-Marché*. „

Je ne pense pas que telle doive être la solution de ce petit problème. Il m'est impossible de voir pourquoi l'*Université de Bruxelles* devrait prendre un U majuscule, le *Beau* et le *Bien* un grand B. La logique exigerait alors qu'on écrivit *la Gare du Nord, l'Eglise St^e Gudule, la Cathédrale d'Amers; le Palais du Roi; la Rue de la Madeleine; le respect de la Vérité; le goût pour les Sciences-Mathématiques; l'Auberge-du-Cheval-Blanc*. Cela me paraît inadmissible. Déjà dans son dernier exemple M. Monseur viole sa propre règle : pourquoi *Grands magasins* sans le trait d'union ni le grand M, quand il les met à *Bon-Marché*? Pour être conséquent, il doit écrire *les Grands-Magasins-du-Bon-Marché*.

Pour moi, je m'en tiens à la règle telle que je l'ai formulée dans les *Eléments de grammaire française*, et que voici :

“ Quand le nom propre est composé d'un nom commun et d'un adjectif ou d'un autre déterminatif, le déterminatif prendra seul la majuscule si le nom commun garde sa valeur de nom commun. Ainsi *la mer Blanche* est le nom d'une mer, autre que *la mer Noire, la mer Rouge*, etc., et *le lac Asphaltite* est le nom d'un lac. De même *l'hôpital de la Pitié, le pont Royal, la colonne Trajane, le mont Blanc*. Mais si le nom commun ne garde pas sa valeur de nom commun, alors il prendra la majuscule. J'écrirai donc *le département de la Côte d'Or, la rue de l'Arbre-Bénit, Port-Royal, Aix-la-Chapelle, la Mer de glace* (nom d'un

glacier), *la Mer Morte*, *la Forêt-Noire* (nom d'une contrée); de même *les Pays-Bas*, *le Royaume-Uni*, *le Bas-Empire*, avec deux majuscules parce que les déterminatifs ajoutés à *pays*, *royaume*, etc., ne paraissent pas assez caractéristiques pour en faire des noms propres. Il faudrait par conséquent écrire *l'arc* (et non *Arc*)-*de-triomphe de l'Étoile*; *l'école des Mines* (et non *l'École des mines*). »

Conformément à cette règle, on écrirait donc *l'école Polytechnique*, *l'école Normale*, *l'école des Hautes-Études*, parce que, dans ces trois exemples, le mot *école* conserve son acception de nom commun; mais *Hautes-Études* avec majuscules, parce qu'ici c'est le qualificatif propre de cette école; les études peuvent y être tout ce qu'on veut, elle a pris ce titre, et je donne au titre son signe distinctif. Quant au trait d'union je ne le crois pas nécessaire, mais il ne gêne pas. On écrira *les Grands Magasins du Bon Marché*, ou *les Grands-Magasins du Bon-Marché* — de même qu'on écrit *la Revue des Deux-Mondes* — parce que *Grands Magasins* est le titre pris par l'établissement, peu importe que les magasins soient grands ou petits¹; mais on écrira *les grands magasins de la Belle Jardinière*, parce que *grands magasins* est ici pris comme dénomination générique.

Plus haut je disais *le département de la Côte d'Or*, mais parlant de la côte même, j'écrirais *la côte d'Or*; et de même *la haute Garonne*, mais *le département de la Haute Garonne*; par conséquent, *l'université de Bruxelles*, *l'université de Louvain*, mais *l'Université Catholique*, en tant que c'est le titre choisi par l'université de Louvain; et j'écrirais de même *l'Université Libre*, si c'était là le titre spécial de l'université de Bruxelles. Il résulte de là qu'il faudrait écrire *François I^{er} est le père des lettres*, comme *le protecteur des beaux-arts*; *la bourse de Paris*, comme *les cloches de Notre-Dame*; *le café de la Bourse*, mais *le Café Riche* — *le Théâtre Français*, comme *la Montagne de la Cour* (rue de Bruxelles), mais *la langue française* — *le pont de la Concorde*, mais *le Pont-Neuf*.

Ce dernier exemple est un peu subtil; mais toute règle de grammaire aboutit généralement à des subtilités. Ainsi j'incli-

¹ Bruxelles possède *les Grands Magasins de la Bourse*.

nerais à écrire *le Musée de Cluny* et *le musée du Luxembourg*, parce que *Cluny*, à la différence de *Luxembourg*, ne se détache pas du mot *Musée*. On dit couramment *les jardins du Luxembourg*, *le palais du Luxembourg*, tandis qu'on dit *non le jardin*, *le bâtiment de Cluny*, mais bien *le jardin*, *le bâtiment du Musée de Cluny*.

C'en est évidemment beaucoup trop sur ce maigre sujet. Je n'ai d'autre excuse que de croire qu'il a été rarement traité méthodiquement.

V.

J'en reviens à l'opuscule de M. Monseur. Il le termine par la transcription en nouvelle orthographe d'une poésie de Leconte de Lisle intitulée

LA MORT DU SOLEIL.

Le vent d'autone, aus bruits lointains des mers pareil,
Plein d'adieux solanels, de plaintes inconues,
Balance tristement le long des avenues
Les lourds massifs roujis de ton sang, ô soleil.

La feuille en tourbillons s'envole par les nues;
Et l'on voit osciler, dans un fleuve vermeil,
Aus aproches du soir inclinés au someil,
De grands nids teints de pourpre au bout des branches nues.

Tombe, astre glorieus, source et flambeau du jour!
Ta gloire en napes d'or coule de ta blessure,
Come d'un sein puissant tombe un suprême amour.

Meurs donc, tu renaitras! L'espérance en est sûre.
Mais qui rendra la vie et la flâme et la vois
Au cœur qui s'est brizé pour la dernière fois?

Franchement, le texte n'est presque pas défiguré.

Ajoutons, comme le remarque M. Monseur, " que dans la pensée des réformistes, il ne s'agit pas d'imposer une orthographe de ce genre à ceux qui ont appris l'ancienne, mais simplement de la *permettre* à tous et de l'*enseigner seule* aux enfants. "

J. DELBŒUF.

LES ÉCOLES PUBLIQUES ANGLAISES.

L'Angleterre présente le spectacle assurément curieux d'un enseignement presque entièrement privé, où peuvent se donner carrière tous les systèmes, y compris l'absence de système. Après avoir montré précédemment ce qu'était l'antique et célèbre université d'Oxford, je voudrais aborder cette fois-ci le domaine de l'enseignement moyen, prendre comme exemple une des fameuses écoles publiques et examiner sa pédagogie et son organisation. Je n'invoquerai pas, pour justifier cet essai, les allusions nombreuses qu'on fait aux écoles anglaises jusque dans notre Chambre des Représentants; je passerai de même sous silence le fait connu que dans la solution des questions sociales l'Angleterre donne l'exemple à l'Europe, ce qui devrait nous engager à étudier des questions connexes; mais entre les tableaux si sombres venus d'Allemagne, qui rappellent comme un souvenir amer d'humiliantes épreuves, et de l'autre côté, les assertions satisfaites des Anglais qui trouvent que cela ne va pas trop mal chez eux et que l'initiative privée fera le reste, il y a encore de la place pour une étude qui s'efforcerait d'être objective.

Tâchons d'abord de nous orienter dans ce dédale scolaire. A la différence de notre enseignement moyen, celui de nos voisins présente une curieuse variété. Au haut de l'échelle nous trouvons les célèbres *écoles publiques* (*public schools*), dont les plus grandes et les plus anciennes sont celles de Winchester, Eton, St Paul's, Westminster, Shrewsbury, Merchant Taylors, Rugby, Harrow et Charterhouse. On remarquera que presque toutes sont situées dans le sud et plusieurs à Londres même. Toutes peuvent se vanter d'avoir leur histoire et de plonger bien avant dans le passé par leurs origines. C'est ainsi que l'école de Winchester célébra le 25 juillet 1893 son 500^e anniversaire en présence d'un public choisi, où se trouvaient des princes de la famille royale, des évêques, des chefs de collèges universitaires, des directeurs des grandes écoles et plus d'un millier de Wykehamistes. Ce collège servit de modèle à celui d'Eton, que le roi Henri fonda entre 1430 et 1440, et qui fut destiné dès l'abord à l'éducation de la noblesse du

royaume. L'école de Westminster, qui date de 1541, est un spécimen d'école claustrale transformée par la Réforme : l'ancien dortoir des Bénédictins sert de logement aux élèves, et le doyen avec le chapitre ont la haute direction de l'établissement. Quant à celle de Harrow, où fut éduqué lord Byron, nous aurons encore l'occasion d'en parler. Elle est relativement jeune, puisqu'elle ne remonte qu'à 1571. Toutes ces écoles, dotées par leurs fondateurs à l'instar des collèges universitaires, disposent aujourd'hui, par suite de la plus-value de leurs biens, de revenus fort élevés. Ces biens, en tant que provenant de fondations (*charities*), relèvent de la législation y afférente; c'est par là que le gouvernement exerce un certain contrôle sur l'usage qu'on en fait, et partant sur les écoles elles-mêmes. Ce contrôle se borne à des recommandations générales; parfois aussi, le cas échéant, on fait inscrire au programme certaines matières négligées, telles que les sciences naturelles ou les langues modernes. En général, il n'est guère ombrageux et plutôt nominal que réel. Les revenus en question sont administrés par un conseil (*Board of Governors*), composé de notabilités scientifiques ou politiques. Celles-ci nomment le directeur (*head-master*) de l'école, et lui laissent, avec la responsabilité, le soin de choisir ses professeurs (*assistant-masters*), les livres, les méthodes, etc.

Passons à présent à une autre espèce d'écoles dotées, les *proprietary schools*. Ce sont des écoles fondées et dotées par un groupe d'associés dans un but philanthropique. Plus d'un établissement de ce genre est de nos jours entre les mains d'un seul homme, qui y voit surtout le côté mercantile. Le ou les propriétaires, ou, si vous voulez, les actionnaires se partagent les bénéfices à la fin de l'année scolaire. C'est déjà l'exploitation en règle, mais sur une échelle assez vaste pour que l'enseignement n'en pâtisse pas. En effet, comme la fréquentation de l'établissement et partant le boni final dépendent surtout du choix des maîtres, on s'attache à en avoir de bons. Ici encore, et pour les mêmes raisons que tantôt, le pouvoir législatif possède jusqu'à un certain point le droit de contrôle et d'intervention.

Mais où il n'a absolument rien à dire et où l'esprit de lucre (*moneymaking*) bat son plein, c'est dans la masse des écoles

privées (private schools). Par suite de la liberté d'enseignement, — c'est affaire de *free trade*, dit-on —, le premier venu peut ouvrir une école et se substituer à l'Etat, qui ne demande pas mieux. Cette liberté, considérée comme sauvegardant l'indépendance du père de famille, chose discutable d'ailleurs, peut trouver des défenseurs là où l'enseignement public est organisé sur une base suffisante. Encore faudrait-il certaines restrictions. Mais où elle devient réellement néfaste, c'est quand, par suite de la rareté des bonnes écoles et du coût fabuleux des études, l'aventurier est sûr du succès. Entrons ici dans quelques détails.

Ainsi donc, avoir assez d'argent ou de crédit pour louer un local, acheter quelques livres et objets classiques, et pouvoir attendre les premiers versements des pensionnaires sans être incommodé par ses fournisseurs, voilà tout ce qu'il faut pour ouvrir une école privée, qu'on décorera d'un nom bien pompeux. Peut-être faudra-t-il encore un *assistant-master*, peut-être deux, ou même trois, mais ceux-là, on est sûr de les trouver. A cet effet, comme s'il s'agissait d'un domestique, M. le Directeur s'adresse à l'une des nombreuses agences qui servent d'intermédiaires entre l'offre et la demande. Au jour fixé, l'agent mène à son bureau tous les postulants qui lui paraissent convenir pour la place, et le directeur fait son choix. Ces jours-là, les antichambres de MM. les agents présentent un spectacle bien triste. On ne s'y confond point en politesses à l'égard du nouvel arrivant. On sait trop bien que ceux qui viennent échouer sur ce " marché d'esclaves „ sont de pauvres naufragés de la vie, dont les prétentions et l'orgueil ont depuis longtemps sombré dans la misère. " On y voit des gentlemen qui n'ont plus d'habit entier sur le dos, loin d'avoir encore une chemise, et dont les souliers ne sont dignes de ce nom que pour autant qu'on se ressouvienne par pitié des jours meilleurs où ils méritaient ce titre. Assis sur les bancs sans dossier, comme des pécheurs repentants, tous ont les yeux fixés sur la porte de la pièce où se tiennent les arbitres de leur sort. C'est un coudoisement fraternel entre celui qui fait une tentative suprême pour échapper à la mendicité et à l'asile (*work-house*), le jeune homme blême dont les effets usés jusqu'à la corde mais brossés avec soin trahissent les efforts qu'il fait

pour paraître comme il faut, et le vieillard fatigué de la vie qui espère éviter la famine par un engagement lui assurant au moins le gîte et la nourriture ¹. Le tableau est bien sombre, mais il faut bien le dire, la cause et l'effet se tiennent et s'entrecroisent intimement.

Faut-il encore insister sur le rôle que ces malheureux sont forcés de jouer? Jouets entre les mains d'un head-master d'occasion, qui souvent ne vaut pas mieux qu'eux pour la préparation scientifique ou pédagogique, mais qui les tient par le ventre, ils fournissent un maximum de travail pour un minimum de salaire. Si celui-ci variait jadis de £ 40 à £ 50 en moyenne, il est descendu aujourd'hui, grâce à la concurrence que le grand nombre de ces meurt-de-faim doivent se faire ², jusqu'à £ 20 et au-dessous, c'est-à-dire à moins que ce qu'un surveillant de pensionnat peut gagner chez nous. Cette moyenne est loin d'être atteinte partout. Les appointements (?) de £ 10 sont assez fréquents, et il n'est pas rare, — M. Lenz le dit et j'en connais un cas moi-même, — qu'en échange de vos services, vous n'ayiez droit qu'à la table et au logement ³.

Voyons donc quels sont ces services et ce qu'il faut penser de la table et du logement.

Puisqu'il est admis par hypothèse que celui qui ouvre une école privée, le fait pour s'enrichir au plus vite, il est vraisemblable que les premières installations doivent laisser à désirer. Aussi trouvons nous des plaintes répétées à propos de l'insuffisance et de la défectuosité des locaux. D'abord, l'école est logée dans une maison particulière, cela va sans dire; mais comme peu de propriétaires consentiraient à laisser transformer un bel immeuble en école, il s'ensuit que plus d'une

¹ Hummel, *Eine englische Schule* (Masius' u. Fleckeisen's *Jahrbücher für Phil. u. Pädag.*, 1877, p. 549). Lenz, *English Schools* (Diss. Giessen, 1891), p. 18.

² C'est le professeur de langues étrangères, le *foreign-master*, toujours étranger lui-même, qui a le sort le plus dur. La plupart sont des « existences ruinées. » Parmi eux, les Allemands se distinguent par leur nombre et par leur résignation à se faire la concurrence et à vendre leur travail à vil prix. C'est une vérité qu'un de leurs compatriotes, M. Reichardt, auteur d'un livre détaillé sur cette matière, leur a plus d'une fois reprochée.

³ Lenz, p. 19.

fois le bâtiment est en mauvais état et convient pour tout hormis pour ce qu'il doit être. C'est ainsi que s'expliquent ces récits incroyables d'élèves dormant à deux et même à trois dans le même lit ¹, de portes qu'on ne saurait fermer, de plafonds transformés les jours de pluie en gouttières dégouttant sur le lit du professeur, de parquets couverts de neige entrée pendant la nuit, sans parler de l'humidité, du froid, de l'absence de confort et de cent autres choses qui rendent la vie dure en hiver et nuisent à la santé. M. Hummel raconte que dans les salles de classe où il enseignait, le feu était chose inconnue. Au cœur de l'hiver, et quand les garçons grelotaient à l'envi, on lui permettait parfois de laisser brûler toute la journée les deux becs de gaz qui éclairaient la pièce! M. Lenz ne fit pas d'expérience aussi dure; il ne peut pourtant s'empêcher de citer le fait qu'on ne voulut jamais lui faire du feu dans sa chambre, à cause de la poussière. Dans ses rares moments de loisir, il allait se chauffer dans la loge du ... décrocteur ². Nous aimons à croire que de pareils cas sont des exceptions. D'ailleurs le contraste énorme entre les mœurs de ces petites écoles et l'enseignement allemand avec sa discipline sévère, son organisation soignée et son corps enseignant d'élite, a dû jeter, nous semble-t-il, une ombre plus foncée encore sur un tableau déjà assez sombre par lui-même.

Ce qui est en général satisfaisant c'est la nourriture. Sans doute, M. Lenz rappelle que chez lui le souper était considéré comme un repas irrégulier, qui n'était servi qu'à ceux qui le demandaient, et M. Reichardt en critique aussi la prétendue "abondance" ³; mais, en fait, le souper anglais est moins copieux que le nôtre, et, sans refuser d'admettre leurs observations, je crains que, quand il faut, comme eux, modifier ses habitudes dans un milieu déjà désagréable par lui-même, l'on ne soit enclin à généraliser plus que de raison le reproche de lésinerie.

Pour se faire une idée de la somme de travail exigée de ces

¹ Hummel, p. 557 und Korell, *Ueber die Erziehung in England*, dans la même revue, p. 127.

² Page 22.

³ Cité par Lenz, p. 25.

malheureux *foreign-masters*, souvenons-nous seulement qu'ils constituent souvent seuls le corps des professeurs et surveillants. Le *head-master* enseigne aussi à la vérité, tout comme dans nos écoles moyennes, mais il a soin de laisser la plus grosse et la plus ingrate part au docile instrument de sa fortune. Voulez-vous un exemple? En additionnant les heures qu'il passait avec les élèves quand il était de semaine (*on duty*), ce qui arrivait de huit jours en huit jours, M. Lenz aboutit à un total de 93 heures. Quelle vie! Encore si la satisfaction du succès eût adouci ce dur labeur! Mais pour être respecté et obéi des *boys*, il faut commencer par être Anglais comme eux, et pour savoir se faire à ce laisser-aller qui nous choque, il faut avoir passé soi-même par ce régime.

Le programme de ces *private schools* comprend en général la lecture, l'écriture et l'arithmétique (les trois R, comme on les nomme), le latin, l'histoire, la géographie, l'anglais, le dessin et les sciences naturelles. Les langues étrangères et la musique se paient d'ordinaire à part. Dans cet enseignement la commune méthode est de n'en pas avoir. Si le directeur est bon, les maîtres, que nous connaissons maintenant, peuvent ne rien valoir et réciproquement. Les élèves sont divisés en classes d'après leur âge, parfois deux hommes enseignent dans la même salle; n'importe, l'essentiel c'est d'occuper les enfants pour les empêcher de causer du désordre et de masquer ainsi trop ouvertement l'impuissance de l'autorité. S'il y en a parmi eux qui sont intelligents et studieux, on les dresse spécialement en vue de tel ou tel concours. Il le faut bien, n'est-ce-pas? en effet, que mettra le directeur sur le prospectus qu'il lancera à la rentrée pour allécher les parents? Quant à la discipline, elle est lâche, par théorie et par nécessité. On veut que les jeunes gens apprennent à se déterminer eux-mêmes. Cette méthode produit d'admirables résultats dans les grandes écoles publiques, où le nouveau venu est pris dans un engrenage séculaire et doit suivre le mouvement. Mais ici la tradition manque; c'est un homme qui la remplace et cet homme a les mains liées par des intérêts de boutique.

Si l'on fait abstraction de cette liberté illimitée de fonder une école privée, il est certain que celle-ci ressemble par bien des points à l'ancienne école latine, celle que Thiersch, le

réformateur de l'enseignement bavarois, appelait le joyau parmi tous les trésors que possède l'Allemagne en matière d'écoles savantes. Jusqu'au commencement de ce siècle, il y en avait partout. Beaucoup n'avaient qu'un ou deux professeurs, et ceux-ci avaient le plus souvent appris leur métier chez un autre. C'était bien le cas de parler de métier. Recevant les enfants à l'âge de 7 ou 8 ans, ils les conservaient pendant cinq ou six années pour leur apprendre la grammaire latine comme il faut. A cela se bornait leur rôle. Leur méthode, purement mécanique, était toujours la même. On apprenait les règles par cœur, on les appliquait et les répétait à l'infini. A force de frapper, comme on dit, sur le même clou, on le faisait entrer dans le bois le plus dur. Et, si ennuyeux et inintelligent qu'eût été l'enseignement, quand l'enfant sortait de là, il *savait* sa grammaire et était arrivé à l'appliquer *inconsciemment*, sans effort. On ne pourrait pas en dire autant des *private schools*, pas plus qu'on ne le pourrait dire aujourd'hui de n'importe quel enseignement moyen.

Depuis l'époque où Dickens, dans les premiers chapitres de son *Nicholas Nickleby*, signalait à l'attention publique les plaies honteuses qui affligeaient l'enseignement moyen, les choses se sont améliorées. Si le gouvernement laissait faire, le public s'est ému. La *Royal Society of Arts*, le *College of Preceptors* ainsi que les Universités ont cherché à relever l'enseignement, en stimulant maîtres et élèves par l'appât de prix et de bourses. Le système fut si consciencieusement appliqué qu'une protestation énergique, publiée dans la *Nineteenth Century* (nov. 88), vint le dénoncer publiquement comme étant profondément immoral et constituant une *corruptio optimi*. Quoi qu'il en soit, et la diffusion croissante de l'enseignement universitaire aidant, le nombre des écoles dirigées par des gradués d'université va en augmentant. Il reste encore des coins à nettoyer dans ce qui fut naguère une écurie d'Augias, mais déjà la pression fatale de la concurrence a rendu obligatoires le travail et une certaine dose de connaissances. Ainsi disparaît lentement ce qui reste encore de ces instituts funestes et de ces éducateurs aventuriers.

Après cette digression nécessaire, revenons à notre point de départ. La précédente classification des écoles anglaises

était tout à fait arbitraire et n'avait rien d'officiel. Elle était basée sur la nature du possesseur. Il suffirait de changer le point de vue auquel on se place pour obtenir une autre répartition. Ainsi l'on pourrait diviser les écoles d'après le taux des frais payés par les pensionnaires. S'ils sont de £ 250 à Eton, l'école aristocratique par excellence, de £ 160 à £ 175 à Harrow ¹, et de £ 125 à £ 140 à Rugby ², la pension est en moyenne de £ 50 dans les bonnes écoles privées et peut descendre jusqu'à £ 20 dans ces misérables instituts dont il a été question plus haut. Ainsi encore la loi sur les écoles dotées (*Endowed School Act*) partage celles-ci en trois espèces d'après la durée des études et l'âge moyen où les élèves quittent l'établissement, à 19, 16 ou 14 ans. Enfin l'usage aime à nommer *grammar schools* les écoles qui s'occupent surtout de l'enseignement des langues anciennes, et réserve de préférence le titre d'écoles publiques aux plus grandes et plus anciennes d'entre elles ³.

Ainsi naturellement ramené à notre point de départ, nous allons retourner la médaille, et après avoir vu le revers, examiner la face. Afin d'entrer d'un coup au cœur du sujet, prenons un exemple.

Eton, l'école exclusivement réservée jadis aux nobles, comme aujourd'hui elle l'est en quelque sorte aux millionnaires, est vraiment seule de son espèce. Nous le savons déjà, le séjour y coûte un prix fabuleux. Rugby d'autre part, qui en matière de sport et de jeux athlétiques donne le ton à la moitié du monde scolaire, nous a été dépeinte avec une tendresse filiale

¹ Voici le coût des études à Harrow : Minerval £ 30; Leçons particulières £ 15; contribution au fonds des bâtiments scolaires; £ 1 et 10 s.; musique 12 s.; bain et plaine du football, £ 1 et 1 s.; bibliothèque 6 s.; pension et lavage £ 90, ce qui fait ensemble £ 138 et 9 s. de *frais inévitables*. Le droit d'entrée à l'école est de £ 6 et le droit d'entrée dans la pension est de £ 10.

² Cette somme comprend évidemment tous les frais extraordinaires, toujours élevés chez les pensionnaires d'un de ces établissements.

³ Je passe sous silence les distinctions d'après l'origine des écoles (écoles urbaines, cathédrales, provinciales (*county schools*), la confession, etc. Cette étude ne s'étendant pas jusqu'à l'Ecosse, je laisse aussi de côté l'organisation particulière à ce pays.

dans un livre empoignant et unique, *Tom Brown's Schooldays*. Harrow au contraire, dont certaine vieille classe garde précieusement parmi tant d'autres les noms d'un Byron et d'un Peel grossièrement taillés dans ses vieux lambris, nous paraît mieux convenir au but que nous nous proposons.

Prenons donc, si vous le voulez bien, un des nombreux trains qui partent toutes les demi-heures de Baker street à Londres, et qui nous déposent à quelques minutes de la célèbre école. Nous gravissons une colline verdoyante qui descend en pente douce et ménage ainsi à la jeunesse une magnifique plaine gazonnée où elle prend ses ébats. Aucun édifice imposant ne frappe nos regards. Nous remarquons à gauche un bâtiment qu'on nous dit être la bibliothèque, et où les élèves de la classe supérieure entrent quand il leur plaît. C'est le premier trait qui nous surprend et nous en retrouverons le principe : on a confiance dans la loyauté des élèves. En Hollande aussi, pays fort semblable à l'Angleterre, les locaux des bibliothèques académiques sont accessibles aux étudiants. Chez nous, pour toutes espèces de motifs, la chose serait inapplicable.

Nous poursuivons notre promenade à travers la grand' rue du village. L'esprit hanté par des images familières, nous cherchons autour de nous quelque bâtiment bien uniforme, intercalant entre les maisons privées quelque immense façade où nous serions sûrs de trouver bien en vue le nom de " Harrow School. „ Mais rien de pareil ne se montre. En revanche, la solitude de la rue se remplit rapidement d'un murmure de voix, entrecoupé de rires joyeux. Nous sommes dans la belle saison. De tous les côtés arrivent des groupes de jeunes gens vêtus de même. On ne voit que pantalons gris et vestes bleues descendant jusqu'aux reins et découpées en accolade par derrière. Ce sont partout chapeaux de paille à larges bords retroussés et à couronne plate enrubannée de bleu. L'effet est fort drôle d'abord, et les figures roses et malicieuses des plus jeunes surtout paraissent jurer avec la coiffure qui l'abrite comme d'un nimbe vacillant. Ce qui arrive là, ce sont les enfants des *upper ten thousand*, l'espoir du pays. Ils se rendent à l'appel nominal qui va se faire sous la surveillance d'un des professeurs.

Nous n'insisterons provisoirement pas sur la différence entre ces élèves et les nôtres. Assurance dans la démarche et le maintien, franchise du regard, santé du corps et de l'âme, toutes choses qui se remarquent de prime abord; puis sentiment d'honneur, esprit de corps et de clocher, amour profond et durable pour l'école, passion pour les concours de jeu, tous ces caractères, qui rendent cette jeunesse anglaise si sympathique, nous en reparlerons plus longuement dans la suite. Nous montrerons d'abord par l'exemple de Harrow en quoi l'organisation d'une grande école anglaise diffère de ce que nous avons chez nous, puis nous traiterons avec quelques détails de l'éducation anglaise en soi, sans avoir en vue un établissement particulier. Nous croyons que c'est là le seul moyen de présenter un tableau un peu vivant. En matière scolaire, où la liberté fait régner une variété infinie, il ne faut pas voir les choses de trop haut : le spectacle serait troublant. Mieux vaut savoir choisir, et grouper le plus d'éléments et d'informations possible autour de l'objet de votre choix. Une description exempte de lacunes demanderait une visite à toutes les écoles, ce qui est impossible, en admettant d'ailleurs, ce qui est fort douteux, qu'on reçût partout bon accueil et qu'on pût en pénétrer les secrets.

Indépendamment de l'*army class*, où les élèves qui se destinent à la carrière militaire reçoivent une préparation spéciale, l'école de Harrow comprend deux sections comme chez nous, la section classique (*classical side*) et la section moderne (*modern side*). La première est l'ancienne, la véritable école. Nous en reparlerons plus loin. La section des humanités modernes — on y enseigne le latin, nécessaire pour les futurs officiers —, est au contraire de fondation toute récente. Notre siècle a trop d'exigences que l'antiquité n'a jamais connues et qu'une éducation moderne peut seule satisfaire. Au siècle passé, cet enseignement scientifique était encore à créer. Tout le monde passait par l'école latine; la nécessité de savoir le latin ne se discutait pas, quoique son insuffisance fût déjà vivement sentie alors. Certains systèmes pédagogiques allemands, comme le piétisme et le philanthropinisme, réagirent dans leurs théories. L'école créée par J. J. Hecker en 1747 fut une tentative isolée et prématurée. L'organisation de l'ensei-

gnement moderne ne date que de ce siècle. Il fut préparé par la sécularisation de l'instruction, dont la suppression de la Société de Jésus fut le signal. En Prusse, la création d'un *Oberschulcollegium* en 1787, l'addition d'un département de l'instruction publique au ministère de l'intérieur en 1808, l'établissement d'un examen spécial pour les candidats au professorat, — jusque 1810 l'examen de théologie conférait le droit d'enseigner —, voilà quelles furent les premières étapes de la route parcourue. Une dizaine d'années plus tard, l'enseignement gymnasial fut réservé à un petit nombre des anciennes écoles, mieux organisées que les autres, qui purent alors s'adapter librement aux besoins locaux. L'histoire de ces nouvelles écoles n'est que le récit de la campagne qu'elles ont entreprise pour faire reconnaître officiellement leur droit d'être mises sur le même rang que les gymnases. En Belgique, des règlements de 1777 et de 1778 firent une petite place aux sciences exactes. La domination française nous amena l'école spéciale, rêve de Condorcet, que nous avons reprise en 1850 pour lui faire une place à côté de l'enseignement classique ¹.

Dans le pays qui fut le théâtre de la bataille des livres, les écoles publiques ont toujours été et voulu être les boulevards du classicisme étroit. Les sections modernes, là où elles existent ne sont que des concessions forcées. A Harrow, cette section ne diffère réellement de la section classique que par l'absence du grec. Chose curieuse et bien caractéristique, c'est en partie avec le déchet de la section des humanités qu'on peuple la section moderne! Est-ce pour la tuer par le ridicule et le discrédit? Je n'oserais me prononcer. Toujours est-il qu'elle ne peut pas prétendre à la même considération que son aînée; il paraît même que dans certaines écoles, — on me citait Clifton, Malvern, etc. —, elle est l'objet d'un mépris peu déguisé. A Harrow, trente ans d'efforts soutenus dus à l'initiative d'un seul homme, le directeur actuel de la section, ont suffi à une organisation sérieuse. Mais l'ancien esprit n'est pas mort. On sent encore qu'aux yeux des parents et des

¹ E. Greyson, *L'Enseignement public en Belgique* (Bruxelles, Rozez) t. II, p. x-xii.

enfants c'est une *levis macula* d'être dans la section moderne, comme c'en était une il y a soixante ans en Allemagne de venir à l'université en sortant d'une école réale. En mai 1892, sur une population de 619 élèves, 163, c'est-à-dire un quart environ, étaient dans la section moderne à Harrow. Ces chiffres ont leur valeur.

Disons en passant un mot de l'examen d'entrée, sans oublier toutefois qu'avant de se présenter à une grande école publique, le jeune homme a, dans le cours ordinaire des choses, passé déjà quelques années dans une école privée ou une petite école de grammaire. On fait traduire des passages faciles d'auteurs comme Xénophon, César, Ovide; les candidats qui sont à même de traduire des auteurs plus difficiles font de l'Homère, de l'Euripide, du Virgile, du Cicéron, bien entendu avec dictionnaire. On pose des questions de grammaire et on fait faire un thème latin facile. Si un élève a déjà fait des vers latins ou appris les sciences naturelles, on lui donne l'occasion de montrer ce qu'il sait, mais cela n'est pas nécessaire pour l'admission. Ensuite l'élève doit faire preuve de connaissances générales en matière d'écriture, de grammaire anglaise, de géographie et d'histoire anglaise, mais il ne doit pas répondre à toutes les questions. En fait d'arithmétique on exige la connaissance des quatre opérations fondamentales, des fractions ordinaires et décimales, des règles de l'intérêt. Enfin il est utile de posséder les éléments de la langue française. Ces diverses matières n'ont pas une égale importance. Il n'y a qu'en version latine, en arithmétique et dans les matières anglaises qu'il faut absolument avoir satisfait pour être admis dans la section classique. Pour entrer dans la section moderne, il y a un examen qui roule sur le latin, le français et les mathématiques (les éléments de l'algèbre et de la géométrie), et il faut satisfaire dans ces trois branches.

Disons à présent un mot du personnel enseignant, entièrement composé d'hommes de première valeur. Il comprend le directeur et 31 maîtres-assistants ¹. Dix-huit enseignent les

¹ On ne connaît que des maîtres, des *magistri*. Comme dans les pays germaniques, le titre de professeur ne s'applique qu'au personnel de l'enseignement supérieur.

langues classiques, y compris l'anglais, et l'histoire, huit les mathématiques, deux les langues modernes et deux les sciences naturelles; enfin il y en a un qui est exclusivement attaché à la section moderne. Sous le nom de maîtres extraordinaires on désigne l'organiste, qui est professeur de musique, le surintendant du gymnase (un colonel!) et le maître de dessin. La distribution des cours est un compromis entre le système des professeurs de classe, le seul qui existât jadis, et celui des professeurs spéciaux. Le professeur de classe (*form-master*) enseigne, outre les langues classiques, la religion, l'anglais et l'histoire. Au point de vue de la valeur de l'enseignement, l'un ou l'autre système peut être défendu, mais au point de vue de l'éducation, qui prime là-bas tous les autres, l'infériorité du dernier me paraît hors de doute.

Les traitements des professeurs dans les écoles publiques sont généralement bien supérieurs aux nôtres; ils varient entre 4,000 et 10,000 francs. Telle personne qui gagnait £ 150 dans une assez petite école d'Oxford, en gagne au-delà de 300 à Sherbourne. Tout dépend de l'importance de l'école. A Harrow, on commence par des appointements allant de £300 à £350. Mais ces traitements sont triplés et quintuplés grâce à une autre source de revenus, les pensionnaires. La grande majorité des élèves est en pension chez les professeurs. De leur part c'est tout simplement une spéculation facultative. Quand on a les moyens de louer des locaux suffisants, de les meubler confortablement et d'attendre la fortune, on demande une autorisation au bureau administratif, et tout est dit. A Harrow, dix-huit professeurs, y compris le directeur, sont dans ce cas. Chaque maison est un pensionnat à part; dans les *large houses*, le nombre des commensaux peut être fort grand. C'est ainsi que certains professeurs se font un traitement de £ 1800 à £ 2000. Entre ces maisons, comme entre les collèges universitaires, règne une véritable rivalité; on se lance des défis et les " matches " vont leur train, provoquant une agitation incroyable. La vie des étudiants à Oxford et à Cambridge n'est qu'une projection agrandie de cette vie-là, absolument comme ces deux antiques universités ne sont que des Eton et des Harrow en grand, et les études supérieures des études moyennes approfondies.

Les classes sont au nombre de cinq, chiffre traditionnel pour les anciens gymnases humanistes. Chaque classe, sauf une, est subdivisée en divisions isolées. Dans la section classique il y a en tout 12 de ces divisions, et 10 dans la section moderne. Les voici en ordre descendant. La classe supérieure est la 6^e (*sixth form*) qui se divise en *Head Remove* (VI, 1) et en *Lower Remove* (VI, 2). Disons en passant que la division supérieure reçoit l'instruction du directeur. A la différence de nos préfets, celui-ci enseigne toujours en Angleterre. C'est un usage du passé reconnu bon, qu'on n'a point aboli ¹.

La 5^e (*fifth form*) se divise en trois : *Head, second, third Remove* (V, 1; V, 2; V, 3). Viennent alors deux classes ayant même rang dans l'école : ce sont les *Removes* (R). Au-dessous de celles-ci viennent les *Shells*, nom bizarre, par exemple : elles sont en nombre de 3, *upper, second, third Shell* (S, 1; S, 2; S, 3). Enfin la classe inférieure c'est la 4^e (*fourth form*), qui est également divisée en 3 : *Head, second et third Remove* (IV, 1; IV, 2; IV, 3).

La section moderne a le même nombre de classes, mais deux divisions en moins. La 6^e n'en a qu'une et la 4^e n'en a que deux. Là aussi règne le système des professeurs de classe.

L'année scolaire comme l'année académique se divise en trois *terms*; à la fin de chaque *term* l'élève peut monter d'une classe (*move up*). Les premiers montent sans discussion; chez les

¹ Ce système existe encore dans nos écoles moyennes; il a cessé d'exister dans nos athénées et nos écoles primaires; nous avons donc sous la main tout ce qu'il faut pour établir la comparaison. Il serait utile d'examiner quel système mérite la préférence. Récemment la même question avait été soulevée dans une conférence d'instituteurs hollandais. L'assemblée était d'avis que le directeur d'école ne devait pas être chargé d'une classe, parce qu'il ne pourrait assez s'occuper de tout l'établissement, inspecter les classes, assister et guider les jeunes instituteurs. En Allemagne, on commence à trouver qu'il serait utile que le directeur du gymnase se chargeât au moins d'un cours en rhétorique et d'un autre dans une classe inférieure. Ces cours pourraient varier tous les ans. Si l'homme est capable, l'effet ne pourrait être que salutaire. Le contrôle même, négligé en apparence, n'en serait que plus sérieux, car c'est en enseignant qu'on reconnaît la préparation des élèves. La question mérite d'être examinée. Aujourd'hui nous nous trouvons dans les athénées devant ce singulier système qu'avancer dans l'enseignement signifie en sortir.

autres on tient compte de l'âge, de l'applicat'on et du temps qu'ils ont passé dans la classe. C'est dire qu'on est plus indulgent que chez nous ¹. L'essentiel c'est qu'il y ait de la place dans la classe supérieure. On tient à avoir dans chaque division un chiffre moyen d'élèves, sensiblement le même, ni trop grand ni trop petit. En mai 1892, par exemple, cinq divisions de la section classique avaient 33 élèves, une 34, deux 35, trois autres, 36, 38 et 39. Dans la section moderne deux divisions avaient 8 élèves, trois 14, une 15, une 18 etc. Les jeunes gens viennent à Harrow à l'âge de 13 ans environ et y restent jusqu'à 19 ans. Un enfant précédé d'une mauvaise réputation ne trouve pas à se caser. Un enfant par trop mal doué ou paresseux est contraint de quitter l'école. Il est entendu qu'un élève doit être en 6^e à 18 ans, et en 5^e à 17; à 16 ans, il *doit* être sorti des trois divisions inférieures et être dans la *shell*. Voilà l'usage courant, que le programme rappelle aux parents avec intention.

Les cours commencent à sept heures et demie du matin et finissent à six heures et demie du soir les jours pleins, à une heure et demie les autres jours. Les leçons durent une heure ou trois quarts d'heure. Leur répartition diffère de la nôtre. Elle se font le matin de 7 h. 30 à 8 h. 45; de 10 à 11, de 11 à 12, de 12 à 12.45, de 12.45 à 1.30; l'après midi, de 4 h. à 4.45, de 4.45 à 5.30, de 5.30 à 6.30. Il y a donc interruption de 8 h. 45 à

¹ Nous ne pouvons approuver cette indulgence, due en partie à des considérations secondaires qui n'ont rien à voir dans la question. *Non multa sed multum*, voilà quelle est ou devrait être notre devise. A ce propos, nous ferons remarquer une fois de plus combien les idées actuellement en vigueur concernant le *minerval* jurent au fond avec cette conception. Le professeur est pris aujourd'hui entre sa conscience, qui lui dicte de refuser certains élèves, et son intérêt, qui lui conseille de les garder. Cette perplexité souvent cruelle ne peut que troubler la sérénité d'appréciation que le professeur doit toujours garder. Le seul remède à la situation serait la perception du minerval par l'État et la fixation d'un minerval stable pour chaque établissement. L'exemple de la Hollande est là pour nous guider. Le minerval des professeurs de la faculté des lettres était toujours fort inférieur à celui que touchaient leurs collègues des facultés de droit et de médecine. Cette infériorité ne tenait évidemment pas à une infériorité d'enseignement. Aussi le gouvernement perçoit-il le minerval et a-t-il nivelé les traitements après les avoir majorés.

10 heures le matin, de 1.30 à 4 l'après-midi. A 9 heures les élèves déjeûnent. Jusqu'à 11 heures, le temps se passe à préparer des leçons, ou bien à faire de la gymnastique, de la musique et de dessin. De 1 h. 30 à 4 il y a football en hiver, après 6 h. 30 le cricket ou le bain en été.

Le programme des cours de la section des humanités comprend l'étude des classiques (± 9 heures), les mathématiques (± 6 h.), le français (3-6 h.), un peu de sciences, de gymnastique, de chant ou de dessin. C'est peu, dira-t-on. Mais à côté de ces branches il y a ce qu'on appelle les *divisions spéciales*, sorte de cours spéciaux, au nombre de douze, je crois, qui comportent deux ou trois heures par semaine chacun. L'élève est libre d'en choisir à son gré deux ou trois. J'y trouve des cours de chimie, de physique, d'allemand, de français, de littérature anglaise, de mathématiques, d'histoire anglaise, de grammaire et de philologie, de thème et de version. Notons en passant que les divisions les mieux fréquentées étaient celles de langues modernes (17 + 17 + 21 élèves), d'histoire anglaise (25 élèves), de thème et de version (18), tandis que les moins suivies étaient celles de physique (5), de mathématiques (4 + 6), de littérature anglaise (8) et de chimie (9).

La grande différence entre la section moderne et la précédente, c'est l'absence du grec. Les mathématiques obtiennent le plus grand nombre d'heures (de 7 à 10), le français en a ± 5 , le latin en a ± 3 , l'anglais 1 1/4, l'histoire et la géographie en ont une ou deux, l'allemand, qu'on commence à partir de la *Shell* supérieure, varie, *decrecendo*, entre 5 et 3; enfin il y a une couple d'heures de dessin et de sciences naturelles dans les classes inférieures. Nous trouvons aussi quelques heures consacrées à des "divisions spéciales", mais moins que dans l'autre section. L'impression générale produite par ce dernier programme est celle d'une prédominance notable des mathématiques et des langues modernes. Les premières occupent dans l'école un rang plus élevé que chez nous. Ce qui est un peu sacrifié, c'est la langue maternelle et l'histoire.

Un dernier point du programme, qu'il convient de mentionner à part, c'est ce que celui-ci désigne sous les termes de *Pupil Room*, c'est à dire, Chambre d'élèves, et ce que nous pourrions très bien traduire par "Etude", ou par "Leçons

particulières „. Là-bas ces répétitions sont de règle et font partie du programme. Elles ont lieu au-milieu de la journée. Nous savons que, quand l'étudiant entre au collège à Oxford ou Cambridge, il se choisit directement un *tutor*, qui le guide et l'assiste dans ses études. Les écoles publiques connaissent aussi ce système. Tout élève a son répétiteur, auquel il reste attaché pendant toute la durée de son séjour à l'école. C'est avec lui qu'il travaille dans le Pupil room, une heure par jour en moyenne. Il va sans dire que le professeur qui jouit de la confiance des parents, peut ainsi arrondir sensiblement ses appointements, attendu que le coût de ces leçons est de £ 15 par an.

En résumé, les jours pleins les élèves sont occupés pendant plus de sept heures, les autres pendant près de cinq. Ce serait énorme, si des récréations de quelque durée ne venaient pas délasser les esprits fatigués. Il ne faut pas oublier non plus que les élèves ont congé les mardi, jeudi et samedi après-midis. Un système judicieux de compensations permet de rétablir l'équilibre menacé entre l'éducation du corps et celle de l'âme. Les vacances sont aussi plus longues que chez nous. Les jeunes gens s'en vont à la fin de juillet pour sept semaines; ils en ont cinq à Pâques et trois à la Noël. D'autre part le programme obligatoire n'est pas si étendu qu'en Belgique et il y a des heures d'étude dans le courant de la journée, de sorte que le chiffre colossal de trente-six heures de cours par semaine n'est pas si effrayant qu'il en a l'air. Enfin, la théorie la plus répandue étant que les livres viennent au second rang et les jeux au premier, il faut encore faire préalablement le départ entre les travailleurs, les futurs prizemen, et la majorité de leurs condisciples. Ceux-là sont réellement surmenés par l'étude et le jeu, comme le prouvent les plaintes et les protestations des médecins anglais ¹.

Il y a deux séries des compositions par an, à la Noël et en Juillet, quelquefois à Pâques. Leur durée est de 8 à 10 jours; la série d'été paraît être plus longue. Les élèves travaillent le matin et l'après-midi, usage qu'on retrouve aussi à l'université.

¹ G. Lagneau, *Du surmenage intellectuel*, dans les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1886, 2^e sem., pag. 93 et 101.

Ceci nous amène naturellement à parler des distributions des prix. Nos récompenses consistent en livres, les leurs consistent aussi en médailles. En Belgique, c'est l'Etat qui couvre les frais des récompenses, là bas c'est en un certain sens l'école elle-même. Beaucoup de prix sont des prix de fondation, dus à la munificence d'un particulier, d'un ancien élève surtout. Enfin il n'y a pas toujours de prix pour chaque branche, tandis que d'autre part il y a des prix pour lesquels toute l'école ou plusieurs classes peuvent concourir. Voici quelques détails généraux. A chaque terme le premier de chaque classe a un prix : c'est la *form-prize*, le grand prix, accordé pour le latin, le grec, l'anglais et l'histoire. Nos prix de groupe, en usage il y a quelques années, y ressemblaient beaucoup. En dehors de cela chaque élève peut gagner une distinction en langues classiques, en langues modernes, en mathématiques et en sciences. L'élève qui a gagné trois distinctions dans la même branche, n'importe quand, reçoit un prix distinct du précédent. Certaines écoles donnent aussi des prix de religion (*divinity prizes*). Il est bien entendu que les points obtenus dans le courant du trimestre comptent également. Quant aux accessits et aux mentions honorables, c'est chose inconnue. Celui qui n'est que second n'a généralement rien. Pourtant l'émulation n'en souffre guère, dit-on. A la fin de chaque terme on envoie aux parents un petit livre ou un bulletin contenant les noms des élèves de la classe ou de toute l'école par ordre de mérite. C'est le seul certificat.

N'oublions pas que la classe supérieure est soumise à un régime spécial. Il y a le plus souvent un prix en latin et en grec pour le thème, la version et les vers. On traduit des vers anglais en vers grecs ou latins. Il y a un prix pour la dissertation anglaise, dont le sujet est donné un mois à l'avance. Ces travaux se font à domicile. Dans la sixième des humanités modernes il y a des prix de latin, de français, d'allemand (ou bien de grec), de mathématiques et de sciences.

Dans les grandes écoles on donne aussi une bourse (*exhibition*) aux meilleurs élèves sortants qui vont à l'université. A Haileybury (Hertfordshire), il y en a 5 pour les langues classiques, dont la première vaut £ 60 et peut être accordée pour 3 ans. A l'école de St Paul à Londres, il y en a trois pour les

langues anciennes, une pour les mathématiques et une pour les sciences; la première vaut £ 100 et s'accorde pour 4 ans.

Pour ce qui regarde plus particulièrement l'école de Harrow, nous y trouvons d'abord une quinzaine de *scholarships*, d'une durée moyenne de trois ans, et dont le taux annuel varie de £ 30 à £ 100. Tantôt le fondateur de la bourse a laissé le vainqueur du concours libre de se rendre à Oxford ou à Cambridge, tantôt la jouissance de la bourse est attachée au séjour dans un collège académique déterminé. Admirons cette reconnaissance propre aux Anglais envers leur ancienne *alma mater*, dont ils servent les intérêts en lui envoyant des sujets de talent. Parmi les prix annuels nous trouvons six médailles d'or à décerner pour une dissertation latine, le thème latin, les mathématiques, les langues modernes, les vers latins élégiaques, la connaissance de Shakespeare. Le prix de ces médailles est généralement de 10 guinées (262 fr.). Ensuite il y a toute une série de prix consistant en livres, la plupart dus à des particuliers. Un détail curieux et typique c'est que le programme mentionne la valeur de chaque récompense. Les jeunes élèves savent donc d'avance ce qu'ils auront en cas de succès. Ce qui nous frappe aussi c'est la valeur de ces récompenses, et surtout le désordre qui règne dans leur répartition. En voici la raison : tout vient de particuliers qui sont libres de disposer de leurs dons comme il leur plait et pour la branche qui les intéresse ¹. Enfin on pourrait encore faire remarquer

¹ Le programme mentionne les prix suivants : 4 prix de 5 guinées chacun pour les hexamètres et les vers alcaïques latins, les iambes grecs et le thème grec; 2 prix de £ 3 pour l'épigramme latine et grecque; 3 prix de £ 5 pour les langues modernes, pour une traduction en français et une autre en allemand; 2 prix de 4 guinées pour la physique et la chimie; 1 de 5 guinées pour une dissertation anglaise; 2 prix de £ 3 et £ 2 pour le thème latin. Le directeur donne tous les ans un prix de 5 guinées pour les vers anglais, deux autres de 3 et 2 guinées pour des vers latins (en cinquième seulement), un de 3 guinées, réservé à la cinquième classe, pour la connaissance de Shakespeare, et un d'une guinée, réservé aux classes inférieures, pour le même objet. Les professeurs de mathématiques donnent un prix de 5 guinées pour les mathématiques, un de deux guinées et demie pour l'arithmétique, un prix de problèmes de cinq guinées et un autre de deux guinées et demie. Citons pour finir les 4 prix de £ 10, £ 5, £ 3 et £ 2 pour la connaissance des Écritures, les 4 prix de valeur correspondante à ceux-là pour l'histoire moderne et la littérature anglaise, les 4 prix de

que pour beaucoup de ces prix l'école entière est admise à concourir, tandis que d'autres, comme on peut le voir, sont réservés à la cinquième classe ou aux classes inférieures.

Tandis que chez nous les distributions des prix se font dans l'un ou l'autre édifice public, elles se font là-bas dans l'école même, ce qui est plus naturel. Tout établissement de quelque conséquence possède ce qu'on appelle le *speech room*, littéralement la salle des discours. C'est là qu'ont lieu toutes les solennités. A Harrow cette pièce est construite en hémicycle. Les élèves s'asseyent sur des rangées concentriques de chaises. Au milieu se trouve une table et une sorte de chaire pour les allocutions. Derrière et parallèlement au diamètre on remarque des séries de gradins étagés. C'est la place des élèves qui chantent lorsqu'il y a concert ou qui jouent quand il y a représentation. Il est d'usage que les élèves jouent aux distributions des prix quelques scènes de Sophocle, d'Euripide, de Térence ou de Shakespeare. Certaines écoles sont renommées pour ce fait. Tout cela est encore une fois du vieux, à ceci près que les professeurs ne font plus les pièces eux-mêmes. On lit aussi des extraits des travaux couronnés, vers latins et autres, absolument comme cela se pratique à la cérémonie de clôture des cours à l'université. C'est encore un point de ressemblance entre l'enseignement supérieur et moyen de là-bas. Les signaler minutieusement tous serait abuser de l'indulgence du lecteur.

Puisque nous parlons de la sixième, nous ne pouvons passer sous silence une institution qui est le pendant de nos examens de sortie de Rhétorique. L'Angleterre est le pays des certificats. Comme le gouvernement n'a rien à voir dans l'enseignement supérieur et moyen, il n'existe pas de diplômes à valeur légale et indiscutable. La variété des écoles doit entraîner une égale variété dans la valeur des certificats d'études. Il importait donc à tous qu'il y eût un étalon de savoir dûment fixé et contrôlé par un jury compétent.

lecture de £ 2, £ 1 $\frac{1}{2}$, £ 1 et 10 s. ; les 3 prix de géographie, consistant en une médaille en argent de £ 3, une autre en bronze de £ 2, et la somme de £ 1 ; puis les 2 prix de musique de £ 3 et £ 2, les 3 prix de « grammairie et philologie grecque et latine, » (£ 5, £ 3 et £ 2) ; enfin le prix de religion de £ 4.

Chaque école pourrait s'y soumettre ou s'y refuser. C'est ici que divers corps, notamment les universités, intervinrent pour organiser sous leur direction un réseau d'examens enlaçant le royaume avec ses colonies. Elles offrirent d'envoyer des examinateurs, de poser des questions, de corriger les réponses et de délivrer des attestations.

Il y a d'abord ce qu'on appelle le *Oxford and Cambridge Schools Examination Board*. Ceux qui passent l'examen organisé sous ses auspices, le *Certificate examination* comme on l'a nommé, sont dispensés de l'examen d'entrée à l'université. Presque toutes les grandes écoles en profitent. L'épreuve est de deux sortes; on délivre des certificats *juniors* et des certificats *seniors*. Le premier est le plus facile à gagner; souvent on voit des élèves de la quatrième et de la cinquième le rechercher. C'est dans ce cas parfois une simple satisfaction qu'ils veulent accorder à leur amour-propre, bien que l'école, qu'ils honorent par ce fait, les en récompense. Ce certificat procure d'ailleurs certains avantages. Il dispense notamment du premier examen de *solicitor* devant la *Law Society*. Les deux documents coûtent respectivement £ 2 et £ 1 1 s.

Les universités organisent encore une seconde espèce d'épreuves, appelées *Examens locaux*. Tous les ans, au mois de juin, de juillet ou de décembre, un examinateur délégué se rend dans les localités reconnues comme centres.

Pour qu'une ville puisse se faire admettre comme centre, il faut qu'une commission locale constituée à cet effet en fasse officiellement la demande à la commission académique déléguée, qu'elle garantisse le paiement d'une somme de £ 25 au moins à chaque session et qu'elle supporte les frais de voyage et de séjour de l'examinateur. Chaque candidat paie au profit de l'université un droit d'inscription de £ 1, indépendamment de la taxe locale. L'examen est également de deux degrés. Pour se présenter à l'épreuve *junior* il n'y a pas de limite d'âge, avec cette restriction qu'après avoir dépassé seize ans, on ne peut plus prétendre aux honneurs.

L'examen se divise en trois parties, dont voici les matières : I, Lecture à haute voix, dictée, grammaire et rédaction anglaises, arithmétique (numération, fractions ordinaires et décimales, proportions, intérêt simple); II, Religion, anglais

(y compris l'histoire et la géographie), latin, grec, français, allemand, mathématiques, mathématiques appliquées (mécanique), sciences naturelles ¹; III, Dessin, musique, tenue des livres en partie double, sténographie.

Le récipiendaire interrogé sur *toutes* les matières du groupe I; dans le groupe II il doit choisir. Ainsi il peut passer 1) en latin, en grec, en français ou en allemand, ensemble avec une autre branche; ou 2) en anglais y compris

¹ Voici quelques détails sur les examens. Celui de *religion* comprenait en 1893 l'évangile de S^t Marc plus les livres de Josué et des Judges 1-18, ainsi que les Actes des Apôtres XIII-XVIII, ou le Catéchisme. Celui d'*anglais* comprenait deux branches choisies parmi l'histoire ancienne (histoire grecque de 510 à 404 A. C., et histoire romaine de 146 A. C. à 14 P. C.); l'histoire anglaise (de la conquête normande à Waterloo; Shakespeare, *the Tempest*; la géographie (a. géographie physique et productions naturelles du globe, géographie politique de l'Europe et de l'Afrique; — b. géographie détaillée de l'Ecosse, des possessions anglaises en Australie, et de l'Italie). Celui de *latin* comprenait César, *De bello gallico*, I, II ou Virgile, *Enéide*, VI avec quelques questions grammaticales et générales, un court thème latin et un passage facile non vu. L'examen de *grec* consistait en une version du 3^e livre de l'*Anabase* ou de la *Médée* d'Euripide, plus des questions grammaticales et générales et une version à vue. Ceux de *français* et d'*allemand* consistaient respectivement en une version de Enault, *Le chien du capitaine* (Hachette) ou de Riehl, *Seines Vaters Sohn* et *Gespenssterkampf*, plus une version à vue et un thème. Pour passer en *mathématiques*, il fallait bien connaître les deux premiers livres d'Euclide et l'algèbre jusqu'aux équations à deux inconnues, y compris le plus grand commun diviseur, le plus petit commun multiple, les fractions et l'extraction de la racine carrée. Des questions étaient également posées sur les livres III, IV et VI d'Euclide; en algèbre l'examen s'étendait jusqu'aux équations carrées, aux progressions et aux proportions; en trigonométrie plane, jusqu'à la solution des triangles et à l'usage des tables de logarithmes inclusivement. En *mathématiques appliquées* l'examen, élémentaire d'ailleurs, roulait sur les notions de statique (forces, centre de gravité et puissances mécaniques), de dynamique (chute des corps, machine d'Attwood, etc.), d'hydrostatique (pression de liquides, appareils hydrostatiques et pneumatiques). Les *sciences naturelles* étaient divisées en six branches : a) la botanique, b) la physiographie, c) la chimie théorique (oxygène, hydrogène, azote, carbone, chlore, iode, soufre, phosphore, potassium, sodium, calcium, fer et leurs combinaisons), d) la chimie pratique (analyse d'un sel simple), e) les éléments de la mécanique et de l'hydrostatique, f) la chaleur. Nul récipiendaire ne pouvait en présenter plus de trois. Pour passer dans le groupe il suffisait de passer en a) ou en b) ou en 2 branches quelconques des quatre autres, avec défense de présenter à la fois a) et f) ou b) et c).

Shakespeare, ensemble avec une autre branche; ou 3) en trois branches quelconques.

Pour ce qui regarde l'examen sénior, il ne diffère du précédent qu'en ce qu'il est un peu plus approfondi et étendu. On exige davantage en religion, en histoire ancienne, en littérature anglaise, en géographie (partie *b.*), en dessin et en musique. Il y a les éléments de l'économie politique et l'italien en plus. En latin, chaque récipiendaire doit présenter deux auteurs au lieu d'un, et nous voyons figurer sur la liste les noms d'Horace, de Tite Live, d'Homère et d'Hérodote. En mathématiques, il faut connaître quatre livres d'Euclide et l'algèbre jusqu'aux équations du second degré inclusivement. La matière en mécanique, en physique, en chimie et en botanique est la même que pour l'épreuve précédente, mais l'examen est plus approfondi. Il y a d'ailleurs la géologie, l'électricité et le magnétisme en plus. Quant à la tenue des livres et à la sténographie, c'est la même chose absolument.

Pour subir ce dernier examen il n'y a pas de limite d'âge. Il est également accessible aux deux sexes. Pour être admis il est nécessaire d'avoir satisfait le jury en arithmétique et en *deux* au moins des groupes intitulés : religion, anglais, langues, mathématiques, sciences naturelles, dessin et musique. Si l'on présente les deux premiers groupes, il faut y ajouter un des trois suivants. Dans tous les cas le maximum des groupes pouvant être présentés par un même récipiendaire est de *cinq*. Tout candidat qui en subissant l'examen avec succès, n'a pas encore dépassé sa dix-neuvième année, reçoit un certificat signé par le Vice-Chancelier et conférant le grade d'Associé-ès-arts (A. A.)¹.

¹ Voici la teneur du diplôme : UNIVERSITY OF OXFORD. — *N. N. born the day of in the year 187 , passed the OXFORD LOCAL EXAMINATION as a Senior Candidate in the year 189 , and he is hereby declared an*
ASSOCIATE IN ARTS OF THE UNIVERSITY OF OXFORD.

Suit la signature du Vice-Chancelier. Au-dessous sont énoncées les branches que le candidat a choisies, avec indication de celles où il a obtenu la distinction, et de la place qu'il a obtenue sur la liste d'honneur. Suit alors la signature du secrétaire de la délégation. — Le diplôme est fort joli, orné d'un encadrement simple, qui rappelle par ses dessins ogivaux et ses dentelures la physionomie des édifices universitaires. Onze vues d'Oxford intercalées dans l'encadrement donnent au document beaucoup de cachet.

Ce qui précède suffit à donner une idée assez nette de ces espèces d'examens de sortie. Ils se rapprochent assez des nôtres, sans toutefois les égaler. Il est vrai qu'il y a parmi ces branches à examen des matières que nos programmes d'enseignement moyen ne comportent pas, mais d'autre part, il ne faut pas oublier que pour passer dans un groupe, il ne faut pas être interrogé dans toutes les matières de ce groupe. Sans doute le groupe *anglais* comprend 1) la grammaire, l'analyse et la rédaction, 2) l'histoire ancienne, 3) l'histoire anglaise, 4) Shakespeare, 5) la géographie physique, politique et commerciale, et 6) l'économie politique, mais deux branches sur six suffisent pour passer. Il est vrai que le groupe des *langues* comprend le latin, le grec, le français, l'allemand et l'italien, mais il ne faut satisfaire le jury que dans une seule, si l'on veut. Nous n'insisterons pas davantage. Constatons encore que la latitude laissée à l'élève dans l'arrangement du programme de son examen a ses bons côtés. On songe aux universités allemandes où l'étudiant suit les cours qui lui plaisent. C'est permettre aux goûts particuliers et aux dispositions spéciales de se manifester librement, une année plus tôt que partout ailleurs.

Selon le choix des matières, l'obtention du certificat senior dispense également des examens préparatoires à diverses carrières, militaire, médicale, etc.

Remarquons à ce propos que d'après les statistiques oxiennes ceux qui le recherchent sont de moitié moins nombreux que ceux qui briguent le certificat junior.

Avant de finir cette partie, arrêtons-nous encore un instant à l'enseignement des langues modernes. Il importe de faire le départ entre l'anglais d'un côté, le français et l'allemand de l'autre. Quand on compare l'importance énorme qu'à bon droit l'on attache en Allemagne à l'enseignement de la langue maternelle et les efforts qu'on fait sans cesse pour le perfectionner, avec le peu de cas qu'on semble en faire en Angleterre, le contraste est frappant. Rappelons-nous qu'il n'y a pas dix ans que l'université de Cambridge a laissé pénétrer chez elle l'enseignement scientifique des langues modernes, et qu'Oxford vient à peine d'abaisser les barrières qui défendaient à la philologie anglaise l'accès des examens. C'est dire que les professeurs d'anglais spécialement préparés pour cette branche

doivent être rares. Comme le français dans nos sections des humanités, l'anglais est là-bas confié au professeur de classe. Mais de tout temps cet enseignement était considéré par ce dernier comme un surcroît de besogne auquel il ne pouvait malheureusement pas se soustraire, mais qu'il avait le droit de mépriser et de négliger. C'était encore là un héritage du passé. Entre le latin, le grec et la langue maternelle il y avait un abîme, bien qu'à cette tierce langue on eût fort bien pu appliquer le mot connu de l'abbé Siéyès sur le tiers état. L'histoire avait le même sort. Ceux qui étaient sur les bancs de l'école il y a une vingtaine d'années se rappellent encore en souriant comment on sautait de la période saxonne à la maison de Hanovre, de la grande révolution à Guillaume le Conquérant. Cet état de choses a changé depuis, c'est incontestable; mais les abus se corrigent là plus lentement qu'ailleurs, et il est certain qu'il y reste encore de la besogne pour les hommes de bonne volonté.

Quant aux langues étrangères, leur enseignement, comme tant d'autres choses, varie notablement suivant les écoles. En général l'amour-propre national du jeune Anglais ne lui permet pas d'apporter à cette étude une application soutenue. Ce qui le prouve, c'est l'affreuse ignorance des langues étrangères qu'on peut constater chez la majorité des étudiants d'Oxford et qui constitue, aux yeux de plus d'un professeur, un obstacle insurmontable à toute recherche scientifique approfondie. Le plus souvent les professeurs sont des étrangers. C'est là d'ailleurs pour bien des gens une condition indispensable. Après la bonne française, le professeur français. On voit d'ici le but auquel doit viser cet enseignement. Il est plutôt pratique que littéraire; il faut que le cas échéant on puisse se tirer d'affaire en voyage. Pour cela on lit beaucoup, mais sans tirer de la lecture tout le profit qu'on pourrait en tirer. A chaque terme on change d'auteurs; la plus grande variété est la règle. Dans les classes inférieures la grammaire et les thèmes forment la pièce de résistance. Dans les classes supérieures, il n'est pas rare de voir lire une pièce de Molière ou de Racine, un roman de Dumas, de Hugo, de Mérimée, ou d'Eckmann-Chatrian. Mais encore une fois, il faut bien le dire, ne cherchons ici rien de fixe : chaque école, chaque professeur enseigne à son gré. Prescriptions et contrôle font

défaut sur toute la ligne ¹. C'est aussi pourquoi il est si difficile de se permettre un jugement catégorique en cette matière. Si à première vue l'enseignement des langues modernes paraît fort bien organisé dans les grandes écoles, encore faudrait-il être initié à l'esprit qui anime les élèves et avoir assisté quelque temps à ces leçons pour pouvoir en dire davantage. Après tout, il ne semble pas que nos étudiants retiennent énormément des langues vivantes, ce qui tendrait à prouver que, dans la variété des programmes, cet enseignement, pas plus que celui des langues mortes, n'aboutit au résultat voulu. Et pourtant il y a chez nous de l'unité et de la méthode. Soyons donc réservés. Au surplus, là où l'école est située dans un grand centre et reçoit surtout les enfants de commerçants et d'industriels, l'enseignement revêt une autre forme qu'à Harrow et Eton. Il est, si l'on veut, moins libéral mais plus pratique. On essaie de substituer le français et l'allemand au latin et au grec dans le rôle de culture formelle qui leur est assigné. L'allemand par sa grammaire, le français par les fines nuances

¹ Voici quelques titres de livres classiques : Rev. J. F. Bright, M. A., *The Marlborough French Grammar* (Cassell et Co, London); et Rev. G. W. De Lisle, M. A., *The Marlborough French Exercises* (ibid.), deux livres destinés à être employés de concert. Un livre plus détaillé et mieux fait est celui de H. W. Eve et F. De Baudiss, *The Wellington College French Grammar* (London, Nutt) à côté duquel il faut mentionner les *Exercices to accompany the Wellington College French Grammar*, par H. W. Eve et Rev. J. H. D. Matthews, deux livres ayant eu plusieurs éditions. Il y aussi la *Oxford and Cambridge French Grammar*, par Hunt et Willemin (Hachette, Paris). Le livre de A. J. Calais, *The Wellington College Reader* est une chrestomathie composée d'extraits des œuvres de Daudet, Erckmann-Chatrian, Sandeau, Garneray, de Brandt, Gautier, de Vigny, Souvestre. Remarquez comme les grandes écoles ont la prétention d'avoir leurs livres à eux. Le même M. Eve a fait aussi une grammaire allemande fort complète.

En fait d'auteurs, on pourrait citer *La Tulipe noire*, de Dumas, annoté par Blouet, *les Travailleurs de la mer* de Hugo, édité par extraits, *Colomba* de Mérimée, le *Conscrit*, d'Erckmann-Chatrian, *les Précieuses ridicules* et *les Fourberies de Scapin*, de Molière, etc.

A Harrow, on lisait dans la classe supérieure l'*Histoire de France* de Michelet, l'*Egmont* de Goethe, le *Richard III* de Shakespeare. Dans la suivante, des Extraits de Balzac, et Feodor Dostoevski; et ainsi de suite, la vie de Jean Bart, les *Mährchen* de Hauff et le *Merchant of Venice*, l'Histoire naturelle de Paul Bert et les *Mährchen* d'Andersen; la vie de Ney, le *German Reader* de Sonnenschein et des Extraits choisis de Longfellow; enfin *Le duc de Reichstadt* par I. de St Amand, édité par E. Ingall.

de son style, si difficile à manier, y conviennent jusqu'à un certain point. Telles sont par exemple les idées du directeur de l'école jointe à University College, à Londres. Quand on compare les 7 professeurs de langues vivantes et les 11 professeurs de mathématiques et de sciences attachés à cette école, au personnel correspondant de Harrow, on peut se faire une idée de la diversité qui règne aussi en cette matière.

Nous bornerons à cela notre exposé de l'enseignement moyen. Nous nous en sommes tenus aux écoles publiques, parce qu'elles sont les plus anciennes, que les classes dirigeantes et intellectuelles passent par leurs mains et parce que c'est à elles qu'on fait allusion en parlant d'éducation anglaise. Nous ne nous occupons pas des écoles spéciales de tout genre, ni même des différences qui existent entre les écoles publiques. Au surplus on peut dire que par rapport à l'enseignement, l'Angleterre est toujours dans une période de transition. Il y a soixante ans que l'évolution dure. Les cris de réforme de la société et de l'instruction semblent marcher de pair. Les masses veulent être éclairées, la classe moyenne participer à l'éducation des classes supérieures. Des commissions parlementaires viennent faire des enquêtes aux universités, rogner ses privilèges et ses ressources. L'enseignement primaire est rendu obligatoire, le manque de culture intellectuelle dans la petite bourgeoisie maintes fois dénoncée. Oxford et Cambridge s'imprègnent d'un esprit plus libéral, plus curieux de sciences nouvelles. Le moyen âge recule en fait, pour se réfugier dans des mots. On entend parler de la création d'un ministère de l'instruction publique, critiquer la position actuelle de l'Etat. On cherche le moyen de concilier le présent et le passé, d'étendre davantage le bénéfice de l'éducation des grandes et vieilles écoles. On propose d'abaisser le minerval, on se demande si le système continental des externats n'est pas préférable à l'internat. Bref, c'est une infiltration lente d'idées nouvelles, crevassant les murs à moitié disjoints de l'antique édifice scolaire.

Dans cette sourde transformation organique, il est un élément que le flot montant semble respecter, c'est l'éducation. Nous y consacrerons la deuxième partie de notre travail.

(A suivre).

G. DUFLOU.

COMPTES RENDUS

Joannis Stobaei Anthologium recensuerunt CURTIUS WACHSMUTH et OTTO HENSE — *Volumen tertium Anthologii librum tertium* ab OTTONE HENSE editum continens. Berlin, Weidmann, 1894. LXXX-770 pp. in-8°.

Le monde savant attendait impatiemment la suite de l'édition critique de Stobée dont M. Curt Wachsmuth avait donné les deux premiers volumes en 1884. Le troisième volume, que vient de publier M. Hense, sera accueilli avec une vive satisfaction et des éloges bien mérités. Il répond à toutes les exigences de la science. Pour la première fois, nous possédons une véritable recension de ce qu'on appelle vulgairement le *Florilège*¹. Que l'on compare l'édition de M. Hense à celle de Meineke (Leipzig, Teubner, 1855-1857) : on se rendra compte de l'immense progrès qu'a fait la critique de Stobée. Ce résultat a coûté à M. Hense de longues années du labeur le plus ingrat; mais l'éminent professeur n'a pas à regretter les peines qu'il a prises : il s'est acquis un titre durable à la reconnaissance des philologues. Pour apprécier la grandeur de la tâche qu'il s'est imposée et l'étendue des difficultés avec lesquelles il a eu à lutter, il faut avoir quelque idée des sources du texte de Stobée : je me suis autrefois essayé sur un humble coin de ce domaine, et j'ose dire que le travail de M. Hense m'inspire une sincère admiration. Le temps et l'espace me manquent pour en indiquer les principes et en détailler les mérites. Je ne puis que le recommander à l'attention des hellénistes. Espérons que le quatrième et dernier volume ne tardera pas à paraître.

PAUL THOMAS.

¹ L'Anthologie de Stobée était divisée primitivement en quatre livres. Plus tard elle a été coupée en deux parties : les *Ἐκλογαί* (*Eclogae physicae et ethicae*) et l'*Ἀνθολόγιον* (*Florilegium* ou *Sermones*). MM. Wachsmuth et Hense ont rétabli la disposition originale.

H. BLASE. *Geschichte des Plusquamperfekts im Lateinischen*. Giessen, 1894. VI-112 pp. in-8°.

M. H. Blase vient d'enrichir la syntaxe historique de la langue latine d'une nouvelle monographie ¹ aussi intéressante que solide.

Résumons-en brièvement les principaux résultats.

M. B. nie l'existence de ce qu'on a appelé l'emploi *absolu* du plus-que-parfait : pour lui, ce temps est toujours employé relativement, c'est-à-dire qu'il indique toujours une action passée en rapport avec une autre action passée. Cette dernière action peut d'ailleurs ne point figurer dans la phrase qui renferme le plus-que-parfait : il arrive tantôt qu'elle se trouve exprimée dans une phrase précédente ou qu'elle doit se suppléer par la pensée d'après ce qui précède, tantôt qu'elle n'est énoncée que dans la suite du discours, le plus-que-parfait étant mis par anticipation.

Mais déjà dans l'ancien latin le plus-que-parfait de l'indicatif, dans certains verbes, est assez souvent " verschoben ", c'est-à-dire qu'il passe à la signification d'un simple prétérit (imparfait ou parfait). Cette " Verschiebung " a commencé par le verbe *esse* : *fueram* = *eram* ou *fui* ².

Elle s'explique par une combinaison, une contamination des deux formes que, dans certains cas, on pouvait employer à peu près indifféremment, et qui se présentaient simultanément à l'esprit, savoir *fui* et *eram* ³. Les verbes signifiant " pouvoir ", et " devoir ", ainsi que le verbe *habere*, ont suivi les premiers

¹ M. B. est avantageusement connu par sa dissertation *De modorum temporumque in enuntiatis condicionalibus latinis permutatione* (Strasbourg, 1885) et par sa *Geschichte des Irrealis im Lateinischen* (Erlangen, 1888).

² Ex. : 1° de *esse* seul : *Ei filius unicus qui FUERAT* (il faudrait logiquement *erat* ...) *surripitur*; — 2° de *esse* accompagné d'un adjectif comme *aequom*, *par*, etc. : *Magis PAR FUERAT* (= *par erat* ou *par fuit*) *me vobis dare cenam advenientibus*; — 3° de *esse* accompagné du participe passé d'un verbe passif ou déponent : *Lucernam forte OBLITUS, FUERAM extinguere et ABDUCTA a vobis praegnas FUERAT filia*.

³ C'est le cas notamment pour l'expression *aequom* (*par*, etc.) *FUERAT*, qui provient de ce qu'on avait à sa disposition les deux manières de parler : *aequom* (*par*, etc.) *ERAT* et *aequom* (*par*, etc.) *FUIT*.

l'analogie de *fueram* = *eram* ou *fui*; dans la latinité postérieure, le phénomène s'est étendu à beaucoup d'autres verbes. Cette dégradation du plus-que-parfait était une perte sérieuse pour la langue. En s'habituant à dire *templum clausum fuerat* pour *templum clausum erat*, on se privait du moyen de marquer la différence entre les deux idées : " le temple se trouvait fermé „ et " le temple s'était trouvé fermé (mais ne l'était plus) „. Aussi une réaction se produisit dans le latin classique, qui s'attacha à bannir la " *Verschiebung* „ et à maintenir la distinction entre *templum clausum erat* et *templum clausum fuerat*. Mais le courant populaire fut le plus fort. Dès la seconde moitié du deuxième siècle ap. J.-C., les plus-que-parfaits employés abusivement pullulent chez les auteurs africains ¹, tandis que les écrivains des autres parties de l'empire tombent plus rarement dans cette incorrection. Deux siècles plus tard, tous les domaines du latin sont atteints par la contagion, et la dernière période de la latinité prépare la transition aux langues romanes, qui héritent, du moins partiellement, de la " *Verschiebung* „.

Le plus-que-parfait du subjonctif latin a subi une " *Verschiebung* „ analogue à celle du plus-que-parfait de l'indicatif. On sait que dans les langues romanes il s'est substitué à l'imparfait du subjonctif : " que je fusse „ (*fuissem*) = *essem*. C'est dans les phrases hypothétiques et dans celles qui expriment un souhait que le plus-que-parfait a d'abord remplacé l'imparfait ². La " *Verschiebung* „ a pris ensuite une grande extension chez les auteurs africains ³; mais elle n'a triomphé

¹ M. B. attribue ce fait à l'influence de l'idiome sémitique, dans lequel le système des temps est très rudimentaire.

² L'imparfait du subjonctif, d'après M. B., avait dans la principe une valeur de prétérît. Cette valeur se montre encore dans la phrase optative : *Utinam te di prius perderent* (« t'eussent fait périr ») *quam periisti e patria tua* (Plaute), type qui a disparu à l'époque classique. Elle s'est conservée plus longtemps dans les phrases hypothétiques, par exemple : *Nunquam esset profectus, si cum mulierculis bellandum* ARBITRARETUR (Cicéron). Mais du moment que l'imparfait du subjonctif eut été utilisé comme irréel du PRÉSENT (*darem*, « je donnerais [actuellement], mais je ne puis donner »), on le remplaça de plus en plus fréquemment par le plus-que-parfait là où il s'agissait d'exprimer l'idée du passé.

³ Pour la raison indiquée ci-dessus.

qu'assez tard en Italie et en Gaule. Finalement, à l'époque qui précède la formation des langues romanes, le plus-que-parfait se trouve avoir éliminé l'imparfait du subjonctif, devenu inutile.

Le travail de M. Blase n'intéresse pas seulement les philologues classiques; il touche à de curieux problèmes de linguistique. L'auteur s'est acquitté de sa tâche avec conscience et avec talent; il faut louer la sûreté de sa méthode et la finesse de son jugement ¹.

PAUL THOMAS.

¹ J'aurais à discuter certains points des théories de M. B., mais cela m'entraînerait trop loin, et je me réserve de le faire ailleurs. En attendant, je me bornerai à quelques petites observations. P. 24, dans Plaute, *Mil.* 52 : *Quid in Cappadocia, ubi tu quingentos simul, ni hebes machaera foret, uno ictu occideras*, la leçon de A, *occideras*, me paraît irréprochable : le plus-que-parfait de l'indicatif, par une exagération oratoire, représente comme réalisée une action qui a été tout près de se faire; c'est le type de phrase bien connu : *Viceramus, nisi Lepidus recepisset Antonium*. Cet exemple n'a rien de commun avec celui de Térence, *Eun.* 417 : *Jugularas hominem* (« il était tué [par ce mot] »), que M. B. en rapproche à tort, p. 29. — P. 27. Tér. *Eun.* 258 : *Quibus et re salva et perditâ profueram et prosum saepe*. Je ne vois pas de « *Verschiebung* » dans *profueram* : le plus-que-parfait indique une action antérieure à *concurrunt* (présent historique), v. 256. — P. 29. Tér. *Phorm.* 894 : *Vixdum dimidium dixeram, intellexerat*. Le plus-que-parfait *intellexerat* n'est pas en rapport avec les imparfaits qui suivent (*gaudebat, me laudabat, quaerebat senem*), mais avec le plus-que-parfait qui précède, *vixdum — dixeram* (« il avait compris avant que j'eusse fini de dire ... »), et celui-ci est lui-même en rapport avec *intellexerat* : les deux plus-que-parfaits se déterminent réciproquement. — Ibid. Tér. *Heccyr.* 172 : *redierat* est une leçon douteuse. — P. 45, Sall. *Jug.* 50, 6 : *Sin opportunior collis quam campi fuerat, ea vero consueti Numidarum equi facile inter virgulta evadere*. Il n'y a pas de « *Verschiebung* » : le plus-que-parfait marque la répétition : « Toutes les fois que les hauteurs offraient plus d'avantage ... » — Le § 15 (p. 66 et suiv.) renferme une collection d'exemples hétérogènes qu'il aurait fallu classer rigoureusement; cf. Riemann, *Syntaxe latine*, §§ 159 et 160. — Il est regrettable que M. B. n'ait pas cru devoir feuilleter le poème de Manilius; ce poète, dont la latinité est si étrange, lui eût fourni de curieux exemples (ainsi, l. V. v. 97-99 : *Hoc genitum credas de sidere Bellerophonem Imposuisse viam mundo per signa volantem, Cui caelum campus fuerat, etc.*, et v. 588-590 : *Infelix virgo, quamvis sub vindice tanto, Quae tua tunc fuerat facies? quas fugit in auras Spiritus?*

GEORGES LAFAYE. **Catulle et ses modèles** (ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres). Paris, Imprimerie nationale (Hachette et C^{ie}, éditeurs), 1894. XII-256 pp. in-8°.

Ce livre est un mémoire en réponse à la question suivante, que l'Académie des inscriptions et belles-lettres avait mise au concours en 1889 : " Rechercher ce que Catulle doit aux poètes alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs. „ L'Académie, en le couronnant, a rendu justice au talent et au zèle de l'auteur. Ce n'est pas, à vrai dire, que M. Lafaye nous apporte beaucoup de résultats nouveaux; mais il a su condenser et coordonner habilement les travaux de ses devanciers, et surtout il a su dominer la masse des détails et en dégager des idées générales. Son ouvrage, sagement pensé, bien composé, agréablement écrit, satisfera les savants et obtiendra les suffrages des hommes de goût. Il met parfaitement en relief la physionomie littéraire du poète de Véronne.

Rien de plus complexe que cette physionomie. La poésie de Catulle présente un curieux mélange de raffinement et de sincérité, d'originalité et d'imitation. Dans l'imitation même, on peut distinguer deux éléments différents : Catulle s'est inspiré tantôt des poètes grecs de l'âge classique, tantôt de ceux de l'époque alexandrine. Quelle part faut-il faire à chacun de ces deux éléments? C'est ce que M. Lafaye s'est attaché à déterminer. Il s'est acquitté de cette tâche délicate avec tact, avec méthode et, en général, avec succès. Il passe successivement en revue les poèmes iambiques, les poèmes méliques, les hendécasyllabes, le conte épique, les élégies et les épigrammes. Il montre comment, la plupart du temps, Catulle a combiné l'art ancien et l'art récent, et a tiré de cette alliance les plus heureux effets. Car nous n'avons pas affaire à un imitateur servile, à un fabricant de pastiches, mais à un véritable artiste qui s'est pénétré de l'esprit de ses modèles, et dont les vers sont comme imprégnés d'essences subtiles et variées qui se fondent en un parfum particulier et exquis.

Le plus grave reproche que je ferais à M. Lafaye¹, c'est

¹ Je ne crois pas devoir m'arrêter aux erreurs de détail et aux petites

de forcer parfois la note¹ et de ne point se tenir assez en garde contre la tendance à la tirade et à l'amplification : à vouloir orner la vérité, on s'expose à la défigurer.

Nonobstant cette critique, je considère la publication du livre de M. Lafaye comme un sérieux service rendu aux lettres anciennes. Des études du genre de celles-ci sont non seulement utiles, mais indispensables. La philologie serait le plus vain des passe-temps si elle se bornait à accumuler indéfiniment de menus faits; une observation n'a de valeur que si elle conduit ou se relie à d'autres observations. Il importe que de temps en temps on rassemble sous une idée maîtresse les petites découvertes éparses, et qu'on essaie d'organiser les conquêtes de l'érudition.

PAUL THOMAS.

lacunes que j'ai rencontrées dans l'ouvrage de M. L. Je me contente de noter que, p. 6, M. L. a substitué par inadvertance Simonide d'Amorgos à Hipponax et que les textes cités p. 98, note 5, et p. 111, note 2, sont mal interprétés.

¹ Par exemple, p. 18, en commentant les mots *Sed haec prius fuisse* de la pièce IV (*Phaëlus ille ...*), M. L. écrit : « Il semble que le poète se prend lui-même en pitié, qu'il s'en veut de ramener son imagination en arrière; il sourit amèrement de la complaisance avec laquelle il reporte son souvenir vers des instants à jamais écoulés; n'est-il pas puéril, dans cette grande fuite de toutes choses, de vouloir ressaisir par la pensée ce qui ne nous appartient plus? etc. » Catulle n'a certainement point pensé à tout cela. — P. 22 : « La tradition est une grande force : si Archiloque n'avait jamais chanté, on peut douter, même en tenant compte du désordre introduit dans l'État par les guerres civiles, que les petits vers de Catulle eussent été tolérés. » J'ai peine à me figurer qu'Archiloque ait joui à Rome d'une telle autorité. — P. 92 : « La Grèce, conquise par les armes, assistait en souriant aux efforts que tentait le vainqueur pour s'assimiler sa littérature; il lui avait enlevé ses bibliothèques; elle se demandait ce qu'il allait en faire. Deux siècles plus tard, après Catulle, après Horace, les Grecs soutenaient que Rome n'avait pas produit un seul poète lyrique digne de ce nom. On pense avec quel dédain, avec quelle joie malicieuse ils avaient dû apprendre, au temps de César, qu'un jeune Véronais et quelques-uns de ses amis se proposaient de marcher sur les traces de Sapho. Mais qu'auraient-ils dit, si ces téméraires avaient annoncé le dessein d'imiter Pindare? Ceux-ci, de leur côté, sentaient fort bien que les regards de la Grèce étaient attachés sur eux; à l'impatience ironique avec laquelle étaient attendus leurs essais, ils répondirent par la plus grande circonspection. » C'est du pur roman : la poésie latine était fort indifférente à la Grèce du 1^{er} siècle av. J.-C.

Le P. J. DELBREL, S. J. : **Les Jésuites et la pédagogie au XVI^e siècle. Juan Bonifacio.** XI et 89 pages, 8°. Picard et fils, Paris, 1894.

Dans cette petite monographie le P. J. Delbrel s'est proposé, ainsi qu'il le dit lui-même, un double but. Il a voulu revendiquer pour le Jésuite Juan Bonifacio, professeur et écrivain de pédagogie du seizième siècle en Espagne (1538-1606), la place qui, à son avis, est due à ce pédagogue dans l'histoire de la Compagnie de Jésus et dans l'histoire générale de l'éducation; il a ensuite voulu être utile à ses frères en religion et à ses collègues dans l'enseignement en leur présentant " une étude de la vie et de l'âme d'un des plus dévoués amis du premier âge ", (p. 88). D'après l'analyse et les extraits que l'auteur nous donne des deux ouvrages principaux de Juan Bonifacio, de la *Christiani pueri institutio* (première édition 1576) et du *De sapiente fructuoso*, celui-ci a combattu avec indignation les rigueurs excessives de son temps et s'est appliqué avec un zèle infatigable à faire prédominer dans les mœurs pédagogiques " la bénignité, l'humanité, la douceur, une douceur faite de respect et d'amour ", (p. 81). Il est vrai que, sous ce rapport, il n'a pas été innovateur; car tous les humanistes et tous les écrivains pédagogiques de la Renaissance antérieurs à lui sont unanimes à flétrir les cruautés du régime en vigueur et à exiger une discipline moins sévère, plus humaine. Tout son mérite consiste à avoir exposé ces beaux préceptes dans le détail, à les avoir mis en pratique et à les avoir recommandés chaudement à ses confrères et collègues dès, avant la publication de la *Ratio studiorum*. Aussi le P. Delbrel ne revendique-t-il qu'une place secondaire pour Bonifacio, qui paraît avoir été un maître passionné pour son métier et un réel ami de la jeunesse. En même temps il atteint encore un autre but : il contribue à montrer le système de correction qui était appliqué chez les Jésuites dès la fondation de l'Ordre, et à rectifier l'idée qu'ont donnée de ce système certains auteurs français contemporains. C'est ce qu'il a soin de faire au chapitre VI de la deuxième partie. La monographie devient ainsi une apologie de l'enseignement de la Compagnie pour ce qui concerne la discipline en usage, ou du moins pour ce

qui concerne l'esprit dont les premiers Jésuites étaient animés à l'égard de leurs élèves. En effet, aucun homme bien informé et impartial ne refusera d'avouer que ceux-ci ont réagi contre la sévérité abusive de l'époque et qu'ils ont introduit un régime plus doux dans leurs établissements. On ne pourra pas même raisonnablement leur reprocher d'avoir gardé le fouet, puisqu'ils l'ont réservé aux cas extrêmes, qu'ils en ont entouré l'emploi de beaucoup de précautions et qu'enfin ils n'ont fait qu'adopter, en le mitigeant, un genre de punition encore presque généralement reçu au commencement du seizième siècle. Ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher les défauts de leur discipline. Pour nous, ces défauts se trouvent, à part quelques points d'importance secondaire, dans la mise en œuvre trop exclusive de l'amour-propre et de l'ambition.

Gand.

P. HOFFMANN.

DAHLMANN-WAITZ. *Quellenkunde der Deutschen Geschichte.*

6^e édit. par E. STEINDORFF. Göttingen, 1894, in-8°, de XVI-730 pp. (11 Mk.).

La "*Quellenkunde der Deutschen Geschichte*", que Dahlmann publia en 1830 et dont il fit paraître en 1838 une deuxième édition, n'avait d'autre but que de fournir aux auditeurs de l'illustre historien un guide à travers les sources et les ouvrages divers relatifs à l'histoire d'Allemagne. Refondue, remaniée et complétée par Waitz en 1869, puis successivement en 1874 et en 1883, elle est devenue, sous sa forme nouvelle, un admirable instrument de travail. Ce serait peine perdue que d'insister sur ses qualités. Rappelons seulement que le Dahlmann-Waitz a servi de modèle à la *Bibliographie de l'histoire de France*, de M. G. Monod, et plus récemment à un autre répertoire de même nature consacré à l'histoire de Belgique.

M. Steindorff n'avait donc pas à s'écarter du plan général de la *Quellenkunde*, dont il vient de donner une sixième édition. Il a même tenu à conserver à l'ouvrage sa physionomie, devenue si familière aux historiens. C'est toujours, dans une forme rajeunie, l'œuvre de Waitz que nous possédons. Les modifications du nouvel éditeur n'y ont rien changé d'essen-

tiel. Elles se bornent à quelques perfectionnements apportés à la disposition typographique et à une rédaction plus commode et plus détaillée de la table. Cette dernière amélioration se justifie parfaitement, quand on songe que l'ouvrage a presque doublé. Au lieu de 3753 numéros qu'il renfermait en 1883, il en comprend aujourd'hui 6550. Et pourtant M. Steindorff n'a accueilli dans son répertoire que des travaux dont la connaissance est indispensable à l'érudit ou à l'étudiant. Les principes qui l'ont guidé dans son choix sont restés ceux de Waitz. Il n'a pas cherché à enlever à la *Quellenkunde* son caractère de bibliographie pratique. L'augmentation considérable du volume s'explique seulement par l'accroissement formidable de la littérature historique pendant les dix années qui viennent de s'écouler. Elle est en même temps la meilleure preuve de l'utilité de la présente édition.

Nul n'était plus désigné que M. Steindorff pour le travail qu'il vient d'achever. Du vivant de Waitz, auquel l'attachaient des liens de famille très étroits, il avait déjà collaboré activement à la *Quellenkunde*. Il l'avait vue se faire sous ses yeux, il en connaissait l'esprit, il en était, pour ainsi dire, l'héritier légitime, et c'est à lui qu'il appartenait, après la mort du maître, de la maintenir au niveau de la science et de lui conserver le premier rang parmi les bibliographies historiques ¹.

H. PIRENNE.

¹ Voici quelques menues remarques faites à l'examen de l'ouvrage. P. xvi. La dernière ligne de l'*Errata* est inutile. — N° 52. Il faut lire : les *pagi* de la Belgique. — N° 409. Il n'y a pas de collection d'historiens belges publiée par l'Académie de Belgique. M. S. a sans doute en vue la collection des grands écrivains, dans laquelle ont été publiées les œuvres de Froissart. de Jean le Bel, etc. — N° 568. Le titre complet est : *Documents inédits pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*. — N° 1452. Il faut supprimer après le titre du livre de M. Vander Linden, la mention *Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique*. — P. 66. Il n'aurait pas été inutile d'indiquer à côté des *Bronnen van het oude Vaderlandsche Recht* la collection des *Coutumes Belges*. — N° 5300. Il fallait citer outre l'ouvrage de Borgnet, celui de Gachard, *Histoire de la Belgique au commencement du XVIII^e siècle*. Bruxelles, 1880.

Le Serment du Jeu de Paume. — *Fac-Similé du texte et des signatures d'après le procès-verbal manuscrit conservé aux Archives Nationales. Introduction et Tables par A. BRETTE. Avant-propos par EDM. CHAMPION.* (Société de l'Histoire de la Révolution française). — Paris 1893, grand in-8°¹.

Voici un de ces ouvrages qui, sous leur forme restreinte et malgré leur objet spécial et fort circonscrit, ont la valeur de gros volumes, et rendent parfois plus de services pratiques à l'historien que de longs mémoires ou de volumineuses correspondances.

C'est bien le cas pour celui que nous indiquons ici au lecteur. Il est riche en conclusions que rien ne saurait contredire, et, en attaquant de front la légende, il sert à mettre dans la pleine lumière de la vérité un épisode célèbre du passé, à propos duquel régnaient bien des idées fausses.

Aussi l'auteur, M. Brette, ne veut-il s'appuyer, pour donner toute l'autorité nécessaire à sa démonstration, que sur un document d'une complète authenticité, sur une source incontestée : le texte original et officiel du procès-verbal de la fameuse séance où fut prêté le serment du Jeu de Paume, ainsi que des signatures des membres de l'Assemblée Nationale qui y adhérèrent. Ce texte fut rédigé par le secrétaire Camus, et il est conservé actuellement aux Archives Nationales. Il en existe un double d'une main inconnue, et dont la minute est confiée à la garde des archives de la Chambre des Députés. Il n'offre de différence avec le précédent qu'en ce qu'il contient un moins grand nombre de signatures, ce qui a fait donner, par M. Brette, la préférence au "texte Camus",

Aidé de cette pièce irréfutable, l'auteur s'attaque alors, avec sûreté et décision, aux légendes qui, depuis un siècle, se sont pour ainsi dire, entassées autour de cette célèbre journée du 20 juin. Au cours de son Introduction, il ne cesse pas un instant de redresser les multiples erreurs dans lesquelles sont tombés ceux qui, annalistes ou commentateurs, ont eu à s'en occuper en détail.

¹ L'Introduction n'est que le résumé de deux études détaillées parues en mai et juin 1891 dans le recueil « *la Révolution Française* » avec le titre « *Le Serment du Jeu de Paume et ses signataires. La légende et l'histoire* ».

Les conclusions de l'étude critique de M. Brette sont nombreuses. Nous ne pouvons guère qu'en donner le résumé.

On a vu qu'il existe deux procès-verbaux de la séance tenue au Jeu de Paume. Or, il résulte de l'examen attentif qu'en a fait notre auteur, que les deux minutes ont été signées simultanément, et chacune par la presque-unanimité des députés adhérents au serment, et qu'en tenant compte des signatures qui se trouvent reproduites sur l'une et l'autre, ou bien seulement sur l'une à l'exclusion de l'autre, on trouve le chiffre de 641 comme représentant exactement la totalité de ces adhérents.

Ayant pu reconstituer ainsi, par l'étude comparative des deux listes, le nom, le nombre et la qualité des signataires, M. Brette a pu dès lors faire disparaître aisément les inexactitudes dont fourmillent des documents de caractère officiel, comme le "*Procès-verbal de l'Assemblée, des communes et de l'Assemblée Nationale imprimé par son ordre* „ (par Baudouin), comme la "*Table des matières des noms de lieux et des noms de personnes contenus dans les procès-verbaux des séances de l'Assemblée Nationale depuis le 5 mai 1789 jusqu'au 30 septembre 1791 inclusivement* „, comme enfin les "*Archives Parlementaires* „ dues à l'initiative du duc de Morny, et le t. VIII de cette collection paru en 1889, sous le titre de "*Table générale alphabétique de l'Assemblée Nationale Constituante* „. Il y relève les fautes d'impression, les noms dédoublés, les noms inventés, les signataires omis, ceux dont l'écriture est rendue méconnaissable. Il s'en prend également au livre moderne de M. Vatel "*Notice historique sur la salle du Jeu de Paume*. Versailles, 1883 „, dont l'auteur a eu le tort de s'appuyer uniquement sur le procès-verbal conservé au Palais-Bourbon, ce qui lui fait ainsi omettre 11 noms et par contre insérer plusieurs personnages qui n'ont pas prêté le serment. Des erreurs sont également relevées dans les ouvrages des abbés Auribeau et Jallet, contemporains, chez M. L. Pingaud, l'historien récent du "*Comte d'Antraigues* „, qui, chose incroyable, place le Serment au 23 juin, chez M. Costa de Beauregard ("*Souvenirs du Comte de Virieu* „), qui fait du comte de Virieu un adhérent enthousiaste, alors que son nom n'existe dans aucune des deux listes.

Chose curieuse dans la question qui nous occupe, ce ne sont pas tant les livres qui ont contribué à obscurcir la vérité historique que les monuments de l'art. Tels sont les panneaux décoratifs de la Salle du Jeu de Paume à Versailles, où l'on voit gravée la liste des députés ayant prêté le serment, liste dont les inexactitudes sont relevées dans l'ouvrage de M. Vatel; tels sont encore les bustes qui décorent cette même salle et dont plusieurs ont dû être enlevés comme n'y étant plus à leur place, ainsi qu'un des bas-reliefs de la Colonne de Juillet à Paris, représentant un religieux qui ne parut jamais à l'assemblée du 20 juin; telle est enfin la fameuse esquisse du peintre révolutionnaire David, au Louvre (salle des dessins de l'École française). Ce tableau, quoique inachevé, a été la source d'une foule d'erreurs que M. Brette attaque de front, et dont, il faut l'espérer, les histoires futures seront débarrassées pour toujours.

On sait que dans ce tableau, belle œuvre d'art du reste, quatre têtes seulement sont achevées par le pinceau : celles de Mirabeau, Barnave, Dubois-Crancé et Gérard. Quelques autres personnages ne sont qu'esquissés au crayon; dans le vague de l'arrière-plan se laissent pressentir des groupes indistincts.

Plusieurs reproductions de ce dessin existent, accompagnées d'une " *Explication de figures* ", avec indication et liste de noms. Or, rien de plus fautif, rien de plus contraire à la vérité parfois, que les données fournies un peu à la légère par ces " *Explications* ". Dans celle du graveur Bovinet, qui porte 50 noms, M. Brette en relève 6 de députés qui n'assistèrent pas à la séance, comme par exemple celui d'un nommé Tronchet qui, dit le procès-verbal même, ne put signer " pour cause d'empêchement insurmontable. " — Autre grossière erreur, due cette fois, à l'imagination des commentateurs. David avait imaginé, par amour de l'allégorie, de placer au premier plan de son tableau un groupe de trois personnages étroitement unis, symbolisant l'intime communion d'enthousiasme des divers ordres : un religieux, un curé et un pasteur protestant. Que fait de ces trois personnages allégoriques le critique Ch. Blanc (*Histoire des Peintres*)? Sous sa plume ils deviennent : Rabaut Saint-Étienne, l'abbé Grégoire, et le chartreux dom

Gerle, et cet arrangement est adopté sans scrupule par J. David, le petit-fils du peintre. D'autre part, la présence de ce dom Gerle est affirmée dans les populaires biographies de Michaud et de Didot, ainsi que dans un ouvrage d'Hip. Carnot. Enfin Louis Blanc, de son côté, ne manque pas de s'écrier avec emphase en parlant des trois ecclésiastiques :
" Leurs âmes se cherchent, leurs espérances se confondent et
„ le chartreux dom Gerle, le protestant Rabaut St-Étienne,
„ le curé philosophe d'Embermesnil (Grégoire) se tiennent
„ embrassés! „

Un mot suffit à M. Brette pour répondre à ces écrivains dont " le rôle, dit-il, aussi vieux que les *moutons de Panurge*,
„ a été de s'en rapporter uniquement aux imprimés „ : non seulement dom Gerle, mais aucun membre du premier ordre du clergé ne parut au serment. Cinq curés seulement, appartenant à de modestes paroisses, signèrent le 20 juin. On peut voir leurs signatures à la planche VIII de l'ouvrage de M. Brette, aux numéros 446, 448, 468, 478, 479, mais on chercherait en vain celle de dom Gerle.

Tout aussi faux enfin est le dire de M. Vatel, déjà cité, " inventant „ un Delaunay, chanoine prémontré, comme signataire. Or, ce Delaunay n'était ni chanoine prémontré, ni signataire.

Nous passons sur ce que dit notre auteur au sujet de la disposition invraisemblable⁽¹⁾ que David adopta dans le groupement de ses personnages, pour arriver enfin à sa critique des diverses et fausses interprétations auxquelles a prêté un des personnages du tableau de David, Martin Dauch, l'unique opposant à la manifestation du 20 juin.

Selon Bertrand de Molleville, Rabaut Saint-Étienne (témoin oculaire, cependant), Lacretelle, et de nos jours M. V. Fournel, Martin Dauch aurait *refusé* de signer; pour Louis Blanc, on aurait " mis sur le registre de la délibération le nom de ce dernier, et à la suite le mot : opposant. „ Rien de tout cela n'est exact. Martin Dauch a bel et bien signé lui-même, et,

(1) Tout aussi inexact est l'arrangement adopté par le sculpteur Dalou, voulant représenter, dans son magnifique bas-relief, Mirabeau prononçant la célèbre apostrophe : « Allez dire à votre maître que... » etc.

avec tout le courage qu'il faut lui reconnaître, il écrivit à la suite de son nom le mot : opposant. (Planche III, n° 118). Un récit contemporain, intitulé les " *Deux Amis de la Liberté* ", (1790), et un érudit fort apprécié de nos jours, M. Marius Sepet (*Rerue des questions historiques*, 1^{er} avril 1891) confirment du reste ce qu'affirme le texte du secrétaire Camus.

Pas plus admissible n'est l'attitude prêtée par David à Martin Dauch, quand il le représente environné de collègues menaçants, au moment où Bailly, monté sur le bureau improvisé, donne seulement lecture de la formule du Serment. Martin n'était encore à ce moment qu'un inconnu, un député parmi tant autres : ce n'est qu'après avoir signé et écrit " opposant ", qu'il en vint à attirer sur lui l'animosité de ses collègues et ... la célébrité dans l'histoire. M. Brette montre en effet, par plus d'un fait précis, qu'auparavant ce Martin était resté le plus inaperçu des représentants du Tiers.

Il semblerait qu'aujourd'hui on veuille réduire ce malencontreux protestataire à rester toujours tel, puisque sur les listes murales de la salle du jeu de paume à Versailles, son nom a été biffé pour être remis à une place, où le visiteur aurait beaucoup de peine à le découvrir désormais. " Ce petit ", fait, dit M. Brette, incroyable dans sa mesquinerie, est la " négation même de l'histoire ".

En effet, puisque Martin a signé comme les 640 autres, si l'on tenait tant à le vouer à la haine de la postérité, rien n'était plus facile que de l' " afficher ", pour ainsi dire sur les murs de la salle destinée à rappeler le Serment de ceux qui avaient juré de se consacrer au bonheur et à la gloire de leur patrie. L'Assemblée Nationale fut plus intelligente, quand elle décida de maintenir la signature du seul opposant, " pour prouver la liberté des opinions ".

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le livre de MM. Brette et Champion. Les quelques lignes que nous lui avons consacrées, prouvent à suffisance combien on trouve à cueillir dans ce volume, ce qu'ont à en retenir ceux qui, s'occupant de cette histoire de la Révolution, si peu connue dans ses détails, demandent des faits précis et certains, et non de fausses traditions.

Paris, octobre 1894.

F. MAGNETTE
Docteur en Philosophie.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 25 septembre-1^{er} octobre : Oertel, Le Jaiminiya-Brahmana (V. Henry). — Bechtel et Fick, Les noms de personnes en grec (V. Henry). — Gray, L'Asinaria (P.-A. L.). — César, p. Kuebler, Meusel, Fuegner (Émile Thomas). — Weyman, Apulée et ses imitateurs (Paul Lejay). — Overbeck, Les débuts de l'histoire de l'Église (L.). — James, Le Testament d'Abraham; Textes apocryphes (P. L.). — Zuccaro, Lucera et les colonies provençales de la Capitanate (Charles Dejob). — Xenia Bernardina (Ch. Pfister). — Cogordan, Joseph de Maistre; Bardoux, Chateaubriand; De Crozals, Guizot; Gréard, Prévost-Paradol (Félix Hémon). — Breymann et W. Foerster, Diez (A. Jeanroy). — J. Reinach, Pages républicaines (Eugène d'Eichthal). — Negri, Rumori mondani (Charles Dejob). — Montoya, grammaire du Guarani. — Macanaz et Moguel, La renonciation de Philippe V (H. Léonardon). — Noreen, Le prégermanique (V. Henry). — De Molènes, Exposition historique de Madrid (H. Léonardon).

Du 8-15 octobre : Reichel, Les armes homériques (Salomon Reinach). — Blass, Démosthène (Am. Hauvette). — Liberg, Glossaire d'Érotianos; Prologomènes critiques d'une recension des œuvres d'Hippocrate (My). — Spruner-Stieglin, Atlas (R. Cagnat). — Liebermann, Les lois anglaises au commencement du XIII^e siècle (Ch. Bémont). — Muntz, Histoire de l'art pendant la Renaissance, II, l'Âge d'or (André Pérati). — Le Blanc, Les débuts de l'imprimerie au Puy-en-Velay (T. de L.). — Comte, Chateaubriand poète, histoire de la tragédie de Moïse (Raoul Rosières). — Ritter, Le centenaire de Diez (T. de L.). — Wunderlich, La construction allemande (Alfred Bauer). — De Foville, Enquête sur les conditions de l'habitation en France (A. Gascard).

Du 22 octobre : Hérôld, L'Upanishad (L. Finot). — Carrière, Nouvelles sources de Moïse de Khoren (A. Meillet). — Monuments et Mémoires, fondation Piot, I, 1 (Salomon Reinach). — Études de l'Association philologique américaine, XXIV (V. Henry). — Dænhardt, Les scholies des Perses (Henri Weil). — Démosthène, Philippiques, p. Baron (Am. Hauvette). — Ouvrages sur la physiognomie, p. R. Foerster (My). — Herodas, p. Crusius, 2^e éd. (G. Dalmeida). — Pauli, L'inscription de Lemnos (T.). — Riegl, Histoire de l'Ornementation (Salomon Reinach). — Rainaud, Le continent austral (Bertrand Auerbach). — H. Hauvette, Les manuscrits de Boccace (P. de Nolhac). — Waliszewski, Catherine de Russie (De Crue). Chevrillon, Sidney Smith (Eugène d'Eichthal). — Leroux, La France du massif intérieur (B. A.). — Berr, Vie et science (T. de L.).

Du 29 octobre : Le Bon, Les Monuments de l'Inde (A. Barth). — Delitzsch

et Haupt, *Mélanges d'Assyriologie*, II, 3; Laurent, *Magie et divination des Chaldéo-Assyriens* (A. Loisy). — Jahn, *Analecta de théologie grecque* (C. E. R.). — Stobée, p. Hense, III (P. Couvreur). — Gutschmid, *Petits écrits*, IV (Am. Hauvette). — Meusel, *Conjectures sur le texte de César* (M. D.). — Schmitz, *Les notes tironiennes* (Paul Lejay). — Virgile, P. Ribbeck, I (P. L.). — Orelli-Mewes, Lucien Mueller, Hertz, Mustard, Cauer, Sellar, Horace (L.). — Curcio, Stace (Émile Thomas). — Stangl, *Les scolies de Bobbio* (E. T.). Wauters, *Table chronologique des chartes et diplômes sur l'histoire de la Belgique*; D'Herbomez, *Philippe le Bel et les Tournaisiens*; Vander Linden, *France et Flandre au xiv^e siècle* (Frantz Funck-Brentano). — Priebatsch, *Les Hohenzollern et la Marche au xv^e siècle* (H. Pirenne). — Reinhardt, *Correspondance des Casati* (R.). — Carré, *La Chalotais et d'Aiguillon* (Frantz Funck-Brentano). — Nys, *Les origines du droit international* (Ch. Seignobos). — Borgeaud, *La démocratie moderne dans la vieille et la nouvelle d'Angleterre* (Ch. S.).

Du 5 novembre : Hérodote, V et VI, p. Abbott (Am. Hauvette). — Cassiodore, p. Mommsen (Paul Lejay). — Saint-Optat, p. Ziwsa; Lactance, II, 1, p. Brandt; Saint Augustin, *Écrits sur la Bible*, p. Zycha; Saint Paulin, *Lettres*, p. Hartel; Dobschuetz, *Kerygma de Pierre*; *Actes de Nérée et Achillée*, p. Achelis; Schlatter, *Le chronographe de la dixième année d'Antonius* (P. L.). — Corssen, *La Bible de saint Cyprien*; Wordsworth et White, *L'Évangile de Luc*; Dobschuetz, *Études sur l'histoire de la Vulgate* (L.). — Waitz-Zeumer, *Histoire de la constitution allemande*, I; Giry, *Manuel de diplomatie* (H. Pirenne). — Delaville le Roulx, *Cartulaire des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem* (A. de Barthélemy). — Thomas, *La Bible basque* (Julien Vinson). — Phelps, *Le romantisme anglais* (Joseph Texte). — Pastrnek, Jan Kollar (L. Leger). — Zichy, *Széchenyi journaliste* (J. Kont). — A. Darmesteter, *Grammaire historique du français*, II (E. Bourcier). — Godefroy, *Dictionnaire de l'ancien français*, fasc. 77 (A. Delboulle). — Publications de l'Académie des sciences politiques de Philadelphie (Ch. Seignobos).

Du 12 novembre : Herodote, p. Stein (Am. Hauvette). — *De la Ville de Mirmont*, Apollonius de Rhodes et Virgile (P. L.). — *Le Mystère de la Passion*, p. Richard. (A. Delboulle). — *Anciens textes de Bergame*, p. Lorck (E. Bourciez). — Schnorr de Carolsfeld, Erasmus Alberus (A. C.). — Schwartz, *Esther dans le drame de la Réforme* (A. C.). — Rosières, *Une historiette de Tallemant* (A. C.). — Strack, *Gœthe et ses poésies de Leipzig* (A. C.). — Winter, *La représentation du Gœtz*; Kilian, *Le Gœtz de Schreyvogel*; Werner, *Le don Juan de Lauffen*; Zeidler, *La comédie des Jésuites*; Harms, *Le Fortunatus*; Vincke, *Essais d'histoire dramatique*; Bolte, *Les opéras des comédiens anglais*; Heitmueller, Uhlich (A. Ch.). — *Œuvres choisies de Forster*, p. Leitzmann; Thümmel, Wilhelmine, p. Rosenbaum (A. C.). — Elias, Hermann, Szamatolski. *Compte rendu annuel des œuvres de la littérature allemande moderne*, II (A. C.). — Aulard, *Recueil des actes du Comité*, V et *Table générale* (A. C.). — Merhier. *La bataille de Tourcoing* (A. C.). — Loir, *L'amiral Vence* (A. C.). — Charavay, Hoche; — Couard, *L'enfance de Hoche* (A. C.). — Welschinger, *Aventures de Cormatin* (A. C.).

Lenôtre, Le vrai chevalier de Maison-Rouge (A. C.). — Sepet, Napoléon (A. C.). — Kleinschmidt, Histoire du royaume de Westphalie (A. C.). — Pingaud, La Franche-Comté en 1815 (A. C.). — Henry, L'esprit de la guerre moderne (A. C.). — Strada, La loi de l'histoire (Ch. Seignobos). — Catalogue des imprimés du cabinet de Reims, III (A.). — Kovalewsky, Coutume contemporaine et loi ancienne (Paul Viollet).

Du 19 novembre: Études orientales de Philadelphie (V. H.). — Jackson, Chrestomathie de l'Avesta (A. Meillet). — Ravaisse, Le texte de Khalil-ed-Dahiry (Clermont-Ganneau). — Maspero, Histoire ancienne des peuples de l'Orient, I (Salomon Reinach). — Overbeck, Histoire de la plastique grecque 4^e édition (Henri Lechat). — Thucydide, p. Harder (Am. Hauvette). — Monro, La musique grecque (Théodore Reinach). — Baudrillart, Les divinités de la Victoire (Aug. Audollent). — Job, Le présent latin (A. Meillet). — Bédier, Colin Muset (A. Jeannoy). — Stiegler, Oudinot (Etienne Charavay). — Le Goffic, Écrivains Havrais (A. Delboulle). — Georgeakis et Pineau, Le Folklore de Lesbos (V. H.).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1893. Calvary.

13. Mai. — Rezensionen und Anzeigen: Fr. Schmidt, Die Verschiedenheit der Ideenlehre in Platos Republik und Philebus (G. Schneider). — Aristote on the constitution of Athens, translated by E. Poste (Fr. Cauer). — P. Wendland, Philos Schrift über die Vorsehung (K. Praechter). I. — M. Tulli Ciceronis de Oratore libri tres, rec. Th. Stangl (E. Ströbel). — P. Cornelius Tacitus, erklärt von Nipperdey-Andresen (K. Niemeyer). — W. Schmidt, De Romanorum imprimis Suetonii arte biographica (Fr. Rüh). — P. Cuhe, La legisactio sacramenti in rem (Baron). — Percy Gardner, New Chapters in Greek History (Holm). — K. Die römischen Kastelle in Württemberg (G. Wolff). — J. J. Berthier, La Porte de Sainte Sabine à Rome (Dehio). — J. Korzeniowski, Orichovianna (X).

20. Mai. — Rezensionen und Anzeigen: P. Richter, Zur Dramaturgie des Äschylus (Wecklein). — P. Wendland, Philos Schrift über die Vorsehung (K. Praechter). II. — H. Deiter Vergleichung des Amsterdamer Kodex No. 80 zu Cicero de finibus bonorum et malorum und Academica posteriora (H. Nohl). — Quintiliani institutionis oratoriae liber X, by W. Peterson (Meister). — John Leverett Moore, Servius on the tropes and figures of Vergil (A. Zingerle). — Inscriptiones Latinae selectae, ed. H. Dessau (J. Schmidt). — O. Schulthess, Der Prozess des C. Rabirius vom Jahr 63 v. Chr. — G. Mirabelli, Di un processo politico avvenuto negli ultimi tempi della repubblica Romano (Baron). — H. Magnus, Die Darstellung des Auges in der antiken Plastik (A. Kalkmann). — V. Lcret, Le Cédratier dans l'antiquité (Keller). — G. Middleton, An Essay on Analogy in Syntax (Fr. Stolz). — K. Darling Buck, Der Vokalismus der oskischen Sprache (W. Deecke).

27. Mai. — Rezensionen und Anzeigen: V. Puntoni, Sulla composizione del proemio della Teogonia esiodea (R. Peppmüller). — G. Wentzel, Die Göttinger Scholien zur Nikanders Alexipharmaka (R. Vári). — Q. Horatius

Flaccus. Rec. J. G. Orellius. Vol. 1 : G. Hirschfelder, Odae, carmen saeculare — Vol. II : W. Mewes, Satirae epistulae lexicon Horatianum (J. Häussner). — A. Beltrami, De commentariolo petitionis Q. Tullio Ciceroni vindicando (L. Gurlitt). — La Collection Barracco, publ. par Fr. Bruckmann, d'après la classification et avec le texte de Giovanni Baracco et Wolfgang Helbig (Fr. Studniczka). — F. E. Peiser, Die hetitischen Inschriften (P. Rost). — J. Rothfuchs, Bekenntnisse aus der Arbeit des erziehenden Unterraichts (K. Hartfelder).

8. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Fr. Perschinka, De mediae et novae quae vocatur comoediae Atticae trimetro iambico (K. Zacher). — Senofonte, Le Memorie Socratiche, commentate da A. Corradi. — Senofonte, La Ciropedia, commentata da C. O. Zuretti (J. A. Simon). — Chr. Bénard, Platon. Sa philosophie, précédée d'un aperçu de sa vie et de ses écrits (O. Apelt). — Augustin de catechizandis rudibus (J. Zycha). — G. Blesensis Aldae comoedia, ed. C. Lohmeyer (L. Traube). — Ägyptische Urkunden aus den Königlichen Museen zu Berlin (Gradenwitz). — Aem. Sadée, De imperatorum Romanorum tertii post Christum natum saeculi temporibus constituendis (M. Dessau). — R. Westphal, Allgemeine Metrik der indo-germanischen und semitischen Völker etc. Mit einem Exkurse « Der griechische Hexameter in der deutschen Nachbildung » von R. Kruse (C. v. Jan). — M. Bonnet, La philologie classique (K. Hartfelder).

10. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : H. Joachim, De Theophrasti libris *περί ζωών* (L. Dittmeyer). — C. Kretz, De Luciani dialogo Toxaride (Ed. Schwartz). Die Metamorphosen des P. Ovidius Naso, erklärt von H. Magnus (R. Ehwald). — F. Patetta, Due Poesie inedite di Floro diacono di Lione (M. Manitius). — J. De Fritze, De libatione veterum Graecorum (P. Stengel). — Ed. Lehmann, De publica Romanorum servitute quaestiones (M. Zoeller). — E. Espérandieu, Inscriptions antiques de Lectoure (J. Schmidt). — R. Westphal, Allgemeine Metrik der indo germanischen und semitischen Völker etc. Mit einem Exkurse « Der griechische Hexameter in der deutschen Nachbildung », von R. Kruse (C. v. Jan). II. — A. Wirth, Danae in christlichen Legenden (A. Hilgenfeld). — L. de Lantsheere, De la race et de la langue des Hittites (H. Winckler).

17. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Sophokles, erklärt von G. Wolff; bearb. von L. Bellermand (Wecklein). — H. Kynaston, The idyls and epigrams commonly attributed to Theocritus. — Theocritus, Bion and Moschus rendered into English prose, by A. Lang (G. Knaack). — Syriani in Hermogenem commentaria, ed. H. Rabe (C. Hammer). — C. Iulii Caesaris commentarii de bello civili (H. Meusel). — W. Malmberg, Die Metopen der altgriechischen Tempel (Malmberg) I. — Chr. Belger, Die mykenische Lokalsage von den Gräbern Agamemnons und der Seinen (W. Gurlitt). — P. Gieseemann, De metro paeonico sive cretico apud poetas Graecos (Graf). — C. Piccioni, Les concessions de connubium (Baron). — K. Penka, Die Heimat der Germanen (Ferd. Justi). — H. Mayer, Geschichte der Universität Freiburg in Baden (K. Hartfelder).

24. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Thukydides, erklärt von J. Classen (G. Behrendt). — Edm. Lange, Thukydides und sein Geschichtswerk

(G. Behrendt). — Grant Allen, *The Attis of Caius Valerius Catullus* (H. Magnus). — H. Mölken, *In commentarium de bello Africano quaestiones criticae* (R. Menge). — A. Audibert, *Études sur l'histoire du droit Romain* (Baron). — E. Meyer, *Forschungen zur alten Geschichte* (Holm). — W. Malmberg, *Die Metopen der altgriechischen Tempel* (Malmberg). — H. Brunn, *Griechische Götterideale* (F. Koepp). — O. Denk, *Geschichte des gallo-fränkischen Unterrichts- und Bildungswesens* (X.). — Fr. Schmidt, *Geschichte der Erziehung der Bayerischen Wittelsbacher* (X.).

30. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : J. Geffcken, *Timaos' Geographie des Westens* (A. Häbler). — Luciani Menippus et Timon, by E. C. Mackie (Ed. Schwartz). — C. A. Lehmann, *De Ciceronis ad Atticum epistulis recensendis et emendandis* (L. Gurlitt). — Macrobius. Franciscus Eyssenhardt iterum recognovit (L. Mueller). — E. Heller, *De Cariae Lydiaeque sacerdotibus* (B. Lehmann). — A. Clément Pallu de Lessert, *Vicaires et comtes d'Afrique de Dioclétien à l'invasion vandale*. — E. Jullien, *Le fondateur de Lyon. Histoire de L. Munatius Plancus*. — Carton, *Essai de topographie archéologique sur la région de Souk-el-Arba*. — Derselbe, *Planches*. — Derselbe, *L'Afrique du Nord devant les civilisations anciennes*. — Derselbe, *De Tunis à Dougga*. — Derselbe, *La colonisation chez les Romains* (J. Schmidt). — Fr. Koepp, *Über das Bildnis Alexanders des Grossen* (Fr. Baumgarten). — V. Schultze, *Geschichte des Unterganges des griechisch-römischen Heidentums* (O. Crusius). — 1. v. Müller, *Gräfin Isota Nogarola* (K. Hartfelder).

8. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : G. Setti, *I Mimi di Eroda*. — S. Mekler, *Neues von den Alten* (H. Stadtmüller). — Fr. Relle, *Novum Testamentum graece* (G. Runze). — C. Iulii Caesaris commentarii de bello Gallico, ed. Fr. Dübner (H. Meusel). — Cornelio Tacito, *La Germania*, comment. da A. Manoni (U. Zernial). — René Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs* (J. Schmidt). — M. Collignon, *Histoire de la sculpture grecque* (J. Boehlau). — F. R. Dressler, *Triton und die Tritonen in der Litteratur und Kunst der Griechen und Römer* (W. H. Roscher). — Mark Pattison, *Isaac Casaubon* (P. Cauer).

15. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : E. Bolla, *Manoscritti Ambrosiani dell' Economico di Senofonte* (K. Schenkl). — B. Weiss, *Die katholischen Briefe* (A. Hilgenfeld). — Q. Horatii Flacci opera, rec. H. Stampini (M. Hertz). — G. Gilbert, *Handbuch der griechischen Staatsaltertümer* (V. Thumser). — J. Murr, *Die Gottheit der Griechen als Naturmacht* (W. H. Roscher). — O. Rubensohn, *Die Mysterienheiligtümer in Eleusis und Samothrake* (F. Baumgarten). — O. Keller, *Zur lateinischen Sprachgeschichte* (F. Skutsch). — J. F. Horn, *Das Zukunftsgymnasium* (C. Nohle). — *Literas a Truchsesso ad Hosium* ed. A. Weber (X.).

22. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : Ch. Normand, *La Troie d'Homère* (W. Dörpfeld). — *Homeri Odysseae carmina*, edd. J. van Leeuwen et M. B. Mendes da Costa — J. van Leeuwen, *Enchiridium dictionis epicae* (P. Cauer). — H. Meusel, *Lexicon Caesarianum* (R. Schneider). — A. Collignon, *Étude sur Pétrone*, — Derselbe, *Prétrone au moyen âge et dans la littérature*

française (C. Haeblerlin). — R. Kühner, Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache (Fr. Stolz).

29. Juli. — Rezensionen und Anzeigen : R. Heinze, Xenokrates (O. Apelt). — Xenophons Griechische Geschichte, erklärt von B. Büchschütz (J. A. Simon). — A. Harnack, Bruchstücke des Evangeliums und der Apokalypse des Petrus. — A. Lods, L'évangile et l'Apocalypse de Pierre (A. Hilgenfeld). — Th. Arnold, Die griechischen Studien des Horaz (J. Häussner). — O. Weissenfels, Cicero als Schulschriftsteller (Fr. Müller). — Codex Festi Farnesianus, ed. Aem Thewrewk de Ponor (φ). — G. F. Unger, Zeitrechnung der Griechen und Römer (W. Soltan). — Sam. Wilde, Lakonische Kulte (—e—). — Gaston Cougny, L'art antique (F. Baumgarten). — E. Kornemann, De civibus Romanis in provinciis imperii consistentibus. — A. Schulten, De conventibus civium Romanorum etc. (J. Schmidt). — Verhandlungen der 41. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in München (P. Cauer). — Nils Sjöstrand, In syntaxin Draegerianam notationes nonnullae (J. H. Schmalz). — G. Ellinger, Deutsche Lyriker des sechzehnten Jahrhunderts (K. Wotke). — Fr. Leo, Rede zur Säkularfeier Karl Lachmanns. — J. Vahlen, Karl Lachmanns Briefe an Moriz Haupt (M. Hertz).

12. August. — Rezensionen und Anzeigen : A. Nauck, Tragicæ dictionis index spectans ad tragicorum Graecorum fragmenta (P. N. Papageorg). — V. Costanzi, Ricerche su alcuni punti controversi intorno alla vita e all'opera storica di Erodoto (K. Abicht). — Ingram Bywater, Contributions to the Textual Criticism of Aristoteles' Nicomachean Ethics. — J. A. Stewart, Notes on the Nicomachean Ethics of Aristotle (Fr. Susemihl). — Fr. Gebhard, Gedankengang Horazischer Oden (J. Häussner). — P. Jürges, De Sallustii historiarum reliquiis capita selecta (J. H. Schmalz). — G. Marina, Romania e Germania ovvero il mondo Germanico secondo le relazioni di Tacito (U. Zernial). — Sammlung der griechischen Dialektinschriften, herausg. von H. Collitz. Zweiter Band, III. v. IV. Heft : J. Baunack, Die delphischen Inschriften (W. Larfeld). — Handbuch der klass. Altertumswissenschaft, von Iw. v. Müller. IV, 1. Abt. 2. Hälfte : Iw. v. Müller, Die griechischen Privataltertümer; A. Bauer, Die griechischen Kriegsaltertümer (Sittl). — K. Urban, Geographische Forschungen und Märchen aus griechischer Zeit (A. Häbler). — E. Enault, Des conséquences de l'éviction dans la vente (Baron). — A. Dyroff, Geschichte des Pronomen reflexivum (Fr. Stolz). — A. Reichardt, Der Saturnische Vers in der römischen Kunstdichtung (Ed. Reichelt). — J. Keller, Die Grenzen der Übersetzungskunst (G. Legerlotz).

26. August. — Rezensionen und Anzeigen : W. Meyer, Die athenische Spruchrede des Menander und Philistion (K. Zacher). — Claudi Galeni Pergameni scripta minora, rec. I. Marquardt, Iw. Mueller, G. Helmreich (J. Ilberg). — A. Lange, Methodischer Lehrer-Kommentar zu Ovids Metamorphosen (R. Ehwald). — Ciceros erste, zweite und siebente Rede gegen Marcus Antonius, erklärt von J. Streng. — Ciceros Rede für T. Annii Milo, erklärt von F. Richter und A. Eberhard, bearb. von H. Nohl. — Marci Tulli Ciceronis pro Tito Annio oratio ad iudices, by W. Yorke Fausset. — M. Tulli Ciceronis oratio pro lege Manilia sive de imperio Cn. Pompei, by J. Hunter Smith. — M. Tullii Ciceronis orationes selectae XIV, curavit

O. Heine (F. Müller). — F. Ravaisson, *La Vénus de Milo* (A. Furtwängler). — W. Henze, *De civitatibus liberis, quae fuerunt in provinciis populi Romani* (L. M. Hartmann). — Trede, *Das Heidentum in der römischen Kirche* (O. Cr.).

2. September. — Rezensionen und Anzeigen: K. Wessely, *Papyrusfragment des Chorgesanges von Euripides' Orest* (K. v. Jan). — *Thukydides' erstes Buch*, von Fr. Müller (G. Behrendt). — E. Maass, *De Germanici prooemio commentatio* (A. Breysig). — J. Overbeck, *Geschichte der griechischen Plastik* (Sittl). — P. Chevenière, *Histoire de la Compensation jusques et y compris le rescrit de Marc-Aurel* (M. Voigt). — R. Graefenhain, *De more libros dedicandi apud scriptores Graecos et Romanos obvio* (Fr. Rühl). — A. F. R. Knötel, *Atlantis und das Volk der Atlanten* (Ferd. Justi). — O. Dingeldein, *Der Reim bei den Griechen und Römern* (L. Mueller).

9. September. — Rezensionen und Anzeigen: E. Maass, *Aratea* (G. Knaack). — *Polybii Historiae. rec. Fr. Hultsch* (K. Jacoby). — L. Sudre, *Publii Ovidii Nasonis metamorphoseon libros quomodo nostrates medii aevi poetae imitati sint* (R. Ehwald). — G. Nordmeyer, *De Octaviae fabula* (R. Peiper). — L. v. Ulrichs, *Grundlegung und Geschichte der klassischen Altertumswissenschaft* (M. Hertz). — A. Römer, *Die Notation der Alexandrinischen Philologen bei den griechischen Dramatikern* (A. Ludwig). — Th. Schreiber, *Die hellenistischen Reliefbilder* (Alf. Brueckner). — E. de Rugiero, *Sylloge epigraphica orbis Romani* (H. Schiller).

16. September. — Rezensionen und Anzeigen: *Sophocles The plays and fragments with critical notes, commentary, and translation in english prose* by R. C. Jebb (Wecklein). — E. Maass, *Aratea* (G. Knaack). II. — F. Susemihl, *Quaestionum Aristotelearum criticarum et exegeticarum pars II* (M. Wallies). — I. Stobaei *Florilegium* (P. Wendland). — Fr. Aly, *Horaz, sein Leben und seine Werke* (M. Hertz). — *Ausgewählte Briefe von M. Tullius Cicero, erklärt von Fr. Hofmann* (L. Gurlitt). — *Cornelii Taciti ab excessu divi Augusti annalium libri, rec. Eusebio Garizio* (K. Niemeyer). — W. Warde Fowler, *The city state of the Greeks and Romans* (Holm). — E. Desjardins, *Géographie de la Gaule Romaine* (R. Schneider). — R. v. Schneider, *Die Erzstatue vom Helenenberg* (γ). — A. Lefèvre, *Les races et les langues* (Bartholomae).

23. September. — Rezensionen und Anzeigen: E. Maass, *Aratea* (G. Knaack). — A. et M. Croiset, *Histoire de la Littérature grecque. Tome III* (R. Peppmüller). — Knut Wintzell, *De Hellenismo Horatii quaestiones nonnullae* (H.). — A. Riese, *Historia Apollonii regis Tyri* (Otto Rossbach). — G. Wolff, *Die römischen Ziegeleien von Nied bei Höchst a. M. und ihre Stempel* (F. Haug). — P. Fauré, *Théorie des proportions en architecture par l'analyse des monuments* (R. Borrmann).

30. September. — Rezensionen und Anzeigen: G. Strickland, *La Questione America* (Rud. Peppmüller). — *Platons Apologie des Sokrates und Kriton*, bearbeitet von Ed. Goebel (O. Apelt). — Fr. Cornwallis Conybeare, *A collation with the ancient Armenian versions of the Greek text of Aristotles Categories ss.* (Fr. Susemihl). — C. Thomas, *Theodor von Studion und sein Zeitalter* (H. Gelzer). — Th. O. J. Roenstroem, *Metri Vergiliani recensio*

(L. Mueller). — P. Cornelii Taciti ab excessu divi Augusti libri I—VI ed. G. Nemethy (K. Niemeyer). — J. W. Beck, *Studia Gelliana et Pliniana* (G. Goetz). — E. Goumy, *Les Latins* (H. Bender). — G. Schön, *Das kapitolinische Verzeichnis der römischen Triumphe* (Joh. Schmidt). — N. Wecklein, *Über Themistokles und die Seeschlacht bei Salamis* (Holm). — C. F. H. Bruchmann, *Epitheta deorum quae apud poetas Graecos leguntur* (O. Jessen). — J. Wagner, *Realien des griechischen Altertums* (M. Zoeller). — D. A. Danielsson, *De voce αἴγιος quaestio etymologica* (Chr. Bartholomae).

7. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: W. Meiners, *Quaestiones ad scholia Aristophanea historica pertinentes* (O. Bachmann). — R. Westphal, *Aristoxenos von Tarent. Melik und Rhythmik des klassischen Hellenentums* (C. v. Jan). — W. Gidionson, *Studien zu den Litteraturbriefen des Horaz* (J. Häussner). — P. Ovidii Nasonis *metamorphoses* (R. Ehwald). — Ae. Thomas, *De Velleiani voluminis condicione aliquot capita* (Fr. Rühl). — H. Francotte, *L'organisation de la cité athénienne et la réforme de Clisthènes* (Holm). — A. Foresti, *Mitologia Greca* (W. H. Roscher). — G. Hort, *Die Pyramus- und Thisbesage* (W. H. Roscher). — H. T. Karsten, *De uitspraak van het Latijn* (W. Deecke). — H. Bender, *Horaz, Homer und Schiller* (J. Häussner).

14. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: A. Rabe, *Die Redaktion der Demosthenischen Kranzrede* (L. Cohn). — E. Essen, *Das erste Buch der aristotelischen Schrift über die Seele* (Fr. Susemihl). — A. Brieger, *Epikurs Lehre von der Seele* (P. Wendland). — J. Conington, *The satires of A. Persius Flaccus* (C. Hosius). — E. Bischoff, *Prolegomena zum sogenannten Dionysius Cato* (L. Mueller). — Fr. Cumont, *Catalogue sommaire des monuments figurés relatifs au culte de Mithra* (W. H. Roscher). — R. Schneider, *Legion und Phalanx* (A. Bauer). — H. Schreyer, *Das Fortleben homerischer Gestalten in Goethes Dichtung* (Rud. Peppmüller).

21. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: A. Czyczkiewicz, *Untersuchungen zur zweiten Hälfte der Odyssee* (C. Rothe). — Äschylos *Prometheus, orklärt von N. Wecklein* (H. Stadtmüller). — Sophokles' *Elektra*, deutsch von A. Müller (Wecklein). — *Ἀθηναίων Πολιτεία*. Aristotle on the Constitution of Athens ed. by F. G. Kenyon. — *Aristotelis Πολιτεία Ἀθηναίων* ed. Fr. Blass (Br. Keil). — J. Haury, *Procopiana* (K. Krumbacher). — M. Tullii Ciceronis *epistulae selectae temporum ordine compositae*, von C. F. Süpfe. 10. Aufl. von E. Böckel (L. Gurlitt). — P. Wessner, *Quaestiones Porphyrianeae* (L. Adamek). — J. de Prott, *Fasti Graecorum sacri* (P. Stengel). — V. Nourisson, *La bibliothèque des Ptolémées* (G. Knaack). — E. Callegari, *Nerone e la sua corte nella storia e nell' arte* (H. Schiller). — *Das Heidenthor, aus den Ausgrabungsberichten des Vereins "Carnuntum."* — V. Hintner, *Die Verba des Befehlens in den indogermanischen Sprachen* (Fr. Stolz).

28. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: C. Cristofolini, *Appunti critici al testo delle Trachinie* (Wecklein). — Sophocles' *Die Mädchen von Trachis oder das Problem des Erdenglücks*, übersetzt von J. Oeri (Wecklein). — Herodotos, erklärt von K. Abicht. — K. Abicht, *Übersicht über den Dialekt der Herodotos* (J. Sitzler). — J. E. C. Weldon, *The Nicomachean Ethics of Aristotle translated* (M. Wallies). — C. Giambelli, *Gli*

studi Aristotelici e la dottrina d'Antioco nel *De finibus* (P. Wendland). — K. Th. Fischer, Untersuchungen auf dem Gebiet der alten Länder- und Völkerkunde. 1. Heft: *De Hannonis Carthaginensis periplo* (A. Häbler). — Livy book V. by H. M. Stephenson (Fügner). — C. Haupt, *Livius-Kommentar* (Fügner). — Fr. Schlee, *Scholia Terentiana* (A. Funck). — K. F. Hermanns *Lehrbuch der griechischen Antiquitäten*, I 2, umgearbeitet u. herausg. von V. Thumser (L. Cohn). — C. Pasca!, *Studia Philologica* (W. Deecke).

4. November. — Rezensionen und Anzeigen: *Aristotles' Constitution of Athens*, by J. E. Sandys (Val. v. Schoeffer). — M. Tulli *Ciceronis epistularum libri sedecim*, ed. L. Mendelssohn (L. Gurlitt). — L. Caeli Firmiani *Lactanti opera omnia*, rec. S. Brandt et G. Laubmann. Partis II, fasc. I. (Sittl). — J. W. White, *The stage in Aristophanes*. — E. Capps, *The stage in the greek theatre according to the extant dramas* (E. Reisch). — A. Schneider, *Zur Geschichte der Sklaverei im alten Rom* (M. Voigt). — F. Ramorino, *La pronunzia popolare dei versi quantitativi Latini nei bassi tempi ed origine della verseggiatura ritmica* (M. Manitius). — K. J. Roessler, *Geschichte der Königl. Sächs. Fürsten- und Landesschule Grimma* (X).

11. November. — Rezensionen und Anzeigen: *Apollonii Pergaei quae graece exstant cum commentariis antiquis*, ed. J. L. Heiberg. II. (Fr. Hultsch). — R. Büttner, *Porcius Licinus und der litterarische Kreis des Q. Lutatius Catulus* (M. Hertz). — H. B. Walters, *Catalogue of the greek and etruscan vases in the British Museum* (Fr. Dümmler). — *Der Maximaltarif des Diocletian*, herausg. von Th. Mommsen, erläutert von H. Blümner (J. Schmidt). — H. F. Hitzig, *Die Assessoren der römischen Magistrate und Richter* (M. Voigt). — L. Beck, *Die Geschichte des Eisens in technischer u. kulturgeschichtlicher Beziehung* (H. Blümner). — E. Mucke, *De consonarum in Graeca lingua praeter Asiaticorum dialectum Aeolicam geminatione* (Bartholomae). — S. Frankfurter, *Graf Leo Thun-Hohenstein, Franz Exner und Hermann Bonitz* (Fr. Paulsen).

18. November. — Rezensionen und Anzeigen: A. Römer, *Homeri Ilias* (A. Ludwig). — Lysias, *Ausgewählte Reden*, erklärt von H. Frohberger. 2. Heft 2. Aufl. von Th. Thalheim (Fr. Nowak). — E. Norden, *Beiträge zur Geschichte der griechischen Philosophie* (P. Wendland). — W. Kopp, *Geschichte der griechischen Litteratur*, 5. Aufl. von G. H. Müller (Sittl). — *Anthologie aus den Elegikern der Römer*, erklärt von K. Jacoby (H. Magnus). — J. Sorn, *Der Sprachgebrauch des Historikers Eutropius* (F. Rühl). — *Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Herzegowina*. Redigiert von M. Hoernes (G. Wolff). — F. Misteli, *Charakteristik der hauptsächlichsten Typen des Sprachbaues* (K. Bruchmann). — J. Vahlen, *Zur Erinnerung an Lachmann* (M. Hertz).

25. November. — Rezensionen und Anzeigen: H. Welzhofer, *Sophokles' Antigone* (Wecklein). — *Aristophanis Equites — Vespae* — annotatione critica, commentario exegetico et scholiis Graecis instruxit F. H. M. Blaydes (O. Bachmann). — R. Bobba, *Di alcuni commentatori italiani di Platone* (O. Apelt). — H. Swoboda, *Die neugefundene Schrift des Aristoteles* (Fr. Cauer). — *Sammlung ausgewählter kirchen- u. dogmengeschichtlicher Quellschriften*, herausg. unter Leitung von G. Krüger. 6. Heft.

— Clemens Alexandrinus. *Quis dives salvetur?* herausg. von K. Köster (A. Hilgenfeld). — C. Iulii Caesaris belli Gallici libri VII und A. Hirtii liber VIII; erklärt von A. Doberenz, 9. Aufl. besorgt von G. B. Dinter (R. Menge). — C. Hammer, Beiträge zu den 19 grosseren quintilianischen Deklamationen (Meister). — Freppel. *Commodien, Arnobe, Lactance et autres fragments inédits* (Sittl). — P. Cavvadias, *Fouilles d'Epidaure* (Chr. B.) Jahresberichte der Geschichtswissenschaft, herausg. von J. Jastrow. 14. Jahr. (L. Büchner). — O. Kemmer, Arminius (G. Walf). — Chr. Bartholomae, *Arische und Linguistisches* (K. F. Johansson). — Rückblicke auf das livländische desgymnasium Kaiser Alexander II. zu Birkenruh (C. Nohle).

2. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : J. Lucas, *Studia Theologiae* (R. Peppmüller). — Thukydides. Auswahl aus den Büchern II, 2. Hälfte, III, IV, V. u. VIII, von F. Müller (G. Behrend). — G. Thiele, *Hermagoras* (C. Hammer). — H. Belling *Kritische Prolegomena zu Tibull* (H. Magnus). — Furtwängler, G. Körte, Michhöfer, *Archäologische Studien* (F. v. Duhn). — C. Rethwisch, *Deutschlands höheres Schulwesen im 19. Jahrhundert* (C. Nohle).

9. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : *The Bacchae of Euripides*, by J. E. Sandys (Wecklein). — G. Dalmeyda, *Les Mimes d'Hérodas* (H. Stadtmüller). — I. Bruns, *Interpretationes variae* (P. Wendland). — Ausgewählte Satiren des Horaz, herausg. von W. Modestow (A. Pridik). — *Titi Livii ab urbe condita liber XXX*, erklärt von F. Luterbacher (Fügner). — F. Zöchbauer, *Studien zu den Annalen des Tacitus* (K. Niemeyer). — E. Ostbye, *Die Schrift vom Staat der Athener und die attische Ephebie* (Fr. Cauer). — P. Groebe, *De legibus et senatus consultis anni 70, quaestiones chronologicae* (L. Gurlitt). — Ph. Balliff, *Römische Strassen in Bosnien und der Herzegovina* (G. Wolf). — St. Witkowski, *De vocibus hybridis apud antiquos poetas Romanos* (A. Funck). — K. Kehrbach, *Mitteilungen der Gesellschaft für deutsche Erziehungs- und Schulgeschichte* (C. Nohle).

16. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : *Scholia in Aristophanis Lysistratam*, ed. G. Stein (K. Zacher), I. — L. Herbst, *Zu Thukydides* (G. Behrendt). — Ph. Fabia, *Les sources de Tacite dans les Histoires et les Annales* (K. Niemeyer). — E. Wölfflin, *Neue Bruchstücke der Freisinger Itala* (F. Gustafsson). — L. Jèp, *Zur Geschichte der Lehre von den Redetheilen bei den lateinischen Grammatikern* (J. W. Beck). — W. v. Landau, *Beiträge zur Altertumskunde des Orients* (J. V. Prásek). — H. Willrich, *De coniurationis Catilinae fontibus* (A. Schulten). I. — H. Muzik, *Stoff und Mittel des Unterrichts in den klassischen Sprachen*. (C. Nohle).

23. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : *Scholia in Aristophanis Lysistratam*, ed. G. Stein (K. Zacher) II. — W. Pater, *Plato and Platonism*. — *The Phaedrus, Lysis and Protagoras of Plato*, translated by F. Wright (O. Apelt). — Sven Tessing, *Syntaxis Plautina* (O. S.). — J. Vahlen, *Zu Ovids Fasten* (R. Ehwald). — H. Willrich, *De coniurationis Catilinae fontibus* (A. Schulten) II. — L. Münter, *Das Grab des Sophokles* (F. Dümmler). — F. M. Müller, *Die Wissenschaft der Sprache* (K. Bruchmann). — H. v. Moltke, *Briefe über Zustände und Begebenheiten in den Jahren 1835-1893*. 6. Aufl. bearb. von G. Hirschfeld (R. Weil).

YC 32337

M543043

L 24
R 4
~~Set 2~~
v. 37

